

MADAME.

DE.

ROTA LIER.







28

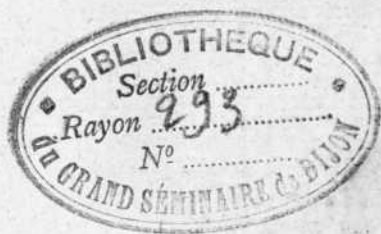
Complet

Emerg (Abli)

L' E S P R I T

D E

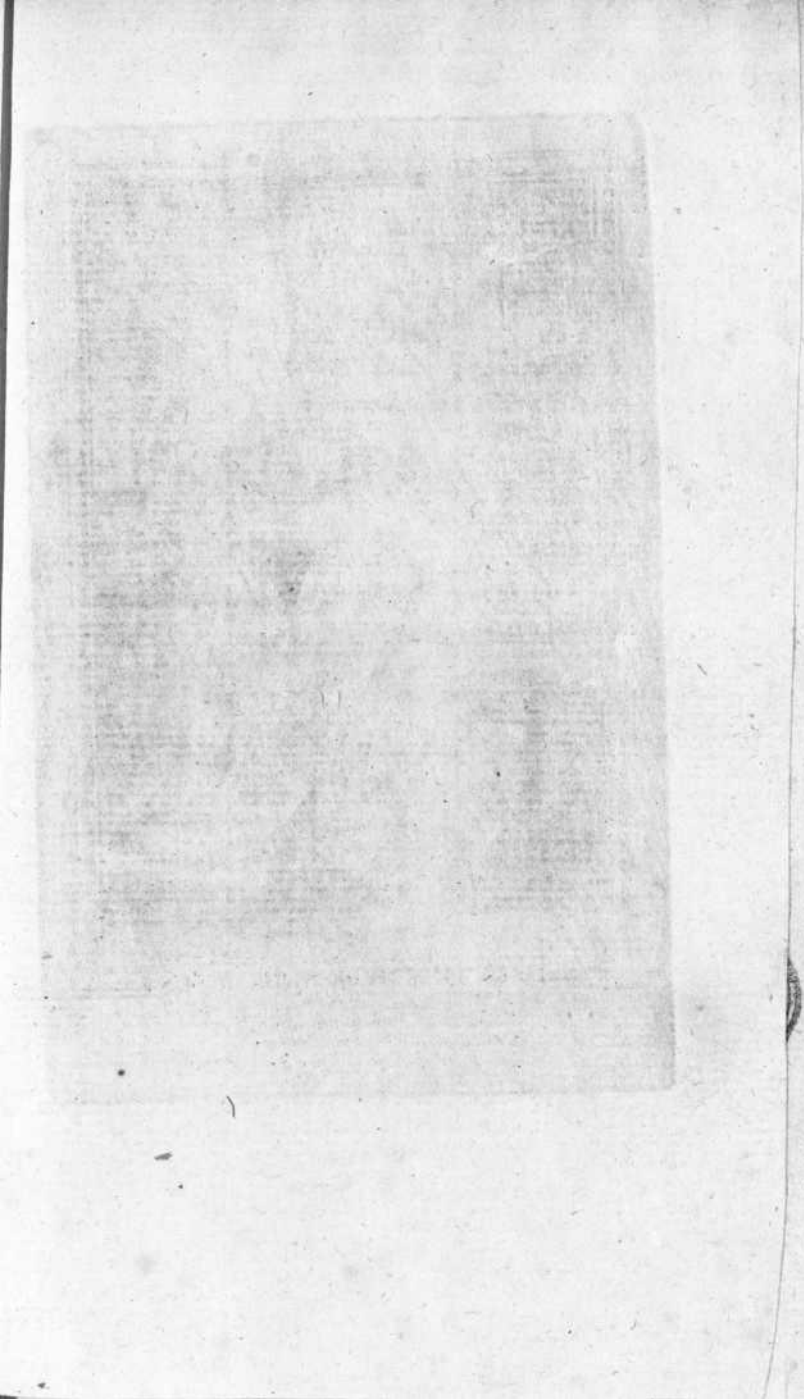
*SAINTE THÉRESE.*



L'ESPRIT

DE

SAINTE THERÈSE.





**SAINTE THERESE DE JESUS**

*Faut il que le monde vous plaise  
Lorsqu'il devrait vous allarmer,  
Chrétiens apprenez de Thérèse  
Que c'est dieu seul qu'il faut aimer.*

L'ESPRIT  
DE  
SAINTE THÉRESE,  
RECUEILLI  
DE SES ŒUVRES  
ET DE  
SES LETTRES,  
AVEC SES OPUSCULES,

*Ouvrage également utile aux Personnes  
Régulières & Séculières qui aspirent à la  
perfection.*

NOUVELLE ÉDITION.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET PONTIUS, à l'entrée de la  
rue S. Dominique, près du Cloître des RR. PP. Jacobins.



M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



L'ESPÉRANCE

DE

SAINTE THÉRÈSE

RECOUILLIE

DES SEES OUVRIERS

ET DE

SES LETTRES

AVEC SES OTUSCULES

Quatre Livraisons, une par mois.  
Rue de la Harpe, au n. 110.  
Paris.

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

Goussier, Libraire, Palais National, à l'entree de la  
rue du Domeine, pres de l'Oratoire des RR. PP. Jacobins.



MDCCCXXXIX

Paris, chez Goussier, Libraire, Palais National.



A SA MAJESTÉ  
MARIE-THÉRESE

D'AUTRICHE,  
IMPÉRATRICE-REINE.

MADAME,

*TELLE est la glorieuse destinée  
des Œuvres de Ste. Thérèse, d'être*

*toujours protégées par les Princes  
& les Princesses de votre Sang  
Royal, & de n'être ordinairement  
présentées au Public que sous de si  
heureux auspices.*

*PHILIPPE II, Roi d'Espagne,*  
*après avoir ordonné qu'on en plaçât  
l'Original dans sa Bibliotheque,  
& qu'on l'y conservât comme le  
dépôt le plus précieux, permit  
ensuite qu'on en répandît des copies,  
& en procura même l'impression  
par son autorité & par ses soins.*  
*PHILIPPE III, son Successeur,*

## DÉDICATOIRE. iij

les soutint contre quelques assauts de la calomnie, & leur accorda la plus authentique protection. PHILIPPE IV, qui se croyoit, avec fondement, redevable de sa naissance à l'intercession de notre Sainte, voulut que son Nom parût à la tête du premier Recueil de ses Lettres.

LES premières traductions Françaises des Œuvres & des Lettres de Sainte Thérèse parurent sous les auspices d'ANNE D'AUTRICHE, & de MARIE - THÉRESE  
a ij

*D'AUTRICHE, Reines de France.*

*La seconde traduction des Lettres fut dédiée à la Reine Ayeule du ROI, qui, par l'alliance la plus heureuse pour la France est devenu votre Fils.*

*QUEL titre n'avois-je donc pas, MADAME, pour espérer la grace que m'a faite VOTRE MAJESTÉ, en me permettant de décorer de son Auguste Nom, un Ouvrage où l'Auteur a rassemblé les traits les plus précieux des Œuvres de Ste. Thérèse ? Héritière*

## DÉDICATOIRE. v

de la Grandeur comme du Nom de vos Ancêtres , Vous avez aussi , **MADAME** , hérité de tous leurs religieux sentimens. Il y a plus ; l'on ne peut nommer la plus grande Princesse de ce siècle , sans rappeler le Nom de la plus illustre Sainte des derniers temps. Sainte Thérèse est la Patrone de **VOTRE MAJESTÉ** ; c'est sans doute à son intercession puissante & à ses admirables instructions que Vous devez en partie , cette Religion profonde , ce zèle éclairé , cette piété

*solide , cette sagesse de gouverne-  
ment qui vous distinguent entre les  
Maîtres du monde , & qui contri-  
bueront encore plus que les mer-  
veilles de Votre Regne , à rendre  
Votre mémoire à jamais chere &  
recommandable à toutes les Na-  
tions. Rien n'est donc plus digne ,  
MADAME , de votre suffrage  
& de votre protection que l'Ou-  
vrage à la faveur duquel je présente  
à VOTRE MAJESTÉ mon  
hommage respectueux : Ouvrage  
fait pour étendre le culte de Sainte*



DÉDICATOIRE. vij

*Thérèse , & qui justifie bien la  
tendre vénération , qu'à l'imitation  
de vos Ancêtres , Vous êtes tou-  
jours pour sa Personne & ses  
Ecrits.*

*VEUILLE la divine Providen-  
ce , par la médiation d'une Sainte  
qui reconnoissoit devoir à votre  
Auguste Maison , l'établissement  
& les progrès de sa Réforme ;  
veuille , dis-je , cette divine Pro-  
vidence , pour l'exemple des Sou-  
verains & le bonheur de vos  
Peuples , prolonger jusques au*

viii ÉPITRE DÉDICATOIRE.

*terme le plus reculé, les jours de  
VOTRE MAJESTÉ  
IMPÉRIALE. Ce sont mes  
vœux les plus ardens ; ce sont les  
vœux de tous les hommes qui ai-  
ment la Religion & l'humanité.*

*J'é suis avec le plus profond respect,*


MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-  
obéissant Serviteur,  
PIERRE BRUYSET PONTIUS.



## P R É F A C E.


 N a dit qu'il n'étoit point d'*Auteur plus admiré & en même temps moins lu* que Platon ; je ne fais si on ne pourroit point en dire autant d'une Sainte à qui la beauté du génie, l'élévation des pensées, la magnificence du style, la grandeur du caractère donnent d'ailleurs avec le *divin* Platon une conformité frappante. On voit bien que nous parlons de Sainte Thérèse ; & les personnes instruites ne seront point étonnées que nous trouvions des rapports singuliers entr'elle & le Philosophe de l'antiquité qui a parlé le plus noblement de la Divinité, & pénétré le plus avant dans ses Mysteres. Mais, quoi qu'il en soit de tous ces rapports, il est au moins très-constant que le public qui a la plus haute idée des Œuvres de Sainte Thérèse, ne les lit pourtant point, ou les lit très-peu. C'est même cette haute idée qui en est la principale cause. On croit qu'il ne s'y agit le plus souvent que de révélations, de ravissements, d'extases : que la Sainte est perpétuellement abymée dans le sein de la Divinité : que de-là elle donne des leçons de perfection,

& tient un langage que les hommes peuvent à peine entendre ; en un mot que ses Œuvres ne sont utiles & intelligibles qu'à des ames d'une oraison éminente, & dont le nombre ne peut donc qu'être fort petit, même dans les Communautés Religieuses les plus ferventes.

Voilà le préjugé que rapportent & que répandent les personnes même pieuses qui en ont tenté la lecture ; & il faut convenir que le préjugé n'est pas sans quelque fondement ; car il est vrai que la Sainte parle souvent de visions & de révélations, sur-tout dans sa vie écrite par elle-même ; qu'elle entre dans d'assez grands détails sur leurs suites & leur usage ; qu'elle décrit les opérations les plus extraordinaires du Saint-Esprit dans les ames ; qu'elle suppose ou qu'elle tend à établir dans les Religieuses auxquelles elle adresse la parole, la contemplation la plus parfaite & la plus haute mysticité. Il ne faut donc point être surpris si des personnes d'une piété commune, & qui tombent sur cette partie des Œuvres de Sainte Thérèse, n'y comprenant rien, ou du moins n'y voyant rien qui puisse être à leur usage, abandonnent le Livre sans l'approfondir davantage, & en dégoûtent tout ceux qui se proposeroient d'en entreprendre la lecture. Ajoutons encore que le dégoût provenant du fonds des matieres est fortifié par le désordre du discours. Le Lecteur à tout moment en

perd le fil, & ne le retrouve qu'avec peine, parce que Sainte Thérèse ne pouvant contenir les élancemens de l'amour qui la consume, abandonne tout-à-coup son sujet, & se livre à de longues digressions. Il y a plus; accablée d'affaires & d'infirmités, & ne travaillant en conséquence que dans des intervalles de temps très-courts & très-éloignés les uns des autres, il ne lui a pas été possible de mettre toujours de l'ordre & de la liaison dans ses pensées.

Cependant si nous convenons de ce qui précède, on doit aussi nous accorder que Sainte Thérèse, dans ceux même de ses ouvrages où elle s'éleve le plus haut, & ne peut enlever avec elle que les ames les plus pures, ne perd pas toujours de vue celles qui tiennent à la terre. Elle parle toujours, il est vrai, le langage des Anges; mais souvent c'est celui des Anges se familiarisant & conversant avec les hommes. Les sentimens affectueux auxquels elle se livre si fréquemment ne sont point en pure perte pour le Lecteur; l'ardente charité qui brûle son cœur, embrase quelquefois ses expressions, & échaufferoit les Lecteurs les plus insensibles: d'ailleurs elle donne à l'usage de toutes les personnes qui aspirent à la perfection les maximes les plus sages, les avertissemens les plus salutaires, les regles les plus éprouvées: & tout cela est

présenté avec des graces, un naturel, un air d'amitié & de persuasion, qui gagnent la confiance & entraînent l'acquiescement. Faut-il donc, parce qu'il est dans les Œuvres de Ste. Thérèse quelques parties qui ne conviennent qu'à très-peu de personnes, que celles qui conviendroient, qui seroient infiniment utiles à tous, demeurent sans usage, ignorées en quelque sorte, & ensevelies pour toujours; & le travail d'un Editeur qui les rassembleroit avec intelligence, ne seroit-il pas vraiment important & à la gloire de Sainte Thérèse & à la piété des Fideles?

Voilà ce qui nous a fait naître l'idée, & quel est aussi l'objet de l'Ouvrage que nous donnons au Public. Nous avons eu pour modele, l'*Esprit de Saint François de Sales*, & sa *solide Dévotion*, deux Livres si utiles & si répandus, mais qui étoient au fond moins nécessaires & moins difficiles à exécuter que le nôtre, parce que les ouvrages dont ils sont extraits sont ou à la portée ou entre les mains de tous les Fideles.

On nous permettra d'ajouter encore une observation sur l'utilité d'un ouvrage tel que le nôtre. Une infinité de personnes ont écrit & écrivent encore sur la piété. Nous sommes bien éloignés de condamner la multiplicité même excessive des ouvrages en ce genre; mais il faut pourtant avouer que c'est aux

Saints qu'il appartient singulièrement de parler de la sainteté, & que mille raisons nous engagent à les écouter & à les suivre préféralement à tous les maîtres qui se présentent à nous. Le langage de la piété a bien plus de grace & de vérité dans leur bouche : leurs maximes sont consacrées par l'expérience, toute leur vie en est la démonstration. Jamais l'homme dans leur personne ne peut être mis en contradiction avec le Prédicateur, parce qu'ils donnent en même temps les leçons & les exemples. Profondément pénétrés des vérités qu'ils inculquent, véritablement enflammés de zèle pour le salut du Lecteur, ils n'ont pas besoin de s'agiter comme tant d'autres, & si on peut s'exprimer ainsi, de se battre les flancs pour s'animer & pour mettre quelque chaleur dans leurs discours. Ce sont leurs écrits qui nous offrent les exemples de ces mouvemens affectifs qui touchent le cœur, de cette onction insinuante qui le pénètre, de ce pathétique tendre qui acheve de le gagner : infiniment plus accrédités que les Ecrivains vulgaires, ils sont dispensés de fournir des preuves : leur autorité suffit, & cela est vrai, sur-tout à l'égard des Saints dont la gloire principale est d'avoir été singulièrement éclairés dans les voies spirituelles.

Ces vérités présupposées, quelle confiance ne doivent pas inspirer les œuvres spirituelles



de Sainte Thérèse? Non-seulement elle fut une Sainte illustre par ses vertus, mais elle paroît avoir été extraordinairement suscitée de Dieu pour donner aux hommes les leçons de la perfection la plus sublime. Ce sont ses lumieres extraordinaires, encore plus que ses vertus, qui lui ont fait un nom si glorieux dans toute l'Eglise. Elles étoient si éclatantes ces lumieres, que ses Directeurs les plus savans se mettoient à leur tour sous sa conduite. Des Evêques même, éminens d'ailleurs en doctrine & en sainteté, prenoient ses conseils sur leur conduite particuliere, & les suivoient avec une docilité filiale. Ses ouvrages si recherchés, si estimés, si authentiquement approuvés pendant sa vie, seront toujours un des plus riches trésors de l'Eglise. Quelle longue chaîne ne formerions-nous pas, si nous rassemblions tous les témoignages honorables qui leur ont été rendus par les Théologiens les plus célèbres, & les Auteurs les moins suspects?

Le vénérable Jean de Palafox, Evêque d'Osma, en a commenté une très-grande partie, & il l'a fait avec un respect & des égards qui ne seroient point indignes du texte sacré. Le grand Bossuet en appeloit la Doctrine, une Doctrine *céleste*. Dans la dispute du Quiétisme, on lui opposa quelques passages de Sainte Thérèse, & il les discuta avec

autant d'égards & de ménagemens que les Textes des Saints Peres les plus révérez. Le favant & judicieux Fleury, dans les *Mœurs des Israélites*, au témoignage du Concile de Trente, & de Saint Charles, dont il appuyoit un de ses sentimens, associe celui de Sainte Thérèse, & ajoute indistinctement qu'il s'est déterminé sur de si grandes autorités. Le célèbre Abbé de Choisi admiroit les Œuvres de notre Sainte : elles respirent, disoit-il, l'amour divin, & montrent un génie sublime.

Mais pourquoi prolongerions-nous plus loin la chaîne des témoignages rendus aux Œuvres spirituelles de Sainte Thérèse ? Nous aurons tout dit en ajoutant qu'elles lui ont mérité de la part des Papes Grégoire XV & Urbain VIII, l'auguste titre de *Docteur de l'Eglise*, titre si singulier dans une femme, qu'on ne sache pas qu'il ait jamais été accordé à d'autres qu'à Sainte Thérèse.

Les Œuvres de Sainte Thérèse proprement dites ne sont point l'unique fonds dont nous ayons tiré nos matériaux. Nous avons mis encore à contribution ses Lettres imprimées ; & celles que nous avons adoptées ne seront pas la partie de notre ouvrage la moins curieuse & la moins instructive. On doit sentir qu'en général nous avons dû préférer celles qui renferment des sentimens de piété & fournissent des regles de conduite, à une multitude d'au-

tres où on ne voit que des détails sur le gouvernement temporel de ses Monasteres. Cependant, pour donner dans toute son étendue l'Esprit de Sainte Thérèse, & accréditer encore plus universellement ses maximes, nous avons jugé convenable d'en insérer quelques-unes qui ne servent immédiatement qu'à faire connoître sa capacité dans la conduite des affaires, la gaieté de son caractère, la sensibilité de son cœur, les charmes de son esprit. On conviendra sans doute, après les avoir lues, que cette Sainte si sévère à elle-même, si élevée dans la contemplation, & qui sembloit ne plus tenir à la terre, étoit la femme de son siecle; non-seulement la plus habile, mais encore la plus propre à rendre la vertu aimable. On y apprendra, suivant la remarque du célèbre Evêque de Bethléem, (\*) *à spiritualiser le commerce du monde & à humaniser la plus sublime spiritualité; on y remarquera que si les Saints ont, pour ainsi dire, leurs jours de fêtes & de cérémonies, ils ont aussi comme leurs jours ouvriers & domestiques; mais que toujours ils sont saints, sérieux dans leurs jours de fête sans être jamais à charge, aisés & naturels dans les autres jours sans scandaliser personne, modestement gais, noblement familiers, d'une piété aimable & insinuante, faisant voir par leur exemple que la vertu n'est*

(\*) Lettres de Sainte Thérèse, tom. 2, Préf. p. 27.

*point farouche, & que se faisant toute à tous, elle se rend aimable, accessible à tout le monde, & ne rebute que ceux qui ne la connoissent pas.*

Un habile Protestant entre les mains de qui étoit tombée la premiere édition de notre ouvrage, écrivoit à son ami le célèbre Charles Bonnet de Geneve : La Sainte avoit de l'esprit, & un esprit aisé, gai & aimable ; si elle eût vécu dans le monde, elle auroit pu être une Marquise de Sévigné ; elle en a quelquefois l'enjouement & la facilité des tours dans ses lettres : elle paroît connoître le cœur humain, & la maniere de conduire les hommes ; elle paroît aussi avoir de l'adresse, de la fermeté & de l'élévation, & je croirois, en considérant uniquement ses qualités naturelles, qu'elle auroit assez bien conduit un Etat.

Le fameux Pere de la Sante, dans un discours où il s'efforce de prouver que les François peuvent, en fait de littérature, prétendre à la supériorité sur tous les Peuples de l'Europe, oppose avec succès Madame la Marquise de Sévigné à tous les Ecrivains étrangers qui se sont distingués dans le genre épistolaire ; mais il excepte Sainte Thérèse, qu'il croit supérieure à Madame de Sévigné elle-même, & il avoue que ses Lettres, quoiqu'écrites rapidement, ont un tour d'esprit, un air de finesse, un ton de douceur que

nous ne trouvons pas , même dans ce que nous avons de meilleur en ce genre (\*).

Le Lecteur nous fera gré sans doute de lui donner en entier les Opuscules de la Sainte, je veux dire les méditations sur le *Pater*, les exclamations de l'ame à son Dieu, & la manière de visiter les Monasteres. Ce dernier, qui paroîtroit d'abord ne point entrer dans le plan de notre ouvrage, suppose une profonde connoissance du cœur humain, & renferme d'excellens principes applicables à toutes les especes de gouvernement,

A la suite de ce traité, nous en avons placé un autre qui se rapporte au même objet, & qui dans son genre est un chef-d'œuvre de discrétion & de sagesse. Cet Ecrit si peu connu, mais si digne de l'être, n'existe que dans le second volume des Lettres de la Sainte, sous ce titre : *Avis & Maximes sur le gouvernement des Religieuses*. Quoiqu'il ait pour Auteur la Mere Marie de S. Joseph, Supérieure des Carmélites de Seville, on peut avec fondement le regarder aussi comme l'ouvrage de Sainte Thérèse. La Mere de S. Joseph étoit son élève la plus chérie & la plus estimée; on le voit dans le grand nombre de Lettres

(\* ) *Sunt quas Hispanis invidemus Epistolæ ; tuas dico , pia Theresia, quas , licet currente calamo exaraveris , & ingeniosius & elegantius & suavius conscriptas fateor , quàm vel è nostris optimas. Xaverii de la Sante è Societate Jesu Sacerdotis Orationes, T. 2. Attribuenda Gallis rei Litterariæ palma, p. 75.*

que notre Sainte lui adresse, où il n'est pas possible de pousser plus loin les démonstrations de l'estime & de l'amitié. Nous sommes donc très-assurés que les maximes de la fille étoient celles de la mere; & l'esprit de la premiere nous fait parfaitement connoître l'esprit de la seconde.

Nous n'avons mis sous les yeux du Lecteur aucune des révélations & des visions de Sainte Thérèse, si on excepte celle de l'enfer qui renferme une moralité très-instructive; on en voit la raison: le plan de notre ouvrage, tel que nous l'avons fait connoître, les excluait évidemment; car ce n'est de notre part ni incrédulité ni pusillanimité, c'est-à-dire, que nous n'avons pas été déterminés à n'en point faire usage, parce que nous n'y ajouterions pas, ou nous craindrions de paroître y ajouter foi: nous sommes persuadés qu'il y a autant de foiblesse à tout rejeter qu'à tout croire en ce genre. Une incrédulité décidée à l'égard de toutes les visions & les révélations particulières, d'abord ne conviendroit point à un Chrétien qui connoît l'histoire des premiers siècles de l'Eglise & qui les respecte; car cette histoire nous apprend que de saints Personna-ges de l'un & de l'autre sexe en ont été constamment favorisés, & les Fideles ne doutoient pas que ces sortes de graces ne fussent alors très-fréquentes. On le voit par le livre du



*Pasteur*, si respecté dans l'antiquité, par la vie de Saint Grégoire Thaumaturge, par les écrits de Saint Cyprien, par les actes du martyre de Sainte Perpetue, & tant d'autres monumens Ecclésiastiques. Mais allons plus loin, & montrons par des raisons générales, combien l'incrédulité dont il s'agit seroit peu philosophique.

Une vision ou une révélation ne suppose & n'emporte rien de plus qu'une intervention de Dieu qui agit extraordinairement sur les sens, ou qui fait immédiatement, & sans leur secours, connoître quelque vérité à notre ame : or pourroit-on sans témérité soutenir qu'une semblable opération est au-dessus de la puissance de Dieu, ou qu'elle répugne à sa sagesse ? La possibilité des visions & des révélations ne pouvant être raisonnablement contestée, l'homme sage ne rejettera donc point sans examen toutes celles qu'on prétendra réelles : il se bornera seulement à ne point en reconnoître que sur des preuves très-convaincantes. Il les examinera, j'en conviens encore, avec la plus grande rigueur, & il agira dans toute cette matiere sur ce principe du savant Evêque de Bethléem, que *s'il y a du péril à rejeter une révélation véritable, il y en a cent fois plus à en admettre une qui ne le seroit pas, & qu'en général la voie des révélations est suspecte & pleine d'illusions dange-*



*reuses* : mais enfin il ne se fera point un système de ne pas même daigner examiner les visions ou les révélations qui se présenteroient avec des témoignages spécieux , & de ne point les admettre lors même que ces témoignages auroient soutenu à ses yeux la plus sévère critique.

Mais , dira-t-on , quels sont ces témoignages ? Comment un homme peut-il être solidement convaincu qu'une révélation lui a été faite ? & comment peut-il transmettre sa conviction aux autres ? Il est aisé de répondre que tant à l'égard de ceux à qui une révélation auroit été immédiatement faite , qu'à l'égard de ceux à qui elle seroit racontée , il est trois motifs de crédibilité très-légitimes , & qui , réunis ou séparés , ne permettent aux uns & aux autres aucun doute raisonnable. Quel est effectivement l'homme sage qui ne croiroit pas inébranlablement à la réalité de quelques révélations particulières , 1°. si elles étoient liées avec des miracles incontestables ; 2°. si elles renfermoient des prophéties que l'événement eût confirmées ; 3°. si dans les personnes qui en étoient le sujet , elles ont eu des suites qui ne sauroient être l'effet que d'une grace extraordinaire ? Or nous pourrions montrer , s'il étoit nécessaire , que tous ces motifs , dont un seul seroit pourtant suffisant , concourent à nous rendre croyables

les visions & les révélations de Sainte Thérèse. Contredites d'abord avec opiniâtreté, déférées à l'Inquisition, soumise à la censure des plus célèbres Théologiens, elles entraînent enfin tous les suffrages, & parurent à leurs yeux porter tous les caractères des opérations divines. Mais elles n'ont point eu de juge plus éclairé, & de censeur plus sévère que la Sainte elle-même. On le voit dans tous ses écrits; on voit qu'elle craignoit infiniment d'être abusée par son imagination, ou trompée par l'esprit de mensonge: dans cet état de frayeur, elle recherchoit, elle consultoit préférablement à tous les autres, les Directeurs savans qu'elle apprenoit être les moins disposés à la crédulité, & les plus prévenus contre elle. Enfin, rien de plus réservé & de plus judicieux que les avis & les maximes qu'elle donne sur le discernement des révélations, sur la croyance qu'on doit leur donner, sur l'usage qu'on peut en faire; & le Chancelier Gerson, aussi bien que le Cardinal Bona qui ont si sagement écrit sur toute cette matière, ne nous apprennent rien de plus.

Mais après tout la défense des révélations de Sainte Thérèse ne nous est point ici nécessaire, elle n'est pas même nécessaire à la religion, puisqu'on peut absolument les rejeter sans offenser la Foi Chrétienne, quoiqu'on ne le puisse pas sans blesser les règles

de la saine critique. Toutes les visions & les révélations de Sainte Thérèse auroient été des illusions, que ses maximes & ses conseils de perfection n'en feroient pas moins éprouvés, moins sages & moins utiles. Notre Sainte jugeoit ses révélations par ses principes & sa doctrine, & non point sa doctrine & ses principes par ses révélations. Nous nous contenterons donc de dire avec M. Nicole, que ce seroit une force d'esprit très-mal entendue de mépriser les visions de Sainte Thérèse. « Il » faudroit être assuré que *ce sont des imagi-* » *nations*, nous dit-il, dans son *Traité des* » quatre fins de l'homme, pour être en droit » de les mépriser. Or on est bien éloigné » de pouvoir avoir cette assurance à l'égard » des visions qu'elle rapporte. On peut dire » au contraire avec vérité, qu'y ayant deux » choses qu'on peut mettre en doute dans ces » sortes de choses, 1°. si la personne qui les » rapporte est sincere; 2°. si ce n'est point une » illusion de son imagination; les personnes de » bon sens qui examineront sans prévention » les ouvrages de cette illustre Sainte, seront » d'abord pleinement convaincus de la pre- » miere qui est son entiere sincérité; & à » l'égard de la seconde, elles auront de la » peine à se persuader que des imaginations » mettent les ames dans un état aussi saint » & aussi divin que celui où il paroît que

» Dieu la mettoit par les visions , ni que Dieu  
 » ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à  
 » des illusions fantastiques ».

Les extases & les raviffemens qui dans  
 Sainte Thérèse préludoient aux visions & aux  
 révélations , offrent encore un champ de con-  
 troverse où l'on auroit à confondre l'incréd-  
 ulité & à réprimer la dérision. Nous nous  
 y arrêterons un moment , parce que dans  
 notre ouvrage nous avons rapporté quelques  
 circonstances des extases de la Sainte , comme  
 un objet digne de la curiosité des Fideles , &  
 qui , considéré sous un certain point de vue ,  
 fournit des connoissances très - importantes.  
 On entend communément sous le nom d'ex-  
 tase ou de raviffement , cet état où l'ame est  
 tellement absorbée dans la contemplation des  
 perfections divines , & tellement éprise de  
 leur beauté , qu'elle ne sent & n'apperçoit  
 plus ce qui se passe au dedans & au dehors  
 de son corps. Si l'on prétendoit que cet état  
 est chimérique , ce seroit , ou parce que  
 l'usage & le rapport des sens ne peuvent être  
 dans un homme qui ne dort pas , suspendus  
 pendant un certain espace de temps , ou parce  
 que la contemplation & l'amour de Dieu ne  
 pourroient opérer un tel phénomène.

Mais d'abord , la possibilité de cette suspen-  
 sion est établie par des faits constans & des  
 expériences journalieres que nos incrédules

ne contesteront pas. L'Histoire Profane nous fait connoître des Mathématiciens si profondément appliqués, qu'ils en oublioient les besoins du corps les plus pressans, & que le bruit le plus violent & le plus extraordinaire frappoit inutilement leurs oreilles. Ne voit-on pas tous les jours des militaires recevoir dans le fort du combat des blessures dangereuses, & ne les sentir qu'assez long-temps après? On ne peut donc pas douter que certains objets ne puissent tellement occuper notre ame & la distraire, qu'elle soit sourde au rapport des sens, & qu'ils transmettent inutilement leur action jusqu'à elle.

Apparemment, ce qui étonne le plus nos prétendus sages, ce qui leur paroît incroyable, c'est que l'amour de Dieu puisse être assez véhément, la contemplation de sa beauté assez absorbante, pour jeter l'ame dans l'état dont nous parlons; mais leur incrédulité ne fait ici que dégrader ouvertement leur personne & leur philosophie, & justifie bien ce mot de Saint Paul, *l'homme animal n'entend rien dans les choses qui sont de Dieu.*

Nous n'en appellerons pas aux actes de ces Martyrs, qui, dans le temps où leur corps étoit déchiré par le fer, ou consumé par le feu, déclaroient que leur ame étoit inondée de délices, & le démontroient par la joie céleste qui brilloit sur leur visage; sans doute,

parce que leur ame enivrée de la douce espérance de posséder bientôt leur divin Maître, transportée déjà par l'imagination dans les Cieux, étoit inaccessible à toutes les impressions terrestres. Quelque authentiques que soient de pareils monumens, les hommes que nous avons à réfuter, les recuseroient avec obstination. Appelons donc en témoignage un Philosophe qu'ils n'accuseront point de superstition ou de crédulité. « Le sage, nous » dit-il, devrait imprimer fortement dans » son ame la beauté de la vie future, c'est-à-dire, la beauté de Dieu, ce qui entraîne » avec soi l'amour de Dieu & de l'harmonie » universelle. Si cette beauté étoit une fois » bien profondément gravée dans son imagination, s'il goûtoit en la contemplant une » douceur toujours nouvelle, si elle étoit » toujours présente à ses yeux, il en résulteroit, 1<sup>o</sup>. que toutes ses actions seroient » dirigées vers sa fin dernière; 2<sup>o</sup>. que l'amour de Dieu seroit en lui à l'épreuve de » tous les tourmens, en sorte que renfermé » dans le taureau de Phalaris, sa béatitude future seroit l'unique objet de ses pensées, » & qu'à travers les pierres dont il seroit » accablé, il imagineroit voir les Cieux qui » lui sont ouverts, comme S. Etienne (\*) ».

Ce grand homme qui a mené de front tou-

(\*) Opera Leibnitz, tom. 6. p. 397.



tes les Sciences , & qui les a menées si loin , le Platon de la Germanie , n'a donc point cru que les extases fussent des chimères , ni que la contemplation de Dieu , c'est-à-dire , dans le langage des mystiques , l'oraison de contemplation & d'union , n'en pût être le principe. Il y a plus ; loin de les croire uniquement propres à repaître l'imagination de quelques dévots oisifs , il les a envisagées comme le plus haut point de la perfection & de la félicité humaine ; car c'est par des exercices & des méthodes qui tendent à mettre l'ame dans un état approchant de l'extase , qu'il croit que l'homme pourroit se rendre supérieur à toutes les douleurs. « Je tiens , dit-il , (\*) que la » chose n'est pas impossible , & que les hom- » mes pourroient y parvenir à force de médi- » tations & d'exercices. Car sans parler des » vrais Martyrs , & de ceux qui ont été ex- » traordinairement assistés d'en haut , il y en » a eu de faux qui les ont imités. Encore au- » jourd'hui des nations entières , comme les » Hurons , les Iroquois , nous font une grande » leçon là - dessus. On ne sauroit lire sans » étonnement avec quelle intrépidité & pres- » que insensibilité , ils bravent leurs ennemis » qui les rôtissent à petit feu , & les mangent » par tranches.... Tout ce qu'une merveilleuse

(\*) Théodicée , nombre 255. ou l'Esprit de Leibnitz , tom. 2. p. 289.

» vigueur de cœur & d'esprit fait dans ces  
 » Sauvages entêtés d'un point d'honneur des  
 » plus singuliers, pourroit être acquis parmi  
 » nous, par l'éducation, par des mortifica-  
 » tions bien affaisonnées, par une joie do-  
 » minante fondée en raison, par un grand  
 » exercice à conserver une certaine présence  
 » d'esprit au milieu des distractions & des  
 » impressions les plus capables de le trou-  
 » bler. . . . Je ne m'attends pas qu'on fonde  
 » si-tôt un Ordre Religieux dont le but soit  
 » d'élever à ce point de perfection. Comme  
 » il est rare qu'on soit exposé aux extrémités  
 » où on auroit besoin d'une si grande force  
 » d'esprit, on ne s'avisera guere d'en faire  
 » provision aux dépens de nos commodités  
 » ordinaires, *quoiqu'on y gagneroit infiniment*  
 » *plus qu'on n'y perdrait* ».

Si jamais on fonderoit un Ordre semblable, Sainte Thérèse en auroit été la plus digne législatrice. C'est dans sa conduite, sa méthode & ses écrits qu'il faudroit en puiser les principales regles.

Si l'état d'extase ou de ravissement, loin de pouvoir être l'objet de l'incrédulité ou de la dérision, constitue au contraire le plus haut degré de perfection auquel l'homme puisse atteindre sur la terre, il semble que nous aurions dû proposer la méthode & l'art divin d'y parvenir, tel qu'on pourroit le recueillir



des Œuvres de Sainte Thérèse : mais nous sommes persuadés que les Lecteurs auxquels notre ouvrage est destiné , n'en feroient point usage. Nous avons cru seulement de voir mettre sous leurs yeux quelques-uns des sentimens & des effets qu'éprouvoit Sainte Thérèse dans cet état admirable ; & c'est un autre point de vue sous lequel cet état nous offre le spectacle le plus intéressant , le plus digne de fixer les regards d'un Chrétien & même d'un simple Philosophe. On acquiert dans cette partie des Œuvres de Sainte Thérèse curieusement méditée , plus de connoissances importantes sur l'ame , que dans les écrits de tous les Métaphysiciens anciens & modernes. C'est une espece de Psyscologie expérimentale bien supérieure à tous leurs succès & à tous leurs efforts. Que nous ont-ils effectivement appris ces hommes si vantés , & quel est le résultat de leurs profondes recherches ? Descartes croit avoir prouvé que les pensées de l'ame ne sont point causes physiques des mouvemens du corps , ni les mouvemens du corps causes physiques des pensées de l'ame. Malebranche prétend que l'ame n'a point en elle-même ses idées , & que c'est en Dieu qu'elle voit tous les objets. Leibnitz soutient au contraire que , dès le premier moment de son origine , elle contient en elle-même toutes ses idées , qui se développent avec la succes-

sion des temps , & qu'il y a entre l'ame & le corps une harmonie préétablie. Locke assure qu'aucune de nos idées n'est innée & qu'elles viennent toutes des sens.

Mais outre que tous les systêmes de ces Philosophes sont incertains , & ne peuvent subsister en même temps , quelques-uns d'eux fussent-ils véritables , que nous auroient appris leurs Auteurs ? *le véritable siege de nos idées , leur origine , le principe qui fait l'union de l'ame & du corps* : voilà quelle seroit la somme de leurs découvertes. Mais nous auroient-ils donné une plus haute idée de notre ame & de sa destinée ? Nous auroient-ils introduit dans les abymes qu'elle renferme ? Nous auroient-ils dévoilé ces puissans ressorts cachés au fond de notre cœur ? En un mot, nous auroient-ils procuré , sur la valeur & la capacité de notre être , des connoissances bien plus étendues ? Non sans doute. C'est à Sainte Thérèse qu'il appartient de jeter sur un objet si intéressant quelques traits de lumiere , c'est elle qui nous aide à découvrir dans notre ame un nouveau monde , c'est elle qui nous en fait entrevoir la capacité immense , c'est elle qui nous a rendu plus sensible par sa propre expérience cette vérité si éloignée des sens , si philosophique , si étonnante dans les Apôtres , & que n'auroient jamais imaginé des hommes grossiers , abandonnés à eux-mêmes : *la con-*

*templation de Dieu est le principe de la souveraine félicité.* Hé! combien en général de découvertes utiles, de faits curieux ne renferme pas cette partie des Œuvres de Sainte Thérèse, où elle raconte ce qu'elle voyoit, ce qu'elle éprouvoit dans ses ravissemens & ses extases? On se plaint qu'elle est alors peu intelligible: mais cela même confirme ce que nous avançons. L'obscurité n'est point dans les expressions de la Sainte, qui sont toujours très-claires, elle n'est que dans les choses qu'elle veut exprimer, & pour lesquelles le langage humain ne lui fournissoit point de termes, parce que le genre humain n'en avoit point d'idée ni d'expérience: aussi déclare-t-elle le plus souvent que ce qu'elle a vu & ce qu'elle a senti, est inexprimable, & qu'elle ne peut pas même en donner des notions confuses.

On dira peut-être que ces effets merveilleux étoient opérés par une grace extraordinaire; cela est vrai: mais la grace, quelque extraordinaire qu'on la suppose, ne crée point de nouvelles facultés dans l'ame de Sainte Thérèse; elle présupposoit, elle développoit, elle exaltoit seulement ses facultés naturelles. On peut donc assurer que l'ame de chaque homme est susceptible plus ou moins de tous les effets merveilleux qu'éprouvoit l'ame de Sainte Thérèse dans ses extases.

Nous observerons avant de finir, qu'on ne peut point appliquer à cet ouvrage le juste reproche qu'on fait ordinairement aux abrégés & aux livres qui portent le nom d'*Esprit*; c'est, dit-on, que ne remplaçant pas véritablement les originaux, & n'en tenant pas lieu, ils les font pourtant tomber dans l'oubli, & favorisent du moins la paresse de ceux qui craignent de remonter aux sources. Mais, 1°. les Fideles qui auroient eu le courage & le dessein de lire dans leur totalité les Œuvres de Sainte Thérèse, n'en doivent point être détournés par la lecture de notre ouvrage. Nous déclarons hautement qu'ils n'y retrouveront point Sainte Thérèse toute entière. Nous invitons même, & nous ne saurions trop inviter les personnes qui font une haute profession de piété, sur-tout dans les Monasteres, à recourir aux Œuvres de la Sainte, à les lire, les méditer, les approfondir. Si elles y rencontrent fréquemment des digressions & des avis qui ne soient point à leur usage & dont la lecture leur paroîtroit inutile & fatigante, elles seront pleinement dédommagées par les sentimens pénétrants, les conseils pleins de sagesse, les divines maximes, l'art de traiter saintement les affaires, & par les modeles en tout genre qu'on y rencontre à chaque page: 2°. Notre ouvrage, loin de faire oublier les Œuvres de Sainte Thérèse, contribueroit plutôt

à

à leur donner plus de cours & de célébrité. Il fera connoître plus particulièrement la Sainte à une infinité de personnes Séculières & Régulieres qui ne l'auroient jamais connue que de nom, & qui seroient éternellement restées dans le préjugé que Sainte Thérèse étoit une Sainte d'une piété inaccessible, & qui n'offre rien à l'imitation. Touchées de cette Doctrine également aimable, édifiante & sublime dont nous avons transporté tant de traits sous leurs yeux, elles seront puissamment excitées à puiser elles-mêmes dans les ouvrages de la Sainte, & à exploiter jusqu'au bout une mine précieuse qu'on leur annonce comme bien éloignée d'avoir été épuisée.

Les Œuvres Spirituelles de Sainte Thérèse ont été traduites par M. Arnaud d'Andilli : sa traduction a reçu de grands éloges : elle est fidelle ; le style en est grave & majestueux ; l'éloignement des temps & quelques négligences du Traducteur nous ont mis dans la nécessité de le retoucher légèrement dans plusieurs endroits. Nous avons eu des expressions surannées à supprimer, des constructions irrégulieres à rectifier, & sur-tout des phrases d'une longueur excessive à réduire. L'édition dont nous nous sommes servis, & dont nous citons les chapitres, est l'édition *in-4°*. de 1670, à Paris chez Petit. Le premier volume des Lettres, avec les remarques de Dom

Jean de Palafox , traduit dans le dernier siècle par M. Pelicot , a été traduit une seconde fois à la priere des Carmélites , par M. Chappe de Ligni , Avocat au Parlement. C'est cette dernière traduction , publiée en 1753 , plus fidelle & plus élégante que la première , dont nous avons fait usage. Le second volume des Lettres avoit été traduit en 1696 , mais l'édition n'en a paru qu'en 1748 : elle est due aux soins de Dom la Tasse , qui l'a ornée d'une belle Préface , & de plusieurs Notes également instructives & judicieuses. L'Auteur de la traduction est la Mere de Meaupeou , Supérieure du Monastere des Carmélites de Saint-Denis , qui mourut en 1727. La naissance & l'éducation lui avoient donné toute la politesse de la Langue Françoisé , & deux ans & demi de séjour fait avec M. son Pere à la Cour de Madrid , lui avoient procuré une parfaite connoissance de la Langue Espagnole. *Pour peu donc qu'on fasse réflexion , disoit Dom la Tasse , sur les avantages qu'ont les femmes au-dessus des hommes en fait de pureté & de politesse de Langage , de facilité & de netteté de tour , il sera facile de comprendre qu'on ne pouvoit rencontrer un sujet plus propre que la Mere de Meaupeou , à l'entreprise de cette traduction.* Il sera facile de reconnoître dans notre ouvrage les Lettres qui ont été traduites par la Religieuse , & de les

distinguer de celles qui l'ont été par l'Avocat, aux graces, à la légéreté, à la netteté du style.

Voilà les trois volumes *in-4°*. des Ecrits de Sainte Thérèse, sur lesquels nous avons travaillé, & dont nous avons tiré tous nos matériaux. Il faut pourtant en excepter une piece de vers connue sous le nom de la *Glose* de Sainte Thérèse. *Glose* est une sorte d'ancienne Poésie Espagnole, ainsi nommée, parce qu'elle est comme une explication des vers appelés *Texte*, qu'on met à la tête de la piece. M. d'Andilli n'a point osé traduire ce Cantique célèbre, sur ce fondement qu'il étoit, au témoignage de la Sainte, *une production de son amour & non pas de son esprit*. J'ai omis, nous dit-il, à traduire des vers dont la reprise est, *que muero porque no muero*, c'est-à-dire, *car je meurs de ne mourir pas*, parce que la Sainte ayant déclaré dans sa vie que ces vers étoient une production de son amour & non pas de son esprit, j'avoue n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre d'expliquer des pensées que le Saint-Esprit lui a inspirées & fait exprimer d'une maniere si élevée & si pénétrante, que quand on pourroit douter de la vérité des paroles de cette admirable Sainte, ce que personne n'oseroit faire, il seroit facile de juger par le style de ces vers divins qu'elle n'y a point eu de part.



D'autres Auteurs n'ont point eu la même délicatesse de conscience. M. de la Monnoye a traduit la piece entiere en vers François. C'est sa traduction dont nous avons fait usage.

On a dû comprendre que nous donnons le Texte de Ste. Thérèse, pur & sans aucune espece de paraphrase ; mais il est bon de prévenir que nous ne donnons pas toujours ce Texte continu, & qu'il faudroit souvent parcourir plusieurs pages des Œuvres de la Sainte, pour rencontrer toute la matiere renfermée dans un petit chapitre de notre ouvrage. Nous avons été forcés d'en agir de la sorte, parce que le sujet d'un chapitre étant donné, il a bien fallu élaguer dans le morceau destiné à le remplir, tout ce qui ne convenoit point à ce titre, ou qui auroit fait pendant trop longtemps disparoître l'objet principal. Nous prévenons aussi que nous avons supprimé dans les Lettres choisies bien des articles qui n'offroient rien à l'édification du Lecteur, & qui n'auroient pas même intéressé sa curiosité. Mais toutes ces suppressions ont été tellement ménagées, qu'il n'en résulte dans l'ensemble que plus d'ordre & de clarté : & si quelquefois il a été nécessaire, pour rendre les transitions moins brusques, d'ajouter quelques mots, ces mots sont absolument incapables de donner un autre sens.



*P R E F A C E.* xxxvij

Puissent nos vues & nos soins dans l'édition de cet Ouvrage nous mériter la puissante protection d'une Sainte qu'on aime, qu'on révere, qu'on admire, d'autant plus qu'on étudie plus soigneusement sa conduite & ses écrits.





## VIE ABRÉGÉE DE SAINTE THÉRESE.

**S**AINTE THÉRESE naquit le 28 Mars de l'année 1515, à Avila dans l'Espagne. Son Pere s'appeloit Alphonse de Cepede, & sa mere Béatrix d'Ahumade, l'un & l'autre d'une très-ancienne noblesse. Don François de Cepede, neveu de notre Sainte, épousa en 1580 Orofrisia de Mendoze & Castille, le plus illustre parti de toute l'Espagne : & cette alliance qui honora la maison de Cepede, ne parut point au-dessous de celle de Mendozé. Mais Thérèse avoit reçu de la nature des avantages bien supérieurs à celui de la naissance : toutes les aimables & grandes qualités qui peuvent distinguer l'un & l'autre sexe, se réunissoient en sa personne au plus haut degré. Aux graces extérieures, à une imagination brillante, au cœur le plus généreux & le plus sensible, elle joignoit un génie élevé qui la portoit toujours au grand ; une pénétration à qui rien n'échappoit ; une prudence qui pourvoyoit à tout, un courage & une fermeté qui ne redoutoient ni dangers ni obstacles. Tant de graces & de talens sans la piété, n'auroient servi peut-être qu'à précipiter sa chute & la rendre plus déplorable : mais ces graces & ces talens destinés par la Providence à servir de moyens & d'ornemens à sa piété, étoient bien au-dessous d'elle. La piété de Sainte Thérèse éclata dès sa plus tendre jeunesse, par des traits remarquables. La lecture de quelques Romans Espagnols, & la société d'une parente dissipée purent bien l'affoiblir pendant quelque temps ; mais non pas la détruire. A l'âge de dix-huit ans elle se consacra au Seigneur dans le Monastere de l'Incarnation d'Avila, malgré les oppositions d'un pere qui l'aimoit tendrement, & qui n'y consentit enfin qu'avec

une extrême répugnance. Des mortifications excessives la jetèrent bientôt dans une maladie très-dangereuse, & furent le germe de ces infirmités accablantes & douloureuses qui ne l'abandonnerent presque jamais. Dans une crise de sa première maladie, on la crut morte: sa fosse étoit déjà creusée, & les Religieuses se dispoient à l'enfouir, lorsque son père qui survint prétendit qu'elle vivoit encore; on suspendit les obsèques, & au bout de quatre jours elle parut se réveiller comme d'un profond sommeil.

Cependant sa première ferveur se ralentit; des voyages que le rétablissement de sa santé avoient rendus nécessaires; un attachement aux personnes qui lui témoignent de l'amitié, trop humain & trop sensible, desséchèrent son cœur: elle conçut un grand dégoût pour l'Oraison mentale; elle abandonna même totalement un si saint exercice; & qui jusqu'alors avoit fait ses délices. Mais Dieu, qui avoit de si grands desseins sur elle, ne permit pas qu'elle s'éloignât de lui plus long-temps; il rompit enfin jusqu'aux plus petits fils par lesquels elle tenoit encore aux créatures. La grace triompha pleinement dans son cœur; & dans peu de temps elle parvint à cette perfection héroïque; à ce degré sublime d'oraison, à ces ravissements & ces faveurs, qui feront l'étonnement & l'édification de tous les siècles.

Le Monastère de l'Incarnation appartenoit à l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. On y observoit donc la règle donnée par le Bienheureux Albert, Patriarche de Jérusalem, aux Hermites de cette sainte Montagne, connus depuis sous le nom de *Carmes*. Cette règle fort austère dans son origine, avoit été mitigée par le Pape Eugène IV; mais cette mitigation ne convenoit plus à la ferveur extraordinaire de notre Sainte. Elle résolut de fonder un Monastère où la règle s'observeroit dans toute sa première sévérité. Il n'est pas possible d'exprimer combien elle essuya, dans l'exécution de son projet, de difficultés & de contradictions. Tous les Ordres de la Ville se soulevèrent contre elle

avec la plus grande violence ; on la traita d'extravagante , & peu s'en fallut qu'on ne brûlât la nouvelle maison quelle avoit fait construire. Mais sa prudence aplanit enfin toutes les difficultés, & sa patience courageuse triompha de toutes les contradictions. Le Monastere, qui fut le berceau de toute la réforme, subsista. On croit que c'est le premier édifice ecclésiastique qui ait porté le nom de Saint Joseph, nom devenu par le zele & la dévotion de Sainte Thérèse, aujourd'hui si commun & si glorieux.

Sainte Thérèse encouragée par le succès, & plus instruite par l'expérience, fonda plusieurs autres Monasteres en Espagne : & si chacun d'eux fut un monument de sa piété & de son zele infatigable, il n'en est aucun qui ne donnât lieu de mettre dans un plus grand jour la force de son génie & la fécondité de ses ressources. Elle alla plus loin. La réforme qu'elle avoit établie dans les nouveaux Monasteres de Carmélites, elle voulut la procurer aux Religieux du même Ordre. Deux Carmes, l'un d'un âge assez avancé, l'autre fort jeune, & connu aujourd'hui sous le nom de Saint Jean de la Croix, entrerent assez aisément dans ses vues. Non contente de les avoir déterminés à embrasser généreusement la réforme, elle leur dressa des Statuts, leur ménagea des protections : & l'on convient que si l'idée & le plan de cette réforme célèbre, sont uniquement dus à la ferveur & au génie de Sainte Thérèse, ses deux premiers établissemens furent aussi uniquement l'ouvrage de son crédit & de ses soins. Dans la suite, absorbée par les détails qu'exigeoient la conduite & la fondation des Monasteres de Religieuses, elle s'occupoit moins des nouveaux établissemens que formoient les Religieux ; mais elle continua jusqu'à la fin d'être leur principale ressource dans les conjonctures difficiles. Toute soumise qu'elle étoit aux Supérieurs par la loi de l'obéissance, elle les gouvernoit ; elle donnoit le mouvement à tout, par une suite de l'ascendant que lui donnoient sur tous les esprits son éloquence & ses lumieres extraordinaires.

Les Religieux mitigés qui avoient d'abord vu avec assez d'indifférence les commencemens de la réforme, s'alarmerent & devinrent jaloux de ses progrès. Ils parvinrent à prévenir, contre Sainte Thérèse & ses enfans, le Nonce du Pape en Espagne, & le Général des Carmes. Il ne fut question de rien moins que de détruire tous les nouveaux établissemens : plusieurs Religieux furent obligés de prendre la fuite pour échapper à la persécution. Sainte Thérèse elle-même traitée par les premiers Supérieurs *de femme inquiète & vagabonde*, fut emprisonnée dans un Monastere. Ses prieres & son crédit calmerent enfin cette tempête. Elle en tira même avantage pour affermir à jamais la nouvelle réforme ; car elle obtint que les Religieuses & les Religieux réformés seroient désormais gouvernés par un Provincial tiré de leur Corps.

Si Sainte Thérèse n'avoit pas été infatigable dans le désir de travailler & de souffrir pour Dieu, elle auroit eu lieu d'être satisfaite. Sa vie, toute contemplative qu'elle étoit d'ailleurs, fut jusqu'à la fin très-active & très-laborieuse. Les vives sollicitations des Grands, jointes aux ordres de ses Supérieurs pour la fondation des nouvelles maisons de Carmélites, la tinrent jusqu'à la fin dans un mouvement continuel. On la voyoit accablée de maladies qui auroient retenu dans le lit les sujets les plus robustes, traverser toute l'Espagne dans les saisons de l'année les plus fâcheuses. Enfin, revenant de Burgos à Avila, elle termina sa sainte carrière, consumée, disent les Auteurs de sa vie, par le feu de l'amour divin, plutôt qu'accablée par la violence & la continuité de ses maux. Mais les circonstances de sa mort bienheureuse sont trop édifiantes pour que nous ne les rapportions pas dans quelques détails.

Sainte Thérèse étoit donc en route pour se rendre au Monastere d'Avila, dont elle étoit Prieure. Elle passa par Médine ; le Pere Antoine de Jesus, Provincial, l'y attendoit depuis quelques jours, & lui annonça qu'il se proposoit de la conduire à Albe, où elle étoit instamment demandée par la Duchesse de ce nom. Cet

ordre affligea Sainte Thérèse, qui croyoit sa présence plus nécessaire à Avila : mais elle ne repliqua point ; & sans consulter le besoin qu'elle avoit de repos, elle monta dans un chariot qu'on lui avoit préparé. A quelque distance d'un petit Bourg qui est sur la route, elle tomba dans une foiblesse qui alarma vivement tous ceux qui l'accompagnoient ; pour comble d'affliction, on ne trouva dans ce lieu rien de plus propre à la fortifier que quelques figues. La Sœur Anne de St. Barthelemi sa compagne en étoit désolée. *Ne vous affligez pas ma fille, dit Sainte Thérèse, ces figues-là sont fort bonnes, il y a bien des pauvres qui n'en ont pas tant pour se nourrir :* le lendemain après midi elle arriva au terme de son voyage, toute brisée des violentes secousses de la voiture : la Duchesse d'Albe qui l'attendoit avec impatience, lui proposa de passer la nuit dans son Palais : notre Sainte s'en excusa, sur ce fondement qu'il y avoit dans la Ville un Monastere de son Ordre ; ainsi après avoir donné quelques heures à la Duchesse, elle se rendit dans son Monastere sur les six heures du soir, le jour de Saint Mathieu. La Prieure & les Religieuses qui la virent dans l'état le plus triste, la prièrent instamment de se mettre au lit. Elle leur obéit, en disant : *Dieu ait pitié de moi, je me sens dans une lassitude & un abattement extrêmes. Il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure.* Le lendemain elle se leva, visita toute la maison, entendit la Messé & communia. Huit jours après son arrivée, c'est-à-dire, le jour de Saint Michel, elle se sentit si affoiblie par un flux de sang qui la tourmentoit depuis quelques jours, qu'elle se mit au lit. La Duchesse d'Albe ne la quitta presque plus, & lui rendoit de ses propres mains, quelques représentations qu'on pût lui faire ; toutes sortes de services. Le premier jour d'Octobre, après avoir passé toute la nuit en priere, elle fit appeler le Pere Antoine de Jesus pour la confesser. Sa confession étant finie, ce bon Religieux la conjura de prier Dieu qu'il ne la retirât pas encore de ce monde : elle lui répondit *qu'elle n'étoit plus nécessaire :* Alors il lui

Demanda si, dans la supposition qu'elle mourût, elle ne vouloit pas que son corps fût porté à Saint Joseph d'Avila qui étoit son propre Monastere : *Ai-je quelque chose qui m'appartienne*, lui répondit-elle, & *ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre ?* La veille de Saint François, sentant que l'heure de sa mort n'étoit pas éloignée, elle demanda les derniers Sacremens ; tandis que le Prêtre alloit chercher le Saint Viatique, elle joignit les mains, & dit à ses Religieuses ces dernières & attendrissantes paroles : *Mes filles & Mesdames, je vous prie, pour l'amour de Dieu, d'observer exactement les Regles & les Constitutions, & de ne point suivre les exemples de cette indigne péchereffe qui va mourir : pensez plutôt à lui pardonner.* A ce discours, toutes les Religieuses fondirent en larmes, & aucune n'eut la force de lui répondre. Cependant le Prêtre qui portoit le saint Viatique entra dans sa cellule : son amour, à la vue de ce céleste aliment, lui donna visiblement des forces : son visage se ranima & parut s'embellir : puis fixant ses yeux enflammés sur Jesus-Christ, elle dit ces paroles : *Venez Seigneur, venez cher Epoux ; enfin l'heure est venue, & je vais sortir de cet exil ; il est temps, & il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir a si long-temps dévoré mon cœur.* Lorsqu'elle eut reçu le saint Viatique, elle demanda l'Extrême-Onction, & répondit à toutes les prieres. Elle ne se laissoit point de dire : *Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise, & trouvoit dans cette pensée une consolation sensible.* Le lendemain, après avoir beaucoup souffert pendant la nuit, vers les sept heures du matin elle laissa pencher sa tête sur les bras de la Sœur Anne de St. Barthelemi, tenant de sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point & qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura tranquillement dans cette situation, les yeux ouverts & fixés sur l'image du Sauveur, jusqu'à neuf heures du soir où elle mourut.

Sainte Thérèse fut enterrée dans l'Eglise des Carmélites d'Albe. On leva son corps quelques années après



son décès : & dans les différentes visites authentiques qui en ont été faites , il a toujours paru aussi entier & aussi frais que le jour même où il avoit été mis dans le sépulcre.

Sainte Thérèse , née en 1515 , & morte en 1582 , a donc vécu près de 68 ans. Trente-neuf ans après sa mort , c'est-à-dire en 1621 , elle fut canonisée par le Pape Grégoire XV.

Ce seroit ici le lieu de rassembler & d'exposer comme dans un tableau les vertus de cette illustre Sainte , & les qualités héroïques qui en on fait , au jugement de M. de Palafox , *la première femme de son siècle* : mais outre que les bornes d'un abrégé ne nous permettent pas de grands détails , l'ouvrage à la tête duquel nous plaçons cet abrégé , est destiné tout entier à les faire connoître. Nous nous contenterons donc de rappeler ici quelques maximes de la Sainte , & quelques anecdotes propres à la caractériser de plus en plus.

Sainte Thérèse a composé plusieurs ouvrages de piété : les principaux sont , sa propre vie , l'histoire de la fondation de ses Monasteres ; le Chemin de la perfection & le Château de l'ame. Mais il est bon de remarquer qu'elle n'en composa aucun qu'avec une grande répugnance intérieure , & seulement pour obéir aux ordres de ses Directeurs. *J'écris* , dit-elle au chapitre dixième de sa vie , *à la dérobée & avec peine , parce qu'étant dans une maison pauvre , cela m'empêche de filer , & me détourne de mes autres occupations ; si on ne m'avoit commandé d'écrire , au seul souvenir que je suis femme , la plume me seroit tombée des mains.*

Sainte Thérèse persuadée qu'on ne peut témoigner plus sûrement l'amour qu'on a pour Dieu , qu'en souffrant pour sa gloire , étoit plus avide de souffrances que les mondains ne le sont des plaisirs : de-là sa devise si connue , *Seigneur , ou souffrir ou mourir* ; de-là sa patience invincible & sa douceur inaltérable. Elle entendoit un jour la Messe dans une Eglise de Toledé avec les Religieuses qui l'accompagnoient dans son voyage. Une femme qui étoit dans la même Eglise perdit un de

ses patins, & crut qu'il avoit été volé par la Sainte qu'elle voyoit seule dans un coin & enveloppée de son manteau pour n'être point connue. Dans cette persuasion elle prit le patin qui lui restoit, & se jetant sur Sainte Thérèse, lui en déchargea plusieurs coups sur la tête. La Sainte ne lui dit pas un seul mot, & se tournant seulement vers ses compagnes qui étoient accourues, *Dieu bénisse, dit-elle, cette bonne femme, j'avois déjà bien mal à la tête.*

Un homme dans la même Ville la fit un jour demander au parloir : apparemment il étoit fort prévenu contre elle, & en conséquence, il la traita d'orgueilleuse, de vagabonde, d'hypocrite : en un mot, il l'accabla pendant long-temps des injures les plus grossières. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, & se retira sans avoir répliqué un seul mot pour sa justification. Le Confesseur de la maison, informé de cette scène, vint aussi-tôt trouver notre Sainte, & lui dit, comme pour la consoler, qu'il ne falloit tenir aucun compte des discours d'un extravagant : *ô mon Pere, reprit Sainte Thérèse, n'appellez pas extravagant un homme qui m'a si bien dit mes vérités.*

Sa confiance en Dieu & son courage étoient inébranlables. Au moment où elle étoit prête à exécuter la fondation du Monastere de Toledé, elle n'avoit que quatre ou cinq ducats : *ce n'est pas grand'chose, disoit-elle aux personnes qui en paroissoient étonnées, que Thérèse & si peu d'argent ; mais Dieu, Thérèse & quatre ou cinq ducats, c'est beaucoup.* Aussi dans les commencemens de cet établissement, ainsi que dans la plupart des autres, souffrit-elle avec ses compagnes la plus extrême pauvreté : ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette pauvreté même, loin de les contrister, les combloit d'une sainte joie & ne faisoit qu'exciter leur gaieté naturelle. Elles vécutent pendant assez long-temps à Toledé, sans avoir d'autres meubles qu'une couverture & deux paillasses. Une nuit Sainte Thérèse, pressée par la rigueur du froid qui étoit excessif, demanda quelque chose à ses compagnes pour se couvrir un peu plus ;

elles lui répondirent toutes en faisant un grand éclat de rire : *Quoi ! ma Mere, vous avez sur vous tout ce qu'il y a de couvertures à la maison, & encore vous n'en avez pas assez !*

Un voyage que Sainte Thérèse fit à Alcalá, pour y visiter le Monastere des Carmélites, nous a procuré sur sa politesse, sa simplicité, sa gaieté, un illustre témoignage. Elle passa par Madrid & logea dans le Monastere des Capucines qui la retinrent pendant quinze jours. Toute la Communauté qui s'attendoit à voir une femme sérieuse, austere, singuliere, fut enchantée de sa conversation & de ses manieres. La Supérieure de la maison, qui étoit sœur de Saint François de Borgia, disoit après son départ : *Dieu soit béni, de nous avoir fait connoître une Sainte que nous pouvons toutes imiter. Sa conduite n'a rien d'extraordinaire : elle mange, elle dort, elle parle, & rit comme toutes les autres, sans affectation, sans façons, sans cérémonie : & l'on voit pourtant bien qu'elle est pleine de l'esprit de Dieu.*

Notre Sainte étoit ordinairement accompagnée dans ses voyages par un Prêtre ou un Religieux. C'est dans le dernier de ces voyages qu'un Carme s'étant avisé de lui dire qu'elle avoit la réputation d'une Sainte ; elle lui fit cette réponse : *On a dit de moi trois choses, que j'étois assez bien faite, que j'avois de l'esprit, & que j'étois une Sainte. J'ai eu pendant quelque temps assez de vanité pour croire les deux premieres : mais pour la troisieme je n'ai jamais été assez folle pour la croire un seul moment.*

Quelque curieuses & édifiantes que soient de pareilles anecdotes, nous n'en rassemblerons pas davantage. C'en est assez pour faire connoître l'aimable & sublime vertu de Sainte Thérèse ; nous observerons seulement avant de finir, que ce qui met le comble à sa gloire & montre bien la sagesse de son Institut, c'est que ses filles ne dégénerent point de la premiere ferveur qu'elle leur avoit inspirée. La réforme, après son trépas, continua de jeter le plus grand éclat & de multiplier ses établissemens en Espagne : Elle ne tarda pas même à se répandre dans la France, & de-là dans tout le reste

de l'Europe. En 1588, c'est-à-dire, six ans après la mort de Sainte Thérèse, Madame la Maréchale de Joyeuse, touchée des merveilles qu'on publioit des nouvelles Carmélites, envoya M. de Bretigny en Espagne pour essayer d'en amener quelques-unes en France. M. Galemans, célèbre Curé d'Aumale, se joignit à lui : mais toutes leurs tentatives furent inutiles, parce que les Supérieurs de la réforme ne vouloient point qu'elle s'étendit hors de l'Espagne. Enfin, Henri IV, sollicité par la Princesse de Longueville, députa en 1604, dans le même dessein, M. Gauthier, Avocat Général au grand Conseil, & M. de Berulle. Le Roi d'Espagne les accueillit avec bonté, & le Nonce du Pape ayant joint son autorité à celle de ce Prince, tous les obstacles furent enfin levés. On accorda aux Députés François six Religieuses du premier mérite, parmi lesquelles on compte la Sœur Anne de St. Barthelemi, cette tendre amie, cette fidelle compagne de Sainte Thérèse, dont elle avoit reçu les derniers sours. On leur avoit donné pour Supérieure la Mere Anne de Jesus, le plus grand sujet de toute la réforme; la profession de cette sainte Religieuse, faite en 1571, avoit été accompagnée d'une circonstance mémorable \*. Son Historien raconte que l'Evêque & le peuple étant assemblés à l'Eglise pour être témoins de sa profession, après qu'elle eut prononcé deux fois ses vœux, & avant de les prononcer pour la troisième fois, selon l'usage de l'Ordre, elle se tut. L'assemblée étonnée de ce silence, la contemple; on la voit absorbée & ravie; un moment après il lui sort du visage un feu éblouissant : & c'est de cet événement, dit le même Auteur, qu'est venue la loi, depuis inviolable parmi les Carmélites réformées, de prononcer leurs vœux dans le Chapitre, devant la Prieure & les Religieuses seules, pour ne plus exposer aux yeux du public les faveurs extraordinaires qu'elles recevoient de Dieu. Voilà comment avoit débuté cette admirable Religieuse, à qui la réforme de Sainte Thérèse doit

\* Tom. 2. Lettres, pag. 376.

presque tous ses accroissemens hors de l'Espagne, puisqu'elle a fondé en personne, ou par les filles qu'elle avoit élevées, près de soixante Monasteres. Les premiers en France ont été ceux de Paris dans le Fauxbourg St. Jacques, de Pontoise & de Dijon. Sa mémoire est en bénédiction, sur-tout parmi les Carmélites de ce Royaume. L'esprit de Sainte Thérèse, qu'elle leur avoit si fidèlement & si abondamment transmis, s'y conserve encore dans sa pureté & sa plénitude. Madame Louise de France, sans doute en étoit bien persuadée, lorsqu'en 1770, elle choisit une de leurs maisons pour y consommer le plus héroïque sacrifice. Ce n'est pas la première Princesse d'un si haut rang qui se soit dévouée à la perfection sous la discipline de Sainte Thérèse. Une fille de l'Empereur Mathias, & l'Impératrice Eléonor, veuve de l'Empereur Ferdinand II, avoient déjà donné l'exemple d'un semblable dévouement au commencement du dernier siècle; elles firent profession & moururent saintement: la première dans le Monastere des Carmélites de Lisbonne, la seconde dans celui de Vienne en Autriche\*.

\* Premier Volume des Lettres de Sainte Thérèse. Remarques de Palafox, Edition de Pélicot, pag. 177.



# T A B L E

## DES CHAPITRES.

### PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I. Sentimens de piété de Sainte Thérèse dans sa plus tendre jeunesse, page 1	<i>Vie de Ste. Thérèse, ch. 11.</i>
II. Importance de ne lire dans la jeunesse que de bons livres, & de ne fréquenter que des personnes vertueuses, 4	<i>ch. 2.</i>
III. Avantage de la dévotion à Saint Joseph, 7	<i>ch. 6.</i>
IV. Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions, 8	<i>ch. 7.</i>
V. Conseils aux personnes qui aspirent à la perfection, sur le courage, l'humilité, le mépris de sa santé & le zèle, 10	<i>ch. 13.</i>
VI. Combien il est avantageux d'avoir un Directeur savant, 14	<i>ch. 13.</i>
VII. La voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense, 16	<i>ch. 35.</i>
VIII. Union entre les personnes qui servent Dieu, 18	<i>ch. 16.</i>
IX. C'est une fausse humilité de ne point tomber d'accord des graces dont Dieu nous favorise, 19	<i>ch. 10.</i>
X. Confiance dans la bonté & la puissance de Dieu, & mépris que nous devons faire du démon, 21	<i>ch. 25.</i>
XI. Importance de la piété dans les Rois: Dispositions de la Sainte sur ce sujet, 24	<i>ch. 21.</i>
XII. Les Grands sont plus à plaindre qu'on ne pense, 26	<i>ch. 34.</i>
XIII. Combien il est embarrassant de traiter avec les Grands de la terre, 28	<i>ch. 37.</i>
XIV. Etat déplorable d'une ame qui est en péché mortel, 30	<i>Chât. de l'ame, chap. 2.</i>

- XV. Vision de l'enfer. Réflexions de Sainte Thérèse, 32 *Vie de Ste. Th. ch. 32.*
- XVI. Exemple frappant de pénitence dans Saint Pierre d'Alcantara, 36 *ch. 27.*
- XVII. Danger de croire posséder des vertus qu'on n'a pas. C'est dans la pratique seulement qu'on reconnoît si nous avons la patience, l'humilité & la pauvreté, 39 *Chemin de la perfection, ch. 38.*
- XVIII. Fausses humilités & pénitences indifférentes, 44 *ch. 39.*
- XIX. Amour de Dieu, ses signes & ses avantages, 46 *ch. 40 & 41.*
- XX. Les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères, 51 *ch. 41.*
- XXI. Liberté sainte & ennemie des scrupules, avec laquelle doivent agir ceux qui servent le Seigneur, 52 *ch. 41.*
- XXII. Les personnes les plus élevées en grace doivent toujours craindre de tomber, 54 *Chât. de l'a. 30. dcm. ch. 1.*
- XXIII. Il est des personnes que de petites attaches arrêtent dans le chemin de la perfection. Conseils que leur donne la Sainte, 56 *Ibid. ch. 2.*
- XXIV. Mépris de l'honneur, 59 *Vie de Ste. Th. ch. 31.*
- XXV. Respect que l'on doit avoir pour ce qui ne nous paroît pas intelligible dans l'Écriture Sainte, 62 *Pens. sur l'a. de Dieu, ch. 1.*
- XXVI. Diverses sortes de paix dont quelques personnes se flattent. Exemples que la Sainte en rapporte. Excellens avis qu'elle y ajoute. Des moyens dont Dieu se sert pour faire amitié avec les âmes, & de l'amour que l'on doit avoir pour le prochain, 65 *ch. 2.*
- XXVII. Dévotions suspectes ou mal-entendues, 69 *ch. 2.*
- XXVIII. Il est plus avantageux de ne pas communier, que de communier sans l'avis de son Directeur. Exemples singuliers en cette matière, 72 *Fondations, ch. 6.*
- XXIX. Effets de la Sainte Eucharistie. Importance de l'action de grâces, 80 *Ch. de la perf. ch. 34.*
- XXX. Effets admirables de l'amour de Dieu, & quels sont ceux que la réception de la Sainte Eucharistie doit opérer dans les âmes, 85 *Pensées sur l'amour de Dieu, ch. 3.*



## SECONDE PARTIE.

- CHAPITRE I. Joie & changement de Sainte Thérèse au moment où elle prit l'habit de Religieuse, page 90 *Vie de Ste. Thérèse, ch. 4.*
- II. Les troubles de la Religion en France ont engagé Sainte Thérèse à établir une observance si étroite dans son Ordre, 92 *Chemin de la perfection, ch. 1.*
- III. Joie de Sainte Thérèse & de ses Filles; lorsque dans la fondation de leurs monastères elles étoient parvenues à la clôture, 94 *Fondations, ch. 30.*
- IV. Exhortation aux Religieuses du Monastère de Saint Joseph d'Avila; sur la pauvreté: avantages qu'elle procure, 96 *Chemin de la perfection, ch. 2.*
- V. Vive recommandation aux mêmes Religieuses, de ne point construire de beaux bâtimens, 100 *Fond. ch. 122  
Chemin de la perfection, ch. 21*
- VI. Obligation dans les Monastères de Religieuses, de prier Dieu pour les Ecclésiastiques & les Religieux qui travaillent dans le monde. Priere de Sainte Thérèse, 102 *Chemin de la perfection, ch. 31*
- VII. Amitiés particulieres très-dangereuses dans les Communautés, 108 *ch. 4.*
- VIII. Langage que doivent tenir les Religieuses, 111 *ch. 20.*
- IX. Attachement à son Confesseur souvent très-préjudiciable: liberté de le changer & d'en consulter un autre, 113 *ch. 4.*
- X. Amour spirituel des ames parfaites pour Dieu & pour ceux qui peuvent contribuer à leur salut. Maniere dont elles aiment les autres créatures, 121 *ch. 6.*
- XI. Qualités admirables de l'amour que les personnes saintes ont pour les ames à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est d'avoir part à leur amitié. La compassion que les ames, même les plus parfaites, doivent avoir pour les foiblesses d'autrui, 126 *ch. 7.*
- XII. Amitié compatissante & en même temps généreuse que doivent avoir les Religieuses les unes pour les autres: elle éloigne la division qui est la peste des Monastères, 130 *ch. 8.*

XIII. Détachement des parens nécessaire & très-utile à une Religieuse ,	page 134	<i>Chem. de la pers.</i> ch. 8 & 9.
XIV. On doit se détacher de soi-même , & ne pas prendre tant de soin de son corps ,	138	ch. 10.
XV. On ne doit point se plaindre pour de légers indispositions , ni tant appréhender la mort ,	143	ch. 11.
XVI. Nécessité de la mortification intérieure ,	146	ch. 12.
XVII. Combien il est important de mépriser les prééminences , & de ne point murmurer d'aucune préférence donnée aux autres , quelque mal fondée qu'elle pût être ,	148	ch. 12 & 13.
XVIII. Suite du même sujet ,	155	ch. 36.
XIX. On ne doit point s'excuser quoiqu'on soit repris sans sujet ,	158	ch. 15.
XX. Quel malheur c'est d'introduire une mauvaise coutume ,	163	ch. 13.
XXI. Une Novice qui ne s'avance pas dans l'humilité & le détachement , ne convient point au Monastere , & le Monastere ne lui convient pas ,	<i>ibid.</i>	ch. 13.
XXII. On ne doit point admettre au nombre des Religieuses , des filles qui ne montrent pas de l'esprit & du bon sens ,	165	<i>Chem. de la pers.</i> ch. 14.
XXIII. Effets de la mélancolie ; moyens dont on peut user pour remédier à un si grand mal & si dangereux dans les Monasteres ,	167	<i>Fondations, ch.</i> 7.
XXIV. Vaines excuses des Religieuses tièdes ,	171	ch. 4.
XXV. Exhortations aux Carmélites sur la persévérance dans l'esprit de leur état , & sur le défintéressement dans la réception des Novices ,	173	ch. 26.
XXVI. Maniere dont les Supérieures doivent conduire , & discrétion avec laquelle elles doivent faire pratiquer la mortification & l'obéissance ,	176	ch. 17.
XXVII. Avis de Sainte Thérèse à ses Religieuses , & dont la plupart conviennent à tous les Fidelles ,	180	<i>Lettres, tom. 1.</i> p. 294, 296, 297, 298, 299,
XXVIII. Autres avis de Sainte Thérèse ,	187	303, 304, 306.

AVIS donnés par la Sainte depuis sa mort,  
par le moyen de l'illustre & vénérable Fille  
Catherine de Jésus, Fondatrice du Couvent  
de Veas, au Pere Jérôme Gralien, premier  
Provincial de la Réforme, & aux Carmé-  
lites, page 191

## TROISIEME PARTIE.

- CHAPITRE I. Il ne faut point écouter ceux qui prétendent que la voie de l'oraison mentale est dangereuse pour les femmes, *Chemin de la perfection, ch. 21 & 39.*  
199
- II. Il n'y a point de véritable oraison vocale sans la mentale : injustice des hommes qui blâment l'oraison mentale, *ch. 22.*  
202
- III. Peines des personnes qui sont partagées entre Dieu & le monde : & combien il leur importe de ne point abandonner l'oraison, *Vie de Ste. Thérèse, ch. 8.*  
206
- IV. Continuation de l'oraison durant les infirmités, *ch. 7.*  
209
- V. Les sécheresses dans l'oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager, *ch. 11.*  
210
- VI. Etat & tentation des âmes qui après avoir renoncé au péché travaillent à s'unir plus parfaitement à Dieu dans l'oraison. Conseils & exhortations de la Sainte, *Château de l'âme, seconde demeure, ch. 1.*  
215
- VII. Erreurs des Auteurs qui conseillent de ne point envisager l'humanité de Notre-Seigneur dans l'oraison, *Vie de Ste. Thérèse, ch. 22.*  
218
- VIII. Moyens d'être recueilli dans l'oraison, *Chem. de la perfection, ch. 26.*  
220
- IX. Utilité du recueillement & de la pensée que Dieu est dans nous-mêmes, *ch. 28.*  
225
- X. On peut, sans le don de l'oraison mentale & contemplative, parvenir à la perfection, *ch. 17.*  
231
- XI. L'action ou le service de Dieu doit être la fin de la contemplation, *Chât. de l'âme, 7e. dem. ch. 4.*  
235
- XII. L'Obéissance & la Charité peuvent nous élever à la plus haute perfection : ces deux vertus préférables à toutes les consolations de l'oraison & aux ravissemens mêmes. On *Fondations, ch. 5.*  
231

ne doit point craindre de quitter l'oraison & la solitude lorsque les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la Sainte en rapporte, & conseils qu'elle donne,

- |   |                 |                                     |
|---|-----------------|-------------------------------------|
|   | <i>page</i> 237 |                                     |
| XIII. Plaisir inconcevable de l'ame dans l'oraison d'union ,  | 246             | <i>Vie de Ste. Thérèse, ch. 16.</i> |
| XIV. Oraison de ravissement ou d'extase: état de l'ame dans cette oraison; réflexions & sentimens admirables de la Sainte ,   | 249             | <i>Ch. 18, 19, 20 &amp; 21.</i>     |
| XV. Conseils sur les visions & les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison ,   | 262             | <i>Fondations, ch. 8.</i>           |
| XVI. Première Relation de la maniere d'oraison & de l'état de l'ame de Sainte Thérèse, en 1560, faite par elle-même, & adressée à Saint Pierre d'Alcantara, l'un de ses Directeurs ,                                | 266             | <i>Lettres, Tome 2. p. 1.</i>       |
| XVII. Seconde Relation écrite en 1562, & envoyée à l'un de ses Directeurs dont on ne fait pas le nom ,  | 281             | <i>Pag. 19.</i>                     |
| XVIII. Troisième Relation faite en 1576, au Pere Alvarez, Jésuite, l'un de ses Directeurs, où la Sainte reprend toute l'histoire de son oraison, & nomme les personnes dont elle a pris conseil sur cette matiere , | 289             | <i>Pag. 57.</i>                     |

#### QUATRIÈME PARTIE.

Lettres choisies de Sainte Thérèse.

LETTRE I. A Dom Laurent de Cepede, frere de la Sainte, résident au Pérou.

Elle lui rend graces d'une somme considérable qu'il lui avoit fait tenir dans le temps qu'elle étoit le plus embarrassée pour la fondation du Couvent de Saint Joseph d'Avila, le félicite sur le dessein qu'il avoit de se retirer du monde, & lui rend compte de l'état actuel de sa famille en Espagne ,

*Tome premier des Lettres, Lettre première.*

303

II. A Madame Guyomar Pardo & Tavera. *T. 2. v.*

La Sainte la console sur la maladie de Madame

fa Mere , & lui marque l'utilité des afflictions ,  
page 307

III. *A Dom François de Salcede, Gentilhomme d'Avila.* T. 2. vj.

La Sainte lui fait d'aimables complimens , & l'éloge du Bienheureux Jean de la Croix ,  
309

IV. *A Madame Jeanne d'Ahumade, sa Sœur.* T. 2. vij.

Elle lui recommande la confiance en Dieu , & la prie de ne point l'engager dans les affaires du monde ,  
311

V. *A Madame Agnès Nieto.* T. 2. viij.

La Sainte lui parle de l'usage de la prospérité , & de la réception d'une fille dans une de ses Maisons ,  
313

VI. *A des Demoiselles qui désiroient d'être Carmélites.* T. 2. xiiij.

La Sainte leur donne de sages avis pour surmonter les obstacles qu'on formoit à l'exécution de leur dessein ,  
315

VII. *A Dom Lsurent de Cepede son Frere.* T. 2. vj.

Elle le confirme dans le dessein qu'il avoit de repasser en Espagne , lui rend compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avoit envoyé , & le console de la mort de sa femme ,  
316

VIII. *A Mademoiselle Isabelle Chimene, à Ségovie.* T. 1. vij.

La Sainte la fortifie dans le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite , & lui donne son agrément ,  
321

IX. *Au R. P. Dominique Bagnez, de l'Ordre de Saint Dominique, l'un de ses Confesseurs.* T. 1. viij.

La Sainte lui rend compte de l'excellente vocation d'une fille qu'il l'avoit priée de recevoir sans dot , & lui donne quelques avis ,  
323

X. *A Dom Tutionio de Bragance, depuis Archevêque d'Eborá.* T. 1. ix.

La Sainte lui donne des avis utiles , le console

& le remercie de quelques aumônes, 325

XI. *A la Révêrende Mere Marie-Baptiste, Prieure du Moenaster de Valladolid.* T. 1. xvj.

La Sainte lui annonce l'espérance qu'elle a conçue de voir bientôt la fin de la longue persécution qu'elle avoit éprouvée à Séville, lui apprend les secours qu'elle a tirés de son Frere, dont elle fait l'éloge, ainsi que celui des Carmélites de cette Ville, & traite divers autres sujets détachés, 329

XII. *A la Révêrende Mere Marie de Saint Joseph, Prieure de Séville.* T. 1. xvij.

La Sainte reçoit ses excuses avec bonté, l'assure de son amitié, & lui recommande le soin de sa santé, 330

XIII. *A la Révêrende Mere Marie de Saint Joseph.* T. 2. xxj.

Sa tendresse pour cette Mere, & son éloignement des procès, 333

XIV. *A Dom Laurent de Cepede, son Frere.* T. 2. xxij.

Elle lui écrit avec amitié, & lui donne d'excellens avis pour le gouvernement de sa famille, 334

XV. *Au Révêrend Pere Marian de Saint Benoît, Carme Déchauffé.* T. 1. xx.

Elle lui fait réponse au sujet de deux Postulantes qu'il lui avoit recommandées, & en qui elle ne trouvoit pas les qualités suffisantes, 337

XVI. *Au Révêrend Pere Gratien de la Mere de Dieu.* T. 2. xxv.

La Sainte l'exhorte à ne chercher que la gloire de Dieu, & le prie de maintenir le règlement qui défend de manger aux Parloirs des Carmélites, 341

XVII. *A la Révêrende Mere Marie de Saint Joseph.* T. 1. xxj.

La Sainte veut qu'on préfere dans ses Maisons la simplicité à la science, 343

*XVIII. Au Révérend Pere Jérôme Gratién. T. 2. xxxj.*

La Sainte le félicite de la spiritualité de ses Lettres & de ses grands travaux. Elle lui parle des Carmélites, page 344

*XIX. Au Révérend Pere Louis de Grenade, de l'Ordre de Saint Dominique. T. 1. xxij.*

La Sainte lui témoigne l'envie qu'elle auroit de le voir, & se recommande à ses prières, 346

*XX. A Monseigneur Dom Alvaro de Mendoza, Evêque d'Avila, T. 1. xxiiij.*

La Sainte y fait la critique de quatre petits Ouvrages composés par différentes personnes, sur un sujet spirituel donné par l'Evêque à l'occasion d'une révélation qu'elle avoit eue, 348

*XXI. A Dom Laurent de Cepede, son Frere. T. 1. xxiv.*

Elle le reprend d'un vœu qu'il avoit fait trop légèrement, l'exhorte à prendre plus de soin qu'il ne faisoit de ses affaires domestiques, lui donne quelques avis de perfection, & lui envoie des couplets de sa façon, 353

*XXII. A Dom Laurent de Cepede, son Frere. T. 1. xxv.*

La Sainte continue la correspondance spirituelle qu'elle avoit avec son Frere, & lui marque le chagrin qu'elle a que ses ravissements l'aient reprise. Elle lui apprend ce que c'est que cet état, où il commençoit à entrer lui-même; & à cette occasion elle lui explique les couplets qu'elle lui avoit envoyés par sa précédente lettre; lui donne des conseils de direction, & lui fait présent d'un cilice, en lui prescrivant la maniere dont il doit s'en servir, 359

*XXIII. A Dom Laurent de Cepede, son Frere. T. 1. xxviij.*

Elle lui rend compte de l'état de sa santé; continue de lui donner des instructions pour la vie spirituelle, 365



- XXIV. A Dom Laurent de Cepede, son Frere.** T. 2. xxxiv.  
 Elle lui parle de ses dispositions de corps & d'esprit, & lui donne une espee de direction pour la vie spirituelle, page 369
- XXV. A la Révérende Mere Marie de Saint Joseph.** T. 2. xxxij.  
 La Sainte loue le mérite d'un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & épanche familièrement & agréablement son cœur avec cette Mere, 375
- XXVI. Au Roi d'Espagne Philippe Second.** T. 1. xxx.  
 La Sainte implore la protection du Roi, à l'occasion d'un Mémoire présenté à Sa Majesté, injurieux au Pere Gratiën & à la Réforme, 377
- XXVII. Au Révérend Pere Gratiën, premier Visiteur, & premier Provincial des Carmes Déchauffés, Directeur de la Sainte.** T. 1. xxxj.  
 Elle répond à plusieurs de ses Lettres, & fait des réflexions très-judicieuses sur le caractère de la bonne oraison, 380
- XXVIII. Au Révérend Pere Gonzale d'Avila, Jésuite, l'un de ses Directeurs.** T. 1. xxxiiij.  
 La Sainte, par obéissance, lui explique de quelle maniere elle entend que les Supérieurs doivent se livrer aux affaires temporelles, 382
- XXIX. A Monseigneur Dom Tutionio de Bragança, Archevêque d'Ebora.** T. 1. xxxiv.  
 Elle félicite ce Prélat sur sa promotion: lui donne des conseils & l'encouragement, 386
- XXX. Au très-Révérend Pere Provincial de la Compagnie de Jesus, Province de Castille.** T. 1. xxxv.  
 La Sainte se lave du reproche que ce Pere lui avoit fait par une de ses Lettres, d'avoir voulu engager le Pere de Salazar, Jésuite, à quitter la Compagnie pour prendre l'habit des Carmes Réformés, 389

- XXXI. A la Révérende Mere Marie de Saint Joseph.** T. 2. xliij,  
 Maladie de la Sainte ; sa tendresse pour ses Filles : défense de recevoir des filles peu sentées : répugnance à en admettre de fort jeunes ; avis au sujet de l'oraïson , & divers autres sujets , 393
- XXXII. Au Révérend Pere Jérôme Gratien.** T. 2. xliiv,  
 Prise d'habit de la sœur de ce Pere : souffrances & courage de la Sainte , 395
- XXXIII. A la Révérende Mere Marie de Saint Joseph.** T. 1. xxxviij,  
 Elle lui parle de sa Niece , approuve le travail manuel pour fournir aux besoins de la vie , & lui donne des instructions pour la réception des sujets qui se présentent , 397
- XXXIV. A Monseigneur Dom Alvaro de Mendoza , Evêque de Palence.** T. 2. xlix,  
 La Sainte le félicite du mariage de sa Niece ; le remercie de quelques aumônes , & lui donne des avis utiles à sa perfection , 400
- XXXV. Au Révérend Pere Jérôme Gratien.** T. 2. l,  
 La Sainte blâme la multiplicité des Réglemens dans les visites des Maisons Religieuses , 402
- XXXVI. Au Révérend Pere Marian , Carme Déchauffé.** T. 2. li,  
 La Sainte y marque son zele & celui de ses Filles pour la conversion des ames & pour la gloire de Dieu ; elle y traite aussi de quelques pratiques régulières des Religieux de son Ordre , 403
- XXXVII. Aux Religieuses Carmélites Déchauffées du Monastere de Séville.** T. 1. xliij,  
 La Sainte les félicite , les console & les encourage à l'occasion d'une violente persécution qui s'étoit élevée contre elles & contre la Réforme , 406

- XXXVIII. A Madame Agnès Nieto.* T. 2. liij.  
 Lettre de condoléance sur l'emprisonnement de son mari : la Sainte l'exhorte à la patience, & à reconnoître les desseins de Dieu sur elle, & à penser à l'éternité, page 409
- XXXIX. Au Révérend Pere Jean de Jesus Rocca, Carme Déchauffé, à Pastrane.* T. 1. xliij.  
 La Sainte lui marque la tranquillité dont elle jouit dans son Couvent, où elle est retenue comme prisonniere, & le regret qu'elle a de voir souffrir les autres à cause d'elle, 411
- XL. Au Révérend Pere Jérôme Gratién.* T. 2. liv.  
 La Sainte lui parle des souffrances & des persécutions, 413
- XLI. A la Révérende Mere Marie-Baptiste, sa Niece, Prieure du Monastere de Valladolid.* T. 2. lvj.  
 Elle lui marque qu'elle craint de recevoir des Filles riches ; que l'honneur qu'on lui fait par-tout lui est insupportable ; & lui donne ensuite quelques avis de perfection, 415
- XLII. A Dom Laurent de Copede, son Frere.* T. 1. xlvij.  
 Elle lui parle d'une visite ennuyeuse, & lui donne quelques avis spirituels, 417
- XLIII. Au Révérend Pere Jérôme Gratién.* T. 2. lvij.  
 La Sainte lui marque le besoin qu'elle a de lui dans ses inquiétudes, le prie de se ménager pour Dieu, & lui témoigne sa joie du bon état des affaires de l'Ordre, 418
- XLIV. Au Révérend Pere Jérôme Gratién.* T. 2. lvij.  
 Son estime pour ce Pere ; danger des longs & fréquens entretiens des Religieuses avec les hommes même les plus saints, 421
- XLV. A la Révérende Mere Marie de Saint Joseph.* T. 1. lj.  
 La Sainte exige d'elle qu'elle quitte la serge pour porter le linge ; l'encourage à remplir

ans dégoût ses fonctions de Prieure ; se plaint d'une Religieuse qui lui écrivoit d'un style affecté , & excite cette Mere , par la considération de la disgrâce de la Maison de Malagon , à redoubler son attention sur sa Communauté ,

page 423

*XLVI. A la Révèrende Mere Marie de S. Joseph. T. 2. lxiij.*

Sa douleur de la maladie d'un saint Prieur des Chartreux de Séville. Elle lui donne des conseils sur le temporel de sa Communauté ,

427

*XLVII. Au Révèrend Pere Jérôme Gratien. T. 2. lxiiv.*

Mérite de la Mere Prieure de Toledè , & danger de laisser entrevoir aux Religieuses un changement de demeure. La Sainte demande à être déchargée du gouvernement ,

431

*XLVIII. Au Révèrend Pere Jérôme Gratien. T. 2. lxiij.*

La Sainte approuve le sentiment qu'il avoit soutenu dans une dispute sur la charité : elle marque son indifférence pour la vie ou pour la mort ,

434

*XLIX. A la Révèrende Mere Marie de Saint Joseph , Prieure de Séville. T. 1. liij.*

La Sainte lui fait part de la mort de son Frere , qui lui fournit matiere à des réflexions chrétiennes ,

436

*L. A Dom Sancho d'Avila , depuis Evêque de Jaën , l'un de ses Directeurs. T. 1. liv.*

Elle le console sur la mort de sa Mere dont elle fait l'éloge , & le rassure sur quelques scrupules ,

439

*LI. A la Révèrende Mere Prieure , & aux Religieuses de Saint Joseph d'Avila. T. 2. lxiix.*

Elle lui donne des conseils sur le soin d'un bien de campagne , & témoigne combien les embarras des affaires temporelles la dégoûtent ,

441

- LII. A la Révèrende Mere Marie-Baptiste, sa Niece, Prieure du Monastere de Valladolid.* T. 2. lxxi.  
 Sensibilité de la Sainte: oubli des injures: conseils contre les scrupules, 442
- LIII. A Dom Laurent de Cepede, son neveu aux Indes.* T. 2. lxxiv.  
 Elle lui apprend la sainte mort de Monsieur son pere, l'exhorte à en imiter les vertus, & lui apprend le mariage de Monsieur son frere, 445
- LIV. A Monseigneur Dom Alonso Velasqué, Evêque d'Osme, l'un de ses Directeurs.* T. 2. lxxv.  
 Elle lui rend compte de ses dispositions de corps & d'esprit, de la confiance qu'elle a de posséder Dieu, & des graces qu'il lui fait, 448
- LV. Au Révèrend Pere Jérôme Gratien.* T. 2. lxxvj.  
 Plainte contre une Communauté qui se relâchoit: réglemens à faire tant pour les Communautés d'hommes, que pour celles de Filles: autres affaires de l'Ordre, 454
- LVI. A une Religieuse d'un autre Ordre, qui désiroit d'être Carmélite.* T. 2. lxxvij.  
 Elle la refuse, & lui donne les raisons de son refus: elle lui indique la maniere de se sanctifier dans son état, malgré la dissipation des personnes avec qui elle vit, 459
- LVII. A Monseigneur Dom Alonso Velasqué, Evêque d'Osme, l'un de ses Directeurs.* T. 1. lvi.  
 Elle lui apprend la maniere de faire l'Oraison, 461
- LVIII. Au Révèrend Pere Jérôme Gratien, son Directeur.* T. 1. lvj.  
 La Sainte l'engage à concilier les Carmélites d'Albe avec leur Fondatrice, & lui recommande de veiller à l'observation de la Regle, pour la fermeture des grilles des parloirs dans toutes les maisons, 469

**LIX.** *A Dom Diegue de Mendoza, Conseiller d'Etat.* T. 1. lvij.

Elle le remercie d'une Lettre qu'il lui avoit écrite & à ses Religieuses, & l'exhorte à se retirer pour travailler à son salut, 471

**LX.** *Au Révérend Pere Jérôme Gratien.* T. 2. lxxxviij.

Embarras de la Sainte au sujet d'une Novice : elle demande quel est le caractère d'un Chanoine ; fait un Règlement à observer dans les visites qu'on fait aux Sœurs malades ; n'est point contente de la conduite d'un Confesseur de son Couvent, 474

**LXI.** *A la Révérende Mere Marie de S. Joseph.* T. 2. lxxxix.

Elle lui parle de sa Niece, de son Neveu, d'un bienfaiteur des Carmélites, & d'une Regle sur la clôture, 478

**LXII.** *A la Sœur Eléonore de la Miséricorde, Novice au Monastere de la Sainte Trinité de Sorie.* T. 1. li.

La Sainte la rassure & la fortifie sur certains scrupules qu'elle se faisoit dans les commencemens de sa vocation, 482

**LXIII.** *A la Sœur Thérèse de Jésus, Niece de la Sainte, Novice au Monastere de Saint Joseph d'Avila.* T. 1. lii.

La Sainte donne à sa Niece de salutaires instructions, 484

**LXIV.** *A la Révérende Mere Marie de Saint Joseph.* T. 2. liij.

La Sainte traite dans cette Lettre divers sujets détachés, 486

**LXV.** *A la Révérende Mere Thomassine-Baptiste, Prieure du Monastere de Burgos.* T. 2. cvj.

La Sainte lui recommande les malades : lui défend & lui permet la quête, selon la différence des temps, 487

**LXVI.** *Au Révérend Pere Jérôme Gratien.* T. 1. ciiij.

La Sainte lui expose sa peine de ce qu'il est parti ; lui apprend les difficultés qu'on for-

**Lxv TABLE DES CHAPITRES.**

moit au testament de Monsieur son Frere,  
lui donne quelques avis sur des plaintes ;  
marque son éloignement des Monasteres  
magnifiques, & parle de diverses affaires ,  
489

**LXVII. A la Révèrende Mere Marie de Christ, T. 1. lxiij.**  
*Prieure du Monastere de la Sainte Trinité  
de Sorie.*

Cette Lettre roule sur le peu de cas qu'on doit  
faire des préférences dans les maisons Reli-  
gieuses , 492

**LXVIII. A Dom Diegue de Gusman & Ce- T. 1. lxiij.**  
*pede, son Neveu.*

Elle le console sur la mort de sa Femme, 494

**LXIX. Elle console un Mari sur la mort de T. 1. lxiij.**  
sa Femme , 495

**CINQUIEME PARTIE.**

**OPUSCULES.**

**MÉDITATIONS** de Sainte Thèrese, sur le *Pater*,  
pour chaque jour de la semaine, 497

**Exclamations** de l'ame à son Dieu, écrites  
par Sainte Thèrese, conformément à l'es-  
prit que Notre-Seigneur lui communiquoit  
après la sainte Communion, l'année 1569,  
530

**De la maniere** de visiter les Monasteres, 568

**Avis & maximes** de la Mere Marie de Saint  
Joseph, au sujet du gouvernement des Re-  
ligieuses, 592

**Glose,** 610

*Fin de la Table des Chapitres.*





# L' E S P R I T

D E

## SAINTE THÉRESE.

PREMIERE PARTIE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Sentimens de Piété de Sainte Thérèse dans  
sa plus tendre jeunesse.*



NOUS étions douze enfans, neuf fils & trois filles; & tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité les vertus de ma mere & celles de mon pere, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfans qu'il aimoit le plus. Je paroissois, avant d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit; & je ne saurois me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avoit données. J'étois en cela

A

d'autant plus coupable , que je ne voyois rien faire à mes freres qui m'empêchât d'en profiter.

Quoique je les aimasse tous extrêmement , & que j'en fusse fort aimée , il y en avoit un pour qui j'avois une affection encore plus particuliere. Il étoit environ de mon âge , & nous lisions ensemble les vies des Saints. Il me parut , en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu , qu'ils avoient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence ; & il me prit un grand désir de mourir de la même sorte , non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui , mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisois qu'on possède dans le Ciel. Mon frere entra dans le même sentiment ; & nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions employer pour venir à bout de notre dessein. Nous résolûmes de passer dans les pays occupés par les Maures , en demandant l'aumône , afin d'y mourir par leurs mains : & quoique nous ne fussions encore que des enfans , il me semble qu'il nous donnoit assez de courage pour exécuter cette résolution. La puissance d'un pere & d'une mere , sous laquelle nous étions , étoit la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire & de peines que ces livres nous faisoient connoître , fraploit notre esprit d'un étrange étonnement : nous répétions sans cesse : *Quoi ! pour toujours , toujours , toujours.* Et quoique je fusse dans une si grande jeunesse , Dieu me faisoit la grace en prononçant ces paroles , qu'elles imprimoient dans mon cœur le désir d'entrer & de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes , mon frere & moi , qu'il

nous étoit impossible de réuffir dans notre deffein de fouffrir le martyre, nous réfolûmes de vivre comme des hermites, & nous travaillâmes enfuite à faire des hermitages dans le jardin; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes fur les autres venant à tomber, parce qu'elles n'avoient point de liaifon, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne faurois encore maintenant penfer fans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisoit dès-lors des graces dont j'ai fi peu profité.

Je donnois l'aumône autant que je le pouvois; mais mon pouvoir étoit petit. Je me retirois en folitude pour faire mes prieres qui étoient en grand nombre, & réciter le rofaire pour lequel ma mere avoit une grande dévotion qu'elle nous avoit inspirée. Lorsque je m'amusois avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir étoit de faire des monasteres & d'imiter les Religieufes: & il me femble que je défirois de l'être, quoique non pas avec autant d'ardeur que les autres chofes dont j'ai parlé.

J'avois environ douze ans quand ma mere mourut; & connoiffant la perte que j'avois faite, je me jetai, toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la Sainte Vierge, & la fuppliai de vouloir être ma mere. Quoique je fiffe cette action avec une grande fimplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageufe; car j'ai reconnu manifeftement que je ne me fuis jamais recommandée à cette bienheureufe Mere de Dieu, qu'elle ne m'ait affiftée.

## CHAPITRE II.

*Importance de ne lire dans la jeunesse que de bons livres, & de ne fréquenter que des personnes vertueuses.*

**L**ES bonnes qualités de ma mere firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable; & ce qu'elle avoit de défectueux me fit grand tort. Elle prenoit plaisir à lire des Romans; & ce divertissement ne lui faisoit pas tant de mal qu'à moi: car elle ne laissoit pas de prendre tout le soin qu'elle devoit avoir de sa famille: & peut-être ne le faisoit-elle que pour occuper ses enfans, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auroient été capables de les perdre. Mais nous oublions nos autres devoirs pour ne penser qu'à cela seul. Mon pere le trouvoit si mauvais, qu'il falloit bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture; & cette faute que l'exemple de ma mere me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons desirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me sembloit qu'il n'y avoit point de mal à employer plusieurs heures du jour & de la nuit à une occupation si vaine, & ma passion pour cela étoit si grande, que je ne trouvois de contentement qu'à lire quelque'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai de prendre plaisir à m'ajuster & à désirer de paroître bien: j'avois un grand soin de mes mains & de ma coiffure: j'aimois les parfums & toutes les autres vanités; & comme j'étois fort

curieuse, je n'en manquois pas. Mon intention n'étoit pas mauvaise; & je n'aurois pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité sans comprendre qu'il y eût du péché; mais je vois bien maintenant qu'il étoit fort grand.

Comme mon pere étoit extrêmement prudent, il ne permettoit l'entrée de sa maison qu'à ses neveux mes cousins germains: & plût à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi-bien qu'aux autres; car je connois maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non-seulement ne connoissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parens dont je parle n'étoient qu'un peu plus âgés que moi: nous étions toujours ensemble: ils m'aimoient extrêmement: mon entretien leur étoit très-agréable: ils me parloient du succès de leurs inclinations & de leurs folies, & qui pis est j'y prenois plaisir.

Si j'avois à donner conseil aux peres & meres, je les exhorterois de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfans à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile; rien n'étant plus important, parce que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le fais par ma propre expérience; car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage & fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, & je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venoit souvent nous voir. Comme si ma mere qui connoissoit la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devoit me causer, il

n'y avoit rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison, mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avoit d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, & je ne me lassois point de l'entretenir, parce qu'elle contribuoit à mes divertissemens, & me rendoit compte de toutes les occupations que lui donnoit sa vanité.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année; & il me semble que durant ce temps je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte: mais j'en avois davantage de manquer à ce que l'honneur du monde exige. Cette crainte étoit si forte en moi, qu'il me paroît que rien n'auroit été capable de me la faire perdre. Que j'aurois été heureuse si j'avois toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu!

Mon pere & ma sœur voyoient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avois pour cette parente, & me témoignoit souvent ne la point approuver; mais comme ils ne pouvoient lui défendre l'entrée de la maison, leurs sages remontrances m'étoient inutiles, & il ne se pouvoit rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageois si imprudemment. Encore une fois, je ne saurois penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie; & je ne le pourrois croire si je ne l'avois éprouvé, principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterois que mon exemple pût servir aux peres & aux meres pour les faire veiller attentivement sur leurs enfans; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte qu'on ne reconnoissoit plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnoit; néanmoins,



comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes, j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur; & je me plaisois seulement dans les divertissemens & les conversations agréables. Mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident, je me mettois au hafard de me perdre.

## CHAPITRE III.

### *Avantage de la dévotion à Saint Joseph.*

**J**E ne me souviens point d'avoir jusques ici prié de rien S. Joseph que je ne l'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux graces que Dieu m'a faites par son intercession, & aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'ame que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres Saints la grace de nous secourir dans de certains besoins; mais je fais par expérience que Saint Joseph nous secourt en tous; comme si notre Seigneur vouloit faire voir que de même qu'il lui étoit soumis sur la terre, parce qu'il lui tenoit lieu de pere & en portoit le nom, il ne peut dans le Ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi: plusieurs y ont maintenant une grande dévotion; & je reconnois tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Si j'avois la liberté d'écrire tout ce que je voudrois, je rapporterois plus particulièrement, avec grand plaisir, les obligations que j'ai à ce glorieux Saint & que d'autres personnes lui ont comme moi:



Je me contenterai donc ici de prier au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de vouloir l'éprouver; & ils connoîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand Patriarche avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison doivent, ce me semble, lui être fort affectionnées. Et je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la Sainte Vierge demeura avec Jesus-Christ enfant, sans remercier Saint Joseph de l'assistance qu'il rendit à l'un & à l'autre. Ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison, n'ont qu'à prendre cet admirable Saint pour leur guide; ils ne s'égareront sûrement pas.

---

## C H A P I T R E I V.

*Nécessité de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.*

**J**E conseillerois à ceux qui s'appliquent à l'oraison & principalement dans les commencemens, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireroient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières. Si dans le commerce du monde, quelque vain & inutile qu'il soit, on tâche de se faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, & augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne seroit point permis à ceux qui commencent à aimer & à servir Dieu véritablement, de communiquer à

quelque personne ces consolations & ces peines que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer & leur faire sentir la pointe de ses premiers mouvemens; mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, & ils profiteront, à mon avis, aux autres & à eux-mêmes, par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent au contraire qu'on ne peut sans vanité entrer dans une communication si sainte, trouveroient donc qu'il y auroit de la vanité à entendre dévotement la Messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé comme chrétien, & que la crainte qu'il ne s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de faire.

On agit aujourd'hui si foiblement en ce qui regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer; de même que ceux qui n'ont l'esprit rempli que des plaisirs & des vanités du siècle, s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies, au lieu que lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour la défendre & la soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir. Je pense que c'est pour ce sujet que quelques Saints s'enfuyoient dans les déserts. C'est d'ailleurs une espece d'humilité de se défer de soi-même, & d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité

s'augmente par la communication, & il s'y rencontre une infinité d'avantages. Ceux même qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi par humilité à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour moi, je puis assurer que si Dieu ne m'eût fait connoître cette vérité, & ne m'eût donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serois, après diverses chûtes & rechûtes, tombée dans l'enfer; parce qu'ayant alors tant d'amis qui m'aideroient à tomber, je me trouvois si seule lorsqu'il falloit me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je pouvois le faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donnoit la main, & je ne saurois trop l'en remercier: qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## C H A P I T R E V.

*Conseils aux personnes qui aspirent à la perfection, sur le courage, l'humilité, le mépris de sa santé, & le zèle.*

**I**L faut, pour ne point laisser ralentir nos desirs, avoir une grande confiance en Dieu, & espérer que si nous nous efforçons toujours de nous avancer, nous pourrons, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de Saints sont arrivés par ce moyen; car Dieu veut & prend plaisir à voir qu'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce courage soit accompagné d'humilité & de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces ames généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étoient lâches

quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années que les autres faisoient en peu de temps. Je ne saurois penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, parce que l'ame prend ainsi un vol qui la mene bien loin, quoiqu'ayant comme un petit oiseau les ailes encore foibles, elle se lasse & soit contrainte quelquefois de se reposer.

Les paroles de Saint Paul qui me faisoient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi celles-ci de Saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, & commandez-moi ce que vous voudrez.* Je me représentois souvent qu'il n'étoit point arrivé de mal à Saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, quoiqu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, & ne rien faire que par l'avis de son Directeur : mais il faut prendre garde de ne pas choisir pour Directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller comme des crapauds à la chasse des lézards, & nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connoître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité : car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, & ne les empêche de s'avancer, en leur donnant une fausse idée de cette vertu, & en leur faisant croire qu'il y a de l'orgueil à désirer d'imiter

les Saints & de souffrir comme eux le martyre ; sous prétexte que leurs actions étant plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela ; je dis seulement qu'il faut discerner ce que nous pouvons imiter , & ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y auroit sans doute de l'imprudence à une personne foible & malade de vouloir beaucoup jeûner , faire de grandes pénitences , & s'en aller dans un désert où elle ne pourroit trouver ni nourriture , ni soulagement ; & autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons , avec l'assistance de Dieu , nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde , de l'honneur & des richesses. Nous pouvons aussi imiter les Saints dans leur amour pour la solitude , dans leur silence , & dans plusieurs autres vertus qui ne tueroient point ce misérable corps qui ne craint pas de dérégler l'ame par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon de son côté contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux : car pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé , cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seroient capables de la ruiner. Etant aussi infirme que je le suis , je n'ai jamais pu rien faire jusqu'à ce que je me sois résolue de ne tenir aucun compte de mon corps & de ma santé : mais après que Dieu m'eut fait connoître cet artifice du démon , lorsque cet esprit infernal s'efforçoit de me faire croire que je me tuois , je lui disois : *il m'importe peu de mourir.* Lorsqu'il vouloit me persuader que je devois me divertir pour délasser mon esprit , je lui répondois : *je n'ai besoin que de croix , & non pas de divertissemens ;* & ainsi du reste. J'ai clairement reconnu dans la

Suite que quoique ma santé soit toujours mauvaise, la tentation du diable ou ma lâcheté me rendoit encore plus infirme; & je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris de soin de la conserver. Il paroît par-là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison de ne pas se laisser aller à de si bas sentimens : en quoi ils doivent me croire & profiter de mes fautes, puisque je le fais par expérience.

Voici une autre de ces tentations contre laquelle il faut se tenir en garde, quoiqu'elle procedé d'un zele qui paroît louable; c'est le déplaisir qu'on a des fautes & des péchés qu'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne vient que du désir qu'elles ont qu'on n'offense point Dieu, & de ce qu'elles ne peuvent souffrir qu'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû; ainsi elles voudroient pouvoir aussi-tôt y remédier, & leur inquiétude est telle qu'elle trouble leur oraison. Je n'entends point parler ici de la peine que donnent les péchés publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apportent à l'Eglise ces hérésies qui précipitent tant d'ames dans l'enfer; car cette peine est très-louable, & n'inquiete pas.

Mais le plus sûr pour une ame qui pratique l'oraison, est d'entrer dans un parfait détachement pour ne penser qu'à soi-même & à plaire à Dieu; & si nous pensons aux autres, nous devons considérer attentivement leurs vertus, & ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Cette pensée qu'ils sont meilleurs que nous, nous conduit avec le temps à une grande vertu.



---

 CHAPITRE VI.

*Combien il est avantageux d'avoir un  
Directeur savant.*

**I**L importe extrêmement que le Directeur d'une ame qui aspire à la perfection soit judicieux & expérimenté. Si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien : mais si l'on ne fairoit en rencontrer qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce qu'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Quoique j'aie dit ailleurs que ceux qui commencent, ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savans, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aimerois mieux traiter avec un homme savant, qui ne feroit point oraison, qu'avec un homme d'oraison qui ne seroit pas savant, parce que ce dernier ne pourroit m'instruire de la vérité, ni fonder sur elle sa conduite.

Si un Directeur n'est pas habile & qu'il se mette dans l'esprit, par exemple, qu'une Religieuse doit plutôt lui obéir qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement, en pensant bien faire. Si ce même Confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, quoique cela mécontente son mari : & ainsi il renverse l'ordre des temps & des choses par sa mauvaise



conduite ; c'est que manquant de lumieres , il ne peut en donner aux autres.

Une personne Religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un Directeur, fait donc une très-grande faute de ne tâcher pas de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être , & particulièrement si ce Directeur est un Religieux ; si c'est une personne séculiere , qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir ; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne pour en trouver un qui lui soit propre.

Je lui rends des graces infinies : & les femmes & ceux qui n'ont point de lettres devroient sans cesse le remercier , comme je fais , de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis par tant de travaux la connoissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savans aient employé tant de veilles pour acquérir des connoissances qui m'ont été si utiles , sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux en leur proposant mes doutes ; & qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter.

« Quelque inutile que je sois & incapable de  
 » profiter aux autres , je ne laisse pas , mon Dieu ,  
 » de vous louer de m'avoir fait telle que je suis :  
 » mais je vous loue & vous remercie encore da-  
 » vantage des connoissances que vous avez données  
 » à d'autres pour éclairer par leurs lumieres les  
 » ténèbres de notre ignorance ».



## CHAPITRE VII.

*La voie de la perfection est plus douce qu'on ne pense.*

» **S**EIGNEUR, mon Dieu, qu'il paroît bien  
 » que vous êtes tout-puissant, & qu'il ne faut point  
 » raisonner sur les choses que vous voulez, puis-  
 » que vous les rendez possibles, quelque impossi-  
 » bles qu'elles paroissent, à en juger selon la na-  
 » ture. Il suffit, pour les rendre faciles, de vous  
 » aimer véritablement, & de tout abandonner pour  
 » l'amour de vous. C'est en cela qu'on peut dire  
 » que vous feigniez qu'il y ait de la peine à ac-  
 » complir votre loi; car en vérité je n'y en vois  
 » point, & ne comprends pas comment on s'imagine  
 » que le chemin qui conduit vers vous est étroit.  
 » Je trouve au contraire que c'est un chemin royal,  
 » & dans lequel ceux qui y marchent courageu-  
 » sement n'ont rien à craindre. Comme les occa-  
 » sions de vous offenser en sont éloignées, on n'y  
 » rencontre point de pierres ni d'autres empêche-  
 » mens qui nous arrêtent. Mais je ne saurois con-  
 » sidérer que comme un sentier étroit & dangereux  
 » cet autre chemin qui est de tous côtés environné  
 » de précipices dans lesquels on ne peut éviter de  
 » tomber & de se briser en mille piéces, pour peu  
 » que l'on manque de prendre garde où l'on met le  
 » pied. Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon  
 » Sauveur, marche en assurance dans ce chemin  
 » royal: s'il fait quelque faux pas, vous lui tendez  
 » la main, & une chute ni même plusieurs ne  
 » sont pas capables de le perdre, s'il vous aime  
 » véritablement.

» véritablement & non pas le monde, & s'il con-  
 » serve toujours l'humilité.

Ainsi j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'ap-  
 préhendent ceux qui marchent dans le chemin de  
 la perfection; & je prie Dieu de tout mon cœur,  
 de leur faire connoître combien cette voie est  
 assurée, & quels sont au contraire les périls qui se  
 rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous  
 tournions incessamment les yeux vers ce soleil de  
 justice, nous n'aurons point sujet de craindre que  
 la nuit & les ténèbres nous surprennent: il ne nous  
 abandonnera jamais, & nous ne courrons aucun  
 danger. Les gens du monde n'appréhendent point  
 de s'engager dans le chemin des voluptés & des  
 honneurs à qui ils donnent le nom de contente-  
 ments & de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redou-  
 tables que les lions & que les autres animaux les  
 plus farouches; & le diable nous donne de l'aver-  
 sion pour des travaux qui, en comparaison de ces  
 cruelles bêtes, qui en flattant notre corps déchi-  
 rent notre ame, ne peuvent passer que pour des  
 souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte  
 que je voudrois pouvoir verser des ruisseaux de  
 larmes & pousser des cris jusqu'aux extrémités de  
 la terre, afin de faire connoître à tout le monde  
 la grandeur de cet aveuglement.



## CHAPITRE VIII.

*Union entre les personnes qui servent Dieu.*

**J**E souhaiterois que de même que l'on voit des méchans s'unir pour conspirer contre Dieu & répandre dans le monde des hérésies, nous qui nous aimons en lui, nous nous unissions pour nous défabuser les uns les autres en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu; nul ne se connoissant si bien soi-même qu'il connoît ceux qu'il considère avec charité par le désir de leur profiter: mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leurs sermons de ne mécontenter personne: je veux croire qu'ils ont bonne intention; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit; & si leurs prédications convertissent si peu de personnes, je l'attribue à ce qu'ils ont trop de prudence & trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûloient les Apôtres, de ce feu qui leur faisoit tellement mépriser l'honneur & la vie, qu'ils étoient toujours prêts de les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissoit d'annoncer & de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu: je ne me vante pas d'être en cet état; mais je m'estimerois heureuse d'y être. O que c'est bien connoître la véritable liberté que de considérer comme une véritable servitude la manière dont l'on vit & l'on converse dans le monde! & que ne doit point faire un esclave pour obtenir

de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité, & de pouvoir retourner dans sa patrie ?

---



---

## CHAPITRE IX.

*C'est une fausse humilité de ne point tomber d'accord des graces dont Dieu nous favorise.*

**I**L faut bien se garder de certaines fausses humilités, telle que celle de s'imaginer qu'il y auroit de la vanité à demeurer d'accord des graces que Dieu nous fait. Nous devons reconnoître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir méritées, & que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Et qui peut douter que plus nous connoîtrons combien nous sommes pauvres par nous-mêmes & riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, & plus nous entrerons dans une solide & véritable humilité ? Cette autre maniere d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes & incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce ne nous soit un sujet de vanité ; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grace celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que notre seul désir est de lui plaire, & non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, & plus nous l'aimons ?

Si donc non-seulement il nous est permis, mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être; qu'il nous a tiré du néant; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait enduré pour chacun de nous, & même la mort, & qu'avant que nous fussions nés, il avoit résolu de les souffrir; pourquoi me fera-t-il défendu de considérer, par exemple, qu'au lieu que j'employois mon temps à parler de choses vaines, il me fait la grace de ne trouver maintenant de plaisir qu'à parler de lui?

Que fera-ce donc quand une ame verra qu'elle a reçu d'autres graces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde & de se mépriser eux-mêmes? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnoissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites & aussi indignes que je le suis.

Nous sommes si foibles par nous-mêmes qu'il me paroît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste de quelques consolations; car comment cette violente inclination qui nous porte toujours vers la terre, nous permettroit-elle de nous détacher & d'avoir même du dégoût & du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le Ciel? Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés: & ainsi, à moins d'avoir reçu ce gage de son amour accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, & aspirer à ces grandes vertus qui

peuvent nous rendre parfaits ? Si nous ne regardons que le présent , notre foi est comme morte ; ces fa-veurs la réveillent & l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite , je juge des autres par moi-même : il peut se faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi qui suis si misérable , j'avois besoin de cette assistance & de ce secours.

## CHAPITRE X.

*Confiance dans la bonté & la puissance de Dieu, & mépris que nous devons faire du Démon.*

JUSQUES à quel excès, Seigneur, va votre bonté, & cette puissance sans bornes qui vous rend facile ce qui paroît être le plus impossible ? Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les blessures que le péché fait dans nos ames ; mais vous les guérissez en effet : vos paroles sont agissantes ; & je ne puis assez admirer de quelle sorte vous fortifiez notre foi & augmentez notre amour pour vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendîtes à la mer en réprimant les vents qui avoient excité une si violente tempête : Je disois en moi-même : quel doit être celui à qui toutes les puissances de mon ame obéissent ainsi sans résistance , qui dissipe en un instant par l'éclat de sa lumière des ténèbres si épaisses , qui attendrit un cœur qui paroissoit être de marbre, & qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride qu'elle sembloit devoir



toujours demeurer dans la sécheresse ? Qui est celui qui nous donne de si saints désirs & nous inspire tant de courage ? que puis-je appréhender, & qui sera capable de me faire peur ? mon seul désir est de servir Dieu ; je ne souhaite autre chose que de lui plaire, & je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos & tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout-puissant, & que les démons soient ses esclaves, comme je ne saurois en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal ces malheureux esprits me sauroient-ils faire, étant ainsi que je le suis servante de ce souverain Monarque ? & quand j'aurois à combattre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurois-je de craindre ?

Au fond, les démons sont timides & sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu & augmenter leur sainteté. Je prie sa divine Majesté de nous faire la grace de ne craindre que ce qu'il y a un véritable sujet de craindre, & d'être bien persuadés de cette vérité, qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne nous en peut faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs & aux plaisirs : nous voyant alors conspirer notre propre perte par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre, & c'est de là que vient tout notre malheur. Que si au contraire nous méprisons, par

notre amour pour Dieu, ces faux biens, ces vains honneurs & ces dangereux plaisirs, & qu'un véritable désir de le servir nous fit embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, & qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfueroient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, & ne nous considérant que comme des enfans lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction & notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfans, & n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfans, & me faire au contraire la grace de connoître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, un véritable honneur & un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font préférer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler; car ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission: & j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même.



## C H A P I T R E X I.

*Importance de la piété dans les Rois :  
Dispositions de la Sainte sur ce sujet.*

QU'HEUREUSE est une ame à qui Dieu fait connoître la vérité ! & combien seroit-il plus avantageux aux Rois de posséder ce bonheur que de commander à tant de Provinces ? Quel ordre ne régneroit point dans leurs Etats, & quels maux n'empêcheroient-ils pas, lorsqu'ils n'appréhenderoient point de perdre pour l'amour de Dieu, s'il en étoit besoin, l'honneur & la vie ? & combien sont-ils plus obligés que leurs sujets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ? Le désir d'augmenter la foi & de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devoit-il pas leur faire hasarder mille Royaumes, s'il les avoient, pour acquérir des couronnes immortelles ; puisqu'il y a tant de différence entre les Royaumes temporels & périssables, & ce Royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une ame ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le Ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un Océan de félicité & de gloire ?

« Seigneur mon Dieu, quand vous m'aurez élevée  
» dans une condition qui me donneroit droit de pu-  
» blier de si grandes vérités, on ne me croiroit non  
» plus que plusieurs autres qui sont plus capables que  
» moi d'en faire connoître l'extrême importance :  
» mais je me fatisferois au moins moi-même ; & il  
» me semble que je donnerois de bon cœur ma vie

» pour un tel sujet. Le mouvement qui me pousse à  
 » désirer de faire entendre cela à ceux qui gouver-  
 » nent, est si violent qu'il me dévore & me con-  
 » sume. Mais tout ce que je puis faire, mon Dieu,  
 » est d'avoir recours à vous pour vous prier de  
 » remédier à tant de maux. Vous savez, Seigneur,  
 » que je consentirois avec joie d'être privée de tou-  
 » tes les graces que vous m'avez faites, pourvu que  
 » vous me missiez en état de ne plus vous offenser,  
 » & de pouvoir inspirer ce sentiment aux Rois &  
 » aux Princes, parce que s'ils l'avoient, il leur seroit  
 » impossible de consentir à tant de maux qui se  
 » commettent sous leur autorité, & de ne pas faire  
 » de très-grands biens. Ouvrez leurs yeux, Seigneur,  
 » afin qu'ils connoissent quels sont leurs devoirs, &  
 » qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligés de faire  
 » pour répondre aux faveurs dont ils vous sont re-  
 » devables : ces faveurs sont si grandes, que vous ne  
 » les élevez pas seulement sur la terre au-dessus du  
 » reste des hommes, mais encore, comme je l'ai oui  
 » dire, lorsqu'ils passent de ce monde à un autre, que  
 » vous en donnez des marques par des signes qui pa-  
 » roissent dans le Ciel : ce qui me feroit souhaiter,  
 » mon Sauveur, que de même qu'il y auroit quelque  
 » rapport en ce qui se passe en leur mort & ce qui se  
 » passa en la vôtre, si cela est véritable, ils s'effor-  
 » çassent d'imiter la sainteté de votre vie.

Mais ne me trouveroit-on pas trop hardie, d'oser  
 parler de la sorte ? Je prie qu'on excuse la passion  
 avec laquelle je désirerois pouvoir contribuer en  
 quelque chose au salut de ces personnes sacrées qui  
 sont les images de Dieu, & pour qui je le prie sans  
 cesse. Cette passion est si grande, que si je pouvois  
 leur parler de vive voix, & que je crusse qu'ils ajou-  
 teroient foi à mes paroles, je leur parlerois avec

encore plus de hardiesse que je n'écris ceci. Je souhaiterois même souvent donner ma vie pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, & je croirois beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet.

## C H A P I T R E X I I.

*Les Grands sont plus à plaindre qu'on ne pense.*

**U**NE Dame de grande qualité ayant perdu son mari, son extrême affliction la réduisit à un tel état que l'on craignoit pour sa vie. On lui parla de cette misérable péchereffe, & Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi. Sachant que la clôture du monastere où j'étois n'étoit pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel désir de me voir & de me faire pour cela venir chez elle, dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à notre Provincial qui étoit extrêmement de ses amis. Il m'envoya aussitôt une obédience pour l'aller trouver avec une Religieuse de mes compagnes.

Je partis avec une très-grande confusion de ce que l'on étoit si trompé dans la bonne opinion que l'on avoit de moi, & je priois extrêmement Dieu de m'assister. Il y avoit au lieu où j'allois, une maison de Religieux de la Compagnie de JESUS, & cela me consolait fort, parce qu'il me sembloit qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrois être en quelque assurance.

Dieu me fit la grace que cette Dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris, parce que son affliction l'avoit réduite en un état déplorable: & Dieu accorda sans doute ce changement.

aux prieres que faisoient pour moi plusieurs personnes de piété que je connoissois.

Cette Dame qui vivoit dans une grande crainte de Dieu, conçut une grande affection pour moi, & sa bonté m'en donnoit beaucoup pour elle : mais la maniere trop avantageuse dont elle me traitoit m'étoit une croix si pesante, & m'obligeoit à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenois toujours sur mes gardes. Dieu de son côté prenoit soin de moi ; il me fit de très-grandes graces, & me mit dans une liberté d'esprit qui me donnoit un tel mépris de toutes choses, que plus elles paroissent élevées, moins elles me sembloient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces Dames avec qui je conversois, fussent de si grande condition que j'aurois pu tenir à honneur de les servir, je vivois avec elles comme si elles eussent été mes égales, & je ne dissimulois point à celle chez qui j'étois, combien je m'estimois heureuse d'être dans ce sentiment : je ne tenois aucun compte de cette grandeur qui engage à des peines & des soins d'autant plus grands qu'elle est plus élevée, & qui tient ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne leur permettre pas de manger aux heures qu'elles voudroient, ni ce qu'elles voudroient, parce qu'il faut que leurs inclinations cedent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donne une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre : & quel désordre n'y a-t-il point dans ces maisons ! Cette Dame étoit de l'une des principales de tout le Royaume : cependant je ne pouvois & ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissoit contre son humeur, pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers & ses domestiques, quoiqu'ils ne fussent pas méchans, quelle



confiance y pouvoit-elle prendre ? elle ne pouvoit parler à l'un plus qu'aux autres, & lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie & la haine de tous les autres : cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de Seigneur & de Maître à ces personnes qui sont esclaves en tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus en cette maison, ces domestiques dont je parle s'affectionnerent plus qu'auparavant à la servir ; mais cela n'empêcha pas que je n'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette Dame me témoignoit. Ils s'imaginoient peut-être que je prétendois en tirer de l'avantage ; & Dieu vouloit que j'eusse ces peines & ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisoit, afin que mon ame, au lieu d'en recevoir du préjudice, en profitât comme elle fit par sa grace.

### CHAPITRE XIII.

*Combien il est embarrassant de traiter avec les Grands de la terre.*

**M**ON amour pour Dieu me fait quelquefois, quand je lui parle, extravaguer de telle sorte, que je ne fais ce que je dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, & je ne saurois trop lui en rendre grâces. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux Rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne & que l'on révere cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à tels termes, qu'à peine la plus longue



vie suffiroit pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions & tous les respects que l'usage a introduit qu'on leur rende, & trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue ne pouvoir y faire attention sans étonnement, & que je ne savois pour cette raison comment traiter avec les Grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement qu'il faut s'en justifier & leur en faire satisfaction; & encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent. Ainsi une personne qui veut servir Dieu, ne fait que faire & est gênée de toutes parts; car on lui dit d'un côté que pour se délivrer des périls qui l'entourent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu, & on veut de l'autre qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point mécontenter ceux qui se font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela étoit cause que je me trouvois sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que, quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvois m'empêcher de tomber dans ces fautes qui passent pour si considérables dans le monde.

Il me semble que l'on devroit, au moins dans les Maisons Religieuses, n'avoir point à se justifier de semblables choses; mais on n'en demeure pas d'accord, & l'on dit au contraire que les monasteres doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes; & si quelque Saint a dit que la Religion doit être une Cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le Ciel, & non pas des courtisans pour la terre; car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu & à renoncer à tous les contentemens du monde, peu-

vent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer ? Encore , si pour en entendre parler une seule fois on pouvoit les apprendre , patience ; mais il faudroit faire une étude toute particuliere pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit , & si , au lieu que l'on ne donnoit auparavant que le titre de magnifique , il faut donner celui d'illustre. Je ne fais à la fin où l'on en viendra ; car , quoique je n'aie pas encore cinquante ans au moment où j'écris ceci , j'ai vu changer cela tant de fois , que je ne fais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître , & à qui Dieu donnera une longue vie ? En vérité , j'ai compassion des personnes de piété qui étant engagées à traiter avec le monde pour de bonnes raisons & pour le service de Dieu , se trouvent obligées de porter une si pesante croix , & elles se délivreroient d'une grande peine , si elles se résolvoient , d'un commun accord , à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole , & d'être bien aises que le monde les tînt pour elles.

## C H A P I T R E X I V .

*Etat déplorable d'une ame qui est en péché mortel.*

QUEL malheur n'est-ce point à une ame qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière , comme une perle orientale sans prix , comme un arbre de vie planté dans le milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu même , lorsqu'elle commet un péché mortel , & se trouve par cette chute

dans les ténèbres les plus épaisses & l'obscurité la plus noire que l'on puisse s'imaginer, parce que, quoique ce même soleil qui la remplissoit de sa lumière, & la rendoit toute éclatante de beauté, demeure toujours au milieu d'elle, & qu'elle soit de sa nature comme un cristal capable d'être pénétré & éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle.

Dieu étant ce divin soleil qui est & qui demeure toujours dans le centre de l'ame, rien sans doute n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté & d'obscurcir sa lumière. Mais l'ame ne laisse pas de devenir toute ténébreuse par le péché, de même qu'un voile noir dont on couvreroit un cristal opposé au soleil, l'empêcheroit d'être éclairé de ses rayons.

O ames rachetées par le sang d'un Dieu, je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante, & d'avoir compassion de vous-mêmes; car, cela étant, pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour arracher ce voile funeste qui vous cache la splendeur de cette divine & éternelle lumière, que vous ne sauriez espérer de revoir jamais, si vous mouriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois qu'il ne s'étonnoit pas du mal que font ceux qui font en péché mortel; mais qu'il ne pouvoit assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup plus. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous délivrer d'une misère si étrange, que nulle autre ne peut tant mériter ce nom, puisqu'elle attire après elle des maux éternels. C'est-là la seule chose que nous devons craindre, & dont nous devons demander à Dieu dans nos prières de nous garantir, puisque nous sommes par nous-mêmes si foibles & si infirmes, que nous travaille-

rions en vain sans son assistance à *conserver*, selon l'expression de ce grand Roi & ce grand Prophete, *la place qu'il a commise à notre garde.*

Cette même personne me disoit qu'elle avoit tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avoit faite de lui donner cette connoissance : l'un d'avoir, par l'horreur de ces terribles chutes, une si extrême appréhension de l'offenser qu'elle lui demandoit sans cesse de ne l'abandonner point ; & l'autre que c'étoit pour elle comme un miroir qui l'instruisoit dans l'humilité, de voir que tout le bien que nous faisons ne procede que de cette source dans laquelle notre ame, telle qu'un arbre abondant en fruits, se trouve plantée ; de ce soleil dont la chaleur douce & vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. A quoi cette personne ajoutoit, qu'elle en étoit si persuadée, que lorsqu'elle faisoit ou voyoit faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportoit aussi-tôt à Dieu comme à son principe, & lui en rendoit graces, parce qu'elle connoissoit clairement que nous ne pouvons rien sans son secours ; ce qui faisoit même que d'ordinaire elle ne se voyoit pas elle-même dans le bien qu'elle faisoit.

## C H A P I T R E X V.

*Vision de l'Enfer. Réflexions de Sainte Thérèse.*

**E**TANT un jour en oraison, il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer, sans savoir en quelle maniere j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse le lieu que les démons m'avoient préparé, & que mes péchés méritoient,

méritoient. Cela dura très-peu; mais quand je vivrois encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues & étroites qui sont fermées par un bout, & telle que seroit celle d'un four fort bas, fort ferré & fort obscur. Le terrain me sembloit être comme de la boue très-sale, d'une odeur insupportable, & pleine d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue, étoit un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-à-l'étroit; & quoique tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvoit passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espece de niche.

Ce tourment étoit si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne sauroit en représenter la moindre partie. Je sentis mon ame brûler dans un si horrible feu, qu'à grand'peine pourrois-je le décrire tel qu'il étoit, puisque je ne saurois même le concevoir. J'ai éprouvé, au rapport des Médecins, les douleurs les plus insupportables que l'on puisse endurer en cette vie; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avois de voir que ces peines étoient éternelles; & cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'ame. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle; & son affliction & son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrois en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paroît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce seroit ainsi une violence étrangère qui lui voudroit ôter la vie; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache & se met en pieces. Quant à ce feu intérieur & ce désespoir qui sont comme le

comble de tant d'horribles tourmens, j'avoue pouvoir encore moins les représenter; je ne favois qui me les faisoit endurer; mais je me sentoïis brûler & comme hacher en mille pieces, & ils me sembloïent être les plus terribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, & il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'y étois comme dans un trou fait dans la muraille, & ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent & pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là: ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, & je ne comprends pas comme il se peut faire que quoiqu'il n'y ait point de clarté, on y voie tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre-Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connoissance de l'enfer: & il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés; mais comme je n'en souffrois point la peine, ils ne me pénétrèrent pas d'une telle crainte que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle Notre-Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourmens aussi réellement & aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvois rien comprendre à la maniere dont cela se passoit: mais je comprenois bien que c'étoit une grande grace que Dieu me faisoit de vouloir que je visse ainsi de quel abyme son infinie miséricorde m'avoit tirée; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginée, (quoique non pas si souvent qu'auroient pu faire d'autres, parce que Dieu ne me conduisoit pas par le chemin de la crainte), des différentes peines des damnés & de la cruauté



avec laquelle ils sont tourmentés par les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original; & brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se passa, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux & quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paroisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, & je considère comme l'une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience.

J'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, que (quoique toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde; que Dieu me fit la grace de souffrir avec patience de fort grandes maladies; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la méditation, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, & que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux,) il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avoient préparé pour la punition de mes péchés, & fait connoître, que quelque terribles que fussent ces tourmens, je méritois d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir



de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber & de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étois digne. « Je vous conjure, » mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté » infinie. Ainsi toit-il ».

Ensuite de cette vision, & après qu'il eut plû à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes, & les peines que souffriront les méchans, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, & pour ce sujet de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissoit pas d'être dans l'agitation, mais une agitation si tranquille & si agréable, qu'elle ne me causoit nulle inquiétude. Il étoit évident qu'elle procédoit de Dieu, & qu'il donnoit à mon ame comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'étoit nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensois à ce que je pourrois faire pour servir Dieu, & il me sembla que je devois commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en accomplissant ma regle le plus parfaitement que je pourrois.

## C H A P I T R E X V I.

*Exemple frappant de pénitence dans Saint Pierre d'Alcantara.*

**L'**ON dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection; que cela étoit bon au temps passé, mais que la nature est maintenant affoiblie. Le bienheureux Pere Pierre d'Alcantara étoit néanmoins né en ce siecle, & ne cédoit cependant point

en ferveur à ces grands ferviteurs de Dieu des siècles passés : il avoit autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre. Peut-on trop admirer le courage que Dieu donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on fait qu'a été la sienne ? Je veux en rapporter quelque chose, & n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avoit donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avois tant besoin. Il m'a dit qu'il avoit passé quarante ans sans dormir plus d'une heure & demie dans tout le jour & toute la nuit ; & que de toutes les austérités qu'il avoit jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avoit, dans les commencemens, paru la plus grande ; que pour ce sujet, il étoit toujours debout ou à genoux, & que durant le peu de temps qu'il étoit assis pour dormir, il appuyoit sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur ; & que quand il auroit voulu se coucher, il ne l'auroit pu, parce que sa cellule, comme chacun le fait, n'avoit que quatre pieds & demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, & quelque violente que fût la pluie. Il marchoit toujours les pieds nus, ne portoit rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittoit, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, & ouvroit la porte & la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après & fermant cette porte & cette fenêtre, il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui étoit assez ordinaire de ne manger que de trois jours en trois jours ; & voyant que je m'en étonnois, il me dit

que cela n'étoit pas impossible lorsqu'on s'y accoutumoit ; & son compagnon m'assura qu'il en passoit quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivoit , à mon avis , dans l'oraison & dans ces grands ravissmens que son violent amour pour Dieu lui causoit , de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté étoit extrême , & sa mortification si grande , que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avoit passé trois ans dans un monastere de son ordre sans connoître aucun des Religieux , sinon à la voix , parce qu'il ne levoit jamais les yeux pour rien regarder , & qu'ainsi il ne pouvoit , qu'en suivant les autres , aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvoit obligé d'aller ; & la même chose lui arrivoit par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme , & il me disoit que s'il les voyoit , c'étoit comme s'il ne les voyoit pas. Il étoit déjà fort âgé lorsque je commençai à le connoître , & si atténué & si décharné que sa peau ressembloit plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendoit point farouche. Il parloit peu , à moins qu'on ne l'interrogeât ; mais , comme il avoit un très-bon esprit , son entretien étoit très-doux & très-agréable. Il est mort comme il a vécu , en instruisant & en exhortant ses freres. Lorsqu'il se vit proche de sa fin , il se mit à genoux , & rendit l'esprit à son Créateur en récitant ce Pleaume : *Latus sum in his quæ dicta sunt mihi.*



## CHAPITRE XVII.

*Danger de croire posséder des vertus qu'on n'a pas. C'est dans la pratique seulement qu'on reconnoît si nous avons la patience, l'humilité & la pauvreté.*

**L**E plus grand préjudice que le démon pourroit nous faire sans que nous nous en apperçussions, seroit de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Cette croyance diminue l'humilité, & porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, en s'estimant être en assurance, on tombe sans s'en appercevoir dans un piège d'où l'on ne sauroit se retirer.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, & j'en ai tant d'expérience que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrois. Quel remède donc y a-t-il, mes Sœurs? le voici: s'il nous semble que Notre-Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui & qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes Filles? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même; car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, & lorsque j'en viens à l'épreuve je trouve en effet que je le suis; d'autres fois je me trouve si attachée, & à des choses dont je me serois peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connois plus moi-même. Quelquefois je

me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offroit des occasions de servir Dieu, rien ne seroit capable de m'étonner : & en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes ; mais le lendemain je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrois la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, & quelque murmure qui s'élevât contre moi, je le souffrirois sans aucune peine ; & j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étois pas trompée, puisque j'en avois même de la joie : & en d'autres temps les moindres paroles m'affligent si fort que je voudrois être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela je ne suis pas seule ; car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, & je fais qu'en effet elles se passent de la sorte.

S'il en est ainsi, mes Sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son ame est enrichie des vertus, puisque, dans le temps où l'on en a le plus de besoin, on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées : reconnoissons au contraire que nous sommes pauvres, & ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre ame est dans les mains de Dieu & non dans les nôtres, & nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté & de notre misère sans nous rien donner. Il est vrai que pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins ; mais si cette vertu ne nous accompagne & ne nous suit pas à pas, il

nous abandonnera, & nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtiment nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, & que nous n'avons absolument rien que ce qu'il nous donne par sa grace.

Voici un autre avis que je vous donne. Le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous prenons la résolution de la pratiquer; parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, & parce qu'il nous semble que ce désir est véritable; ainsi nous demeurons fort satisfaites. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connoître, si ce n'est de nom, & de vous persuader que Dieu vous les a données jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience; car il pourra arriver qu'à la moindre parole qu'on vous dira, & qui ne vous plaira pas, toute cette patience prétendue s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors graces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, & efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage.

Voici un autre artifice du démon. Il vous représente que vous êtes pauvre, & il a en cela quelque raison, soit parce que vous avez fait vœu de pauvreté comme tous les Religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer. Ces deux choses étant supposées, l'une que le Religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être; & l'autre que le Séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de l'être: voici ce que tous deux disent: *Je ne désire rien, & si je possède quelque chose, c'est parce que je ne*



*saurois m'en passer ; car je dois vivre pour servir Dieu qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps, & mille choses semblables que cet Ange de ténèbres, transformé en Ange de lumière, inspire, & qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade qu'on est véritablement pauvre, qu'on a véritablement la vertu de pauvreté, & que par ce moyen tout est fait ; mais cela ne pouvant se connoître que par les effets, il faut en venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le Séculier est vraiment pauvre ; car s'il a trop d'inquiétude pour le bien il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer ; car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si d'ailleurs il n'avoit pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que ce Séculier ne réponde que ce qu'il fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que faute de soin son bien se perde : mais je ne prétends pas qu'il l'abandonne ; je dis seulement qu'il en doit prendre soin sans empressement. Si cela réussit, à la bonne heure ; sinon, qu'il prenne patience ; car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, que quoiqu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il croit ne pouvoir jamais manquer du nécessaire, & que quand même il lui manqueroit, il ne s'en soucieroit pas beaucoup. Il considère cela comme l'accessoire, & non pas comme le principal : & ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.*



Pour ce qui est des Religieux ou des Religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins doivent l'être, puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre; mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. S'il arrive qu'une personne veuille leur donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de la réputation; mais s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussi-tôt, & par nos sentimens & par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Si au contraire il s'offre quelque chose qui soit honorable & avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable: & Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à se le procurer. On a si souvent ces mots en la bouche: *Je ne désire rien, je ne me soucie de rien*, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun fait que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres: à quoi j'ajoute, que quoique vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper, parce que celui qui est vraiment

humble, doute toujours de ses propres vertus, & croit celles des autres incomparablement plus grandes & plus véritables que les siennes.

## CHAPITRE XVIII.

### *Fausſes humilités, & pénitences indiscrettes.*

**G**ARDEZ-VOUS, mes Filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant la grandeur de nos péchés; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, & discontinuent de faire oraison en particulier comme s'en jugeant indignes: & ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles y sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devoient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'elles ne peuvent presque plus se confier en la miséricorde de Dieu. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paroissent pleines de péril: tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles; & elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises, les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes Filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire, & que je fais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites & si mauvaises pourra dans un temps être une humilité

& une vertu, & dans un autre temps une très-forte tentation.

L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiete point l'ame, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir & de douceur; car quoiqu'on se voie de grandes péchereuses; que l'on connoisse clairement qu'on est digne de l'enfer; que l'on avoue de mériter d'être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, & que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu; néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur & de satisfaction que l'on ne voudroit pas ne l'avoir point. Non-seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiete ni ne trouble l'ame; mais elle lui donne une grande liberté & une plus grande paix, & la rend plus capable de servir Dieu; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente, & lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par-là nous persuader que nous avons de l'humilité, & en même temps nous faire, s'il lui étoit possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez, le plus que vous pourrez, votre pensée de la vue de votre misere, & portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, & ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrettes. Si, quand cela arrive, vous manquez à le découvrir à votre Confesseur ou à votre Supérieure, ou si, lorsqu'ils vous disent de

cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Amour de Dieu, ses signes & ses avantages.*

**L**E seul moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans cette vie, celui que sa divine Majesté nous donne, & dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour & la crainte. L'amour nous pressera de marcher, & la crainte nous fera prendre garde où nous marcherons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompés.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connoître que vous possédez ces grandes vertus, & vous aurez raison de le demander ; puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être entièrement assurés ; car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu, vous le seriez aussi d'être en grace. Il y en a néanmoins des marques si évidentes, qu'il semble que les aveugles mêmes peuvent les voir : elles ne sont ni secrètes ni cachées, mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sauriez ne les point entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection

Ces deux qualités est si petit, qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, & d'autant plus connoître, qu'ils demeurent plus dans le silence & dans le secret. Cet amour & cette crainte de Dieu font comme deux places fortes d'où l'on fait la guerre au monde & au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, & n'aiment que la vérité & les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement, puissent aimer ni les vanités, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie & de l'envie? Hélas! comment cela pourroit-il se faire, puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, & puisqu'ils donneroient leur vie avec joie s'ils croyoient par ce moyen pouvoir lui plaire davantage? Lorsque l'amour qu'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher; voyez-en des exemples dans Saint Paul & Sainte Madelaine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisieme jour, & l'autre dès le premier jour; car l'amour a des degrés différens, & se fait connoître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connoître que peu; s'il est grand, il se fait beaucoup connoître; mais par-tout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il

se fait toujours connoître : s'il est grand, par de grands effets ; s'il est petit, par de petits.

Vous n'aurez donc pas de peine à connoître cet amour lorsqu'il sera véritable : & je ne comprends pas comment il pourroit demeurer caché ; car si l'on dit qu'il est impossible de diffimuler celui que l'on porte aux créatures, & qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir, comment pourroit-on cacher un amour aussi violent qu'est celui qu'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer, sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, & enfin un amour dont le fondement & la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que nous ne puissions douter qu'il ne nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux & de douleurs, & par la perte même de sa propre vie ?

» Hélas, mon Sauveur ! que celui qui a éprouvé  
 » ces deux amours en discerne bien la différence !  
 » Je supplie votre divine Majesté de nous la faire  
 » connoître avant que nous sortions de cette vie ».  
 Car quelle consolation ne nous fera-ce point à l'heure de notre mort de voir que nous allons être jugés par celui que nous aurons aimé sur toutes choses ? Nous lui porterons alors sans crainte la cédule où ce que nous lui devons sera écrit : & nous ne considérerons pas le Ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour Roi celui que nous avons tant aimé, & qui nous a tant aimés ; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter qu'on ne nous aime.

Considérez



Considérez combien est grand le bonheur d'avoir cet amour, & quel malheur c'est de ne l'avoir pas, puisque, ne l'ayant point, on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien, & si amies de toute sorte de mal. Où en fera donc réduite cette pauvre ame, lorsqu'au sortir des travaux & des douleurs de la mort, elle se trouvera entre ces mains barbares & impitoyables, & qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines, elle sera précipitée dans l'abyme de l'enfer, où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts? Quel terrible & épouvantable lieu! quel déplorable & infortuné séjour! Si les personnes qui aiment leurs aises, & qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera à votre avis la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne désirons donc point de vivre à notre aise: nous sommes fort bien comme nous sommes: les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, & efforçons-nous de faire pénitence, tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il arrivera peut-être que n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, & qu'ainsi étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix! Ne seroit-ce pas une grande lâcheté de n'aspirer point à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible



de l'acquérir ? Au moins demandons à Dieu que si notre ame , en quittant ce corps , doit être dans la souffrance , ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers , où nous espérons qu'elle finira , & où nous ne craignons point que notre divin Epoux cesse de nous aimer , ni qu'il nous prive de sa grace.

Je me suis fort étendue sur ce sujet ; mais non pas tant néanmoins que je l'aurois désiré ; car qu'y a-t-il de plus agréable que de parler d'un tel amour ! & que fera-ce donc que de l'avoir ! « O » Seigneur , mon Dieu , donnez-le moi , s'il vous » plaît : faites-moi la grace de ne point fortir de » cette vie jusqu'à ce que je n'y désire plus rien , » & qu'excepté vous , je sois incapable de rien » aimer. Faites même , s'il vous plaît , que je n'use » jamais de ce terme d'aimer sinon pour vous seul , » puisque rien n'étant solide que vous , on ne pour- » roit rien bâtir sur un tel fondement qui ne tom- » bât aussi-tôt par terre ».

Je ne fais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire : *Celui-là me paye mal du plaisir que je lui ai fait : ou cet autre ne m'aime point.* En vérité , je ne saurois m'empêcher d'en rire ; car qu'est-ce donc qu'il vous doit pour vous le payer ? & sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime ? Cela doit au contraire vous faire connoître quel est le monde , puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment & de votre inquiétude , lorsque Dieu vous ayant touché le cœur , vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ces basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfans.

## CHAPITRE XX.

*Les péchés véniels délibérés ne sont pas des fautes légères.*

**I**L est des péchés véniels d'inadvertance dont personne n'est capable de se garantir; mais il y a deux sortes d'advertance, si l'on peut user de ce terme, l'une accompagnée de réflexions, & l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plutôt commis qu'on ne s'en est apperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première advertance, quelque légères qu'elles paroissent. J'avoue ne comprendre pas comment nous pouvons être assez hardis pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, & sachant comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute Majesté qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Ce péché ne peut, ce me semble, être qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui diroit : Seigneur, quoique cela vous déplaît, je ne laisserai pas de le faire. Je fais que vous le voyez, & je ne puis douter que vous ne le voulez pas; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté. Quoi! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant? je suis d'un sentiment bien contraire; car je trouve que c'est non-seulement une faute, mais une très-grande faute.



---



---

 CHAPITRE XXI.

*Liberté sainte & ennemie des scrupules, avec laquelle doivent agir ceux qui servent le Seigneur.*

**J**E vous exhorte fort à fuir la gêne & la contrainte dans le service de Dieu, parce que l'ame qui s'y laisse aller, ne se trouve par-là disposée à aucune sorte de bien, & tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle & aux autres. Si, en demeurant gênée de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété; parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature qu'elle nous intimide & nous effraie. Ainsi, quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appréhension de tomber dans ces gênes & contraintes où elles vous voient, leur fera perdre l'envie qu'elles avoient d'y entrer.

Tâchez donc, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, & que la vertu leur paroisse si belle & si aimable dans nos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect & de l'amour.

Cet avis est très-important aux Religieuses. Plus

elles sont saintes , & plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur & de la bonté envers leurs Sœurs. C'est pourquoi , mes Filles , lorsque les discours de vos Sœurs ne sont pas tels que vous désireriez , quoique cela vous donne beaucoup de peine , gardez-vous bien de le témoigner , & de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront , & vous leur serez utiles ; prenons donc un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter , mais principalement à nos Sœurs.

Tâchez de bien comprendre cette importante vérité , que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez , & qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit , parce que cela pourroit vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement , comme je l'ai dit , l'intention droite , & une volonté déterminée de ne point offenser Dieu , sans laisser accabler votre ame par des scrupules ; puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen , vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousseroit insensiblement , sans que , je le répète encore , vous fussiez utiles , ni aux autres ni à vous-mêmes , ainsi que vous l'aurez pu être en agissant autrement.



---

 CHAPITRE XXII.

*Les personnes les plus élevées en grace doivent toujours craindre de tomber.*

*AVIS AUX CARMELITES.*

PEUT-IL y avoir quelque sûreté de conscience en ce monde? ô que cette vie est misérable d'être ainsi obligés, comme ceux qui ont toujours les ennemis à leurs portes, d'avoir sans cesse les armes à la main pour se garantir de surprise! « Mon Dieu & mon » tout! comment voulez-vous que nous aimions une » vie pleine de tant de miseres, & que nous ne désirions & ne vous demandions pas que vous nous » fassiez la grace de nous en tirer, si ce n'est que » nous puissions espérer de la perdre pour vous, ou » de l'employer toute entiere pour votre service, & » sur-tout d'être assurés que nous accomplissons » votre volonté? Car, à moins de cela, ne devons- » nous pas dire avec S. Thomas: *Mourons avec lui* & » & n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une » seule, que de vivre sans vous & dans cette appréhension de pouvoir être pour jamais séparés de » vous? Au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connoît point d'autre que d'être agréable à son Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de grands péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étoient dans ces craintes & de plus grandes encore? Et qui nous assure que si nous tombons, Dieu nous donnera la main pour nous relever & pour nous faire faire pénitence? j'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit,

que je ne me trouve dans une extrême frayeur ; & elle s'y présente si souvent que je tremble en écrivant ceci. Je ne fais ni comment je le puis écrire , ni comment je puis vivre. Je vous conjure , mes Filles , de demander à Notre-Seigneur de me faire la grace qu'il vive toujours en moi , & de lui demander pardon pour cette misérable créature. Il fait que je n'attends rien que de sa bonté ; que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis , & que c'est à elle que j'ai recours & aux mérites de son Fils & de sa très-sainte Mere, dont, tout indigne que je suis, j'ai l'honneur, comme vous, de porter l'habit. Louez Dieu, mes Filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte, puisqu'elles ne vous empêchent pas d'être les véritables filles de cette Reine des Anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions, admirez sa grandeur, & considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protectrice, puisque mes péchés & ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint Ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner, c'est de ne vous pas croire en assurance, quoique vous ayez une telle mere, & soyez aussi bonnes que vous l'êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David & de Salomon : ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde, & en ce qui paroît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre ; & vous devez graver ce verset dans votre mémoire, & le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

---



---

## C H A P I T R E   X X I I I .

*Il est des personnes que de petites attaches arrêtent dans le chemin de la perfection. Conseils que leur donne la Sainte.*

**S**I une personne riche, qui n'a ni enfans ni héritiers, vient à souffrir quelque perte qui n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'elle n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa maison, & que cependant cela ne l'inquiète pas moins que si elle n'avoit pas seulement du pain, comment Notre-Seigneur pourra-t-il lui ordonner de tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte, vient de ce qu'elle voudroit pouvoir faire du bien aux pauvres ; mais je suis persuadée que Dieu demande plutôt de nous que nous nous soumettions à ce qu'il fait, & que par cette conformité à sa volonté, nous procurions la paix à nos ames, que cette charité pour les pauvres.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, & il s'offre une occasion de l'augmenter : si c'est par un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure ; mais travailler pour cela, & après l'avoir, s'efforcer d'en acquérir encore davantage ; quelque bonne intention qu'elle ait, ( car parlant comme je fais de personnes d'oraison & de vertu, on doit croire qu'elle l'a bonne ) elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin à une sublime perfection. Il en est de même, pour peu que l'on méprise ces personnes, & que l'on



touche à leur honneur, il leur en reste une inquiétude dont elles ont peine à revenir.

Il vous semblera peut-être, mes Sœurs, que ceci est hors de propos, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de bien, nous n'en désirons point & nous n'en recherchons point : personne ne vous offense, & ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en demeure d'accord; mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier, & qui vous aideront à connoître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quittant le monde, puisqu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, & de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car, croyez-moi, la perfection ne consiste pas à porter un habit de Religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, & à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Puisque nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes Filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies, & quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin Médecin, tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne & ne nous guérisse.

Les pénitences que font ces personnes dont je viens de parler, sont aussi réglées & aussi compassées que leur vie qu'elles désirent fort de conserver pour servir Notre-Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec une grande discrétion, de peur de nuire à leur santé; & l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse, sans que leur amour pour Dieu les fasse passer par-dessus les considérations qu'elle leur représente pour

ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrois au contraire que nous nous fervissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette maniere, & pour ne pas demeurer toujours ainsi en le même état sans jamais arriver où ce chemin nous doit conduire, quoique nous nous imaginions marcher toujours avec peine. Vous sembleroit-il, mes Filles, que ce fût agir sagement, si entreprenant un voyage qui peut se faire en huit jours, on y employoit un an, en souffrant continuellement, durant ce temps, les mêmes incommodités des mauvais gîtes, des mauvais chemins, de la pluie & de la neige, outre le danger d'être mordu des serpens qui s'y rencontrent?

Je ne pourrois en rapporter que trop de preuves; & je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par-dessus ces fausses raisons que notre raison nous présente pour nous empêcher de nous avancer: ainsi cette dangereuse discrétion nous fait tout appréhender, nous fait tout craindre. Je vous conjure, mes Sœurs, par votre amour pour Notre-Seigneur, de remettre entre ses mains votre raison & vos craintes, de vous élever au-dessus de la foiblesse de la nature, d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux que Dieu a établis pour veiller sur notre conduite, & de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage pour jouir enfin du bonheur de voir notre Sauveur & notre Dieu. Car quoique dans une vie aussi austere qu'est la nôtre, tous les soins que vous pourriez prendre de flatter le corps pour conserver votre santé, vous seroient assez inutiles, ils ne laisseroient pas de nuire à la santé de vos ames. Je fais bien que les austérités corporelles sont les moins considérables, & que tout consiste, comme je l'ai dit, à marcher avec grande humilité. Nous devons donc toujours

Croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin, que nos Sœurs au contraire en ont beaucoup fait, & non-seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faire tout ce qui peut dépendre de nous, afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très-excellente, & sans elle nous n'avancerons jamais, parce que ne nous étant pas encore dépouillées de nous-mêmes, nous serons sans cesse chargées du poids de notre misère.

Il me paroît encore très-important pour ceux à qui Notre-Seigneur fait la grace de désirer s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obéir avec promptitude; & quoiqu'ils ne soient ni Religieux ni Religieuses, il leur sera très-avantageux d'avoir, comme font plusieurs, quelqu'un à qui ils se soumettent, afin de ne faire en quoi que ce soit leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage; ni de ne chercher point des personnes de leur humeur qui les flattent, au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous importe tant d'être instruits par ceux qui la connoissent.

## CHAPITRE XXIV.

### *Mépris de l'honneur.*

LORSQUE Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons tellement veiller sur nous-mêmes que nous ne nous mettions point en danger de la perdre: par exemple, en ce qui regarde l'honneur, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés, qui ne le sont pas; & pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point

espérer d'avancer dans le chemin de la vertu : c'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre ; & il n'y a point d'efforts joints à la prière, que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter un si grand obstacle à notre avancement. Je connois des personnes dont les actions sont si saintes qu'on ne les peut considérer sans admiration : « D'où » vient donc, mon Dieu, qu'elles tiennent encore » à la terre, & s'étant entièrement consacrées à » votre service, qui les empêche d'arriver au com- » ble de la perfection » ? C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur sans qu'elles s'en apperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais, quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire, sur ma parole, que si elles ne se corrigent, le fruit de leur bon exemple ne sera pas sain ni de durée, parce que ce défaut sera comme une chenille, qui, quoiqu'elle n'endommage pas tout l'arbre, le rongera de telle sorte, que non-seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais l'empêchera de profiter & les autres plantes qui en sont près. J'ajouterai que quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues qui en déconcerte toute l'harmonie, & qui nuisant toujours beaucoup à l'ame, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu & suivre les conseils de JESUS-CHRIST, & nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur & notre réputation sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures & d'outrages que JESUS-CHRIST n'ait enduré. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différens ?

& pouvons-nous espérer que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre ame, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, & nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paroît nous être dû?

Mais, me dira quelqu'un, *je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu.* Je réponds que si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisois au commencement de ma conversion, & qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je mettois dans le feu, n'étant capable de rien de plus : mais Dieu est si bon, qu'il reçoit tout; & nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avois celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, & les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligeante que j'étois affectonnée à de vaines occupations : d'autres novices auroient pu m'en instruire, & ma vanité ne me permettoit pas de le leur demander, de peur de leur faire connoître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devois me vînt dans l'esprit. Mais quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite; car, sur le moindre doute que j'avois, je m'adressois aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir; & Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par-là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savois mal le chant, & j'en étois bien fâchée, non par la crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui auroit été une vertu, mais à

cause des personnes qui m'écoutoient ; & ce sentiment de vanité me troubloit de telle sorte , qu'il me faisoit manquer encore davantage. Enfin , je résolus de dire que je ne le savois pas lorsque je ne le savois qu'imparfaitement , & cela ne me donnoit pas d'abord peu de peine ; mais je le faisois après avec joie ; & quand je commençai à ne me plus soucier que l'on connût mes défauts , & à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurois en cela , & que chacun met où il lui plaît , je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

---

## C H A P I T R E   X X V .

*Respect que l'on doit avoir pour ce qui ne nous paroît pas intelligible dans l'Écriture Sainte.*

**E**N lisant attentivement ces paroles de l'Épouse , dans le Cantique des Cantiques : *Que le Seigneur me baise d'un baiser de sa bouche* , j'ai remarqué qu'il semble que l'âme , après avoir parlé en tierce personne , adresse la parole à une autre , en ajoutant : *Le lait qui coule de vos mamelles est plus délicieux que le vin*. J'avoue n'en comprendre pas la raison , & j'en suis bien aise , parce que nous devons avoir beaucoup plus de respect pour les paroles qui surpassent notre intelligence , que pour celles que nos foibles esprits sont capables de concevoir. C'est pourquoy , mes Filles , lorsqu'en lisant ou entendant des prédications , ou méditant les mystères de notre sainte foi , il y aura des choses qui vous paroîtront obscures , je vous recommande extrêmement de ne vous point fatiguer pour en chercher l'explication.



Cela n'appartient pas à des femmes, ni même à la plupart des hommes.

S'il plaît à Notre-Seigneur de vous en donner l'intelligence, il le fera sans que vous ayez besoin de prendre pour ce sujet aucune peine, ce que je ne dis que pour les femmes, & pour les hommes qui ne sont pas obligés à soutenir la vérité par leur doctrine. Quant à ceux que Dieu y engage, ils doivent sans doute y travailler de tout leur pouvoir, & ce travail ne leur sauroit être que fort utile; mais pour nous, sans nous mettre en peine du reste, nous n'avons qu'à recevoir avec simplicité ce qu'il plaît à Dieu de nous donner, & nous réjouir de ce que sa sagesse n'ayant point de bornes, une seule de ses paroles contient tant de mystères, qu'il n'est pas étrange que nous soyons incapables de les comprendre. Car, sans parler du Latin, du Grec & de l'Hébreu, à quoi il n'y a pas sujet de s'étonner que nous n'entendions rien, combien se rencontre-t-il d'endroits dans les Pseaumes qui ne nous paroissent pas moins obscurs dans l'Espagnol que dans le Latin? Gardez-vous donc bien, mes Filles, je le repete encore, de vous en tourmenter inutilement. Ce qui ne va point au-delà de notre capacité suffit pour des personnes de notre sexe; Dieu ne nous en demandera pas davantage; & il ne laissera pas de nous favoriser de ses graces.

Ainsi, lorsqu'il lui plaira de nous découvrir ces sens, nous n'y trouverons point de difficulté; & s'il ne veut pas lever le voile qui nous les couvre, humilions-nous & réjouissons-nous, comme je l'ai dit, de ce que le Maître que nous servons est si grand & si admirable, que ses paroles, quoique écrites en notre langue, ne nous sont pas intelligibles.

Notre foiblesse est telle qu'il vous semblera peut-



être, mes Sœurs, que les paroles de ce Cantique auroient pu être plus claires; & je ne m'en étonne pas, ayant même entendu dire à quelques personnes qu'elles appréhendoient de les lire. Que notre misere, mon Dieu, est déplorable! & n'est-ce pas ressembler à ces bêtes venimeuses qui convertissent en poison tout ce qu'elles mangent, que de juger selon notre peu d'amour pour vous, de ces faveurs dont vous nous comblez?

L'aveuglement des hommes est si grand, que j'ai vu avec étonnement qu'un Religieux ayant fait un sermon admirable sur le sujet des faveurs que Dieu fait à l'ame comme à son Epouse, & qui n'étoit fondé que sur les paroles de ce Cantique, il excita tellement la risée de son auditoire, à cause qu'il y parloit d'amour, que j'en étois épouvantée. Cela vient, comme je l'ai dit, de ce que nous nous exerçons si peu dans l'amour de Dieu, que nous ne pouvons concevoir qu'une ame s'entretienne avec lui par des paroles de cette sorte.

Je finis en vous avertissant encore de ne vous point étonner quand vous rencontrerez dans l'Écriture & dans les mysteres de notre foi, des endroits que vous n'entendrez pas, & des expressions si vives de l'amour de Notre-Seigneur pour les ames. Celui qu'il nous a témoigné par des effets qui, allant si fort au-delà de toutes paroles, montrent qu'il n'y a point en ceci d'exagération, m'étonne beaucoup davantage; je suis comme hors de moi-même lorsque je pense que nous ne sommes que de misérables créatures si indignes de recevoir tant de preuves de sa bonté. Je vous conjure, mes Filles, de bien peser cet avis, & de le repasser en votre esprit, puisque, plus vous considérerez ce que l'amour de Notre-Seigneur lui a fait souffrir pour nous, plus vous connoîtrez que,  
bien

bien loin que ses paroles de tendresse qui vous surprennent d'abord, soient des expressions trop fortes, elles n'approchent point de l'affection que ce divin Sauveur nous a témoignée par toutes les actions de sa vie & par la mort qu'il a voulu endurer pour nous.

---

## CHAPITRE XXVI.

*Diverses sortes de paix dont quelques personnes se flattent. Exemples que la Sainte en rapporte. Excellens avis qu'elle y ajoute. Des moyens dont Dieu se sert pour faire amitié avec les ames, & de l'amour qu'on doit avoir pour le prochain.*

**D**IEU nous garde de tant de diverses sortes de paix dont les gens du monde jouissent, & qui font qu'ils demeurent tranquilles au milieu des plus grands péchés; car ne peut-on pas leur donner, au lieu du nom de paix, le nom de véritables guerres? Cette fausse paix est une marque de l'union des ames avec le démon; il ne veut point leur faire la guerre durant cette vie, parce qu'elle pourroit les porter à recourir à Dieu pour s'en délivrer. Qu'ils jouissent tant qu'il leur plaira de leur faux bonheur: j'espere de la miséricorde de Dieu, qu'il ne se trouvera jamais parmi nous.

Le démon pourra commencer à nous nuire par une autre de ces fausses paix qu'il nous fera trouver dans des choses qui ne semblent point importantes. Lorsqu'une Religieuse, après avoir commencé à se relâcher en des sujets peu considérables, en apparence, continue d'en user de la même sorte sans en

avoir aucun repentir, cette paix est fautive & dangereuse. Ces sortes de fautes sont, par exemple, quelque manquement à ce qu'ordonnent nos Constitutions, qui en soi n'est pas péché, & quelque négligence, quoique sans dessein, à exécuter ce que le Supérieur commande; car, tenant à notre égard la place de Dieu, nous sommes obligées de lui obéir; nous sommes venues pour cela en religion, & il n'y a rien que nous ne devions faire pour lui donner sujet d'être satisfait de notre conduite. Il en est de même de quelques autres petites choses qui ne passent pas pour des péchés, & qui sont des imperfections auxquelles les femmes sont sujettes. Je ne prétends pas que nous n'y tombions jamais; mais je dis que nous devons les connoître & en avoir du regret, puisqu'autrement le démon pourroit en profiter & nous y rendre peu à peu insensibles. Soyez donc bien persuadées, mes Filles, qu'il aura beaucoup fait s'il gagne sur vous de négliger ces petites fautes. Elles peuvent causer un si grand mal dans la suite, que je vous conjure au nom de Dieu d'y prendre extrêmement garde. Comme nous avons dans cette vie une guerre continuelle à soutenir contre tant d'ennemis, nous ne saurions trop veiller sur notre intérieur & notre extérieur; car, quoique Dieu nous fasse de grandes graces dans l'oraison, nous ne laissons pas au sortir de là, de rencontrer mille petites pierres d'achoppement, telles que sont celles d'omettre par négligence certaines choses, de n'en pas faire d'autres assez exactement, de tomber dans quelques troubles intérieurs, & d'avoir des tentations. Tant s'en faut que je pense que l'on puisse être entièrement exempt de ces tentations & de ces troubles, je les considère comme de très-grandes faveurs de Dieu, & profitables aux âmes

pour les faire avancer dans la vertu ; mais je ne saurois m'empêcher de craindre pour celles qui n'ont point de regret de leurs fautes ; quand ce ne seroit qu'un péché véniel , on doit en avoir du déplaisir.

Si vous m'aimez , remarquez bien , je vous prie ; ceci : n'est-il pas vrai que la moindre piqure d'une épingle ou d'une épine se fait sentir à une personne vivante ? Si donc nos ames ne sont point mortes ; mais sont animées d'un ardent amour de Dieu , ne devons-nous pas être très-sensibles aux moindres choses qui ne sont pas conformes à notre profession & à nos obligations ?

Les personnes scrupuleuses doivent remarquer que ce que je dis ne s'entend pas des fautes où l'on tombe quelquefois sans y penser , & dont on ne s'apperçoit pas toujours , mais de celles que l'on commet ordinairement ; dont on ne tient aucun compte , dont on n'a point de regret , & dont on ne tâche point de se corriger , parce que l'on s' imagine que ce n'est rien , & que l'on s'endort ainsi dans une fausse & très-dangereuse paix.

Efforcez-vous donc , mes Filles , de n'avoir pas à vous accuser toujours dans vos confessions des mêmes fautes ; & puisque notre infirmité est si grande que nous ne saurions éviter d'en commettre ; tâchez au moins que ce ne soit pas toujours les mêmes ; puisqu'elles pourroient jeter de si profondes racines , qu'il seroit très-difficile de les arracher , & que ces racines pourroient encore en produire d'autres , ainsi qu'une plante qu'on arrose tous les jours croît de telle sorte , qu'au lieu qu'il seroit facile au commencement de l'arracher avec les mains , il faut ensuite y employer le fer. Demandons à Dieu de nous assister dans ces occasions que nous connoissons à l'heure de la mort & de son redoutable jugement ;

être si importantes, principalement pour celles qui ont, comme nous, l'honneur d'avoir pour Epoux en cette vie celui qui alors sera leur Juge.

Il y a dans le monde une autre paix moins dangereuse que celle dont je viens de parler : c'est la paix de ceux qui ont soin d'éviter les péchés mortels ; ce qui encore n'est pas peu, vu la manière dont on vit aujourd'hui ; mais je suis persuadée qu'ils ne laissent pas d'y tomber de temps en temps par le peu de compte qu'ils tiennent d'en commettre un si grand nombre de véniels, qu'ils approchent fort des mortels. Ces personnes ne craignent point de dire, & je l'ai moi-même entendu plusieurs fois : *Quoi ! des péchés véniels vous semblent-ils si considérables ? il ne faut que de l'eau-bénite pour les effacer ; & l'Eglise, comme une bonne mere, nous donne encore pour ce sujet d'autres remedes.* Qu'y a-t-il, mes Filles, de plus déplorable que de voir que des Chrétiens osent tenir de tels discours ? Je vous conjure, par l'amour que vous devez avoir pour Dieu, de prendre bien garde à ne commettre jamais de péchés, quoique véniels, sous prétexte de ces remedes. Quelle disposition nous doit être aussi suspecte, que celle qui tend à désirer des consolations qui affoiblissent la vertu, qui portent à la tiédeur, & qui donnent sujet de douter si les péchés que l'on commet en cet état sont véniels ou mortels ? Dieu nous délivre, s'il lui plaît, de ces fortes de paix.



## CHAPITRE XXVII.

*Dévotions suspectes ou mal-entendues.*

J'AI connu très-particulièrement une personne qui communioit fort souvent, ne disoit jamais mal de personne, avoit de grandes tendresses dans l'oraison, demouroit chez elle dans une continuelle solitude, & étoit de si douce humeur que, quoi qu'on lui pût dire, elle ne se mettoit point en colere, ce que je ne compte pas pour une petite vertu. Elle n'avoit point été mariée, & n'étoit plus en âge de l'être, & elle avoit souffert, sans murmurer, de grandes contradictions. La voyant en cet état sans pouvoir remarquer en elle aucun péché, & apprenant qu'elle veilloit fort sur ses actions, je la considérois comme une personne de grande oraison, & comme une ame fort élevée: mais après l'avoir connue plus particulièrement, je trouvai qu'elle n'étoit dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissoit point de son intérêt, & qu'aussi-tôt qu'on y touchoit, elle y étoit aussi sensible qu'on l'en croyoit détachée; que dans la patience avec laquelle elle écoutoit ce qu'on lui disoit, elle ne pouvoit souffrir que l'on touchât, pour peu que ce fût, à son honneur, tant elle étoit enivrée de l'estime d'elle-même; & qu'elle avoit une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passoit, & prenoit tant de plaisir d'être à son aise, que je ne comprenois pas comment il étoit possible qu'elle pût, seulement durant une heure, demeurer en solitude. Elle justifioit de telle sorte ses actions, que si on l'en eût voulu croire, on n'auroit pu, sans lui faire tort, en considérer aucune comme un péché. Ainsi, au lieu



que presque tout le monde la confidéroit comme une sainte, elle me faisoit une grande compassion, particulièrement lorsque je remarquois que les persécutions qu'elle me disoit avoir souffertes, lui étoient arrivées en partie par sa faute, & je ne portai point d'envie à sa sainteté. Cette personne, & deux autres que j'ai vues comme elle se croire des saintes, m'ont plus fait appréhender que les plus grands pécheurs que j'aie connus.

Priez Dieu, mes Filles, de nous donner la lumière qui nous est nécessaire pour ne nous pas tromper de la sorte, & remerciez-le beaucoup d'une aussi grande faveur que celle de vous avoir amenées dans une maison consacrée à son service, où quelques efforts que le démon fasse pour vous tromper, il ne lui est pas si facile d'y réussir que si vous étiez encore dans le monde; car, quoique entre les personnes qui y sont, il s'en trouve qui, dans le désir qu'elles ont d'être parfaites, croient qu'il ne leur manque rien pour aller au Ciel, on ne fait point si elles sont telles qu'elles se le persuadent: mais dans les monasteres il est facile de le connoître, & je n'y ai jamais eu de peine, parce qu'au lieu de faire ce qu'elles veulent, il faut qu'elles fassent ce qu'on leur commande: & qu'au contraire, dans le monde, quoiqu'elles aient un désir véritable de plaire à Dieu, d'être éclairées dans leur conduite, & de ne se point tromper, elles ne peuvent l'éviter, parce qu'elles ne font que leur propre volonté; ou que, si quelquefois elles y résistent, ce n'est pas avec une aussi grande mortification qu'est celle des Religieuses. Il faut en excepter quelques personnes qui se soumettent à un Directeur capable de les conduire; la véritable humilité ne permettant pas de se confier beaucoup en soi-même.

Il y en a d'autres qui, après que Notre-Seigneur



leur a fait la grace de connoître le néant de toutes les choses d'ici-bas, ont renoncé pour l'amour de lui à leurs biens & à leurs plaisirs pour embrasser la pénitence ; mais elles aiment tant l'honneur, & sont si discrettes & si prudentes, qu'elles voudroient aussi ne rien faire qui ne fût agréable aux hommes. Ces deux choses ne s'accordent point, mes Filles ; & le mal est qu'elles connoissent si peu leur erreur, qu'elles prennent toujours plutôt le parti du monde que celui de Dieu.

La plupart de ces personnes ne sauroient souffrir sans se troubler, les moindres choses que l'on dit à leur désavantage, quoiqu'elles sachent en leur conscience qu'elles sont vraies. Cela n'est pas embrasser la croix ; c'est la traîner : & faut-il s'étonner qu'elle leur paroisse pesante ? au lieu que si on l'aime, on trouve de la facilité, non-seulement à l'embrasser, mais à la porter. Je vous conjure, mes Filles, de bien considérer qu'ensuite du vœu que vous avez fait, il ne doit plus y avoir de monde pour vous. Comment, après avoir renoncé à votre propre volonté, ce qui est de toutes les choses la plus difficile, pourriez-vous conserver encore de l'affection pour cette fausse apparence de bonheur qui se rencontre dans les biens, les honneurs & les plaisirs ? qu'apprehendez-vous ? ne voyez-vous pas que pour éviter que les gens du monde ne pensent ou ne disent quelque chose à votre désavantage, vous vous trouveriez obligées, pour leur plaire, à prendre des peines incroyables ?

Il y a d'autres personnes, & je finirai par-là, dont on a sujet de croire, lorsqu'on examine leurs actions, qu'elles s'avancent beaucoup, & qui demeurent néanmoins à moitié chemin. Elles ne s'arrêtent point à ce que l'on peut dire d'elles, ni à ce

faux point d'honneur ; mais elles ne s'exercent pas à la mortification, ni ne renoncent pas à leur propre volonté. Quoiqu'elles paroissent disposées à tout souffrir, & qu'elles passent pour des Saintes, s'il se présente quelque occasion importante qui regarde la gloire de Dieu, elles préfèrent la leur à la sienne. Elles ne s'en apperçoivent pas néanmoins, & s'imaginent au contraire qu'elles ne considèrent que Dieu, & non pas le monde, lorsqu'elles appréhendent les événemens, & craignent qu'une bonne œuvre ne cause un grand mal. Il semble que le démon leur apprenne à prophétiser, mille ans auparavant, les maux à venir.

Ces personnes ne se jetteroient pas dans la mer, comme fit Saint Pierre, & n'imiteroient pas tant de Saints qui n'ont point appréhendé de perdre leur repos & de hasarder leur vie pour le service du prochain. Elles veulent bien aider les ames à s'approcher de Notre-Seigneur, pourvu que cela ne trouble pas la paix dont elles jouissent & ne les engage dans aucun péril.

## CHAPITRE XXVIII.

*Il est plus avantageux de ne pas communier, que de communier sans l'avis de son Directeur.*

*Exemples singuliers en cette manière.*

**I**L y avoit dans l'un de nos monasteres, une Religieuse du chœur, & une Converse, toutes deux personnes de très-grande oraison, fort mortifiées, fort humbles, fort vertueuses, si détachées de tout & si remplies de l'amour de Dieu, que quoiqu'on ne pût rien ajouter au soin que nous prenions de les

observer, nous ne remarquions rien en elles en quoi elles manquaissent de répondre aux graces qu'elles recevoient de Dieu; ce que je rapporte particulièrement, afin que celles qui n'ont pas tant de vertu, comprennent mieux le sujet qu'elles ont de craindre. Ces deux Religieuses entrèrent dans un si ardent désir de jouir de la présence de Notre-Seigneur, que ne pouvant trouver de soulagement que dans la communion, elles n'oublioient rien pour obtenir des Confesseurs la permission d'approcher souvent de la sainte table. Ces dispositions augmentant toujours, elles croyoient ne pouvoir vivre si elles demouroient un jour sans communier. Cela alla jusqu'à un tel excès, que les Confesseurs, dont l'un étoit fort spirituel, jugeoient qu'il n'y avoit point d'autre remède pour adoucir une peine si excessive. Cette peine passa encore plus avant; car l'une d'elles se trouvoit si extrêmement pressée de ce désir de communier, que, pour ne pas mettre sa vie en danger, il falloit la communier de grand matin; & il ne pouvoit y avoir de fiction, puisque ni l'une ni l'autre de ces deux filles n'auroit pas voulu pour tous les biens du monde dire un mensonge. Je n'étois pas alors dans cette maison; mais la Prieure m'en écrivit & me manda qu'elle ne savoit de quelle sorte se conduire, voyant que des hommes si capables croyoient ne pouvoir agir d'une autre maniere. Dieu permit que je compris aussi-tôt le mal qui en pouvoit arriver; je n'en voulus néanmoins rien témoigner que je ne fusse sur les lieux, tant parce que je craignois de me tromper, qu'à cause qu'il y auroit eu de l'imprudence de blâmer cette conduite jusqu'à ce que je pusse dire les raisons qui m'empêchoient de l'approuver.

Lorsque je fus arrivée dans ce monastere, celui

de ces deux Confesseurs qui n'étoit pas moins humble qu'habile, entra aussi-tôt dans mon sentiment; & l'autre au contraire, qui n'étoit pas à beaucoup près si spirituel ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre: mais je ne m'en mis guere en peine, parce que je n'étois pas obligée de déférer à ses avis. Je parlai ensuite à ces filles, & leur dis des raisons qui me paroissoient assez fortes pour leur persuader que la croyance qu'elles avoient de ne pouvoir vivre si elles ne communioient tous les jours, n'étoit qu'une imagination: mais voyant qu'il étoit impossible de leur faire changer de sentiment, je leur dis que, quoique je ne fusse pas pressée d'un moindre désir qu'elles de recevoir si souvent Notre-Seigneur, je ne communierois néanmoins que quand toutes les Sœurs communieroient, afin qu'elles s'en abstinsent aussi, & que si cela ne se pouvoit faire sans mourir, nous mourrions toutes trois ensemble, n'y trouvant pas tant de péril qu'à souffrir qu'un tel usage s'introduisît dans des maisons où tant de filles qui n'aimoient pas moins Dieu qu'elles l'aimoient, voudroient faire la même chose.

Cette coutume que ces deux Religieuses avoient prise de communier tous les jours, & dans laquelle le diable s'étoit sans doute mêlé, avoit déjà fait tant de mal, qu'il sembloit que l'on ne pouvoit les en empêcher sans les faire mourir: mais je demeurai inflexible, parce que, plus je voyois qu'elles ne se soumettoient point à l'obéissance, à cause qu'elles croyoient ne le pouvoir faire, plus je connoissois évidemment que c'étoit une tentation. Elles passerent cette première journée avec beaucoup de peine; elles en eurent un peu moins le lendemain, & enfin elle diminua de telle sorte, que, quoique je communiasse parce qu'on me l'avoit commandé, sans quoi ma

Compassion pour leur foiblesse m'en auroit encore empêchée, elles n'en furent point troublées.

Quels autres exemples ne pourrois-je point alléguer sur ce sujet? Je me contenterai d'en rapporter encore un de ce qui se passa dans un monastere de Bernardines. Il y avoit une Religieuse fort vertueuse, qui jeûnoit & se donnoit la discipline avec excès; elle en tomba dans une telle foiblesse, que toutes les fois qu'elle communioit, ou entroit dans une ferveur encore plus grande qu'à l'ordinaire, elle s'évanouissoit & demouroit durant huit ou neuf heures en cet état. Toutes les autres & elle-même croyoient que c'étoit un ravissement. Son Confesseur me raconta ce qui se passoit, & je lui dis que je croyois que cela ne procédoit que de foiblesse, que je n'y voyois aucune marque de véritables ravissements, & qu'ainsi, au lieu de la laisser en cet état, j'estimois à propos de retrancher ses jeûnes & ses disciplines, & de penser à la divertir. Il l'approuva, & comme cette Religieuse étoit fort obéissante, elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, elle ne se souvint plus de ces ravissements qu'elle s'étoit imaginée d'avoir.

Le plus grand inconvénient de l'état dont je viens de parler, ce seroit si l'ardent désir qu'auroit une personne de recevoir son Créateur, & la solitude où elle se croiroit être, étant privée de ce bonheur, l'empêchoit d'obéir à son Confesseur ou à sa Prieure, lorsqu'ils jugeroient à propos qu'elle s'en abstînt. Il faut, dans ces rencontres, comme en d'autres, mortifier ces personnes, & leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté que de rechercher leur consolation.

J'ai éprouvé que l'amour propre peut aussi avoir grande part à ce que je viens de dire; car il m'est

fouvent arrivé , après avoir reçu la sainte hostie , & l'ayant presque encore toute entiere dans ma bouche , que voyant communier les autres , j'aurois désiré n'avoir pas communié afin de la pouvoir recevoir. Mais j'ai reconnu depuis que cela ne provenoit pas tant de l'amour de Dieu , que de ce que je recherchois ma satisfaction , parce qu'il arrive ordinairement qu'en approchant de la sainte table , on sent un plaisir plein de tendresse qui nous attire : car si je n'eusse été touchée de ce désir que pour recevoir mon Sauveur , ne l'avois-je pas reçu dans mon ame ? si ce n'eût été que pour obéir au commandement que l'on m'avoit fait de communier , n'avois-je pas déjà communié ? & si ce n'eût été que pour recevoir les graces & les faveurs que le très-saint Sacrement nous communique , ne les avois-je pas déjà reçues ? Ainsi je vis clairement que je ne recherchois qu'un plaisir sensible.

J'ai connu dans un lieu où nous avons un monastere , une femme qui passoit pour une grande servante de Dieu , & qui auroit dû l'être , puisqu'elle communioit tous les jours ; mais , comme elle choisissoit pour ce sujet tantôt une église , tantôt une autre , & n'avoit point de Confesseur arrêté , j'aurois mieux aimé la voir obéir à un Directeur , que communier si souvent. Elle demouroit dans sa maison en particulier , où je pense qu'elle ne s'occupoit que de ce qui lui étoit le plus agréable : & parce qu'elle étoit bonne , je veux croire que tout ce qu'elle faisoit étoit bon. Je lui disois quelquefois mon sentiment : elle n'en tenoit pas grand compte , & je ne l'en pouvois blâmer à cause qu'elle étoit meilleure que moi en tout le reste , quoiqu'il me parût qu'elle avoit tort en cela. Le saint Pere Pierre d'Alcantara arriva alors , & je ne demeurai pas satisfaite de la



Relation qu'elle lui fit ; ce qui venoit sans doute de ce que nous sommes si misérables que nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par un même chemin que nous ; car je crois qu'elle avoit plus servi Dieu & plus fait pénitence en un an que moi en plusieurs années. Elle tomba malade de la maladie dont elle mourut, & n'eut point de repos jusqu'à ce que l'on dit la Messe chez elle, & qu'on la communiât tous les jours. Comme cette maladie dura long-temps, un Prêtre de grande piété qui lui disoit souvent la Messe, eut peine de la voir ainsi communier tous les jours chez elle ; & ce fut peut-être une tentation du diable, parce que cela se rencontra au dernier jour de sa vie. Ce bon Ecclésiastique ne consacra donc point d'hostie pour elle ; & lorsque la Messe étant achevée, elle vit qu'il ne la communioit pas, elle se mit en telle colere contre lui, qu'il en fut fort scandalisé & vint me le dire. J'en fus aussi extrêmement touchée ; & comme je crois qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit réconciliée avec ce bon Prêtre. Je connus par-là combien il est dangereux de faire en quoi que ce soit notre volonté, & particulièrement dans les choses importantes ; car ceux qui ont l'honneur de recevoir si souvent Notre-Seigneur, doivent s'en reconnoître si indignes, que ce ne soit point par eux-mêmes qu'ils l'entreprennent, mais par l'avis de leur Directeur, afin que l'obéissance supplée à ce qui leur manque pour être en état de s'approcher de cette suprême Majesté. Ce que je viens de raconter étoit à cette dévote femme une occasion de s'humilier, qui lui auroit peut-être fait mériter davantage que ces communions si fréquentes, en lui faisant voir que ce Prêtre n'avoit point de tort, & que Dieu qui connoissoit sa misere &



son indignité, l'avoit ordonné de la sorte. C'est comme en uſoit une perſonne que ſes Conſeſſeurs, par prudence, privoient quelquefois de la communion, parce qu'ils voyoient qu'elle s'y préſentoit fort ſouvent; quoiqu'elle en fût très-ſenſiblement touchée, l'honneur de Dieu lui étoit plus cher que ſa propre ſatiſfaction, & elle lui rendoit graces de ce qu'il avoit fait connoître à ſon Conſeſſeur que la maiſon de ſon ame n'étoit pas une demeure digne d'un ſi grand Seigneur: ainſi elle obéiſſoit tranquillement & humblement, quoique la tendreſſe de ſon amour pour ſon Sauveur lui fit ſouffrir beaucoup de peine, & rien n'auroit été capable de la porter à défobéir à ſon Conſeſſeur.

Quand notre amour pour Dieu n'empêche pas nos paſſions de nous porter à l'offenſer, & que nous rendant incapables d'écouter la raiſon, elles troublent la tranquillité de notre ame, il eſt évident; ce me ſemble; que nous nous recherchons nous-mêmes, & que le diable ne manque pas de ſe ſervir de ces occaſions pour nous nuire autant qu'il le peut. C'eſt pourquoi je ne ſaurois penſer ſans frayeur à ce qui arriva à cette femme; & quoique je ne veuille pas croire que cela ait cauſé ſa perte, la miſéricorde de Dieu étant ſi grande, je ne ſaurois m'empêcher de trembler lorſque je penſe qu'il arriva dans un temps ſi dangereux.

J'ai rapporté cet exemple pour faire connoître aux ames dévotes le ſujet qu'elles ont de craindre, & de bien s'examiner ſur les diſpoſitions où elles doivent être pour recevoir ce grand Sacrement. Si leur intention n'eſt que de plaire à Dieu, ne ſavent-elles pas que l'obéiſſance lui eſt plus agréable que le ſacrifice? & ſi elles méritent davantage en ne communiant point qu'en communiant, quel ſujet

Ont-elles de se troubler ? Ce n'est pas que je trouve étrange que , n'étant pas toutes arrivées à une si grande perfection que de ne rien vouloir que ce que Dieu veut , elles sentent quelque peine dans ces rencontres ; mais je dis que cette peine doit être accompagnée d'humilité. Si elles étoient entièrement dégagées de tout intérêt & de tout amour propre , elles se réjouiroient même , au lieu de s'attrister , de rencontrer cette occasion de plaire à Dieu dans une chose qui lui est si agréable : elles s'humilieroient & seroient assez contentes de communier spirituellement. Mais , parce que ce grand désir de recevoir Notre-Seigneur est , principalement dans les commencemens , une grace qu'il nous fait , je ne saurois , comme je l'ai dit , m'étonner que l'on sente la peine d'en être privée : je désire seulement que l'on ne s'en trouble point , & que l'on tire de là des sujets de s'humilier. Si on s'en inquiete , si on s'en altere , & si on s'en émeut contre le Confesseur , qui peut douter que ce ne soit une tentation manifeste ? Si , contre l'ordre du Confesseur , quelqu'une avoit la hardiesse de communier , je ne voudrois nullement participer au mérite qu'elle prétendrait tirer de sa communion , puisque nous ne devons pas en de semblables rencontres être juges de nous-mêmes ; cela n'appartenant qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier & de délier. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous donner la lumière qui nous est nécessaire , & de nous assister de son secours , afin que nous n'abusions point de ses faveurs en des occasions si importantes :

---

 CHAPITRE XXIX.

*Effets de la sainte Eucharistie. Importance de l'Action de Graces.*

**L**E pain de chaque jour que nous demandons à Dieu dans l'Oraison Dominicale, est ou le pain du corps, ou l'Eucharistie qui est le pain des ames: demande qui voudra ce pain terrestre; mais, quant à nous, prions le Pere éternel de nous rendre dignes de lui demander notre pain céleste. Demandons-lui que, puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre ame, & lui fasse connoître qu'il est la nourriture qui soutient sa vie, & la nourriture la plus délicieuse de toutes.

Mais doutez-vous que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps? Non-seulement elle le nourrit, mais elle sert de remede à ses maladies. Je fais que cela est véritable; car je connois une personne sujette à de grandes infirmités, qui étant souvent travaillée de douleurs pressantes lorsqu'elle alloit à la sainte table, s'en trouvoit si parfaitement délivrée après avoir communiqué, qu'il sembloit qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivoit ordinairement, & ces maux n'étoient point des maux cachés, mais fort évidens, & qui à mon avis ne pouvoient se feindre. Or, parce que les merveilles que ce pain sacré opere en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, & que je fais être  
 fort

fort véritable. Notre-Seigneur lui avoit donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendoit dire à quelqu'un qu'il auroit souhaité d'être venu au monde dans le temps où Jesus-Christ notre Sauveur & tout notre bien conversoit avec les hommes, elle en rioit en elle-même, parce que croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très-sainte Eucharistie qu'elle auroit pu faire alors, elle ne comprenoit pas qu'on pût désirer davantage.

Je fais aussi de cette personne, que durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyoit aussi certainement, lorsqu'elle communioit, que Notre-Seigneur entroit chez elle, que si elle l'eût vu de ses propres yeux. Elle tâchoit de recueillir en elle-même tous ses sens, pour leur faire connoître en quelque sorte le bien qu'elle possédoit; ou pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connoître. Ainsi elle se considéroit comme étant aux pieds de Jesus-Christ, où elle pleuroit avec la Madelaine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du Pharisien; & quoiqu'elle ne sentît pas une grande dévotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle étoit très-heureuse d'être là, elle s'y entretenoit avec son Epoux. En effet, si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler & renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur en la croix & en d'autres mystères de sa passion où nous nous représentons ce qui s'est passé; mais c'est une chose présente, & une vérité indubitable, qui fait que nous n'avons point besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jesus-Christ,

puisque nous savons qu'il demeure en nous, jusqu'à ce que les accidens du pain soient consumés par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes, si nous perdions par notre négligence une occasion si favorable de nous approcher de lui?

Si, lorsqu'il étoit dans le monde, le seul attouchement de ses habits guériffoit les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, & qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes? Cette suprême Majesté est trop libérale pour ne payer pas ses hôtes libéralement quand ils le reçoivent avec l'honneur & le respect qui lui sont dûs. Si vous avez peine de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devons désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il étoit autrefois sur la terre revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le Ciel tout resplendissant de gloire. Qui seroit celle de nous qui, dans une aussi grande foiblesse qu'est la nôtre, seroit capable de soutenir ses regards, & comment pourrions-nous demeurer dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge & qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande Majesté, auroit-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensée? Mais sous les accidens du pain il se rabaisse & fait que j'ose traiter avec lui; de même que quand un Roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie & de respect qu'auparavant, & qu'il soit obligé de le souffrir, puisqu'il a voulu se

déguiser ; autrement qui oseroit , avec tant d'indignité , de tiédeur & de défauts , s'approcher de Jesus-Christ ? O qu'il paroît bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir , & que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer ; ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connoît devoir en faire un bon usage ; car , quoiqu'ils ne le voient pas des yeux du corps , ils ne laissent pas de le voir , puisqu'il se montre à leur ame par de grands sentimens intérieurs , & en d'autres manieres différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui , & pour vous enrichir de ses graces , ne perdez pas un temps aussi favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez faire un si grand progrès dans la piété , & où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors , & de vous tenir près de lui ; & à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs , faites que votre ame demeure toute entiere en la présence de son Seigneur , parce qu'étant son véritable maître , il ne manquera pas de l'instruire , quoiqu'il le fasse d'une maniere qu'elle-même ne comprend pas ; mais si , en détournant aussi-tôt vos pensées de lui , vous manquez au respect que vous devez à ce Roi de gloire , qui est au-dedans de vous , ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais combien ce temps d'après la sainte communion nous est favorable pour être instruits par notre Maître , pour entendre dans le fond du cœur ses paroles intérieures , pour baiser ses pieds sacrés en reconnoissance de ce qu'il a



daigné nous donner ses saintes instructions, & pour le prier de ne point s'éloigner de nous. Si, pour lui demander en un autre temps la même chose, nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce seroit une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en seroit une, sans doute, si ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, & cette personne venant nous voir, nous la quittions sans lui rien dire, pour aller nous entretenir avec ce portrait; mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint, & que j'y prends un très-grand plaisir? c'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, & nous fait connoître son absence par les sécheresses où il nous laisse. Alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerois ne pouvoir jamais tourner les yeux sans le voir; car sur quel objet plus saint & plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue, que sur celui qui a tant d'amour pour nous, & qui est le principe & la source de tous les biens? O que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation & tant d'autres!

Puis donc qu'après avoir reçu la très-sainte Eucharistie, vous avez au-dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'ame, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur; car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore, & je voudrois le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communié, & vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin



Epoux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse en diverses manieres connoître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connoître.

## CHAPITRE XXX.

*Effets admirables de l'amour de Dieu : & quels sont ceux que la réception de la sainte Eucharistie doit opérer dans les ames.*

QUAND le saint Epoux du Cantique des Cantiques a baisé une ame d'un baiser de sa bouche, & qu'il a profondément établi son amour dans son cœur, il le lui fait connoître par diverses marques, telles que sont celles d'avoir pour toutes les choses de la terre le mépris qu'elles méritent ; de ne souhaiter aucun bien de ce monde, parce qu'on en connoît le néant ; de ne chercher de consolation qu'avec les personnes qui ont de l'amour pour lui ; de trouver la vie ennuyeuse, & autres dispositions semblables. Leur seule appréhension est de n'être pas dignes qu'il se serve d'elles en des occasions où il y ait beaucoup à souffrir ; & c'est en ces rencontres où je viens de dire que l'amour & la foi agissent sans écouter ce que l'entendement leur représente.

Voici une comparaison qui pourra vous le faire comprendre. Un homme se trouve esclave des Maures, & ne peut, à cause de l'extrême pauvreté de son pere, espérer de recouvrer sa liberté que par le moyen d'un intime ami qu'il a. Si cet ami, voyant que son bien ne suffit pas pour le racheter,

se résout de se rendre esclave au lieu de lui , afin de le délivrer , la discrétion vient aussi-tôt lui représenter qu'il se doit plus à lui-même qu'à son ami ; qu'il n'auroit peut-être pas tant de force que lui pour demeurer ferme dans la foi ; qu'il ne pourroit sans imprudence s'engager dans un si grand péril , & d'autres raisons non moins apparentes ; mais la générosité de ce parfait ami est si grande , qu'il ne les écoute point.

Ainsi , ô véritable amour de mon Dieu , que vous êtes puissant , puisque rien ne vous paroît impossible , & qu'heureuse est l'ame à qui Dieu donne cette paix qui lui fait mépriser tous les travaux & tous les périls , sans pouvoir être touchée d'aucune autre crainte que de ne pas le servir comme elle le souhaite , & comme il mérite de l'être.

Vous n'ignorez pas , sans doute , mes Filles , que Saint Paulin , Evêque de Nole , touché des larmes d'une veuve dont le fils étoit prisonnier , se rendit esclave au lieu de lui , pour le tirer de captivité. Comme il ne fit cette action ni pour un fils ni pour un ami , mais par le mouvement d'une charité plus élevée , & qui ne pouvoit procéder que de son ardent amour pour Jesus-Christ , il est visible qu'il avoit reçu de lui cet amour & cette paix dont j'ai parlé : ainsi on ne doit pas s'étonner qu'il ait voulu imiter , en quelque sorte , ce qu'il a plu à ce divin Sauveur de souffrir pour nous , lorsqu'il est venu du Ciel sur la terre pour nous affranchir de la servitude du démon , & chacun fait l'heureux succès qu'eut la charité si extraordinaire de ce grand Evêque.

J'ai connu , & vous avez vu ce Religieux du même Ordre du bienheureux Pierre d'Alcantara qui me vint trouver tout fondant en pleurs par

le violent désir qu'il avoit de délivrer un captif en se mettant en sa place. Nous en conférâmes ensemble, & son Général accorda enfin cette permission à ses instantes prieres; mais lorsqu'il n'étoit qu'à quatre lieues d'Alger, Dieu le retira à lui; & qui peut douter de la récompense qu'il a reçue? Néanmoins assez de gens d'entre ceux qui affectent la qualité de discrets, & qui passent pour tels dans le monde, lui disoient qu'il faisoit une folie; & comme nous ne sommes pas encore arrivées jusqu'à un si haut degré d'amour pour Dieu que celui qu'avoit ce saint Religieux, nous sommes capables de faire un semblable jugement; mais y a-t-il au contraire une plus grande folie que d'attribuer à prudence cette dangereuse discrétion qui nous fait ainsi passer la vie comme dans un profond sommeil, au lieu que l'amour de Dieu devoit nous réveiller pour travailler sans cesse à lui plaire?

Vous voyez donc, mes Filles, que nous ne saurions, sans une assistance toute particuliere de Dieu, nous porter à de si grandes actions. Ne vous laissez donc jamais de demander à votre divin Epoux cet amour & cette paix dont j'ai parlé; c'est le moyen de vous élever de telle sorte au-dessus de ces vaines craintes & de cette fausse prudence du siècle qui voudroient troubler votre repos, que vous puissiez, sans vous en émouvoir, les fouler aux pieds.

Si un Roi épousoit une simple paysanne, & qu'il en eût des enfans, ne seroient-ce pas des Princes, nonobstant la bassesse de l'extraction de leur mere? ainsi, lorsque Notre-Seigneur a fait une si grande faveur à une ame que de la prendre pour son épouse, ne sera-ce donc pas la faute de cette ame, si l'on ne voit naître de ce divin mariage des

défirs ardens , des résolutions généreuses , & des actions héroïques ?

Je suis très - persuadée que si nous approchions de l'adorable Eucharistie avec une grande foi & un grand amour , une seule communion nous enrichiroit des trésors célestes : à combien plus forte raison , tant de communions devroient-elles donc y suffire ? mais faut-il s'étonner que nous en tirions si peu de fruit , puisqu'il semble que nous n'approchions de la sainte table que par cérémonie & par coutume ? Misérable monde , qui nous fermez ainsi les yeux pour nous empêcher de voir le bonheur éternel que nous pourrions acquérir si nous recevions ce grand Sacrement avec un cœur tout brûlant d'amour pour notre Sauveur , & de charité pour notre prochain !

« O Seigneur du Ciel & de la terre , est-il possible que nous soyons capables de recevoir dans un corps mortel , des preuves si extraordinaires de votre amour ? & est-il possible que nous ne voulions pas comprendre quelles sont les faveurs dont le Cantique des Cantiques fait voir qu'un Dieu tout-puissant veut bien honorer les ames ? O faveurs inconcevables , ô paroles si douces & si pénétrantes qu'une seule devoit , par la tendresse de notre amour pour vous , mon Sauveur , nous faire tomber dans une sainte défaillance ! Soyez béni à jamais , de ce qu'il ne tient pas à vous que nous ne jouissions d'un si grand bonheur. En combien de diverses manières avez-vous voulu , & voulez-vous encore tous les jours nous témoigner votre amour ? Je ne vous demande , mon Sauveur , autre chose en ce monde , sinon de m'honorer d'un baiser de votre divine bouche , qui produise en moi un tel effet

» que je ne puisse, quand je le voudrois, me re-  
 » froidir dans cet amour, & me ralentir dans cette  
 » étroite union que vous voulez bien me faire la  
 » grace que j'aie pour vous & avec vous. Faites,  
 » ô souverain maître de ma vie, que ma volonté  
 » soit toujours tellement soumise à la vôtre, que  
 » rien n'étant capable de l'en séparer, je puisse  
 » vous dire : ô mon Dieu, qui êtes toute ma gloire,  
 » que le lait qui coule de vos divines mamelles, est  
 » plus délicieux que le vin !





## SECONDE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Joie & changement de Sainte Thérèse au moment où elle prit l'habit de Religieuse.*

**J**E crois pouvoir dire avec vérité que quand j'aurois été prête à rendre l'esprit, je n'aurois pas souffert davantage que je le fis au sortir de la maison de mon pere pour entrer dans le monastere : il me sembloit que tous mes os se détachent les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'étoit pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avois pour mon pere & pour mes proches ; & il étoit si violent, que si Notre-Seigneur ne m'eût assistée, je n'aurois jamais pu continuer dans ma résolution ; mais il me donna la force de me surmonter moi-même, & ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir : personne ne s'apperçut de celle qui se passoit dans mon cœur ; chacun croyoit, au contraire, que je faisois cette action avec grande joie. Mais dès que je me vis revêtue de ce saint habit, c'est alors que ma joie fut incomparable, & elle a toujours continué jusqu'à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon ame : je ne trouvois rien que d'agréable dans tous

les exercices de la religion : je balayois quelquefois la maison dans les heures que je donnois auparavant à mon divertissement & à ma vanité ; & j'avois tant de plaisir à penser que j'étois délivrée de ces vains amusemens & de cette folie, que je ne pouvois assez m'en étonner, ni comprendre comment un tel changement s'étoit pu faire. Ce souvenir fait encore maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu ; car je fais, par diverses expériences, que quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions ; mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie & notre récompense d'autant plus grandes, que nous aurons plus à combattre : & il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs & des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai, comme je viens de le dire, expérimenté diverses fois en des occasions fort importantes : c'est pourquoi, si j'étois capable de donner conseil, je ne serois jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, & nous l'inspire plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter, puisque, si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte, elle ne sauroit ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.





---

 CHAPITRE II.

*Les troubles de la Religion en France ont engagé Sainte Thérèse à établir une observance si étroite dans son Ordre.*

**J'**APPRIIS, lorsqu'on commença à fonder le monastère de S. Joseph d'Avila, les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les hérétiques, & combien ils s'y fortifioient de jour en jour; j'en fus très-vivement touchée; je pleurois en la présence de Dieu, & le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'ames qui se perdoient dans ce Royaume. Mais voyant que je n'étois qu'une femme, & encore si mauvaise & très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirois, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis & si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi je résolus de faire ce qui dépendoit de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrois, & tâcher de porter les Religieuses avec qui je vivois, à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiois en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui; j'espérai que, ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figuroit, mes défauts seroient couverts par leurs vertus, & je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous

occupant toutes à prier pour les Prédicateurs, pour les défenseurs de l'Eglise, & pour les hommes sçavans qui soutiennent sa querelle.

« O mon Rédempteur, comment puis-je entrer  
 » dans ce discours sans me sentir déchirer le cœur?  
 » Quels sont maintenant les Chrétiens? faut-il que  
 » vous n'ayez point de plus grands ennemis que  
 » ceux que vous choisissiez pour vos amis, que vous  
 » comblez de plus de faveurs, parmi lesquels vous  
 » vivez, & à qui vous vous communiquez par les  
 » Sacremens? Certes, mon Dieu, celui qui quitte  
 » aujourd'hui le monde, ne quitte rien; car que  
 » pouvons-nous attendre des hommes, puisqu'ils ont  
 » si peu de fidélité pour vous-même? Méritons-nous  
 » qu'ils en aient davantage pour nous que pour  
 » vous? & leur avons-nous fait plus de bien que  
 » vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils  
 » nous aiment plus qu'ils ne vous aiment? » Que  
 » pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui,  
 » par la miséricorde de Dieu, avons été tirées du  
 » milieu de cet air si contagieux & si mortel?

J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'ames se perdre sans en être outrée de douleur: je fais que pour celles qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdît point davantage.

O mes Filles en JESUS-CHRIST, aidez-moi à prier Notre-Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal: c'est pour ce sujet que nous sommes ici assemblées: c'est l'objet de notre vocation: c'est le juste sujet de nos larmes: c'est à quoi nous devons nous occuper: c'est où doivent tendre tous nos désirs: c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, & non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières. Car je confesse que je me

ris , ou plutôt que je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instance à nos prières , jusqu'à désirer même que nous demandions pour elles à Dieu de l'argent & des revenus ; au lieu que je voudrois au contraire le prier de leur faire la grace de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Quoi ! toute la Chrétienté est en feu , & nous perdrons le temps en des demandes qui , si Dieu nous les accordoit , ne serviroient peut-être qu'à fermer à une ame la porte du Ciel ! Non assurément , mes Sœurs , ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes ; & s'il ne falloit avoir quelque égard à la foiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation qu'il seroit bon de leur donner si nous le pouvions , je serois fort aise que chacun fût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans nos monastères.

---

### CHAPITRE III.

*Joie de Sainte Thérèse & de ses Filles , lorsque dans la fondation de leurs Monastères , elles étoient parvenues à la clôture.*

**I**L faut l'avoir éprouvé pour comprendre quelle étoit notre joie en nos fondations , quand nous nous trouvions dans une clôture où les personnes séculières ne pouvoient entrer , parce que , quoique

nous les aimions beaucoup, nulle consolation n'é-  
gale celles que nous avons d'être seules. Il me sem-  
ble qu'on peut alors nous comparer à des poissons  
qui rentrent dans l'eau d'où on les avoit tirés;  
car les ames nourries dans les eaux vives des fa-  
veurs de Dieu, se voyant comme prises en des  
filets quand on les engage dans le commerce du  
monde, peuvent à peine respirer jusqu'à ce qu'elles  
rentrent dans leur sainte solitude. Je l'ai remarqué  
en toutes nos Sœurs, & je fais par expérience que  
les Religieuses qui désirent de sortir pour conver-  
ser avec les séculiers, ou de communiquer beau-  
coup avec eux, n'ont jamais goûté de cette eau vive  
dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine, & que  
cet Epoux céleste s'éloigne d'elles avec justice,  
quand il voit qu'elles ne connoissent pas l'extrême  
bonheur qu'elles ont de demeurer avec lui. J'appré-  
hende que ce malheur ne leur arrive de l'une de  
ces deux causes, ou de n'avoir pas embrassé pure-  
ment pour son amour la profession religieuse, ou  
de ne pas assez connoître la faveur qu'il leur a faite  
de les appeler à son service, & de les empêcher,  
par ce moyen, d'être assujetties à un homme qui  
est souvent cause de leur mort, non-seulement  
temporelle, mais éternelle. « O JESUS-CHRIST,  
» mon Sauveur & mon saint Epoux, qui êtes tout  
» ensemble véritablement Dieu & véritablement  
» homme, une si grande faveur doit-elle donc être  
» si peu estimée? Rendons-lui grace, mes Sœurs,  
de nous l'avoir faite, & ne cessons point de louer  
ce puissant Roi, qui, pour nous récompenser de  
quelques petits travaux qui ont si peu duré & qui  
ont même été mêlés de diverses consolations, nous  
prépare un Royaume qui n'aura jamais de fin.

## CHAPITRE IV.

*Exhortation aux Religieuses du Monastere de Saint Joseph d'Avila, sur la pauvreté : avantages qu'elle procure.*

NE vous imaginez pas, mes Sœurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions & des adresses humaines, autrement vous mourrez de faim, & avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin Epoux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont les moins affectionnés, vous donneront de quoi vivre, quoiqu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, ô que bienheureuses seroient les Religieuses de Saint Joseph ! Je vous conjure au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire ; & puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture. Si vous ne le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui Notre-Seigneur permet d'avoir du revenu, prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes Filles, il y auroit de la folie ; car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? & vos soins inspireroient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point, pour les engager à vous

Vous faire des charités ? remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, & qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, & ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriveroit, ce seroit sans doute pour notre avantage ; de même que la gloire des Saints s'est augmentée par le martyre. O que ce seroit un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plutôt d'une vie & d'un bonheur qui ne finiront jamais !

Pesez bien, je vous prie, mes Sœurs, l'importance de cet avis, que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car, tandis que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je fais par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin ; & Notre-Seigneur fait qu'il est très-vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne seroit-ce pas tromper le monde, puisque voulant passer pour pauvres, il se trouveroit que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence ? Certainement j'en aurois du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderoient l'aumône ; & Dieu nous garde que cela soit. Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneroient enfin en coutume ; & il pourroit arriver que nous demanderions ce qui ne seroit pas nécessaire, à des

personnes qui en auroient plus besoin que nous ; il est vrai qu'elles pourroient gagner en nous les donnant ; mais nous y perdrons sans doute beaucoup.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes Filles, que vous tombiez dans cette faute : & si cela devoit être, j'aimerois encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône, & pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans votre esprit ; mais si ce malheur arrivoit en cette maison, celle-là même qui seroit la moindre de toutes les Sœurs, devoit pousser des cris vers le Ciel, & représenter avec humilité à sa Supérieure, que cette faute est si importante, qu'elle ruineroit peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec la grace de Dieu, que cela ne sera point ; qu'il n'abandonnera pas ses servantes, & que quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir ne seroit utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes Filles, que Dieu a permis, pour votre bien, que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avois fait vœu de l'être, j'ai été long-temps folle d'esprit : & ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une ame de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du



monde. Car pourquoi me soucierois-je d'avoir la faveur des Grands & des Princes, si je ne voulois ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, & si j'étois très-fâchée de rien faire pour leur plaire, qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose? Comment pourrois-je désirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement? Je tiens que les honneurs & les richesses vont presque toujours de compagnie: celui qui aime l'honneur ne sauroit haïr les richesses, & celui qui méprise les richesses ne se soucie guere de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie. Pour moi; il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien; car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, & l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul; & l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne; je le fais par expérience.

Puis donc, mes Filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, & que ceux qui doivent bien le savoir, m'ont appris que les Saints Peres qui ont été les fondateurs de notre Ordre, l'ont, des le commencement, tant estimée & si exactement pratiquée qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre; si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur, en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter en l'intérieur. Nous n'avons que

deux heures à vivre : la récompense qui nous attend est très-grande : & quand il n'y en auroit point d'autre que de faire ce que Notre-Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin Maître ?

Je le dis encore : ce sont-là les armes qui doivent paroître dans nos enseignes ; & il n'y a rien en quoi nous ne devions témoigner notre amour pour la pauvreté ; dans nos logemens, dans nos habits, dans nos paroles, & par-dessus tout, dans nos pensées. Tandis que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grace de Dieu, l'observance soit bannie de cette maison : car, comme disoit sainte Claire, la pauvreté est un grand mur ; & elle ajoutoit, qu'elle vouloit s'en servir, & de celui de l'humilité, pour enfermer ses monasteres. Il est certain que si l'on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence & toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues & plus fortifiées par elles que par de somptueux édifices.

---

## CHAPITRE V.

*Vive recommandation aux mêmes Religieuses de ne point construire de beaux bâtimens.*

SEIGNEUR mon Dieu, que les superbes bâtimens & les plaisirs extérieurs sont peu capables de donner des consolations intérieures ! Je vous conjure, mes Sœurs, pour l'amour que vous portez à la suprême Majesté, de demeurer toujours dans un grand détachement à l'égard de ces maisons magnifiques &

somptueuses, & d'avoir sans cesse devant les yeux ces saints Fondateurs de notre Ordre qui sont nos peres, que nous savons être arrivés par la pauvreté & l'humilité, à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.

J'ai éprouvé que moins le corps a ses commodités, plus l'ame ressent de joie. Quel avantage pouvons-nous tirer de ces grands logemens, n'ayant l'usage que d'une cellule? & que nous importe qu'elle soit belle & spacieuse, puisque nous ne devons pas nous occuper à en regarder les murailles? Considérons combien peu de temps il nous reste à demeurer dans ces maisons matérielles; il faut les quitter avec la vie, qui, quelque longue qu'elle soit, passera si vite. Tout ce qui paroît de plus rude ne doit-il pas nous sembler doux, lorsque nous pensons que moins nos sens auront eu de contentement ici-bas, plus nos ames en recevront dans cette heureuse éternité dont les divers degrés de gloire sont proportionnés à l'amour qui nous aura fait imiter les actions de notre divin Époux? Témoignons-lui notre respect, & aux saints Peres nos fondateurs, en nous conformant à la vie qu'ils ont menée sur la terre: & si notre foiblesse nous rend incapables de marcher en toutes choses sur leurs pas, faisons au moins ce qui n'intéresse pas tellement notre santé qu'il y aille de notre vie. Il ne s'agit que d'un peu de travail & d'un travail agréable, comme il l'étoit à ces grands Saints. La résolution n'en est pas plutôt prise, que la difficulté que l'on y trouvoit s'évanouit; & la peine n'est que dans le commencement.

Je conjure au nom de Jesus-Christ & de son précieux sang, celles qui viendront après nous, de se bien garder de faire de ces bâtimens superbes; & si c'est une priere que je puisse faire en conscience, je

prie Dieu , que si elles se laissent emporter à un tel excès , ces bâtimens tombent sur leurs têtes , & qu'ils les écrasent toutes : car , mes Filles , quelle apparence y auroit-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres ? Mais Dieu ne permette pas , s'il lui plaît , que nous ayons jamais autre chose que de vil & de pauvre. Imitons en quelque chose notre Roi , il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né , & la croix où il est mort. Etoient-ce là des demeures fort agréables ? Quant à ceux qui font de grands bâtimens , ils en savent les raisons , & ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne fais pas.

Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement , & que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y auroit-il que la maison de quelques pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit ? Les vrais pauvres doivent-ils en faire ? & auroit-on compassion d'eux s'ils en faisoient ?

---

## C H A P I T R E VI.

*Obligation dans les Monasteres de Religieuses , de prier Dieu pour les Ecclésiastiques & les Religieux qui travaillent dans le monde. Priere de Sainte Thérèse.*

P UISQUE l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle , est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès , & que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter , il me semble que nous devons agir comme feroit un Prince qui , voyant que ses ennemis ravageroient tout son pays , & qu'il ne

seroit pas assez fort pour leur résister en campagne, se retireroit avec quelques troupes choisies dans une place qu'il seroit extrêmement fortifier, d'où il feroit, avec ce petit nombre, des sorties qui les incommoderoient beaucoup plus que ne pourroient faire de grandes troupes mal aguerries : car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux, & au pis aller, on ne sauroit périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traître parmi ces gens-là. Or, mes Sœurs, la famine peut bien nous presser dans nos monasteres, mais non pas nous contraindre de nous rendre, elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? c'est pour vous faire connoître que ce que nous devons demander à Dieu, est qu'il ne permette pas que dans cette place où les bons Chrétiens se sont retirés, il s'en trouve qui aillent se jeter du côté des ennemis; mais qu'il fortifie la vertu & le courage des Prédicateurs & des Théologiens qui sont comme les chefs de ces troupes, & fasse que les Religieux qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Cela importe infiniment, parce que c'est des forces ecclésiastiques & non pas des séculières que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre Roi, efforçons-nous au moins d'être telles que nos prieres puissent aider ceux de ces serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pour quoi j'insiste tant sur ce sujet, & vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous

ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements & des conversations du monde. Cette faveur est plus grande que vous ne le sauriez croire; & ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir: il ne seroit pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les foibles & d'encourager les timides; car à quoi seroient bons des soldats qui manqueroient de Capitaine? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes; qu'ils conversent avec les hommes, & qu'entrant dans les palais des Grands & des Rois, ils y paroissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

Or pensez-vous, mes Filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde, & pour s'engager dans les affaires du monde? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde, & pour être en même temps, dans son cœur, non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde; pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement, & enfin, pour être des Anges & non pas des hommes? car, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas de porter le nom de Capitaines: & je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules; ils feroient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres; & que s'ils ne sont bien affermis dans la piété, & fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, & de se détacher de toutes les choses périssables, pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauroient



empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'affûrer qu'il ne leur pardonnera pas; mais qu'il remarquera jusqu'à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection! car ils la connoissent, non pour la fuivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, & s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandemens; mais pour employer cette connoissance à examiner & à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte, qu'ils prennent pour une imperfection & pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance toute extraordinaire, pour s'engager dans un si grand & si périlleux combat?

Tâchez, je vous prie, mes Sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine Majesté: la première, que parmi tant de personnes savantes & tant de Religieux, il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit être nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, & qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits: la seconde, que lorsqu'ils seront engagés dans une guerre si importante, Notre-Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des Sirenes qui se



rencontrent sur une mer si dangereuse. Que si dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prieres contribuer en quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, & je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison où je prétends que l'on garde la regle de la Sainte Vierge notre Reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquoit au commencement.

Ne croyez pas, mes Filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette priere, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-même. Croyez-moi, nulle priere n'est meilleure ni plus utile; & si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous réponds qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir: mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerois jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvois par mes oraisons, être cause du salut d'une ame; & à plus forte raison, si je pouvois servir à plusieurs & à la gloire de Notre-Seigneur? Méprisez, mes Sœurs, des peines qui ne sont que passageres, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Tâchez de vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait: traitez toujours de ce qui regarde votre salut avec des personnes doctes & capables; il y va de sa gloire & du bien de son Eglise, qui sont le but de tous mes desirs.

J'avoue que ce seroit une grande témérité à moi de croire que je pusse contribuer en quelque chose pour obtenir une telle grace; « mais je me confie,

» mon Dieu, aux prieres de vos servantes avec  
» qui je suis, parce que je fais qu'elles n'ont autre  
» dessein ni autre prétention que de vous plaire.  
» Elles ont quitté pour l'amour de vous, le peu  
» qu'elles possédoient, & auroient voulu quitter  
» davantage pour vous servir. Comment pourrai-je  
» donc croire, ô mon Créateur, qu'étant aussi re-  
» connoissant que vous êtes, vous rejetassiez leurs  
» demandes? Je fais que lorsque vous étiez sur la  
» terre, non-seulement vous n'avez point eu de mé-  
» pris pour notre sexe, mais vous avez même ré-  
» pandu vos faveurs sur plusieurs femmes avec une  
» bonté admirable. Quand nous vous demanderons  
» de l'honneur, ou de l'argent, ou du revenu,  
» ou quelque-une de ces autres choses que l'on re-  
» cherche dans le monde, alors ne nous écoutez  
» point : mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô  
» Pere Eternel ! celles qui ne vous demandent que  
» ce qui regarde la gloire de votre Fils, qui met-  
» tent toute la leur à vous servir, & qui donne-  
» roient pour vous mille vies ? Je ne prétends pas  
» néanmoins, Seigneur, que vous accordiez cette  
» grace pour l'amour de nous : je fais que nous ne  
» la méritons pas ; mais j'espère de l'obtenir en con-  
» sidération de votre Fils : ayez seulement égard à  
» ses mérites, & à ceux de la glorieuse Vierge sa  
» mere, des Martyrs & de tous les Saints qui ont  
» donné leur vie pour votre service. Mais hélas,  
» mon Seigneur, qui suis-je, pour oser au nom de  
» tous vous présenter cette requête ? Ha ! mes Filles,  
» quelle mauvaise médiatrice pour faire une telle  
» demande pour vous, & pour l'obtenir ! Ma témé-  
» rité ne servira-t-elle pas plutôt d'un sujet très-  
» juste pour augmenter l'indignation de ce redouta-  
» ble & souverain Juge dont j'implore la clémence ?

» Mais, Seigneur, puisque vous êtes un Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre péchereffe, de ce ver de terre, & pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez pas mes péchés; considérez plutôt mes desirs & les larmes que je répands en vous faisant cette priere; je vous en conjure par vous-même. Ayez pitié de tant d'ames qui se perdent: secourez, Seigneur, votre Eglise, arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la Chrétienté; & faites luire votre lumiere parmi ces ténèbres».

## CHAPITRE VII.

*Amitiés particulieres très-dangereuses dans les Communautés.*

**I**L en est qui s'imaginent que l'excès d'amitié ne peut être dangereux dans les communautés; il est néanmoins si préjudiciable, & entraîne tant d'imperfections après soi, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux, qui puissent le croire: le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette affection démesurée passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection, en connoissent bien le danger, & savent que cette affection mal réglée affoiblit peu à peu la volonté, & l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, entre les femmes qu'entre les hommes, & apporte un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les Sœurs; que l'on sent le déplaisir qui est fait à son

amie ; que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner ; que l'on cherche l'occasion de lui parler , sans avoir le plus souvent rien à lui dire , sinon qu'on l'aime , & autres choses impertinentes , plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si rarement que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer , que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues & des factions dans les monasteres : car quand on ne s'aime que pour servir sa divine Majesté , les effets le font bientôt connoître , en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aident pour satisfaire leur passion , celles-ci cherchent au contraire , dans l'affection qu'elles se portent , un remede pour vaincre leurs passions.

Quant à cette dernière sorte d'amitié , je souhaiterois que dans les grands monasteres , il s'en trouvât beaucoup ; car pour celui-ci qui est peu nombreux , toutes les Sœurs doivent être amies , toutes doivent se chérir , toutes se doivent assister , & quelque saintes qu'elles soient , je les conjure pour l'amour de Notre-Seigneur , de bien se garder de ces singularités où je vois si peu de profit , puisque entre les freres même , c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux , qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi , mes Sœurs , quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude , il conduit à une grande perfection ; il produit dans l'ame une grande paix , & fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Si notre inclination nous porte à aimer plutôt une Sœur qu'une autre , ce qui ne fauroit pas ne point arriver , puisque c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites quand il se rencontre

que la nature les a favorisées de plus de graces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes Filles, & les biens intérieurs: ne négligeons aucun soin pour nous désabuser de ces biens extérieurs, & ne souffrons point que notre volonté soit esclavée, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas! mon Dieu mon Sauveur, qui pourroit compter combien de sottises & de niaiseries tirent leur origine de cette source? mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces foiblesses qui se trouvent parmi les femmes, ni de les faire connoître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en détail. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir, je dis de les voir, car, par la miséricorde de Dieu, je n'y suis jamais guère tombée. Je les ai remarquées souvent, & je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monasteres, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je fais que rien n'est plus capable d'empêcher les Religieuses d'arriver à une grande perfection, & que dans les Supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialités & de ces amitiés dangereuses, aussi-tôt qu'elles commencent à naître; mais il le faut faire avec adresse & avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remede pour cela, de n'être ensemble qu'aux heures ordonnées, & de ne point se parler, mais de demeurer séparées;

Comme la regle le commande, & se retirer chacune dans sa cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastere, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsque l'on est seule; outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui doit être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées.

---

## CHAPITRE VIII.

### *Langage que doivent tenir les Religieuses.*

CE n'est plus le temps, quand on est dans une Communauté Religieuse, de s'amuser à des jeux d'enfans; tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elle-mêmes elles soient bonnes. Ainsi, vous ne devez jamais user de ces paroles: *m'aimez-vous donc bien? ne m'aimez-vous point?* ni avec vos parens, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne; car il arrivera peut-être que pour disposer quelqu'un de vos freres ou de vos proches, ou quelqu'autre personne semblable à écouter une vérité, & à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens; & même qu'une de ces paroles obligantes, (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet dans leur esprit que plusieurs autres qui seroient purement selon le

langage de Dieu, & qu'ensuite de cette disposition; elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue & dans ce dessein, je ne les désapprouve pas; mais autrement elles n'apporteroient aucun profit, & pourroient nuire sans que vous y prissiez garde. Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant Religieuses, votre occupation est l'oraison? sur quoi, gardez-vous bien de dire: *je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit*, puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes religieuses, qui sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, ce qui ne peut se faire que pour quelque grand bien, & cela n'arrive que très-rarement. Ce doit être là votre maniere d'agir; ce doit être votre langage: que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble; & s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui seroit pour vous le chemin de l'enfer. S'ils vous prennent pour des filles grossieres & inciviles, que vous importe? S'ils vous prennent pour des hypocrites, il vous importe encore moins. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui sont accoutumés à votre langage; car comment celui qui n'entendrait pas l'Arabe pourroit-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne sauroit aucune autre langue? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice; au lieu que vous en recevrez un fort grand de commencer à parler un autre langage; tout votre temps se consumeroit à cela; & vous ne pourriez savoir comme  
moi



moi qui l'ai expérimenté, quel est le mal qu'en reçoit une ame : en voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, & on tombe dans une inquiétude continuelle qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix & la tranquillité d'esprit pour entrer & pour marcher dans le chemin de la perfection.

## CHAPITRE IX.

*Attachement à son Confesseur souvent très-préjudiciable : liberté de le changer & d'en consulter un autre.*

**I**L y a deux sortes de bons amours; l'un est purement spirituel, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité & de la tendresse de notre nature : l'autre est aussi spirituel, mais notre sensualité & notre foiblesse s'y mêlent : c'est toutefois un bon amour, & qui semble légitime; tel est celui qui se voit entre les parens & les amis. Je ne veux maintenant parler que de celui qui est purement spirituel, & sans aucun mélange de passion; car s'il s'y en rencontre, toute la spiritualité qui y paroîtroit s'évanouiroit & deviendroit sensuelle; au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoique moins parfait, avec modération & avec prudence, tout y sera méritoire, & ce qui paroïssoit sensualité, se changera en vertu. Mais cette sensualité se mêle quelquefois si subtilement au premier amour, qu'il est difficile de le discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un Confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affection-

nent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience quand elles reconnoissent en lui beaucoup de vertu & de capacité pour les conduire ; c'est ici que le démon les assiege d'un grand nombre de scrupules.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état, est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas : si elles aiment, qu'elles ne s'en inquietent point ; car si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerons-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'ame ? J'estime, au contraire, que c'est une marque qu'on commence à faire un progrès notable, lorsqu'on aime son Confesseur, quand il est saint & spirituel, & que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu.

Si le Confesseur n'est pas tel que je viens de le dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, & qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or, parce qu'il est difficile de connoître si le Confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue & une grande circonspection. Le meilleur seroit sans doute de faire qu'il ne s'apperçût point qu'on l'aime beaucoup, & de ne lui en jamais parler ; mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne fait comment s'en défendre ; car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur confession se réduit principalement, & qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser : c'est pourquoi je voudrois qu'elles crussent que cela n'est rien, & n'en tinssent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre, si

elles connoissent que tous les avis de leur Confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, & n'a point de vanité; ce qui est très-facile à remarquer, à moins de vouloir s'aveugler soi-même. Mais si elles remarquent que le Confesseur les conduise d'une maniere qui leur puisse donner quelque vanité, tout le reste doit alors leur être suspect; & quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui; mais qu'elles se retirent après s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr dans ces rencontres, sera de dire à la Prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, & de le changer, comme étant le remede le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions & autres semblables, qui sont comme autant de pieges qui nous sont tendus par le démon & où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme savant & habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité,) de se confesser à lui, & de suivre ses avis, puisque si l'on ne cherchoit point de remede à un si grand mal, on pourroit tomber dans de grandes fautes.

Considérez, mes Filles, de quelle importance est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, & travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison, puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu; car autrement elles ne seroient ni des ames d'oraison, ni des ames qui

tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre ; puisque si elles voyoient qu'un Confesseur n'entendît pas leur langage , & qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu , il leur seroit impossible de l'aimer , parce qu'il leur seroit entièrement dissemblable. S'il étoit comme elles dans la piété , il faudroit qu'il fût bien simple & peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée & si peu exposée aux occasions qui l'auroient pu faire naître , & pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même , & inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là , comme je l'ai dit , tout le mal , ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées : c'est celui qui s'y découvre le plus tard , & qui est capable d'en ruiner la perfection , sans que l'on en sache la cause , parce que si le Confesseur lui-même étant vain , donne quelque entrée à la vanité dans le monastere , comme il se trouve engagé dans ce défaut , il ne se met guere en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu , par son infinie bonté , de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand , qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les Religieuses , lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur Confesseur : & si on leur refuse d'aller à un autre , elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit , parce que celui qui devoit y remédier , est celui-là même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte , que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai , m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril. Je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas

permettre qu'aucune de vous éprouve dans un monastere d'une si étroite clôture, ces troubles d'esprit & ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Si la Prieure & le Confesseur sont bien ensemble, qu'ainsi on n'ose rien dire ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde, ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importans, par la crainte de ce trouble & de cette inquiétude où l'on s'engageroit en les disant. O mon Dieu mon Sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen; & que cette dangereuse retenue & ce malheureux point d'honneur coûtent cher! car, par la fausse croyance qu'il y va de la réputation du monastere de n'avoir qu'un Confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gêne d'esprit où il ne pourroit, par d'autres voies, les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre Confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison; & quand celui qu'elles désirent seroit un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même Ordre, on s' imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'Ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes Filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte; puisque, quoiqu'elle ne doive pas s'étendre à avoir beaucoup de Confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaircissent de vos doutes. Je demande au nom de Notre-Seigneur, à celle qui sera Supérieure, de tâcher toujours d'obtenir du Supérieur, pour elle & ses Religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs Confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être: car

Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un Confesseur ignorant, quoiqu'il leur paroisse spirituel, & qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner de la lumière en toutes choses; & il n'est pas impossible de rencontrer des personnes qui soient, tout ensemble, & savantes & spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes Sœurs, que plus Notre-Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, & plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions & vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, & d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les Confesseurs le savent, mais c'est une erreur; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un Confesseur qui avoit fait tout son cours de Théologie, & qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étoient point considérables. Il n'avoit point cependant intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, & il n'y auroit rien gagné; mais il n'en savoit pas davantage, & la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette véritable connoissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu, nous importe infiniment: c'est le fondement solide de l'oraison; & quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine; & si votre Confesseur n'a pas ces qualités, tâchez, de temps en temps, d'aller à un autre. Si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession, de



l'état de votre conscience, avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis, quand bien votre Confesseur auroit de l'esprit & seroit savant, parce qu'il pourroit se tromper, & qu'il seroit très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins de ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance; car à toutes choses il y a remède; & puisqu'une ame est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu, que ne doit-on point faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs ames?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la Supérieure. Je la conjure encore une fois, que puisqu'on ne cherche autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'ame, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Comme il y a différens chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le Confesseur en ignore quelques-uns: & pourvu, mes Filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leurs conseils. Ce même Pere céleste qui vous donne la nourriture nécessaire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer votre ame pour remédier à ce mal, qui est celui de tous que je crains le plus; & quand il arriveroit que le démon tenteroit le Confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce Confesseur verroit que d'autres vous parleroient, il prendroit garde



de plus près à lui, & seroit plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastere; & ainsi je demande, au nom de Notre-Seigneur, au Supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux Sœurs cette liberté; & que s'il se rencontre à Avila des personnes savantes & vertueuses, ce qui est facile à favoir dans un lieu aussi petit, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un Confesseur ordinaire. Je fais que cela est à propos pour plusieurs raisons, & que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand & aussi irrémédiable que seroit celui d'être cause, en leur refusant cette grace, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourroient se résoudre à découvrir; car les maisons religieuses ont cela de propre, que le bien s'y perd promptement si on ne les conserve avec grand soin; au lieu que quand le mal s'y glisse une fois, il est très-difficile d'y remédier; la coutume, dans tout ce qui va au relâchement, se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, & dont je n'aie conféré avec des personnes doctes.



## CHAPITRE X.

*Amour spirituel des ames parfaites pour Dieu & pour ceux qui peuvent contribuer à leur salut. Maniere dont elles aiment les autres créatures.*

**I**L me semble que lorsque Dieu fait connoître clairement à une personne ce que c'est que ce monde; qu'il y a un autre monde; la différence qui se trouve entr'eux; que l'un passe comme un songe, & que l'autre est éternel: ce que c'est que le Créateur, ce que c'est que la créature; quel bonheur c'est d'aimer l'un, & quel malheur c'est d'aimer l'autre: il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connoît toutes ces vérités, & plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, & qu'elle le connoît par expérience & par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seulement & de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une maniere toute autre que nous qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paroîtra peut-être, mes Sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, & que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, & que le sachant aussi-bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas lorsque je dis que ceux à qui Dieu

fait cette grace, & à qui il donne cet amour; sont des ames généreuses & toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques graces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, & nous donnent sujet de louer celui qui en les créant les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas de telle sorte, que cela passe jusqu'à y attacher leur affection; parce qu'il leur semble que ce seroit aimer une chose de néant & comme embrasser une ombre; ce qui leur donneroit une si grande confusion, qu'elles ne pourroient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent ce que c'est que d'aimer & de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées; & quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plutôt en elles-mêmes, qu'elles connoissent que ce n'est qu'une folie, excepté à l'égard de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine. Toutes les autres affections les lassent & les ennuient, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter en rien, & qu'elles seroient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, & de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre-Seigneur est chargé, parce que, ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles; & en l'en

priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, & demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les regardoit point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui nous peuvent aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer, qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on leur pourroit faire & toute la satisfaction qu'on leur pourroit donner dans le monde, leur ame étant disposée de telle sorte, que quand, pour parler ainsi, elles le voudroient, elles n'en sauroient trouver qu'en Dieu & dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourroient tirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être; & sont si persuadées de cette vérité, qu'elles rient en elles-mêmes de la peine où elles étoient autrefois de savoir si l'on récompensoit leur affection par une égale affection.

Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête & permis, de vouloir, quand nous aimons, qu'on nous aime; mais lorsqu'on nous a payées en cette monnoie qui nous paroïssoit si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce à la fin qu'il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes ames ne se soucient non plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut; dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées, qu'à cause qu'elles

savent que le naturel de l'homme est de se laisser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment rien sinon Dieu, je vous réponds qu'elles aiment aussi le prochain, & d'un amour plus véritable, plus utile & même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que de recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, & non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Si vous me demandez : à quoi ces personnes peuvent-elles donc s'affectionner si elles n'aiment pas ce qu'elles voient ? je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, & s'affectionnent à ce qu'elles entendent ; mais les choses qu'elles voient & qu'elles entendent sont permanentes & non passagères ; ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent leurs yeux sur les âmes, pour connoître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé ; & quand elles n'y remarqueroient que quelque disposition au bien, qui leur donne sujet de croire que pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, & il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à procurer leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer, ce qui leur seroit impossible si elles n'avoient de la vertu & n'aimoient beaucoup Dieu. Je dis impossible ; car, quoique ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les services imaginables, & que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature ; ces âmes saintes ne sauroient se résoudre, par ces seules considérations,

à les aimer d'un amour ferme & durable. Elles connoissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas, pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentimens différens des leurs, & qu'ainsi cette amitié ne sauroit durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu & de ses Commandemens, il faut nécessairement qu'elle se termine avec la vie, & qu'en se séparant par la mort, l'une aille d'un côté, & l'autre de l'autre.

Ainsi l'ame à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui étant enchantés des plaisirs, des honneurs & des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leurs malheureux divertissemens. Si donc ces ames parfaites ont de l'amitié pour quelques personnes, ce n'est que pour les porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite les aimer; sachant, comme je l'ai dit, que si elles les aimoient d'une autre sorte, cette amitié ne dureroit pas, & leur seroit préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles; & elles donneroient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jesus, qui est tout ensemble notre bien & l'exemple du parfait amour !





---



---

 CHAPITRE XI.

*Qualités admirables de l'amour que les personnes saintes ont pour les ames à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est d'avoir part à leur amitié. La compassion que les ames, même les plus parfaites, doivent avoir pour les foiblesses d'autrui.*

C'EST une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une ame. Que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soin il fait prendre de la recommander aux prieres des gens de bien, quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Si après s'être avancée elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ; on perd l'appétit & le sommeil, on est dans une peine continuelle, & on tremble par l'appréhension que cette ame ne se perde & ne se sépare de nous pour jamais ; car, quant à la mort du corps, ces personnes embrasées de charité ne la considerent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est-là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend & ne désire que de voir cette ame devenir riche des biens du Ciel.

C'est-là ce qui mérite de porter le nom d'amour, & non pas ces infortunés amours du monde, par



lesquels je n'entends point ces amours criminels & impudiques dont le seul nom doit nous faire horreur; car, pourquoy me tourmenterois-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, & dont le moindre mal est si grand que l'on ne sauroit trop l'exagérer? Nous ne devons jamais, mes Sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence; cela ne pouvant jamais nous servir, & nous pouvant beaucoup nuire; mais j'entends parler de cet amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les unes aux autres, & de celui que nous avons pour nos parens & pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête que notre ame n'en soit touchée de douleur, elle ne peut souffrir la moindre peine sans que nous ne perdions presque patience; & ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet amour qui est tout de charité; car, quoique notre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussi-tôt à notre secours, & nous fait considérer s'ils sont utiles pour son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, & de quelle maniere elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances la fassent mériter & lui profitent; si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avoit se change en consolation & en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimeroit mieux souffrir que de la voir souffrir, si l'on pouvoit, en

souffrant pour elle , lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance ; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble ni inquiétude.

Ces ames parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment , ni dissimuler leurs fautes , si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre ; ainsi elles n'y manquent jamais , tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus : combien de tours & de retours font-elles pour ce sujet , quoiqu'elles soient si désoocupées du soin de toutes les choses du monde ? & elles ne sauroient faire autrement ; elle ne savent ni déguiser ni flatter ; il faut ou que ces personnes se corrigent , ou qu'elles se séparent de leur amitié , parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi cette affection produit entr'elles une guerre continuelle. Il est vrai que ces ames vraiment charitables & détachées de toutes les choses de la terre , ne prennent pas garde si les autres servent Dieu , & veillent seulement sur elles-mêmes ; mais elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées : elles voient en elles jusqu'aux moindres atômes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire , & portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces ames saintes , & qu'ils ont sujet de bénir le jour où Dieu leur en a donné la connoissance !

O mon Seigneur & mon Dieu , voudriez-vous bien me faire cette insigne faveur , que plusieurs m'aimassent de la sorte ? je préférerois ce bonheur à l'amitié de tous les Rois & de tous les Monarques de la terre , & certes avec raison , puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on peut s'imaginer pour nous rendre les  
maîtres

Maîtres du monde, en nous assujettissant tout ce qui est dans le monde.

Cette maniere d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions ; & quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, Notre-Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces ; quoiqu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne sauroit faire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général : il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner & d'en avoir, en compatissant aux peines & aux infirmités des Sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne, qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont foibles, & si vous êtes plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elles, que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre-Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres ; & si celles qui vous semblent fort rudes, & qui le sont en effet, ne paroissent pas légères à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent auquel Dieu, par sa grace, & peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes ; mais selon le temps où nous avons été les plus lâches & les plus foibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compatir aux travaux de notre prochain, quelque petits & légers qu'ils soient.

## C H A P I T R E X I I .

*Amitié compatissante & en même temps généreuse que doivent avoir les Religieuses les unes pour les autres : elle éloigne la division qui est la peste des Monasteres.*

QUOIQUE ce que la Supérieure vous commandera de faire vous semble rude , n'en témoignez rien , si ce n'est à elle-même , & avec humilité ; puisque si vous en usiez autrement , vous nuiriez beaucoup à toutes vos Sœurs.

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir , & en quoi l'on doit avoir compassion de ses Sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire , si elles sont manifestes ; & l'on ne sauroit mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte , qu'en les souffrant & ne s'en étonnant pas ; ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres qui , quoique vous ne vous en apperceviez point , sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu , & tâcher de pratiquer avec grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles , parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles ; elles ne les comprendroient peut-être pas bien , ou elles ne leur profiteroient pas , non plus que d'autres châtimens dont on pourroit se servir pour les corriger ; au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit reluire dans les autres , fait une si forte impression

dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface. Cet avis est si utile, que l'on ne sauroit trop s'en souvenir.

O que l'amitié d'une Religieuse qui profite à toutes ses Sœurs en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, & en observant sa regle avec une grande perfection, est une amitié véritable & avantageuse elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use, & dont on ne doit jamais user en cette maison : *ma vie, mon ame, mon bien*, & autres semblables : il faut les réserver pour votre divin Epoux ; vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, & il ne les aura pas désagréables ; au lieu que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriront pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui ; & c'est le seul usage que vous en devez faire. Je fais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes : mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit. Je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts ; & si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que Notre-Seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront. Cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirés du néant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié, de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastere, en s'en chargeant au lieu d'elles, & de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix & à l'union qui doit être entre les Sœurs, ainsi que par la misé-

ricorde de Dieu nous le connoissons par expérience. Je prie sa divine Majesté que cela aille toujours en croissant : ce seroit une chose bien terrible si le contraire arrivoit ; car qu'y auroit-il de plus déplorable, qu'étant en si petit nombre, nous ne fussions pas très-unies ? Ne le permettez pas, mon Dieu ; & comment un si grand malheur pourroit-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison ?

S'il échappoit quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vît quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, & faire beaucoup de prières. J'avoue que je ne saurois écrire ceci sans que la pensée que cela pourroit arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puisse se glisser dans les monasteres.

Si vous tombez jamais dans un tel malheur ; tenez-vous, mes Sœurs, pour perdues ; croyez que vous avez chassé votre divin Époux de sa maison, & qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre : implorez son secours par vos cris & par vos gémissemens : travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remede à un si grand mal, & si vos confessions & vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure au nom de Dieu, la Prieure, de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, & de travailler avec grand soin à arrêter dès le commencement ce désordre ; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remede.

Quant à celle qui fera cause de ce trouble, il



faut la renvoyer en un autre monastere , & Dieu fans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste ; il faut couper les rameaux de cette plante venimeuse ; & si cela ne suffit pas , il faut en arracher la racine. Si tout ce que je viens de dire est inutile , il faut l'enfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais , puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité , que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. O que ce mal est effroyable ! Dieu nous garde , s'il lui plaît , d'être jamais dans un monastere où il ait pu se glisser. J'aimerois beaucoup mieux voir le feu réduire en cendre celui-ci , & nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs , je n'en dirai pas davantage maintenant , & me contenterai d'ajouter , que quoique cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé , j'aime mieux que vous l'ayez , pourvu que ce ne soit qu'en commun , que s'il y avoit entre vous la moindre division. Je prie Notre-Seigneur , par son extrême bonté , de ne le permettre jamais ; & vous lui devez instamment demander , mes Sœurs , qu'il nous délivre d'une telle peine , puisque lui seul nous peut faire cette grace.





## C H A P I T R E XIII.

*Détachement des parens nécessaire & très-utile  
à une Religieuse.*

TOUTE Religieuse qui désire de voir ses proches pour sa propre consolation, & qui, la seconde fois qu'elle leur parle, ne se lasse pas de les voir, doit, à moins qu'ils ne soient dans la piété, se réputer imparfaite, & croire qu'elle n'est point détachée : son ame est malade ; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit ; elle n'aura point de paix véritable, & elle a besoin d'un médecin. Le meilleur remède à ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parens jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, & qu'elle ait obtenu de Dieu cette grace, après l'en avoir beaucoup prié : si pourtant ce lui est une peine & comme une croix de ne les pas voir, qu'elle les voie quelquefois, à la bonne heure, pour leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute sans se nuire à elle-même : mais si elle les aime, si elle s'afflige beaucoup de leurs peines, & si elle écoute volontiers ce qui se passe sur leur sujet dans le monde, elle doit croire qu'elle leur fera inutile, & se fera beaucoup de tort à elle-même. Si nous qui sommes Religieuses, savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, avec quel soin ne les fuirions-nous pas ? J'avoue que je ne comprends point, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour notre consolation & notre repos, puisque ne pouvant, ni ne nous étant pas permis de prendre

part à leurs plaisirs, nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs & répandre des larmes dans leurs peines, plus quelquefois qu'ils n'en répandent eux-mêmes; ainsi, je puis dire hardiment à ces Religieuses, que si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Non, je ne saurois penser sans étonnement au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches; il est tel que je doute qu'on le puisse croire, si on ne l'a expérimenté; & je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de notre état, qui nous oblige de nous en séparer, paroît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons religieuses, qu'il n'y en reste presque plus aucune trace; je ne fais pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos parens. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses, de ne pas aimer beaucoup leurs proches; & l'on veut même prouver par des raisons que c'est un défaut de ne converser pas souvent avec eux. Mais, mes Filles, ce que nous devons faire après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé, & qui regardent l'Eglise, c'est de recommander beaucoup nos parens à Dieu, & d'effacer ensuite, le plus que nous pourrons, de notre mémoire, ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher notre affection, plutôt qu'aux autres personnes.

Mes parens m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disoient, & je les aimois d'une manière qui ne leur permettoit pas de m'oublier; mais j'ai éprouvé en moi-même & en d'autres, qu'excepté

les peres & les meres que l'on voit rarement abandonner leurs enfans, & dont, ainsi que de nos freres & de nos sœurs, il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, & que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement : j'ai éprouvé, dis-je, lorsque je me suis vue dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, & je n'ai eu du secours que des personnes qui faisoient profession d'être à Dieu. Croyez, mes Sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parens ; je le fais par expérience, & pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste Epoux qui est votre ami le plus véritable, vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parens.

Affurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'en tous vos parens ; ils ne vous manqueront jamais, & lorsque vous y penserez le moins, vous trouverez en eux & des peres & des freres. Comme ils espèrent d'en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui ; au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, & que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister : je sai que cela n'est pas général, mais qu'il arrive ordinairement, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire, & qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il

vous en arriveroit tant de maux, qu'il faudroit m'engager dans un grand discours pour vous les représenter : mais puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous en ai dit. Si, toute imparfaite que je suis, j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui seront beaucoup plus intelligens & plus vertueux que moi.

Les Saints nous conseillent de fuir le monde : & qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très-utile ? Croyez-moi, rien, comme je vous l'ai déjà dit, ne nous y attache tant que nos parens, & rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime, pour cette raison, que celles qui abandonnent leur pays, font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches ; car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle, mais à s'unir de tout son cœur & de toute son ame à Jesus-Christ, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas de peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse jusqu'à ce que nous connoissions cette vérité.



## C H A P I T R E X I V .

*On doit se détacher de soi-même, & ne pas prendre tant de soin de son corps.*

**L**ORSQUE nous serons détachées du monde & de nos parens, & que nous vivrons renfermées dans un monastere en la maniere que nous avons dit, il semblera peut-être que tout sera fait, & qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O, mes Sœurs, n'ayez pas cette opinion, & gardez-vous bien de vous endormir : vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, & qui les auroit dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques ; & comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs & secrets, & que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres, peut seule nous faire prendre notre vol vers notre céleste Créateur.

Il sera utile pour ce sujet, d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité & finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passageres, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Quoique ce moyen semble foible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre ame, en faisant que dans les moindres choses, lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenions un extrême soin d'en détourner notre

pensée pour la tourner toute vers Dieu. Que nous lui sommes obligées de ce qu'en renonçant à nos propres affections nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand & intime amour que nous nous portons, fait que rien ne nous paroît si rude que cette séparation de nous-mêmes, & cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place ; car il me semble que cette vertu & celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer ; & au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parens, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, & de ne les perdre jamais de vue.

O souveraines vertus, Reines du monde, & cheres amies de Notre-Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, & nous délivrez de toutes les embûches du démon ; celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout entier & tous ses attrait, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le Royaume du Ciel lui appartient : que pourroit-il craindre, puisqu'il compte pour rien de tout perdre, & ne compte pas même cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu ; & il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute : elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les apperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on lui dise pour le lui persuader ; & il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir, & s'y perfectionne ainsi de plus



en plus. Or quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connoître contre leur intention, & l'on ne sauroit traiter avec eux sans s'en apercevoir aussi-tôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité & la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le Roi de la gloire, & qu'il a fait voir par ses souffrances jusqu'à quel point il les estime? C'est donc ici, mes Filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Egypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur & des délices dans les choses qui sont les plus âpres & les plus ameres au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet, est de renoncer à l'amour de notre corps, en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises & leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre aussi-bien aux Religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre: je demeure d'accord qu'en nos monastères cela ne se remarque guere dans les actions: mais je voudrois qu'on n'en eût pas même le désir.

Souvenez-vous, mes Sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour Jesus-Christ, & non pas d'y vivre à votre aise pour pouvoir servir Jesus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la regle. Ainsi l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la regle, qu'on ne la garde jamais en effet, & qu'on meurt sans l'avoir



accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne pas comprendre pourquoi donc nous sommes venues ici : & en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point : ce seroit une grande merveille si cela arrivoit, car nos Confesseurs craignent aussi-tôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives; & nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion, que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste.

Je fais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas d'accord, & répondront peut-être que je juge des autres par moi-même : je confesse que cela est vrai; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma foiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi foibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que Notre-Seigneur permet que nous soyons d'une santé si foible; & je considère comme une grande miséricorde qu'il m'a faite, de l'être : comme il voit que je prendrois tant de soin à me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.

C'est une chose plaisante de voir les tourmens que quelques-unes se donnent sans que personne les y oblige : il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences déréglées & indiscrettes, qui durent environ deux jours; & le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, & qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre Ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il

ne puisse nuire à notre santé : nous ne nous imaginons pas plutôt d'avoir mal à la tête , que nous cessons d'aller au chœur , quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas plus malades ; ainsi nous manquons un jour d'y aller , parce que nous avons mal à la tête , un autre jour parce que nous y avons eu mal , & deux ou trois autres jours , de crainte d'y avoir mal ; & nous voulons après cela inventer selon notre fantaisie , des pénitences qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation : quelquefois même l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite , nous croyons devoir être déchargées de tout , & satisfaire à notre devoir , pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la Prieure vous donne donc cette permission ? Je réponds , que si elle pouvoit voir le fond de votre cœur , elle ne vous la donneroit peut-être pas ; mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité , & ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites , ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle : quoique la pauvre mere juge qu'il y a de l'abus , que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule ; elle aime mieux que la faute tombe sur vous que sur elle , & elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu ! pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutume parmi les Religieuses : comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois , j'ai cru , mes Filles , en devoir parler ici , afin que vous y preniez garde ; car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre

fanté, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille nous donner par sa grace la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en routes choses.

## CHAPITRE XV.

*On ne doit point se plaindre pour de légères indispositions, ni tant appréhender la mort.*

IL me semble, mes Sœurs, que c'est une très-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux : si vous pouvez les souffrir, souffrez-les ; s'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, & ne pourront pas long-temps être cachés. Considérez qu'étant en petit nombre, si vous avez de la charité, & que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui sont véritablement malades, elles doivent le dire & souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Si vous êtes une fois délivrées de l'amour propre, vous ressentirez de telle sorte jusqu'au moindre des bons traitemens qu'on vous fera, qu'il ne faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans nécessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet ; mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il seroit mal de prendre du soulagement sans besoin : on auroit même grand tort si l'on manquoit alors de soin à vous assister ; & vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans des maisons d'oraison & de charité, où le nombre des personnes qui y demeurent est assez petit pour qu'il soit facile d'y remar-

quer les besoins les unes des autres. Ne vous plaignez donc point de certaines foiblesses & indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, & dont le diable remplit quelquefois l'imagination : contentez-vous d'en parler seulement à Dieu : autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je l'estime fort important, & crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monasteres; car plus on flatte le corps, plus il s'affoiblit & demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux, quelque légers qu'ils puissent être; il trompe ainsi l'ame & l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre, & bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup & de bonne condition) qui, quoiqu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas, péchereffe que je suis! sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles ne le sont? Puisque vous êtes exemptes de tant de travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint; & nous ne souffrirons pas entre Dieu & nous quelques-unes des peines que méritent

nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seroient inutiles pour les soulager ?

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération & patience ; mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, & sans donner de la peine à tout le monde. Si ce que j'écris étoit vu hors de nos maisons, que diroient de moi toutes les Religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffriróis, si cela pouvoit servir à quelqu'une ; car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastere qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Remettons-nous devant les yeux les saints Hermites des siècles passés, que nous considérons comme nos peres, & dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux & de douleurs souffroient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim & par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul ? Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, & non de chair & d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes Filles, que lorsque nous commençons à vaincre & à nous assujettir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui nous est nécessaire ; & ne craignez point de vous oublier vous-mêmes, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne nous déterminons à fouler aux pieds l'apprehension de la mort & de la perte de notre

fanté, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver : car que nous importe de mourir ? ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui ? Croyez-moi, mes Sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque si nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'affujettirons peu à peu & en deviendrons enfin les maîtresses. Or, c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grace. Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire, qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte ; il est si grand que je me persuade que si quelqu'un pouvoit le connoître avant que de le posséder, il souffriroit tout sans peine, pour jouir de ce repos & de cet empire sur soi-même.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Nécessité de la mortification intérieure.*

TOUT paroît pénible dans la vie religieuse, & avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes ; mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos ames, & nous favorise de tant de graces, que tout ce que nous pouvons faire & souffrir nous paroît léger. Or, puisqu'en nous rendant Religieuses nous avons



fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté en l'assujettissant au pouvoir d'autrui, & de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur & à l'office, & à tant d'autres travaux, sans que quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous le puissions que très-rarement; pourquoi ne travaillerons-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, & qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non-seulement avec plus de perfection & de mérite, mais avec beaucoup de douceur & de repos ?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit, en résistant, même dans les moindres choses, à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujetti à notre esprit. Je le redis encore, tout, ou presque tout, consiste à renoncer au soin de nous-mêmes & à ce qui regarde notre satisfaction; & le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses, ou unies à Dieu par la prière, & qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauroient ne vouloir point mourir pour lui, & porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arrière ? Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que la vie d'un bon Religieux & de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre ? je dis long, en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court eu égard à la brièveté de cette vie, qui ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très-courte : & que savons-



nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu? cela ne pourroit-il pas arriver, puisqu'on ne sauroit faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, & moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré? ainsi, en pensant qu'il n'y a point d'heure qui ne puisse être notre dernière heure, qui sera celui qui ne voudra pas la bien employer?

Croyez-moi, mes Sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté; si vous y travaillez avec soin & par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement & sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paroît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs & de consolations accompagnent cette mortification, & les avantages qu'on en retire, même durant cette vie.

## CHAPITRE XVII.

*Combien il est important de mépriser les pré-  
éminences, & de ne point murmurer d'aucune  
préférence donnée aux autres, quelque mal  
fondée qu'elle pût être.*

**I**L faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvemens intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre

bouche : *Ily a plus long-temps que je suis dans l'Ordre que cette autre ; je suis plus âgée que celle-ci ; j'ai plus travaillé que celle-là ; on traite une telle mieux que moi.* Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent ; car si vous vous y arrêtiez ou vous en entreteniez avec d'autres , elles deviendroient comme un poison & comme une peste qui produiroit de grands maux dans le monastere : s'il arrive que votre Supérieure y consente & le souffre pour peu que ce soit , croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge , afin d'être le commencement de notre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du Ciel , & que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remede qui vous est nécessaire dans un tel besoin , puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y'en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point , & croiront que ce que je dis est trop sévere , puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que lorsque cela arrive , c'est parce qu'il connoît par sa sagesse infinie , que ces ames en ont besoin pour pouvoir se déterminer à abandonner toutes choses pour l'amour de lui : mais je n'appelle pas abandonner toutes choses , d'entrer en religion , puisqu'on peut trouver encore des attaches & des liens dans la religion même , & qu'au contraire il n'y a point de lieu où une ame parfaite ne puisse être dans le détachement & l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que dans d'autres , & que l'on trouve un grand secours dans la retraite. Mais , croyez-moi , pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur & pour le bien , ce qui peut arriver comme ailleurs dans les monasteres ,

celles-là même qui auroient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire, de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, avanceront peu, & ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes Sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet : si vous en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, & vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, & elle connoîtra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oseroit tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que s'il attaque par cet endroit une ame qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu, en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie; car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle, pour lui donner l'exemple de l'humilité, la multitude de ses péchés & le lieu où ils lui avoient fait mériter d'être précipitée; ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de

recommencer à la tenter , sachant bien que tous ses efforts lui seroient également honteux & inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire : c'est que si vous désirez de vous venger du démon , & d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations , il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre intérieur , puisque ce seroit une grande imperfection d'y manquer , mais tâchez de faire que les Sœurs en profitent aussi par la maniere dont vous vous conduirez à l'extérieur : ainsi découvrez aussi-tôt à la Prieure cette tentation que vous aurez eue ; suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil & de bas , ou bien faites-le de vous-mêmes , le mieux que vous pourrez ; travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance que Notre-Seigneur ne manquera pas de vous découvrir , & pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison : par ce moyen , votre tentation ne durera guere , & il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure long-temps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du deshonneur avec son service. Jugez, je vous prie, combien malheureux seroit l'avantage que vous pourriez en espérer , puisque , comme je l'ai déjà dit , l'honneur se perd en le cherchant , principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges , n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps , que cette dangereuse inclination tue , si l'on peut parler ainsi , la perfection dans une ame.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses & naturelles à tout le monde , on ne peut

pas s'en mettre beaucoup en peine ; ne vous y trompez pas, je vous prie, & gardez-vous bien de les négliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monasteres, comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur où l'on s'arrête à faire des réflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait : voulez-vous en favoir une raison entre plusieurs autres ? c'est que le diable ayant peut-être commencé à vous tenter par une chose très-peu considérable, il la fera paroître à l'une de vos Sœurs si importante, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant, *qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront ; qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience ; que vous lui devez offrir cette injure, & qu'un Saint ne pourroit pas souffrir davantage.*

Enfin, cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette Religieuse, que quoique vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance & de vaine gloire de l'avoir souffert ; car notre nature est si foible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, & de le sentir. A combien plus forte raison le sentirons-nous donc quand nous verrons que les autres en sont touchées pour l'amour de nous ? Ainsi notre peine s'augmente, nous nous imaginons avoir raison, nous perdons les occasions de mériter, notre ame demeure foible & abattue, & nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec

patience , quelques-unes vous viendront demander , *si vous êtes donc une stupide & une bête , & s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait.* Au nom de Dieu , mes cheres Filles , que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures & ces torts imaginaires , puisque ce seroit imiter les amis & la femme du bienheureux Job.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit , mes Sœurs , je veux encore vous le laisser par écrit , afin que vous ne l'oubliiez jamais. Non-seulement toutes celles qui seront dans nos maisons , mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites doivent fuir de mille lieues de tels & semblables discours , *j'avois raison , on m'a fait tort , & il n'y avoit nul prétexte de me traiter de la sorte.* Dieu nous garde , s'il lui plaît , de ces mauvaises raisons. Y avoit-il donc , à votre avis , quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jesus-Christ notre Sauveur , qui étoit la bonté même , & pour le traiter avec des injustices & des cruautés si opposées à toute sorte de raison ? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une Religieuse dans un monastere , lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison : elle seroit beaucoup mieux de retourner dans le monde , où toutes ces belles raisons ne l'empêcheroient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes , que vous ne méritiez pas de souffrir encore davantage ? & quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moi , je confesse que je ne saurois le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur , qu'on nous caresse & qu'on nous traite favorablement , c'est

alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie : mais quand on nous ait quelque tort ( car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas ) sans en effet nous faire tort ; je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre ; nous sommes les épouses d'un Roi éternel, ou nous ne le sommes pas : si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens & les maux leur sont communs ? Et puisque, en qualité d'épouses, nous prétendons régner avec notre Epoux dans le comble de son bonheur & de sa gloire, n'y auroit-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures & à ses travaux ? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant. Mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque supportant ce mépris comme elle le doit, elle ne sauroit manquer d'être honorée dans cette vie & dans l'autre.

Croyez - moi donc en cela, mes Filles ; mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la Sageffe incréée dit elle-même ? tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la Sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit ; étant ses Religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque, quelque grande que nous paroisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle Mere, & les dignes épouses d'un tel Epoux.



## CHAPITRE XVIII.

*Suite du même sujet.*

**J**E vous conjure, mes Sœurs, de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affronts, puisqu'en vérité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfans font avec de la paille.

O mon Dieu, mon Dieu, si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, & en quoi en consiste la perte ! Je ne parle pas à vous, mes Sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité ; mais je parle à moi-même du temps que je faisois cas de l'honneur sans savoir ce que c'étoit, & que je me laissois ainsi emporter au torrent de la coutume. Hélas ! quelles étoient les choses qui me donnoient alors de la peine ? que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtoient le plus à ces points d'honneur. O que celui qui disoit que l'honneur & le profit ne se rencontrent point ensemble, avoit grande raison de parler de la sorte ! car, quoique peut-être il ne l'entendît pas ainsi qu'il se doit entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre ame, ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Béni soyez-vous, mon » Seigneur, de nous en avoir retirées ; & faites-nous, » s'il vous plaît, la grace d'en être toujours aussi » éloignées que nous le sommes maintenant ». Dieu

nous garde de ces monasteres où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considérez, mes Sœurs, que le démon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soyons, puisque, même dans les monasteres, il invente des points d'honneur, & y établit des lois selon lesquelles on monte ou on descend par les différens degrés des charges, ainsi que les gens du monde, & où l'on met son honneur dans des choses si basses & si frivoles, que je n'y faurois penser sans étonnement. Que les Savans se conduisent, si bon leur semble, selon les regles établies entr'eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la Théologie croiroit sans doute se rabaisser en montrant la Philosophie, parce que ce point d'honneur veut que l'on monte, & non pas que l'on descende; & quand même on lui ordonneroit de le faire par obéissance, il ne laisseroit pas d'estimer qu'on lui feroit tort, & ne feroit pas seul de cet avis; d'autres soutiendroient aussi que ce seroit lui faire injure, en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspireroit des raisons pour montrer que cela est fondé sur la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les Religieuses, celle qui a été Prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend, être employée à des offices moins considérables: on prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne; car on est exact à se souvenir de toutes ces choses, on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos Constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer? car nos Constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder l'humilité; si elles prescrivent quelque chose tou-

chant l'égard qu'on doit avoir à celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre & bien réglé : mais devons-nous être plus soigneuses & plus exactes à observer nos Constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses, que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci : c'est aux autres à y prendre garde, & non pas à nous; mais le mal est que quoiqu'on ne monte pas au Ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter, que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble & notre maître & notre modele? oui sans doute. Or en quoi donc, mon divin Maître, avez-vous établi votre honneur? l'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort? non assurément, mais au contraire cet abaiffement a été la cause & la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas! mes Filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons aller, puisque nous nous égarerons dès l'entrée; & je prie de tout mon cœur Notre-Seigneur, que nulle ame ne se perde par ce détestable point d'honneur, sans savoir en quoi il consiste. Quoi! pour avoir pardonné des choses qui n'étoient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, & nous nous imaginerons que Dieu doit nous pardonner, parce que nous avons pardonné? « Portez la lumière, Seigneur, dans les » ténèbres de notre ignorance; faites-nous con- » noître que nous ne nous connoissons pas nous- » mêmes; que nous nous présentons à vous les

» mains vuides , & pardonnez-nous nos fautes par  
 » votre bonté & par votre miséricorde ».

Il faut que Jesus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les uns aux autres , puisque , pour engager son Pere à nous pardonner , il auroit pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il auroit pu lui dire : *Pardonnez-nous , Seigneur , parce que nous faisons de fort grandes pénitences , ou parce que nous prions beaucoup , ou parce que nous jeûnons très-exactement , ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous , ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur , ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour votre service , & d'autres choses semblables ;* mais il se contente de dire , parce que nous pardonnons. La raison en est peut-être , que sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur , & qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser , il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son Pere , qui lui soit plus agréable.

---

## C H A P I T R E X I X .

*On ne doit point s'excuser quoiqu'on soit repris  
 sans sujet.*

**I**L est permis en de certaines rencontres de s'excuser ; ce seroit même une faute d'y manquer ; mais c'est sans doute une action de fort grande humilité , & imiter Notre-Seigneur , de se voir condamner sans avoir tort , & de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin , puisque vous en pouvez tirer un grand

avantage, & qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourroient causer de la peine si on ne disoit pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, comprendra aisément ceci ; & je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer à cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable humilité, qui en est comme la source ; car celui qui est véritablement humble désire d'être méprisé, persécuté & condamné, quoiqu'il n'en ait point, donné de sujet : & si vous voulez imiter Notre-Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a besoin pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterois, mes Sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus, plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé si elles ne sont accompagnées de discrétion ; au lieu que quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'ame, elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la Communauté, & que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, & que je le pratique mal ! il est vrai que je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire du mal de moi que je n'aie vu clairement qu'il y avoit sujet d'en dire beaucoup plus ; parce que, quoique ce qu'on

en disoit ne fût pas du tout comme on le disoit ; j'avois en plusieurs autres choses offensé Dieu, & qu'ainsi on m'épargnoit, en n'en parlant point ; outre que je suis toujours plus aisé que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait, que de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, & qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant ; la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur : je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes pechent sept fois le jour, & que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péché. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocens comme l'étoit notre bon Jesus.

« Mon Dieu, quand je considère en combien de  
 » manières vous avez souffert sans l'avoir mérité  
 » en nulle manière, je ne fais que dire, ni où  
 » j'ai l'esprit lorsque je ne désire pas de souffrir ;  
 » & je fais aussi peu ce que je fais lorsque je m'ex-  
 » cuse. Vous n'ignorez pas, ô mon tout & mon  
 » bien unique, que s'il y a quelque chose de bon  
 » en moi, je le tiens de votre pure libéralité : &  
 » qui vous empêche, Seigneur, de me donner  
 » aussi-tôt beaucoup que peu, puisque si vous  
 » vous absteniez de me donner, parce que je ne le  
 » mérite pas, je mériterois aussi peu les faveurs que  
 » vous m'avez déjà faites ? Serait-il possible que je  
 » voulusse qu'on dit du bien d'une créature aussi  
 » mauvaise que je le suis, sachant combien de mal

» ON

» On a dit de vous qui êtes le bien suprême ? Ne  
 » le souffrez pas, ô mon Dieu, ne le souffrez pas ;  
 » je ne voudrois pour rien au monde que vous  
 » permiffiez qu'il y eût la moindre chose dans  
 » votre fervante qui fût défagréable à vos yeux.  
 » Confidérez, Seigneur, que les miens font pleins  
 » de ténèbres, & qu'ainfi le moindre objet les  
 » arrête : illuminez-les, & faites que je defire fin-  
 » cérement que tout le monde m'ait en horreur,  
 » puis que j'ai cessé tant de fois de vous aimer,  
 » quoique vous m'aimiez si fidèlement. Quelle  
 » folie, mon Dieu, est la nôtre ! Quel avantage  
 » prétendons-nous de satisfaire les créatures, &  
 » que nous importe qu'elles nous accusent de mille  
 » fautes, pourvu que nous n'en commettions point  
 » en votre présence ?

O mes Filles, qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, & qu'ainfi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse ! car, pour y arriver, il faut considérer & pèter beaucoup ce qui est en effet, & ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire, ce qui est déféctueux aux yeux du Créateur, & ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y auroit en ceci autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne seroit-il pas très-confidérable ? Une de ces actions instruit & édifie quelquefois davantage une ame que dix prédications ne le pourroient faire ; & la défense de l'Apôtre jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être



caché ; & quoique vous ne vous excusiez point ; croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense, & qui vous excusent ? Considérez de quelle sorte Notre-Seigneur répondit en faveur de la Madelaine dans la maison du Pharisien, & lorsque Marthe sa sœur l'accusoit devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en ne permettant que le bon larron prît sa défense que lorsqu'il étoit déjà attaché à la croix ; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra ; & si cela n'arrive pas, ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très-véritable, & je l'ai moi-même vu arriver : je ne désirerois pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât ; & je serois bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connoître l'utilité : on commence par-là d'acquérir la liberté de l'esprit, & l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardoit un autre. De même que lorsque deux personnes s'entretiennent, nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous à qui elles parlent ; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles & fort peu mortifiées, ceci pourra vous paroître impossible ; & j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer ; mais je fais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur, nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

## CHAPITRE XX.

*Quel malheur c'est d'introduire une mauvaise coutume.*

SI nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause ; car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent attirer après eux la perte des âmes, sont si grands, qu'ils me paroissent sans fin, en ce que de nouvelles Religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un, & que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, & n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

## CHAPITRE XXI.

*Une Novice qui ne s'avance pas dans l'humilité & le détachement, ne convient point au Monastere, & le Monastere ne lui convient pas.*

O Qu'une Religieuse qui se sent incapable d'observer les regles établies dans nos maisons, feroit une grande charité & rendroit un service agréable à Dieu, si elle se retiroit avant de faire profession,

& laissoit ainsi les autres en paix ! pour moi, si j'en étois crue, il n'y a point de monastere où, avant de recevoir une telle personne à faire profession, on n'éprouvât pendant plusieurs années, si elle ne se corrigeroit point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence & les jeûnes, parce que, quoique ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres ; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui, & ne remarquer jamais les siennes, & autres semblables qui procedent sans doute d'un défaut d'humilité. S'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, & à qui Dieu ne donne pas après plusieurs années la lumiere nécessaire pour les connoître & s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y auroit jamais de repos, ni ne vous permettroit jamais d'en avoir.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, & ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour nos monasteres ; s'il peut y avoir un Ciel sur la terre, ils en sont un sans doute pour les ames qui n'ayant autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particuliere, & la vie qui s'y pratique est très-sainte. Si quelqu'une de vous désire autre chose que de contenter Dieu, elle ne sauroit y être contente, parce qu'elle ne l'y trouvera pas ; & une ame mécontente est comme une personne dégoûtée, à qui les meilleures viandes que les personnes saines mangeroient avec le plus d'appétit, font mal au cœur ; ainsi elle fera mieux son salut en quelque'autre lieu ; & il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne

pouvoit souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car, quoiqu'en ce qui regarde l'intérieur, on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses, & pour pratiquer la mortification, il est vrai que pour ce qui est de l'extérieur, on y en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourroient recevoir les autres Sœurs. Si marchant en si bonne compagnie, & voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres; mais au moins doit-elle faire connoître que la santé de son ame se fortifie peu à peu, & qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

---

## CHAPITRE XXII.

*On ne doit point admettre au nombre des Religieuses, des filles qui ne montrent pas de l'esprit & du bon sens.*

**I**L faut bien examiner quel est le dessein des filles qui se présentent pour être Religieuses, & si elles ne sont point seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que quand elles auroient même cette pensée, Notre-Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens: si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seroient pas capables de compren-

dre les bons avis qu'on leur donneroit pour leur découvrir ce qu'il y auroit eu de défectueux en leur entrée, & leur montrer ce qu'elles devoient faire pour le réparer; la plupart de celles qui ont peu d'esprit croyant toujours savoir mieux que les plus sages, ce qui leur est propre; & ce mal me semble incurable, parce qu'il arrive très-rarement qu'il ne soit point accompagné de malice.

Au contraire, lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle connoît que c'est le meilleur & le plus sûr; & quoiqu'elle ne s'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bon conseils, sans donner de la peine à personne; au lieu que quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourroit être utile à une communauté; mais je vois bien qu'elle lui pourroit être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas si-tôt se reconnoître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, & qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, & d'autres qui parlent peu & assez mal, mais qui raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui étant dans une sainte simplicité, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires & la manière d'agir du monde, & fort savantes en ce qui se doit traiter avec Dieu: c'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant de les recevoir, & les éprouver très-soigneusement avant de les faire professes.



## CHAPITRE XXIII.

*Effets de la mélancolie ; moyens dont on peut user pour remédier à un si grand mal & si dangereux dans les Monasteres.*

MES Sœurs du monastere de Salamanque m'ont priée avec instance de leur dire quelque chose de la maniere dont elles doivent se conduire envers celles qui sont d'un naturel mélancolique ; car, quoique nous évitions avec grand soin d'en recevoir de cette sorte, cette humeur est si subtile, si cachée, si difficile à découvrir, que nous ne nous en appercevons que lorsque nous ne pouvons plus renvoyer celles qui y sont sujettes.

Je connois des personnes tellement persécutées de cette malheureuse humeur mélancolique, que peu s'en faut qu'elles ne perdent l'esprit ; mais qui ont tant d'humilité & tant de crainte de Dieu, qu'elles obéissent aussi exactement qu'aucune des autres. Si quelques-unes ne veulent pas se soumettre de leur bon gré, il faut que les Supérieures les y contraignent, sans se laisser toucher d'une compassion indiscrete qui pourroit causer le trouble de tout le monastere.

Il pourra sembler à quelques-uns qu'il y a de l'injustice de traiter une personne malade aussi rudement que si elle étoit saine ; mais si cela étoit véritable, il y en auroit donc à lier les fous & à les fouetter, & il faudroit leur permettre de battre & d'affommer tout le monde. On me doit croire en ceci, puisque j'en ai fait l'épreuve ; & qu'après

avoir employé à mon avis toutes fortes de remedes, je n'y en ai point trouvé d'autres.

Si la Supérieure, par une dangereuse compassion, n'use d'abord de cette rigueur envers ces personnes mélancoliques, elles deviendront bientôt insupportables, & auront déjà beaucoup nui aux autres lorsqu'elle voudra y remédier. Mais si, comme je l'ai dit, il y a de la charité & non pas de la cruauté à lier & à châtier les fous pour empêcher les effets de leur fureur, n'y en a-t-il pas encore davantage à prévenir le mal que ces personnes causeroient aux ames si l'on n'usoit envers elles de sévérité? Je suis très-persuadée qu'à l'égard de quelques-unes, on en doit plutôt attribuer la faute à ce qu'elles sont d'un naturel libre, indocile & peu humble, que non pas à la mélancolie, parce que j'ai remarqué qu'elles ont le pouvoir de se retenir en la présence de ceux qu'elles craignent : & pourquoi ne le feroient-elles donc pas par la crainte de déplaire à Dieu? En vérité, j'appréhende fort que le démon, pour gagner plusieurs ames, ne se serve du prétexte de cette humeur; car je vois qu'on l'allegue plus que l'on ne faisoit, & que l'on nomme mélancolie ce qui n'est en effet que le désir de faire sa propre volonté. Ainsi je crois que l'on ne doit plus souffrir, ni dans nos monastères, ni dans tous les autres, que l'on y nomme seulement ce nom de mélancolie, qui entraîne avec lui une certaine liberté si contraire à la soumission & à l'obéissance que demande la vie religieuse. Il faut donner à cette fâcheuse humeur le nom de maladie, & d'une maladie très-dangereuse, puisqu'elle l'est en effet, & la traiter comme telle. Il est à propos aussi, & même nécessaire, de purger de temps en temps ces personnes dans l'infirmierie; & que



lorsqu'elles en sortiront pour retourner à la communauté, elles ne soient pas moins humbles & obéissantes que les autres, sans pouvoir, pour s'en exempter, alléguer leurs indispositions. J'en ai dit les raisons, & je pourrois en ajouter encore d'autres; mais la Supérieure ne doit pas laisser d'avoir pour elles la compassion d'une véritable mere, & d'employer toutes sortes de moyens pour les guérir de cette infirmité.

Il semble que ceci soit contraire à ce que j'avois dit qu'il faut les traiter avec rigueur. Il ne l'est pas néanmoins, puisque cette rigueur consiste à leur faire connoître qu'elles ne doivent point prétendre qu'on leur permette de se dispenser de l'obéissance pour faire leur volonté, rien n'étant si dangereux que de leur donner sujet de le croire. Mais la prudence oblige la Supérieure à ne leur pas commander des choses auxquelles elle jugera qu'elles auroient de la répugnance, & ne pourroient gagner sur elles de se contraindre à les faire: elle doit au contraire user de douceur pour les porter, s'il est possible, à obéir par amour. C'est sans doute la meilleure de toutes les voies, & elle réussit ordinairement, en faisant connoître à ces personnes, tant par paroles que par actions, que l'on a pour elles beaucoup d'affection & de tendresse.

Il faut aussi remarquer que le plus utile de tous les remedes est de fort occuper ces personnes dans les offices de la maison, afin qu'elles n'aient pas le loisir de s'entretenir de ces imaginations qui sont la cause de leur mal; & quoiqu'elles ne s'acquittent pas trop bien de ces emplois, on doit souffrir les fautes qu'elles y feront, pour n'être pas obligé d'en souffrir de plus grandes si l'esprit leur tournoit tout-à-fait. Je ne fais point de meilleur remede pour cette

maladie. On doit prendre garde aussi qu'elles n'emploient pas trop de temps à l'oraison, ni même aux prières ordinaires; cela leur seroit très-préjudiciable; parce que la plupart ayant l'esprit fort foible, elles ne s'entretiendroient que d'imaginations creuses & extravagantes. Il ne faut aussi leur laisser manger du poisson que très-rarement, & ne les pas tant faire jeûner que les autres.

Si l'on s'étonne de me voir donner tant d'avis sur ce sujet, & que je ne parle point des autres, quoiqu'il se rencontre un si grand nombre de maux en cette misérable vie, principalement dans un sexe aussi fragile qu'est le nôtre, je le fais pour deux raisons. La première, parce que les personnes frappées de cette maladie de mélancolie si contraire à la perfection, & plus dangereuse que celles où il y va de la vie, ne voulant pas en demeurer d'accord lorsqu'on les oblige de garder le lit, quoiqu'elles n'aient point de fièvre, il faut au défaut du Médecin que l'on n'oseroit appeler, que la Supérieure y supplée. La seconde raison est, que les autres maladies finissent ou par la santé, ou par la mort; mais il est très-rare que l'on guérisse, ou que l'on meure de celle-ci, si ce n'est que l'on perde entièrement l'esprit, ce qui est une espèce de mort, puisque l'on meurt par ce moyen à toutes les choses du monde. Ne peut-on pas dire que ces âmes éprouvent aussi une autre espèce de mort, par les peines que leur causent leurs imaginations & leurs scrupules à qui elles donnent le nom de tentations, & dont elles peuvent tirer beaucoup de mérite si elles les supportent avec patience? Que si elles pouvoient connaître que cela ne procède que de cette humeur mélancolique, & qu'ainsi elles ne s'en missent pas trop en peine, elles se trouveroient bien-tôt fort sou-

lagées. J'avoue qu'elles me font beaucoup de compassion, & chacune de nous considérant que la même chose lui peut arriver, n'en doit pas seulement avoir pitié, mais les supporter dans leur infirmité, sans néanmoins le leur témoigner. Dieu veuille que je ne me sois point trompée dans les avis que j'ai donnés pour remédier à une si étrange maladie.

## CHAPITRE XXIV.

### *Veines excuses des Religieuses tièdes.*

J'ENTENDS quelquefois des personnes religieuses dire, pour excuser leur tièdeur, que Dieu faisoit des graces extraordinaires aux saints Fondateurs de leurs ordres, parce que leurs vertus en devoient être comme les fondemens, & cela est véritable; mais ces personnes ne devoient-elles pas considérer que l'exemple qu'elles sont obligées de donner aussi par leur vertu, doit de même servir de fondement à celles qui viendront après elles? Si nous qui sommes encore en vie ne tombions point dans le relâchement, & si celles qui nous succéderont se maintenaient aussi dans l'étroite observance de la regle, cet édifice spirituel ne subsisteroit-il pas? Mais quel avantage puis-je tirer de ce que ces Saints qui m'ont précédée, l'ont établi & soutenu avec tant de travaux & de courage, si, par ma faute & mon peu de vertu, je le laisse tomber en ruine? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en religion, au lieu de porter leur pensée à un souverain aussi éloigné que celui des Fondateurs des

ordres , les arrêtent sur les Supérieurs & les autres Religieux qui leur sont présens ? En vérité , c'est une chose plaisante de rejeter la cause de nos imperfections sur ce que nous ne nous sommes pas rencontrés dans ces temps passés !

« O mon Sauveur , que ces excuses sont vaines  
 » & déraisonnables ! Et n'est-il pas évident que  
 » c'est se tromper soi-même ? J'ai honte , mon Dieu ,  
 » d'être si mauvaise & si inutile pour votre service ;  
 » mais je vois bien que je ne dois attribuer qu'à  
 » mes imperfections & à mes péchés , si vous ne  
 » m'avez pas favorisée des mêmes graces que vous  
 » avez faites à celles qui étoient avant moi. Je ne  
 » puis voir sans douleur que ma vie est différente  
 » de la leur , ni en parler sans verser des larmes.  
 » Je reconnois qu'au lieu de profiter de leurs tra-  
 » vaux , je les ai rendus inutiles par le mauvais  
 » usage que j'en ai fait , sans pouvoir m'en prendre  
 » qu'à moi-même , & non pas à vous de qui per-  
 » sonne ne sauroit avoir sujet de se plaindre. Cha-  
 » cun doit seulement , lorsque son Ordre se relâ-  
 » che en quelque chose , s'efforcer par sa vertu  
 » d'être comme une pierre dont la solidité aide à  
 » soutenir ce saint édifice , & ne point douter que  
 » vous ne l'assistiez dans une résolution si louable.



## C H A P I T R E X X V.

*Exhortation aux Carmélites sur la persévérance dans l'esprit de leur état, & sur le désintéressement dans la réception des Novices.*

**P**LAISE au Tout-Puissant de nous donner une grace si abondante, que rien ne soit capable de nous empêcher d'avancer dans son service, & qu'il veuille toujours, s'il lui plaît, être notre protecteur & notre soutien, afin que nous ne perdions pas, par notre lâcheté, un aussi grand bien que celui dont il a commencé à favoriser des créatures aussi foibles & aussi misérables que nous le sommes. Je vous conjure en son nom, mes Sœurs & mes Filles, de lui faire sans cesse cette priere, & que chacune de celles qui entreront à l'avenir dans ces maisons saintes, se représente continuellement que ç'a été par une grace toute extraordinaire que cet Ordre de la Sainte Vierge est rentré dans la première observance de sa regle, afin qu'il ne permette pas qu'elle se relâche. Considérez que des choses qui paroissent légères ouvrent la porte à de grands désordres, & font, sans que l'on s'en apperçoive, que l'esprit du monde entre dans ces lieux consacrés à la retraite & au silence. Représentez-vous la pauvreté & les travaux qui vous ont procuré le repos dont vous jouissez, & vous connoîtrez que la plus grande partie de nos monasteres ne font pas l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu qui prend plaisir à nous accorder de nouvelles graces quand nous n'y apportons point d'obstacle.

Car d'où pensez-vous qu'une fille aussi foible & aussi imparfaite que je le suis, ait tiré de la force pour exécuter de si grandes choses? Une fille soumise à autrui, une fille sans argent & sans secours, celui de mes freres qui m'assista en la fondation de Seville, étant encore alors dans les Indes? Et comment pourriez-vous douter, mes Sœurs, que ce ne soit Dieu qui ait tout fait, puisque je ne suis pas d'une naissance assez illustre pour m'attribuer l'honneur que l'on m'a rendu en tant de rencontres; & que, de quelque côté que l'on considère ce qui s'est passé dans ces fondations, il faut toujours en venir à reconnoître que Dieu seul en a été la source. Ne serions-nous donc pas bien malheureuses si nous manquions de maintenir en sa perfection un si grand ouvrage, quand il nous devoit coûter pour le conserver notre repos, notre honneur & notre vie? Mais ces trois choses au contraire s'y rencontrent: car quel repos égale celui dont vous jouissez avec une telle paix & une si grande joie intérieure, qu'au lieu d'appréhender la pauvreté, vous la désirez? Quel honneur peut être plus grand que d'être les épouses d'un Dieu? Et quelle vie peut être plus heureuse que celle où l'on n'appréhende point la mort, comme nous en voyons des exemples en celles qui finissent leurs jours parmi nous? Ainsi, si vous demandez sans cesse à Dieu la grace de vous avancer de plus en plus dans son service, si vous vous défiez de vous-mêmes pour ne vous confier qu'en lui, & si vous ne vous découragez jamais, il ne vous refusera jamais son assistance.

N'appréhendez donc point que rien vous manque, & pourvu que vous soyez contentes des dispositions de celles qui se présenteront pour être religieuses, & qu'elles soient riches en vertu, ne

craignez point de les recevoir, quoiqu'elles soient pauvres des biens du monde : il suffit qu'elles viennent dans le dessein de servir Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront. Il pourvoira à vos besoins par quelque autre voie qui vous fera beaucoup plus avantageuse ; j'en parle par expérience ; & il m'est témoin que je n'ai jamais refusé aucune fille par défaut de bien, quand j'étois contente du reste. Le grand nombre que vous savez que j'en ai reçu, purement pour l'amour de Dieu, en est une preuve ; & je puis assurer avec vérité que je n'étois pas si aise d'en recevoir de riches que de pauvres, parce que les premières me donnoient quelque crainte, au lieu que les autres touchoient si sensiblement mon cœur, que souvent j'en pleurois de joie. Si en tenant cette conduite lorsque nous n'avions ni maison, ni argent pour en acheter, Dieu nous a tant assistés, serions-nous excusables de ne pas tenir la même conduite maintenant que nous avons de quoi vivre ? Croyez-moi, mes Filles, vous perdriez en pensant gagner. Si celles qui se présenteront ont du bien qu'elles ne soient point obligées de donner à d'autres qui en auroient besoin, je trouve bon que vous le receviez en aumône, parce qu'il me semble qu'autrement elles vous témoigneroient peu d'affection ; mais prenez toujours garde que celles qui seront reçues ne disposent de leur bien que par l'avis des personnes doctes, & pour la plus grande gloire de Dieu. Nous ne saurions qu'avec ces conditions prétendre en recevoir d'elles ; & il nous importe beaucoup plus qu'elles servent Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront, puisque ce doit être notre seul désir. Toute misérable que je suis, je puis dire à son honneur, & pour votre consolation, que je n'ai



jamais rien fait dans nos fondations, que je n'aie cru conforme à sa volonté, dont je n'aurois voulu, pour quoi que ce fût, m'éloigner en la moindre chose, & que par l'avis de mes Confesseurs qui, depuis que j'ai pris cette résolution, se sont tous trouvés fort savans & personnes de grande piété. Je ne le rapporte, mes Filles, qu'afin de vous faire encore mieux connoître combien vous lui êtes obligées, & que jusqu'à cette heure, nous n'avons fait tort à qui que ce soit. Qu'il soit béni à jamais d'être la cause de tout notre bonheur, & d'avoir suscité des personnes charitables pour nous assister : je le prie de nous faire la grace de n'être point ingrates de tant de faveurs dont nous lui sommes redevables. Ainsi soit-il.

---

## CHAPITRE XXVI.

*Maniere dont les Supérieures doivent se conduire, & discrétion avec laquelle elles doivent faire pratiquer la mortification & l'obéissance.*

**L**ES vertus & les talens des Supérieures étant différens, elles veulent ordinairement conduire les Religieuses qui leur sont soumises par le chemin qu'elles-mêmes tiennent. Celles qui sont fort mortifiées trouvent facile tout ce qu'elles commandent pour assujettir la volonté, parce qu'il leur semble qu'elles le feroient sans peine, quoique si on le leur ordonnoit, elles y feroient peut-être bien empêchées; c'est pourquoi il faut extrêmement prendre garde à ne rien commander aux autres de ce qui leur

leur paroît rude à elles-mêmes ; car la discrétion est très-importante dans le gouvernement des ames, & non-seulement nécessaire en de semblables rencontres, mais j'ose dire beaucoup plus qu'en d'autres, parce qu'il n'y a point de plus grand compte que celui que nous rendrons des personnes dont nous avons la conduite, tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur. D'autres Supérieures qui ont l'esprit fort élevé voudroient que l'on priât sans cesse : sur quoi, comme j'ai dit que Dieu conduit les ames par des chemins différens, ces Supérieures doivent considérer qu'il ne les a pas établies en autorité pour choisir celui qui leur plaît le plus, mais pour suivre celui qui leur est prescrit par la regle & par nos constitutions, quoiqu'elles voulussent en tenir un autre. Je rencontrai dans l'un de nos monasteres, une de ces Supérieures si affectionnée à la pénitence, qu'elle conduisoit toutes les Sœurs par cette voie, & obligeoit quelquefois la Communauté à se donner la discipline pendant l'espace des sept Pseaumes de la pénitence & de quelques oraisons, & de faire d'autres choses semblables. De même, lorsque la Prieure a une dévotion extraordinaire pour l'oraison, au lieu de se contenter que les Sœurs la fassent à l'heure ordonnée, elle veut qu'elles s'y occupent après Matines, quoiqu'elle feroit beaucoup mieux de les envoyer dormir. Je voudrois qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur regle, en quoi il y a assez à travailler ; & que le reste se fît avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Il faut considérer que ces mortifications ne sont pas d'obligation, ni nécessaires pour élever l'ame à une haute perfection, qui est un ouvrage qui ne s'accomplit que peu à peu, en aidant & en conduisant les personnes selon la

capacité & l'esprit que Dieu leur donne, & c'est se tromper de s'imaginer que l'on n'a pas pour cela besoin d'esprit, puisqu'il y en a qui demeurent longtemps avant que de pouvoir connoître ce que c'est que perfection, & quel est l'esprit de notre regle.

Il est vrai que celles-là se trouveront peut-être les plus saintes, parce qu'elles ne sauront pas quand il est permis de s'excuser, & autres petites choses semblables à quoi elles se porteroient facilement, si elles l'entendoient; au lieu que n'y comprenant rien, il leur paroît qu'il y a de la vertu à ne le pas faire. Je connois une de ces ames qui est à mon avis l'une de toutes celles de nos monasteres qui a le plus d'esprit, & à qui Dieu fait de plus grandes graces, tant en ce qui regarde la pénitence que l'humilité, & qui néanmoins n'a pu entrer dans certaines choses de nos constitutions, comme par exemple, d'accuser ses Sœurs dans le Chapitre des fautes qu'elle a remarquées en elles. Il lui semble que c'est manquer de charité, & elle demande comment il lui seroit possible de dire du mal de ses Sœurs. Je pourrois rapporter d'autres exemples semblables de quelques-unes de celles qui servent Dieu le plus parfaitement, & qui sont dans le reste les plus éclairées.

Une Supérieure ne doit pas aussi se persuader de pouvoir bien-tôt acquérir la connoissance des ames; cela n'appartient qu'à Dieu qui seul pénètre le fond des cœurs. Il faut qu'elle se contente de le suivre en travaillant de tout son pouvoir à conduire chacune d'elles dans le chemin où il lui plaît de la mettre, supposé toutefois qu'elle ne manque point à l'obéissance ni aux autres points essentiels de la regle & des constitutions.

Pour revenir à la mortification; lorsqu'une Supé-

rière, pour mortifier une Religieuse, lui commande une chose qui, quoique petite en elle-même lui est fort pénible, si elle voit qu'en l'exécutant elle demeure si inquiétée & si tentée qu'il lui seroit plus avantageux qu'on ne la lui eût point ordonnée, la prudence oblige cette Supérieure à ne tenir pas envers elle une conduite si rude, mais à dissimuler & se contenter de la faire avancer peu à peu jusqu'à ce que Notre-Seigneur agisse lui-même en elle, afin que ce qu'elle feroit dans le dessein de servir cette ame qui ne laisseroit pas, sans ces actions de mortification, d'être une fort bonne Religieuse, ne lui soit pas un sujet de trouble & d'abattement d'esprit. Quelques-unes embrassent si volontiers les mortifications, que plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouissent, parce que la grace que Notre-Seigneur leur fait d'affujettir leur volonté, leur donne cette force. D'autres au contraire ne sauroient supporter de légères mortifications, & leur en ordonner seroit comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de blé, que non-seulement il ne pourroit porter, mais dont le poids l'accableroit.

J'ai aussi un autre avis très-important à donner aux Supérieures; c'est que, quoique ce ne soit que pour éprouver l'obéissance, elles n'ordonnent rien qui puisse être un péché, non pas même véniel; car j'en fais qui auroient été mortels si on les eût accomplis, non pas peut-être à l'égard de celles qui n'auroient fait qu'obéir, parce que leur simplicité les auroit excusées, mais à l'égard de la Supérieure qui fait qu'elle ne leur commande rien qu'elles n'exécutent; ce qu'elles ont lu ou entendu rapporter des actions extraordinaires des Saints Peres du désert leur persuadant que tout ce qu'on leur commande est juste, & que quand il ne le seroit pas,

elles ne fauroient pécher en l'accomplissant. Quant aux Religieuses soumises à l'obéissance, si on leur commandoit une chose qui de soi-même fût un péché mortel, elles ne la doivent pas faire, si ce n'est de ne point entendre la Messe, de ne pas observer quelques jeûnes de l'Eglise, ou choses semblables dont la Supérieure auroit des raisons légitimes de les dispenser, telle que seroit celle d'une maladie. Mais quant à des commandemens extravagans, comme de se jeter dans une mare ou dans un puits, elles ne le pourroient faire sans offenser Dieu, parce qu'on ne doit pas se persuader qu'il fera des miracles pour nous préserver, comme il en faisoit pour ces grands Saints : j'approuve seulement toutes les autres choses où l'on peut, sans s'engager en de tels périls, pratiquer la parfaite obéissance.

---

## C H A P I T R E   X X V I I .

*Avis de Sainte Thérèse à ses Religieuses, & dont la plupart conviennent à tous les Fideles.*

1. **L'**ESPRIT de l'homme ressemble à la terre qui, quoique fertile, ne produit que des ronces & des épines, lorsqu'elle n'est pas cultivée.

2. Parlez avantageusement de toutes les personnes de piété, comme des Religieux, des Prêtres & des Hermites.

3. Quand vous serez avec plusieurs, parlez toujours peu.

4. Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes les choses que vous ferez & dont vous traiterez.

5. Ne contestez jamais beaucoup , principalement en des choses peu importantes.

6. Parlez à tout le monde avec une gaieté modérée.

7. Ne raillez jamais de quoi que ce soit.

8. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion & humilité, & avec une confusion secrète de vos défauts particuliers.

9. Accommodez - vous toujours à l'humeur des personnes avec qui vous traiterez. Soyez gaies avec ceux qui sont gais, & tristes avec ceux qui sont tristes ; & enfin rendez-vous toutes à tous pour les gagner tous.

10. Ne parlez jamais sans y avoir bien pensé auparavant, & sans l'avoir fort recommandé à Notre-Seigneur, afin de ne rien dire qui lui soit désagréable.

11. Ne vous excusez jamais, à moins qu'il n'y ait grande raison de le faire.

12. Ne dites jamais rien de vous-mêmes qui mérite quelque louange, comme ce qui regarde le savoir, ou les vertus, ou la naissance; à moins qu'il n'y ait sujet d'espérer que cela pourra servir à ceux à qui vous le dites ; & alors il faut le faire avec humilité, & considérer que ce sont des dons que l'on a reçus de la main de Dieu.

13. Ne parlez jamais avec exagération ; mais dites simplement & sans chaleur ce que vous pensez.

14. Mêlez toujours quelque chose de spirituel dans vos discours & dans les conversations où vous vous trouverez, pour éviter ainsi les paroles inutiles & les disputes.

15. N'assurez jamais rien sans le bien savoir.

16. Ne vous mêlez jamais de dire votre sentiment sur quoi que ce soit, à moins qu'on ne vous le demande, ou que la charité ne vous y oblige.



17. Lorsque quelqu'un parlera de choses bonnes & spirituelles, écoutez-le avec humilité comme un disciple écoute son maître, & prenez pour vous ce qu'il aura dit de bon.

18. Découvrez à votre Supérieur & à votre Confesseur, toutes vos tentations, vos imperfections & vos peines, afin qu'ils vous assistent de leurs conseils & vous donnent des remèdes pour les surmonter.

19. Ne demeurez point hors de votre cellule, ni n'en sortez point sans sujet ; & lorsque vous serez obligées d'en sortir, implorez le secours de Dieu, afin qu'il vous garde de l'offenser.

20. Ne mangez ni ne buvez qu'aux heures ordinaires, & rendez alors de grandes actions de grâces à Dieu.

21. Faites toutes choses comme si vous voyiez véritablement Dieu présent devant vous ; car l'âme en cette manière fait de grands progrès.

22. N'écoutez jamais ceux qui disent du mal de quelqu'un, & n'en dites jamais aussi, si ce n'est de vous-même ; & lorsque vous prendrez plaisir d'agir de la sorte, vous avancerez beaucoup.

23. Ne faites aucune action sans la rapporter à Dieu en la lui offrant, & sans lui demander qu'il la fasse réussir à son honneur & à sa gloire.

24. Lorsque vous serez dans la joie, ne vous laissez point emporter à des ris immodérés ; mais que votre joie soit humble, douce, modeste & édifiante.

25. Considérez-vous toujours comme étant servante de toutes les autres, & regardez en chacune d'elles Notre-Seigneur Jésus-Christ ; par ce moyen vous n'aurez nulle peine à les respecter.

26. Soyez toujours aussi disposée à pratiquer l'obéissance, que si Jésus-Christ lui-même vous



Pardonneoit par la bouche de votre Supérieure.

27. En toute action & à toute heure, examinez votre conscience; & après avoir remarqué vos fautes, tâchez de vous en corriger avec l'assistance de Dieu; en marchant par ce chemin, vous arriverez à la perfection religieuse.

28. Ne pensez point aux imperfections des autres, mais seulement à leurs vertus, & ne pensez au contraire qu'à vos imperfections.

29. Ayez toujours un grand désir de souffrir pour Jesus-Christ en toutes choses, & dans toutes les occasions qui pourront se présenter.

30. Faites chaque jour cinquante oblations de vous-même à Dieu, & faites-les avec beaucoup de ferveur & un grand désir de le posséder.

31. Ayez présent durant tout le jour ce que vous avez médité le matin, & faites-le avec un soin particulier, parce que vous en tirerez un grand avantage.

32. Conservez soigneusement les sentimens que Dieu vous inspire, & mettez en pratique les bons desirs qu'il vous donne dans l'oraison.

33. Fuyez toujours la singularité autant qu'il vous sera possible, parce que c'est un mal fort dangereux dans une Communauté.

34. Lisez souvent vos statuts & votre règle, & observez-les très-exactement.

35. Considérez la sagesse & la providence de Dieu dans toutes les choses qu'il a créées, & prenez de toutes un sujet de le louer.

36. Détachez votre cœur de toutes choses, cherchez Dieu & vous le trouverez.

37. Cachez avec soin votre dévotion, & n'en témoignez jamais au dehors que ce que vous en ressentez au dedans.

38. Ne faites point paroître la dévotion que vous avez dans le cœur, si quelque grande nécessité ne vous y engage : *mon secret est pour moi*, disoient Saint Bernard & Saint François.

39. Ne vous plaignez point de votre manger, soit qu'il soit bien ou mal apprêté, vous souvenant du fiel & du vinaigre qu'on présenta à Jesus-Christ.

40. Ne parlez point lorsque vous êtes à table, ni ne levez point les yeux pour regarder qui que ce soit.

41. Représentez-vous la table du Ciel; considérez quelle est la viande dont on s'y nourrit, qui est Dieu même : considérez quels sont les conviés, qui sont les Anges, & élevez vos yeux vers cette sainte & céleste table avec un extrême désir d'y avoir place.

42. Puisque vous devez regarder Jesus-Christ en la personne de votre Supérieur, ne parlez jamais en sa présence si la nécessité ne vous y oblige, & parlez alors avec grand respect.

43. Ne faites jamais rien dans ce qui regarde les mœurs, qui ne pût se faire devant tout le monde.

44. Ne faites jamais de comparaison entre les personnes, parce que les comparaisons sont odieuses.

45. Lorsque l'on vous fera quelque réprimande, recevez-la avec une humilité intérieure & extérieure, & priez Dieu pour celui qui vous reprend.

46. Quand un Supérieur vous commande quelque chose, ne dites pas qu'un autre commande le contraire; mais croyez que tous deux ont de saintes intentions, & obéissez à ce qui vous est commandé.

47. Fuyez la curiosité dans les choses qui ne vous

regardent point, n'en parlez point, & ne vous en informez point.

48. Remettez-vous devant les yeux votre vie passée pour la pleurer, & songez à votre tiédeur présente & aux vertus qui vous manquent pour gagner le Ciel, afin d'être toujours dans la crainte : cette conduite produit d'excellens effets.

49. Lorsque ceux de la maison vous diront de faire quelque chose, ne manquez jamais de le faire, pourvu qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'obéissance, & répondez toujours avec douceur & humilité.

50. Ne demandez jamais rien de particulier ni pour votre nourriture ni pour votre vêtement, si ce n'est pour quelque grande nécessité.

51. Ne cessez jamais de vous humilier & de vous mortifier en toutes choses jusqu'à la mort.

52. Accoutumez-vous à faire à toute heure plusieurs actes d'amour, parce qu'ils enflamment & attendrissent le cœur.

53. Faites aussi des actes de toutes les autres vertus.

54. Offrez toutes choses au Pere éternel, en vous unissant avec les mérites de son Fils Notre-Seigneur Jesus-Christ.

55. Soyez douce envers les autres, & rigoureuse à vous-même.

56. Aux jours des fêtes des Saints, considérez quelles ont été leurs vertus, & priez Notre-Seigneur de vous les donner.

57. Ayez un grand soin d'examiner tous les soirs votre conscience.

58. Aux jours que vous communiez, employez votre oraison du matin à considérer qu'étant aussi misérable que vous l'êtes, vous allez recevoir un

Dieu, & employez celle du soir à penser que vous avez eu le bonheur de le recevoir.

59. Quand vous serez Supérieure, ne reprenez jamais personne pendant que vous serez en colere; mais attendez que vous n'y foyez plus, & par ce moyen votre correction sera utile.

60. Travaillez autant que vous le pourrez pour acquérir la perfection & la dévotion, & tout ce que vous ferez, faites-le parfaitement & dévotement.

61. Exercez-vous beaucoup en la crainte du Seigneur, parce que de là naissent dans l'ame la componction & l'humilité.

62. Considérez avec attention combien les personnes sont changeantes, & le peu de sujet qu'il y a de s'y fier; & ainsi établissez toute votre confiance en Dieu qui ne change point.

63. Tâchez de traiter de toutes les choses qui se passent dans voire ame, avec un Confesseur spirituel & savant à qui vous les communiquiez, & dont vous suiviez le conseil en tout.

64. Toutes les fois que vous communiez, demandez à Dieu quelque grace particuliere, ensuite de cette grande miséricorde par laquelle il a daigné visiter votre ame.

65. Quoique vous ayez divers Saints pour intercesseurs, adressez-vous particulièrement à S. Joseph; car ses prieres peuvent beaucoup auprès de Dieu.

66. Lorsque vous serez dans la tristesse & dans le trouble, n'abandonnez pas pour cela les bonnes œuvres d'oraison ou de pénitence que vous aviez accoutumé de faire; car c'est le dessein du démon de vous les faire quitter, en remplissant votre esprit d'inquiétude; mais au contraire faites-en plus qu'auparavant, & vous verrez que Notre-Seigneur sera très-prompt à vous secourir.

67. Ne parlez point de vos tentations & de vos défauts à celles de la maison qui sont les plus imparfaites, parce que cela leur nuiroit & à vous aussi; mais parlez-en seulement aux plus parfaites.

68. Souvenez-vous que vous n'avez qu'une ame, que vous ne mourrez qu'une fois, que vous n'avez qu'une vie qui est courte, & qu'il n'y a qu'une gloire qui est éternelle; & cette pensée vous détachera de beaucoup de choses.

69. Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de pouvoir le perdre, votre douleur de ne le pas posséder encore, votre joie de ce qui peut vous conduire à lui, & vous vivrez dans un grand repos.

## CHAPITRE XXVIII.

### AUTRES AVIS DE SAINTE THÉRESE.

#### A V I S I.

*Discours que fit la Sainte à ses Religieuses du Couvent de l'Incarnation d'Avila, quand, après avoir quitté l'Observance mitigée, elle fut envoyée à ce Couvent en qualité de Prieure.*

**M**ES Dames, mes Meres & mes Sœurs, Notre-Seigneur m'a envoyée par le moyen de l'obéissance, pour gouverner cette maison. C'est une place que je ne méritois pas, & que j'aurois fort souhaité pouvoir éviter.

Le choix qu'on a fait de moi m'a même causé beaucoup de peine, tant parce qu'on m'impose des obligations qui sont au-dessus de mes forces, que

parce qu'on vous prive de l'usage où vous êtes de choisir vous-mêmes vos Supérieures, en m'envoyant ici contre votre volonté & votre satisfaction, moi qui m'estimerois fort heureuse de pouvoir atteindre à la perfection de la moindre d'entre vous.

Je ne viens ici que pour vous servir & vous obliger en tout ce que je pourrai, & j'espère que Notre-Seigneur me secourra dans ce dessein. Dans tout le reste, chacune de vous peut m'instruire & me réformer. Voyez donc, mes Dames, ce que je puis faire pour vous. Quand il faudroit vous donner mon sang & ma vie, je le ferois du meilleur de mon cœur.

Je suis Fille de cette Maison, & par conséquent votre Sœur. Je connois le caractère & les besoins de chacune de vous, ou du moins de la plupart. Pourriez-vous avoir quelque répugnance pour une personne qui vous appartient à tous égards?

Ne craignez point mon gouvernement. Quoique j'aie vécu jusqu'à présent avec des réformées, je fais, grâces à Dieu, comment doivent être gouvernées celles qui ne le sont pas. Tout mon objet est que nous servions Dieu toutes ensemble avec douceur, & que le peu qu'exigent de nous notre Règle & nos Constitutions, nous le fassions pour l'amour de ce grand Maître, à qui nous sommes si redevables. Je connois toute notre foiblesse; mais tâchons d'atteindre par le désir, où nous ne pouvons arriver par les œuvres. Le Seigneur est miséricordieux, & peu à peu, moyennant sa grâce, nous parviendrons au point, que nos œuvres & nos desirs se trouveront de niveau.

## A V I S I I.

*Petit discours que fit la Sainte au sortir de son Couvent de Valladolid, trois semaines avant sa mort.*

**M**ES cheres Filles, je sors de cette Maison bien satisfaite de la perfection que j'y vois, de l'esprit de pauvreté qui y regne, & de la charité qui vous unit. Tant que tout ira de même, Dieu vous comblera de ses graces.

Que chacune de vous fasse en sorte de ne pas donner la plus légère atteinte à ce qui est de la perfection dans les observances religieuses.

Ne vous acquittez point de vos exercices comme par coutume, mais que ce soit pour vous des actions héroïques qui vous rendent chaque jour plus parfaites.

Accoutumez votre cœur à former de grands desirs; ils vous seront toujours grandement utiles, quand même vous ne parviendriez pas à les remplir par vos œuvres.

## REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

**D**IEU disoit à Daniel: *vous m'êtes cher, Daniel, parce que vous désirez beaucoup, parce que vous êtes un homme de désir.* Nous devons comprendre par-là, que lorsqu'on sert le Seigneur avec une intention droite, il se contente de nos desirs & les reçoit comme il feroit les œuvres mêmes.

J'ai appris que la Sainte avoit coutume de dire, en s'adressant à Dieu: *Seigneur, qu'il y en ait d'autres qui vous servent mieux que moi, je ne les contesterai point; mais qu'ils vous aiment plus que moi, & qu'ils désirent plus ardemment de vous servir, c'est ce que je ne souffrirai jamais.*



## A V I S I I I.

*Donné par la Sainte, à une Religieuse d'un autre  
Ordre.*

**P**OUR quiconque aime Dieu comme vous l'aimez, toutes les choses d'ici-bas ne sont que des croix; & si vous voulez en tirer profit pour le salut de votre ame, vous n'avez qu'à vous imaginer qu'il n'y a dans votre couvent que Dieu & vous.

Tant que vous n'aurez point d'obédience qui vous oblige à fixer votre attention sur ce qui se passe, ne vous en embarrassez en aucune maniere. Tâchez seulement d'acquérir les vertus que vous remarquerez dans chaque personne, & réglez votre affection sur ces vertus; & quant aux défauts, ne vous y arrêtez que pour en faire votre profit en les évitant.

Je me suis bien trouvée de cette pratique, ayant toujours vécu dans les Communautés les plus nombreuses, comme si j'y eusse été seule; si ce n'est que je faisois mon profit de ce qu'il y avoit de bon. Enfin, ma chere Dame, nous pouvons aimer Dieu par-tout: bénissons-le de ce que c'est une chose dont personne ne peut nous empêcher.

## A V I S I V.

*Pour tirer du fruit des Persécutions.*

**S**I nous voulons que notre ame tire avantage des persécutions & des injustices, il nous faut considérer qu'elles attaquent Dieu avant nous, & que quand le coup parvient à nous, il a déjà été porté à la divine Majesté par le péché.

Celui qui aime véritablement, doit vivre pour l'objet aimé, & non pas pour lui-même. Tout ce que ce cher objet veut bien souffrir, pourquoi ne le souffririons-nous pas? Nous ne devons avoir d'autre chagrin que celui de voir Dieu offensé. Eh! que nous importe à nous autres? On ne peut faire aucun mal à notre ame, & pour ce qui est de ce corps de terre, il a bien mérité de souffrir.

SOUFFRIR ET MOURIR : c'est tout ce que nous devons désirer.

Personne n'est tenté au-delà de ce qu'il peut supporter.

Rien n'arrive sans la volonté de Dieu. *Mon Pere, vous êtes le char d'Israël & celui qui le mène, disoit Elisée à Elie.*

*AVIS donnés par la Sainte depuis sa mort, par le moyen de l'Illustre & Vénérable Fille Catherine de Jesus, Fondatrice du Couvent de Veas, au Pere Jerôme Gratiem, premier Provincial de la Réforme, & aux Carmélites.*

## A V I S V.

*Pour le Pere Provincial.*

CE jourd'hui, Dimanche de Quasimodo, notre Sainte Mere m'a apparu, & m'a commandé de vous dire, mon Reverend Pere, bien des choses qu'elle m'avoit déjà donné à entendre il y a plus d'un mois; mais que j'avois cru ne devoir pas mettre par écrit, parce qu'elles vous concernoient, me réservant de vous les dire de bouche lorsque j'aurois l'honneur

de vous voir : & comme il me seroit impossible de vous rendre toutes ces choses en détail , je vais seulement vous en dire ici quelques-unes , de peur que je ne vienne à tout oublier.

D'abord la Sainte recommande que l'on n'écrive rien concernant les révélations , & qu'on n'en fasse aucun cas , parce que , quoiqu'on ne doive pas douter qu'il y en a plusieurs de véritables , on fait aussi qu'il y en a beaucoup plus de fausses & de trompeuses ; & parce qu'il est également pénible & dangereux de s'occuper à trier une vérité entre cent mensonges.

Premièrement , dit la Sainte , plus on a de ces sortes de révélations , plus on s'éloigne de la Foi , qui est une lumière plus certaine que toutes les révélations imaginables.

En second lieu , les hommes sont naturellement prévenus en faveur de cette voie surnaturelle , & regardent volontiers comme des Saints ceux qui y marchent. C'est cependant s'écarter de l'ordre que Dieu a lui-même établi pour la justification de l'ame , qui consiste à l'exercice des vertus & à l'accomplissement de sa Loi & de ses Commandemens.

La Sainte exige donc de vous , mon Révérend Pere , qu'autant que vous le pourrez , vous empêchiez qu'on ne s'occupe de révélations , parce qu'il en résulte de grands inconvéniens & beaucoup de danger , sur-tout pour nous autres femmes , qui nous laissons volontiers emporter par notre imagination , & qui avons moins de prudence , de science & de discernement que les hommes.

Elle dit qu'elle seroit fâchée que ses Filles s'adonnassent trop à la lecture de ses ouvrages , & particulièrement du plus grand qui traite de sa vie , de peur qu'elles ne viennent à s'imaginer que la perfection

perfection consiste dans les révélations, & qu'elles ne les désirent & ne les recherchent dans la pensée d'imiter leur Mere.

Elle m'a fait là-dessus comprendre plusieurs vérités; entr'autres, que la félicité dont elle jouit, n'est point la récompense des révélations qu'elle a eues, mais des vertus qu'elle a pratiquées; qu'en conduisant ses Filles par cette voie singulière, vous les écartez du bon chemin, comptant les y faire marcher; & quoiqu'il s'en trouve quelques-unes parmi nous qui ont de véritables révélations, vous devez les en dégoûter & les empêcher de s'y trop attacher, comme étant une chose de peu de valeur, & qui souvent nuit plus qu'elle ne profite. Tout cela s'est présenté à mon esprit si clairement, que j'en ai perdu le désir que j'avois de lire le livre de la vie de notre sainte Mere.

Elle vous avertit encore expressément, que dans les visions d'imagination, à moins qu'elles ne soient jointes aux intellectuelles, il peut se glisser la plus subtile tromperie, parce que les objets qu'on voit des yeux intérieurs font plus d'impression que ceux qu'on voit des yeux du corps; & que, quoiqu'il arrive quelquefois que Notre-Seigneur gratifie les ames en cette maniere pour leur procurer de grands avantages, c'est néanmoins une voie très-dangereuse, le démon pouvant fort bien s'en servir pour faire la guerre aux personnes spirituelles & les porter au mal, sur-tout celles qui se conduisent par leur propre esprit; au lieu qu'il y a toute sûreté pour celles qui se laissent conduire par un sage Directeur, plutôt que de s'en rapporter à elles-mêmes. Enfin, la Sainte ajoute, que l'ame la plus élevée est celle qui se dépouille absolument de tout ce qui est sensible.

*REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.*

**L**A Mere Catherine de Jesus étoit une des plus saintes & des plus parfaites Filles que la Réforme ait produites, suivant ce que nous apprenons des Chroniques de l'Ordre. Sainte Thérèse lui apparut plusieurs fois pour faire passer ces Avis au Pere Provincial ; & nous voyons que depuis ils ont passé dans le cœur & dans l'esprit de tous ses Enfans, qui, bien loin de rechercher les Révélations, ne mettent leur confiance que dans la pénitence, la ferveur & le recueillement.

Il est important d'observer ici, que la Sainte ne défend pas les Révélations, mais seulement qu'on s'en occupe, qu'on ne mette rien par écrit, & que les Supérieurs en fassent cas. En effet, il ne dépend pas de l'homme d'avoir ou de n'avoir pas des Révélations : Dieu en envoie à qui il lui plaît, & il est certain que celles qui viennent de sa part ( qui sont les seules véritables ) enrichissent & perfectionnent l'ame. Il y auroit donc de la témérité à les condamner toutes indistinctement. Mais comme le démon peut se servir de la même voie pour induire l'ame dans l'erreur, & qu'il est extrêmement difficile de discerner en cette matière ce qui vient de Dieu ou de l'ange des ténèbres, on doit regarder cette voie comme une infirmité de l'ame, la craindre plutôt que de la souhaiter, s'en défier plutôt que de s'en féliciter, s'en faire un motif d'humiliation plutôt qu'un motif de confiance, & sur-tout ne point abonder dans son sens, mais se laisser conduire par un guide éclairé; d'autant plus que rien n'est plus rare qu'une vraie Révélation, au lieu que les fausses sont fort communes. La pratique des bonnes œuvres est la voie certaine qui conduit au salut: celle des Révélations est incertaine & périlleuse. Il faudroit être insensé pour hésiter dans le choix de ces deux voies, & pour préférer le doute à la certitude, le péril à la sûreté.

On peut là-dessus se rappeler les fausses Révélations des

Nicolaïtes, des Agapetes, des Manichéens, des Illuminés, des Origenistes, des Montanistes, & de quantité d'autres monstres; & sur-tout la chute du grand Tertullien, ce Docteur si profond & si éclairé, qui se perdit & se rendit méprisable pour avoir ajouté foi aux Révélations d'une femmelette protégée par Montanus.

Les Maîtres de la vie spirituelle doivent donc sur-tout être en garde contre les Révélations des personnes du sexe; car leur imagination est pour l'ordinaire si vive, & leur crédulité si prompte, que non-seulement elles se trompent elles-mêmes très-facilement, mais qu'elles entraînent avec elles dans l'illusion ceux qui devroient les contenir.

La Sainte apporte une autre raison de la foiblesse des femmes sur cette matiere; c'est qu'elles sont sans science & sans lettres, & conséquemment hors d'état de vérifier si ce qu'elles prennent pour des Révélations s'accorde avec la loi de Dieu & les conseils Evangéliques.

Il arrive même quelquefois que la science ne suffit pas pour démêler les véritables Révélations d'avec les fausses: nous en avons un exemple tout récent dans une paysanne d'un petit village qui est situé dans le voisinage d'une Université d'Espagne, la plus célèbre pour la Théologie. Cette femme qui passoit pour Sainte, & qui en a long-temps imposé à ce qu'il y avoit de plus habiles Théologiens, a enfin été reconnue pour une fourbe, & punie comme telle par le Tribunal de l'Inquisition.

De toutes les Révélations de Sainte Thérèse, aucune ne m'a donné plus de satisfaction que celle-ci, parce qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison tant naturelle que surnaturelle, & avec la Doctrine de l'Eglise. Quand on douteroit de toutes les autres, je ne douterois pas de celle-ci à cause de sa grande utilité, & j'avoue qu'elle m'a fait perdre le goût des Révélations, comme à la Mere Catherine de Jesus. Je crois qu'elle fera le même effet sur tout Lecteur judicieux.

## A V I S V I.

*Pour le Pere Provincial.*

QUELQUES jours avant la Fête de Saint André ; comme j'étois en oraison & recommandoïis à Dieu les affaires de notre Ordre, notre sainte Mere m'a apparu & m'a parlé en ces termes. Dites au Pere Provincial qu'il prenne garde que dans les maisons de l'Ordre on ne cherche point à se procurer quelque avantage que ce soit, temporel ou spirituel, par les mêmes moyens que les gens du siecle emploient ; parce que l'on n'avancera jamais rien ni dans l'un ni dans l'autre genre, autrement que par la confiance en Dieu & par le recueillement. On s'imagine quelquefois rendre service aux gens du siecle, & même à l'Ordre, en communiquant beaucoup avec eux ; & il en arrive au contraire que l'on perd son crédit, qu'on tombe dans la tiédeur, qu'au lieu d'édifier le monde on se conforme à ses manieres ; & le démon ne manque pas d'en tirer parti ; car la sollicitude du temporel introduit la dissipation dans le Couvent, & porte les ténèbres dans l'esprit.

Qu'il ne perde jamais la mémoire de ceci, tant pour lui que pour les autres, & que, sur quelque matiere qu'il ait à se déterminer, il commence toujours par le recueillement de l'oraison ; que c'est le moyen de se procurer à lui toutes les lumieres qu'il peut désirer, & de rendre utiles pour les autres ses instructions & ses préceptes ; enfin qu'il fasse en sorte d'avancer autant dans la vie spirituelle, qu'il fait y faire avancer les autres.





## AVIS VII.

*Pour le Pere Provincial.*

**N**OTRE sainte Mere m'a encore recommandé de vous dire, mon Révérend Pere, que désormais on ne continue point les Prieurs par réélection, & cela pour plusieurs raisons bien fortes. Car d'abord, quoique cette continuation puisse être utile à la maison, l'avantage des particuliers exige que ceux qui ont commandé rentrent dans l'obéissance. Cela est d'un très-bon exemple, & cela engage les nouveaux Prieurs à plus de circonspection; & quoique ceux-ci n'aient pas toute l'expérience des anciens, ils sont à portée de profiter de leurs conseils; mais il ne faut pas que les anciens s'avisent de donner leurs avis, ni se mêlent en aucune maniere du gouvernement, s'ils n'en sont requis par ceux qui sont en place. Il importe au contraire, dit la Sainte, que les anciens soient effectivement subordonnés, & paroissent tels, pour donner l'exemple; & c'est une erreur de croire qu'ils doivent toujours conserver quelque autorité. Il faut qu'ils montrent autant de soumission que s'ils n'avoient jamais commandé, & qu'ils ne dussent jamais être remis en place; il faut qu'ils oublient ce qu'ils ont fait lorsqu'ils y étoient, & qu'ils ne soient occupés que de leur propre avancement dans la perfection. De cette façon, ils ne peuvent manquer d'être grandement utiles, quand ils seront élus de nouveau.

*REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.*

**A**VANT d'avoir vu cet Avis de la Sainte, j'avois coutume de dire, que les bons Supérieurs ne devoient jamais sortir de place; & effectivement nous voyons que les trois gouvernemens que Dieu a établis successivement sur la terre, celui des Juges, celui des Rois & celui des Souverains Pontifes, ont été perpé-

tuels : celui des Juges en la personne de Moyse & de ses Successeurs jusqu'à Samuel : celui des Rois en la personne de Saül & de ses Successeurs jusqu'à Sédécias : & celui des Souverains Pontifes depuis Saint Pierre jusqu'à présent, qui continuera de même jusqu'à la fin du monde.

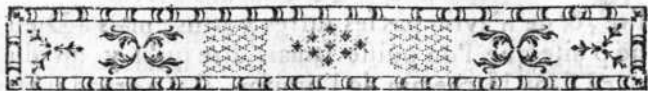
Mais on peut répondre que cette continuité d'autorité ne convient qu'aux Gouverneurs établis par Dieu même, & non pas à ceux établis par les hommes, pour deux raisons : la première, c'est qu'il est à craindre, vu la corruption de notre nature, qu'à force de commander on oublie à obéir, ce qui détruit l'humilité & entraîne la perte de l'ame : la seconde, c'est qu'en pratiquant l'obéissance, on apprend à commander, & qu'on commande toujours avec plus de douceur quand on a long-temps obéi.

*La maxime de la Sainte n'est pas si générale qu'elle ne souffre quelques exceptions. Voyez entr'autres la Lettre L. du premier Volume des Lettres.*

## A V I S V I I I.

*Pour les Carmélites.*

AUJOURD'HUI jour de l'Epiphanie, j'ai vu notre sainte Mere, & lui ayant demandé dans quel livre nous devions lire, elle a pris un petit Catéchisme & m'a dit : *Voici le livre que je désire que mes Religieuses lisent jour & nuit : c'est la Loi de Dieu ;* puis elle s'est mise à lire l'article du Jugement dernier, avec une voix effrayante : elle m'a ensuite expliqué un grand nombre de vérités sublimes, & la perfection où l'ame arrive par ce chemin ; ainsi, je me garderai bien d'enseigner des choses relevées aux ames dont je suis chargée ; mais j'aurai toujours extrêmement à cœur de leur enseigner le petit Catéchisme ; c'est à quoi je les occuperai. A mon égard, j'éprouve une grande satisfaction dans cette lecture ; il me semble qu'il y a beau à profiter ; elle renferme pour moi je ne sais quel trésor. Je tâcherai donc d'inspirer à mes Filles du goût pour l'humilité, pour la mortification & pour le travail manuel ; le Seigneur leur donnera tout le reste quand il le jugera à propos.



## TROISIEME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Il ne faut point écouter ceux qui prétendent que la voie de l'Oraison mentale est dangereuse pour les femmes.*

**T**ELS sont les discours que l'on nous tient ordinairement : *cette voie de l'oraison est toute pleine de périls : une telle s'est perdue dans ce voyage ; celle-ci se trouva trompée, & cette autre qui prioit tant, n'a pas laissé de tomber : c'est rendre la vertu méprisable ; ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions ; il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesse dans leurs oraisons ; & le Pater noster, & l'Ave Maria, leur doit suffire. Je demeure d'accord, mes Sœurs, qu'ils leur doivent suffire : & pourquoi ne leur suffiroient-ils pas, puisqu'on ne sauroit errer en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jesus-Christ même ? Ils ont sans doute raison ; & si notre foiblesse n'étoit point si grande, & notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucuns livres pour nous instruire dans la prière.*

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si l'oraison doit être mentale pour les uns & vocale pour les autres, je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire. Le péril seroit de manquer d'hum-

lité, & de n'avoir pas les autres vertus; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison. Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde; ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraisons, & ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie & dans tant d'autres horribles péchés: & si le démon, par ses tromperies & par un malheur déplorable, mais qui est très-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres touchant la pratique de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien; & je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu, vous voyez comme on explique vos paroles à contre sens! défendez votre propre cause, & ne souffrez pas de telles foiblesses en des personnes consacrées à votre service ».

Renoncez donc, mes Sœurs, à toutes ces craintes; méprisez ces opinions vulgaires; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à ceux qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ: tâchez de conserver toujours votre conscience pure; fortifiez-vous dans l'humilité; foulez aux pieds toutes les choses de la terre; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Eglise, & ne

doutez point après cela, que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore : renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre ; & si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connoître avec humilité quel est le chemin que vous tenez ; dites-leur, comme il est vrai, *que votre règle vous ordonne de prier sans cesse ; que vous êtes obligées de la garder* : que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur *s'il faut que l'esprit & le cœur soient attentifs aussi-bien dans les prières vocales que dans les autres* ; & s'ils répondent qu'oui, comme ils ne sauroient ne le point faire, vous connoîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, & que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement.

Encore une fois, c'est une chose étrange que les hommes ne considérant pas que le démon tente & trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison, que celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchent par ce chemin, & dont la vie avoit paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, & vivent dans des péchés & des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne sauroit douter qui ne soit très-mauvaise. C'est qu'il est ordinaire aux hommes de ne remarquer point ce qu'ils voient à tout moment, & de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais : ajoutez que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la

perfection, sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres, en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne m'étonne pas qu'on s'en étonne, puisque ceux qui marchent par le chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres, que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud, en ont sur ceux qui étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir oui faire sur ce sujet, & qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes Sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison; car il y en a plusieurs; les uns se trouvent bien d'aller par l'un, & les autres par un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre; & vous serez beaucoup plutôt délivrées des tentations lorsque vous vous approcherez de Notre-Seigneur par l'oraison, que quand vous serez éloignées de lui.

## CHAPITRE II.

*Il n'y a point de véritable oraison vocale sans la mentale : injustice des hommes qui blâment l'oraison mentale.*

**L**A différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix & de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons, elle soit vocale, & lorsque nous nous taisons, elle soit mentale; car si en priant vocalement, je m'occupe toute à considérer que je parle à Dieu; si je me tiens en sa présence, & si je

fuis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que l'oraison mentale & la vocale se trouvent jointes; si ce n'est qu'on voulût nous faire croire que l'on parle à Dieu, quand en prononçant le *Pater*, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire. Mais, si en parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer quel il est, & quelles vous êtes? car comment pourrez-vous parler à un Roi, & lui donner le titre de Majesté; ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant aux Grands, si vous ignorez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de la différence des qualités ou de la coutume & de l'usage?

« Quelle ridicule ignorance seroit-ce, ô mon Seigneur, que celle-là? quelle sotte simplicité seroit-ce, ô mon souverain Monarque, & comment pourroit-elle se souffrir? Vous êtes Roi, ô mon Dieu, mais un Roi tout-puissant & éternel, parce que vous ne tenez de personne le Royaume que vous possédez, & je n'entends presque jamais dire dans le *Credo* que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir une joie toute particulière. Je vous loue, mon Dieu, & je vous bénis toujours, parce que votre Royaume durera toujours; mais ne permettez pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons, qui, lorsqu'ils parlent à vous, vous parlent seulement avec les lèvres ».

Que pensez-vous dire, Chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas besoin de faire l'oraison mentale? Vous entendez-vous bien vous-mêmes? Quelqu'un oseroit-il soutenir que ce fût mal fait, avant



de commencer à dire ses Heures ou à réciter le Rosaire , de penser à celui à qui nous allons parler , & de nous remettre devant les yeux quel il est , & quels nous sommes , afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui ? Cependant , il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses , il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale , vous aurez employé quelque temps à la mentale.

« O mon souverain Monarque , puissance infinie ,  
 » immense bonté , suprême sagesse , principe sans  
 » principe , abyme de merveilles , beauté source  
 » de toute beauté , force qui est la force même !  
 » Grand Dieu , dont les perfections sont également  
 » indéterminées & incompréhensibles ! quand toute  
 » l'éloquence humaine & toutes les connoissances  
 » d'ici-bas seroient jointes ensemble , comment  
 » pourroient-elles nous faire comprendre la moi-  
 » dre de tant de perfections qu'il faudroit connoi-  
 » tre pour savoir en quelle maniere , quel est ce  
 » Roi par excellence qui fait seul tout notre bon-  
 » heur & toute notre félicité , & qui n'est autre  
 » que vous-même ?

Lorsque vous vous approchez , mes Filles , de cette éternelle Majesté , si vous considérez attentivement à qui vous allez parler , & ensuite à qui vous parlez , le temps de mille vies , telle qu'est la nôtre , ne suffiroit pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité ; lui , devant lequel les Anges tremblent , lui qui commande partout , qui peut tout , & en qui le vouloir & l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable , mes Filles , que nous nous réjouissions des grandeurs de notre Epoux , & que , considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses ,

nous menions une vie conforme à une condition si relevée?

Hélas ! mon Dieu , puisque dans le monde , lorsque quelqu'un recherche une fille , on commence par s'informer de sa qualité & de son bien , pourqu'oi nous qui vous sommes déjà fiancées , ne nous informerons-nous pas de la condition de notre Epoux , avant que le mariage s'accomplisse & que nous quissions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel , nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour Epoux ; quel est son Pere ; quel est son pays où il veut nous emmener avec lui ; quelle est sa qualité ; quels sont les avantages qu'il nous promet , & sur-tout quelle est son humeur , afin d'y conformer la nôtre & nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille , sinon que pour être heureuse dans son mariage , il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari , quand même il seroit d'une condition beaucoup inférieure à la sienne ; & l'on veut , ô mon divin Epoux , que nous fassions moins pour vous contenter , & vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes. Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses ? ce n'est pas à eux , c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables , puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie.



## C H A P I T R E III.

*Peines des personnes qui sont partagées entre Dieu & le monde : & combien il leur importe de ne point abandonner l'oraison.*

**J**E voudrois que mes Confesseurs m'eussent permis de rapporter en détail tous les péchés que j'ai commis durant le temps où j'étois partagée entre Dieu & le monde, pour ne m'être pas appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuel orages; mes chutes étoient grandes, je ne me relevois que foiblement; je retombois aussitôt dans un état si déplorable, que je ne tenois point de compte des péchés véniels; & quoique j'appréhendasse les mortels, ce n'étoit pas autant que je l'aurois dû, puisque je ne m'éloignois pas des occasions qui me mettoient en danger de les commettre. C'étoit, à mon avis, l'un des états les plus pénibles que l'on puisse s'imaginer, parce que je ne goûtois ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentemens du monde. Lorsque j'étois engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devois à Dieu me troublait; & quand j'étois avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétoient: c'étoit une guerre si pénible, que je ne fais comment je pus la soutenir non-seulement durant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite en me donnant le courage de continuer à faire

raison lorsque j'étois si malheureusement engagée dans le commerce du monde.

Deux raisons m'ont obligée à rapporter ceci ; l'une pour faire voir la miséricorde de Dieu & mon ingratitude, & l'autre pour faire connoître combien grande est la grace dont il favorise une ame lorsqu'il la dispose à s'attacher à l'oraison, quoique ce ne soit pas aussi parfaitement qu'il seroit à désirer ; car pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes & les péchés où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre-Seigneur ne la conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de m'y conduire.

Je suis donc assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne doivent point la discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, & que sans cela ils n'y réussiroient qu'avec beaucoup plus de peine : qu'ils prennent encore garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice. Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à le pratiquer, je les conjure au nom de Dieu de ne se pas priver d'un si grand avantage : il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer, & rien à craindre ; & d'ailleurs, quoiqu'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, & que l'on ne fasse pas assez d'efforts pour se rendre digne des faveurs particulières, on connoitra au moins le chemin du Ciel ; & si l'on continue d'y marcher, cette persévérance ne sera pas vaine, parce que Dieu ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, & que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis,

que de témoigner dans ces fréquens entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, & la confiance que l'on a d'en être aimé.

« O mon Seigneur & mon Dieu, vous dont la  
 » vue fait la félicité des Anges, je ne saurois penser  
 » à vous sans souhaiter de pouvoir fondre comme  
 » de la cire au feu de votre divin amour. Vous  
 » souffrez, mon Sauveur, une créature qui ne peut  
 » souffrir que vous soyez avec elle; non-seulement  
 » vous ne la rejetez pas, mais vous lui faites des  
 » faveurs: vous attendez avec patience qu'elle s'ap-  
 » proche de vous: vous lui tenez compte des mo-  
 » mens où elle vous témoigne de l'amour, & un léger  
 » repentir vous fait oublier toutes les fautes. Je l'ai  
 » éprouvé, mon Créateur, & je ne comprends pas  
 » comment tout le monde ne tâche point de s'appro-  
 » cher de vous. Les méchans qui sont si éloignés  
 » de vous par leurs mauvaises habitudes, doivent  
 » s'en approcher afin que vous les rendiez bons &  
 » que vous souffriez d'être avec eux durant quelques  
 » heures en chaque jour, quoiqu'ils ne soient pas  
 » avec vous, ou que s'ils y sont, ce ne soit, comme  
 » j'y étois, qu'avec mille distractions que les soins  
 » & les pensées du monde leur donnent. Je fais  
 » qu'ils ne sauroient au commencement, ni quel-  
 » quefois même dans la suite, se défendre de ces  
 » distractions; mais pour les récompenser de la  
 » violence qu'ils se font pour demeurer avec vous,  
 » vous empêchez les démons de les attaquer aussi  
 » fortement qu'ils feroient; vous diminuez le pou-  
 » voir que ces esprits de ténèbres auroient de leur  
 » nuire, & vous donnez enfin à ces ames le pou-  
 » voir de les surmonter & de les vaincre ».

Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années,  
 de désirer tellement que le temps d'une heure que  
 je

je m'étois prescrite pour faire oraison fût achevé, que j'étois plus attentive à écouter quand l'heure sonneroit, qu'aux sujets de ma méditation, & il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avois à me retirer dans mon oratoire pour y prier. J'avois besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, & que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe : mais enfin Notre-Seigneur m'assistoit ; car après m'être fait cette violence, je me trouvois tranquille & consolée, & j'avois même quelquefois le désir de prier.

Si l'oraison est donc si nécessaire & si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourroient-ils la quitter sans en recevoir un grand préjudice ? Ce seroit se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, & comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses graces.

## CHAPITRE IV.

### *Continuation de l'Oraison durant les infirmités.*

**L**ES infirmités ne doivent point nous dispenser de continuer à faire oraison, puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles ; qu'il ne faut que de l'amour, & que, pourvu qu'on le veuille & qu'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je dis toujours, parce que la violence des maux empêche bien quelquefois, il

est vrai, l'ame de rentrer en elle-même, mais elle ne laisse pas de trouver d'autres momens où elle le peut, même au milieu des douleurs; & jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres où une ame qui aime Dieu véritablement, offre avec joie à Jesus-Christ ces mêmes douleurs dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte par ce moyen semblable à lui, & mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais qu'avec un peu de soin, on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie.

## C H A P I T R E V.

*Les sécheresses dans l'Oraison ne doivent ni nous étonner ni nous décourager.*

UN homme ne doit point se déterminer, par la sécheresse qu'il éprouve, à abandonner l'exercice de l'oraison: quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, & que Jesus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon Maître; & un temps viendra où il payera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonne donc point; mais qu'il se souvienne que



le démon en donnoit à Saint Jérôme au milieu même du désert. J'ai souffert ces peines durant plusieurs années, & je fais qu'elles sont très-grandes; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure des consolations qu'il m'a données depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avois souffert durant si long-temps. Notre-Seigneur permet que ces peines & plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, & aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison; & cette conduite de Dieu sur nous est sans doute pour notre avantage; les graces dont il a dessein de nous honorer dans la suite étant si grandes, il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misere, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

» Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour  
 » le plus grand bien d'une ame, lorsque vous con-  
 » noissez qu'elle est à vous; qu'elle s'abandonne  
 » entièrement à votre volonté; qu'elle est résolue  
 » de vous suivre par-tout jusqu'à la mort & la mort  
 » de la croix, de vous aider à porter cette croix,  
 » & enfin, de ne vous abandonner jamais?»

Ceux qui ont pris cette généreuse résolution & qui ont ainsi renoncé à tous les sentimens de la terre, pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre: car qui peut affliger ceux qui considèrent avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, & n'en recherchent point d'autres que de converser seuls avec Dieu? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en graces, bienheureuses ames, à sa divine Majesté: confiez-vous en sa bonté qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime, & gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée; *pourquoi don-*

*ne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de dévotion, & ne me la donne-t-il pas en tant d'années? Croyons que c'est pour notre plus grand bien; & puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira.*

Il faut remarquer avec grand soin, & l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de dire qu'une ame qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer, & de ne pas faire grand cas des consolations & des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle bâtit sur un fondement inébranlable: car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction & cette tendresse que nous ne désirons que parce qu'elles nous consolent; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice, à pratiquer l'humilité: autrement il me semble que ce seroit vouloir toujours recevoir, & jamais ne rien donner.

Pour des femmes foibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer; mais je ne saurois souffrir que des hommes savans, de grand esprit, & qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, & se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne doivent les recevoir avec joie; je dis seulement que s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre-

Seigneur ne les leur accorde pas : qu'ils demeurent tranquilles & considerent l'inquiétude & le trouble d'esprit comme une faute & une imperfection qui ne convient qu'à des ames lâches, ainsi que je l'ai vu & éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, que pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point. Aussi-tôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien; ils s'affligent, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie sans qu'ils s'en apperçoivent : ce qu'ils considerent comme des manquemens & des fautes, n'en font point aux yeux de Dieu : il connoît mieux qu'eux-mêmes leur misere, & se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui & de l'aimer : c'est la seule chose qu'il demande d'eux; & ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'ame & à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses observations que j'en ai faites, & par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cet état de sécheresse vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misere est si grande, que tandis que notre ame est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités; le changement du temps & la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudroit, & souffre en diverses manieres. Alors plus on la veut contraindre, plus le mal augmente; ainsi, il est besoin de discernement pour connoître quand la faute procede de là, & ne pas achever d'accabler l'ame. Ces personnes doivent se considerer comme malades, changer même durant

quelques jours l'heure de leur oraison , & passer comme elles pourront un temps si fâcheux.

J'ai dit qu'il falloit user de discernement , parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui est auteur de ce mal ; ainsi il ne faut pas toujours quitter l'oraison , quoique l'esprit soit distrait & dans le trouble ; mais aussi il ne faut pas toujours gêner une ame en exigeant ce qui est au-dessus de ses forces. Il est des œuvres extérieures de charité , & des lectures auxquelles elle pourra s'occuper alors : si elle n'est pas même capable de cela , elle doit s'accommoder pour l'amour de Dieu , à la foiblesse de son corps , afin de le rendre capable de la servir à son tour. Il faut se récréer par de saintes conversations , & même prendre l'air de la campagne , si le Confesseur en est d'avis : l'expérience nous apprend ce qui nous convient le plus en cela. En quelque état que l'on se trouve , on peut servir Dieu : son joug est doux , & il importe extrêmement de ne pas gêner l'ame , & de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore , & ne saurois trop le répéter ; il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces faiblesses , de ces inquiétudes & de ces distractions : notre esprit ne sauroit se délivrer de ces sortes de peines qui le contraignent , & acquérir une heureuse liberté , s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; car alors Notre-Seigneur lui aidera à les porter , & sa tristesse se convertira en joie.



## CHAPITRE VI.

*Etat & tentation des ames qui après avoir renoncé au péché, travaillent à s'unir plus parfaitement à Dieu dans l'oraison. Conseils & exhortations de la Sainte.*

DANS quel trouble & quelles peines les esprits de ténèbres ne jettent-ils point ces pauvres ames ? d'un côté la raison leur représente que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un néant, en comparaison du bonheur où elles aspirent : la foi leur apprend que ce bonheur doit être l'objet de tous leurs désirs : la mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux qui sont tombés d'une très-grande prospérité dans une extrême misere, tant de morts subites de ceux qui étoient plongés dans les délices, ces corps nourris avec tant de délicatesse, maintenant la pâture des vers dans le tombeau, & autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont non-seulement elles ont reçu l'être & la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour. L'entendement leur fait connoître que quand elles vivoient des siècles entiers, elles ne sauroient acquérir un ami si fidele & si véritable ; que le monde n'est que vanité & que mensonge ; que les plaisirs que le démon leur promet & les peines dont il les veut effrayer, ne sont que des illusions ; qu'il y auroit de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi, & de se réduire, comme l'Enfant prodigue, à manger du gland avec

les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien ; ces raisons sont si fortes, qu'elles devroient suffire à ces ames, pour leur faire vaincre les démons. Mais, mon Seigneur & mon Dieu, la coutume que la vanité a établie est si forte & si généralement reçue, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'ame n'a-t-elle point en cet état de votre secours ? Ne souffrez donc pas, s'il vous plaît, qu'elle abandonne son entreprise ; faites-lui connoître que tout son bonheur en dépend, combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies, & de se tenir toujours sur ses gardes. Si le diable la voit absolument résolue à tout souffrir & à mourir plutôt que de retourner en arriere, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici où il faut que l'ame témoigne sa générosité, & ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il alloit au combat : il ne faut point qu'elle se propose des contentemens & des plaisirs ; & n'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître, & étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre trouver des douceurs dans l'oraison & nous plaindre de nos sécheresses ? Qu'il ne vous arrive jamais, mes Sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que votre Epoux a portée, n'oubliez jamais que c'est à quoi vous vous êtes si solennellement engagées, & que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui, s'estiment les plus heureuses ; c'est-là le capital ; & vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendrez de grandes actions de grâces s'il vous en favorise,



Il vous semblera peut-être, mes Sœurs, que, pourvu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures, il n'y a point de peines extérieures que vous ne soyez résolues de souffrir; mais il connoît mieux que nous ce qui nous est propre; il ne nous appartient pas de lui donner conseil; & il peut nous dire avec raison que nous ne savons ce que nous demandons. N'oubliez jamais, je vous prie, puisqu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison doivent travailler de tout leur pouvoir à conformer leur volonté à celle de Dieu, & croire fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel & ce chemin qui conduit au Ciel.

J'ai dit ailleurs plus amplement comment on doit se conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler dans l'oraison, & que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir. Je me contenterai de dire ici qu'il est très-avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquer à certaines choses qui ne sont point essentielles, je vous assure que, pourvu que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison, Dieu les fera réussir à votre avantage; & si vous aviez abandonné l'oraison, il n'y auroit d'autre remède pour empêcher que peu à peu vos chutes ne se multipliasent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison. Dieu veuille vous bien faire comprendre une vérité si importante.



## C H A P I T R E V I I .

*Erreur des Auteurs qui conseillent de ne point envisager l'humanité de Notre-Seigneur dans l'oraison.*

**J**E remarquerai une chose qui me paroît importante, & qui pourra servir d'un avis utile à quelques personnes; c'est ce que l'on voit dans certains livres, que quoiqu'une ame ne puisse par elle-même parvenir au plus haut degré de l'oraison, parce que c'est une chose surnaturelle & que Dieu seul opere, elle pourra néanmoins y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, & s'être avancée dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'ame ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent fort ensuite de ne rien s'imaginer de corporel, & de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jesus-Christ embarrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, & les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils alleguent sur cela les paroles de Jesus-Christ à ses Apôtres lors de son Ascension dans le Ciel; mais il me semble que si les Apôtres eussent cru dès-lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que Jesus-Christ étoit Dieu & homme tout ensemble, la vue de son humanité n'auroit pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il

leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne sauroit qu'y nuire, & que ce que l'on doit tâcher de faire, est de se considérer comme environné de Dieu de toutes parts, & tout abymé en lui. Cette dernière pensée peut, à mon avis, se pratiquer quelquefois utilement; mais se séparer d'une partie de Jesus-Christ en se séparant de la vue de sa sacrée humanité, & la mettre ainsi au rang de nos misérables corps & du reste des choses créées, c'est une méthode que je ne saurois du tout souffrir.

Si notre complexion & notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourmens de sa passion, accablé de travaux & de douleurs, persécuté de ceux à qui il avoit fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang & abandonné de ses Apôtres, parce que ce seroit pour nous une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, sur-tout l'ayant si près de nous dans l'Eucharistie, plein de gloire, & tel qu'il étoit lorsqu'avant de monter au Ciel, il animoit & encourageoit les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui?

Ainsi, quoique nous fussions arrivés au comble de la contemplation, ne prenons point un autre chemin: on ne sauroit s'égarer en le suivant; c'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus; il nous en apprend les moyens; il nous en donne l'exemple dans sa vie; il en est le parfait modèle: & que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami qui ne nous abandonne jamais dans les travaux & dans les souffrances, comme font les amis du

monde ? Ne voyons-nous pas que le glorieux Saint Paul avoit continuellement son nom dans la bouche, parce, qu'il l'avoit continuellement gravé dans le cœur ; & depuis que j'ai connu cette vérité, & considéré avec soin la vie de quelques Saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans S. François, par l'amour qu'il avoit pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans S. Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée & divine enfance ; dans S. Bernard, par le plaisir qu'il prenoit à considérer sa très-sainte humanité ; dans Sainte Catherine de Sienne & dans plusieurs autres Saints.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent ; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison ; car il est évident que jusques-là, il faut chercher le Créateur par les créatures, selon la grace que Notre-Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, & que je voudrois pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne sauroit trop le remarquer, c'est que l'on ne doit point mettre en ce rang la très-sacrée humanité de Jesus-Christ.

## CHAPITRE VIII.

*Moyens d'être recueillis dans l'Oraison.*

**L**ORSQUE nous nous appliquons à l'oraison, ayons toujours soin d'être en compagnie : or quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné la priere que vous allez

faire ? imaginez - vous donc que vous êtes avec Notre-Seigneur Jesus-Christ.

O mes Sœurs, vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussi-tôt distraites, accoutumez-vous, je vous prie, à ce que je viens de dire. Je fais par ma propre expérience que vous le pouvez ; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir fixer mon esprit durant l'oraison, & j'avoue qu'elle est très-grande ; mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, & viendra nous tenir compagnie : si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années. Doit-on plaindre le temps qu'on emploie à une occupation si utile ? & qui nous empêche de l'y employer ? Je vous le dis encore, on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon Maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnemens, & d'appliquer votre esprit à faire de grandes & de sublimes considérations ; mais je vous demande seulement de le regarder. Qui vous empêche de tenir au moins, durant un peu de temps, les yeux de votre ame attachés sur cet adorable Epoux de vos ames ? Quoi ! vous pouvez bien regarder des choses difformes, & vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ?

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent se conformer à tous leurs sentimens, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, & la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur : ( ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes Sœurs, de quelle

fujétion il a plu à Dieu de nous délivrer); c'est là véritablement, & sans rien exagérer, de quelle forte Notre-Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons les maîtresses, il s'affujettit à nos désirs, & se conforme à nos sentimens. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité, & alors quel contentement sera le vôtre de le voir fortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière, & tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille, qu'il n'a donnée que pour vous mettre le sceptre à la main & la couronne sur la tête.

Si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, & jugez quelles doivent être les peines dont son ame étoit accablée, puisqu'il ne laissa pas de faire connoître sa tristesse & de s'en plaindre, quoiqu'il fût non-seulement patient, mais la patience même: considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, renoncé & abandonné par ses amis: ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, on lui donne le temps de respirer. Pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, & que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres; & quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes Filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre Epoux en cet état; si ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez

plaisir de vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible; ce sera alors que vous pourrez lui dire: « O Seigneur du monde & véritable Epoux de mon » ame, est-il possible que vous vous trouviez ré- » duit à une telle extrémité? O mon Sauveur & » mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez » pas la compagnie d'une aussi vile créature que je » le suis? car il me semble que je remarque à votre » visage que vous tirez quelque consolation de moi. » Comment peut-il se faire que les Anges vous » laissent seul, & que votre Pere vous abandonne » sans vous consoler? Puis donc que cela est ainsi, » & que vous voulez bien souffrir de si grandes » douleurs pour l'amour de moi, qu'est ce peu que » je souffre pour l'amour de vous, & de quoi puis- » je me plaindre? Je suis tellement confuse de vous » avoir vu en ce déplorable état, que je suis réso- » lue de supporter tous les maux qui pourront m'ar- » river, & de les considérer comme des biens, afin » de vous imiter en quelque chose. Marchons donc » ensemble, mon Sauveur; je suis résolue de vous » suivre quelque part que vous alliez, & je passerai » par-tout où vous passerez ».

Embrassez ainsi, mes Filles, la croix de votre divin Rédempteur: souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds, méprisez tout ce qu'ils vous diront; fermez les oreilles à leurs insolences; & quoique vous bronchiez & que vous tombiez avec votre saint Epoux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances: & quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, & quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si légères en

comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes Sœurs, comment cela peut se pratiquer, & vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur lorsqu'il étoit dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, & que vous les auriez eu toujours fixés sur sa personne sacrée. N'ayez point, je vous prie, cette croyance : quiconque ne veut pas maintenant faire quelque effort pour se recueillir & le regarder au dedans de soi, ce qui peut se faire sans péril & avec un peu de soin, auroit beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madelaine au pied de la croix, lorsqu'il auroit eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge & de cette bienheureuse Sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts & de mauvais traitemens ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ! Ce qu'elles endurent devoit sans doute être bien terrible ; mais comme elles étoient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffoit une moindre. Ainsi, mes Sœurs, ne vous persuadez pas si facilement que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits.

Je vous conseille de choisir entre les images de Notre-Seigneur, celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de lui parler fréquemment : il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur & dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien



bien à d'autres personnes, comment les paroles pourroient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ?

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire ; par-là on recueille l'entendement. C'est ainsi qu'il faut accoutumer peu à peu l'ame à faire oraison par de saints artifices & de saints attrait, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que depuis plusieurs années vous êtes, comme une femme qui a quitté son mari, & que l'on ne sauroit porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse : voilà l'état où le péché nous a réduits. Notre ame est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connoît plus elle-même. Ainsi, pour l'engager à vouloir retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; autrement, & si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout : mais je vous assure encore que si vous pratiquez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en tirerez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

## CHAPITRE IX.

*Utilité du recueillement & de la pensée que Dieu est dans nous-mêmes.*

Nous disons dans l'Oraison Dominicale, *Notre Pere qui êtes dans les Cieux* ; il importe donc infiniment de savoir ce que c'est que le Ciel, & où

il faut aller chercher notre très-saint & divin Père. Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très-grand besoin non-seulement de le croire, mais de tâcher de le connoître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrête le plus l'entendement, & fait que l'ame se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est par-tout: or, comme par tout où est le Roi, là est la Cour; ainsi, par-tout où est Dieu, là est le Ciel: & vous n'aurez pas sans doute de peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle Majesté se trouve.

Considérez ce que dit Saint Augustin, *qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même.* Pensez-vous qu'il soit peu utile à une ame distraite de comprendre cette vérité, & de connoître qu'elle n'a point besoin d'aller au Ciel afin de parler à son divin Père, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui? Il est si proche de nous, que, quoique nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, & nous n'avons point besoin d'ailes pour nous élever vers lui. Il suffit de nous tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, & de ne nous éloigner jamais de la compagnie de cet Hôte divin. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité comme à notre pere; à lui demander nos besoins avec grande confiance; à lui faire entendre toutes nos peines; à le supplier d'y apporter le remede, & à reconnoître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfans. Enfin, vous ne sauriez trop considérer combien il importe de bien comprendre cette vérité, que Notre-Seigneur est au dedans de nous-mêmes, & que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.

Cette maniere d'oraison fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, & on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'ame y recueille toutes ses puissances, & entre dans elle-même avec son Dieu : étant là avec lui, elle peut penser à sa passion ; & l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son pere, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le calvaire.

Ceux qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre ame où ils trouveront celui qui en est le Créateur, aussi-bien que de la terre, & qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, & à ne se mettre point en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'ils marchent dans un excellent chemin, & qu'avançant beaucoup en peu de temps, ils boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. On peut les comparer à ceux qui, voyageant sur la mer avec un vent favorable, arrivent dans peu de jours au terme ; au lieu que ceux qui vont par terre en emploient bien davantage. Il est vrai, qu'étant en cet état, nous ne pouvons pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'avons pas encore tout-à-fait quitté la terre ; mais nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'en recueillant nos sens & nos pensées, nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Si ce recueillement est véritable, on n'a pas de peine à le connoître, parce qu'il opere un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurois vous le faire entendre : c'est que l'ame, dans ces momens favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre & victorieuse, pénètre le néant

des choses du monde, s'éleve vers le Ciel, & à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, & s'en éloigne de telle sorte, que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, & ceux de l'esprit s'ouvrent & deviennent plus clairvoyans pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière; ce qui est une coutume excellente. A la vérité, il faut d'abord se faire quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles; mais cela n'arrive qu'au commencement; & quand on y est accoutumé, il faudroit se faire une plus grande violence pour les ouvrir, qu'on ne s'en faisoit auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'ame comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps, & que, le laissant seul & affoibli, elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

On ne s'apperçoit pas aussi-tôt de ce que je viens de dire; mais si nous persévérons pendant quelques jours à nous faire violence, nous ne tarderons pas à connoître clairement l'avantage que nous en aurons tiré: car, aussi-tôt que nous commencerons à prier, nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que Notre-Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, que, dès qu'elle leur fait le moindre signe de vouloir se recueillir, ils lui obéissent & se recueillent avec elle. Si ensuite ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils lui aient été soumis; ils ne s'en vont alors que comme des esclaves

qui sortent de la maison de leur maître sans faire le mal qu'ils auroient pu faire, & quand la volonté les rappelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étoient allés.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de risque de tomber; le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur ame; elle en est si proche que, pour peu que leur entendement le soufflé, la moindre étincelle qui en rejailit est capable de l'embraser entièrement.

Représentez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que toute la matiere en est d'or & de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand Monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais; & cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une ame enrichie de plusieurs vertus. Enfin imaginez-vous que le Roi des Rois est dans ce palais; qu'il daigne vous y recevoir: qu'il est assis sur un superbe trône, & que ce trône est votre cœur.

La comparaison dont je me fers pour vous faire comprendre ceci, vous paroîtra peut-être extravagante; elle peut néanmoins être fort utile, du moins aux femmes qui sont ordinairement ignorantes; c'est un moyen propre à leur faire voir qu'il y a au dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paroît au dehors; car ne nous imaginons pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plût à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquaient à faire cette considération; si tous les hommes avoient soin de rappeler dans leur mémoire le souvenir de ce divin Hôte qui habite au milieu d'eux, il seroit impossible, à mon avis, de tant s'appliquer aux choses du monde qui

frappent nos sens, en voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont dans nous-mêmes.

1 Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien, dans la vérité, vous êtes proche de nous : nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Eh ! combien grand seroit cet éloignement, s'il falloit que nous allassions vous chercher jusques dans le Ciel ?

Je voudrois dans le moment présent, bien faire comprendre que, pour nous accoutumer à fixer notre esprit, afin qu'il sache ce qu'il dit & à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mêmes nos sens extérieurs, & de leur donner de quoi s'occuper, n'y ayant point de doute que le Ciel ne se trouve au dedans de nous, puisque le Créateur du Ciel y habite ; & je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction, jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user de cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même, que c'est ce qui me fait insister si long-temps sur ce sujet.

Pour conclusion, je dis que celui qui désire former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se laisser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rapelant ses sens au dedans de lui. En retranchant l'usage extérieur de nos sens, faisons-les servir à notre recueillement intérieur, en sorte que si nous parlons, nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur quelqu'un avec qui nous devons parler ; si nous entendons parler au dehors, nous nous souvenions que nous devons écouter celui qui nous parle de plus près ; & qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si



nous le voulons, ne nous séparer jamais par l'esprit & par le cœur de cette divine compagnie.

Que l'ame, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, qu'elle le pratique au moins quelquefois; en s'y accoutumant, elle en retirera tôt ou tard un grand avantage: Dieu ne lui aura pas plutôt fait cette grace, qu'elle ne voudroit pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps & l'application que vous y emploierez; & je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur, vous en viendrez à bout dans un an, & peut-être dans six mois.

## CHAPITRE X.

*On peut, sans le don de l'Oraison mentale & contemplative, parvenir à la perfection.*

**J**E connois une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, & enfin telle que je m'estimerois heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours & les années en des oraisons vocales, sans jamais pouvoir faire l'oraison mentale: le plus qu'elle puisse faire, est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même: mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi-bien leur compte, que celles qui ont de grands sentimens & de grandes consolations dans l'oraison, & peut-être même avec plus de sûreté, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu,



& que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort dangereuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité; au lieu que si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité.

Il y a plus, celles qui ne goûtent point ces consolations, craignent toujours que ce soit par leur faute; elles demeurent donc dans l'humilité, & prennent un soin continuel de s'avancer; elles ne voient pas jeter aux autres une seule larme, sans s'imaginer que si elles n'en répandent pas aussi, cela vient de ce qu'elles ne les suivent que de fort loin dans le service de Dieu; mais peut-être les précédent-elles. Les larmes, quoiqu'elles soient bonnes, ne sont pas toutes parfaites, & il se rencontre toujours plus de sûreté dans la mortification, le détachement & l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez, n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi-bien que les plus contemplatives.

Marthe n'étoit-elle pas une Sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative? & que souhaitez-vous davantage que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir si souvent Notre-Seigneur Jesus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir & de s'asseoir à sa table? Si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, & comme hors d'elle-même, qui auroit pris soin de ce divin Hôte? Des Religieuses doivent considérer qu'un monastère est aussi la maison de Sainte Marthe, & qu'il doit y avoir quelque chose aussi-bien de Marthe que de Madelaine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active, se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans

la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que Notre-Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent : mais quand même il ne parleroit point pour elles, elles devroient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grace de s'oublier elles-mêmes, & toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, & s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Notre-Seigneur ordonne de nous, & à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, les plus bas même & les plus vils, puisque tout cela est rendre service à ce divin Hôte qui vient loger, manger & se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre ?

Je ne dis pas néanmoins qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation ; je dis au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnoissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, & non pas de votre choix ; car, après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, s'il veut que vous y demeuriez encore, ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre ? Laissez le maître de la maison ordonner de tout comme il lui plaît ; il est tout sage, il est tout-puissant, il fait ce qui vous est le plus propre, & ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que si vous faites

tout ce qui est en votre pouvoir, & si vous vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite qu'est celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire, avec un entier détachement & une véritable humilité, ou Notre-Seigneur vous la donnera, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve à vous la donner dans le Ciel avec toutes les autres vertus, & qu'il vous traite comme des âmes fortes & généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous, ce qu'il a voulu pour lui-même ? & ne pourroit-il pas bien se faire que la contemplation ne vous seroit pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes ? Ce sont des jugemens qu'il se réserve, & qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de notre choix ; car nous voudrions aussi-tôt être de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'il se rencontre en cet état plus de douceur & plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré ? Notre-Seigneur ne permettra jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'affujettir au sien, perde rien que pour gagner davantage.



## CHAPITRE XI.

*L'action ou le service de Dieu doit être la fin  
de la contemplation.*

**J**E souhaite, mes Sœurs, que votre occupation dans l'oraison n'ait pas pour but les consolations qui s'y rencontrent, mais que vos desirs tendent à y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce seroit perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte ; & pouvons-nous prétendre recevoir de telles faveurs de Notre-Seigneur en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même & tous les Saints ont marché ? Il faut, pour bien recevoir ce divin Hôte, que Marthe & Madelaine se joignent ensemble ; car seroit-ce le bien recevoir que de ne lui point donner à manger ; & qui lui auroit donné, si Marthe fût toujours demeurée comme Madelaine assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Or quelle est cette nourriture qu'il désire, sinon que nous nous employions de tout notre pouvoir à lui gagner des âmes qui le louent & qui trouvent leur salut dans les louanges qu'elles lui donnent, & les services qu'elles lui rendent.

Vous me ferez peut-être à cela deux objections : la première, que Jesus-Christ dit que Madelaine avoit choisi la meilleure part ; à quoi je répons qu'elle avoit déjà fait l'office de Marthe quand elle lui avoit lavé les pieds, & les avoit essuyés avec ses cheveux : car quelle mortification croyez-vous que ce fut à une personne de sa condition, d'aller ainsi à travers les rues, & peut-être seule, tant sa

ferveur la transportoit, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris des Pharisiens & les reproches de sa vie passée que lui faisoient ces méchans qui se moquoient de son changement, & disoient qu'elle vouloit faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui aux personnes qui se convertissent à Dieu, quoique toutes ne soient pas en aussi mauvaise réputation qu'étoit alors cette admirable pénitente? Mais il est certain, mes Sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses souffrances ont été extrêmes; car, sans parler de la douleur insupportable dont elle fut pénétrée en voyant tout un peuple animé d'une haine si horrible pour son Sauveur, que ne souffrit-elle point à sa mort? L'on voit par-là que cette illustre Sainte n'étoit pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur dans la contemplation & dans la joie.

La seconde objection que vous pourrez me faire est, que vous travailleriez de bon cœur à gagner des âmes à Dieu, mais que votre condition & votre sexe ne le permettent pas, puisqu'ils vous rendent incapables d'enseigner & de prêcher comme faisoient les Apôtres. J'ai fait ailleurs une réponse à cela: mais je ne laisserai pas de la rappeler, parce que, dans les bons desirs que Dieu vous donne, cette pensée vous peut venir en l'esprit.

J'ai donc dit ailleurs, qu'il arrive quelquefois que le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ceux que nous pourrions exécuter, & qu'ainsi nous ne pensons qu'à faire des choses qui nous sont impossibles. Contentez-vous donc, mes Sœurs, du secours que vous pouvez donner par l'oraison à quelques âmes, & ne prétendez pas pouvoir être utiles à tout le monde; mais tâchez de l'être aux

Personnes en la compagnie desquelles vous vivez : votre action sera en cela d'autant plus parfaite , que vous êtes plus obligées de les servir que les autres. Car croyez-vous que ce soit peu faire de les exciter & animer toutes par votre humilité , par votre mortification , par votre charité & par tant d'autres vertus , à augmenter de plus en plus leur amour pour Dieu & leur ardeur à le servir ? Rien ne lui peut plaire davantage , ni vous être plus utile ; & vous voyant ainsi faire tout ce qui dépend de vous , il connoîtra que vous feriez encore beaucoup davantage si vous le pouviez , & ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné plusieurs ames.

## CHAPITRE XII.

*L'obéissance & la charité peuvent nous élever à la plus haute perfection : ces deux vertus préférables à toutes les consolations de l'oraison & aux ravissemens mêmes. On ne doit point craindre de quitter l'oraison & la solitude , lorsque les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la Sainte en rapporte , & conseils qu'elle donne.*

**J'**AI vu des personnes qui s'imaginent que la perfection dépend de l'entendement ; ainsi , lorsqu'en faisant de grands efforts il leur vient beaucoup de pensées de Dieu , elles se croient aussitôt fort spirituelles ; & si on les détourne de leur oraison , quoique pour les occuper à des choses

utiles, elles s'affligent & pensent être perdues. Les hommes savans ne tombent pas ordinairement dans cette erreur; mais nous autres femmes avons besoin de recevoir des instructions sur tout.

Je ne dis pas que ce ne soit une grace de Dieu de penser toujours à lui & de méditer sur les merveilles de ses œuvres, ni qu'il soit bon de tâcher de l'acquérir: je dis seulement que tous les esprits n'y sont pas propres, & qu'au contraire il n'y a personne qui ne soit capable de l'aimer. J'ai écrit ailleurs une partie des causes de l'égarément de notre imagination, étant impossible de les rapporter toutes; c'est pourquoi je n'en parlerai point ici, je me contenterai de dire que la pensée n'étant pas l'ame, la volonté seroit bien malheureuse si elle étoit conduite par elle; & qu'ainsi l'avancement de l'ame ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer. Si l'on me demande ce qu'il faut faire pour acquérir cet amour, je réponds que c'est de se résoudre à agir & à souffrir pour Dieu, & à le faire en effet lorsque les occasions s'en présentent.

Ce n'est pas que la pensée de ce que nous devons à Dieu, de ce qu'il est, & de ce que nous sommes, ne soit d'un grand mérite, ne serve à prendre la résolution que je viens de dire, & ne soit fort utile dans les commencemens; mais elle ne doit pas empêcher qu'elle ne satisfasse à l'obéissance & à la charité envers le prochain; deux vertus qui nous obligent souvent à quitter le plaisir si doux de s'entretenir seul à seul avec Dieu. Se priver de ce contentement pour de tels sujets, c'est demeurer avec lui, c'est agir pour lui, puisqu'à l'égard de la charité, il a dit de sa propre bouche: *Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez*



*Pour l'un de ces petits qui sont à moi ; & pour ce qui est de l'obéissance , il ne veut pas que nous marchions par un autre chemin que celui par lequel il a marché quand il a été obéissant jusques à la mort. Si cela est très-véritable , d'où procede donc la peine que l'on ressent , lorsque pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité , on se voit privé du plaisir de passer une grande partie du jour dans la retraite & dans l'oubli de soi-même , pour ne s'occuper que de Dieu seul ? elle procede , à mon avis , de deux causes , dont la principale est l'amour propre , qui nous empêche d'appercevoir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu ; car il est vrai que lorsqu'une ame commence à goûter combien le Seigneur est doux , elle n'a point de si grand contentement que de jouir de ses faveurs sans en être distraite par des occupations corporelles. Mais peut-on avoir de la charité , aimer Dieu véritablement , & connoître ce qu'il désire de nous , & demeurer en repos , dans le temps qu'en agissant on seroit utile à une ame , soit pour augmenter son amour pour lui , ou la consoler , ou la tirer de quelque péril ? Combien dangereux seroit ce repos dans lequel on ne considéreroit que soi-même ? Et lorsque nous ne pouvons point servir le prochain par des actions , ne devons-nous pas au moins , touchés de voir tant d'ames qui se perdent , demander continuellement à Dieu par nos prieres d'avoir pitié d'elles , & nous tenir heureuses de renoncer à notre satisfaction particuliere pour faire une chose qui lui est si agréable ?*

On en peut dire autant de l'obéissance ; car seroit-il supportable que , Dieu nous commandant précisément par nos Supérieurs & nos Supérieures , une action importante pour son service ,

nous ne voulussions pas interrompre notre méditation, parce que nous prendrions plus de plaisir à confiderer sa grandeur & les merveilles de ses œuvres, qu'à faire ce qu'ils nous ordonneroient ? Ce seroit en vérité un plaisant moyen de s'avancer dans son amour, que de vouloir ainsi lui lier les mains, en prétendant qu'il ne peut nous conduire que par le chemin qui nous plaît & nous contente davantage.

« O mon Seigneur & mon Dieu, que vos voies  
 » sont différentes de nos pensées ! vous ne désirez  
 » autre chose d'une ame résolue à vous aimer & à  
 » vous suivre, sinon son obéissance, & elle n'a,  
 » pour vous plaire, qu'à s'informer de ce qui im-  
 » porte le plus à votre service, & désirer de l'exé-  
 » cuter. Il lui suffit de n'avoir point d'autre volonté  
 » que la vôtre, sans demander s'il y a divers che-  
 » mins pour aller à vous, & vouloir choisir celui  
 » qui convient le plus à son humeur. Elle doit s'a-  
 » bandonner à vous pour la conduire en la maniere  
 » que vous savez lui être la plus avantageuse ; &  
 » quoique le Supérieur ne pense pas à la mettre  
 » dans la voie qui pourroit la rendre plus spiri-  
 » tuelle, mais seulement à l'employer à ce qu'il croit  
 » le plus utile pour la communauté, vous disposez,  
 » mon Dieu, les choses ensorte que, sans que l'on  
 » comprenne comment cela s'est pu faire, ces ames  
 » se trouvent si avancées dans la vie spirituelle par  
 » le mérite de leur obéissance, qu'on ne sauroit le  
 » voir sans étonnement ».

Je connois une personne la plus affectionnée à l'obéissance que j'aie vu en toute ma vie, & dont la conversation seule inspireroit l'amour de cette vertu : elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles de divers offices, sans avoir pu, durant tout

tout ce temps, avoir une seule journée à elle, quelque désir qu'elle en eût; & tout ce qu'elle pouvoit faire étoit de dérober quelques momens pour prier & conserver sa conscience toujours pure. Dieu l'en a bien récompensée; car, sans qu'elle sache comment cela s'est pu faire, elle se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable & si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie.

Qu'heureuse est donc l'obéissance, & qu'heureuses sont les distractions qu'elle cause, puisque l'on peut arriver par elles à une si grande perfection! la personne dont je viens de parler n'est pas la seule en qui je l'ai remarquée. Apprenons donc qu'il nous doit être indifférent en quelles œuvres l'obéissance nous oblige de nous employer; & que si, par exemple, c'est à la cuisine, Notre-Seigneur ne nous y assistera pas moins qu'ailleurs, tant intérieurement qu'extérieurement.

Il me souvient qu'un Religieux me raconta, qu'étant résolu d'obéir ponctuellement à tout ce que son Supérieur lui ordonneroit, il arriva qu'après avoir travaillé avec excès, étant déjà tard & n'en pouvant plus, il s'assit pour se reposer un peu; mais que son Supérieur l'ayant rencontré, il lui ordonna de prendre une beche & d'aller travailler au jardin; qu'il obéit malgré la répugnance de la nature, & que, traversant un petit passage que j'ai vu plusieurs années depuis, en un voyage que je fis pour aller fonder un monastere en ce lieu-là, Notre-Seigneur lui apparut chargé de sa croix & réduit en tel état, qu'il n'eut pas peine à connoître que ce travail qu'on lui avoit commandé & qu'il croyoit excessif, n'étoit rien en comparaison d'une si grande souffrance.

Je crois que comme le diable voit que rien n'est si capable que l'obéissance de nous faire bientôt arriver au comble de la perfection, il n'y a point d'efforts qu'il ne fasse, sous divers prétextes, pour nous dégoûter de cette vertu, & nous faire trouver de la difficulté à la pratiquer. Si l'on remarque bien ceci, l'expérience fera connoître que rien n'est plus véritable; car n'est-il pas évident que la haute perfection ne consiste pas en des consolations intérieures, en de grands ravissemens, en des visions, & au don de prophétie, mais à rendre notre volonté si conforme & si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, & ne mettions point de différence entre ce qui est amer & ce qui est doux, lorsqu'il nous est présenté de sa main. J'avoue que c'est une chose très-difficile de faire non-seulement des choses si contraires à notre naturel, mais de les faire avec plaisir; & c'est aussi en cela que paroît la force de cet amour parfait, qui est seul capable de nous faire oublier ce qui nous contente, pour ne penser qu'à contenter celui qu'il fait régner dans notre cœur: car il est certain que quelque grands que soient les travaux, ils nous paroissent doux lorsque nous considérons qu'ils sont agréables à Dieu; & c'est de cette manière qu'aiment ceux qui sont arrivés jusqu'à ce point de perfection de souffrir avec joie les persécutions, les injustices, & les atteintes que l'on donne à leur honneur.

Cela est si constant qu'il seroit inutile de m'y arrêter davantage: & ce que je prétends, est de faire voir que l'obéissance est le meilleur de tous les moyens pour arriver à cet heureux état: en voici la preuve. Nous ne sommes point maîtres de notre volonté pour l'employer toute entière & sans réserve à accomplir celle de Dieu, jusqu'à ce que nous

l'ayons soumise à la raison ; or nul chemin n'est si court & si sûr pour y arriver , que celui de l'obéissance ; & non-seulement nous n'y arriverons jamais par nos lumières particulieres , mais nous ne le pourrions tenter sans péril , parce que notre amour propre ne nous proposant que ce qui le flatte , nous rejetons souvent ce qui est le plus conforme à la raison par la répugnance qu'il y trouve.

Il y auroit tant de choses à dire sur ce sujet ; que je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de parler à fond de ce combat qui se passe en nous , & de ce que le démon ; le monde & notre sensualité nous représentent , pour offusquer de telle sorte notre raison qu'elle nous devienne inutile. Ainsi , au lieu d'entrer plus avant dans ce discours , il vaut mieux venir aux remedes que l'on peut apporter à un si grand mal. Je n'y en vois point de meilleur que de faire comme ceux qui , après avoir long-temps plaidé & employé inutilement beaucoup d'argent & beaucoup de peine pour voir la fin de leur procès , s'en remettent à des arbitres. Nous devons de même choisir un Supérieur ou un Confesseur ; à qui nous rapportions sincèrement cette contestation qui se passe en nous , sans nous en inquiéter davantage , suivant ces paroles de Notre-Seigneur : *Qui vous écoute , m'écoute.*

Puisqu'on ne peut donner que ce que l'on a ; & que cette soumission de notre volonté à celle de Dieu , est un trésor qui ne se trouve que dans l'obéissance , il faut s'exercer toujours de plus en plus à cette vertu , parce que , plus nous nous assujettissons aux hommes en les rendant maîtres de notre volonté , plus nous en devenons nous-mêmes les maîtres , pour la pouvoir conformer à celle de

Dieu. Cet assujettissement ne nous empêchera certainement pas d'arriver à cette véritable union dont j'ai parlé, qui consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, c'est là l'union que je souhaite pour moi-même, & que je souhaite à toutes les âmes, plutôt que ces transports d'esprit si délicieux auxquels on donne le nom d'union, & qui le sont en effet lorsqu'ils sont suivis de l'obéissance dont j'ai parlé. Mais si cela n'est pas, ces âmes dont j'ai parlé ne se trouveront, à mon avis, unies qu'à leur amour propre, & non pas à la volonté de Dieu.

La seconde cause du dégoût, pour la vie active, dont j'ai parlé, vient, à mon avis, de ce qu'il se rencontre dans la solitude moins d'occasions d'offenser Dieu, quoiqu'il y en ait toujours quelques-unes, puisque les démons y sont & nous aussi : cette raison me paroîtroit encore plus forte pour nous faire désirer d'être séparées du commun des créatures, que celle du plaisir de recevoir de Dieu des consolations & des faveurs. Mais c'est dans les occasions où nous courons plus de risque d'offenser Dieu, & où nous avons besoin de nous tenir toujours sur nos gardes, que nous pouvons beaucoup mieux faire paroître si notre amour pour Dieu est véritable; c'est alors, suivant moi, que nous faisons un plus grand progrès dans la vertu, quoique nous commettons plus de fautes, & faisons même de petites chutes. Il faut remarquer que je suppose toujours que ce n'est que lorsque l'obéissance, ou la charité, nous y engage; car sans cela je demeure d'accord que la solitude vaut mieux, & lors même que nous sommes dans l'action, nous la devons continuellement désirer.

Si j'ai dit qu'il y a plus à profiter dans l'action que



dans la solitude, c'est parce que la première nous fait connoître à nous-mêmes, & voir jusqu'où va notre vertu : quelque sainte qu'une personne qui est toujours dans la solitude ait sujet de se croire, elle ne fait ni ne peut savoir si elle a de la patience & de l'humilité, de même que, pour savoir si un homme est fort vaillant, il faut l'avoir vu dans les occasions. Saint Pierre témoignoit ne rien craindre ; & le contraire parut lorsqu'il fallut venir à l'épreuve.

Hélas ! Seigneur, combien ne nous importe-t-il pas de connoître notre misère ! sans cela nous nous trouvons par-tout en péril ; il nous est donc avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir notre foiblesse : aussi je crois que Dieu nous favorise plus en un seul jour où il nous humilie & nous donne la connoissance de nous-mêmes, qu'en plusieurs journées d'oraison. Qui doute qu'un ami véritable n'aime en tout temps & en tous lieux son ami ? Et quelle apparence y a-t-il que l'on ne puisse faire oraison que dans le secret de la solitude ? J'avoue que les personnes qui sont dans l'action n'ont pas grand loisir pour prier ; mais, mon Sauveur, quelle force n'a point auprès de vous un soupir qui procède du fond du cœur par la peine de voir, qu'outre le déplaisir de demeurer en cet exil, on ne nous donne pas le temps de jouir dans la retraite de vos célestes consolations ?

Il faut donc bien prendre garde à n'oublier jamais dans l'action, quoique faite par obéissance & par charité, d'élever souvent son esprit à Dieu. Croyez-moi, l'ame ne tire point d'avantage des longues oraisons lorsque l'obéissance & la charité l'appellent ailleurs : & au contraire, les bonnes œuvres la rendent en peu de temps beaucoup plus capable d'être



embrasée de l'amour de Dieu, que plusieurs heures de méditation. C'est de lui seul que nous devons attendre tout notre bonheur : qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## CHAPITRE XIII.

*Plaisir inconcevable de l'ame dans l'oraison d'union.*

L'ORAISON qu'on appelle d'*union*, parce que l'ame est alors plus intimement unie à Dieu, est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire & la volonté, dans lequel, quoiqu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles operent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûte dans l'oraison de quiétude, & l'ame est alors tellement inondée & comme assiégée de l'eau de la grace qu'elle ne sauroit passer outre, ni ne voudroit pas, quand elle le pourroit, retourner en arriere, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une si grande gloire ; c'est comme une personne agonisante, qui avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite ; car dans une oraison si sublime, l'ame ressent une joie qui va au-delà de toutes paroles ; & cette joie me paroît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde pour ne posséder que Dieu seul, ce qui est la seule maniere dont je puis m'expliquer. L'ame ne fait alors ce qu'elle fait ; elle ignore même si elle parle, ou si

elle se tait ; si elle rit , ou si elle pleure ; c'est une heureuse extravagance , c'est une céleste folie dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse d'une maniere qui la remplit d'une consolation inconcevable. Les puissances sont alors incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu ; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir , nous ne saurions , sans leur faire une grande violence , les détourner d'un tel objet ; & encore ne fais-je si avec tous nos efforts nous le pourrions. En cet état , on n'a dans la bouche que des paroles d'action de grâces sans ordre & sans suite , si ce n'est que Dieu lui-même les arrange , car l'entendement n'y a point de part : & dans cet heureux état où l'ame se trouve , elle voudroit ne faire autre chose que de louer & de bénir Dieu : c'est alors que l'ame désireroit , pour l'intérêt de la gloire de son Maître , que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse , afin de l'aider à l'en remercier , & prendre part à sa joie , dont l'excès est tel qu'elle en est presque suffoquée. Il me sembloit que j'étois comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile , qui appelloit ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avoit retrouvé la dragme qu'elle avoit perdue , & que c'étoient les sentimens où devoit être David , cet admirable Prophète , quand il touchoit sa harpe avec tant de ferveur & de zèle pour chanter les louanges de Dieu.

Mon Dieu , en quel état se trouve l'ame dans un si haut degré d'oraison ! elle voudroit être toute convertie en langues pour avoir plus de moyen de vous louer , & elle dit mille saintes extravagances qui ne procedent toutes que du désir de vous plaire. Je connois une personne qui , quoiqu'elle ne sache point faire de vers , en faisoit alors sur le champ ,

pleins de sentimens, très-vifs & très-passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisoit souffrir : son entendement n'avoit point de part à ces vers ; c'étoit une production de son amour, & non pas de son esprit ; & que n'auroit-elle point voulu faire pour donner des marques de la joie dont cette peine étoit mêlée ? Il n'y a point de tourmens qui ne lui eussent paru doux, si l'occasion se fût offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnoissance de ses faveurs, & elle voyoit clairement que l'on ne devoit presque rien attribuer aux Martyrs, de la constance avec laquelle ils souffroient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venoit de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une ame de se voir contrainte (pour rentrer dans les soins & les occupations du monde) de sortir de cet état de bonheur & de gloire, puisque je crois n'avoir rien dit des joies qu'on y ressent, qui ne soit au dessous de la vérité ? « Soyez, Seigneur, béni à jamais, & » que toutes les créatures ne cessent point de vous » louer. Je vous supplie, ô mon Roi ! que comme » en écrivant ceci, je me trouve dans cette céleste » & sainte folie de votre amour dont votre misé- » ricorde me favorise, vous y fassiez entrer tous » ceux à qui je m'efforcerai de la communiquer. » Ou permettez, Seigneur, que je ne converse plus » avec personne & délivrez-moi de tous les embar- » ras du siècle, ou faites finir mon exil sur la terre » pour me retirer à vous. Votre servante, mon » Dieu, ne peut plus souffrir d'être éloignée de » votre présence, & si elle a plus long-temps à » vivre, elle ne sauroit goûter d'autres consolations que celles que vous lui donnerez ; elle brûle

» du désir d'être affranchie des liens du corps ; le  
 » manger lui est insupportable , le sommeil l'afflige ;  
 » elle voit qu'en cette vie tout le temps se passe à  
 » satisfaire le corps ; & rien ne la peut contenter  
 » que vous seul , parce que , ne voulant vivre  
 » qu'en vous , c'est renverser l'ordre que de vivre  
 » en elle-même ».

Je prie de considérer qu'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que je dis , lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même ; car je ne saurois croire que ce soit moi qui parle. Tout ce qui se présente à mon esprit me paroît comme un songe : & je ne voudrois voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Puissions-nous tous être frappés de cette sainte folie pour l'amour de celui qui a bien voulu , pour l'amour de nous , passer pour un insensé.

## CHAPITRE XIV.

*Oraison de ravissement ou d'extase : état de l'ame dans cette oraison ; réflexions & sentimens admirables de la Sainte.*

DANS l'oraison de ravissement , l'ame est comblée d'une joie parfaite & toute pure : on connoît que l'on en jouit , quoique sans savoir comment on en jouit ; & l'on fait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables , sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est : tous les sens sont tellement remplis & occupés de cette joie , qu'ils ne sauroient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils

pouvoient , dans l'oraison de quiétude & d'union , donner quelques marques de leur joie ; mais en celle - ci , quoiqu'elle soit incomparablement plus grande , l'ame & le corps sont incapables de la témoigner ; quand ils le voudroient ils ne le pourroient sans troubler par cette distraction le merveilleux bonheur dont ils jouissent : & s'ils le pouvoient , cette union de toutes les puissances cesseroit d'être. Je ne saurois bien faire entendre ce que l'on appelle en cela union , ni comment elle se fait ; & je le laisse à expliquer à ceux qui sont savans dans la Théologie mystique dont j'ignore tous les termes. Je prétends seulement rapporter ce que l'ame sent dans cette divine union , qui fait que deux choses qui auparavant étoient distinctes & séparées , n'en font plus qu'une. « Que vous êtes » bon , mon Dieu ! soyez béni à jamais , & que » toutes les créatures vous louent de ce que votre » amour pour nous , fait que nous pouvons parler » avec certitude de cette communication que vous » avez avec quelques ames , même durant cette vie. » O libéralité sans bornes , d'accorder des faveurs » si excessives à des personnes qui vous ont tant » offensé ! Peut-on n'en être point épouvanté , à » moins que d'avoir l'esprit si occupé des choses de » la terre , que l'on soit entièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? Je me perds » dans la considération d'un si grand excès de bonté. » Quelquefois , pour me soulager , je vous dis des » extravagances , non pas durant cette sublime » union , étant alors incapable d'agir , mais au commencement ou à la fin de mon oraison , & je vous » parle en cette sorte : Prenez garde , Seigneur , à » ce que vous faites , & quoiqu'en me pardonnant » tant de péchés , vous ayez voulu les oublier ,

» souvenez-vous-en , je vous prie , afin de modérer  
 » les faveurs dont vous me comblez ; ne mettez pas ,  
 » ô mon Créateur , une liqueur si précieuse dans  
 » un vase à demi cassé , puisque vous avez vu si  
 » souvent qu'elle n'y peut demeurer sans se répan-  
 » dre : n'enfermez pas un tel trésor dans une ame  
 » qui est incapable de le conserver , parce qu'elle  
 » n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations  
 » de la vie présente : ne confiez pas une Place  
 » à une personne si lâche , qu'elle en ouvrirait les  
 » portes aux premiers efforts des ennemis : que  
 » l'excès de votre amour ne vous fasse pas , ô mon  
 » Roi , en hasardant des pierreries de si grand prix ,  
 » donner sujet de croire que vous n'en tenez pas  
 » grand compte , puisque vous les laisseriez en  
 » garde à une créature si foible & si misérable , en  
 » un mot , entre les mains d'une femme aussi méchante  
 » que je le suis , & qui , au lieu de faire valoir ces  
 » talens , les laisse inutiles & même les enterre.  
 » Vous ne faites ordinairement , mon Dieu , de si  
 » grandes graces qu'afin que l'on soit plus en état  
 » de servir les autres , & vous savez que c'est de  
 » tout mon cœur que je vous ai dit autrefois , que  
 » je m'estimerois heureuse si vous me priviez du  
 » plus grand bien que l'on puisse posséder sur la  
 » terre , afin de l'accorder à une autre qui en feroit  
 » un meilleur usage pour votre gloire ». Il m'est ,  
 » comme je l'ai dit souvent , arrivé de tenir de sem-  
 » blables discours à Dieu , comme s'il ne savoit pas  
 » mieux que moi ce qui m'étoit propre.

Au sortir de cette oraison qui unit si fortement  
 l'ame à son Créateur , elle demeure dans une si  
 grande tendresse pour lui , qu'elle voudroit s'anéan-  
 tir afin de se perdre heureusement en lui-même :  
 on se trouve noyé dans ses larmes sans savoir quand,



ni comment elles ont commencé à couler, & l'on sent avec un plaisir inconcevable, que par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci peut passer pour de l'Arabe; il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle étoit finie, je ne savois si ce n'avoit point été un songe, ou si la gloire à laquelle je m'étois sentie participer, étoit véritable: je me trouvois toute trempée des larmes qui tomboient de mes yeux avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel; & cela me faisoit connoître que ce n'avoit pas été un songe: je me sentois alors si encouragée à souffrir pour Dieu, que pour lui en donner des preuves, j'aurois souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille piéces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervens; que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque: qu'on le lui promet solennellement, & que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la claire connoissance de sa vanité & de son néant. Et comme, lorsque le soleil donne à plomb en quelque lieu, on y apperçoit jusqu'aux moindres filets des toiles d'araignée, cette heureuse ame connoît jusqu'à ses moindres imperfections & son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne sauroit plus ignorer qu'elle ne peut rien d'elle-même; à peine peut-elle croire avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue, parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par



force, & fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire: sa vie passée & les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, & son entendement n'a point besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, il les envisage toutes d'un seul regard: ainsi l'ame voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'Enfer qu'elle avoit si justement méritées, la rend participante de sa gloire: elle se répand alors dans les louanges de Dieu, & je voudrois, à l'heure que je parle, me pouvoir anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. « Béni soyez-vous, mon Sauveur, de ce que » faisant comme vous faites toute la félicité des » Anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un vermisseau tel que je le suis ».

Je désirerois pouvoir, avec le secours de Dieu, faire connoître la différence qu'il y a entre l'union & le ravissement que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit, car ces trois différens noms ne signifient que la même chose, & l'on y ajoute aussi celui d'extase. Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, & produit de beaucoup plus grands effets; il n'opere pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur: que Notre-Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible. On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoiqu'avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays & dans notre terre; mais il n'en est pas de même dans le ravissement, on ne peut presque jamais y résister: & il arrive souvent que sans que nous y pensions,

& sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte & si forte, que nous voyons & sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin Aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe; car, quoique nous y trouvions un grand plaisir, nous sommes naturellement si foibles, que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une ame soit extraordinairement généreuse pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu, & se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressent. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisois tous mes efforts pour tâcher de résister; principalement lorsque je tombois dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes, tant j'appréhendois qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état, qui est comme un combat que l'on entreprendroit contre un très-puissant Géant, je résistois quelquefois un peu; mais je me trouvois après si lasse & si fatiguée, qu'il me sembloit que j'avois le corps tout brisé.

En d'autres temps, il m'étoit absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent; je me sentois enlever l'ame, & la tête ensuite, sans que je pusse l'empêcher, & quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchoit plus à terre. Une chose si extraordinaire & qui ne m'est arrivée que rarement, arriva une fois entr'autres, lorsque j'étois à genoux dans le chœur avec toutes les Religieuses, & prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, & qu'il pourroit être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donne la qualité de Prieure, pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un Sermon qui se faisoit

le jour de la fête de notre Patron, & où il y avoit plusieurs Dames de qualité, commençant à sentir que la même chose alloit m'arriver, je me jetai par terre, & nos Sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir; mais cela ne put empêcher que l'on s'en apperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne vouloir plus me favoriser de ces graces qui paroissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées, & qui me donnoient tant de peine; & j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis; mais il est vrai qu'il n'y a pas encore long-temps.

Dans la résistance que je faisois pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentois sous mes pieds quelque chose qui me pouffoit avec tant de violence, que je ne saurois à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvemens qui se passent dans l'esprit, n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; & ce combat que j'éprouvois en moi-même, étoit si grand, que j'en avois le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance.

Durant cette extase, le corps est comme mort sans pouvoir le plus souvent agir en aucune sorte, & elle le laisse en l'état où elle le trouve: ainsi, s'il étoit assis, il demeure assis; si les mains étoient ouvertes, elles demeurent ouvertes, & si elles étoient fermées, elles demeurent fermées. On ne perd pas ordinairement le sentiment, comme il m'est arrivé de le perdre entièrement, mais rarement & durant fort peu de temps; il se trouble seulement; & quoiqu'on ne puisse agir dans l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre: c'est comme si l'on nous parloit de loin, si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé, c'est-à-dire, lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir, tant elles

font unies à Dieu; car il me semble qu'alors on ne voit, on n'entend & on ne sent rien.

Les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer, étoit malade & travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé & de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'ame, veut qu'il participe à son bonheur. Si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent durant un jour ou deux, & même durant trois jours après qu'il est passé, tellement abymées en Dieu, & comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'ame ressent alors, est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le Ciel; elle est comme un vaillant Capitaine qui ne se contente pas de déployer l'étendard de la croix de Jesus-Christ, mais qui, après s'être signalé par son courage & par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où victorieux, triomphant & n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls où il souhaiteroit de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin Maître.

On voit clairement d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde; on n'a, & l'on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, & on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. O mon Dieu, combien par-là est clair le sujet qu'avoit David, & que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe qu'il vous prioit de lui donner dans l'un des versets de

de ses Pseaumes; car qu'est-ce autre chose, ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures & de soi-même; mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit?

Quel empire est comparable à celui d'une ame que Dieu a mise en état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde sans être attachée à aucune par affection? Quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées? Quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle étoit? Et qui pourroit exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement si ce sont des personnes d'oraison & que Dieu favorise de ses graces? Elle voudroit élever sa voix, & quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connoître leur égarement, & attire ainsi sur elle mille & mille persécutions: on l'accuse de n'être guere humble de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, & particulièrement si c'est une femme: ainsi on la condamne, & avec raison, parce que l'on ne fait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la porte irrésistiblement à détromper ceux qu'elle aime, & à les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée comme eux durant si long-temps.

Cette ame a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur: elle admire que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables: elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que comme un néant, & moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin & n'est pas agréable à Dieu:

elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisoit cas des richesses & en désiroit. Je n'ai jamais eu, graces à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts; mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans l'autre, les ayant trop estimées. Si l'on pouvoit, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les estimerois infiniment; mais je vois au contraire qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen de ces richesses que l'on recherche avec tant de passion? Est-ce une chose de grande valeur? Est-ce une chose durable? Est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée? N'est-ce pas au contraire acheter très-chèrement de malheureux plaisirs, de fausses joies, & souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais? Que de désordres seroient donc bannis du monde; que d'embarras on éviteroit, & combien grande seroit l'amitié qui nous uniroit les uns avec les autres, si chacun s'accordoit à ne considérer l'or & l'argent que comme une terre infructueuse, & si ce misérable intérêt de bien & d'honneur ne remplissoit plus tout, comme il fait, de confusion & de trouble? Je suis persuadée que ce seroit un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'ame est en l'état dont j'ai parlé, elle connoît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines & des douleurs: car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles d'arai-



gnée & que la poussiere, parce que rien ne peut se dérober à la lumiere de ce divin Soleil qui l'éclaire & l'illumine de telle sorte, que quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections & de taches, de même qu'une eau qui sembloit être fort claire avant le lever du soleil, paroît mêlée d'une infinité d'atômes impurs, aussi-tôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. L'ame; dans cet état, n'a pas seulement des lumieres & des desirs; Dieu lui donne encore la force de passer jusques aux effets: elle ne rencontre aucune occasion de le servir; qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, & croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu; tout le reste n'est qu'un néant. Mais quelle douleur pour moi que ces occasions de travailler pour son service ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je le suis! « Faites-moi la » grace, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer » au moins quelque chose sur d'aussi grandes som- » mes que sont celles que je vous dois, & ordon- » nez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu » que je puisse vous rendre quelque service. D'au- » tres femmes vous ont témoigné leur amour par » des actions héroïques, & vous ne m'employez » point, parce que vous voyez que tout ce que je » fais ne consiste qu'en des paroles & en des desirs; » je ne puis pas seulement me bien expliquer, parce » que vous connoissez peut-être que j'en abuserois: » Jésus mon Sauveur, qui êtes le souverain bien; » ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à fortifier » mon ame, & à la rendre capable de faire quelque » chose pour votre service: ne permettez pas que » je me présente toujours ainsi devant vous avec



» les mains vides. Je fais que je ne puis rien de moi-même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait la » grace de m'attirer à vous & de me donner la » connoissance de la vérité, vous ne vous éloigniez » point de moi, rien ne me sera impossible ».

Quelle douleur égale celle d'une ame, qui après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les graces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec le monde, à paroître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre & dérèglement, à employer du temps à dormir & à manger pour satisfaire aux besoins du corps ? tout la lasse, tout l'ennuie, & elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, & la misere de cette vie ; elle connoît avec combien de raison Saint Paul demandoit à Dieu de l'en délivrer ; elle élève sa voix avec lui pour le prier de la mettre en liberté ; & ses paroles sont souvent accompagnées de mouvemens si violens, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangere ; & ce qui l'afflige encore davantage, est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle de sortir de cette captivité ; tous au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitant de vivre.

Si nous étions détachés de tout, & si nous ne mettions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminueroit-il dans notre esprit l'apprehension de la mort, par le désir de

jouir dans un autre monde de la véritable vie ? Lorsque je pense (ayant si peu de charité, & étant si incertaine de mon bonheur à venir) que la connoissance que Dieu m'a donnée de ses vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil ; quel a dû être le sentiment des Saints ? quel a été celui de Saint Paul, de la Madeleine, & des autres qui brûloient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffroient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela nous soulager, que de traiter avec des personnes qui aient le cœur plein de ces désirs ; j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément, & déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils le devroient être en effet, puisque leur profession les y oblige. Mais une ame éclairée de la lumiere de Dieu connoît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, & le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles, ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

Encore une fois, lorsqu'une ame est dans l'état dont j'ai parlé, elle connoît si clairement la vérité & conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfans ; elle entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison & religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi, pour conserver l'autorité de leur rang & être ainsi plus utiles aux autres. Je suis persuadée que si au contraire elles méprisoient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang &

à leur état, elles profiteroient plus en un jour qu'elles ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Je finirai par dire que, lorsqu'il eut plu à sa divine Majesté de me faire les faveurs que j'ai racontées, tous mes maux s'évanouirent : la force qu'il me donna les dissipa ; & non-seulement je ne recevois plus de préjudice de me trouver dans les occasions & avec les personnes qui me nuisoient auparavant ; mais j'en tirois du profit, tout me servoit pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, & pour mieux connoître les obligations que je lui avois. Je le prie de tout mon cœur, que l'extrême libéralité dont il a usé envers cette misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci, à renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il récompense si abondamment, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

---

## C H A P I T R E X V.

*Conseils sur les visions & les révélations que quelques personnes prétendent avoir dans l'oraison.*

**L**E bien ou le mal n'est pas dans les visions, mais dans celui qui les ayant, en fait ou n'en fait pas son profit. S'il en use comme il doit, elles ne lui sauroient nuire quoiqu'elles viennent du démon ; elles ne sauroient au contraire lui servir, quoiqu'elles viennent de Dieu, si au lieu de s'en humilier il s'en glorifie.

Pour m'expliquer davantage, j'ajoute, que lorsque

Notre-Seigneur, par un effet de sa bonté, se montre à une ame pour se faire mieux connoître à elle & augmenter l'amour qu'elle lui porte, ou qu'il lui découvre quelque'un de ses secrets, ou qu'il lui fait quelque'autre faveur; si au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grace & de s'en juger indigne, elle s'imagine être une sainte, & que c'est la récompense des services qu'elle lui rend, il est évident qu'elle convertit en poison, comme l'araignée, l'avantage qu'elle en devoit recevoir. Mais, quand au contraire c'est le démon qui est l'auteur de ces visions pour faire tomber l'ame dans l'orgueil; si, dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu, elle s'humilie, si elle reconnoît qu'elle n'a point mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables graces, si elle fait pénitence, si elle redouble ses prières, si elle veille sur elle-même de peur d'offenser un Dieu si bon, & si elle pratique plus parfaitement l'obéissance, je puis assurer hardiment que cet artifice du démon ne lui nuira point. Si dans ces apparitions il lui dit quelque chose de ce qui se passe en elle, ou lui découvre l'avenir, elle doit le rapporter à un Confesseur prudent & savant, & se conduire par ses avis. Elle peut aussi en parler à sa Supérieure, afin qu'elle lui donne pour Confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais si, après en avoir usé de la sorte, elle n'obéit pas à ce que lui dira son Confesseur, il est évident que ces visions viennent du démon, ou d'une profonde mélancolie, puisque, quand même le Confesseur se tromperoit, elle se tromperoit bien davantage en manquant d'exécuter ce qu'il lui

ordonne, fût-ce un Ange du Ciel qui lui eût parlé. Car Notre-Seigneur, ou l'éclairera, ou disposera les choses de telle sorte qu'elle ne pourra errer en lui obéissant; au lieu qu'elle ne sauroit lui désobéir sans s'engager dans un grand péril, ou au moins en de grands inconvéniens.

On doit remarquer que la nature humaine est si foible, particulièrement dans les femmes, & plus dans l'exercice de l'oraison qu'en toute autre chose, qu'il ne faut pas prendre pour des visions tout ce qui se présente à notre imagination; mais croire que, lorsqu'elles sont véritables, il est facile de le connoître: & pour peu que ces personnes soient mélancoliques, elles doivent encore beaucoup plus y prendre garde.

J'ai vu des effets de ces imaginations, qui m'ont épouvantée, & fait admirer que ces personnes puissent si fortement se persuader d'avoir vu ce qu'elles n'ont point vu. Un Prêtre me dit un jour, comme le croyant véritable, qu'une femme qu'il confessoit l'avoit assuré que la Sainte Vierge la visitoit fort souvent, s'asseyoit sur son lit, lui parloit durant plus d'une heure, lui prédisoit l'avenir, & l'instruisoit de plusieurs autres choses: & comme parmi tant de rêveries, quelqu'une se trouvoit conforme à la vérité, elle ajoutoit foi à tout le reste. Je me contentai de lui répondre, que je croyois qu'il devoit attendre à porter jugement de ces visions jusqu'à ce qu'il eût vu par d'autres effets si ces prophéties se trouveroient véritables, & qu'il se fût informé de la vie de cette personne. Il approuva mon avis, & connut enfin que ce n'étoit qu'une rêverie. Je pourrois rapporter divers exemples semblables, qui feroient voir que je n'ai pas tort de dire qu'il ne faut pas facilement ajouter foi à ces

prétendues visions. Il n'y a pas long-temps qu'un homme impoſa par de ſemblables chimeres à des gens fort doctes & fort ſpirituels.

Il eſt donc fort important, pour les raiſons que je viens de dire, & d'autres que j'y pourrois ajouter, que chaque Religieuſe rende un compte exact de ſon oraiſon à la Supérieure, & que cette Supérieure confidere avec grand ſoin le naturel & la vertu de cette Sœur pour en informer le Confefſeur, afin qu'il puiſſe mieux en juger; & ſi le Confefſeur ordinaire n'eſt pas intelligent en cela, qu'elle en choiſiſſe un autre qui le ſoit. Il importe auſſi, plus qu'on ne le ſauroit dire, de ne point parler de ſemblables choſes à des perſonnes du dehors, quoique l'on ſoit aſſuré que ce ſont de véritables faveurs de Dieu, & toutes miraculeuſes; & de n'en dire rien auſſi au Confefſeur, ſ'il n'étoit pas aſſez prudent pour les taire. Mais il faut que la Supérieure les ſache toujours, & les écoute avec grande application & dans la diſpoſition de louer beaucoup plus celles des Sœurs qui ſurpaſſent les autres en humilité, en mortification & en obéiſſance, que celles que Dieu conduit par ce chemin d'une oraiſon ſurnaturelle, quoiqu'elles aient auſſi toutes ces vertus. Car ſi ces dernières n'agiſſent que par l'eſprit de Dieu, au lieu de s'en attriſter, elles s'humilieront & ſe réjouiront d'être mépriſées; & les autres, pour ſe conſoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaires que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il lui plaît, redoubleront leurs efforts pour s'avancer de plus en plus dans les vertus d'humilité, de mortification & d'obéiſſance. Que ce Dieu tout-puiſſant, de qui ſeul dépend notre bonheur, daigne, ſ'il lui plaît, nous les accorder; & il ne nous les refuſera pas ſans



doute, pourvu que nous les lui demandions par de bonnes œuvres, de ferventes prières, & une ferme confiance en sa bonté & en sa miséricorde.

---

## CHAPITRE XVI.

*PREMIERE RELATION de la maniere d'oraison & de l'état de l'ame de Sainte Thérèse, en 1560, faite par elle-même, & adressée à S. Pierre d'Alcantara, l'un de ses Directeurs.*

**V**OICI, MON RÉVÉREND PÈRE, quel est à présent ma maniere d'oraison. Il est très-rare que je puisse méditer, parce qu'aussi-tôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude, ou dans un ravissement qui m'ôte entièrement l'usage des sens; de sorte que si l'on me parle, j'entends seulement le son de la voix, mais sans comprendre ce qu'on me dit, appliquée uniquement au divin objet qui occupe alors mon esprit.

Lorsque je ne pense point à Dieu, mais à d'autres choses, & que mon ame est dans une si grande sécheresse, & mon corps si accablé d'infirmités, qu'il me semble que quelque désir que j'eusse de faire l'oraison, il me seroit impossible de m'y appliquer; il m'arrive très-souvent de me trouver tout d'un coup dans un recueillement & une élévation d'esprit qui me met comme hors de moi-même, & qui m'enrichit en un moment des dons excellens que ces sortes de graces nous communiquent d'ordinaire, sans néanmoins qu'elles aient été précédées de visions ou de ravissements, ni que j'aie rien



entendu, & même sans savoir où je suis : il me paroît seulement que mon ame est comme perdue, & qu'en cet état elle profite plus en un moment, qu'elle ne pourroit, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans de si violens transports d'amour de Dieu, & pressée d'un désir si ardent de mourir pour lui, que je ne fais que devenir : je jette des cris, & ne pouvant résister à des mouvemens si vifs & si impatiens, je l'appelle à mon secours. En d'autres temps je ne puis demeurer assise, tant mon imagination & mes inquiétudes sont grandes; & sans y avoir rien contribué, je souffre une peine si délicieuse, que je ne voudrois jamais la voir cesser; elle naît du dégoût de la vie, que le désir de voir Dieu me cause, & de la pensée que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en a point d'autre que la mort, & qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi, il paroît à mon ame affligée que tout le monde est dans la joie, & qu'elle seule est désolée; que tout le monde trouve de la consolation & du soulagement dans ses maux, & qu'il n'y a que les siens qui n'en peuvent recevoir.

Ces réflexions me jettent dans une si profonde tristesse, & augmentent de telle sorte ma douleur, qu'il me seroit impossible de n'en pas mourir, si le Seigneur ne la modérait par des ravissemens qui font cesser toutes mes inquiétudes, qui rendent le calme à mon ame, & lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire si fort de posséder, & en d'autres temps celle de comprendre des vérités sublimes qui lui étoient cachées.

Je ne puis exprimer avec quelle vivacité je me

sens quelquefois agitée du désir de servir Dieu, & la peine que je souffre d'être si inutile à sa gloire : il me paroît qu'il n'y a ni peines, ni tourmens, ni mort, ni martyre que je n'endurasse de bon cœur pour lui donner des marques de mon amour. Ces transports ne sont pas l'effet de mes réflexions, ils m'arrivent subitement, mais avec tant de violence & d'impétuosité, que je ne puis ni y résister, ni en comprendre la cause : je voudrois élever ma voix pour faire entendre à tous les hommes combien il est important de ne se contenter pas de faire peu de chose pour Dieu, & quels sont les biens que nous devons espérer de sa bonté, si nous nous disposons à les recevoir.

Ces désirs me consument, de même que le regret de ne pouvoir faire ce que je souhaite avec tant de passion : il me semble que si j'étois libre, je ferois des choses extraordinaires pour le service de Dieu & du prochain; mais je me vois comme liée d'une telle sorte, que je suis également inutile & à la gloire de Dieu & au salut des âmes. Ainsi ma peine est si grande, qu'elle ne peut se concevoir; mais enfin Dieu la fait cesser par des délices, des consolations & des joies charmantes.

Lorsque je me sentoiss pressée plus vivement du désir de servir Dieu, il m'est arrivé quelquefois de vouloir faire des pénitences qui auroient beaucoup adouci mon martyre; mais on m'en empêchoit à cause de mes infirmités corporelles : je crois que si on me les eût permises dans l'ardeur que j'avois de souffrir, elles auroient été excessives, puisqu'encore que celles que je fais soient médiocres, elles ne laissent pas de me soulager, & de me faire goûter une joie & une douceur qui m'enchantent.

La peine que j'ai d'être obligée de converser avec

Les créatures, est quelquefois si amère, qu'elle me fait verser des larmes : la solitude fait mes délices ; & lors même que je ne prie, ni ne lis, je ne laisse pas de prendre plaisir à être seule. L'entretien avec mes parens me jette dans une tristesse encore plus profonde, & je ne suis jamais avec eux que par contrainte, excepté quand je puis leur parler de l'oraison, ou m'informer des dispositions de leurs ames, car ces discours me causent une joie très-sensible. Ce n'est pas qu'en de certains temps ils ne m'ennuient aussi quand je me sens attirée à la solitude, parce qu'alors je ne voudrois ni voir ni parler, mais m'en aller dans un lieu écarté où je ne fusse vue de qui que ce soit ; cela néanmoins m'arrive rarement avec les personnes qui traitent de l'oraison, & encore moins avec mes Directeurs qui me consolent toujours.

La nécessité de manger & de dormir ne m'est pas un moindre tourment, sur-tout parce que je puis moins que personne m'en dispenser à cause de mes infirmités ; je me sou mets à cette dure loi pour plaire à Dieu, & je lui offre la peine que j'en souffre.

Le temps me paroît passer si vite, que je n'en ai jamais assez pour lire, pour prier & pour m'entretenir seule à seul avec Dieu ; ce qui naît de l'amour que j'ai pour la priere, la lecture & la solitude dont je ne me laisserai jamais. Je lis cependant fort peu, parce qu'aussi-tôt que j'ouvre mon livre, j'entre dans un si grand recueillement, que ma lecture se change en oraison ; mais il ne dure pas aussi long-temps que je voudrois, à cause de la multitude d'occupations dont je suis accablée, qui, bien qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas la consolation que je recevrois d'un long commerce avec Dieu. Ainsi je ne puis voir sans quelque déplaisir que c'est toujours

en vain que je désire plus de temps que je n'en ai pour lire & pour prier.

Notre-Seigneur m'a donné avec l'oraison de quiétude & de ravissement les grands désirs dont j'ai parlé, & beaucoup plus de vertu que je n'en avois : ils ont produit dans mon ame, aussi-bien que les visions dont j'ai été gratifiée, des effets si merveilleux, que je puis dire que s'il y a quelque chose de bon en moi, ils en sont la cause; car je me trouve si changée en mieux depuis ce temps-là, que je ne puis penser sans horreur à l'état où j'étois avant que Dieu m'eût fait tant de graces.

Dieu m'a inspiré une si ferme résolution de ne le point offenser, même véniellement, que j'aimerois mieux endurer mille morts, que de commettre le moindre péché de propos délibéré : cette résolution est telle, qu'il n'y a point de bien que je ne méprisasse, point de tourmens que je ne fusse prête d'endurer, plutôt que de manquer de préférer une chose que je croirois plus agréable à Notre-Seigneur & de plus grande perfection, à une autre moins parfaite, pourvu que mon Directeur l'approuvât. Si j'en uois autrement, je n'aurois pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni de faire l'oraison. Je ne laisse pas néanmoins de commettre bien des fautes à cet égard, & d'être très-imparfaite en tout le reste.

Quoique mon obéissance soit très-défectueuse, il me paroît que je suis incapable de vouloir manquer à faire les choses que mon Confesseur me prescrit, ou même que je puis croire qu'il souhaite de moi; & je me croirois en mauvais état, si j'étois dans une autre disposition.

Il me semble aussi que si j'étois riche, je ne voudrois ni me conserver du revenu, ni garder nul argent pour mon usage particulier, mais que je me

contenterois précisément du nécessaire. L'amour que j'ai pour la pauvreté est pourtant imparfait, parce qu'encore qu'il soit vrai que je ne désire rien pour moi, je désirerois néanmoins avoir du bien pour pouvoir le donner : cela me fait sentir que je ne suis pas vraiment pauvre.

Je n'ai presque point eu de visions qui ne m'aient laissée avec plus de vertus que j'en avois auparavant : je laisse à mes Directeurs de juger si quelques-unes n'ont point été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les bonnes odeurs, la musique & tant d'autres choses qui passent dans le monde pour ravissantes, le sont si peu pour moi en comparaison de celles qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrois n'avoir point d'yeux pour les voir, & point d'oreilles pour les entendre : comme elles ne me touchent point, & qu'elles me paroissent au contraire très-méprisables, je ne les ai pas plutôt apperçues, qu'elles s'effacent de mon imagination.

Je ne puis, sans me faire une extrême violence, avoir de longs entretiens avec les personnes du monde, lorsque je suis contrainte de leur parler, quand même ce seroit de l'oraison ou d'autres sujets de piété, à moins que ces entretiens ne soient tout-à-fait nécessaires.

J'ai tant de dégoût pour les conversations & les discours des choses du monde qui m'étoient autrefois si agréables, que je ne puis plus les soutenir. Les desirs que j'ai d'aimer, de servir & de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme ils étoient dans le temps que je me croyois si dévote, de méditations & de tendres larmes, mais de mouvemens d'amour de Dieu si vifs & si ardens, que s'il ne les tempérait par les ravissemens dont j'ai parlé, qui mettent

mon ame dans la quiétude & dans le calme, je ne doute pas qu'elle ne cessât bientôt d'animer mon corps.

J'ai tant d'amour pour les personnes courageuses, que je ne puis les voir marcher à grands pas dans le chemin de la perfection, se détacher de toutes les choses de la terre, & ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désire de communiquer avec elles, parce qu'il me paroît que leur exemple m'encourage & me fortifie.

L'exemple au contraire des ames molles, lâches & timides qui craignent toujours de s'engager dans ce qu'elles pourroient raisonnablement entreprendre pour le service de Dieu, me touche de compassion & me fait gémir en sa présence : je l'appelle à leur secours, j'implore son assistance & celle de ces grands Saints, qui avec un courage & une constance invincibles, ont triomphé de ces terribles obstacles qui nous alarment & nous épouvantent si fort aujourd'hui. Ce n'est pas que je me croie capable de rien faire de bon ; mais c'est que je ne doute point que Dieu n'assiste puissamment ceux qui ont le courage de s'engager dans de grands desseins pour sa gloire. Comme donc je suis très-persuadée qu'il ne les abandonne jamais lorsqu'ils ne mettent leur confiance qu'en lui seul, je souhaite trouver des gens qui me confirment dans cette pensée, & que par-là je puisse négliger le soin de la nourriture & du vêtement, & me reposer de tout cela sur la Providence.

Lorsque je dis qu'il faut laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels, je n'entends pas qu'on puisse se dispenser de faire les diligences convenables pour se les procurer ; j'entends seulement que ce doit être sans trouble & sans inquiétude. Pour moi je me trouve si bien de n'en point avoir, que



Je fais ce que je puis pour m'oublier moi-même ; il me semble qu'il y a près d'un an que Dieu m'a inspiré ces sentimens, & qu'il m'a donné cette liberté d'esprit.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Notre-Seigneur m'a fait la grace d'être très-convaincue que je n'ai nul sujet d'en avoir ; il me fait sentir très-vivement mes miseres, & connoître encore plus clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté ; & que quelques efforts que je fisse, ils ne seroient pas capables d'élever mon esprit à la connoissance de la moindre des vérités dont il m'instruit dans un ravissement.

Il m'a paru autrefois que je devois avoir honte de parler des graces que Dieu me fait ; mais depuis quelques jours je n'en ai plus du tout, & j'en parle aussi librement que si elles regardoient quelqu'autre personne, parce que je ne me trouve pas meilleure que je l'étois auparavant, au contraire je me trouve encore pire ; & cette profusion de graces dont je profite si peu, me fait croire sans hésiter qu'il n'y eut jamais sur la terre une plus méchante créature que moi. Ainsi, il me paroît que, quoique je reçoive perpétuellement des graces de Dieu, les autres sont plus vertueuses & s'avancent davantage dans son service : cela me fait espérer que Dieu les comblera tout d'un coup de ses dons excellens, que j'ai reçus à diverses fois. Je me persuade aussi que c'est parce que je suis si foible & si mauvaise, que Dieu m'a conduite par ce chemin ; & je le conjure de tout mon cœur de ne me point récompenser dans cette vie, mais dans l'éternité.

Lorsqu'étant en oraison, je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrois, quand même



je le voudrois , désirer du repos , ni en demander à Notre-Seigneur , parce que je vois qu'il n'en a jamais eu sur la terre , mais qu'il a passé sa vie dans de continuelles souffrances. Je le prie donc de ne me les point épargner ; mais de me faire la grace de m'en envoyer que je puisse soutenir constamment jusqu'à la mort.

Toutes les choses de cette nature , & qui sont les plus parfaites , s'offrent à moi dans l'oraison , & font une si vive impression sur mon esprit , que je ne puis voir sans étonnement de si grandes vérités. Ces vérités me sont montrées avec tant de clarté & d'évidence , que je trouve que tout ce qui est dans le monde , n'est auprès d'elles qu'un néant & une pure folie. Ainsi j'aurois besoin de me contraindre pour y penser , comme j'y pensois autrefois. C'est sur ce pied-là que je regarde comme une rêverie de compter pour quelque chose les pertes , les disgrâces & les malheurs de cette vie , & d'être inconsolable de la mort de nos proches & de nos amis. Cependant , lorsque je considère quels ont été mes sentimens , & en quelles dispositions j'étois , avant que Notre-Seigneur m'eût comblée de tant de faveurs , je ne puis m'empêcher de craindre & de veiller avec soin sur ma conduite.

Si je remarque en quelques personnes des choses qui paroissent visiblement être des péchés , je ne puis me résoudre à croire que ces personnes offensent Dieu , parce qu'il me paroît que chacun désire comme moi de lui plaire : il m'a fait cette grace signalée de ne m'arrêter jamais volontairement à penser aux défauts des autres , quand ils se présentent à mon esprit ; au lieu de m'y arrêter je considère aussi-tôt ce qu'il y a de bon dans ces personnes. Ainsi rien ne m'afflige que les péchés publics & les hérésies ,

dont je suis souvent si vivement touchée, qu'il me semble que c'est la seule peine qu'on doit ressentir; & quoique ce m'en soit une aussi de voir des personnes d'oraison l'abandonner & retourner en arrière, elle ne m'est pas néanmoins si sensible que l'autre, parce que je tâche de n'y point penser.

J'ai bien moins de curiosité que je n'en avois, quoique je ne pratique pas toujours à cet égard une entière mortification, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, joint à une attention presque continuelle à la présence de Dieu, est, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon ame & ma disposition ordinaire. Ainsi, quand je m'occupe d'autres choses, je me sens comme réveiller sans savoir par qui, pour redoubler mon attention: cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement lorsque les affaires que je traite sont fort appliquantes; car, grâces à Dieu, je n'en ai pas souvent qui occupent tout mon esprit.

Je me trouve quelquefois quatre ou cinq jours de suite enveloppée de si épaisses ténèbres, que j'oublie entièrement les grâces que Dieu m'a faites: non-seulement je n'ai ni ferveur, ni visions, mais elles sont tellement effacées de ma mémoire, qu'il me seroit impossible, quelques efforts que je fisse, de m'en pouvoir souvenir: tout me paroît un songe; mes maux corporels m'accablent; mon esprit s'obscurcit; quoi que je fasse, je ne puis penser à Dieu. Si je lis, je ne comprends rien à ma lecture, & je ne fais en quelque façon sous quelle loi je vis: je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu; & cette grande ardeur de souffrir pour Dieu disparoît de telle sorte, qu'il me semble que je serois

incapable de résister à la moindre tentation : il me vient dans la pensée que je ne suis propre à rien , & de quoi je m'avise de vouloir faire quelque chose de plus que le commun du monde. Je me sens disposée à contester contre tous ceux qui voudroient me contredire : je m'imagine que je trompe tout le monde , principalement ceux qui ont bonne opinion de moi.

Plongée dans cet abyme de tristesse , je voudrois m'aller cacher en quelque lieu où personne ne me vît. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude , mais par lâcheté. Ma consolation au milieu d'une si cruelle guerre , c'est la grace que Dieu me fait de ne l'offenser pas plus qu'à l'ordinaire ; & qu'au lieu de le prier de me délivrer de ce tourment , je me soumets de tout mon cœur à le souffrir , si c'est sa volonté , jusqu'à la fin de ma vie , pourvu qu'il me soutienne de sa main en sorte que je ne l'offense point. Je considère aussi comme une très-grande grace qu'il me fait , de n'être pas toujours dans ce déplorable état.

Voici une chose qui me jette dans le dernier étonnement , c'est que quelque abymée que je sois dans cette extrême affliction , quelque grande que puisse être ma peine , une seule des paroles que Notre-Seigneur a souvent la bonté de me faire entendre , une vision , un recueillement qui ne dure pas plus d'un *Ave Maria* , ou une approche de la sainte Table pour communier , rend une parfaite tranquillité à mon ame , donne de la santé à mon corps , & éclaire de telle sorte mon esprit , qu'il recouvre toute sa force , qu'il rentre aussi-tôt dans ses dispositions ordinaires , & n'a plus d'inquiétudes sur le passé : je l'ai éprouvé diverses fois ; & toujours , depuis six mois , je me trouve , quand je

communie, foulagée de mes indispositions corporelles.

Les ravissemens font aussi très-souvent le même effet ; j'en ai eu qui ont duré trois heures , & d'autres tout le jour , pendant lesquels je me portois beaucoup mieux qu'auparavant. Ce n'est point, ce me semble, une imagination ; je me suis appliquée avec un extrême soin à remarquer une guérison si merveilleuse. Ainsi, quand je suis dans cet admirable recueillement, je ne crains rien pour ma santé. La vérité est pourtant que quand je fais l'oraison que je faisois autrefois, je n'éprouve rien d'extraordinaire, & que je ne sens nul soulagement de mes infirmités.

Le récit que je viens de vous faire, MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE, me persuade que ces visions, ces révélations, & ces paroles que j'entends, viennent de Dieu, parce que je ne puis ignorer quelles étoient autrefois mes misères, & qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mises en peu de temps dans l'état où je me trouve, & m'ont donné des vertus qui m'étonnent, & qui font aujourd'hui que je ne me reconnois presque plus moi-même. Je sais certainement que je ne les ai pas acquises ces vertus par mon travail, mais je ne fais pas de quelle manière je les ai reçues. Je puis cependant assurer avec vérité que je ne me trompe pas en ceci, & que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'engager dans son service, mais aussi pour me retirer de l'enfer. Ceux de mes Confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales, ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelque chose des grandes graces que Dieu m'a faites, je voudrois qu'il me fût permis de leur raconter toute ma vie ; car il me paroît que je ne

crains point la mauvaise opinion que ce portrait pourroit donner de moi, & que je mets toute ma gloire à procurer celle de Notre-Seigneur, & à désirer qu'on lui donne les louanges qui sont si justement dues à sa souveraine Majesté. Comme il connoît le fond de mon cœur, il fait que je dis la vérité, & que, sans me soucier ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, ni de la santé, ni de ce qui concerne les avantages du corps ou de l'ame, ni même de la félicité des bienheureux, je borne tous mes desirs à sa seule gloire.

Je ne saurois croire que le démon m'ait procuré de si grands avantages pour m'attirer à lui, & pour me perdre; il est trop habile pour employer des moyens si contraires à ses desseins, & quand mes péchés mériteroient que je fusse malheureusement trompée & séduite par ses artifices, je ne pourrois me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que quantité d'ames très-ferventes lui ont faites depuis deux ans; car je n'ai point cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux pour obtenir de sa bonté qu'il me fît connoître si j'étois dans un bon chemin, afin que si je m'égarois, il lui plût de me conduire par un autre, & de me redresser. Est-il possible, encore un coup, que si ce qui se passe en moi ne venoit pas de lui, il eût permis que mon égarement augmentât au lieu de diminuer?

Ces considérations jointes aux raisonnemens solides de tant d'hommes très-saints & très-savans que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque ma mauvaise vie m'épouvante, & me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je fais actuellement oraison, & les jours que je jouis d'une douce tranquillité, & que je ne pense qu'à Dieu, quand

tous les plus favans & les plus saints hommes du monde s'assembleroient pour me convaincre que je suis dans l'erreur, qu'ils me feroient souffrir tous les tourmens imaginables pour me contraindre à le croire, & que de mon côté je m'efforcerois d'entrer dans leurs sentimens, il me seroit impossible d'en venir à bout, & de me persuader que les faveurs inestimables que je reçois de Dieu, viennent du démon.

Il est vrai qu'en de certains temps, lorsqu'on a voulu effectivement me l'insinuer, j'ai été agitée de très-grandes craintes, considérant d'une part le mérite & la sincérité de ceux qui entreprenoient de le prouver, & de l'autre que mes péchés pouvoient bien mériter une telle punition; mais une seule de ces paroles surnaturelles ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçoit si fort de mon esprit toutes ces craintes, que je me trouvois confirmée plus que jamais dans la croyance que ce qui se passoit en moi venoit de Dieu.

Ce n'est pas que je ne sache qu'il s'y peut mêler quelquefois certaines choses qui viennent du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ses illusions produisent des effets si différens de ceux qui naissent des graces qu'on reçoit de Dieu, que je ne puis croire qu'une personne qui en a quelque expérience, s'y puisse laisser tromper. Je puis cependant vous assurer, MON RÉVÉREND PÈRE, que quelque persuadée que je sois que ce qui se passe en moi vient de Dieu, je ne voudrois pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit, que mon Directeur, qui est meilleur & plus éclairé que moi, n'approuvât, & ne jugeât être du service de Dieu. Les graces que Notre-Seigneur m'a faites, m'ont confirmée dans ce sentiment; elles m'ont toujours portée à

l'obéissance, & fait sentir le besoin que j'ai de ne rien cacher de tout ce qui m'arrive, aux personnes qui ont la bonté de se charger de ma conduite.

Dans les visions dont Dieu me gratifie, je suis souvent très-sévèrement reprise de mes fautes, mais d'une manière qui me pénètre le cœur, & qui me touche sensiblement. Les péchés de ma vie passée me sont représentés avec tant d'horreur, que je n'en puis soutenir la vue sans une extrême affliction & amertume de cœur, tant ce spectacle est affreux. D'autres fois je reçois dans ces visions des avis importans, qui me découvrent le péril qu'il y a, ou qu'il peut y avoir, dans les affaires que j'ai à traiter.

Quoique je me sois beaucoup étendue sur ce chapitre, il me paroît néanmoins que je ne l'ai pas encore assez détaillé, & que j'en dis trop peu, quand je pense à cet admirable changement que j'apperçois en moi au sortir de l'oraison; changement qui n'empêche cependant pas que je ne me trouve ensuite très-imparfaite & très-mauvaise. Peut-être me séduis-je moi-même faute de savoir discerner le bien du mal, & que je n'en juge que par la différence sensible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

Rien n'est plus aisé que de reconnoître mes dispositions dans ce que je viens de rapporter, & de discerner les grandes graces que Dieu m'a faites, tout indigne que j'en suis. Je soumets le tout, **MON PERE**, à votre jugement, persuadée que vous connoissez parfaitement l'état de mon ame.





## CHAPITRE XVII.

*SECONDE RELATION écrite en 1562, & envoyée à l'un de ses Directeurs dont on ne fait pas le nom.*

IL me paroît qu'il y a plus d'un an, MON RÉVÉREND PÈRE, que j'écrivis la Relation (\*) jointe à celle-ci : depuis ce temps-là Dieu m'a tellement soutenue de sa main toute-puissante, qu'au lieu de reculer dans son service, il me semble que je m'y suis beaucoup avancée : qu'il soit béni à jamais.

Les visions & les révélations dont le Seigneur me favorisoit, n'ont point cessé ; mais elles sont plus sublimes & plus élevées qu'elles n'étoient. Il m'a aussi enseigné une manière d'oraison plus avantageuse que la première, qui me met dans un plus grand détachement de toutes choses, & qui me donne bien plus de courage & de liberté d'esprit.

Mes ravissémens sont si fort augmentés, qu'il m'est souvent impossible de les cacher ; ils me saisissent quelquefois avec tant d'impétuosité, qu'ils me jettent dans le dernier embarras : je perds l'usage de mes sens, & tout ce que je puis faire lorsque je suis en compagnie, est de tâcher de donner à entendre que ce sont les violens maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en défaillance : j'ai toujours un extrême soin d'y résister dans les commencemens ; mais très-souvent, quelques efforts que je fasse, il n'est pas en mon pouvoir d'y réussir.

(\*) C'est la Relation qui précède.

Dieu m'a fait de très-grandes graces en ce qui concerne la pauvreté, parce que non-seulement je ne voudrois pas avoir le nécessaire s'il ne me venoit d'aumône, mais je désirerois avec ardeur d'être dans un lieu où l'on ne vécût que de charités; car il me paroît que je ne pratique point si parfaitement les conseils de Jesus-Christ, & le vœu de pauvreté dans une maison où je suis assurée que rien ne me manquera pour la nourriture & le vêtement, que dans une maison non rentée, où quelque chose pourroit me manquer. Les biens que la véritable pauvreté nous fait acquérir sont si grands & si précieux, que je souhaiterois beaucoup de ne les pas perdre.

La foi que j'ai que les paroles de Jesus-Christ doivent s'accomplir nécessairement, est si vive, que je ne puis croire qu'il abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement, & qui ont une ferme confiance en sa bonté, & aux soins paternels de sa providence. Ainsi, loin de craindre que quelque chose nous puisse manquer, la peine que j'ai lorsqu'on me conseille d'avoir des rentes, m'est si sensible, qu'elle me contraint de m'en plaider à Notre-Seigneur, d'avoir recours à sa miséricorde.

Je me sens bien plus touchée que je ne l'étois autrefois des nécessités des pauvres; la compassion que j'ai d'eux, & le désir que j'ai de les soulager me porteroit, si je suivois mon penchant, à me dépouiller pour les revêtir; je n'ai plus d'horreur de leurs saletés, quoique je les touche & que je m'approche d'eux; en quoi je reconnois que Dieu m'a fait une grace signalée, parce qu'encore que je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avois pas naturellement pitié de leurs miseres; je ne puis donc douter que le Seigneur ne me l'ai donnée.

Je suis aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élevent contre moi; car bien qu'ils soient souvent très-considérables & en très-grand nombre, il me paroît que je n'en suis pas plus touchée que si j'étois stupide: insensibilité si grande, que je ne crois pas avoir en cela rien à offrir à Notre-Seigneur. Cet état naît très-certainement de l'expérience que j'ai que ces murmures me sont avantageux, & qu'ils me font avancer dans la vertu, & aussi de ce qu'il me paroît presque toujours qu'on a raison de me blâmer. D'abord je sens une légère émotion qui n'est accompagnée ni de trouble, ni d'inquiétude, & qui ne me cause nulle aversion; mais dès le moment que je commence à faire oraison, tout cela s'efface tellement de mon esprit, que si je m'apperçois qu'on me plaigne, je ne puis m'empêcher d'en rire en moi-même, tant je fais peu de cas de toutes les injustices qu'on peut nous faire dans ce monde: je les regarde comme un songe qui s'évanouit aussi-tôt qu'on s'éveille; & elles me paroissent si méprisables, qu'elles ne méritent seulement pas qu'on y pense, ni qu'on en ait la moindre peine.

J'ai déjà dit, ce me semble, que Dieu m'a donné plus de désir de le servir, plus d'amour pour la solitude & plus de détachement des choses de la terre, par le moyen des visions dont j'ai parlé: visions qui me font voir si clairement le néant & la vanité de tout ce que le monde estime, que je compte pour peu de me séparer de mes amis, & encore moins de mes proches, dès qu'il s'agit de la gloire ou du service de Dieu. Pour mes proches, ils me font d'ordinaire fort à charge, sur-tout lorsqu'ils m'empêchent de rendre à la Majesté de Dieu les services dont nous lui sommes redevables. Comme donc je ne suis alors avec eux que malgré moi,

je les quitte librement & avec plaisir, & par-là je trouve du repos en toutes choses.

J'ai reçu divers avis dans l'oraison qui m'ont été fort utiles : Dieu ne cesse point de me combler de ses graces, & de me faire tous les jours de nouvelles faveurs qui m'engagent de plus en plus à son service; quoique je sois encore si imparfaite que d'être trop sensible à la consolation que j'en reçois : néanmoins le peu de pénitence que je fais, & l'honneur qu'on me rend, me donnent une extrême peine.

*( Il y avoit en cet endroit une ligne marquée comme elle l'est ici. )*

Il y a environ neuf mois que j'ai commencé cette Lettre : depuis ce temps-là non-seulement Dieu m'a fait la grace de persévérer dans son service; mais il m'a donné, si je ne me trompe, une liberté d'esprit supérieure à celle que j'avois; car m'imaginant avoir besoin des créatures, je m'y confiois; mais je sens bien à présent qu'on doit faire peu de fond sur elles, & qu'elles ne méritent d'être considérées que comme de petits scions de romarin, qui plient dès qu'on veult s'y appuyer, & qui se rompent tout-à-fait sous le poids du moindre effort & de la moindre contradiction. Ainsi je suis persuadée par ma propre expérience, que le seul moyen de ne pas tomber, est de n'avoir d'autre soutien que la Croix, & de confiance qu'en celui qui a bien voulu y être attaché pour l'amour de nous. C'est en lui seul que je trouve un ami véritable, & c'est par lui que je me sens tant de courage & tant de fermeté, que pourvu qu'il ne m'abandonne pas, je me crois assez forte pour résister à toutes les puissances de la terre, si elles étoient soulevées contre moi.

Avant que cette vérité eût fait l'impression qu'elle

a faite sur mon esprit, je prenois bien du plaisir à être aimée des créatures : mais à présent, loin de désirer qu'on ait de l'affection pour moi, j'en sens, ce me semble, de la peine, excepté de la part des personnes avec qui je traite de ce qui regarde ma conscience, ou à qui je crois pouvoir être utile ; car je suis bien aise d'être aimée des uns afin qu'ils me souffrent, & des autres afin qu'ils se laissent plus facilement persuader de ce que je leur dis de la vanité & du néant de tout ce que le monde estime.

Dieu m'a fortifiée de telle sorte dans les persécutions, les contradictions & les travaux que j'ai eu à effuyer depuis quelques mois, que plus ils étoient grands, plus mon courage s'augmentoît, sans que je me sois lassée un moment de souffrir : non-seulement je n'avois nulle peine contre les personnes qui disoient du mal de moi, mais il me paroît que je les aimois encore davantage. Je ne fais pas comment cela s'est fait, mais je fais bien que c'est une grace dont le Seigneur m'a favorisée.

Il s'en faut bien que je sois aussi ardente que je je l'étois naturellement dans mes désirs ; ils sont présentement si modérés, & je me trouve si tranquille, que lorsqu'ils s'accomplissent, également insensible & à la joie & à la tristesse, je ne m'apperçois presque pas qu'il m'en revienne du plaisir, excepté en ce qui concerne l'oraison : indifférence qui me fait paroître quelquefois toute stupide, comme en effet je le suis souvent pendant plusieurs jours.

Il me prend en certains temps de si violens désirs de faire des pénitences corporelles, que si j'en fais quelques-unes, loin d'en ressentir de la peine, j'y trouve presque toujours des délices : j'en fais cependant bien peu, à cause que je suis très-infirme.

La nécessité de manger, qui m'a donné très-souvent une extrême peine, m'en donne à présent une excessive, principalement quand je suis en oraison : pénétrée d'une vive douleur, je ne puis m'empêcher de répandre des larmes, & de témoigner par mes plaintes la tristesse de mon cœur, sans presque savoir ce que je dis, ne pouvant prendre sur moi d'étouffer mon chagrin. Je ne me souviens pourtant pas d'avoir pleuré dans les plus grandes afflictions que j'aie eues, Dieu m'ayant donné une fermeté d'ame qui n'est pas commune parmi les femmes.

Je brûle plus que jamais du désir que Dieu se choisisse des hommes savans, dont il soit servi avec un parfait détachement de toutes les choses visibles qui ne sont que mensonge & amusemens d'enfans; je sens l'extrême besoin qu'en a l'Eglise, & j'en suis si touchée, qu'en comparaison je ne le suis presque pas de tout le reste : je ne cesse donc point de recommander à Dieu cette affaire, persuadée qu'un de ces hommes excellens, vraiment touché de son amour, fera plus de fruit, & sera plus utile à sa gloire, qu'un grand nombre d'autres tiedes ou ignorans.

Comme il paroît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi, il me paroît aussi que je ne craindrois pas de disputer seule contre tous les Luthériens assemblés, pour les convaincre de leur erreur; car je ne puis penser à la perte de tant d'ames, sans être saisie de douleur.

Dieu m'a fait voir clairement qu'il a bien voulu se servir de moi pour faire avancer quantité de personnes dans les voies de la perfection, & que, par un effet de sa pure bonté, il augmente de jour en jour mon amour pour lui.

Il me semble que quand je m'étudierois à avoir de la vanité, il me seroit impossible d'en venir à bout, ne comprenant pas comment il se pourroit faire que je m'aveuglassé au point de m'imaginer, que des vertus que je ne possède que depuis peu, m'appartiennent, après m'être vue tant d'années sans en avoir une seule; & ne faisant à l'heure qu'il est que recevoir graces sur graces, sans faire rien pour Dieu. Par-là il est visible que je ne suis propre à quoi que ce soit. Ainsi je considère souvent avec une vraie confusion, que les autres s'avancent sans cesse dans le service de Dieu, & qu'il n'y a que moi qui ne lui rends nul service, & qui ne fais rien pour sa gloire : déclaration qui ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité si constante, qu'elle me fait souvent trembler par la juste appréhension d'être malheureusement séduite.

Je me rassure néanmoins en considérant les grands avantages qui me reviennent des visions & des ravissemens auxquels je suis sûre que je contribue aussi peu que si j'étois une souche. Cette certitude me calme; je me jette entre les bras de Dieu, & je me repose dans la confiance que j'ai que le plus ardent de mes desirs est de mourir pour lui; & qu'il n'y a ni plaisirs, ni contentemens que je ne sois prête de lui sacrifier, pour lui donner, à quelque prix que ce soit aux dépens de tout, des marques de mon amour.

Il y a des jours que je pense à ce que dit Saint Paul, quoique je ne sois pas sûrement dans une disposition aussi parfaite que la sienne: c'est qu'il me semble que je ne vis point, que je ne parle point & que je n'ai point de volonté; mais qu'il y a en moi un esprit qui m'anime, qui me conduit & qui me soutient. Me trouvant donc comme hors



de moi-même, la vie m'est si ennuyeuse, que le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu dans cet état qui m'est infiniment pénible, parce que je me vois séparée de lui, c'est de me soumettre pour son amour à vivre aussi long-temps qu'il lui plaira : mais je voudrois que ce fût en soutenant de grands travaux & de continuelles persécutions ; parce qu'inutile à tous, je ne suis propre qu'à souffrir, & qu'il n'y a rien que je ne souhaitasse d'endurer pour mériter un peu plus, je veux dire pour accomplir un peu plus parfaitement la volonté de Dieu. De sa part il a toujours accompli les révélations qu'il m'a faites dans l'oraison ; mais quelquefois ce n'a été qu'après plusieurs années.

La connoissance qu'il m'a donnée de son infinie grandeur & de son admirable conduite, est si lumineuse, que je n'en puis soutenir l'éclat, ni presque y penser sans tomber en défaillance : mais ensuite je demeure dans un merveilleux recueillement.

Dieu prend un si grand soin de me préserver de l'offenser, que j'en suis quelquefois dans le dernier étonnement ; il est clair que c'est un effet de sa bonté, & que de ma part, source inépuisable que je suis de péchés & de méchancetés, je n'y contribue presque rien ; méchancetés si habituelles, qu'il me paroïssoit, avant que Notre-Seigneur m'eût fait tant de graces, qu'il m'étoit impossible de ne les commettre plus. Si donc je désire que ma malice soit connue, c'est afin qu'elle fasse éclater le pouvoir infini de celui qui triomphe de tout. Qu'il soit béni & loué éternellement. *Amen.*

La Sainte écrivit au bas de cette Relation ce qui suit, après avoir mis en tête le nom de *Jesus*, comme elle faisoit d'ordinaire.

JESUS.

## J E S U S.

J'ai donné, MON RÉVÉREND PÈRE, à mon Confesseur la relation que je vous envoie, & qui n'est pas écrite de ma main; il l'a transcrite de la sienne, sans y rien ajouter ou diminuer. C'est un homme très-spirituel & grand Théologien: je ne lui cachois rien de tout ce qui se passoit en mon ame; il le communiquoit ensuite à d'autres Docteurs très-éclairés, sur-tout au Révérend Père Mancio. Comme donc ils n'y ont rien trouvé que de conforme à l'Écriture Sainte, je goûte à présent la douceur d'une profonde paix, quoique persuadée que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois extrêmement me défier de moi-même. C'est aussi ce que j'ai toujours fait malgré ma répugnance. Souvenez-vous, s'il vous plaît, MON RÉVÉREND PÈRE, que tout ce que je vous communique est sous le secret de la Confession, & ne m'oubliez pas, je vous prie, dans vos saintes prières.

## C H A P I T R E X V I I I.

*TROISIÈME RELATION faite en 1576, au Père Alvarez, Jésuite, l'un de ses Directeurs, où la Sainte reprend toute l'histoire de son oraison, & nomme les personnes dont elle a pris conseil sur cette matière.*

IL y a quarante ans que la Religieuse que vous savez, a pris l'habit. Dès la première année elle commença à méditer pendant quelques heures du

jour, sur les Myſteres de la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, & ſur ſes péchés, ſans jamais élever ſon eſprit à rien de ſurnaturel : elle confidéroit ſeulement les créatures, ou d'autres objets qui la portoient, tantôt à ſe convaincre du peu de durée des choſes d'ici-bas, tantôt à admirer la grandeur de Dieu dans ſes ouvrages, & l'amour qu'il nous porte. Cette conſidération l'excitoit de plus en plus à ſervir un ſi bon Maître, & beaucoup plus que la crainte qui n'a jamais été ſon motif. Elle nourriſſoit en elle un deſir très-vif de voir Dieu glorifié, & ſon Eglise augmentée ; c'étoit là le ſujet de toutes ſes prières ; elle ne penſoit nullement à elle, & il lui ſembloit qu'elle ſe feroit peu embarrasſée d'endurer les plus grands tourmens, pour obtenir de Dieu quelque choſe de ce qu'elle deſiroit avec tant d'ardeur, ne fût-ce que la moindre choſe.

Elle vécut ainſi pendant vingt-deux ans dans de grandes ſécherelles, ſans qu'il lui vînt en penſée de deſirer rien de plus. Elle étoit ſi convaincue de ſa baſſeſſe, qu'il ne lui ſembloit pas qu'elle fût digne d'élever ſon eſprit juſqu'à Dieu ; & elle regardoit comme une grande grace qu'il lui faiſoit, de la ſouffrir devant lui pour le prier, ou pour lire de bons livres.

Il fut queſtion, il y a environ dix-huit ans, de la fondation qu'elle fit à Avila du premier monaſtere des Carmélites Réformées ; mais deux ou trois ans avant cette fondation (je crois que c'eſt trois ans) elle commença à ſ'appercevoir qu'on lui parloit quelquefois intérieurement, & elle eut même quelques viſions ou révélations, toujours dans l'intérieur de ſon ame, car elle n'a jamais rien vu ni entendu par les yeux & les oreilles du

corps, hors deux fois qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qu'on lui disoit. Quand elle avoit de ces visions intérieures, la représentation des objets ne duroit pas pour l'ordinaire plus qu'un éclair, mais les objets ne laissoient pas de demeurer aussi fermement imprimés dans son esprit, & même plus que si elle les eût vu des yeux du corps.

Elle étoit pour lors si peureuse de son naturel, qu'elle n'osoit quelquefois demeurer seule, même pendant le jour; & comme, quelque effort qu'elle fît, elle ne pouvoit se soustraire à ces visions, elle en étoit extrêmement affligée, craignant que ce ne fût une tromperie du démon. Elle commença donc d'en parler à des personnes spirituelles de la Compagnie de Jesus.

Ces personnes furent entr'autres le Pere Araos qui étoit Commissaire de la Compagnie, & qui vint à passer où elle étoit.

Le Pere (\*) François, auparavant Duc de Gandie, avec qui elle eut deux entretiens à ce sujet.

Le Pere Provincial Gilles Gonzalez qui est à présent à Rome.

Celui qui est actuellement Provincial en Castille, qu'elle n'a pourtant pas tant pratiqué que le Pere Gonzalez.

Le Pere Baltazar Alvarez, actuellement Recteur à Salamanque, qui l'a confessée pendant six ans.

Le Pere Salazar, Recteur actuel de Cuença.

Le Pere Ripalda, Recteur de Burgos; & celui-ci étoit assez mal disposé en sa faveur sur les récits qu'on lui avoit faits, jusqu'à ce qu'il eût conféré avec elle.

(\*) C'est Saint François de Borgia.

Le Docteur Paul Hernandez à Toledé, Consulteur de l'Inquisition.

Un autre Pere qui étoit Recteur à Salamanque lorsqu'elle lui parla.

Le Docteur Guttiérez, & quelques autres Peres de la Compagnie qu'elle a trouvés dans les différens endroits où ses Fondations l'ont appelée, & dont elle a recherché l'entretien sur la réputation qu'ils avoient de spiritualité.

Elle communiqua aussi beaucoup des affaires de son ame avec le vénérable Pere d'Alcantara, saint homme de la réforme de Saint François. Ce fut lui qui contribua le plus à faire entendre que cette Religieuse étoit conduite par l'Esprit de Dieu.

On passa plus de six années à faire différentes épreuves, comme elle l'a écrit plus au long, & comme on verra encore par la suite; mais on avoit beau faire des épreuves, elle avoit beau s'affliger & répandre des larmes, elle n'en étoit que plus sujette aux suspensions & aux ravissements, & même avec un sentiment de douleur.

On faisoit pour elle quantité de prieres, & l'on disoit beaucoup de Messes pour obtenir de Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, parce que sa frayeur étoit extrême quand elle n'étoit point en oraison. Cependant on remarquoit en elle un grand progrès dans la perfection, sans que ce progrès fût accompagné de vaine gloire, ni de la moindre tentation qui y eût rapport; au contraire elle étoit toute honteuse que cela fût su. Elle ne parloit même jamais de ce qu'elle éprouvoit au-dedans d'elle, à moins que ce ne fût à ses Confesseurs, ou à gens de qui elle pût recevoir quelque lumiere; & même cela lui coûtoit davantage à révéler que si c'eût été de grands péchés, parce qu'il lui sembloit qu'ils

alloient se moquer d'elle , & traiter ce qu'elle leur disoit de contes de femmelettes , chose qu'elle a toujours eue en averfion.

Il y a encore treize ans plus ou moins, toujours étoit-ce après la fondation du Couvent de Saint Joseph d'Avila , où elle avoit passé en fortant de son premier Couvent : il y a , dis-je , à peu près ce temps-là qu'il vint à Avila un Inquisiteur ; je ne fais s'il l'étoit de Toledé , mais je fuis bien fure qu'il l'avoit été de Seville ; c'étoit Dom Soto , aujourd'hui Evêque de Salamanque. Elle fit en sorte d'avoir un entretien avec lui pour s'affurer davantage ; elle lui rendit compte de tout. La réponse de cet Inquisiteur fut , qu'il ne trouvoit rien dans ce qu'elle lui disoit , qui pût regarder son office , puisque tout ce qu'elle voyoit & entendoit dans l'oraison , ne servoit qu'à l'affermir de plus en plus dans la Foi Catholique ; & en effet elle a toujours été & est encore très-ferme sur ce point. Elle a toujours désiré sincèrement la gloire de Dieu & le salut du prochain ; à tel point que , pour sauver une seule ame , elle endureroit volontiers mille morts.

Cependant , comme cet Inquisiteur la vit si fort dans la peine , il lui conseilla de mettre par écrit tout ce qui lui arrivoit dans l'oraison , & même toute l'histoire de sa vie , fans en rien omettre , & de communiquer cet écrit au Pere-Maitre d'Avila , qui étoit un homme fort éclairé sur ces matieres ; après quoi elle pourroit se tenir tranquille. Elle suivit ce conseil ; elle écrivit sa vie & ses péchés. Le Pere d'Avila lui fit réponse , la consola & la rassura. Cette relation étoit telle , que tous les Théologiens qui la virent , & qui étoient les Confesseurs de cette Religieuse , disoient qu'elle contenoit des



avis salutaires pour la vie spirituelle : ils lui ordonnerent de la transcrire , & de composer un autre petit livre pour servir d'instruction à ses Filles ; car elle étoit alors Prieure,

Avec tout cela , comme il n'étoit pas absolument impossible que des personnes spirituelles se trompassent aussi-bien qu'elle , elle ne laissoit pas de temps à autres de retomber dans ses premières frayeurs. Elle pria donc son Confesseur de trouver bon qu'elle communiquât sa situation à quelques Théologiens du premier ordre , quand ce ne seroit pas des personnes fort adonnées à l'oraison , parce qu'elle ne désiroit autre chose que de savoir si ce qui lui arrivoit n'avoit rien de contraire à l'Écriture sainte. Ce n'est pas qu'elle ne se consolât quelquefois , en considérant que , quand même elle eût mérité par ses péchés de tomber dans l'illusion , il n'y avoit pas d'apparence que Dieu permît que tant de bonnes ames qui désiroient l'éclairer , y tombassent de même.

Ce fut dans l'intention que je viens de dire , qu'elle commença à consulter les Peres de l'Ordre de Saint Dominique , qui avoient été autrefois ses Confesseurs , avant qu'il fût question chez elle d'aucun effet surnaturel. Ce ne fut pourtant pas aux mêmes Peres qui l'avoient déjà confessée qu'elle s'adressa , mais à d'autres du même Ordre. Voici les noms de ceux qu'elle consulta.

Le Pere Vincent Baron qui la confessa durant un an & demi à Toledé : il étoit alors Consulteur du Saint-Office , & il l'avoit pratiquée long-temps avant toutes ces choses. C'étoit un homme d'une érudition profonde : il la rassura beaucoup , comme avoient fait les Peres Jésuites dont j'ai parlé ; ils s'accordoient tous à lui demander ce qu'elle pouvoit



craindre, puisqu'elle n'offensoit pas Dieu, & qu'elle étoit persuadée de sa propre misere.

Le Pere Pierre Ibagnez, qui étoit Professeur à Avila.

Le Pere - Maître Dominique Bagnez, qui est à présent Régent du College de Saint-Grégoire de Valladolid : il fut son Confesseur pendant six ans ; & depuis ce temps-là elle a toujours continué de lui demander par lettres ses avis dans les occasions où elle a cru en avoir besoin.

Le Pere-Maître Chaves.

Le Pere-Maître Barthélemi de Médine, Professeur en l'Université de Salamanque. Comme elle savoit qu'il étoit fort prévenu contre elle, sur le récit qu'on lui avoit fait des choses dont il s'agit, elle se persuada que, n'étant retenu par aucun égard, il lui diroit plus franchement qu'un autre si elle étoit dans l'illusion ; il y a de cela un peu plus de deux ans. Elle voulut se confesser à lui, & eut une grande communication avec lui durant le séjour qu'elle fit à Salamanque : elle lui fit lire aussi les mémoires de sa vie, afin qu'il fût mieux informé ; mais il la rassura autant & plus que les autres n'avoient fait, & fut depuis un de ses meilleurs amis.

Le Pere Philippe de Ménésés, qui la confessa quelque temps, lorsqu'elle alla fonder le Couvent de Valladolid. Il étoit alors Recteur du College de Saint-Grégoire ; & quelque temps auparavant, ayant oui parler de ce dont il s'agit, il avoit eu la charité d'aller exprès à Avila pour s'entretenir avec elle, dans le dessein de la détromper, s'il la trouvoit dans l'illusion, ou de la défendre contre la calomnie, si elle étoit dans la bonne voie. Il fut fort satisfait d'elle.

Le Pere Provincial Salinos, homme d'une grande fainteté, & le Pere Présenté-Lunar, Prieur de Saint-Thomas d'Avila, avec lesquels elle eut une communication particuliere.

Et enfin le Pere Jacques de Yangués, Professeur à Ségovie.

Parmi ces Peres il y en avoit plusieurs qui étoient gens de grande oraison, & peut-être l'étoient-ils tous.

Elle a encore consulté d'autres personnes, en ayant eu assez d'occasions durant tant d'années que ses craintes ont duré, & qu'elle a été obligée de se transporter en divers lieux pour ses fondations. On a fait quantité d'épreuves, car tout le monde souhaitoit de pouvoir l'instruire; & ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer, & à convaincre ceux qui les faisoient. Elle étoit toujours prête à faire ce qu'on lui ordonnoit, & rien ne l'affligeoit davantage que quand elle ne pouvoit pas obéir en ce qui concernoit ces choses surnaturelles. Son oraison & celle des Religieuses qu'elle a fondées, est toujours animée d'un désir ardent de la propagation de la foi; & c'est à cette intention, autant que pour le bien de son Ordre, qu'elle a fondé son premier monastere.

Elle a toujours dit que si quelques-unes de ces choses surnaturelles qu'elle éprouvoit, lui eussent inspiré le moindre sentiment contraire à la Foi Catholique & à la loi de Dieu, elle ne se seroit pas amusée à aller chercher des Docteurs, ni à faire des épreuves, mais qu'elle auroit aussi-tôt reconnu que c'étoit l'ouvrage du démon.

Jamais elle n'a réglé sa conduite sur ce qui lui avoit été inspiré dans l'oraison; & quand ses Confesseurs lui disoient de faire le contraire, elle leur

obéissoit sans la moindre répugnance , & les instruisoit de tout ce qui lui arrivoit. Quelque assurance qu'on pût lui donner que c'étoit Dieu qui agissoit en elle , jamais elle n'a cru cela assez déterminément pour en jurer , quoique , à en juger par les effets & par les grandes graces qu'elle recevoit , elle eût tout lieu de croire que du moins quelques-unes de ces choses lui venoient de Dieu. Ce qu'elle a toujours désiré le plus , ç'a été d'acquérir des vertus ; & c'est aussi ce qu'elle a le plus recommandé à ses Religieuses , ayant accoutumé de leur dire que l'ame la plus humble & la plus mortifiée , est aussi la plus parfaite.

Le Pere-Maître Dominique Bagnez , qui demeure à Valladolid , est celui avec qui elle a toujours eu , & a encore le plus de communication : elle lui a remis la relation de sa vie dont je viens de parler , & il l'a présentée au Saint-Office à Madrid , suivant ce qu'elle a appris. Sur tout ce qui y est contenu , elle se soumet à la Foi Catholique & à l'Eglise Romaine : mais personne n'y a encore trouvé à redire , parce que les choses dont il s'agit , ne dépendent pas de nous , & que Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

La raison pourquoi la situation de cette Religieuse s'est si fort divulguée , c'est que , comme elle étoit toujours dans la crainte , & qu'elle a été obligée de se consulter à plusieurs personnes , les uns l'ont dit aux autres : & de plus on a abusé de la relation qu'elle avoit écrite. On ne sauroit croire combien ce coup lui a été sensible ; ç'a été une des plus grandes croix qu'elle ait éprouvées , & il lui en a bien coûté des larmes. Ce n'étoit point par un sentiment d'humilité qu'elle se chagrinoit , c'étoit au contraire son amour propre qui souffroit de ce qu'elle

étoit devenue le sujet des conversations. Il a paru que Dieu n'a permis cela que pour la mortifier vivement pendant quelque temps; car ceux qui disoient du mal d'elle plus que tous les autres, ont ensuite été ceux qui en ont dit le plus de bien.

Elle a toujours évité avec le plus grand soin de s'en rapporter sur les états de son ame, aux personnes qu'elle jugeoit disposées à tout attribuer à Dieu, dans la crainte que ces personnes-là ne fussent aussi-bien qu'elle les dupes du démon. Mais quand elle trouvoit des gens plus soupçonneux, c'étoit avec eux qu'elle traitoit plus volontiers; quoique ceux-ci ne laissassent pas de lui faire de la peine, quand, pour l'éprouver, ils ne lui marquoient qu'un mépris général pour toutes ces choses, parce qu'il y en avoit quelques-unes qui lui paroissoient évidemment venir de Dieu. Elle n'eût pas voulu qu'on eût condamné le tout si décisivement, n'ayant point de raison de le faire; ni qu'on eût aussi ajouté foi à tout indistinctement, comme venant de Dieu, parce qu'elle comprenoit fort bien qu'il pouvoit y avoir de l'illusion en quelque chose; aussi n'a-t-elle jamais cru pouvoir marcher avec une assurance entière dans un chemin si dangereux.

Elle a toujours fait son possible pour n'offenser Dieu en aucune maniere, & elle a toujours été obéissante. Moyennant ces deux dispositions & la grace de Dieu, elle a compté que ces choses surnaturelles ne l'empêcheroient pas de faire son salut, quand même elles viendroient du démon.

Depuis qu'elle les a éprouvées, elle s'est sentie portée de plus en plus à rechercher ce qui est de plus parfait, & elle a presque toujours eu un grand desir de souffrir: & de-là cette consolation qu'elle

a éprouvée dans les différentes persécutions qu'on lui a suscitées, qui n'ont pas été en petit nombre, & cet amour tout particulier pour les personnes qui la persécutoient; de-là aussi ce grand attrait pour la pauvreté & pour la solitude, & ce désir ardent de sortir de ce lieu d'exil pour voir Dieu. Ce sont ces effets & d'autres de même nature qui l'ont enfin déterminée à se tranquilliser, ne pouvant pas se figurer, non plus que ceux qu'elle avoit consultés, qu'un esprit qui la laissoit avec de si bonnes dispositions, pût être mauvais. Ce n'est pas qu'elle soit exempte de toute crainte, mais cette crainte ne la fatigue plus tant.

Son esprit ne lui a jamais suggéré d'user de dissimulation, mais au contraire l'a toujours portée à l'obéissance. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme on l'a déjà dit, mais les choses se présentent à elle d'une manière si subtile & si intellectuelle, que quelquefois, & sur-tout dans les commencemens elle se figuroit que c'étoit une imagination: d'autres fois aussi elle ne le pouvoit croire. Ces sortes de choses n'étoient pas continuelles, mais lui arrivoient le plus souvent dans les cas de quelque tribulation; comme cette fois, par exemple, qu'elle venoit de passer plusieurs jours dans des tourmens intérieurs inexprimables, & dans un trouble affreux, qu'excitoit en son ame la crainte d'être trompée par le démon. C'est ce qui est expliqué tout au long dans cette relation, où elle a aussi-bien publié ses péchés que tout le reste, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation.

Étant donc dans cette affliction qui étoit si extrême qu'on ne peut la dépeindre, elle ne fit qu'entendre ces paroles: *c'est moi, ne crains rien*; & tout aussitôt son ame demeura tellement tranquille, coura-

geuse & assurée, qu'elle ne pouvoit comprendre elle-même d'où lui pouvoit venir un si grand bien. Et en effet, tout ce que ses Confesseurs & les Docteurs qu'elle avoit consultés, avoient pu lui dire jusqu'alors n'avoit pas été capable de lui procurer la paix que ce peu de paroles lui rendit en un instant.

D'autres fois il lui est arrivé de se trouver merveilleusement fortifiée par des visions; & sans ce secours elle n'eût jamais été capable de supporter, comme elle l'a fait, de si grands travaux & tant de contradictions, outre ses maladies qui ont été sans nombre, principalement depuis son entrée en religion. Elle n'en a plus à présent de si fréquentes, mais elle n'est jamais sans souffrir, tantôt plus, tantôt moins; c'est son ordinaire. S'il lui arrive de rendre quelque petit service à Notre-Seigneur, ou d'en recevoir quelque grace, ces choses s'effacent bien vite de sa mémoire: ou si quelquefois elle s'en souvient, il ne dépend pas d'elle d'y arrêter son attention, comme elle fait sur ses péchés. Elle est toujours plongée dans cette affligeante idée, comme dans un borbier infect.

La considération de l'énormité de ses péchés, & du peu qu'elle a fait pour Dieu, est sans doute ce qui l'empêche d'être tentée de vaine gloire; jamais son esprit ne lui a rien représenté qui ne fût pur & chaste; & il ne lui semble pas qu'elle puisse avoir des pensées d'une autre nature, s'il est vrai que ce soit l'esprit de Dieu qui agisse sur elle, d'autant plus qu'elle n'a nul soin de son corps, & n'y pense seulement pas, tant elle est remplie de Dieu.

Elle conserve aussi toujours une grande crainte de rien faire qui puisse offenser Dieu, & un grand



désir d'accomplir en tout sa volonté. C'est la grace qu'elle ne cesse de lui demander; & il lui semble qu'elle est si bien affermie dans cette résolution, qu'il n'y a chose au monde que ses Confesseurs ne lui fissent faire, & qu'elle n'exécutât sur le champ, avec la grace de Dieu, pour peu qu'elle crût par-là lui être plus agréable. Persuadée qu'elle est qu'il aide toujours ceux qui dans leurs entreprises ont pour objet son service & sa gloire; rien ne la touche en comparaison de ce motif, & elle ne songe non plus à travailler pour elle, que si elle n'existoit pas, du moins autant qu'elle peut juger d'elle-même, & que ses Confesseurs en jugent.

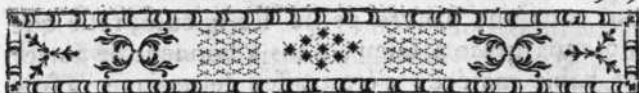
Tout ce qui est écrit dans ce papier, est exactement vrai. On peut le vérifier par le moyen des personnes avec qui elle communique depuis vingt ans.

Très-souvent son esprit la porte à glorifier Dieu, & elle voudroit que tout le monde s'y portât comme elle, quelque chose qui lui en pût coûter. De-là vient le désir qu'elle a du salut des ames, qui ne la quitte point. Et quant au mépris souverain qu'elle a pour toutes les choses du monde, il vient sans doute de l'habitude qu'elle a prise d'en comparer la misere & la honte, avec le prix inestimable des biens spirituels & éternels.

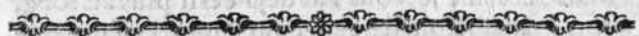
Voici maintenant, MON RÉVÉREND PÈRE, comme se fait la vision, puisque vous le voulez savoir. On ne voit rien, ni intérieurement, ni extérieurement, parce qu'elle ne réside point dans l'imagination; mais l'ame, sans rien voir, conçoit l'objet, & sent de quel côté il est, plus clairement que si elle voyoit, excepté que rien de particulier ne se présente à elle; mais c'est comme si étant dans l'obscurité, on sentoit quelqu'un auprès de



foi ; car quoiqu'on ne le pût pas voir , on ne laisseroit pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout-à-fait juste , car celui qui est dans l'obscurité , peut juger qu'une personne est auprès de lui , par quelque moyen , soit par le bruit qu'elle fait , soit parce qu'il l'entrevoit , & la connoît d'auparavant ; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela , & sans le secours d'aucunes paroles , ni intérieures , ni extérieures , l'ame conçoit très-clairement quel est l'objet qui se présente à elle , de quel côté il est , & quelquefois ce qu'il veut lui dire. Par où & comment elle conçoit cela , c'est ce qu'elle ignore ; mais la chose se passe ainsi , & sans qu'elle puisse juger du temps que cela dure ; & quand une fois l'objet s'est éloigné d'elle , elle a beau vouloir se le représenter encore de la même façon , elle n'en peut venir à bout. Ce n'est plus que l'effet de son imagination , & non pas comme auparavant une représentation indépendante du concours de l'homme. Il en est de même de toutes les choses surnaturelles ; & de-là vient que l'ame à qui Dieu fait ces sortes de graces , loin de s'en glorifier , en devient plus humble qu'auparavant , parce qu'elle reconnoît que c'est un don de Dieu dont elle ne peut se dégager , comme elle ne peut se le procurer en aucune manière. Cette considération redouble son amour & son zele pour un si puissant Seigneur , qui peut faire ce que nous ne pouvons seulement pas concevoir , du moins en ce monde. C'est ainsi que quelque sçavant qu'on soit , on reconnoît toujours qu'il y a des sciences où l'on ne peut pas atteindre. Que celui qui donne ces biens précieux soit à jamais béni.



# QUATRIEME PARTIE.



## LETTRES CHOISIES DE SAINTE THÉRESE.

### LETTRE PREMIERE.

A DOM LAURENT DE CEPEDA, Frere de  
la Sainte, résident au Pérou.

*Elle lui rend grace d'une somme considérable qu'il lui avoit  
fait tenir dans le temps qu'elle étoit le plus embarrassée  
pour la fondation du Couvent de S. Joseph d'Avila, le  
félicite sur le dessein qu'il avoit de se retirer du monde, &  
lui rend compte de l'état actuel de sa famille en Espagne.*

### J E S U S \*.

QUE l'Esprit-Saint soit toujours avec vous, MON  
CHER FRERE, & vous récompense de la grande  
diligence que vous avez apportée à nous secourir  
tous ; j'espere que par-là vous gagnerez beaucoup  
devant le Seigneur : en vérité la nécessité où se  
trouvoient tous ceux à qui vous avez envoyé de  
l'argent, étoit telle que ce secours ne pouvoit leur  
venir plus à propos. J'ai eu en mon particulier  
une grande consolation, c'est Dieu sans doute qui  
vous a inspiré de me faire tenir une si grosse somme ;

\* C'étoit l'usage de la Sainte de mettre le nom de *Jesus* à la tête  
de toutes ses Lettres ; il suffit que nous en prévenions, pour être  
dispensés de répéter ce divin Nom à chaque Lettre.

car pour une pauvre petite Religieuse, telle que moi qui, grace à Dieu, tiens à honneur de porter un habit rapiécé; c'étoit assez de ce que j'avois déjà reçu pour me fournir le nécessaire pendant quelques années.

Mais, comme je vous l'ai déjà écrit plus au long, j'avois grand besoin de ce secours pour l'affaire que j'ai entreprise par des motifs auxquels je n'ai pu me refuser, Dieu me les ayant inspirés. Je n'ose m'expliquer ici plus clairement; je vous dirai seulement que des personnes saintes & savantes me croient dans l'obligation de bannir toute timidité, & de faire tout ce que je pourrai pour la réussite de cette affaire. Il est question, comme je vous l'ai marqué, de la fondation d'un Monastere, où il n'y aura que treize Religieuses, sans que le nombre en puisse être augmenté, qui garderont une perpétuelle clôture, ne parleront à personne que le voile baissé, & s'adonneront principalement à l'oraison & à la mortification. J'entrerai dans un plus grand détail dans la lettre que je vous écrirai par Monsieur Moran, quand il partira d'ici.

Il est venu me voir, & sa visite m'a fait grand plaisir; il m'a paru homme de mérite, franc & intelligent, & m'a appris de vous des particularités bien consolantes. Je regarde comme une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, de vous avoir fait comprendre le néant du monde, & de vous avoir inspiré le dessein de vous retirer. Que je suis contente, MON CHER FRERE, de savoir que vous prenez le chemin du Ciel; c'est ce que je desirois le plus d'apprendre, & jusqu'à présent cela m'avoit donné de grandes inquiétudes. Gloire soit rendue à celui qui est l'auteur de tout bien, & qu'il vous fasse la grace d'avancer toujours de plus en plus dans  
son

son service. Puisque la récompense qui nous attend doit être sans mesure, nous ne devons pas nous arrêter en chemin; il faut au contraire aller toujours en avant, & faire au moins quelques pas chaque jour avec ferveur, en sorte qu'il paroisse que nous sommes à la guerre (comme c'est la vérité) & que nous ne voulons ni nous reposer ni rien négliger que nous n'ayons remporté la victoire.

Ma Sœur Dona Marie m'envoya hier la lettre ci-jointe pour vous la faire tenir: elle doit m'en envoyer une autre, quand elle aura reçu l'argent; ce secours lui est venu bien à propos. C'est une bonne Chrétienne, que son mari en mourant a laissée dans de grands embarras; ses enfans seroient ruinés si Monsieur d'Ovaillé s'avisait de vouloir les plaider. L'objet n'est pourtant pas aussi considérable que celui-ci se le figure, quoiqu'au fond on ait mal fait de vendre l'héritage & d'en dissiper l'argent; mais feu Monsieur de Gusman, à qui Dieu fasse miséricorde, ne laissoit pas d'avoir ses raisons; & la justice lui avoit donné gain de cause, je crois pourtant assez mal-à-propos. Quoi qu'il en soit, je ne puis souffrir qu'on veuille aujourd'hui revendiquer un bien que feu mon pere a vendu, & d'autant plus que ma sœur Dona Marie seroit bien en peine, si on revoyoit le procès que son mari a gagné. Dieu me préserve de ces vues intéressées qu'on ne peut remplir qu'en faisant tort à ses parens; mais c'est ainsi qu'on se gouverne dans ce monde en matiere d'intérêt, & ce seroit merveille de voir le pere & le fils s'accorder ensemble, ou le frere avec le frere. Aussi les poursuites de Monsieur d'Ovaillé ne m'ont-elles point surprise, je suis même étonnée qu'il les ait suspendues pour l'amour de moi. Il me paroît être d'un fort bon

naturel ; mais en cette matiere , je ne voudrois pas m'y fier , & je serois d'avis , quand vous lui enverrez les mille écus , que cette somme ne lui fût remise qu'à condition qu'il s'engagera par écrit à en remettre la moitié à sa belle - sœur , le jour même qu'il recommencera ses poursuites.

Ma sœur Dona Juana est assez bien mariée ; elle a acquis tant de mérite , & a si bien su s'attirer l'estime générale de tout le monde , qu'il y a de quoi en louer Dieu ; c'est une ame vraiment angélique. Je suis moi la plus méchante de toutes , & je ne mériterois pas , vu le peu que je vauz , que vous m'avouassiez pour votre sœur. Je dis ceci dans la sincérité de mon cœur , & je ne conçois pas sur quel fondement on m'aime tant. Pour revenir à Dona Juana , elle a essuyé mille traverses , & les a supportées avec une constance admirable. Si vous pouviez , **MON CHER FRERE** , sans vous incommoder , lui envoyer quelque chose , ne differez pas de le faire , quand ce seroit peu à la fois.

Venons présentement à Madame Juana , votre épouse , ma très-chere sœur : quoique je la nomme ici la dernière , elle ne tient assurément pas la dernière place dans mon cœur , & je suis bien aise de vous dire que je prie Dieu d'aussi bon cœur pour elle que pour vous ; trouvez bon que je lui fasse mille très-humbles remerciemens de toutes les bontés qu'elle a pour moi ; je ne fais comment les reconnoître , si ce n'est en recommandant notre petit bon homme , comme je le fais tous les jours , aux prieres des bonnes ames que je connois , telles que le Pere Pierre d'Alcantara , les Peres Jésuites , & plusieurs autres personnes que Dieu sans doute exaucera. Plaise à sa divine Majesté le rendre encore meilleur que ses pere & mere ; ce sont des personnes

vertueuses, mais je demande encore quelque chose de plus pour lui. Entretenez-moi toujours, je vous prie, dans vos lettres, de la bonne union qui regne entre vous & votre chere femme; rien ne peut me faire tant de plaisir. Je ne puis assez la remercier de son magnifique présent; c'est dommage que je ne porte plus d'or sur moi; car la figure est si bien faite, que j'aurois eu toutes les envies du monde de la garder. Je prie Dieu de vous conserver long-temps l'un & l'autre, & de vous combler de ses bénédictions dans l'année nouvelle où nous allons entrer, étant plus véritablement que personne,

MON CHER FRERE,

Votre très-humble Servante  
DONA THÉRESE D'AHUMADÉ;

Le 30 Décembre  
1561.

## LETTRE II.

À Madame GUYOMAR PARDO ET TAVERA:

*La Sainte la console sur la maladie de Madame sa Mere, & lui marque l'utilité des afflictions.*

LA grace du Saint-Esprit vous accompagne incessamment, MADAME. La Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'apprend de si tristes nouvelles, qu'elles m'ont ôté la joie que m'auroit donné cette marque obligeante de votre souvenir. Cela me fait sentir que Dieu ne veut pas que j'aie aucun plaisir qui ne soit mêlé d'amertume: qu'il en soit béni à jamais.

Il paroît, MADAME, que toute votre illustre famille aime véritablement le Seigneur, puisqu'il a soin de lui envoyer tant de diverses afflictions, qui sont en cette vie la récompense de cet amour; afin



que , soutenues comme vous les soutenez avec une patience invincible , elles lui soient un nouveau motif de la combler de plus en plus de ses dons ineffables. Pour moi je suis persuadée que ce ne seroit pas une des moindres graces de Dieu , si de fâcheux événemens vous faisoient comprendre mieux que vous ne faisiez , le peu de cas qu'on doit faire de cette vie périssable , qui nous menace perpétuellement de la mort , & qui ne cesse point de nous faire sentir fort vivement son peu de consistance & son effroyable misere : car cette persuasion vous porteroit à désirer tous les jours plus ardemment cette vie qui n'aura point de fin.

Nous ne manquerons point, MADAME , de demander à Dieu par d'instances prieres le rétablissement de la santé de Madame Louise de la Cerda , & de Dom Jean , que je souhaite avec ardeur : je me flatte que vous aurez la bonté de me tirer de l'inquiétude que votre Lettre m'a donnée , en m'apprenant de leurs nouvelles dès qu'ils se porteront un peu mieux.

Je vous conjure au nom de Dieu , Madame , de ne vous laisser point abattre , mais plutôt d'animer votre courage , afin d'en inspirer à Madame votre Mere , & de la soutenir par votre constance & votre fermeté dans cette rude épreuve que le Seigneur lui a envoyée. Ma pensée est que ce seroit tenter Dieu que de demeurer plus long-temps dans un lieu où vous ne cessez point d'être malade. Je le supplie de vous soutenir de sa main , & de vous combler de ses bénédictions , & Madame Catherine aussi que je salue très-respectueusement. Je suis , pleine d'une véritable estime,

MADAME ,

*C'est aujourd'hui le  
22 Octobre.*

Votre indigne Servante  
THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E I I I.

A Dom FRANÇOIS DE SALCEDE,  
Gentilhomme d'Avila.

*La Sainte lui fait d'aimables complimens, & l'éloge du  
Bienheureux Jean de la Croix.*

JESUS soit toujours avec vous, MONSIEUR. Dieu soit loué de ce qu'après avoir écrit sept ou huit Lettres d'affaires accablantes & indispensables, il me reste un moment pour me délasser de cette fatigue en m'entretenant avec vous, & pour vous assurer que je reçois toutes vos Lettres avec une vraie joie.

Ne pensez donc pas, s'il vous plaît, que ce soit temps perdu de m'écrire; sûrement j'ai quelquefois besoin que vous me donniez cette consolation; à condition cependant que vous ne me répéterez point sans cesse que vous êtes vieux. Ce discours me chagrine d'autant plus, que je ne crois pas les jeunes gens plus assurés de vivre long-temps. Je souhaite que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je meure: mais comptez que dès que je serai morte, je le prierai ardemment de vous appeler à lui au plutôt, afin de ne me trouver pas sans vous en l'autre monde.

Obligez-moi, MONSIEUR, de parler au Pere Jean de la Croix, & de le favoriser de tout votre pouvoir dans l'affaire dont il s'agit. Il est très-petit de corps, mais il est très-grand aux yeux de Dieu, fort sage & fort judicieux. Il pratique depuis quelque temps de si étranges austérités, que je le crois très-propre à notre saint Ordre, auquel il paroît

que Dieu l'appelle. Sa conduite est si édifiante, qu'on ne peut douter que Dieu ne le soutienne perpétuellement de sa main; car, bien que je me sois quelquefois fâchée contre lui, & que, dans l'accablement d'affaires où nous sommes à présent, nous ayons eu bien des occasions d'offenser Dieu, je n'ai pas remarqué en lui la moindre imperfection: il n'y a pas un des Religieux qui ne l'estime & qui ne s'en loue: il ne manque pas de courage, & il a bien besoin d'en avoir pour soutenir seul, comme il l'est, de si rudes commencemens. Je m'attends qu'il vous dira des nouvelles de nos affaires, ainsi je ne vous en dirai pas davantage.

Soyez cependant persuadé que je ne compte pas pour peu que vous ayez voulu donner six ducats pour me venir voir, quoique je puisse vous assurer que je donnerois avec plaisir une bien plus grosse somme si je l'avois, pour avoir la consolation de vous entretenir: & ce seroit avec justice; car vous valez infiniment plus que moi. De bonne foi, quel cas peut-on faire d'une pauvre Religieuse, telle que je le suis, qui n'est bonne à rien, & qui ne possède rien? Je suis avec mille respects?

Votre véritable Servante  
THÉRESE DE JESUS,  
Carmélite.

*Septembre 1568.*

Encore une fois, MONSIEUR, ayez la bonté de parler au Pere Jean de la Croix, & de lui conseiller ce que vous jugerez convenable à sa maniere de vie. Dieu lui a donné une grandeur d'ame admirable; sa ferveur est ravissante, elle m'anime & m'encourage au dernier point; & la vertu qu'il fait éclater en des occasions très-difficiles, me persuade que Dieu comblera de ses bénédictions de si heureux

commencemens. Il est homme de grand esprit & de grande oraison. Plaise au Seigneur de l'y perfectionner de jour en jour.

---

## L E T T R E I V.

A Madame JEANNE D'AHUMADE, sa Sœur.

*Elle lui recommande la confiance en Dieu, & la prie de ne point l'engager dans les affaires du monde.*

JESUS soit toujours avec vous, MA CHERE SŒUR. Des affaires importantes ont appelé ici Monsieur votre mari, malgré l'extrême appréhension que nous avons qu'il fit ce voyage. Peut-être sera-t-il obligé de le faire une seconde fois pour recevoir l'argent que vous savez, qu'on pourroit cependant lui faire tenir très-aisément s'il le souhaitoit. Il vous apportera, MA CHERE SŒUR, des nouvelles de Monsieur votre fils. Quelque joie que j'aie que vos affaires temporelles soient en bon état, je souhaite infiniment davantage que celles de votre salut leur soient préférées. Ne manquez donc pas, je vous prie, de vous confesser à Noël, & de vous souvenir de moi dans vos prières.

Oserai-je vous dire que je ne suis point contente que Monsieur votre mari soit toujours hors de chez lui? N'est-il pas vrai qu'il dépense dans ses voyages plus qu'il ne gagne, & qu'il vous laisse seule dans la maison toute triste & désolée, & les affaires extrêmement dérangées? Que n'attendons-nous en patience ce que le Seigneur veut faire, nous efforçant d'accomplir sa divine volonté? Si nous ne songions qu'à lui plaire, il auroit un soin particulier de tout ce qui nous regarde. Sur-tout, MA CHERE

SŒUR, bannissez de votre cœur la crainte que vous pouvez avoir que vos enfans ne viennent à manquer. Croyez-moi, ils ne tomberont jamais dans ce malheur s'ils font ce que je leur recommande ici. N'oubliez pas aussi de considérer souvent que tout passe & s'enfuit de nous avec une rapidité inconcevable.

Permettez-moi, MA CHERE SŒUR, de vous demander une grace : c'est de ne me point compter pour vous rendre service dans les affaires du monde, mais seulement pour vous offrir au Seigneur; car, malgré le sentiment de Monsieur Godinez, je ne m'en mêlerai de mes jours. J'ai un Directeur qui a soin de ma conscience, & je ne me gouverne pas par les conseils de toutes sortes de personnes. Cette déclaration n'est point pour vous donner de la peine, mais afin que vous puissiez répondre à ceux qui blâmeront ma conduite en ce point, que j'ai de bonnes raisons d'en user comme j'en use; que tout ce qu'on me donne appartient tellement à l'Ordre, qu'il ne doit être employé qu'en des choses qui lui soient utiles, & dont il puisse disposer.

Mon dessein aussi est de vous faire comprendre, que de la maniere dont le monde est fait, & dans l'état où il a plu à Dieu de me mettre, il y va de sa gloire & de mon repos particulier, qu'on ne croie pas que je fais quelque chose pour vous & pour votre famille : car, bien que ce que je fais soit moins que rien, si l'on venoit à s'appercevoir de la moindre chose, je suis sûre qu'on diroit aussitôt de moi ce que j'entends dire de tant d'autres personnes; c'est pourquoi je dois plus que jamais m'observer à cet égard.

Faites-moi la justice, MA CHERE SŒUR, d'être persuadée que cela ne vient point de froideur pour

vous, puisque personne ne vous aime & ne vous chérit si tendrement que moi. J'essaie quelquefois de vous donner des marques de mon amitié, en vous rendant certains petits services qui ne vous déplairoient pas si je vous les racontois. Encore une fois, soyez persuadée, je vous prie, que quiconque est aussi exposé que je le suis aux yeux du monde, doit extrêmement prendre garde de quelle maniere il pratique même la vertu. Vous ne croiriez jamais la peine que j'ai à vous refuser ces sortes d'assistances : comme je la souffre pour plaire à Dieu, j'espère fermement qu'il aura soin de vous, MA CHÈRE SŒUR, & de tout ce qui vous appartient. Je finis en le suppliant de vous conserver ; car je me suis beaucoup arrêtée, & l'on sonne Matines. Toute à vous,

*À la fin de l'année*  
1569.

THÉRESE DE JESUS,  
Carmélite.

J'embrasse tendrement Béatrix ma chere niece.

## L E T T R E V.

A Madame AGNÈS NIETO.

*La Sainte lui parle de l'usage de la prospérité, & de la réception d'une fille dans une de ses Maisons.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous, MADAME. Quoique je ne me sois pas donné plutôt l'honneur de vous écrire, soyez sûre que la négligence n'a nulle part à mon retardement ; j'ai un soin tout particulier de vous recommander à Dieu dans mes foibles prières ; & comme une véritable amie, j'ai pris toute la part qu'on peut prendre à votre bonheur. Plaise à Dieu de vous en faire jouir

un grand nombre d'années consommées à son service : car les biens de la terre ne sont pas absolument incompatibles avec le culte souverain que nous devons à Dieu, quoiqu'ils y forment souvent d'extrêmes obstacles.

Tout ce qu'on appelle biens dans cette misérable vie, ne mérite pas d'en porter le nom, puisque la plupart ne sont pas des biens, mais de véritables maux. Ainsi, MADAME, ce n'est pas pour vous un petit avantage de vous être appliquée les années précédentes avec tant de ferveur aux exercices de la piété, parce qu'à la faveur des lumières que vous avez puisées dans celui qui en est la source intarissable, vous pouvez faire un juste discernement de ce qui est digne d'estime ou de mépris, & ne vous pas attacher à ce qui passe comme une ombre.

On ne peut, MADAME, être plus reconnoissante que je le suis de l'image que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; je prie Dieu de vous récompenser d'un si magnifique présent ; faites-moi le plaisir de le garder jusqu'à ce que je vous le demande ; ce sera lorsque je pourrai m'en servir, & demeurer constamment dans quelque'un de nos Monasteres. En attendant je ne cesserai point de demander au Seigneur de vous combler de tous les biens spirituels que vous désirez celle qui est, pleine de respect,

Votre indigne Servante

THÉRESE DE JESUS,  
Carmélite,

Ce 28 Décembre

1569.





## L E T T R E V I.

A des DEMOISELLES qui désiroient d'être Carmélites.

*La Sainte leur donne de sages avis pour surmonter les obstacles qu'on formoit à l'exécution de leur dessein.*

**L**A grace du Saint-Esprit fasse éternellement sa demeure dans vos ames, & vous affermissé de plus en plus dans le dessein qu'elle vous a fait concevoir de vous consacrer pour jamais au service de Dieu.

Croyez-moi, MESDEMOISELLES, il n'est pas aussi aisé qu'il vous paroît de prendre l'habit de la religion malgré sa famille. Pouvez-vous me répondre, après avoir pris cet habit fort courageusement, d'être assez parfaites pour n'avoir pas ensuite bien du chagrin de vous être attiré la disgrâce de tous vos proches ? Il vaut donc bien mieux ne rien précipiter, recommander cette affaire à Dieu, & tâcher par des prières ardentes d'obtenir de sa bonté qu'il fasse agréer cette entreprise à Messieurs vos Parens. Il a tout pouvoir sur les cœurs, il les manie & les remue comme il lui plaît : ainsi j'ose espérer qu'il les fera consentir à seconder votre pieux dessein ; & que, lorsque vous y penserez le moins, il fera tourner les choses d'une manière qui vous surprendra, & dont tout le monde sera également content.

Vivez donc, MESDEMOISELLES, dans l'attente de cet heureux jour, vous soumettant aux ordres de Dieu dont les desseins sont souvent très-différens des



nôtres. Contentez-vous aussi pour le présent de la promesse que je vous fais de vous garder des places ; & jetez avec confiance toutes vos inquiétudes dans le sein de Dieu , afin qu'il dispose de vous & de tout ce qui vous regarde , selon son bon plaisir : c'est en cela que consiste la perfection ; & tout ce que vous entreprendriez sans cet abandon , seroit une pure illusion.

Faites-moi cependant la justice d'être persuadées que si votre réception dépendoit de moi uniquement , je ne différerois pas à vous accorder cette grâce que vous me demandez avec tant d'instance ; mais je suis obligée , comme je vous l'ai fait voir , d'avoir bien des égards. Plaise au Seigneur de faire réussir ce projet à sa plus grande gloire , de vous conserver , & de vous faire croître de jour en jour en grâce & en sainteté. Je suis toute à vous en qualité de

Votre indigne Servante , &c.

*Cette Lettre n'a point de date.*

## L E T T R E   V I I .

A Dom LAURENT DE CEPEDÉ, son Frere.

*Elle le confirme dans le dessein qu'il avoit de repasser en Espagne , lui rend compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avoit envoyé , & le console de la mort de sa Femme.*

**L**E Saint-Esprit soit toujours avec vous , MON CHER FRERE. Je vous ai écrit par quatre voies différentes , & dans trois il y avoit aussi une Lettre pour Dom Jérôme de Cepede ; & comme il n'est pas possible que quelqu'une de ces Lettres ne vous soit parvenue , je ne vous répondrai point à bien des articles auxquels j'ai déjà répondu. Je n'ajouterai

rien non plus à ce que je vous ai dit sur la bonne résolution que Dieu vous a inspirée, dont je lui ai rendu grâces du meilleur de mon cœur. Vous ne pourriez mieux faire assurément, & par les raisons que vous m'avez marqué qui vous y engageroient, je conjecture que vous pouvez en avoir d'autres. J'espère que ce sera pour la plus grande gloire de Dieu, & pour votre plus grand bien. On ne cesse de le prier pour vous dans toutes nos Maisons, afin qu'il vous ramène heureusement dans votre patrie, puisque c'est votre intention de vous attacher à lui, & qu'il vous fasse prendre le parti le plus avantageux, tant pour votre ame que pour vos enfans.

Je vous ai déjà mandé que nous avions six Couvens de Religieuses fondés, & deux de Religieux; ceux de Religieux sont des Séminaires de perfection; & quant à ceux de Religieuses, ils sont en tout si semblables à celui de Saint Joseph d'Avila, qu'on diroit qu'ils ne sont tous six qu'une même maison: vous ne sauriez croire combien je suis encouragée de voir le zèle & la pureté avec lesquels Dieu est servi dans ces maisons.

J'eus quelques accès de fièvre quarte il y a un an ou environ, mais je ne m'en suis que mieux portée depuis. J'étois alors à Valladolid, occupée de la fondation d'un de nos Monasteres; & j'y étois si bien traitée par les soins de Madame Marie de Mendoza, veuve de Dom de Los-Cobos, Secrétaire d'Etat, que j'en étois excédée: c'est une Dame qui a bien de l'amitié pour moi. Je conclus de là que Dieu nous envoie la santé ou la maladie, selon qu'il juge que l'une ou l'autre est avantageuse à notre salut; qu'il soit béni à jamais. J'étois fort en peine de votre mal d'yeux, c'est quelque chose

d'extrêmement incommode : Dieu soit loué de ce que cela va beaucoup mieux.

Il m'est échappé dans mes précédentes Lettres de vous marquer les commodités que nous avons à Avila pour l'éducation de la jeunesse : les Peres Jésuites y ont un College où on enseigne la Grammaire; ils font aller leurs écoliers à confesse tous les huit jours, & ils en font des fujets merveilleusement vertueux. Quant à la Philosophie & à la Théologie, on les enseigne à Saint Thomas, & l'on y trouve, sans sortir de la maison, tous les secours qu'on peut désirer, tant pour la vertu que pour l'étude. Le peuple même est si dévot dans cette ville, que les étrangers en sont édifiés. On ne voit par-tout que des gens en oraison, ou aux pieds des Confesseurs; & des Séculiers qui menent la vie la plus retirée & la plus recueillie; le bon François de Salcede est de ce nombre.

Je vous ai aussi mandé, MON CHER FRÈRE, combien le secours que vous avez fait passer à ma sœur, étoit venu à propos. J'ai toujours admiré son courage & sa vertu dans les afflictions & l'indigence par lesquels Dieu a voulu l'éprouver; sans doute il veut aujourd'hui la consoler. Pour moi, je n'ai besoin de rien, j'ai plus qu'il ne me faut : ainsi, de tout ce que vous avez eu la générosité de m'envoyer, je lui en donnerai une partie, & j'emploierai le reste en d'autres bonnes œuvres, à votre intention. Il faut pourtant vous dire qu'une partie de cet argent m'a fait grand plaisir par rapport à certains scrupules que j'avois; car dans toutes les fondations de nos Monasteres, il se présente souvent des difficultés à aplanir, que je ne manque jamais de communiquer aux plus habiles Jurisconsultes que

je puis trouver sur les lieux : ç'a toujours été mon usage dans tout ce qui peut intéresser ma conscience ; & quoique ce soit pour une plus grande exactitude & pour le bien de la chose , je me reproche quelquefois la dépense que je fais pour les honoraires de ces consultations , qui peut-être seroit plus modique en d'autres mains que les miennes , d'autant plus que je consulte souvent sur des riens. J'ai donc pris pour cette fois la dépense de mes consultations sur l'argent que vous m'aviez envoyé , & je me suis épargné en même temps le désagrément d'en emprunter , quoique je n'eusse pas manqué de gens qui m'eussent ouvert leur bourse. Il m'en coûte un peu davantage qu'à un autre , mais aussi j'en suis plus libre avec ces Messieurs , & je leur explique mon affaire tout à mon aise. En vérité , le monde est si intéressé , que cela me donne de l'horreur pour l'argent ; aussi ne veux-je rien garder pour moi de celui-ci : j'en donnerai quelque chose à l'Ordre , & je disposerai du reste avec liberté pour les usages que je viens de dire. Heureusement j'ai toutes sortes de permissions du Pere Général & du Pere Provincial , soit pour recevoir des Religieuses , soit pour les changer , soit même pour assister une Maison du bien des autres.

Il faut que le monde soit bien aveugle & bien prévenu en ma faveur ; croiriez - vous ( & je ne sais pas trop pourquoi ) que mon crédit est si bien établi , qu'on me confie jusqu'à mille & deux mille ducats ? de maniere qu'avec toute mon aversion pour l'argent & pour les affaires , je ne suis occupée d'autre chose ; ce n'est pas - là une petite croix , mais qu'y faire ! cela n'aura qu'un temps. Plaise à Dieu que je puisse le servir dans tous ces embarras.

Tout de bon, j'imagine que ce fera une grande satisfaction pour moi de vous posséder ici. J'en reçois si peu de toutes les choses de la terre, que peut-être Notre-Seigneur veut-il que j'aie celle-ci, & que nous nous réunissions pour travailler ensemble à sa gloire & au salut des ames. Je suis touchée plus que je ne puis vous le dire, d'en voir tant qui se perdent, & vos pauvres Indiens me font une peine extrême : Dieu veuille les éclairer. Il faut convenir qu'il y a bien de la misere par tout le monde, aussi bien ici que là-bas. J'ai occasion de voir différens pays, & de parler à quantité de gens ; & la plupart du temps, tout ce que je puis en dire, c'est que les hommes sont pires que des bêtes ; oui, il faut que nous n'ayons pas la moindre idée de la dignité de notre ame, pour la dégrader au point que nous le faisons, par l'attachement aux choses méprisables de la terre. Prions Dieu qu'il nous éclaire.

Je n'aurois pas cru être si longue ; je souhaite de tout mon cœur que vous compreniez la grace que le Seigneur vous a faite, en donnant une si belle mort à Madame votre chere Femme. Nous avons bien prié Dieu ici pour elle, & on lui a fait un Service dans chacune de nos Maisons. J'espere qu'elle n'a plus besoin de prieres, & que Dieu l'a déjà mise en lieu de repos. Efforcez-vous, **MON CHER FRERE**, de surmonter votre chagrin. Considérez qu'il n'appartient qu'à ceux qui ne croient pas à la vie éternelle, de s'affliger si excessivement sur le sort de ceux qui vont en jouir en sortant de la miserable vie de ce monde. Mille complimens, je vous prie, à mon frere Dom Jérôme de Cepede. Cette lettre servira pour vous deux. J'ai bien de la joie d'apprendre qu'il prend des arrangemens pour venir ici dans quelques années ; si cela étoit possible,

possible, je voudrois bien qu'il ne laisât pas ses enfans là-bas; j'aimerois bien mieux que nous nous réunissions tous ici, & que nous nous prêtassions des secours mutuels pour nous rejoindre un jour dans l'éternité.

Il y a déjà beaucoup de vos Messes de dites, & j'aurai soin de faire dire les autres. Je vous dirai que j'ai reçu une Religieuse pour rien, & que je voulois lui donner jusqu'au lit, dans l'intention que Dieu vous fasse la grace de revenir en bonne santé, vous & vos enfans: embrassez-les pour moi. J'en reçois une autre de même à l'intention de Dom Jérôme, & ce ne sont pas les seules; il me suffit qu'elles soient spirituelles. Notre-Seigneur prend soin de nous en amener d'autres qui nous apportent du bien, & tout s'arrange de cette façon. Je compte que vous aurez bien du plaisir à voir tout cela. Je suis avec respect, &c.

Ce 17 Janvier 1770.

---

## LETTRE VIII.

A Mademoiselle ISABELLE CHIMENE, à Ségovie.

*La Sainte la fortifie dans le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite, & lui donne son agrément.*

QUE l'Esprit-Saint soit toujours avec vous, MADEMOISELLE, & vous fasse la grace de comprendre combien vous êtes redevable au Seigneur. C'est en éclairant votre ame de sa divine lumière, qu'il vous a fait souhaiter d'échapper aux affreux périls qui vous environnent, je veux dire la jeunesse, les grands biens & la liberté. C'est par sa miséricorde que la pénitence, la clôture & la pauvreté, tous



objets qui inspirent ordinairement l'horreur & l'épouvante, n'ont fait d'autre impression sur vous que de vous donner une haute idée des biens célestes, & un souverain mépris pour les biens trompeurs & dangereux de ce monde; Dieu en soit béni à jamais. Il ne m'en faut pas davantage pour me persuader que vous êtes un excellent sujet, que vous avez les qualités requises pour entrer dans notre saint Ordre, & que vous serez une digne fille de la sainte Vierge. Dieu vous fasse la grace d'avancer toujours dans vos saints désirs, & dans la pratique des bonnes œuvres, en sorte que je n'aie que des graces à rendre au Pere Jean de Léon. Son témoignage me suffit, je n'ai pas besoin d'une plus ample information, & j'ai si fort dans l'esprit que vous serez un jour une grande Sainte, que je ne voudrois d'autre caution que vous-même.

Je prie Dieu de vous rendre l'aumône que vous avez résolu de faire au Couvent où vous entrerez. Elle est considérable, & c'est pour vous un grand motif de consolation de suivre si exactement le conseil du Seigneur, en vous donnant à lui sans réserve, & tout ce que vous possédez aux pauvres, pour l'amour de lui. Il est vrai qu'à la vue de tant de graces que vous avez reçues de sa miséricorde, vous ne pouviez moins faire pour lui marquer votre reconnoissance; mais aussi c'est beaucoup faire que de faire tout ce qu'on peut; & sans doute ce Dieu puissant, qui n'est jamais en reste, récompensera votre zèle par de nouveaux bienfaits.

Puisque vous avez vu nos Constitutions & notre Regle, il ne me reste rien à vous dire, sinon que vous pouvez vous rendre dans celle de nos Maisons qui vous conviendra le mieux, si vous persistez dans votre résolution. C'est le moins que je puisse faire pour le Pere Jean de Léon, que de vous en laisser



le choix. La vérité est que je serois charmée que vous prissiez l'habit dans le Couvent où je serois, parce que j'ai grande envie de vous connoître; mais je remets le tout entre les mains de Dieu, & le prie d'en ordonner pour sa plus grande gloire.

Je suis avec respect, &c.

Entre 1570 & 1573.

## LETTRE IX.

Au Révérend Pere DOMINIQUE BAGNEZ, de l'Ordre de Saint Dominique, l'un de ses Confesseurs.

*La Sainte lui rend compte de l'excellente vocation d'une fille qu'il l'avoit priée de recevoir sans dot, & lui donne quelques avis.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous & avec moi, MON RÉVÉREND PERE. Je ne suis plus étonnée des grandes choses qu'on entreprend pour l'amour de Dieu, puisque l'amitié que j'ai pour le Pere DOMINIQUE, est capable de me faire trouver bon tout ce qu'il trouve bon, & de me faire vouloir tout ce qu'il veut. Je ne fais pas trop où aboutira cet enchantement.

Nous sommes extrêmement contentes de la fille que vous nous avez présentée; elle est tellement ravie de joie depuis qu'elle est entrée ici, qu'elle nous fait bénir Dieu à chaque instant de l'avoir reçue. Je crois que je n'aurai jamais le courage d'en faire une Sœur du voile blanc, sur-tout voyant ce que vous avez fait pour elle. J'ai résolu de lui faire apprendre à lire, & suivant le progrès qu'elle fera, nous nous déterminerons.

Elle a pénétré ma façon de penser, sans que je lui aie parlé, & depuis qu'elle est ici, elle s'est si fort avancée dans l'oraison, que plus d'une Religieuse lui porte envie. Vous ne sauriez croire, MON PÈRE, le doux plaisir que je ressens quand je reçois quelque fille qui n'apporte rien, & que je la prends seulement pour l'amour de Dieu. Quand je rencontre de ces pauvres filles qui souhaitent sincèrement de se consacrer à Dieu, & qui ne peuvent suivre leur vocation faute d'argent, je regarde comme une faveur singulière que Dieu me fait de me les adresser, & de se servir de moi pour les aider. Quelle satisfaction pour moi, s'il étoit possible de les recevoir toutes de cette façon-là ! Je ne me souviens pourtant pas d'en avoir refusé aucune, pour n'avoir rien à donner, lorsque j'en étois d'ailleurs contente.

J'ai eu une joie toute particulière de la grace que Dieu vous a faite de vous employer à des œuvres si saintes, & de voir avec quelle ardeur vous vous portez à celle-ci. Vous êtes devenu le Père de ceux qui peuvent peu, & votre charité me charme à tel point, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous seconder en pareille occasion, du moins autant que je le pourrai.

La compagne de cette fille ne pouvoit se résoudre à la quitter. Je crus qu'elle ne finiroit point de pleurer. Je ne fais à quelle intention vous m'avez envoyé cette compagne ; cependant le Père Visiteur a déjà donné la permission pour la faire entrer, c'est un commencement pour en obtenir davantage avec l'aide de Dieu ; & peut-être pourrai-je prendre encore cette pleureuse si vous le souhaitez ; mais ce ne sera pas pour Ségovie, car mon nombre est plus que complet.

Je prie Dieu qu'il fasse de vous un grand Saint ;

mais j'ai grande envie d'avoir avec vous une conversation au sujet de ces vaines appréhensions qui vous embarrassent l'esprit. Vous perdez le temps à vous y arrêter, & vous manquez d'humilité à ne vouloir pas me croire là-dessus. Je suis bien plus contente du Pere Melchior ; car pour une fois que je lui ai parlé à Avila, il a la bonté de dire qu'il a beaucoup profité avec moi, & qu'il m'a perpétuellement devant les yeux. C'est en vérité un saint Religieux & une ame qui doit être bien agréable au Seigneur, je ne puis vous dire combien il m'a édifié ; mais ne diroit-on pas que je n'ai à vous parler que de la piété des autres ? Demeurez toujours uni avec Dieu, & priez-le de ne pas permettre que je fasse jamais rien contre sa volonté. Vous connoissez le sincere & respectueux attachement avec lequel je suis pour la vie, &c.

1574.

## L E T T R E X.

A Dom TUTIONIO DE BRAGANCE, depuis  
Archevêque d'Ebora.

*La Sainte lui donne des avis utiles, le console, & le remercie de quelques aumônes.*

LA grace de l'Esprit-Saint soit avec vous, MONSIEUR. J'apprends avec bien du plaisir que vous êtes arrivé heureusement & en bonne santé ; mais pour un si long trajet que celui que vous venez de faire, je trouve votre Lettre bien courte ; encore ne me dites-vous pas si vous avez réuffi dans l'affaire qui étoit l'objet de votre voyage.

Ce n'est pas chose si étrange que vous soyez

mécontent de vous-même, & vous ne devez point être alarmé de ce que vous éprouvez un peu de tiédeur. C'est une suite de l'embarras & de la fatigue du voyage, qui ne vous ont pas permis de régler votre temps sur la route, comme vous avez coutume de le faire : mais vous ne ferez pas plutôt rendu à vous-même, que la paix se rétablira dans votre ame.

Ma santé est assez passable, du moins en comparaison de ce qu'elle a été. Si j'avois comme vous le talent de me plaindre, je vous ferois convenir que mes maux sont fort au-dessus des vôtres. J'ai été sur-tout extrêmement malade pendant deux mois, & mes douleurs étoient si violentes, que l'intérieur s'en ressentoit, au point que je ne savois si j'existois encore. L'intérieur va bien présentement, mais l'extérieur est toujours à-peu-près le même, malgré les secours que vous voulez bien me procurer, à moi & à mes Sœurs, dont je prie Dieu de vous donner la récompense. J'en ai ici quelques-unes qui sont arrivées de Pastrane fort malades, parce que la Maison étoit trop humide; mais, grâces à vos charités, elles se portent beaucoup mieux. Ce sont de fort bonnes ames avec qui vous auriez bien de la consolation de communiquer, sur-tout la Mere Prieure.

Je savois déjà la mort du Roi de France. J'envisage avec douleur les maux que cet événement va traîner après soi, & combien d'ames sont menacées d'être la proie du démon; Dieu veuille y remédier. Si nos prieres y pouvoient quelque chose, nous ne les épargnons pas. Je ne cesse aussi de le supplier de vous rendre avec usure tout le bien que vous faites à notre Ordre.

La Mere Prieure se recommande à vos prieres; toutes nos Sœurs ont déjà bien prié, & continuent de prier le Seigneur pour vous. On en doit faire

autant à Médine, & par-tout ailleurs où l'on voudra me faire plaisir. La mauvaise fanté du Pere Recteur me fait peine; je prie Dieu qu'il lui en donne une meilleure; & à vous, MONSIEUR, toutes les graces spirituelles dont vous pouvez avoir besoin pour votre sanctification. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

Jun 1574.

---

## LETTRE XI.

A la Révérende Mere MARIE BAPTISTE,  
Prieure du Monastere de Valladolid.

*La Sainte lui annonce l'espérance qu'elle a conçue de voir bientôt la fin de la longue persécution qu'elle avoit éprouvée à Séville, lui apprend les secours qu'elle a tirés de son Frere, dont elle fait l'éloge, ainsi que celui des Carmélites de cette Ville, & traite divers autres sujets détachés.*

LA grace du Saint-Esprit soit avec votre Révérence, MA CHERE FILLE. Le courier part demain, & je ne pensois pas à vous écrire, parce que je n'avois rien de bon à vous mander; mais on m'a envoyé dire ce soir, un peu avant que nous fermassions notre porte, que celui qui occupoit la maison où nous devons passer, consent que nous y allions après-demain, qui sera le jour de Saint Jacques & Saint Philippe; ce qui me fait croire que Notre-Seigneur veut enfin appaiser la tempête qui nous agite depuis si long-temps.

Envoyez, je vous prie, la présente Lettre, le plutôt que vous pourrez, à la Mere Prieure de Médine; je crains que celle que je lui ai écrite en dernier lieu, ne l'ait trop inquiétée; quoique cette

Lettre ne renfermât qu'un léger crayon de nos souffrances. Je puis bien dire que toutes les persécutions que nous avons essuyées depuis la fondation de Saint Joseph d'Avila, n'ont rien été en comparaison de celle-ci. Quand vous saurez le détail de ce qui s'est passé ici, vous conviendrez que j'ai raison, & que c'est un grand effet de la miséricorde de Dieu, si nous en sortons à notre satisfaction : c'est cependant ce que nous avons tout lieu d'espérer présentement. Que béni soit le Seigneur qui fait tirer de tout, un bien : vous ne sauriez croire le contentement que j'ai eu d'un changement si subit ; mais si mon Frere n'eût pas été ici, nous serions encore dans le même embarras. Le pauvre homme a beaucoup souffert ; il a dépensé son argent, & supporté tous les revers avec une générosité & un courage dont nous ne saurions trop louer & remercier le Seigneur : c'est bien avec raison que nos Sœurs l'aiment ; car nous n'avons eu de secours que de lui seul, & tout le monde étoit contre nous. Il est présentement réfugié dans un Couvent par rapport à nous ; & il n'a tenu à rien qu'on ne l'ait traîné dans la prison de la Ville, qui est une espece d'enfer. Il n'y a point de justice à attendre de ces gens-ci ; on nous demande ce que nous ne devons pas, & on s'en prend à lui comme à notre caution. Nous espérons faire cesser cette vexation, en portant l'affaire en Cour ; car ici nous n'en verrions jamais la fin. Pour mon Frere il est enchanté de souffrir quelque chose pour Dieu ; il est actuellement chez les Carmes avec notre Pere ; & quoique les peines & les chagrins tombent sur lui comme de la grêle, il est encore plus touché de ce que nous souffrons, que de ce qu'il souffre lui-même, en quoi il n'a pas tout-à-fait tort ; c'est ce qui m'engage à lui déguiser nos maux autant que je le puis.



Pour vous en donner quelque idée , MA CHERE FILLE , vous avez déjà vu par une de mes Lettres les fauffetés que publioit de nous cette Novice qui est sortie; hé bien ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle nous a imputé depuis : vous en entendrez bientôt parler. Tout ce que je puis vous dire , c'est que Dieu m'a fait la grace d'écouter toutes ces calomnies , comme si c'eussent été les choses du monde les plus agréables; & j'avois beau me représenter les grands maux qui en pouvoient résulter sur toutes nos Maisons , cette idée affligeante n'empêchoit pas que la joie ne prît le dessus dans mon cœur. C'est quelque chose de bien satisfaisant que le témoignage d'une bonne conscience , & l'on est bien aguerrri quand on n'a rien à se reprocher.

L'autre Novice est entrée dans un autre Monastere , & l'on me dit hier que la tête lui avoit tourné , rien que de nous avoir quittées. Considérez , je vous prie , la profondeur des jugemens de Dieu : tôt ou tard il fait triompher la vérité , & sans doute il fera bientôt connoître l'extravagance des mauvais bruits qui ont couru de nous , comme de dire que nous attachions les Religieuses par les pieds & par les mains , & qu'après nous les fouettions. Et plût à Dieu qu'on n'eût rien dit de plus ; mais on a publié mille horreurs contre notre sainte Réforme , & les choses ont été portées à un tel excès que je n'ai pas douté un seul moment que le dessein de Dieu ne fût de nous mortifier pendant quelque temps , pour ensuite terminer tout à notre plus grand avantage : mon attente n'a point été trompée. Ne foyez donc point en peine de nous.

Nos Sœurs d'ici sont des Filles d'une vertu sublime , la Prieure sur-tout ; je n'ai jamais vu un courage pareil au sien , j'en suis toute étonnée. Vraiment



c'est bien un autre sujet que moi. Ce n'est pas qu'elles ne se soient bien trouvées de m'avoir chez elles, car les plus grands coups sont tombés sur moi. La Prieure a de plus le jugement très-sain, & selon moi, elle possède éminemment toutes les qualités requises pour être Prieure en Andaloufie. Bien nous en prend d'avoir si bien choisi toutes ces Sœurs. Ah la mauvaise année que j'ai passée dans ce pays-ci!

N'oubliez point d'envoyer ma Lettre à la Mere Prieure de Médine, qui ensuite l'enverra à la Prieure de Salamanque, de maniere que la même Lettre servira pour vous trois. Dieu vous rende sainte, **MA CHERE FILLE.** Je vous avoue que les gens de ce pays-ci ne m'accroissent point, & que je souhaite ardemment de me voir dans la terre de promesse, si Dieu veut m'en faire la grace. Si je savois cependant lui être plus agréable en demeurant ici, il n'est pas douteux que j'y resterois de bon cœur : c'est à lui d'en ordonner. Je suis toute à vous, &c.

*A Séville, le 23 Avril 1776.*

## *L E T T R E X I I.*

A la Révérende Mere **MARIE DE SAINT JOSEPH**, Prieure de Séville.

*La Sainte reçoit ses excuses avec bonté, l'assure de son amitié, & lui recommande le soin de sa santé.*

**J**ESUS soit avec votre Révérence, **MA CHERE MERE.** Si vous regrettez ma compagnie, je vous rends bien le change, je vous assure. Comme j'achévois d'écrire la Lettre qui accompagne celle-ci, j'ai

reçu les vôtres; elles m'ont fait plaisir jusqu'à m'attendrir. Vous êtes bien bonné de me demander tant de pardons; pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne du meilleur de mon cœur tout ce que vous pouvez m'avoir jamais fait, & tout ce que vous pourriez me faire à l'avenir. Le plus grand sujet de plainte que vous m'avez donné, c'est d'avoir paru peu satisfaite de vous trouver avec moi; mais je suis persuadée que ce n'est point votre faute, & je l'ai même dit à la Prieure de Malagon. Sans doute cela n'est arrivé que par la permission de Dieu, qui, au milieu des peines & des afflictions qu'il m'a envoyées durant mon séjour à Séville, a voulu me sévrer de la consolation que j'aurois reçue des témoignages de votre amitié. Je tiendrois ces peines pour bien récompensées, & je voudrois en avoir souffert encore davantage, si je pouvois me flatter à ce prix de vous avoir procuré quelque soulagement à vous & à nos Sœurs. Croyez que je vous suis extrêmement attachée, & que, pourvu seulement que vous m'aimiez, je regarde le reste comme une bagatelle qui ne mérite aucune attention. Je vous avoue que lorsque j'étois à Séville, & qu'à l'occasion de vos affaires, je traitois avec vous comme avec ma fille bien-aimée, il m'étoit bien dur de m'apercevoir que vous n'usiez pas avec moi de la même franchise & de la même amitié; mais soyez sûre que votre Lettre a effacé tout cela de ma mémoire, & qu'il ne m'est resté que ma tendresse pour vous, qui est même si vive que j'aurois besoin du souvenir des choses passées pour en modérer l'excès.

Je ne puis vous exprimer, MA CHÈRE FILLE, combien je suis contente du bon succès de vos affaires. Croyez-moi, ne perdez point de temps à

passer la transaction, quoiqu'il n'y ait pas une sûreté entière pour l'avenir : car c'est une triste chose pour des Religieuses, que de plaider, surtout dans les commencemens d'un établissement. Mettez-vous bien cela dans l'esprit, & que nous nous trouverons toujours mieux d'un accommodement que d'un procès, quelque bon droit que nous puissions avoir.

Vous ne direz, pas je l'espere, que je suis paresseuse à vous écrire. Ecrivez-moi aussi souvent ; vous savez le plaisir que me font vos Lettres. Je ne me souviens plus à laquelle de nos Sœurs j'ai recommandé de prendre soin de vous ; j'en charge la Mere Sous-prieure. Prenez garde à lui obéir ponctuellement, & ménagez votre santé pour l'amour de moi ; rien ne sauroit me faire plus de peine que si elle venoit à vous manquer. Dieu veuille vous en donner une aussi parfaite que je le désire. Bien des complimens à la Mere Béatrix & à Delgade. La Prieure vous fait les siens. Toutes nos Sœurs font charmées d'apprendre le bon état de vos affaires. Je souhaite que cela continue, & je suis bien tendrement,

MA RÉVÉRENDE MERE,

Votre Servante

THÉRESE DE JESUS.

2 Juillet 1576.

L'Ecclésiastique qui m'a apporté vos Lettres, est arrivé comme j'étois à la Messe, & est reparti aussitôt après avoir dit la sienne. Je n'ai pas laissé de lui parler un moment ; s'il eût resté ici, j'aurois fait de mon mieux pour le bien recevoir.

---

---

**L E T T R E X I I I .**

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT  
JOSEPH.

*Sa tendresse pour cette Mere.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence, MA CHERE FILLE. Faites-moi la justice d'être persuadée que vos Lettres ne m'ennuient jamais, & que je les reçois toutes avec une joie sans égale. Pour preuve de cette vérité, je vous dirai qu'après avoir lu votre dernière avec bien du plaisir, je crus qu'il n'y en avoit point d'autres; un moment après je trouvai votre seconde Lettre, qui ne me donna pas moins de joie que si je n'avois point lu la première. J'en fus surprise, ne croyant pas vous aimer avec tant de tendresse. Ne doutez donc point que vos lettres ne me soient très-agréables, & qu'elles ne me donnent bien de la consolation. Mettez cependant, s'il vous plaît, dans un papier séparé les choses de conséquence qui demandent réponse, afin que je ne perde point de temps à les chercher dans une grande Lettre.

J'ai un vrai chagrin que vous n'avez pas terminé votre affaire avant la mort de la personne que vous savez: j'ignore cependant si d'un autre côté ce n'est point un bien pour vous. Quoi qu'il en soit, foyez persuadée de ce que je vais vous dire, & ne l'oubliez pas, s'il vous plaît: c'est qu'il vous fera toujours mille fois plus avantageux de vous accommoder que de plaider; non-seulement parce que votre cause n'est pas bonne, au sentiment d'un des plus habiles hommes de la Cour, mais aussi parce que

rien ne sied plus mal à des Religieuses que de plaider. Je vous conjure donc, MA CHÈRE MÈRE, de n'y plus songer, & de n'oublier jamais cet avis que je vous donne.

Ma niece Thérèse se porte bien; nous sommes dans l'admiration de la sagesse qu'elle a fait paroître dans le voyage: elle s'y est conduite comme une personne d'une vertu & d'une prudence consommée, n'ayant pas voulu coucher une seule nuit hors du Monastere. Sans mentir, si vous avez eu bien de la peine à l'élever, elle vous fait à présent bien de l'honneur d'avoir si bien profité de vos saintes instructions. La reconnoissance qu'elle en a, est très-grande; elle ne cesse point de s'en louer à tout le monde, & de parler de la bonne éducation que vous lui avez donnée. Je prie Dieu, Ma Révérende Mère, de vous conserver & de vous rendre toutes de grandes Saintes. On ne peut être plus à vous que je le suis, &c.

*Le 9 Août 1576.*

## L E T T R E X I V.

A DOM LAURENT DE CEPEDE, son Frère.

*Elle lui écrit avec amitié, & lui donne d'excellens avis pour le gouvernement de sa famille.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous; MON CHER FRÈRE. Je ne puis exprimer combien les quinze derniers jours qui se sont passés sans recevoir de vos nouvelles, m'ont paru longs. Dieu soit loué de vous avoir conservé en santé, & de ce que vos affaires sont si bien réglées; car je ne vois rien à réformer dans ce que vous marquez de

vosre maison, de vos meubles & du service que vous avez acheté.

Que j'ai de chagrin, Mon cher Frere, de vosre indisposition ! il me paroît que c'est de bonne heure que le froid vous incommode. Pour moi je suis mieux, Dieu merci, que je n'ai été depuis plusieurs années : & pour vous rendre compte de tout, je vous dirai que j'ai une petite cellule fort jolie & fort retirée, dont la fenêtré regarde dans le jardin. Les visites ne m'importunent pas beaucoup. Si les Lettres que je ne puis me dispenser d'écrire, n'étoient pas en si grand nombre, & que vous fussiez ici, il ne me manqueroit rien, & je serois si à mon aise, qu'il seroit impossible que je restasse long-temps dans cette situation ; car dès que je commence à goûter un peu le repos, il m'échappe à l'instant. Ma consolation dans vosre absence est la santé que Dieu vous donne : je le prie de vous la conserver, & de vous récompenser de l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne.

Je me fais un vrai plaisir de ce que notre éloignement vous donne du chagrin : j'ose espérer qu'il ne sera pas long, & que bientôt je sentirai comme vous le froid d'Avila. Je crains si peu le mal qu'il me doit faire, que je n'en retarderai pas mon départ d'un seul jour, persuadée que Dieu donne partout de la santé quand c'est son bon plaisir ; outre que désirant cette santé beaucoup plus pour vous que pour moi, je ne puis appréhender une incommodité qui nous sera commune.

Je serois au reste très-fâchée, Mon cher Frere, que vous oubliassiez une chose que je veux vous marquer ici de peur qu'elle ne m'échappe ; c'est que si vous n'avez dès-à-présent un très-grand soin de



mes neveux, ils pourront bien, avant qu'il soit peu, fréquenter les gens les plus éventés & les moins rangés d'Avila. Si donc vous voulez prévenir un si grand mal, il est à propos de les envoyer au plutôt au Collège des Jésuites. L'éducation des jeunes gens est très-importante & très-difficile : à Dieu ne plaise que mes Freres négligent de telle sorte celle de leurs enfans, qu'ils deviennent vicieux & libertins.

Souvenez-vous sur-tout, au nom de Dieu, que je vous ai conseillé de n'arrêter pas si-tôt un Confesseur, & de n'avoir dans votre maison que le moins de domestiques que vous pourrez. Croyez-moi, il vaut beaucoup mieux en augmenter le nombre, que d'être forcé de le diminuer. N'oubliez pas non plus de mortifier cette inclination naturelle qui vous porte sans cesse au faste & à l'éclat. Encore une fois, n'écoutez pas, s'il vous plaît, ce que l'on vous dira pour vous exciter à faire une grosse dépense. Considérez souvent qu'on s'abyme presque sans y penser, & qu'il vaut bien mieux, selon Dieu & selon le monde, ne pas faire toute la dépense qu'on souhaiteroit de faire, & avoir de quoi donner l'aumône : cela sera sans comparaison plus avantageux à vous & à vos enfans. Je suis avec bien du respect,

Votre Servante,

*Octobre 1576.*

THÉRESE DE JESUS.



**LETTRE**



## L E T T R E X V.

Au Révérend Pere MARIAN de S. Benoît,  
Carme Déchauffé.

*Elle lui fait réponse au sujet de deux Postulantes qu'il lui avoit recommandées, & en qui elle ne trouvoit pas les qualités suffisantes.*

LA grace de l'Esprit-Saint soit avec votre Révérence. Il paroît bien, MON RÉVÉREND PERE, que vous ignorez les obligations que j'ai au Pere Olea, & l'amitié que je lui porte, puisque vous prenez la peine de m'écrire sur les mêmes choses dont il est question, ou dont il a été question entre lui & moi. Vous savez que ce n'est pas mon défaut que l'ingratitude. Je puis vous assurer que l'affaire dont vous me parlez seroit déjà terminée, s'il n'y alloit que de mon repos ou de ma fanté : mais quand la conscience est intéressée, il n'y a amitié qui tienne ; je dois plus à Dieu qu'à qui que ce soit.

Et plût à Dieu qu'il n'y eût d'autre inconvénient que celui de la dot ; vous savez (ou si vous ne le savez pas, tout le monde vous le dira) que nous avons dans nos Maisons beaucoup de Religieuses qui n'ont rien apporté ; & d'ailleurs c'est une assez bonne dot que cinq cents ducats ; il n'y a point de Monastere où cette fille ne puisse être reçue pour ce prix-là. Le Pere Olea ne connoît point nos Sœurs, ainsi je ne suis point étonnée de son incrédulité ; mais moi qui fais que ce sont de vraies fervantes de Dieu, & qui connois toute leur candeur ;

je ne croirai jamais qu'elles soient capables d'ôter l'habit à une Novice, sans de bonnes raisons. Je fais jusqu'où elles portent le scrupule sur cet article, & assurément ce n'est pas sans sujet qu'elles ont pris une telle résolution. Comme nous sommes en petit nombre dans chaque Maison, le trouble que causent celles qui ne sont pas propres pour la Religion, est quelque chose de si insupportable, que la conscience la moins timorée se fera toujours un scrupule d'en recevoir de pareilles; à plus forte raison, quiconque craindra de déplaire en rien à Notre-Seigneur. Dites-moi, je vous prie, si nos Sœurs lui refusent leurs suffrages, est-ce que je puis leur faire prendre une Religieuse par force? aucun Supérieur n'auroit ce pouvoir.

N'allez pas vous imaginer que le Pere Olea soit personnellement intéressé dans cette affaire; il m'a lui-même écrit qu'il ne prend pas plus d'intérêt à cette fille, qu'à une personne qui passeroit par la rue; mais ce sont mes péchés qui font cause qu'il s'est mis dans la tête d'exercer sa charité dans une chose qui n'est pas faisable, & où je ne puis l'obliger, dont je suis en vérité bien fâchée. Au bout du compte, quand la chose seroit faisable, on ne rendroit pas un bon office à cette fille de lui faire passer sa vie avec des personnes qui ne veulent point d'elle. J'ai peut-être même plus fait dans cette occasion que la raison n'auroit voulu, puisque j'ai engagé nos Sœurs à la garder encore un an contre leur gré, pour l'éprouver davantage, & pour m'instruire par moi-même de toutes choses, s'il arrive que je passe par ce Couvent en allant à Salamanque. Je ne l'ai fait que par considération pour le Pere Olea, & pour lui donner satisfaction; car je suis bien persuadée que les Religieuses m'ont accusé vrai; & vous

savez vous-même combien elles ont d'éloignement pour le mensonge, dans les choses même les plus légères.

Vous savez aussi qu'il n'est pas nouveau de voir des Novices sortir de nos Maisons, c'est chose assez ordinaire; & celle-ci n'en fera pas moins estimée, quand elle dira que sa santé ne lui a pas permis de soutenir l'austérité de la règle; du moins je n'en ai encore vu aucune qui ait rien perdu par-là de sa réputation. Je vous réponds que ceci me servira de leçon, & que dorénavant j'y regarderai de plus près que je n'ai encore fait; &, par exemple, j'empêcherai qu'on ne reçoive la Demoiselle que propose le Seigneur Nicolas, quoiqu'il paroisse que cela vous feroit plaisir, parce que je suis informée d'ailleurs que ce n'est point un sujet qui nous convienne, & que je ne veux pas me faire des ennemis en cherchant à obliger mes patrons & mes amis. C'est une chose étrange que de me demander, comme vous faites, pourquoi donc j'ai consenti qu'on me parlât de la réception de cette Demoiselle; il faut bien se parler pour connoître les sujets: comment voudriez-vous qu'on fît autrement? J'avois grande envie d'obliger le Seigneur Nicolas; mais on m'avoit dit d'abord les choses d'une façon, & j'ai appris depuis qu'elles étoient toutes différentes. D'ailleurs je suis persuadée que le Seigneur Nicolas a plus à cœur le bien général de nos Maisons; que l'avantage particulier d'un sujet, & qu'il n'a jamais prétendu que cette Demoiselle fût reçue, qu'autant qu'elle nous conviendrait.

Ne m'en parlez donc plus, pour l'amour de Dieu, mon Révérend Père; avec une dot aussi bonne que celle qu'on lui donne, elle peut bien entrer dans un autre Convent; mais elle ne convient nullement

dans le nôtre, où nous ne devons prendre que des sujets choisis, attendu notre petit nombre. Et si jusqu'à présent il nous est arrivé d'être moins exactes à l'égard de quelques-unes, dont le compte est facile à faire, nous nous en sommes si mal trouvées, qu'à l'avenir nous y prendrons garde de plus près. Sur-tout n'allez pas nous brouiller avec le Seigneur Nicolas, en lui persuadant d'insister, car il éprouveroit un second refus.

Vous me faites rire, mon Révérend Pere, de dire que vous connoîtriez le caractère de cette Demoiselle, rien qu'à la voir; croyez-moi, nous ne sommes pas si faciles à connoître, nous autres femmes; & tel a confessé une femme pendant plusieurs années, qui est étonné après ce temps-là de l'avoir méconnue. Cela vient sans doute de ce que les femmes la plupart du temps ne savent pas même se confesser, & que les Confesseurs ne peuvent porter leur jugement que sur ce qu'on leur dit. Enfin, mon Pere, quand vous voudrez que nous fassions quelque chose pour vous dans nos Maisons, présentez-nous des sujets qui aient les qualités convenables, & vous verrez que nous serons bientôt d'accord sur la dot: autrement ne comptez point sur nous. Je suis avec respect,

MON RÉVÉREND PERE,

Votre indigne Servante

THÉRESE DE JESUS.

21 Octobre 1576.



## L E T T R E X V I.

Au Révérend Pere GRATIEN DE LA MERE  
DE DIEU.

*La Sainte l'exhorte à ne chercher que la gloire de Dieu ;  
& le prie de maintenir le règlement qui défend de  
manger aux Parloirs des Carmélites.*

**L**A grace du Saint-Esprit vous accompagne incessamment, MON RÉVÉREND PERE. Je vous écrivis la semaine passée, qui étoit celle de l'Octave de la Toussaint, avec quel plaisir & quelle satisfaction j'ai reçu votre dernière lettre, quoiqu'elle fût fort succinte.

Le grand Dieu d'Israël veut être loué & adoré de ses créatures : nous devons donc, à votre imitation, mon Pere, avoir toujours devant les yeux son honneur & sa gloire, & ne penser jamais à la nôtre, dont il prendra soin lui-même, si c'est son bon plaisir : notre partage est de nous humilier, & par un profond abaissement de rehausser, autant que nous le pouvons, sa grandeur infinie & sa souveraine Majesté. Mais ne suis-je pas ridicule de vous parler de la sorte ? Et n'aurez-vous pas sujet de rire & de vous moquer de ma simplicité, sur-tout si je vous dis que je considère d'un œil jaloux le bonheur de nos Sœurs de Séville qui vous possèdent si tranquillement, & qui jouissent avec tant de plaisir d'un bonheur qui me coûta ici tant de peines ? J'ai néanmoins de la joie qu'elles aient trouvé le moyen de procurer à Paul quelque soulagement d'une manière qui ne peut être improuvée.

Mais que ne dira-t-on point de la défense que j'ai faite de manger jamais aux parloirs des Carmélites? Surement on l'accusera de rigueur, faute de comprendre que j'ai voulu par-là fermer la porte à un relâchement tellement inévitable, qu'il vaut mieux, mon Révérend Pere, si vous ne pouvez point vous y accoutumer, que vous ne leur disiez plus la Messe. Quelque grandes que soient les peines que j'aie souffertes dans cet établissement, je m'en tiendrois infiniment dédommée, si je pouvois affermir un point de régularité si nécessaire & si avantageux. Je loue Dieu de ce que par sa grace nous commençons un peu à respirer, sans avoir besoin du secours des Séculiers. Je prie Dieu de vous conserver, mon Révérend Pere, aussi long-temps que le désire Votre indigne Servante & Fille, &c.

10 Novembre 1576.

---

## L E T T R E X V I I.

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH.

*La Sainte veut qu'on préfere dans ses Maisons la simplicité à la science.*

**M**A FILLE, le Saint-Esprit soit avec votre Révérence. J'ai reçu votre Lettre du trois Novembre. Je puis vous assurer que toutes celles que je reçois de vous, loin de me fatiguer, me procurent au contraire le plus agréable délassement. Mais j'ai trouvé fort plaisant que vous ayez mis la date en toutes lettres; Dieu veuille que ce ne soit pas pour vous épargner la petite humiliation de faire voir vos mauvais chiffres,



Avant que cela m'échappe, il faut vous dire que j'aurois trouvé fort bien la Lettre pour le Pere Marian, sans tout ce latin dont elle étoit chargée. Dieu préserve toutes mes Filles de cette vanité ridicule de parler Latin; que cela ne vous arrive plus, je vous prie, & ne le permettez à personne. J'aime beaucoup mieux que mes Filles se piquent de simplicité, comme il convient à des Saintes, que de vouloir passer pour des Rhétoriciennes. Voilà ce qu'on gagne à m'envoyer ces Lettres toutes ouvertes.

Engagez la Communauté à recommander à Dieu mon nouveau Confesseur. J'en suis extrêmement satisfaite, & ce n'est pas peu pour moi, qui ne me contente pas aisément. Ah! que vous avez bien fait de ne pas appeler, pour vous confesser, celui qui m'a tant tourmentée quand j'étois à Séville. Dieu ne vouloit pas sans doute que j'eusse la moindre satisfaction dans ce pays-là; car celle que j'aurois pu recevoir de la présence de notre Pere Provincial, étoit empoisonnée d'une infinité de chagrins & de creve-cœurs; & celle que vous auriez dû me donner, comme étant la personne dont le commerce me plaît davantage, vous me la refusiez; au reste je suis bien charmée que vous soyez enfin persuadée de la tendresse que j'ai pour vous. J'ai tant de Lettres à écrire, que je ne puis vous en dire davantage. Dieu vous conserve toutes, & fasse de vous des Saintes. Je suis bien tendrement, &c.

*Ce 19 Novembre 1576.*

Je me réjouis, MA CHERE FILLE, de ce que vous éprouvez aussi la pauvreté dans votre Maison, & de ce que Dieu y pourvoit: qu'il soit béni à jamais. Je n'approuve point votre toile, moitié lin & moitié laine, pour les chemises. L'usage de cette toile ne serviroit qu'à ouvrir la porte au relâchement & à



L'infraction de la regle. J'aime mieux qu'on se serve tout naturellement de toile de lin dans le cas de nécessité, parce que ce cas ne tire jamais à conséquence. D'ailleurs cette toile mêlée seroit presque aussi incommode pour la chaleur que la serge; en forte que ce seroit s'écarter de la regle sans aucune utilité. Ainsi n'en parlons plus.

## L E T T R E X V I I I.

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*La Sainte le félicite de la spiritualité de ses Lettres & de ses grands travaux. Elle lui parle des Carmélites.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. Ce jour est fort heureux pour moi, puisque le Pere Marian de Saint Benoît m'a fait tenir vos Lettres.

J'ai loué Dieu, Mon Révérend Pere, de la maniere agréable & spirituelle avec laquelle vous écrivez, mais sur-tout de l'édification & de la piété dont vos discours sont remplis. Que les paroles dont vous vous servez pour exciter à la pratique de la vertu, sont puissantes! qu'elles ont de force & de douceur! & que mon ame en reçoit de joie & de consolation! Il me paroît que quand nous ne serions pas fideles à Dieu par le désir des récompenses qu'il promet à ceux qui gardent ses divins Commandemens, mais seulement par la crainte des châtimens dont il menace les prévaricateurs de sa loi, ce ne laisseroit pas d'être un bien.

Il est visible, mon Révérend Pere, que Dieu est avec vous, qu'il vous remplit de force & de lumiere,

& qu'il vous comble de ses graces; je l'en remercie avec autant de reconnoissance que s'il me les faisoit à moi-même. Ne craignez donc point, je vous prie, de ne réussir pas dans les grandes entreprises où ses intérêts vous engagent. Que votre bonheur est grand, & que je vous porte envie & au Pere Antoine de Jesus, d'empêcher par vos prédications que Dieu ne soit si offensé, tandis que je demeure ici avec de simples désirs! Je ne fais quand je commencerai à le servir.

Je n'ai jamais été plus convaincue qu'à présent des merveilleux effets d'une oraison pure, fervente & persévérante, & du pouvoir qu'elle a d'obtenir tout, lorsque l'ame qui prie ne cherche uniquement que la gloire de Dieu & le salut du prochain. Soyez donc persuadé, mon Révérend Pere, comme je le suis moi-même, que Dieu commence à accomplir le dessein qu'on a eu, en établissant ces Monasteres, d'assembler des personnes qui ne cessassent point de demander à Dieu, par de ferventes prieres, son secours & son assistance pour les Prédicateurs de sa parole, puisque des filles telles que je suis, ne sont pas capables d'autre chose. Je me confirme de plus en plus dans cette persuasion, quand je considère la vertu & la perfection des Carmélites; & je ne doute point qu'elles n'aient assez de crédit auprès de Dieu, pour en obtenir de très-grandes graces.

J'approuve fort, mon Révérend Pere, la réforme que vous avez faite de leur habit: dans un an on pourra le donner à toutes de cette maniere, & cette réforme une fois établie, subsistera ensuite sans nulle peine. Peut-être excitera-t-elle d'abord un peu de bruit: si cela arrive, il n'y aura qu'à punir un peu sévèrement une seule des plus mutines, pour

faire taire toutes les autres, tant la plupart des femmes sont naturellement timides.

Que j'ai été étonnée de la rigueur dont le Pere Antoine de Jesus a usé dans sa visite ! Elle pouvoit être utile à quelqu'une des Sœurs, mais non pas à toutes : j'en puis parler sûrement, parce que je les connois ; & que je fais de quelle maniere il les faut conduire. Dieu veuille qu'une telle sévérité leur soit avantageuse, & qu'elle les porte à éviter les moindres imperfections. La rigueur est quelquefois nécessaire aussi-bien que la douceur, sur-tout à l'égard des opiniâtres. C'est ainsi que Notre-Seigneur se sert de divers moyens pour nous engager à son service. Dieu vous conserve, mon Révérend Pere, aussi long-temps que je l'en supplie.

Mi-Décembre 1776.

---

## L E T T R E X I X.

Au Révérend Pere LOUIS DE GRENADE,  
de l'Ordre de Saint-Dominique.

*La Sainte lui témoigne l'envie qu'elle auroit de le voir,  
& se recommande à ses prières.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous, MON RÉVÉREND PERE. J'ai l'avantage de tenir ma place parmi ce grand nombre d'amis en Notre-Seigneur, que la sainteté & l'utilité de votre doctrine vous attire de toutes parts, & qui remercient Dieu de vous avoir fait naître pour le salut de leurs ames. Il me semble qu'il n'y a point d'obstacle que je n'eusse surmonté avec courage, pour aller jouir de la conversation d'un homme, dont les écrits

versent dans mon cœur une si douce consolation, si mon état & mon sexe me l'eussent permis. Sans cet inconvénient, quel besoin n'avois-je pas de chercher des personnes telles que vous, capables de calmer les alarmes dont mon ame a été agitée pendant si long-temps ! Dieu ne m'ayant point jugée digne de cette faveur, je trouve du moins du soulagement dans l'ordre que Dom Tutonio m'a donné de vous écrire ; chose que je n'eusse osé faire de moi-même. La confiance que j'ai dans l'obéissance, me fait espérer de la bonté de Notre-Seigneur, que cette Lettre servira à me procurer le secours de vos prières. J'en ai un extrême besoin dans la circonstance où je me trouve, qui est de n'avoir aucun mérite, & d'être journellement exposée aux yeux du monde, sans pouvoir justifier en aucune manière par ma conduite la bonne opinion qu'on a de moi. Si vous saviez, mon Révérend Pere, jusqu'où cela est porté, c'en seroit assez pour vous exciter à m'accorder par charité la grace que je vous demande ; vous qui connoissez si bien la grandeur de Dieu, & qui concevez aisément ce qu'on doit souffrir à ma place, après avoir aussi mal vécu que je l'ai fait. J'ai pourtant osé, malgré mon indignité, adresser souvent mes prières à Dieu, pour votre conservation. Plaise à sa divine bonté vous accorder de longs jours, vous faire avancer de plus en plus dans la perfection, & augmenter en vous son saint amour. Ce sont les vœux les plus ardens de celle qui est avec la plus parfaite vénération,

MON RÉVÉREND PERE,

Votre indigne & très-humble Servante

THÉRESE DE JESUS, Carmélite.

## L E T T R E X X.

A Monseigneur Dom ALVARO DE MENDOÇA  
Evêque d'Avila.

( On appelle cette Lettre, la Lettre de la Satire. )

*La Sainte y fait la critique de quatre petits Ouvrages, composés par différentes personnes, sur un sujet spirituel donné par l'Evêque, à l'occasion d'une révélation qu'elle avoit eue.*

**M**ONSEIGNEUR,

Si l'obéissance ne m'y forçoit, certainement je n'accepterois pas la qualité de Juge, dont vous voulez m'honorer, & je ne manquerois pas de raisons pour la refuser. Ce ne seroit pourtant pas, comme le disent nos Sœurs, parce que mon Frere est du nombre des contendans; ce qui pourroit faire soupçonner que par amitié pour lui, je ne donnasse en sa faveur une entorse à la Justice. Non; ces Messieurs me sont tous quatre également chers, m'ayant tous aidé à supporter mes travaux. Je conviendrai même que mon frere est venu le dernier, comme nous achevions de boire le calice des souffrances; mais il en a eu sa part, & il en aura encore par la suite une meilleure, moyennant la grace de Dieu.

Que Dieu me fasse aussi celle de ne rien dire qui mérite qu'on me dénonce à l'Inquisition; car franchement, je me sens la tête bien affoiblie par la quantité de Lettres & d'autres choses qu'il m'a fallu écrire depuis hier au soir: mais l'obéissance peut

tout sur moi. Ainsi, bien ou mal, je vais faire ce que vous m'ordonnez. J'aurois voulu seulement me réjouir un peu par la lecture de ces Ouvrages; mais vous ne permettez pas que je m'en tienne-là. Il faut vous obéir.

D'abord, à ce qu'il paroît, les paroles dont il est question sont de l'Epoux de nos ames, qui leur dit, *Cherche-toi en moi*. Je n'en veux pas davantage pour conclure que Monsieur de Salcede a pris à gauche, en disant que cela signifie que Dieu est en toutes choses. Voyez un peu la belle découverte!

Il parle aussi beaucoup d'entendement & d'union: mais qui ne fait que dans l'union l'entendement n'agit pas? or, s'il n'agit plus, comment pourroit-il chercher? J'ai été fort contente de ce Verset de David: *J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur*; & certainement on doit faire grand cas de cette paix dans les puissances de notre ame, qui sont appelées *Peuple* par le Prophete; mais comme je me suis fait un plan de ne rien approuver de tout ce qui a été dit, je soutiens que ce Verset ne vient point à propos, par la raison que les paroles en question ne disent point, *Ecoute*, mais *cherche-toi*.

Mais voici bien le pis, c'est que si Monsieur de Salcede ne se dédit pas, je le dénoncerai à l'Inquisition, qui est ma voisine. Y pense-t-il? Tout du long de son écrit il ne cesse de dire & de répéter, *Ceci est de Saint Paul: C'est le Saint-Esprit lui-même qui s'exprime de cette façon*: & après cela il finit par dire que son écrit n'est plein que de sottises. Oh! qu'il se rétracte tout présentement, sinon il verra beau jeu.

Pour le Pere Julien d'Avila, il commence bien & finit mal; ainsi il ne mérite aucune préférence



sur ses concurrens. On ne lui demande pas ici qu'il nous explique comment la lumiere increée & la lumiere créée s'unissent ensemble; mais comment nous devons nous chercher en Dieu. On ne lui demande pas non plus qu'il nous dise ce que sent une ame lorsqu'elle est parfaitement unie à son Créateur; & si dans cet état elle differe ou non de ce divin objet. Je ne pense point du tout que les paroles dont il s'agit, doivent donner lieu à de pareilles questions; puisque, pour les résoudre, il faudroit que l'homme pût connoître la différence qu'il y a du Créateur à la créature.

Que veut-il dire encore par cette expression, *Quand l'ame est épurée?* Pour moi je crois que les vertus & l'épurement ne suffisent point ici, parce qu'il s'agit d'un état surnaturel, & d'un don que Dieu fait à qui il lui plaît; & si quelque chose y pouvoit disposer, ce seroit l'amour. Mais je lui pardonne ses écarts, en considération de ce qu'il a été moins long que le Pere Jean de la Croix.

La doctrine de celui-ci pourroit être bonne à qui voudroit faire les exercices de la Compagnie de Jesus, mais elle est ici absolument déplacée. Nous serions bien à plaindre si nous ne pouvions chercher Dieu qu'après que nous serions morts au monde. Eh quoi! la Madelaine, la Samaritaine & la Cananée étoient-elles déjà mortes au monde quand elles trouverent Dieu? Il débite encore quantité de belles réflexions sur la nécessité de s'unir à Dieu, pour ne faire qu'une seule & même chose avec lui; mais quand cela arrive, quand l'ame a reçu de Dieu cette faveur signalée, il ne peut plus lui dire de le chercher, puisqu'elle l'a déjà trouvé.

Dieu me délivre de ces gens si spiritualisés, qui veulent sans examen & sans choix, ramener tout



à la contemplation parfaite. Avec tout cela, il faut pourtant lui savoir gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous ne lui demandions pas. Voilà ce qu'on gagne à parler de Dieu, on en tire souvent tel profit auquel on ne s'attendoit point du tout.

Quant au pauvre Monsieur de Cepede (à qui nous sommes cependant bien obligées de ses vers & de sa réponse) il en a dit plus qu'il n'en savoit; mais en faveur de la petite récréation qu'il nous a donnée, nous lui pardonnons volontiers son peu d'humilité d'avoir voulu traiter des matieres si fort au-dessus de sa portée, comme il en convient lui-même; ce n'est pas pourtant qu'il ne méritât la correction pour le bon conseil qu'il donne aux ames dévotes, de pratiquer l'oraison de quiétude, comme si la chose dépendoit d'elles. Dieu veuille qu'il tire quelque profit de sa témérité. Son ouvrage n'a pas laissé de me faire plaisir, quoiqu'au fond, je trouve qu'il a eu grande raison d'en être un peu honteux.

Enfin, Monseigneur, on ne peut décider lequel de tous ces écrits est le meilleur, puisque, sans leur faire tort, aucun n'est exempt de faute. Dites donc à ces Messieurs qu'ils se corrigent; & peut-être ne ferai-je pas mal de me corriger moi-même, pour ne pas ressembler à mon frere dans son peu d'humilité. Il faut pourtant convenir que ces Messieurs sont tous de très-habiles gens, & qu'ils n'ont perdu que pour avoir trop beau jeu; car, (comme je l'ai observé) à une personne qui auroit obtenu la grace de tenir son ame unie à Dieu, il ne lui diroit pas de le chercher, puisqu'elle le posséderoit déjà. Pour ne vous pas ennuyer davantage, Monseigneur, de mes extravagances, je ne répondrai pas pour le présent à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je me contenterai de vous en remercier

très-humblement, & de vous renouveler les afflictions du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

L'indigne & très-soumise Servante

THÉRESE DE JESUS.

REMARQUES DE DOM JEAN DE PALAFOX.

VOICI dans quelles circonstances cette Lettre (si l'on peut l'appeler ainsi) fut écrite.

Nous apprenons d'une autre Lettre de la Sainte, qu'elle entendit un jour dans son intérieur la voix de Dieu qui disoit à l'ame : *Cherche-toi en moi*. Elle fit part de son secret à Dom Laurent de Cepede son frere, qui étoit alors à Avila, & le pria de lui dire ce qu'il en pensoit. La chose étant venue à la connoissance de l'Evêque Dom Alvaro, il voulut que ces paroles fussent le sujet d'une récréation spirituelle & profitable, & ordonna que chacun feroit ses réflexions, & mettroit par écrit ce qu'il entendoit que Dieu eût voulu dire par-là.

Il y eut donc quatre personnes chargées par l'Evêque de cette explication ; savoir : le vénérable Jean de la Croix, personnage d'une contemplation sublime, qu'on regardoit alors, & qu'on regarde encore aujourd'hui comme un Oracle mystique ; le sieur Julien d'Avila, Prêtre Séculier de la même Ville, homme d'une éminente vertu, qui accompagnoit souvent la Sainte dans ses voyages, & dont elle fait mention dans ses Fondations ; Dom François de Salcede, Gentilhomme d'une haute piété, & que la Sainte appeloit le saint Cavalier ; & le frere de la Sainte Dom Laurent de Cepede, qui étoit dès-lors fort avancé dans la vie spirituelle. Chacun d'eux ayant apporté son ouvrage à l'Evêque, il les remit tous à la Sainte, & lui ordonna d'en faire la critique, ce qu'elle fit par obéissance, mais avec cette légèreté & cet agrément qui lui étoient naturels.

LETTRE

## L E T T R E X X I.

A Dom LAURENT DE CEPÉDE, son Frere.

*Elle le reprend d'un Vœu qu'il avoit fait trop légèrement, l'exhorte à prendre plus de soin qu'il ne faisoit de ses affaires domestiques, lui donne quelques avis de perfection, & lui envoie des Couplets de sa façon.*

JESUS soit avec vous, MON CHER FRERE. Vous faites donc des vœux sans m'en rien dire ? Voilà vraiment une plaisante obéissance ! Si d'un côté votre résolution m'a fait plaisir, elle m'a fait peine d'un autre côté, parce qu'il me paroît qu'il y a du danger dans ces sortes de promesses : informez-vous-en. Je crains que ce qui ne seroit qu'un péché véniel par soi-même, ne devienne un péché mortel, à cause du vœu. Je le demanderai aussi à mon Confesseur, qui est un grand Théologien.

Pour moi, je regarde un pareil vœu comme une simplicité. Ceux que j'ai faits à Dieu, sont bien différens par les circonstances. Je n'oserois jamais promettre ce que vous avez promis, sachant que les Apôtres mêmes ont péché véniellement, & que la Sainte Vierge seule en fut exempte. Je veux bien croire que Dieu aura pris votre intention en bonne part ; mais je serois d'avis que vous fissiez changer ce vœu en quelqu'autre chose. Cela se peut faire aisément, en vous servant de la Bulle, & je vous conseille d'y penser tout au plutôt, si vous ne l'avez déjà fait. Le temps du Jubilé vient fort à propos. Ah ! mon cher Frere, qu'il est facile de commettre le péché véniel ! on y tombe sans s'en appercevoir, Dieu nous fasse miséricorde. S'il ne nous

impute pas ce péché à plus grande faute, c'est qu'il connoît toute notre foiblesse. Enfin, selon moi, vous ne sauriez trop tôt y remédier; & je vous exhorte à ne plus faire de vœux aussi légèrement, attendu que rien n'est plus dangereux. Il me paroît tout simple & sans inconvénient, que vous communiquiez quelquefois à votre Confesseur ce qui vous arrive dans l'oraison; c'est un guide que vous avez sous la main, & qui vous conduira toujours mieux qu'un autre; de cette façon, vous ne courrez pas risqué de vous égarer.

Savez-vous bien, mon cher Frere, que c'est le démon qui vous porte à vous repentir d'avoir acheté la terre de la Serne; & cela pour vous détourner de remercier Dieu de la grande grace qu'il vous a faite en vous procurant cette acquisition? Mettez-vous donc une bonne fois dans l'esprit, que par bien des endroits cette affaire étoit la meilleure que vous pussiez faire, puisque vous assurez du bien à vos enfans, & quelque chose de plus que du bien, de l'honneur. Aussi n'y a-t-il personne qui en entende parler, qui ne vous en estime fort heureux. Pensez-vous donc que le recouvrement des rentes pût se faire sans le moindre travail? Quoi! toujours des exécutions, dites-vous! Eh! mais tous ceux qui ont du bien, sont dans ce cas-là. Encore un coup, prenez garde que c'est une véritable tentation; & au lieu de vous repentir, ne pensez qu'à louer Dieu. N'allez pas vous imaginer que, si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Désabusez-vous de cette idée: un temps aussi bien employé que celui qu'on passe à prendre soin du bien de ses enfans, ne nuit jamais à l'oraison. Quelquefois Dieu donne dans un moment d'oraison plus de grâces, qu'il n'en accorde

dans une oraison longue. La mesure du temps n'est pas celle de ses faveurs.

Tâchez donc, aussi-tôt après ces fêtes, d'examiner vos titres, & mettez-les en ordre. Le temps que vous emploierez à bonifier votre terre, sera un temps bien employé; & vous serez charmé en Eté, d'y aller passer quelques jours. Abraham, Jacob & Joachim ne laissoient pas d'être Saints pour prendre soin de leurs troupeaux; mais comme nous sommes naturellement ennemis du travail, le moindre nous fatigue. Il m'en arrive autant à moi-même; & c'est pour cette raison que Dieu permet que j'aie toujours mille affaires qui m'embarrassent. Prenez conseil dans tout ceci de notre ami Monsieur de Salcede; car pour ce qui est du temporel, je lui cede volontiers ma place.

C'est une grace toute particuliere que Dieu vous fait de permettre que vous ayez du dégoût pour une chose, dont un autre que vous se feroit un plaisir: mais il ne faut pas pour cela perdre courage; car nous devons servir Dieu de la façon qu'il veut, & non pas à notre fantaisie.

Dites, s'il vous plaît, à Thérèse qu'elle ne craigne point que j'aime personne autant qu'elle; qu'elle distribue les images, à la réserve de celles que j'ai mises à part pour moi; & qu'elle en donne quelques-unes à ses freres: j'ai grande envie de la voir. Ce que vous avez écrit d'elle à Séville, m'a extrêmement édifiée; on m'a envoyé ici vos Lettres qui ont beaucoup diverti nos Sœurs, aussi-bien que moi; elles les ont lues à la récréation. Qui voudroit vous interdire la plaisanterie, mon cher Frere, ce seroit vous ôter la vie; mais comme c'est à des Saintes à qui vous avez à faire, vous n'y prenez pas garde de si près. Vous avez bien raison. Ce

sont de véritables saintes que nos Sœurs : elles me jettent à chaque instant dans la confusion.

C'étoit hier la Fête du nom de Jésus, & nous eûmes grande réjouissance au Couvent. Dieu vous rende votre présent : je ne fais comment reconnoître tous vos bienfaits, à moins que vous ne vouliez accepter en échange ces couplets que j'ai faits par ordre de mon Confesseur, pour réjouir nos Sœurs, avec qui j'ai passé tous ces jours-ci la récréation du soir. L'air en est fort beau, & je voudrois que le petit François pût apprendre à les chanter. Ne voit-il pas du temps bien employé ? Avec tout cela, Dieu n'a pas laissé de me faire bien des graces pendant ces saints jours.

Je suis dans l'admiration de celles qu'il vous fait continuellement ; que son saint nom en soit à jamais béni. C'est fort bien fait, sans doute, que de désirer la ferveur ; mais autre chose est la désirer, & autre chose la demander. Au surplus, croyez-moi, vous prenez le meilleur parti, qui est de vous résigner entièrement à la volonté de Dieu, & de remettre votre cause entre ses mains : il fait ce qui nous convient. Mais marchez toujours dans le chemin que je vous ai marqué ; cela est plus important que vous ne pensez.

Quand il vous arrivera de vous éveiller la nuit avec ces mouvemens impétueux de l'amour de Dieu, il n'y aura point de mal de vous tenir quelque temps sur votre séant ; mais bien entendu que vous ne retrancherez rien sur le temps que vous avez coutume de donner au sommeil, vous en avez besoin pour votre tête ; & en voulant trop veiller, vous pourriez fort bien, sans vous en appercevoir, devenir absolument incapable de faire l'oraison. Tâchez aussi de ne point souffrir de froid ; car cela ne vous accommoderoit pas avec vos coliques.



Je ne fais pourquoi vous désirez tant toutes ces craintes & ces frayeurs, puisqu'il plaît à Dieu de vous mener par la voie de l'amour. Ce n'est qu'au commencement qu'elles pouvoient vous être nécessaires. Ne pensez pas que ce soit toujours le démon qui vous empêche de faire l'oraison, c'est quelquefois un effet de la miséricorde de Dieu; & j'ose vous assurer que Dieu vous fait alors presque une aussi grande grace que lorsqu'il vous donne le plus de goût & le plus de facilité, par bien des raisons que je n'ai pas le loisir de vous expliquer. Le genre d'oraison que Dieu vous donne, vaut beaucoup mieux, sans comparaison, que si vous vous occupiez de la pensée de l'enfer. Il ne dépend pas de vous de donner la préférence à celle-ci; & quand vous en seriez le maître, je ne vois pas ce qui pourroit vous y engager.

Je viens de relire votre Lettre. Ce que vous me dites de l'envie que vous avez de vous lever la nuit, je ne l'ai pas entendu autrement que pour vous tenir sur votre séant, sans sortir du lit; & je trouve que c'est encore beaucoup, parce qu'il est pour vous d'une conséquence infinie que vous ne preniez point sur votre sommeil. Encore un coup, ne vous levez absolument pas, quelque ferveur que vous sentiez; & s'il vous arrivoit même de dormir plus qu'à votre ordinaire, ne vous en faites point de scrupule. Je voudrois que vous eussiez entendu raisonner là-dessus le Pere Pierre d'Alcantara, vous ne seriez pas si étonné que vous l'êtes de ces mouvemens impétueux, quand même vous les éprouveriez étant éveillé.

Je ne m'ennuie point de lire vos Lettres; au contraire, elles me donnent une grande consolation; & c'en seroit une autre bien sensible pour moi de pouvoir vous écrire plus souvent; mais mes occupations.



font si grandes, que cela m'est impossible. Je vous dirai même, que, pour vous faire cette lettre, j'ai manqué ce soir à faire oraison. Je ne m'en fais point de scrupule; mais franchement, j'ai grand regret de n'avoir pas plus de temps que j'en ai. Que Dieu nous en donne davantage à vous & à moi, pour l'employer toujours à son service. Ainsi soit-il.

C'est un étrange pays que celui-ci pour les personnes qui font maigre. Malgré cela, je faisois réflexion l'autre jour qu'il y a quarante ans que je ne me suis si bien portée qu'à présent; & je ne laisse pourtant pas de faire comme les autres; ce qui me console beaucoup. Je suis de tout mon cœur,

MON TRÈS-CHER FRÈRE,

Votre indigne Servante

THÉRESE DE JESUS.

*Le 2 Janvier 1577.*

Je comptois que vous nous enverriez vos couplets. Ceux-ci n'ont ni pied ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter. En voici d'autres qui me viennent dans l'esprit, & que je fis un jour que j'étois bien absorbée en oraison. Il me sembloit, à mesure que je les composois, qu'une douce paix s'introduisoit dans mon ame. Je ne fais si je m'en souviendrai. C'est seulement pour vous montrer que d'ici même je cherche à vous procurer quelque délassement.

Vous triomphez, ô Beauté sans seconde,  
Pour vous j'éprouve un tourment enchanteur,  
Et vos attraits me détachent du monde  
Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

Qu'il est puissant ce Nœud qui joint ensemble  
Les deux Sujets les moins faits pour s'unir!  
Tant que ce Nœud par vos soins les assemble,  
Les plus grands maux se changent en plaisir.

Le RIEN s'unit à l'ÊTRE par essence ;  
 Et l'Immortel me paroît expirant ;  
 L'indigne objet de votre complaisance  
 A peine existe , & vous le rendez grand.

Le reste ne me revient pas. Quelle cervelle de Fondatrice ! Cependant je vous dirai que je croyois être fort sensée quand je fis ces vers. Dieu vous pardonne le temps que vous me faites perdre. J'imagine que ces couplets pourront vous attendrir & augmenter votre dévotion. N'en dites rien à personne.

## L E T T R E X X I I.

A DOM LAURENT DE CEPEDE, son Frere.

*La Sainte continue la correspondance spirituelle qu'elle avoit avec son frere, & lui marque le chagrin qu'elle a que ses ravissémens l'aient reprise. Elle lui apprend ce que c'est que cet état, où il commençoit à entrer lui-même ; & à cette occasion elle lui explique les couplets qu'elle lui avoit envoyés par sa précédente Lettre ; lui donne des conseils de Direction ; & lui fait présent d'un cilice, en lui prescrivant la maniere dont il doit s'en servir.*

JESUS soit avec vous, MON CHER FRERE. Par rapport au secret que je vous ai recommandé sur ce qui me regarde, je n'ai pas prétendu vous faire entendre que vous n'y pouviez manquer sans pécher. A Dieu ne plaise que cela fût ainsi, puisque ce secret pourroit fort bien vous échapper par inadvertance : mais c'est assez pour vous, je crois, que vous sachiez que j'en aurois du chagrin. Quant

à votre vœu, mon Confesseur m'avoit déjà dit qu'il étoit nul, ce qui m'a fait grand plaisir, car j'en étois aussi intriguée que vous.

Je lui ai aussi parlé de l'obéissance que vous voulez me garder, & lui ai même dit que je ne la trouvois pas fort à propos. Cependant il l'approuve, pourvu que vous ne vous y engagiez point par vœu, ni à moi, ni à personne. Je ne l'accepte donc qu'à cette condition, encore n'est-ce pas sans répugnance, mais je la surmonte pour vous obliger.

Que ce grand Dieu a de bontés pour nous, mon cher Frere! je croirois volontiers qu'il veut faire éclater sa puissance, en élevant à un si haut degré de faveur, des sujets aussi peu méritans que vous & moi, car je n'en connois guere de plus indignes. Je vous dirai que depuis plus de huit jours, je suis dans tel état, que je ne vois pas comment je pourrois fournir aux affaires, si cela duroit plus long-temps. Dès auparavant ma dernière lettre, mes ravissemens m'ont reprise; ce qui n'a pas laissé de me mortifier, parce que cela m'est arrivé quelquefois en public, & même à Matines. Ils me prennent de façon, qu'il n'est pas en mon pouvoir, ni de résister, ni de dissimuler. Aussi je demeure après si honteuse, que je ne fais où je n'irois pas pour me cacher. Je prie Dieu de tout mon cœur, pour obtenir de sa miséricorde que cela ne me prenne plus en public. Demandez-lui la même grace pour moi. Il en peut arriver quantité d'inconvéniens; & dans le fond, ce n'est plus là l'oraison, à ce qu'il me semble. Je me suis sentie tous ces jours-ci à-peu-près comme une personne qui seroit ivre. Je fais que l'ame est alors en bon état; mais aussi, comme ses puissances ne sont pas libres, elle éprouve une sorte de peine à s'occuper de plus qu'elle ne voudroit,

J'étois demeurée près de huit jours auparavant dans une très-grande sécheresse, à tel point que j'étois incapable d'avoir seulement une bonne pensée ; & je vous dirai que, d'une certaine façon, j'en étois charmée. En voici la raison ; c'est que je m'étois trouvée précédemment dans le même état où je suis à présent ; & que ce changement me faisoit connoître clairement le peu que nous pouvons par nous-mêmes. Que béni soit à jamais celui à qui tout est possible. Ainsi soit-il. J'en ai assez dit ; le reste ne se peut écrire, ni même se dire de bouche. Nous devons, mon cher Frere, remercier Dieu l'un pour l'autre. Je vous prie au moins de le faire pour moi : car je suis dans l'impuissance absolue de lui marquer ma reconnoissance, comme je le devrois, & comme je voudrois. Ainsi j'ai grand besoin que l'on m'aide.

Je ne fais trop que vous dire sur ce que vous me marquez qui vous est arrivé. Ce n'est pas chose qui soit à votre portée pour le présent ; mais ce fera pour vous une source de biens, à moins que vous ne les perdiez par votre faute ; j'ai éprouvé moi-même cette sorte d'oraison ; elle laisse une grande paix dans l'ame, & la porte quelquefois à des exercices de pénitence, sur-tout si le mouvement a été impétueux. L'ame alors ne peut se souffrir elle-même, si elle ne fait quelque chose pour Dieu ; c'est un coup d'amour que Dieu lui donne, & cet état si désirable vous donnera avec le temps, si vous y faites du progrès, l'intelligence de l'endroit de mes couplets que vous dites n'avoir point compris. C'est précisément dans cet état que l'ame ressent une grande peine, une douleur bien vive, sans savoir d'où cela vient ; peine & douleur qui sont cependant pleines de délices. C'est dans cet

état qu'elle se sent véritablement blessée de l'amour de Dieu, sans pouvoir dire ni où, ni comment, ni même si c'est une blessure qu'elle a reçue. C'est alors que, partagée entre la douleur & la joie, elle se plaint amoureusement, en disant :

Pour vous j'éprouve un tourment enchanteur ;  
Et vos attraits me détachent du monde,  
Sans qu'il en coûte un soupir à mon cœur.

En effet, quand l'ame vient à être véritablement frappée de l'amour de Dieu, elle ne sent pas la moindre peine à renoncer aux créatures, quelque attachée qu'elle leur fût auparavant; mais ôté l'amour divin, plus l'ame est attachée aux créatures, plus elle a de peine; & cette peine devient bien plus grande lorsqu'il faut les quitter. Enfin, lorsque Dieu s'empare de l'ame, il la rend supérieure à tout ce qui est créé.

Vous vous plaignez de ce que cette présence de Dieu, & cette joie de l'ame passent rapidement, sans qu'il en reste rien; cela peut être vrai quant aux sens extérieurs, à qui Dieu avoit bien voulu faire part du bonheur de l'ame; mais cela n'est point vrai quant à l'ame: Dieu ne l'abandonne pas, & elle demeure enrichie de ses graces, comme les effets le font voir avec le temps.

Par rapport aux agitations que vous éprouvez à la suite de l'oraison, n'en faites point de cas. Je n'ai jamais passé par-là, grace à la bonté divine; mais je me persuade que cela vient du plaisir excessif dont l'ame est affectée, lequel se répand au dehors; cela passera avec la grace de Dieu, pourvu que vous ne vous y arrêtiez point: certaines personnes à qui j'en ai parlé, m'en ont assurée. Vous serez aussi délivré de vos tremblemens, qui n'ont d'autre

cause que l'étonnement de l'ame, à la vue d'un spectacle si nouveau pour elle; & certainement il y a bien de quoi s'étonner: mais quand votre ame aura passé plusieurs fois par ces états, elle deviendra plus courageuse & plus disposée à recevoir les faveurs de son Dieu. Résistez autant que vous le pourrez à ces tremblemens, & à tous autres mouvemens extérieurs, de peur que vous n'en contractiez l'habitude, car cela est plus capable de nuire que de profiter.

Cette chaleur que vous dites que vous sentez, est, je crois, fort indifférente pour l'ame; mais je craindrois, si elle étoit excessive, qu'elle ne nuisît à la santé. Il faut espérer que cela s'en ira avec les tremblemens. Je m'imagine que ces sortes de choses viennent du tempérament; & que, comme vous êtes sanguin, la grande agitation de votre esprit rassemble toute la chaleur naturelle autour du cœur; mais encore un coup, cela ne fait rien à l'oraison.

Je crois avoir répondu à ce que vous dites que, quand tout cela est passé, vous vous trouvez comme s'il ne vous étoit rien arrivé. Cela revient assez à ce que dit Saint Augustin, si je ne me trompe, que l'Esprit de Dieu passe sans laisser de marques, comme la fleche, qui ne laisse aucune trace dans l'air; mais oui, je me souviens que j'ai répondu à cet article. Franchement, j'ai l'esprit bouleversé par la quantité de lettres que j'ai reçues depuis la vôtre, & à la plupart desquelles je n'ai point encore fait réponse, faute de temps.

Je vous envoie ce cilice, dont vous vous servirez quand vous aurez de la peine à vous recueillir pour le temps de l'oraison, ou quand vous aurez envie de faire quelque chose pour Dieu. Rien ne réveille



plus l'amour ; mais c'est à condition que vous ne le mettez point, ni quand vous serez entièrement habillé, ni quand vous irez vous coucher. Vous observerez seulement de le poser de façon que vous en sentiez l'incommodité. Je vous donne ce conseil avec quelque sorte de crainte ; car, comme vous êtes d'un tempérament sanguin, la moindre douleur est peut-être capable de vous échauffer le sang ; mais il y a tant de satisfaction, quand on aime Dieu, à faire quelque chose pour lui, ne fût-ce qu'une bagatelle, que je suis d'avis que nous fassions cette épreuve ; laissez passer l'hiver, & nous verrons à vous faire faire quelque autre petite chose. Je ne vous oublierai point. Ecrivez-moi comment vous vous trouverez de cette habiole ; car nous ne pouvons guere nommer cela autrement, pour peu que nous voulions nous rendre justice, & considérer ce que Dieu a souffert pour nous. Je ne puis pourtant m'empêcher de rire quand je fais réflexion que pour les confitures & l'argent que vous m'envoyez, je vous fais présent d'un cilice.

Notre Pere Visiteur se porte bien, & est actuellement à faire ses visites. C'est quelque chose d'étonnant que la tranquillité qu'il a mise dans la Province, & l'affection que tout le monde lui porte. Il fait bien éclater l'esprit d'oraison, la vertu & les talens que Dieu lui a donnés. Dieu vous conserve, mon cher Frere ; je ne puis finir quand je m'entretiens avec vous. Tout le monde vous fait mille complimens. Ne manquez pas de dire bien des choses pour moi à Monsieur de Salcede : vous avez raison de l'aimer, car c'est un Saint. Je me porte à merveille, & je suis avec toute la tendresse possible, &c.



## L E T T R E X X I I I .

A DOM LAURENT DE CEPEDE , son Frere.

*Elle lui rend compte de l'état de sa santé : continue de lui donner des instructions pour la vie spirituelle.*

JESUS soit avec vous, MON CHER FRERE. Ma foiblesse de l'autre jour m'a quittée ; & depuis, comme je me suis sentie beaucoup de bile, & que j'ai crain que cela ne m'empêchât de jeûner ce Carême, je me suis purgée ; mais malheureusement ce jour-là il me survint tant d'affaires, & j'eus tant de lettres à écrire, que je fus obligée de veiller jusqu'à deux heures après minuit ; ce qui me causa un grand mal de tête. Je crois pourtant que ce fut un avantage pour moi ; car il est arrivé de-là que le Médecin m'a défendu d'écrire passé minuit ; & m'a même ordonné de me servir la plupart du temps de la main d'une autre. La vérité est que cet hiver je me suis excédée à écrire, & qu'à cet égard je suis dans mon tort ; car je prenois beaucoup sur mon sommeil, pour être libre le lendemain matin ; & comme je me mettois souvent à mes lettres à la suite de mon vomissement, tout cela n'accommodoit pas ma santé. Je fus donc fort malade le jour de ma médecine ; mais depuis ce jour-là, il me semble que je vais de mieux en mieux. Ne soyez point inquiet, car j'ai grand soin de moi : j'ai cru devoir vous faire ce détail, afin que vous ne soyez point en peine, si par hasard on vous montroit à Avila des lettres de moi, écrites d'une main étrangere, & que vous ne vous étonniez pas non plus si celles que je vous

écrivrai dorénavant, sont plus courtes qu'à l'ordinaire.

Mettez-vous bien dans l'esprit que je me traite tout du mieux que je puis. J'ai été fâchée du présent que vous m'avez envoyé : j'aurois beaucoup mieux aimé que vous en eussiez fait usage pour vous-même. Les douceurs ne sont pas faites pour moi ; j'ai pourtant mangé de celles-ci, mais ne m'en envoyez plus, ou je me fâcherai tout de bon. N'est-ce pas assez que je ne vous donne rien ?

Je ne fais comment vous l'entendez, avec ces disciplines que vous prenez pendant des *Pater*. Jamais je ne vous ai dit pareille chose. Relisez ma lettre, & vous verrez si je me trompe. De grace, n'en prenez pas plus que je vous ai marqué ; je vous le permets deux fois la semaine ; & ce Carême, un jour dans la semaine, vous mettrez le cilice, à condition que vous le quitterez, si vous vous apercevez que votre santé en soit dérangée ; car, comme vous êtes fort sanguin, c'est tout ce que je crains. Je ne vous permets rien de plus ; & il est bon que vous sachiez que dans ces commencemens, vous mériterez davantage à modérer votre pénitence, parce que vous romprez votre volonté. Ne manquez pas, quand vous aurez pris le cilice, de m'avertir si vous vous en trouvez mal.

Quant à ces mouvemens sensibles, je vous ai dit ce qu'il y avoit à faire. Je trouve que cela est indifférent à l'oraison, & que le mieux est de n'y faire aucune attention. Je me souviens d'avoir entendu dire à un grand Théologien, qu'un homme l'étoit venu trouver un jour extrêmement affligé de ce que chaque jour qu'il communioit, il tomboit dans un état plus humiliant encore que celui dont vous vous plaignez. On lui avoit ordonné pour cette raison

de ne communier qu'une fois l'année, seulement pour satisfaire au Commandement. Le Théologien, quoiqu'il ne fût pas homme d'oraison, reconnut la cause de la foiblesse de cet homme, lui conseilla de n'en faire aucun cas, & de communier tous les huit jours; & depuis ce temps, cet homme débarrassé de ses craintes, fut aussi délivré de la tentation. Que cela ne vous inquiète donc en aucune manière.

Vous pouvez, au reste, vous ouvrir à Julien d'Avila, c'est un grand homme de bien. Il me marque qu'il vous rend visite quelquefois; je m'en réjouis. Voyez-le de temps en temps; & si vous voulez, faites-lui quelque largesse; car je fais qu'il est fort pauvre & fort détaché des biens de ce monde. C'est, selon moi, un des plus vertueux Ecclésiastiques que nous ayons à Avila. Il y a toujours à profiter dans l'entretien de ces sortes de personnes; car enfin on ne peut pas toujours faire oraison.

Je vous dis & vous ordonne, mon cher Frere, de ne pas donner moins de six heures au sommeil. Considérez que nous autres personnes âgées, il faut nécessairement que nous prenions soin de notre corps, de peur que l'esprit ne vienne à s'affoiblir; ce qui est la chose du monde la plus triste. Vous ne sauriez croire le chagrin que j'ai eu tous ces jours-ci, de n'oser ni lire, ni faire oraison; quoique cependant cela aille beaucoup mieux, comme je vous l'ai dit: je vous réponds que cela me rendra réservée pour l'avenir. Enfin, je vous recommande de dormir. Faites ce que l'on vous ordonne, & soyez sûr qu'en obéissant, vous serez agréable à Dieu.

Certainement je ne puis assez remercier Notre-Seigneur des grâces qu'il répand sur vous, & des bons effets qu'elles produisent dans votre ame. Jugez

par-là de la grandeur de Dieu , qui en un moment vous communique plus de vertu que vous n'en pourriez acquérir par un long & pénible travail. Souvenez-vous que le moyen de conserver sa tête , est de boire & de manger à son ordinaire. Encore un coup, faites ce que je vous dis. Je loue Dieu de la bonne santé qu'il vous donne , & je le prie de vous la conserver encore pendant plusieurs années , afin que vous puissiez les employer toutes entières à son service.

J'ai eu aujourd'hui la visite du Docteur Velasquez , mon Confesseur. Je lui ai communiqué vos idées sur l'argenterie & la tapisserie ; car je ne voudrois pas que , faute d'assistance de ma part, vous manquassiez d'avancer dans le service de Dieu ; & sur cette matiere, je ne m'en rapporte pas à moi-même. J'avois d'abord pensé comme vous ; mais il dit que ces sortes de choses ne font ni bien ni mal , pourvu que vous tâchiez de vous convaincre du peu de cas qu'elles méritent qu'on fasse d'elles, & que vous n'y soyez point attaché. Il ajoute qu'il est raisonnable , ayant , comme vous avez , des enfans à marier , que vous ayez une maison meublée selon votre qualité & vos moyens ; qu'il faut que vous preniez patience ; que Dieu ne manque jamais d'amener le temps pour exécuter les bons désirs ; & que par la suite il vous mettra à portée d'accomplir les vôtres. Je prie le Seigneur de vous conserver , & de faire de vous un grand Saint. Je suis bien tendrement,

MON CHER FRERE ,

Votre Servante ;

THÉRESE DE JESUS.

Ce 10 Février

1577.

LETTRE

## L E T T R E X X I V .

A DOM LAURENT DE CEPEDE , son Frere.

*Elle lui parle de ses dispositions de corps & d'esprit ,  
& lui donne une espece de direction pour la vie  
spirituelle.*

**J**ESUS soit toujours avec vous , MON CHER FRERE. De peur de l'oublier comme je l'ai déjà fait , je commence cette lettre par vous prier de dire à votre fils aîné qu'il me fera plaisir de m'envoyer de bonnes plumes bien taillées : celles d'ici sont si mauvaises que j'ai de la peine à m'en servir. Obligez-moi aussi de ne lui défendre pas de m'écrire : il peut en avoir besoin ; & une lettre qui ne me fatigue presque point , le contente infiniment.

Je me flatte que la maladie que j'ai eue me sera avantageuse , parce qu'elle m'a accoutumée à me servir d'une main étrangere pour écrire mes lettres : je m'en trouve si bien que j'ai envie de continuer : je l'aurois pu faire il y a long-temps à l'égard des choses d'une mince conséquence , si je m'en étois avisée.

Je suis mieux , Dieu merci , que je n'ai été il y a long-temps ; on commence à me purger avec des pilules que j'ai prises aujourd'hui. La cause de mon mal est d'avoir trop tôt commencé à jeûner le Carême ; car je n'ai pas seulement de grands maux de cœur , mais aussi une extrême foiblesse de tête : mes maux de cœur sont diminués , & ma tête depuis deux ou trois jours est un peu moins foible.

Cette foiblesse extraordinaire m'a donné de l'inquiétude , & m'a fait appréhender vivement de

demeurer le reste de mes jours incapable d'application ; car depuis que je suis tombée malade , je n'ai point fait l'oraison : ç'auroit même été une espece de témérité de la vouloir faire dans l'état où je me suis trouvée. Dieu connoît bien l'impuissance où il m'a mise de m'y appliquer, & il fait que je ne pourrois faire oraison sans préjudicier beaucoup à ma santé.

Ne vous affligez point, Mon cher Frere, de ma maladie ; j'espere qu'elle ne sera pas longue, & que peu à peu ma tête se fortifiera. J'ai un soin de moi que vous ne pourriez jamais imaginer ; & je fais tout ce que je crois pouvoir contribuer à mon rétablissement, sans considérer qu'on n'en fait pas tant pour nos autres malades. Comme c'est à vos dépens que je suis si bien traitée, j'ai un double intérêt d'être bientôt guérie, non-seulement pour faire oraison, mais aussi pour ne vous être plus à charge. De l'humeur dont je suis, je crains toujours d'incommoder, & de faire la moindre peine. Mon mal cependant ne vient que d'épuisement, & d'avoir jeûné depuis la sainte Croix du mois de Septembre. Le chagrin que j'ai de sentir que je ne suis plus propre à rien, est cause en partie que j'ai voulu jeûner ; car je me fâche quelquefois contre moi-même de ce que la foiblesse de ma complexion m'empêche de pratiquer les austérités & les bonnes œuvres que je voudrois & devois faire.

Cette foiblesse cependant ne m'ôtera pas aujourd'hui la consolation de vous écrire de ma propre main, car je n'ai pas envie pour vous mortifier de me mortifier la premiere. Après donc vous avoir prié de me pardonner la liberté que je prends, je commencerai par vous défendre de porter le cilice que vous avez accoutumé de porter : les pénitences



vous le savez, ne doivent point être de notre choix ; néanmoins pour accorder quelque chose à votre ferveur , je vous envoie un cilice d'une autre façon , que vous pourrez porter deux jours de la semaine, depuis votre lever jusqu'à ce que vous vous couchiez : mais gardez-vous bien de le porter dans le lit ; ce n'est qu'à condition que vous ne l'y porterez pas , que je vous permets de vous en servir.

Quand je vous permets de porter le cilice , j'entends encore une fois que ce ne soit pas le vôtre , que vous devez garder pour un autre temps , mais celui que je vous envoie. S'il descend jusqu'à la ceinture , mettez , s'il vous plaît , un mouchoir de toile sur votre estomac ; autrement il nuirait beaucoup à votre santé. Dans vos douleurs de reins ne le mettez point du tout , & ne prenez pas même la discipline ; & lorsqu'en santé vous vous en servirez , ne le ferrez pas sur vos reins : quand on le met tous les jours on s'y accoutume , & il n'est pas si piquant que lorsqu'on ne le met que de fois à autres. Enfin , faites en sorte , je vous prie , qu'il ne vous fasse pas tomber malade.

Pour la discipline , le temps que vous la prendrez doit être si court qu'elle se fasse sentir plus vivement. C'est l'ordinaire , lorsqu'elles ne sont pas longues , de faire plus de douleur & d'incommoder moins. Ne vous la donnez pas non plus d'une si grande force , & ne pensez pas qu'il y ait de l'imperfection à y aller un peu plus doucement. Ce n'est pas en cela , je vous en répons , que la perfection consiste. Je n'ai pu au reste m'empêcher de rire de ce que vous savez si bien compter les jours ; il s'en faut bien que nos Sœurs soient aussi habiles à calculer,



Ne manquez jamais, s'il vous plaît, de dormir un temps suffisant, & de faire une collation raisonnable. L'ardeur qu'on sent pour la pénitence, empêche quelquefois qu'on ne s'apperçoive du tort qu'une trop grande abstinence apporte à la fanté; & souvent on s'efforce d'y remédier lorsqu'il n'y a plus de remede. Je dois sur ce chapitre-là avoir de l'expérience & pour moi, & pour les autres. La volonté de Dieu, Mon cher Frere, est que vous vous conserviez par obéissance, & non pas que vous vous tuiez par des pénitences corporelles. Souvenez-vous de ce qui arriva à Saül; & faites, je vous prie, ce que je vous prescriis. Croyez-moi, vous ne ferez pas peu en pensant ne rien faire, si vous supportez avec fermeté la mauvaise humeur de la personne que vous savez. J'attribue à pure mélancolie la peine qu'elle vous donne, & je ne pense pas qu'il y ait de sa faute; vous devez donc en avoir pitié, & rendre graces à Dieu de vous avoir jugé digne d'une telle croix.

J'envoie avec votre agrément un cilice à Thérèse, avec une discipline qu'elle m'a fait demander: elle me prie qu'elle soit de celles qui font sentir plus de douleur. Faites-lui, je vous prie, mille amitiés de ma part. Le Pere Julien d'Avila m'a écrit des merveilles de cette chere enfant: j'en ai remercié Dieu, & l'ai prié de la soutenir sans cesse de sa main en la comblant de faveurs; il en fait une très-sensible à toutes les personnes qui la chérissent.

Il faut vous dire que j'ai désiré ces jours-ci que Dieu vous fît sentir des sécheresses dans l'oraison; & j'ai été ravie d'apprendre par votre lettre que mes vœux étoient exaucés, quoique ce que vous me marquez ne puisse pas vraiment porter ce nom. Ne vous imaginez pas que je vous aie fait un mauvais

souhait ; rien n'est plus avantageux à la perfection , sur-tout Dieu vous faisant la grace de les soutenir avec autant de courage & de fermeté que vous les soutenez , & de ne vous point chagriner de l'impuissance où il vous met de faire l'oraison aussi longtemps que vous le souhaiteriez : tout cela est une marque de votre soumission aux ordres de Dieu , soumission qui est le fruit le plus excellent qu'on puisse tirer de l'oraison la plus éminente & la plus sublime. Je suis très-respectueusement, &c.

28 Février 1577.

## L E T T R E X X V .

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH.

*La Sainte loue le mérite d'un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique , & épanche familièrement & agréablement son cœur avec cette Mere.*

**J**ESUS soit toujours avec votre Révérence , MA CHERE FILLE. De peur de l'oublier je commence cette lettre par vous faire de vifs reproches de ne m'avoir encore rien dit du Pere Barthélemi d'Aguiar , Religieux de Saint Dominique. Ignorez-vous , Ma chere Mere , l'obligation que nous lui avons ? Ce saint homme est d'un mérite rare , plein de lumiere & de capacité pour la conduite spirituelle des Religieuses , qu'il fait avancer heureusement dans les voies de la perfection. Il a aussi plus d'expérience des choses de religion , que bien des gens qui se mêlent de diriger les Religieuses. Vous pouvez donc , Ma chere Mere , le consulter quel-

quefois; c'est un avantage pour les Maisons Religieuses de suivre les conseils des personnes de son caractère & de sa capacité : par-dessus cela c'est le meilleur ami du monde, le plus sage & le plus prudent. Obligez-moi de lui faire rendre la lettre que je me donne l'honneur de lui écrire.

J'ai trouvé fort plaisant que vous vous soyiez avisée de m'envoyer un mémoire aussi exact des aumônes qu'on vous a faites, & de la grande quantité d'argent que vos filles ont gagné à travailler. Dieu veuille que cela soit exactement vrai, & que vous n'ayez usé d'aucun tour d'adresse pour me surprendre : vous êtes si adroite & si fine, que je me défie toujours de vous ; jusques-là que je ne fais souvent si je dois ajouter foi à ce que vous me dites de votre santé, tant j'ai peur que vous ne me trompiez pour m'épargner le chagrin & l'inquiétude où vous savez que je suis lorsque vous êtes malade.

J'ai adressé à Madame d'Antisco ce que vous m'avez prié de lui faire tenir : je n'en attends nulle réponse ; & vous ne devez pas, Ma chere Fille, négliger les moyens d'en savoir des nouvelles, ni faire difficulté de cultiver à si peu de frais les bonnes grâces des personnes à qui nous sommes si redevables. Il s'en faut bien que votre maison soit aussi incommodée qu'elle l'étoit dans les commencemens : vous pouvez donc, sans faire tort à vos filles, faire plaisir à de tels amis.

L'air que vous vous donnez, lorsque vous dites que vous m'envoyez les Cantiques que nos Sœurs ont composés, m'a fort divertie, persuadée qu'ils sont de votre façon. Je m'imagine aussi que vous n'êtes pas peu glorieuse de vous voir en quelque sorte la Provinciale de l'Ordre. Comme vous vous

plaignez que personne ne vous reprend & ne vous mortifie, je veux aujourd'hui, Ma chere Fille, vous dire vos vérités, de crainte que si je ne vous les disois pas, vous n'en fussiez moins humble. Je fais bien que vous avez tout le soin qu'on peut avoir de ne rien dire, & de ne rien faire qui ne soit fort à propos, & que vous craignez beaucoup qu'on ne blâme votre conduite; cette crainte n'est pas mauvaise, pourvu que notre intention soit droite, & que dans tout ce que nous faisons nous ne cherchions que la gloire de Dieu.

Mais ne suis-je pas ridicule de perdre mon temps, accablée que je suis de mille affaires, à vous dire des minuties? Il faut pourtant que je continue, & que je vous dise encore que je vous pardonne de bon cœur la complaisance que vous aurez, si vous réussissez à l'égard de ce que vous souhaitez si fort; tant j'ai de passion de vous voir exempte de soins & d'inquiétudes. Je me flatte cependant qu'en quelque état que vous puissiez être, la charité de mon frere l'engagera toujours à vous secourir; car il croît chaque jour en vertu & en sainteté.

Vos Cantiques sont charmans, & parfaitement bien faits: vous me ferez plaisir d'envoyer à mon frere les premiers & quelques-uns des derniers; car ils ne sont pas également beaux. Vous pouvez aussi faire voir ces Cantiques au saint Vieillard, & lui dire que c'est à cela que vous vous occupez dans vos récréations: rien n'est plus juste que de donner ce petit divertissement à une personne à qui nous sommes si redevables. Comme ces Cantiques sont très-spirituels, il n'y a rien à craindre.

La lettre de ma chere Gabrielle, toute agréable qu'elle est, nous a extrêmement édifiées, de même que la ferveur & la mortification de Monsieur votre

Confesseur. Mes amitiés, s'il vous plaît, à toutes nos cheres Sœurs : dites-leur de ma part que je sens tant de tendresse pour elles, que je voudrois leur pouvoir écrire à chacune en particulier ; que je ne cesse point de prier pour tous leurs besoins, & que je les aime plus que toutes mes autres filles. Je n'en fais cependant pas la raison. Mes complimens à la mere de la Sœur Portugaise, & à la Délicate. Je suis surprise que vous ne me parliez point de Mademoiselle Lopez.

Je vous envoie, Ma chere Mere, cette lettre à cachet-volant pour Paterne, afin que vous la lisiez & la châtiez ; persuadée que comme premiere Prieure de ce Monastere, vous réussirez mieux que moi dans ce qui le regarde. Je loue Dieu de tout ce que vous faites pour cette maison si délaissée : quelle consolation, encore un coup, n'est-ce point pour moi, que vous en preniez tant de soin !

Mais n'aurez-vous pas envie de rire de ce que je ne puis finir cette lettre ? Je crains que vous ne m'ayez enchantée, & que vous n'ayez enchanté le Pere Provincial aussi. Plaise à Dieu, Ma chere Fille, de nous ravir & de nous transformer toutes en lui. Je suis, avec l'inclination la plus vive, toute à vous,

*L'an 5577.*

THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E X X V I.

Au Roi d'Espagne, PHILIPPE SECOND.

*La Sainte implore la protection du Roi, à l'occasion d'un Mémoire présenté à SA MAJESTÉ, injurieux au Pere Gralien, & à la Réforme.*

J E S U S.

LA GRACE DU SAINT-ESPRIT SOIT INCESSAMMENT  
AVEC VOTRE MAJESTÉ.

SIRE,

J'ai appris qu'on a depuis peu présenté à VOTRE MAJESTÉ un Mémoire contre le Pere Gralien. Cette nouvelle ruse du démon & de ses ministres me cause les plus cruelles alarmes. On ne se contente pas de diffamer ce serviteur de Dieu qui ne cesse de nous édifier, & qui, suivant ce qu'on me mande des Monasteres qu'il visite, les laisse tout remplis d'un nouvel esprit de ferveur; on tâche encore de déshonorer ces Monasteres où Dieu est si fidèlement servi.

L'un des principaux acteurs de cet odieux complot, est un Carme Déchauffé qui, avant de prendre l'habit, étoit domestique dans nos maisons, & qui plus d'une fois a donné des preuves de son peu de jugement. Les envieux du Pere Gralien se sont servis de ce Religieux, & de quelques autres qui sont animés contre lui, parce que c'est à lui, comme Visiteur, de les punir lorsqu'ils sont en faute. On leur a fait signer des choses si extravagantes, & je puis dire si monstrueuses pour des personnes de

notre état, que si je n'étois alarmée du mal que le démon se propose d'en faire résulter, je serois la première à m'amuser des contes qu'ils débitent de nos Carmélites. Au nom de Dieu, SIRE, ne permettez pas que des dépositions aussi scandaleuses soient portées dans les Tribunaux de la Justice. Le monde est fait de façon que bien des gens pourroient nous soupçonner d'avoir donné matière à la médisance, lors même que notre innocence seroit le mieux prouvée; & il est à craindre que la plus petite tache ne nuise au progrès de notre sainte Réforme, sur laquelle jusqu'à présent Dieu a versé ses bénédictions.

VOTRE MAJESTÉ peut facilement instruire sa religion, en se faisant rendre compte d'une attestation que le Pere Gralien a jugé à propos de faire faire. Cet acte renferme le témoignage de plusieurs personnes également considérables par leurs lumières & leur vertu, qui communiquent avec nos Religieuses. D'ailleurs on peut découvrir, par le moyen d'une information juridique, le motif qui fait agir les Auteurs du Mémoire. Je supplie donc instamment Votre Majesté d'apporter son attention à cette affaire. La gloire de Dieu y est intéressée; car si nos adversaires s'apperçoivent que l'on fait quelque cas de leurs allégations, ils ne manqueront pas, pour secouer le joug de la visite, d'accuser d'hérésie quiconque osera s'en charger; & où la crainte de Dieu est presque bannie, l'on n'est point embarrassé de trouver des témoins.

Je suis sensiblement touchée de la persécution que souffre ce serviteur de Dieu, dont je connois la droiture & la vertu. C'est ce qui m'engage à conjurer Votre Majesté de le protéger, ou de donner ses ordres, pour qu'il ne soit plus exposé à de



pareils dangers. Il a pris naissance dans une famille qui vous est particulièrement attachée, & il est assurément très-méritant par lui-même. Je le regarde comme un homme envoyé du Ciel, & je ne doute pas que la Sainte Vierge, en qui il a toujours eu une dévotion singulière, ne lui ait inspiré le dessein d'entrer dans notre Ordre, pour venir à mon secours dans un temps où les forces commençoient à me manquer, après avoir travaillé seule pendant plus de dix-sept ans.

Peut-être, SIRE, abusé-je dans cette lettre des momens précieux de VOTRE MAJESTÉ; mais le tendre & respectueux attachement que j'ai pour elle, me donne quelque droit à ses bontés; & je considère que, puisque Dieu souffre mes plaintes indiscrettes, Votre Majesté voudra bien aussi les souffrir. Plaise à sa miséricorde d'exaucer les prières que nos Religieux & nos Religieuses ne cessent de lui adresser pour la conservation de votre Personne sacrée, qui est notre unique appui sur la terre.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*A Avila, ce 13  
Septembre 1577.*

L'indigne Servante & Sujette  
THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E X X V I I .

Au Révérend Pere GRATIEN, premier  
Visiteur & premier Provincial des Carmes  
Déchauffés, Directeur de la Sainte.

*Elle répond à plusieurs de ses Lettres, & fait des réflexions  
très-judicieuses sur le caractère de la bonne Oraison.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit avec votre Révérence, MON PERE. J'ai reçu aujourd'hui trois de vos lettres par la voie du Directeur de la Poste; & hier je reçus celles dont Frere Alphonse étoit porteur. Dieu m'a bien récompensée de la peine que le retardement de celles-ci m'avoit causée : qu'il soit à jamais béni de vous avoir conservé en santé. Je fus d'abord fort alarmée lorsqu'on apporta les paquets de la Mere Prieure, & que dans l'un ni dans l'autre, il ne se trouva aucune lettre de vous pour moi. Imaginez-vous le chagrin que cela me fit; mais heureusement j'eus bientôt de quoi me consoler. De grace, souvenez-vous de m'accuser la réception de mes lettres; la plupart du temps vous ne répondez point à ce que je vous écris, & encore oubliez-vous de dater les vôtres.

N'est-ce pas une merveille que Paul (\*), avec

(\*) Il faut observer, pour l'intelligence de la Lettre, que, sous le nom de Joseph, la Sainte entend parler de la Mere Marie de S. Joseph, Prieure du Couvent de Séville; & que sous celui de Paul elle désigne le Pere Gratien lui-même. Elle déguisoit ainsi les noms pour donner le change à ceux qui auroient pu intercepter ses Lettres, parce qu'elle écrivoit dans un temps de trouble & de persécutions.

autant d'occupations qu'il en a, puisse conserver toute sa tranquillité, en traitant avec Joseph? J'en bénis Dieu de tout mon cœur. Dites-lui, je vous prie, mon Révérend Pere, qu'il prenne son parti de se contenter de sa maniere d'oraison; & qu'il ne s'embarrasse pas si son entendement reste sans action, quand c'est la volonté de Dieu de le favoriser d'une autre maniere. Vous lui direz aussi, s'il vous plaît, que je suis fort contente de ce qu'il m'écrit. Le grand principe dans ces matieres intérieures & spirituelles, c'est que l'oraison la mieux faite & la plus agréable à Dieu, est toujours celle qui laisse après elle de meilleurs effets. Je n'entends point parler des grands désirs; car quoique ce soit une bonne chose que les désirs, ils ne sont pas toujours tels que notre amour propre nous les présente. J'appelle de bons effets ceux qui s'annoncent par les œuvres; de sorte que l'ame fasse connoître le désir qu'elle a de la gloire de Dieu, par son attention à ne travailler que pour lui, à n'occuper sa mémoire & son entendement que de choses qui lui soient agréables, & à lui marquer de plus en plus l'amour qu'elle lui porte.

Oh! que c'est bien là la véritable oraison, & non pas ces goûts qui n'aboutissent qu'à notre propre satisfaction. Quand l'oraison n'a pas le caractère que je viens de dire, il reste souvent dans l'ame beaucoup de lâcheté, de vaines frayeurs, & même de l'aigreur contre ceux qui font peu de cas de nous. Pour moi, je ne désirerois point d'autre oraison que celle qui me feroit croître en vertu. Quand elle seroit accompagnée de grandes tentations, de sécheresse & de tribulations, je la regarderois comme la meilleure, parce qu'elle me rendroit plus humble, & par conséquent plus agréable à Dieu. Car il ne faut pas

croire que celui qui souffre, ne prie pas, lorsqu'il offre à Dieu ses souffrances. Souvent il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, pour s'exciter à l'oraison, & qui croit avoir beaucoup fait, s'il a tiré par force quelques larmes de ses yeux.

Pardonnez si je vous donne une commission aussi étendue pour Joseph. Je compte que l'amitié qu'il porte à Paul, vous engagera de vous en charger, supposez que vous approuviez mes idées; autrement ne lui en dites mot. Je dis seulement ce que je souhaiterois qui m'arrivât; & j'ajoute que ce sont deux grands articles que les bonnes œuvres & la bonne conscience. Je prie Dieu qu'il vous donne la paix & toute la sainteté que je vous désire; & je suis toujours avec une parfaite vénération, &c.

Ce 23 Octobre 1577.

### L E T T R E X X V I I I .

Au Révérend Pere GONZALE D'AVILA,  
Jésuite, l'un de ses Directeurs.

*La Sainte par obéissance lui explique de quelle maniere elle entend que les Supérieures doivent se livrer aux affaires temporelles.*

JESUS soit avec vous, MON RÉVÉREND PERE. La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire aujourd'hui, m'a plus mortifiée qu'aucune autre que j'aie reçue de vous depuis long-temps. Je ne suis pas assez humble pour souhaiter d'être regardée comme une Fille orgueilleuse, & vous ne devriez pas, ce me semble, faire briller votre humilité si fort à mes dépens. Si j'eusse suivi mon premier

mouvement, j'aurois déchiré votre lettre de bon cœur. Oui, je vous le répète, mon Révérend Pere, personne n'entend comme vous à me mortifier, & à me faire comprendre ce que je suis, puisqu'il vous semble que je me crois capable d'enseigner les autres. Dieu m'en préserve, ni que la pensée m'en vienne seulement; mais au bout du compte, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même, ou plutôt au désir que j'ai de vous voir en bonne santé. C'est mon foible, je l'avoue, & c'est la source de toutes les impertinences que je vous débite journellement. Si je vous aimois moins, je ne vous parlerois pas si librement & avec aussi peu de circonspection. Je vous dirai même que l'autre jour, après vous avoir quitté, il me vint un scrupule sur certains propos que je vous avois tenus; & je puis bien vous assurer que, sans celui que je me fais de vous désobéir, je ne répondrois point à votre lettre, tant j'ai de répugnance pour ce que vous exigez de moi. Dieu veuille recevoir ceci comme un effet de ma soumission.

Un de mes plus grands défauts, Mon Révérend Pere, c'est de juger les autres par moi-même, dans les matieres d'oraison: ainsi vous ne devez pas faire grand cas de ce que je vais vous dire. Dieu sans doute vous réserve des lumieres supérieures à celles qu'il communique à une femmelette telle que moi.

Quand je considere la grace qu'il me fait, de permettre que je me tienne continuellement en sa présence, & qu'en même temps je jette les yeux sur cette multitude d'affaires qui me passent nécessairement par les mains, je trouve qu'il n'y a point de persécutions, ni de travaux qui me détournent tant que ces affaires. Lorsqu'elles sont de nature

que l'expédition dépende de moi, il m'est arrivé (& c'est assez mon ordinaire) de me coucher à une & deux heures après minuit & quelquefois plus tard, pour m'en débarrasser, & mettre mon ame en état de donner toute son attention à l'objet divin, en la présence de qui elle a le bonheur d'être. Je fais que ces veilles ont considérablement altéré ma santé, & c'est ce qui me fait craindre que ce ne soit une tentation; cependant il me semble que mon ame en devient plus libre; & je me compare à quelqu'un qui, ayant dans la tête une grande affaire extrêmement essentielle pour lui, se dépêche d'expédier toutes les autres de moindre importance, pour n'en être plus détourné, & se livrer tout entier à celle qui lui importe le plus.

De-là vient que, tout ce que mes Religieuses peuvent faire, je suis charmée de m'en décharger sur elles, quoiqu'il y ait bien des choses qui, en quelque sorte, iroient mieux si je m'en mêlois. Dieu qui connoît mon motif, a la bonté de suppléer à mon défaut; & plus j'ai d'attention à me dégager des soins du siècle, plus je trouve que je fais de progrès dans l'oraison.

Cependant, quoique je voie cela très-clairement, mon attention ne se soutient pas toujours, & souvent il m'arrive de me laisser emporter par le torrent des affaires; mais je ne suis pas long-temps sans m'appercevoir du tort que cela me cause; je sens que je pourrois être plus attentive à m'en débarrasser, & que je m'en trouverois mieux.

Ceci ne doit pas s'entendre des affaires importantes que l'on ne peut éviter; & c'est en quoi je me trompe souvent moi-même. Je suis persuadée, mon Révérend Pere, que vos occupations sont de cette nature; & je pense que ce seroit mal fait de

vous



vous en décharger sur un autre ; mais, comme je vois que ces occupations altèrent votre santé, je souhaiterois que vous en eussiez moins. En vérité, je ne puis m'empêcher de louer Dieu, quand je considère l'ardeur avec laquelle vous vous portez aux affaires de votre maison. Je ne suis pas si simple, que je ne comprenne bien tout le prix de la grâce que le Seigneur vous a faite, en vous donnant un pareil talent, & le mérite qu'il y a à le bien employer, comme vous faites. Que vos Peres sont heureux ! franchement je leur porte envie, & je voudrois bien avoir un Supérieur tel que vous : mais puisque vous l'êtes de mon ame, au moins vous devriez bien prendre pour elle autant de peine que vous en prenez pour cette fontaine dont vous me parlez si agréablement. C'est une chose si nécessaire dans votre maison qu'une fontaine, que quelque temps que cela vous prenne, l'importance de l'objet doit, ce me semble, vous ôter tout scrupule.

Je n'ai rien de plus à vous dire, mon Révérend Pere. Je vous parle dans la sincérité de mon cœur, comme je parlerois à Dieu même. Je pense que tout ce que fait un Supérieur dans la vue de satisfaire aux devoirs de sa place, est si agréable à Dieu, qu'il lui donne en peu de temps & tout à la fois la même mesure de graces qu'il lui auroit donnée par succession de temps. Ce que je vous dis-là, je le fais par expérience, de même que tout ce que je viens de vous dire. Si je vous ai quelquefois parlé différemment, c'est sans y faire attention, & parce que j'ai regret de vous voir presque toujours accablé d'affaires ; mais quand j'y réfléchis davantage, je vois, comme je l'ai déjà dit, qu'il y a une grande différence à faire de vous à moi ; je tâcherai de me corriger, en ne mettant plus



au jour mes premières pensées, puisque mon ingénuité me coûte si cher. Il y auroit un moyen d'écartier de moi cette tentation; ce seroit de vous bien porter: je le souhaite de tout mon cœur, & je prie le Seigneur de me l'accorder. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

1778.

---

### L E T T R E   X X I X .

A Monseigneur Dom T U T O N I O D E  
BRAGANCE, Archevêque d'Eborá.

*Elle félicite ce Prélat sur sa Promotion; lui donne des  
conseils & l'encourage.*

**J**ESUS soit avec vous, MONSEIGNEUR. Il y a plus de deux mois que je reçus une lettre de Votre Grandeur, & j'aurois bien voulu y répondre sur le champ. Si j'ai différé de le faire jusqu'à présent, c'est que, pour me conformer à votre lettre, j'attendois de jour en jour le moment où je pourrois vous mander que le calme auroit succédé aux furieux orages qui depuis le mois d'Août nous agitent tous tant que nous sommes de Religieux & de Religieuses; mais ce calme est encore bien éloigné, puisque nos affaires vont toujours de mal en pis.

Je ne souhaiterois rien tant, Monseigneur, que de pouvoir m'entretenir avec vous de vive voix; car comment vous exprimer par écrit la satisfaction que m'a donnée la lettre que j'ai reçue de vous cette semaine, par la voie du Père Recteur? ce n'est pas que je n'eusse déjà appris de vos nouvelles (& même beaucoup plus clairement) il y a plus de trois

femaines, & que la chose ne m'eût encore été dite depuis d'une autre part. En vérité, je ne conçois pas comment vous avez pu vous imaginer que votre promotion demeureroit secrète. Plaise à la divine Majesté que ce soit pour sa plus grande gloire, & pour votre plus grand avancement dans la perfection. Je l'espère, Monseigneur, & croyez que les prieres que font pour vous en cette occasion tant de saintes ames, uniquement animées du désir de la gloire de Dieu, ne peuvent manquer d'être exaucées. Pour moi, quoique je ne sois qu'une pécheresse, je ne laisse pas de prier pour vous très-affiduellement; & nos Sœurs, vos humbles servantes, en font de même dans tous nos Monasteres, où je trouve chaque jour des ames, dont la haute piété me couvre de confusion. On diroit que Notre-Seigneur se plaît à les choisir, l'une ici, l'autre là, pour les faire venir dans nos maisons, des pays éloignés, où je ne fais qui a pu leur parler de nous.

Ainsi, Monseigneur, ayez bon courage, & ne doutez nullement que ce ne soit la volonté de Dieu. Croyez au contraire (comme je le crois moi-même très-fermement) que Dieu veut que vous mettiez présentement à exécution le désir que vous avez toujours eu de le servir. Vous n'avez été que trop long-temps sans emploi, & Notre-Seigneur a grand besoin de Pasteurs vertueux pour le soutien de son Eglise. En effet, de quoi serions-nous capables, nous autres pauvres Filles qui n'avons d'autres mérites que de désirer sincèrement sa gloire, s'il ne suffisoit quelqu'un pour nous soutenir? Nous vivons dans un siecle où la malice est montée à tel point, & où l'ambition est tellement autorisée par ceux-là même qui devroient la fouler aux pieds, qu'il semble que Notre-Seigneur veuille s'aider de ses

créatures, quoiqu'il soit bien assez puissant pour faire triompher la vertu sans ce secours ; & comme ceux qu'il avoit d'abord chargés de la défendre, l'abandonnent, il a soin de les remplacer par d'autres, dont le zele & la vigilance lui sont connus. Tâchez donc, Monseigneur, de répondre aux desseins de Dieu sur vous. J'espère qu'il vous donnera la force, la santé, & toutes les graces qui vous sont nécessaires pour réussir. Nos prieres ne vous manqueront pas. C'est tout le service que nous pouvons vous rendre. Nous prions incessamment le Seigneur qu'il vous donne des Coopérateurs embrasés du désir de procurer le salut des ames, & sur qui vous puissiez vous reposer. J'ai bien de la joie d'apprendre que les Peres Jésuites vous sont dévoués. Ce sont gens dont vous pourrez tirer de grands secours en toutes choses.

Au reste, Monseigneur, il n'est pas bien étonnant que dans ces commencemens vous ne puissiez pas avoir tout le recueillement que vous désireriez ; mais Dieu vous en récompensera au double par la suite. C'est ainsi qu'il a coutume d'en user avec ceux qui sont obligés de quitter la retraite pour s'occuper de son service. Je voudrois cependant que vous vous réservassiez quelques momens dans la journée, pour vous recueillir ; car c'est par le recueillement que nous avançons dans la vie spirituelle. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

16 Janvier  
1578.

L'indigne & très-soumise Servante  
THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E X X X.

Au très-Révérénd Pere PROVINCIAL DE  
LA COMPAGNIE DE JESUS, Province de  
Castille.

*La Sainte se lave du reproche que ce Pere lui avoit fait  
par une de ses Lettres, d'avoir voulu engager le Pere  
de Salazar, Jésuite, à quitter la Compagnie, pour  
prendre l'habit des Carmes Réformés.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous,  
MON RÉVÉREND PERE. J'ai été, je vous l'avoue,  
étrangement surprise de la lettre que le Pere Rec-  
teur m'a remise de la part de votre Révérence, où  
vous me reprochez d'avoir voulu persuader au Pere  
Gaspard de Salazar de quitter votre Compagnie,  
pour passer dans notre Ordre, & même de lui avoir  
fait entendre que telle étoit la volonté de Dieu,  
déclarée par une révélation.

Quant au premier point, Dieu fait, & l'on con-  
noitra par la suite, que, loin d'avoir conseillé ce  
changement, je ne l'ai jamais désiré; & même, à la  
premiere nouvelle que j'eus du dessein de ce Pere,  
(non pas qu'il m'en ait jamais rien écrit) j'en fus  
si émue & si fâchée, que ma santé, qui n'étoit  
déjà pas trop bonne, en fut fort altérée. Je crois  
aussi, vu le peu de temps qu'il y a que j'en suis  
instruite, que vous devez l'avoir su long-temps  
avant moi. Pour ce qui est de la révélation, je ne  
vous dirai point si ce Pere en a eu quelque'une, puis-  
qu'encore une fois, je n'ai point reçu de lettre de  
lui, & que je ne savois rien de son dessein; mais en

supposant que ce fût moi qui aurois eu cette révélation que vous appelez rêverie, je ne suis en vérité pas assez imprudente pour conseiller un changement de cette importance sur un pareil fondement. Je vous répons même que le Pere de Salazar n'en auroit jamais rien su. Je n'ai pas vécu jusqu'à présent, sans avoir appris l'estime & le crédit que l'on doit donner à ces sortes de choses; & je crois d'ailleurs ce Pere trop sensé pour s'y arrêter, s'il n'y avoit eu quelque chose de plus dans cette affaire.

Il faut, dites-vous, que les Supérieurs vérifient ce qui en est. Ce sera fort bien fait; & je pense que vous pouvez donner sur cela vos ordres à ce Pere; car il y a toute apparence qu'il ne fera rien sans votre permission, pour peu que vous lui fassiez connoître vos intentions.

Je ne disconviendrai jamais de la grande amitié que nous avons l'un pour l'autre, non plus que des obligations que je lui ai. Cependant il nous est arrivé d'être deux ans sans nous écrire; & je suis bien sûre que l'amitié a eu moins de part à tout ce qu'il a fait pour moi, que le zele dont il est animé pour le service de Dieu & celui de sa sainte Mere. Il est également vrai que notre amitié est fort ancienne; & l'on sait qu'il y a eu des temps où je me suis trouvée dans un plus grand besoin de secours que je ne le suis aujourd'hui, surtout lorsque notre Réforme n'avoit encore que deux Religieux. C'étoit alors qu'on auroit pu me supposer quelque intérêt à solliciter le changement du Pere de Salazar, & non pas aujourd'hui que nous avons, grâces à Dieu, plus de deux cents Religieux (si je ne me trompe) parmi lesquels il y a suffisamment de sujets capables de conduire de pauvres & simples Filles, telles que nous. Mais je

n'ai pensé dans aucun temps que la main de Dieu dût être plus raccourcie pour l'Ordre de sa sainte Mere, que pour les autres Ordres.

Quant à ce que vous dites, Mon Révérend Pere, que j'ai écrit des lettres pour faire répandre dans le public que je m'opposois à ce changement ; je prie Dieu, si j'ai jamais eu cette pensée, de ne me point écrire dans le livre de vie. Qu'on permette cette expression à mon ressentiment. Je n'en puis trouver de trop fortes pour vous faire entendre que je suis incapable d'en user autrement avec votre Compagnie, que comme quelqu'un qui lui est absolument dévoué, & qui donneroit volontiers sa vie pour l'obliger en tout ce qui pourroit s'accorder avec le service de Dieu. Ses secrets sont impénétrables ; mais il m'est témoin que je n'ai pas eu plus de part que je ne vous dis à l'affaire dont il s'agit ; & je voudrois bien n'y être pas plus mêlée par la suite. Au reste, qu'on me la mette sur mon compte tant qu'on voudra ; ce n'est pas la première fois que je souffre pour des fautes que je n'ai point commises ; mais je fais par expérience que, lorsque Dieu est content, tout est bientôt arrangé. Je ne croirai jamais que Notre-Seigneur Jesus, après s'être servi de sa Compagnie pour réparer & renouveler l'Ordre de sa sainte Mere, permette que cette même Compagnie s'éleve contre cet Ordre ; je ne dis pas pour un sujet aussi léger, mais même pour les sujets les plus importants ; & s'il le permettoit, je craindrois que ce que l'une des parties croiroit gagner d'un côté, elle ne le perdît de plusieurs autres. Nous sommes tous sujets d'un même Roi, quoiqu'attachés les uns au Fils, les autres à la Mere. Dieu veuille que nous ne pensions les uns & les autres qu'à suivre l'étendard de notre Roi, & à combattre



sous ses ordres, comme des soldats courageux. Tant que les Carmes s'acquitteront bien de leur devoir, il n'y a pas d'apparence que les Jésuites les abandonnent, du moins je ne le puis croire, quoique j'en aie été souvent menacée.

Je fais, Mon Révérend Pere, les bontés que vous avez toujours eues pour nous; & en revanche, je prie continuellement le Seigneur pour vous, toute indigne que je suis. Je vous supplie de vouloir bien en faire autant pour moi. Il y a six mois que les peines & les persécutions ne cessent de pleuvoir sur cette pauvre vieille; & cet événement-ci n'est pas en vérité un des moindres. Au reste, je vous donne ma parole que je ne dirai ni ne ferai jamais rien dire au Pere de Salazar qui tende à le confirmer dans son dessein, & qu'à cet égard, je me conduirai toujours comme je l'ai fait jusqu'à présent; c'est de quoi je vous prie d'être persuadé, ainsi que des vœux que je fais pour votre conservation, comme étant avec la plus parfaite vénération,

MON RÉVÉREND PERE,

DE VOTRE RÉVÉRENCE,

L'indigne & très-soumise Servante  
THÉRESE DE JESUS.

Et le 20 Février  
1578.





## L E T T R E X X X I.

A la Révêrende Mere MARIE DE SAINT  
JOSEPH.

*Maladie de la Sainte; sa tendresse pour ses Filles :  
défense de recevoir des Filles peu sensées : répugnance  
à en admettre de fort jeunes : avis au sujet de l'oraison,  
& divers autres sujets.*

JESUS soit toujours avec Votre Révérence, MA  
CHERE MERE, pour vous combler vous & vos Filles  
de ses plus précieux dons pendant ces saintes Fêtes  
de Pâque.

J'ai appris avec une vraie joie le bon état de  
votre santé. La mienne est comme à l'ordinaire,  
toujours assez mauvaise : mon bras cassé me fait  
sentir d'assez violentes douleurs, & j'ai de très-  
grands maux de tête : par-dessus tout cela, une  
extrême foiblesse, qui ne me permettra pas, Ma  
chere Fille, d'avoir l'innocent plaisir de vous entre-  
tenir aussi long-temps que je le désirerois, ni de  
donner à nos Sœurs des marques de mon amitié,  
dont je vous prie de vouloir bien les assurer de  
ma part, sur-tout la Mere de Saint François, à  
qui vous direz, s'il vous plaît, que nous prenons  
bien du plaisir à lire ses lettres qui sont charmantes :  
elle s'est bien formée, & elle a bien profité dans  
la charge de Prieure. Je ne fais pas encore quel  
remede on apportera à mon bras cassé : Dieu veuille  
que ce soit le plus convenable.

Que ne puis-je vous exprimer, ma chere Fille,  
quelle est ma tristesse de me voir si éloignée de

vous ! plaise à Dieu que notre éloignement ne soit pas de durée, & que bientôt nous nous rejoignons dans l'éternité. Le souvenir de cette bienheureuse éternité me console de toutes mes peines, de même que la pensée que tout passera bientôt.

Au reste, je vous dirai que je ne trouve rien de plus plaisant que le défaut que vous avez remarqué dans les sœurs du Pere N. C'est une maladie si incurable & tellement insupportable que d'avoir du travers ou du foible dans l'esprit, qu'il ne faut pas songer à les recevoir pour peu qu'elles en aient, quand même leurs dots suffiroient pour payer votre maison. Vous savez, Ma chere Mere, que nos Constitutions nous défendent de prendre des filles sans jugement. Si donc celles-ci n'ont du bon sens, qu'on ne les reçoive point.

L'autre Demoiselle qui n'a que treize ans, est trop jeune : quelle peine n'a-t-on point à élever des enfans de qui il faut beaucoup souffrir ! Je vous laisse cependant la liberté de faire sur cela ce qui vous paroîtra le plus convenable ; car je ne désire que votre bien & votre satisfaction.

Je vous dirai ici, Ma chere Mere, de peur de l'oublier, que je n'approuve nullement que nos Sœurs écrivent ce qui se passe dans leurs oraisons ; j'y trouve des dangers que je voudrois avoir le temps de vous expliquer, mais dangers très-considérables. Quand même il n'y en auroit point d'autres que la perte du temps, ce seroit toujours un obstacle à la parfaite liberté d'esprit à laquelle elles doivent aspirer ; mais il peut s'y glisser de l'illusion, & leur arriver de se figurer diverses choses. Je prierai donc le Pere Provincial, si je puis m'en souvenir, de défendre à toutes nos Sœurs d'écrire leurs oraisons : au cas que je l'oublie, ayez la bonté, Ma

chere Mere, de ne le permettre pas à celles qui sont sous votre conduite. Si les graces qu'elles reçoivent dans l'oraison sont de véritables graces de Dieu, elles ne s'effaceront jamais de leur mémoire; si elles s'en effacent, elles ne s'en doivent point foucier, persuadées qu'elles ne doivent pas être écrites.

A l'égard de leurs scrupules, elles peuvent, Ma chere Mere, s'adresser à vous lorsqu'elles en seront agitées. Je vous crois assez spirituelle & assez éclairée pour résoudre ces scrupules, & pour consoler celles qui vous demanderont conseil, pourvu qu'elles vous ouvrent leurs cœurs avec une entière confiance: Dieu est trop bon pour ne pas vous donner les lumieres dont vous avez besoin pour les conduire à lui.

Dieu veuille que vous puissiez lire cette lettre: on me presse si fort de la finir, & j'ai de si mauvais papier, que je crains que vous ne puissiez venir à bout de la déchiffrer. Comptez, Ma Révérende Mere, que je suis plus que je ne puis le dire, avec l'affection la plus ardente, toute à vous, &c.

28 Mars 1578.

## L E T T R E   X X X I I .

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*Prise d'habit de la sœur de ce Pere, souffrances & courage de la Sainte.*

JESUS soit toujours avec Votre Révérence, MON CHER PERE. J'appris hier avec une extrême joie l'arrivée de Madame votre Mere à Valladolid; & que la veille ou le jour même de Saint Ange, on

avoit donné l'habit à Mademoiselle votre sœur. Plaise à Dieu que ce soit pour sa gloire, & qu'il la rende une grande Sainte. La Mere Prieure de Médine du Champ m'écrit qu'elle eût été ravie de le lui donner, si elle eût souhaité de le prendre chez elle : ma pensée est qu'elle a mieux fait de n'y point aller, comme je vous l'ai marqué dans l'une de mes lettres.

Nos Sœurs de Valladolid sont désolées de ce que vous n'avez pas fait la cérémonie : je les ai flattées de l'espérance de vous voir bientôt ; ce voyage me paroît nécessaire & sans nulle difficulté.

J'oublois de vous dire, Mon Révérend Pere, que la femme est enfin venue remettre mon bras cassé : la Mere Prieure de Médine m'a fait un vrai plaisir de me l'envoyer ; il lui en a coûté bien de l'argent, & à moi bien du mal. Comme j'avois le poignet perdu à cause de la longueur du temps qu'il y a que je tombai, la douleur qu'elle m'a faite a été excessive : je me réjouissois néanmoins au milieu de mes maux, de pouvoir participer un peu aux extrêmes souffrances de Notre - Seigneur Jesus-Christ.

On prétend que je suis guérie, quoiqu'on ne puisse pas s'en assurer entièrement, à cause du tourment qu'une douleur si vive m'a fait souffrir : je remue la main, & je puis la lever jusqu'à ma tête. Il se passera néanmoins encore bien du temps avant que j'en aie un parfait usage. Si l'on avoit différé davantage à y remédier, je serois, dit-on, demeurée estropiée le reste de mes jours. Cela ne m'auroit donné nulle peine, si c'eût été la volonté de Dieu. Tout le monde couroit avec tant d'empressement au logis de mon frere pour voir cette femme & savoir de mes nouvelles, qu'il en étoit accablé.

J'ai tant souffert de toutes les façons depuis votre départ, que je ne puis l'exprimer. Le corps en est quelquefois abattu, & l'ame un peu affoiblie, lorsque les maux viennent sans interruption se succéder les uns aux autres; mais la volonté, si je ne me trompe, est toujours ferme, & ne se lasse point de souffrir pour l'amour de Dieu. Je le supplie d'être incessamment avec vous, & de vous combler d'autant de graces que vous en souhaitez, &c.

---

## L E T T R E   X X X I I I .

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH.

*Elle lui parle de sa niece ; approuve le travail manuel pour fournir aux besoins de la vie , & lui donne des instructions pour la réception des Sujets qui se présentent.*

JESUS soit avec Votre Révérence, MA CHERE FILLE. J'ai tant de plaisir à lire vos lettres, que je désire continuellement d'en recevoir. Je ne fais d'où cela vient; mais j'ai une tendresse particuliere pour votre maison, & pour toutes celles qui y demeurent. C'est peut-être parce que j'y ai beaucoup souffert. Je me porte assez bien présentement, Dieu merci, si ce n'est que je suis fort enrhumée; mais la fievre m'a quittée.

J'oublie toujours de garder les lettres où l'on me parle de Thérèse. Il n'y en a pas une où nos Sœurs ne me mandent qu'elles sont confuses de voir le progrès qu'elle fait dans la vertu, & son inclination pour les plus bas emplois de la maison. Elle leur dit qu'on ne doit pas l'estimer davantage, pour

être niece de la Fondatrice ; mais qu'au contraire on doit l'en estimer moins. Toutes nos Sœurs l'aiment beaucoup, & disent d'elle mille jolies choses. Je vous rapporte tout cela à vous, Ma Fille, & à mes Sœurs de Séville, parce que c'est chez vous qu'elle a puisé ces bons sentimens, & pour que vous en remerciez Dieu. J'apprends avec une grande satisfaction que vous ne l'oubliez pas dans vos prières. J'aime beaucoup son Pere assurément ; & malgré cela, croiriez-vous que je suis bien aise d'en être éloignée ? J'ai peine à me rendre raison à moi-même de cette situation d'esprit ; à moins que cela ne vienne de ce que les douceurs de la vie me sont à charge, par la crainte que j'ai de m'y trop attacher ; ce qui m'en fait éviter l'occasion. Cependant, quant à présent, & pour n'être pas ingrate des services qu'il nous a rendus, je voudrois être auprès de lui seulement jusqu'à ce qu'il eût arrangé certaines affaires pour lesquelles il attend mon retour.

J'ai été charmée d'apprendre que vous vous occupez à faire des bas, & que vous y gagnez quelque chose. Pourvu que vous vous aidiez, Dieu vous aidera. Quant à la question que vous me proposez, savoir si vous ferez bien de vendre les rentes qui vous sont dues, pour rembourser celles que vous devez, il n'est pas douteux que c'est toujours bien fait de se libérer.

Sur l'autre question, je réponds que, dans les circonstances où vous vous trouvez, c'est un coup bien hardi de recevoir une Sœur sans dot ; mais que cependant cela se peut faire pour l'amour de Dieu. Considérez, je vous prie, que vous n'en avez encore reçu aucune de cette façon ; & que si vous recevez celle qui se présente, Dieu vous assistera en vous en attirant d'autres, qui vous récompenseront



de ce que vous aurez fait pour lui. Je suis d'avis cependant que vous attendiez que notre Pere en soit si importuné qu'il se détermine à vous en parler, & que jusques-là vous n'en ouvriez pas la bouche. Mais ce que je vous recommande le plus, Ma chere Amie, c'est de ne jamais rien précipiter sur le choix de vos Religieuses, parce qu'il y va de la vie de bien discerner celles qui sont propres pour notre état. A l'égard de celle que propose le Pere Nicolas, je ne lui crois d'autre défaut que d'être un peu simple.

Je vous remercie aussi de votre eau de fleur d'orange, qui est arrivée bien conditionnée, & je suis obligée à la Sœur Jeanne de la Croix, du voile qu'elle m'a envoyé. Passe pour cette fois, mais je vous défends expressément à vous, Ma Fille, & à nos Sœurs de m'envoyer de vous-mêmes quoi que ce soit. Soyez assurées que, quand j'aurai besoin de quelque chose, je vous en avertirai, & que je m'adresserai à vous avec autant & plus de franchise qu'à celles sur qui je compte le plus, parce que je vous connois à toutes un bon cœur.

Mes complimens à toutes celles & à tous ceux que vous jugerez à propos, & demeurez avec Dieu. Je suis charmée que vous vous portiez bien toutes, & vous principalement, Ma chere Fille, car je crains sur-tout pour les Prieures, à cause du besoin que nous en avons. Dieu vous conserve, & croyez-moi bien tendrement,

MA RÉVÉRENDE MERE,

Votre Servante,  
THÉRESE DE JESUS.

Ce 7 Septembre  
1578.



## L E T T R E X X X I V .

A Monseigneur Dom ALVARO DE MENDOSA,  
Evêque de Palence.

*La Sainte le félicite du mariage de sa niece, le remercie de quelques aumônes, & lui donne des avis utiles à sa perfection.*

JESUS soit toujours avec vous, MONSIEIGNEUR! La nouvelle du mariage de Mademoiselle votre niece m'a fait tant de plaisir, que je ne l'aurois pas crue véritable, si vous-même ne m'aviez fait l'honneur de me la mander par votre dernière lettre, que j'ai reçue avec bien de la joie. Dieu soit loué de la consolation qu'il m'a donnée, en vous déchargeant de ce soin embarrassant d'une manière si avantageuse : car on m'apprend que cette alliance, toute considérable qu'elle est, vous a coûté très-peu. L'empressement où j'étois de voir Votre Grandeur dégagée d'une occupation si peu convenable, alloit, sur-tout depuis quelques jours, jusqu'à l'inquiétude & au chagrin. Ainsi je ne crois pas que rien au monde fût capable de me donner une joie plus sensible.

Pour l'âge du Cavalier, ce n'est point, ce me semble, une chose désavantageuse à Mademoiselle votre niece, que d'épouser un homme qui ne soit plus jeune. Les femmes sont ordinairement plus heureuses avec de tels maris ; & je ne doute pas qu'étant si aimable & si accomplie, elle ne soit infiniment aimée & chérie de son Epoux, quoique d'un âge si peu assorti. Plaise au Seigneur de les combler

combler l'un & l'autre de ses graces & de ses bénédictions.

La maladie de Madame votre sœur me touche vivement. Dieu veuille exaucer nos vœux, & ne permettre pas qu'elle soit aussi longue & aussi fâcheuse que les précédentes. Nous aurons toutes, Monseigneur, un soin particulier de redoubler nos prières pour sa conservation, & de solliciter le Tout-puissant de vous récompenser, selon sa magnificence infinie, de l'aumône que vous avez eu la charité de nous faire dans le temps d'une si pressante nécessité, que nous ne savions plus à qui avoir recours. Quoique notre pauvreté fût extrême, je n'en avois nulle inquiétude, ni nos Sœurs non plus, accoutumées que nous sommes à nous reposer sur les soins de la Providence: mais pour Dom François de Salcede, il s'en affligeoit de telle sorte, qu'il vint me trouver, il y a quelques jours, tout alarmé, pour me communiquer le dessein qu'il avoit d'écrire à Votre Grandeur, & de ne mettre dans sa lettre que ce peu de mots:

MONSEIGNEUR, nous n'avons point de pain.

J'empêchai l'exécution de ce projet, aimant mieux vous voir payer vos dettes, que si pour soulager notre pauvreté, elles augmentoient tant soit peu. Je me flatte cependant que celui qui vous a inspiré tant de bontés pour nous, vous en récompensera par quelques autres voies: je le conjure de vous conserver, & de me faire naître par sa providence quelques occasions de vous voir.

Je me réjouis, Monseigneur, d'apprendre que Votre Grandeur s'applique tout de bon à modérer son inclination un peu trop généreuse & trop libérale, & qu'elle évite avec soin les occasions qui contribuent si fort à l'entretenir; je souhaite que

cette modération soit persévérante, & que Dieu vous conserve plus que moi-même, qui suis avec mille respects, &c.

7 Septembre 1578.

## L E T T R E   X X X V .

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*La Sainte blâme la multiplicité des Réglemens dans les visites des Maisons Religieuses.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. Je ne doute pas que vous ne soyez persuadé qu'il est impossible de garder cette multitude de réglemens que le Pere Jean de Jesus a faits dans sa visite ! réglemens si durs & en si grand nombre, qu'il semble qu'il ait entrepris de composer des Constitutions nouvelles, toutes différentes des Constitutions que vous nous avez données. Je ne comprends pas les raisons de cette conduite, ni de quel esprit il a été poussé : mais je suis sûre que c'est précisément ce que nos Sœurs ont tant appréhendé, & qu'elles ne craignent encore aujourd'hui rien davantage, que de voir venir un Supérieur roide & sévère, qui leur impose un joug capable de les accabler, & de les faire succomber sous son poids.

Pitoyable aveuglement que les Visiteurs ne soient point contens de leurs visites, s'ils n'ont laissé quantité de réglemens nouveaux ! agir de cette manière c'est inutiliser une visite ; car, pour ne parler que de ce qui concerne les récréations, s'il est vrai que l'on ne doit point se récréer les jours qu'on communie, & que cependant les Prêtres disent tous les jours la sainte Messe, n'est-il pas visible

qu'ils n'auront jamais de récréations ? Que si l'on dispense ceux-ci de cette loi, est-il juste de la faire garder aux autres, qui étant plus jeunes ont aussi plus besoin de se réjouir.

Ce Pere m'a écrit que comme on n'a pas encore visité cette Maison, il a été contraint d'user de cette sévérité. Je veux croire que ce n'a pas été sans quelque sujet : cependant je suis si lasse d'avoir seulement lu cette multitude de réglemens qu'il a faits, que je ne fais ce que je deviendrois si j'étois obligée de les garder. Croyez-moi, Mon Pere, notre Regle ne s'accommode pas de personnes austeres ; elle l'est assez d'elle-même. Je suis sans variation, &c.

## LETTRE XXXVI.

Au Révérend Pere MARIAN, Carme  
Déchauffé.

*La Sainte y marque son zèle & celui de ses Filles pour la conversion des ames & pour la gloire de Dieu ; elle y traite aussi de quelques pratiques régulières des Religieux de son Ordre.*

**J**ESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. J'ai lu avec un vrai plaisir votre lettre & toutes celles qui l'accompagnoient : Dieu soit béni de tout.

Ma joie est sans égale lorsque j'apprends que Dieu a la bonté de se servir de quelques-unes de nous pour travailler au salut des ames, & pour empêcher qu'elles ne tombent dans le désordre. Quelque sensible cependant que soit cette joie, elle ne

m'exempte pas d'une très-grande peine, qui naît de ce que je ne puis rien contribuer à la gloire de mon Dieu. Car, que ne ferois-je point pour la procurer cette gloire ? Je voudrois marcher au milieu de mille périls & de mille morts, afin de partager les dépouilles que remporteront ceux qui s'y feront courageusement exposés, & qui auront combattu vaillamment. Ce n'est pas que comme très-imparfaite, je ne sois quelquefois bien aise de me voir ici en repos : mais cette lâcheté ne dure guere, parce qu'aussi-tôt que j'entends raconter les grands fruits que font à Paterne nos Sœurs de Séville, je me consume du désir de les imiter ; & la joie que je sens de ce que Dieu les a choisies pour un si haut ministère, s'augmente de telle sorte, qu'elle est inexplicable.

Je trouve au reste le plus plaisant du monde, que le Pere Jean de Jesus prétende que vous n'allez tous nus pieds, que parce que je le souhaite, moi qui m'y suis toujours tellement opposée, que je l'ai même défendu très-expressément au Pere Antoine de Jesus. Peut-être auroit-on fait une faute de suivre en cela mon conseil. Je désirois de voir entrer dans notre Ordre des gens de mérite & de distinction ; & de peur que l'austérité de la Regle ne les dégoûtât, je ne voulois pas qu'elle fût excessive. Il étoit cependant nécessaire qu'elle fût telle qu'elle est, pour vous distinguer des Peres mitigés. J'ai pu dire que vous sentiriez autant le froid à moitié déchauffés que déchauffés entièrement, quoique je ne me souviens pas de l'avoir dit ; mais je me souviens bien d'avoir fait peser, lorsqu'on agitoit cette matiere, que rien ne seroit plus mal, & n'étoit de plus mauvaise grace, qu'un Carne déchauffé bien monté. J'ajoutois aussi qu'on

ne devoit pas le souffrir sans une vraie nécessité, lorsqu'on est obligé de faire un long voyage. J'ai vu venir ici sur des mules de jeunes Religieux, qui ayant peu de chemin à faire pouvoient aisément venir à pied. Encore une fois, rien ne convient moins à des Carmes déchauffés, que de paroître à cheval & sur de belles selles. Pour la nudité des pieds, elle ne m'est même pas venue dans l'esprit : vous n'êtes que trop déchauffés. C'est pourquoi ayez la bonté, Mon Révérend Pere, d'en avertir le Pere Provincial, & de lui dire de ma part qu'il ne permette pas qu'on soit déchauffé autrement qu'on l'a toujours été.

Ce que j'ai fort à cœur, & ce dont je l'ai même prié, c'est que les Religieux soient mieux nourris. Je me souviens de ce que vous m'avez dit sur ce chapitre, & j'en ressens une très-grande peine. Hier elle étoit telle, que je fus contrainte de m'en aller devant Notre-Seigneur pour me consoler à ses pieds, & le prier instamment d'affermir par sa grace ce qu'il a fait en vous ; tant j'apprehende que cet excès de rigueur ne fasse périr de si heureux commencemens. J'espère cependant de la bonté de Dieu qu'il vous soutiendra, & qu'il remédiera à tout. Je ne puis vous dire la joie que j'ai que vous soyiez sur cela dans les mêmes sentimens que moi.

J'ai aussi prié le Pere Provincial de faire travailler les Religieux, quand même ce ne seroit qu'à faire des paniers de joncs, ou quelque chose de semblable ; & que ce soit à l'heure de la récréation, lorsqu'ils n'auroient point eu d'autre temps à employer au travail. Dans les Monasteres où l'on n'étudie pas, il faut nécessairement travailler ; car le travail est une occupation des plus importantes.



Je suis d'humeur à presser extraordinairement les gens de s'appliquer sans relâche à acquérir la perfection, comme vous pouvez l'avoir remarqué par ce qui se pratique chez les Carmélites ; mais j'ai de l'indulgence en ce qui concerne l'austérité corporelle : cela vient assurément de ce que je suis moi-même si peu pénitente.

Je rends grâces à Dieu, Mon Révérend Père, de ce qu'il vous donne tant de lumières sur des choses de cette importance. Qu'on est heureux de ne désirer dans tout ce qu'on fait, que son honneur & sa gloire ! Plaise à sa souveraine Majesté de nous faire la grâce de pouvoir pour cette gloire endurer mille & mille morts. Je suis avec bien du respect, &c.

12 Décembre 1578.

## L E T T R E   X X X V I I .

Aux Religieuses CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES  
du Monastere de Séville.

*La Sainte les félicite, les console & les encourage à l'occasion d'une violente persécution qui s'étoit élevée contre elles & contre la Réforme.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit avec vous, MES CHERES SŒURS ET MES CHERES FILLES. Je suis bien aise de vous dire que je ne vous ai jamais tant aimées que je vous aime présentement, & que vous n'eûtes jamais une si belle occasion de servir Notre-Seigneur que vous l'avez à présent, qu'il vous fait la grâce de vous associer pour quelque chose aux souffrances de sa Croix, & de vous faire



éprouver une partie de cet abandon général où il s'est trouvé lui-même sur le Calvaire. Heureux le jour où vous entrâtes à Séville, puisqu'un temps si favorable vous y étoit préparé ! Que je vous porte envie ! Rien n'est plus vrai, que le jour que j'appris tous ces changemens, (car on eut grand soin de me rapporter tout cela très-fidèlement) surtout lorsqu'on me dit qu'on vouloit vous chasser de votre maison, & quelques autres particularités dans ce goût-là, au lieu d'en être chagrine, j'en sentis au dedans de moi une joie inexprimable, de voir que sans vous faire traverser les mers, Notre-Seigneur vous faisoit découvrir des mines d'or qui alloient vous enrichir pour l'éternité, & dont vous pourriez aussi nous faire part à nous autres ; car je suis bien persuadée que Dieu, par sa miséricorde, vous fera surmonter toutes ces traverses, sans l'offenser en aucune manière. Ne vous affligez donc pas, si vous éprouvez en vous-mêmes un peu trop de sensibilité. Sans doute Dieu veut vous faire entendre par-là que vous présumiez trop de votre force dans le temps que vous désiriez tant de souffrir pour lui.

Courage, courage, Mes cheres Filles. Souvenez-vous que Dieu ne nous envoie jamais des peines au-delà de ce que nous pouvons en supporter, & qu'il habite avec ceux qui sont dans l'affliction. Si cela est certain, comme il n'est pas permis d'en douter, loin d'avoir rien à craindre, vous avez tout lieu d'espérer que Dieu, par sa miséricorde, fera connoître la vérité de toutes choses, & qu'avec le temps il dévoilera certaines manœuvres que le démon a tenues cachées jusqu'à présent, & qui me font plus de peine que ce que vous souffrez actuellement.

A l'oraison, mes cheres Sœurs, à l'oraison; c'est maintenant que doit éclater votre humilité & votre obéissance, en montrant l'exemple aux autres de la parfaite soumission à l'autorité de la nouvelle Supérieure qu'on vous a donnée, à commencer par l'ancienne Prieure. Oh le bon temps pour cueillir le fruit de la résolution que vous avez prise, en vous consacrant à Notre-Seigneur, de le servir en toute occasion! Considérez qu'il se plaît souvent à éprouver les ames, pour voir si les effets répondent aux promesses.

Tendez la main aux enfans de la Vierge qui sont vos Freres, pour les aider à se tirer avec honneur de l'affreuse persécution qu'ils endurent. Si vous les secourez, le bon Jesus vous secourra. Il semble dormir sur la mer au plus fort de la tempête; mais le moment viendra où il commandera aux vents de s'arrêter. Il veut que nous ayons recours à lui; & il nous aime tant qu'il va toujours cherchant ce qui peut nous procurer quelque avantage. Que son saint Nom soit à jamais béni. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

On ne cesse de prier Dieu pour vous dans toutes nos Maisons; ainsi j'espere que vous verrez bientôt la fin de vos peines. Tâchez donc de vous tenir joyeuses, & considérez que, tout bien examiné, ce qu'on peut souffrir pour un Dieu si bon & qui a tant souffert pour nous, est toujours bien peu de chose. Car enfin vous n'en êtes pas venues au point de verser votre sang pour lui; vous n'êtes pas non plus en Alger; vous êtes avec vos Sœurs. Laissez faire à votre Epoux; vous verrez bientôt la mer engloutir ceux qui nous font la guerre, comme il arriva au Roi Pharaon. Bientôt le Peuple de Dieu recouvrera sa liberté, & l'amour des souffrances

s'allumera de plus en plus dans vos cœurs, à la vue des grands avantages que vous aurez retirés de vos afflictions passées. Je suis bien tendrement, &c.

31 Janvier 1579.

## LETTRE XXXVIII.

A Madame AGNÈS NIETO.

*Lettre de condoléance sur l'emprisonnement de son Mari: la Sainte l'exhorte à la patience, à reconnoître les desseins de Dieu sur elle, & à penser à l'éternité.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous, MADAME, & vous donne la patience dont vous avez besoin pour soutenir courageusement l'affliction qu'il a plu au Seigneur de vous envoyer. Je la ressens cette affliction bien vivement, quelque persuadée que je sois que les malheurs & les disgrâces de cette vie sont des biens inestimables, dont Dieu favorise les personnes qu'il aime d'un amour de préférence; car c'est le moyen que la divine Sagesse a choisi pour les réveiller de leur assoupissement, pour leur faire mépriser les faux biens de ce monde, & pour qu'elles aspirent avec ardeur à ces vrais biens qui nous attendent dans la céleste Patrie.

Il s'est élevé cette année tant de tempêtes & tant de persécutions contre des personnes innocentes, que j'ai été d'abord sensiblement touchée de l'emprisonnement de Monsieur votre Mari. Mais ayant appris depuis, que son affaire est la même que celle

de Monsieur le Duc d'Albe, je m'en suis en quelque sorte consolée, dans la confiance qu'elle n'aura pas de mauvaises suites, & que bientôt il sera en liberté. Permettez-moi, Madame, de lui dire combien je l'honore, & de le prier de considérer souvent qu'il viendra un jour où il ne voudroit pas changer ses fers pour toutes les chaînes d'or qu'il y a dans le monde. Je prie Dieu de lui donner une santé parfaite, elle lui fera soutenir plus tranquillement l'ennui de sa captivité.

Comptez, s'il vous plaît, Madame, qu'on ne peut prendre plus de part que moi à tout ce qui vous regarde, & que je recevrai toujours le contrecoup de ce qui vous arrivera. J'ai un très-grand soin de vous recommander l'un & l'autre à Notre-Seigneur : quoique j'aie bien moins de compassion de vous, Madame, que de Monsieur votre Mari; persuadée que Dieu vous a donné une vertu à l'épreuve des plus durs événemens. Plaise à sa divine Majesté de vous conserver, & de vous combler d'autant de graces & de bénédictions que vous en souhaitez celle qui est avec bien de l'attachement,

*Le 4 Février*  
1579.

Votre indigne Servante  
THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E   X X X I X .

AU Révérend Pere JEAN DE JESUS ROCCA,  
Carme Déchauffé, à Pastrane.

*La Sainte lui marque la tranquillité dont elle jouit dans son Couvent, où elle est retenue comme prisonniere, & le regret qu'elle a de voir souffrir les autres à cause d'elle.*

QUE Jesus, Marie & Joseph soient dans l'ame de mon Pere JEAN DE JESUS. J'ai reçu la lettre de votre Révérence dans cette prison, où je me trouve extrêmement contente, en considérant que tout ce que je souffre est pour l'amour de Dieu & pour mon Ordre. Si quelque chose, Mon Pere, me fait de la peine, c'est de savoir que vos Révérences sont dans l'affliction par rapport à moi. Ne vous affligez donc point, Mon Fils, ni vous, ni les autres Religieux; car je puis bien dire comme un autre Saint Paul (quoiqu'il n'y ait nulle comparaison à faire de lui à moi pour la sainteté) que les prisons, les souffrances, les persécutions, les tourmens, les ignominies & les affronts sont pour moi des régals & des faveurs, quand c'est pour Jesus-Christ & pour mon Ordre que je les endure.

Jamais je ne me suis vue si dégagée de soins & d'embarras que je le suis présentement. C'est le propre de Dieu d'accorder son secours & sa protection à ceux qui vivent dans la peine & dans les fers. Je lui rends mille graces, & il est juste que vous lui en rendiez tous autant pour les faveurs qu'il

me fait dans cette prison. Ah ! mon cher Fils & mon cher Pere , y a-t-il une plus grande satisfaction , un plus grand plaisir , que de souffrir pour un si bon Maître ! Dans quel temps les Saints ont-ils été au comble de leur joie , si ce n'est quand ils ont souffert pour leur Sauveur & leur Dieu ! C'est-là le chemin le plus sûr pour arriver au Ciel , puisque la Croix doit faire un jour toute notre félicité. Ainsi , mon Pere , cherchons la Croix , soupignons après la Croix , embrassons les souffrances ; & malheur à nous & à notre Réforme , si jamais elles viennent à nous manquer.

Vous me marquez par votre lettre que Monseigneur le Nonce a défendu que l'on fondât dorénavant aucun Couvent de Réformés , & qu'il a même donné ordre , à la requiſition du Pere Général , qu'on détruisît ceux qui ont été fondés jusqu'à présent ; que ce Prélat est furieusement irrité contre moi ; qu'il me traite de femme inquiète , & qui ne demande qu'à courir. Vous ajoutez que tout le monde s'arme contre moi & contre mes enfans , & que ceux-ci sont obligés de se cacher dans les cavernes les plus inaccessibles des montagnes , ou dans les maisons les plus écartées , pour n'être point découverts & arrêtés. Voilà ce qui fait couler mes larmes ; voilà ce qui me fait saigner le cœur , de voir mes chers enfans en butte aux persécutions & aux travaux , & cela pour une péchereſſe , pour une mauvaise Religieuse telle que je suis. Mais si tout le monde les abandonne , Dieu ne les abandonnera pas : c'est de quoi je suis bien certaine. Il n'abandonnera pas ceux qui l'aiment tant.

Recommandez-nous , je vous prie , à Notre-Seigneur , & dites une Messe d'action de grâces à mon Pere S. Joseph. Ne m'écrivez point sans nouvel avis.

Je prie Dieu qu'il vous donne la perfection de votre état, & qu'il fasse de vous un grand Saint, & je demeure avec beaucoup de respect,

MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre très-humble Servante,

25 Mars 1579.

THÉRESE DE JESUS.

## LETTRE XL.

Au Révérend Père JERÔME GRATIEN.

*La Sainte lui parle des souffrances & des persécutions.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PÈRE. J'avois écrit la lettre qui est sous cette enveloppe, lorsqu'on m'a apporté toutes les vôtres. Comptez sûrement que nous n'avons pas manqué, vos Filles & moi, de prier Dieu de répandre sur vous dans ces saintes Fêtes de Pâque un fleuve de graces & de bénédictions.

Dieu soit loué de ce que nous pouvons espérer de voir finir bientôt cette longue & dure absence, durant laquelle la pauvre Angélique (\*) n'a reçu nulle consolation de la découverte de son intérieur. Comment donc ne désireroit-elle pas de s'entretenir avec Paul, sur-tout ayant eu à soutenir depuis son départ des travaux & des persécutions qui lui ont donné sans cesse une occupation bien triste & bien affligeante? Comme vous avez eu, mon Révérend

(\*) C'est Sainte Thérèse qui est ici désignée sous le nom d'Angélique, & le Père Gratién sous celui de Paul.



Pere , plus de part que personne à ces persécutions ; Dieu vous en a aussi récompensé plus promptement par le grand nombre de conversions qu'il a bien voulu que vous ayez faites.

J'ai néanmoins trouvé fort plaisant que vous vous foyez avisé , au sortir de tant de persécutions , d'en souhaiter de nouvelles. Au nom de Dieu , défaites-vous de ce désir ; & laissez-nous goûter , au moins pendant quelques jours , la douceur du repos qu'une si violente tempête nous a ravi tant de temps , puisqu'enfin ce n'est pas vous seul qui devez souffrir , mais que bien d'autres doivent partager vos croix & vos souffrances. J'en connois cependant parfaitement le prix ; je suis même très-persuadée que c'est un pain si délicieux , que quiconque en aura mangé une fois de bon cœur , sera convaincu qu'il n'y a point de nourriture plus solide , ni qui donne tant de force à l'ame. Mais , comme j'ignore si ces persécutions ne doivent point s'étendre sur d'autres personnes que sur celles qui les souhaitent , je n'oserois tout-à-fait les désirer : je veux dire que je trouve une différence infinie entre souffrir moi seule , & voir souffrir mon prochain. C'est une question , mon Pere , qu'il faudra , s'il vous plaît , que vous décidiez la première fois que j'aurai l'honneur de vous entretenir. En attendant , je prie Dieu de nous faire la grace de le servir fidèlement par toutes les voies par lesquelles il lui plaira de nous conduire , & de vous conserver un grand nombre d'années , vous faisant croître tous les jours en graces & en sainteté.

Je prie Dieu , mon Révérend Pere , de vous accompagner incessamment , & que le soin que vous avez de prier pour le salut de tant d'ames dont vous êtes chargé , ne vous fasse pas oublier de lui

recommander les besoins de la mienne, dont vous devez aussi lui rendre compte. Je suis très-respectueusement,

14 Avril 1579.

Votre indigne Servante & Fille,  
THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E X L I.

A la Révérende Mere MARIE BAPTISTE, sa Niece, Prieure du Monastere de Valladolid.

*Elle lui marque qu'elle craint de recevoir des filles riches; que l'honneur qu'on lui fait par-tout lui est insupportable, & lui donne ensuite quelques avis de perfection.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MA CHERE MERE. Quelqu'envie que j'aie de dépêcher promptement le Courier, parce qu'il est temps d'entendre la Messe, il ne laissera pas d'être assez tard quand il partira; car je me suis un peu arrêtée avec le Pere Nicolas qui vient d'arriver, & dont la venue me cause bien de la joie. J'ai envoyé votre lettre au Révérend Pere Vicaire, à qui j'ai aussi écrit pour lui faire savoir les raisons qu'on a eues de ne recevoir pas la Sœur N. Je lui représente en même temps celles qui peuvent l'obliger à donner permission de faire prendre l'habit à votre illustre Postulante. Je vous dirai cependant, ma chere Fille, que, quelque avantageux que soit le portrait qu'on m'en fait, & quelque sujet qu'on ait de croire que Dieu l'appelle à notre saint Ordre, je ne puis m'empêcher de craindre beaucoup à cause de ses grands biens. Le croiriez-vous? j'ai toujours appréhendé

de donner l'habit à des filles riches & opulentes. Plaie à Dieu que celle-ci le serve fidèlement. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés, & dites-lui, s'il vous plaît, que je me réjouis de ce que je la verrai bientôt.

La maladie de Madame de Mendosa me touche sensiblement; je prie Dieu de lui rendre la santé: son absence me fait sentir le tendre attachement que j'ai pour sa personne, & combien je l'honore.

Je ne fais si vous avez appris que le jour de la Fête-Dieu le Pere-Vicaire m'envoya un ordre exprès de me rendre incessamment chez vous, sous peine de désobéissance. Je partirai donc avec l'aide de Dieu, un jour ou deux après la Fête de Saint Jean.

Avertissez, s'il vous plaît, la Mere Prieure de Médine de ne me recevoir pas avec tant d'appareils & de magnificence: c'est, au lieu de me faire plaisir, m'affliger sensiblement, & me donner une peine extrême, dont j'ai le cœur si saisi, que tout ce que je puis faire, c'est de me confondre & de m'anéantir intérieurement de ce qu'on me rend un honneur que je mérite si peu. Plus cet honneur est grand, plus j'en suis touchée vivement. Si donc on veut me mortifier au dernier point, on n'a qu'à me recevoir avec toutes ces cérémonies, qui me font mille fois plus insupportables que je ne puis l'exprimer. Ainsi je vous demande en grace, ma chere Fille, de me recevoir chez vous bonnement & sans façon.

L'ardeur que vous avez, ma chere Fille, pour tout ce que vous voulez, ne vous permet pas d'apercevoir aucun obstacle dans vos entreprises, & vous donne assez d'adresse pour vaincre tout ce qui s'oppose à vos desseins, & pour venir à bout de tout. C'est un défaut dont vous devez vous corriger,

corriger, & que je prie Dieu de vouloir bien vous pardonner. Demandez-lui, ma chere Fille, que mon séjour auprès de vous vous soit utile, & qu'il serve à vous rendre moins attachée à ce que vous voulez : je n'oserois presque m'en flatter, quoique je ne doute nullement du pouvoir infini de celui à qui rien ne résiste. Plaise à sa bonté de vous rendre une aussi grande Sainte que je désire que vous le foyez. Je suis, ma Révérende Mere, toute à vous.

21 Juin 1579.

THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E X L I I.

A DOM LAURENT DE CEPEDE, son Frere.

*Elle lui parle d'une visite ennuyeuse, & lui donne quelques avis spirituels.*

**L**A grace de Jesus-Christ soit avec vous, MON CHER FRERE. Je vous avoue que ce parent qui m'est venu voir, m'a bien ennuyée; mais qu'y faire? Il faut passer ainsi la vie. Nous ne sommes pas tout-à-fait à l'abri de ces bienséances, nous autres qui faisons profession de vivre séparées du monde. Croiriez-vous que, dans tout le temps qu'il y a que je suis ici, je n'ai pas encore pu trouver celui de parler à nos Sœurs, je veux dire à chacune en particulier, quoiqu'il y en ait plusieurs qui désirent beaucoup de s'entretenir avec moi? Il n'y a pas eu moyen. Cependant je partirai, s'il plaît à Dieu, jeudi prochain sans faute, & je laisserai un petit mot d'écrit pour vous, afin que celui qui a coutume d'apporter l'argent, porte aussi ma lettre; il n'en coûtera pas davantage.

Je crois que le mieux que vous puissiez faire, est d'éviter la rencontre des personnes dont vous me parlez. Il vaut mieux que votre mélancolie (car ce n'est que cela) s'exhale de cette façon que d'une autre, qui seroit sujette à de plus grands inconveniens.

Je ne m'étonne point de l'ennui qui vous accable; mais ce qui m'étonne, c'est qu'ayant un si grand désir de servir Dieu, une croix si légère vous semble néanmoins si pesante. Vous m'allez dire que si vous souhaitez d'en être délivré, ce n'est que pour servir Dieu davantage. Ah! mon cher Frere, que nous nous connoissons peu nous-mêmes, & que nous mêlons d'amour propre en toutes choses! Ne vous étonnez pas de ce que vous aimez à changer de croix. C'est l'âge qui vous porte à cela; & ne pensez pas, malgré cette imperfection, que tout le monde soit aussi exact que vous à remplir ses devoirs. Il faut remercier Dieu de ce que vous n'avez pas de plus grands défauts.

Je suis de tout mon cœur, &c.

29 Juillet 1779.

## L E T T R E   X L I I I .

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*La Sainte lui marque le besoin qu'elle a de lui dans ses inquiétudes, le prie de se ménager pour Dieu, & lui témoigne sa joie du bon état des affaires de l'Ordre.*

**L**A grace du Saint-Esprit accompagne incessamment votre Révérence, MON PERE. Angélique ne revient point du soupçon qu'elle a conçu: ainsi

ses inquiétudes n'ont point cessé. Comme elle est naturellement foible, qu'elle souffre beaucoup, qu'elle n'a nul soulagement dans ses maux, & qu'elle ne désire pas même d'en avoir, je ne suis pas étonnée qu'elle succombe quelquefois sous le poids de tant d'afflictions, sur-tout lorsqu'elle s'apperçoit qu'on reconnoît mal son amitié. C'est pourquoy, ayez, s'il vous plaît, la bonté de dire à Paul de n'être plus si négligent, & de se souvenir que le vrai zele n'est ni paresseux ni endormi.

J'ai bien de la douleur, mon Révérend Pere, de votre indisposition & de la foiblesse de tête que vous sentez. Sûrement, elle ne vient que d'une trop grande application d'esprit. Ainsi je vous conjure, au nom de Dieu, de modérer un peu votre travail: si vous ne le faites à présent, vous verrez dans la suite votre mal tellement augmenté, qu'il sera sans remede. Possédez-vous donc, je vous supplie, un peu davantage; & tâchez de vous rendre maître de vous-même, pour ne pas faire toujours tout ce que vous souhaiteriez. Que l'exemple de tant de gens devenus par leur faute incapables d'application, vous fasse prendre garde à ne vous réduire pas à un pareil état: vous savez que votre santé est utile à la gloire de Dieu, & le besoin que nous avons que vous ne tombiez pas malade.

Je rends mille graces à Dieu de ce que les affaires de notre Ordre sont en si bon état, qu'on les peut compter terminées, mais terminées si avantageusement, que personne ne pourra douter que ce ne soit un effet de la bonté infinie de Dieu. Laisant le capital, je me réjouis en particulier de ce que vous goûterez avec plaisir le fruit délicieux de tant de travaux que vous avez effuyés si généreusement; & lorsque cette horrible tempête



aura cessé de nous agiter, vous verrez avec une extrême joie les avantages qui en reviendront à tout l'Ordre, non-seulement à présent, mais aussi dans la suite des temps.

Vous ne croiriez jamais, mon Révérend Pere, les soins & les inquiétudes que nous cause à présent la maison que nous avons achetée. Avouons donc qu'on a grand tort de se fier aux enfans des hommes; car celui dont je parle, nous avoit prié lui-même d'acheter sa maison; & il est en si grande réputation d'homme d'honneur & de probité, que tout le monde, de concert, disoit que sa parole toute seule valoit un contrat. Cependant, après nous l'avoir donnée solennellement, après avoir amené un Notaire qu'il avoit choisi, devant qui il signa le contrat, en présence de témoins & avec toutes les formalités requises; après, dis-je, tout cela, il s'en dédit aujourd'hui. Toute la ville en est dans le dernier étonnement; on publie que ce sont ses amis qui l'ont fait changer de résolution pour certaines raisons qui les regardent eux & leurs proches, raisons plus puissantes sur son esprit, que la fidélité inviolable qu'il devoit à sa parole.

Son frere qui avoit sollicité charitablement la conclusion de cette affaire par amitié pour nous, en est inconsolable: pour moi, ce qui m'afflige le plus, c'est encore une fois que nous ne trouverons pas dans tout Salamanque une maison pareille à celle-là. Notre consolation, après tant de peines effuyées, est d'avoir recours à celui qui peut nous tirer de ce grand embarras. Je ne vous en dirai pas davantage, car il est trois heures du matin. On ne peut être avec plus de vérité,

Votre indigne Servante & Fille,  
THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E X L I V .

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*Son estime pour ce Pere; danger des longs & fréquens entretiens des Religieuses avec les hommes même les plus saints.*

LA grace du Saint-Esprit accompagne sans cesse Votre Révérence, MON PERE. Il y a fort peu que j'eus l'honneur de vous écrire une fort grande lettre par le Courrier de Toledé : celle-ci sera succinte, parce qu'il est tard, & que le beau-frere de Monsieur Ruis qui veut bien s'en charger, part demain dès le point du jour. Je mourois d'envie qu'il m'apportât de vos lettres; & je ne me suis consolée d'en être privée que par les bonnes nouvelles qu'il m'a données de votre santé, & de vos prédications dont on dit des merveilles. Il m'a récité presque entièrement votre Sermon de Saint Eugene, qui m'a charmée. Que celui qui est la source de tout ce qu'il y a de bon dans les hommes, en soit loué à jamais. C'est une grande grace que Dieu nous fait de vouloir bien se servir de nous pour le salut des ames.

J'oublois de vous dire, mon Révérend Pere, que la Sœur N. se porte bien, & que les autres sont fort en paix & fort contentes, depuis que j'ai défendu que nulle ne se confesât, ni ne parlât au Confesseur que vous savez. Je lui fais en tout le reste mille honnêtetés, & je l'entretiens souvent; il nous a même prêché aujourd'hui d'une maniere très-édifiante, & son Sermon étoit très-bon; car il n'a point de malice, & je suis sûre qu'il est incapable de vouloir faire tort à personne.

D d iij

Je ne laisse pas d'être persuadée qu'il est avantageux aux Carmélites d'avoir peu de commerce avec les hommes, quand même ce seroit avec Paul, ou avec de vrais Saints, parce que Dieu les instruira lui-même. Les longues & les fréquentes conversations, quelque spirituelles qu'elles soient, ne sont pas d'ordinaire d'une fort grande utilité, à moins que ce ne soit en chaire : souvent, loin de profiter, elles font perdre l'estime qu'on doit avoir des personnes les plus vertueuses & les plus dignes d'être estimées.

La Mere Prieure & toutes nos Sœurs se recommandent à vos saintes prieres, & moi aux prieres aussi du Pere Recteur. La nuit s'avance fort. Je finis donc par vous assurer que j'aurois bien du plaisir d'entendre les Sermons que vous ferez à Noël. Plaise à Dieu de vous combler d'autant de graces & de bénédictions que vous en souhaite

Votre indigne Servante & Fille ;  
THERESE DE JESUS.

6 Décembre 1579.



## L E T T R E X L V.

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT  
JOSEPH.

*La Sainte exige d'elle qu'elle quitte la serge pour porter le linge; l'encourage à remplir sans dégoût ses fonctions de Prieure; se plaint d'une Religieuse qui lui écrivoit d'un style affecté, & excite cette Mere, par la considération de la disgrâce de la Maison de Malagon, à redoubler son attention sur sa Communauté.*

LA grace du Saint-Esprit soit avec votre Révérence, MA CHERE FILLE. Aujourd'hui, veille de la Présentation de Notre-Seigneur, j'ai reçu vos lettres & celles de nos Sœurs, qui m'ont fait grand plaisir. Je ne fais comment cela se fait; mais vous avez beau me donner du chagrin, je ne puis m'empêcher de vous aimer toujours bien tendrement, & j'oublie dans le moment tout ce que vous m'avez fait; je sens même que ma tendresse pour votre maison est augmentée à proportion de l'accroissement de mérite qu'elle a reçu dans la persécution dont elle a été affligée. Dieu soit béni de ce qu'il conduit tout à une si heureuse fin.

Je me doute que votre santé est un peu meilleure, puisque vos Filles n'ont pas le ton si plaintif qu'à l'ordinaire. Mais quant à la tunique que vous désirez de garder tout l'été, si vous voulez me faire plaisir, vous la quitterez aussi-tôt la présente reçue, quelque peine que cela puisse vous faire. Toutes vos Filles savent que c'est pour vous une nécessité; ainsi vous ne devez pas craindre qu'elles en soient

mal édifiées, & de plus vous ferez une chose agréable à Dieu en m'obéissant; n'y manquez donc pas. Je fais par expérience le chaud qu'il fait dans le pays où vous êtes, & je trouve qu'il vaut beaucoup mieux que les Religieuses soient en état de suivre les exercices de la Communauté, que si elles étoient obligées de s'en abstenir pour cause de maladie. Ce que j'en dis est pour toutes celles qui se trouveront dans le même cas que vous.

Je remercie Dieu du bon succès de l'élection. On dit que, lorsqu'elle se fait de cette façon, le Saint-Esprit y préside toujours. Réjouissez-vous des occasions de souffrir que vous allez avoir, & ne donnez pas lieu au démon de troubler la paix de votre ame, en vous inspirant du dégoût pour votre charge. Je vous trouve charmante en vérité de me mander, comme vous le faites, que vous seriez bien aise d'apprendre que je prie Dieu pour vous, tandis que je ne fais autre chose depuis un an, & qu'on en fait autant à ma sollicitation dans toutes nos maisons! c'est peut-être à nos prières que vous êtes tevable de tout le bien qui vous est arrivé. Dieu veuille vous en faire encore davantage par la suite.

Je regarderois comme un grand bonheur, si dans mon voyage à Villeneuve le chemin étoit de passer par chez vous, pour avoir le plaisir de vous voir, & de vous bien quereller, ou pour mieux dire, de m'entretenir avec vous. A présent que vous avez passé par le creuset des souffrances, vous devez être une personne accomplie.

C'a été pour moi une grande satisfaction, de voir par les lettres de nos Sœurs, l'attachement qu'elles ont pour vous; vous le méritez bien assurément; mais tout de bon la vôtre m'a donné une

récréation parfaite, & j'en avois grand besoin, pour dissiper le dégoût que m'a donné celle de la Sœur S. François. Ah, que cette lettre annonce peu d'humilité & d'obéissance ! De grace, Ma chere Mere, prenez soin de son avancement dans la vertu ; car je trouvé qu'elle s'est un peu gâtée à Paterne. Recommandez-lui de ne point tant donner dans l'exagération. On croit ne point mentir avec tous ces détours ; mais en vérité ce style est bien opposé à la perfection religieuse, qui ne permet pas qu'on s'exprime autrement qu'avec franchise & clarté. C'est exposer les Supérieurs à faire mille bévues. Je vous serois obligée de vouloir bien lui dire cela de ma part, pour toute réponse à sa lettre, & que je ne serai contente d'elle, que quand elle se sera corrigée de ce défaut. Mais je souhaite bien plus encore, qu'elle contente le Seigneur, car pour moi c'est peu de chose.

Que n'ai-je le loisir, Ma Fille, & la tête assez forte, pour m'étendre dans cette lettre sur les choses qui se sont passées ici, afin de vous instruire par cet exemple, & vous porter à demander pardon à Dieu, de ne m'avoir pas donné avis de ce qui est arrivé chez vous ; car j'ai su que tout s'est passé en votre présence ! Il y en a quelques-unes que la bonne intention peut excuser ; mais toutes ne sont pas dans ce cas-là. Que cela vous serve de leçon, Ma chere Mere ; & puisque vous êtes si amie des Regles, tenez-vous-y toujours attachée, si vous ne voulez, en gagnant bien peu de chose avec le monde, perdre tout avec Dieu.

Le Confesseur ordinaire n'a point confessé les Sœurs depuis que je suis arrivée, & je ne crois pas même qu'il les confesse davantage. C'est une complaisance qu'il a fallu avoir pour le peuple, que

j'ai trouvé terriblement animé. Cependant, c'est un homme fort propre pour cet emploi, & c'est dommage qu'il ait affaire à des gens si peu raisonnables. Dieu veuille pardonner à quiconque est la cause que cette maison en est privée. Il y auroit fait beaucoup de bien, & s'y feroit lui-même avancé dans la vertu. Il vient me voir quelquefois, & il est le premier à approuver le parti que j'ai pris à son égard. Je lui ai toujours fait politesse, & je crois qu'il ne conviendrait pas d'en user autrement avec lui. Je suis sur-tout charmée de sa franchise. Il faut avouer, que la trop grande jeunesse, & le défaut d'expérience, sont quelquefois bien nuisibles. O, Ma chere Mere, que le monde est plein de malice, & qu'il se plaît à empoisonner toutes choses! Si nous ne profitons pas, vous & moi, de l'expérience que nous avons du passé, & si nous ne prenons garde à nous, tout ira de mal en pis. Pour l'amour de Dieu, puisque vous avez si bonne part dans cette expérience, rendez-vous vieille avant le temps, en redoublant votre attention sur tout ce qui est confié à vos soins, & je ferai la même chose de mon côté.

J'ai été étonnée que vous ne m'ayez point envoyé de Chançons spirituelles; car à coup sûr, il y en a eu beaucoup de faites à l'occasion de votre élection. Je ne demande pas mieux qu'on se réjouisse dans votre maison, pourvu que ce soit avec modération; & s'il m'est arrivé d'y trouver à redire, vous savez que ç'a été pour des considérations particulières. C'est à ma chere Gabrielle qu'il faut s'en prendre. Faites-lui, je vous prie, mille amitiés de ma part. J'aurois bien voulu pouvoir lui écrire.

Je suis en vérité confuse des obligations que nous avons au bon Prieur des Grottes, faites-lui passer



les assurances de mon respect & de ma reconnoissance. Recommandez-moi aux prieres de toutes vos Filles, & ne m'oubliez pas dans les vôtres; car je suis bien vieille & bien cassée. Le Pere Prieur ne fait pas un grand effort de m'aimer, il me rend seulement ce qu'il me doit. Dieu le conserve; nous possédons en sa personne un si grand trésor, que nous sommes intéressées à prier Dieu pour sa conservation. Dieu veuille aussi vous conserver, & demeurer toujours avec vous.

Je suis bien tendrement, &c.

1 Février 1580.

## LETTRE XLVI.

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH.

*Sa douleur de la maladie d'un saint Prieur des Chartreux de Séville. Elle lui donne des conseils sur le temporel de sa Communauté.*

JESUS soit toujours avec Votre Révérence, MA CHERE MERE. Aujourd'hui 8 Février, j'ai reçu votre lettre du 21 de Janvier. Elle m'apprend le danger de mort où est mon saint Prieur des Grottes: j'en suis sensiblement affligée, & même beaucoup plus que je ne l'aurois été si son grand âge, ou une maladie ordinaire l'eût conduit au tombeau: mais de le perdre par une bévue aussi funeste qu'est celle que vous me marquez, c'est ce qui me désole. Je condamne en ceci ma simplicité; car, selon les lumieres de la foi, il sera d'autant plus heureux qu'il souffrira davantage. Malgré cette persuasion, je ne puis m'empêcher de regretter infiniment que.



nous ayons un Saint de moins sur la terre , tandis que les pécheurs qui ne cessent point d'offenser Dieu, s'y multiplient , & y vivent fort long-temps. Plaise à Dieu de le mettre dans l'état le plus avantageux à son salut : c'est la grace que nous devons toutes lui demander pour notre saint Prieur , puisque c'est par cet endroit-là que nous pouvons lui marquer notre reconnoissance de tant de bienfaits dont nous lui sommes redevables. Oublions donc nos intérêts, & tout ce que nous perdons en sa personne, pour ne penser qu'à ses intérêts particuliers. Nous aurons dans ce Monastere tout le soin qu'on peut avoir de prier Dieu pour lui ; mon inquiétude, c'est qu'il fera mal aisé de me faire savoir de ses nouvelles à la Rode , ou à Villeneuve qui en est proche ; je crois cependant qu'il ne peut, sans miracle, revenir de cette extrémité.

Pour ce qui est , ma chere Fille , du reproche que vous me faites que nos Sœurs de ces quartiers-ci vous ont oubliées , & qu'elles ont pris bien peu de part à vos souffrances , soyez persuadées qu'elles les ont ressenties avec toute la vivacité imaginable , & qu'elles n'ont point cessé de prier Dieu pour vous avec bien de l'ardeur. Si donc elles ne vous ont point écrit pour vous en assurer , c'est que ne pouvant vous rendre aucun service , ce n'auroit été que des lettres de complimens & de pure civilité , qui doivent être peu en usage parmi nous : outre que leur ayant dit que la tempête étoit apaisée , & que Dieu avoit remédié à tout , il ne leur restoit qu'à lui en rendre grâces , & à se réjouir comme elles ont fait , des bontés de Dieu pour vous & pour votre Communauté. Je vous rendrai encore , ma chere Mere , ce témoignage en leur faveur , qu'elles ont fait tant de vœux & de prieres pour obtenir du

Ciel les secours dont vous aviez besoin, que j'étois ravie de voir en elles ce renouvellement de ferveur, qui m'a fait augurer qu'elles serviront le Seigneur avec encore plus de zele & de courage.

La maladie de la nouvelle Sous-Prieure me chagrine beaucoup : je souhaitois qu'elle remplît cette place, étant aussi saine qu'elle l'étoit ; je me flattois même que ce seroit un grand soulagement pour votre Révérence, d'avoir une Sous-Prieure qui eût de la santé, & qui pût suppléer à ce que vous ne pourriez pas faire. J'espère cependant qu'elle s'acquittera bien de cette charge. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés : sur-tout ne manquez pas, s'il vous plait, de la faire honorer & respecter de la Communauté, & de punir sévèrement celles des Sœurs qui, en votre absence, ne lui obéiroient pas comme à vous-même ; par ce moyen, vous lui donnerez l'autorité qui lui convient, & sans laquelle elle ne pourroit gouverner.

J'ai aussi écrit au Pere Prieur des Carmes, pour le prier de ne point penser à vous acheter une maison, que vous-même ne l'ayez vue & considérée auparavant. Monseigneur votre Archevêque ne peut pas vous refuser la permission de vous rendre sur les lieux pour en juger par vous-même, & pour reconnoître si elle vous convient ou non ; sur-tout si vous le faites souvenir de ce que j'ai souffert en pareille occasion, & si vous lui représentez très-respectueusement que les Carmes ne comprennent rien à ce qui regarde les Carmélites. Il ne faut pas cependant rien précipiter ; car toutes choses demandent du temps, selon l'ancien proverbe qui dit que, quiconque ne prévoit point l'avenir, trouve un grand sujet de mécompte.

Considérez souvent, ma chere Fille, de combien

d'artifices le démon s'est servi pour renverser notre Monastere , combien de peines & de fatigues nous avons effuyées pour le soutenir. Ne nous engageons donc plus dans ses pieges , en lui donnant , par quelques changemens mal concertés , sujet de nous troubler de nouveau : ainsi , ne faites rien sans un mûr examen , & sans prendre de bons conseils. Je ne me fierois cependant pas au Prieur des Carmes ; il n'entend rien aux affaires. Croyez , ma chere Fille , que personne ne passionne tant que moi , votre repos , votre satisfaction , & que vous soyez bien logées : n'oubliez donc pas qu'il vous fera plus avantageux que la maison ait une belle vue , que d'être située dans un beau quartier , & qu'il faut tâcher qu'elle ait un grand jardin.

Les Religieuses Déchaussées de Saint François à Valladolid s'imaginèrent faire merveilles de quitter leur ancienne maison pour en acheter une proche de la Coutellerie : elles en sont à l'heure qu'il est inconsolables , réduites comme dans une étroite prison , à ne pouvoir ni se remuer , ni faire le moindre bruit sans être entendues des voisins ; ce qui les désole , par dessus cela , elles sont fort endettées.

Comme donc je vous aime très-tendrement , & même beaucoup plus que vous ne pouvez penser , je désire avec ardeur que vous réussissiez dans tout ce que vous entreprenez , sur-tout dans une chose de cette importance. D'ailleurs , c'est que plus j'aime une personne , moins je puis souffrir ses défauts. Je vois bien que c'est une simplicité à moi , puisqu'en faisant des fautes , on acquiert de l'expérience : mais comme lorsque les fautes sont considérables , rien n'est capable d'en dédommager , il faut tâcher de les prévenir ; or la meilleure prévoyance est de se défier beaucoup de soi-même.

Je suis désolée, ma chere Fille, que vous ayez tant de rentes à payer; rien ne ruine si absolument ni si promptement une maison. Puisque le Pere Prieur l'approuve, ce doit être un bien pour vous, dont cependant je prie Dieu de vous décharger, car c'est une source d'inquiétudes pour de pauvres Religieuses. Si mon Frere étoit dans la situation où je désirerois qu'il fût, & qu'il vous vît dans la nécessité, je suis bien sûre qu'il ne manqueroit pas de vous secourir. Comptez que je vous ai fait les complimens de notre Mere & de toutes nos Sœurs, car je ne saurois plus écrire. Je suis, Ma Révérende Mere, avec une affection sans égale toute à vous,

THERÈSE DE JESUS.

Le 9 Février 1780.

## L E T T R E X L V I I .

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*Mérite de la Mere Prieure de Toledé; & danger de laisser entrevoir aux Religieuses un changement de demeure. La Sainte demande à être déchargée du gouvernement.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. Nous n'avons présentement aucun Monastere qui ait autant besoin de personnes de mérite & de capacité, que celui de Toledé: la Mere Prieure est sur le point de sortir de charge, & nulle des Religieuses de sa maison ne me paroît capable de lui succéder. Quelque infirme qu'elle soit, je suis sûre que nous ne trouverons pas ailleurs une Prieure de son mérite, & qui ait autant de talens qu'elle en a pour bien gouverner une Maison Religieuse:

elle est d'une prudence consommée, fort vigilante & très-vertueuse.

Si vous le jugez à propos, mon Révérend Pere, elle pourroit, en cas de nécessité, renoncer à sa charge, afin qu'on procédât à une nouvelle élection, puisqu'elle est toujours malade à Toledé, & que la chaleur du pays la tue. D'un autre côté, si elle fait cette renonciation, j'apprehende de ne pas trouver autre part une Religieuse de son mérite, pour remplir une place qu'elle occupe si dignement. Par-dessus cela, ses Filles l'aiment & la respectent tant, qu'il y a peu d'apparence que tant qu'elle vivra, elles puissent s'accommoder d'une autre Prieure. Je fais cependant qu'il y en a quelques-unes parmi elles, comme il y en a par-tout, qui sont tentées sur son sujet, & qui ne l'aiment pas; mais il ne faut avoir nul égard à cela.

Je vous supplie donc, mon Révérend Pere, de faire une sérieuse attention sur le besoin de cette Communauté, & de vouloir bien vous laisser persuader que je connois mieux que votre Révérence l'humeur des Filles: rien ne leur est plus préjudiciable que de leur faire espérer de passer aisément d'une maison à une autre, si ce n'est pour une nouvelle fondation; changement qui ne laisse pas de leur faire aussi quelquefois bien du tort: il a même été tel, que j'ai souhaité qu'on cessât d'établir des Monasteres, afin que chacune demeurât tranquillement dans celui de sa profession.

Faites-moi aussi le plaisir, mon Révérend Pere, d'être bien assuré de ce que je vais vous dire, & ne l'oubliez pas, je vous supplie, après ma mort. C'est que le démon ne demande pas mieux que de tenter par cet endroit-là les personnes qui, comme nous, font profession d'une étroite clôture, pour  
peu

peu qu'on leur laisse appercevoir un changement de situation ; j'aurois quantité d'exemples à rapporter sur ce chapitre ; je les supprime pour vous dire qu'après avoir obtenu de notre Pere Général la permission de faire changer de Monastere les Carmélites, lorsque l'air du pays seroit contraire à leur santé, j'ai reconnu tant de dangers dans ces fortes de déplacemens, que je ne crois pas qu'on en doive user, à moins que le bien de l'Ordre ne le demande. C'est, ce me semble, un moindre mal de laisser mourir une seule Religieuse dans son Monastere, que de préjudicier par son exemple au repos & à la tranquillité de toutes les autres.

Comme je suis plus convaincue que jamais de vos soins & de votre application pour le bien de l'Ordre, présentement que vous ne pouvez pas me soupçonner d'agir par tentation, je vous conjure, au nom de Dieu, de souffrir que je ne me mêle plus du gouvernement, mais que je vous l'abandonne en entier. J'aurai une joie inexplicable, si vous m'accordez cette grace que je vous demande si instamment. Je me flatte que dans l'état où sont maintenant nos Monasteres, tout y étant sur un meilleur pied, Votre Révérence aura moins de peine à les gouverner.

Ma santé, depuis quelque temps, a été très-dérangée : j'ai pris médecine aujourd'hui, & je me porte mieux que je ne me suis portée depuis quatre mois. Le mal a été si violent, que j'en ai pensé mourir. On ne peut être avec plus de vérité que je le suis,

1580. Votre indigne Servante & Fille,

THÉRESE DE JESUS.



## L E T T R E XLVIII.

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*La Sainte approuve le sentiment qu'il avoit soutenu dans une dispute sur la charité : elle marque son indifférence pour la vie ou pour la mort.*

**L**A grace du Saint-Esprit accompagne incessamment votre Révérence, MON PERE. Je reçus hier les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire peu de temps après l'arrivée de celles du Pere Recteur d'Alcala : j'avois déjà communiqué l'affaire dont il s'agit à Madame Louise de la Cerda, & au Licencié Serano qui a répondu ce que vous verrez dans le papier que je vous adresse.

A l'égard de la dispute dont vous me parlez, je suis ravie que Votre Révérence ait pris le bon parti; parce qu'encore que les Peres qui ont soutenu l'opinion contraire, pussent avoir de bonnes raisons, il me paroît que c'est une chose bien terrible à l'heure de la mort, de ne prendre pas toutes les sûretés possibles; & de se souvenir de cet infortuné point d'honneur, lorsqu'on est plus étroitement obligé de le mépriser, que tout finit pour nous, & qu'on sent mieux que jamais le vide de la créature, & de quelle importance il est à une ame de ne penser qu'à la gloire du souverain Créateur.

Ceux qui ont disputé là-dessus, se sont peut-être fondés sur ce qu'il pourroit arriver que la présence d'une personne qui nous a offensés, nous causât une telle émotion qu'elle nous mit en danger de commettre un plus grand mal que ne seroit celui de



ne pas prévenir cette personne : mais il est certain qu'on ne risque rien dans cette occasion ; la bonté de Dieu étant si grande qu'il ne manque jamais de nous secourir de ses graces, lorsque nous nous déterminons à faire quelque chose purement pour son amour.

Vous ne devez donc point, mon Révérend Pere, avoir de peine de tout ce qui s'est passé à ce sujet : il seroit cependant fort à propos que vous fîssiez tous vos efforts pour justifier la conduite de ceux qui ont soutenu avec tant de chaleur l'opinion contraire. Que j'ai de chagrin de vous voir embarqué dans ces contestations !

Je me réjouis du bon état de votre santé ; la mienne est meilleure, & mon mal n'est plus rien en comparaison de ce qu'il a été. J'ai néanmoins une foiblesse de tête extrême, que les douleurs aiguës m'ont laissée. Durant tout ce temps, j'ai fort peu gardé le lit ; accoutumée que je suis à souffrir de grands maux, je m'imagine toujours, quoiqu'ils soient excessifs, les pouvoir soutenir debout : il est constant qu'ils ont été tels que je pensois devoir rendre l'esprit. Je ne le croyois pas néanmoins bien fermement, & je n'en étois pas plus alarmée, également contente de mourir ou de vivre. C'est visiblement une grace que Dieu m'a faite, que j'estime d'autant plus que j'ai eu autrefois d'horribles craintes de la mort.

Je prie Dieu, mon Révérend Pere, de me conserver votre secours, & de vous donner toutes les graces que lui demande incessamment pour vous celle qui est très-respectueusement,

Votre indigne Servante & Fille ;

Cc 5 Mai 1780.

THÉRESE DE JESUS.

E e ij

## L E T T R E X L I X.

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH, Prieure de Séville.

*La Sainte lui fait part de la mort de son Frere, qui lui fournit matiere à des Reflexions Chrétiennes.*

**L**E Saint-Esprit soit avec votre Révérence, MACHERE MERE. Je vois bien que le Seigneur ne veut pas que je sois long-temps sans affliction. Vous saurez qu'il lui a plu d'appeler à lui son bon ami & son serviteur, Laurent de Cepede. Il lui a pris un vomissement de sang si violent, qu'en moins de six heures, il a été suffoqué. Il avoit communiqué deux jours auparavant, & il est mort en se recommandant à Dieu, ayant conservé la connoissance jusqu'au dernier moment. J'ai lieu d'espérer que Dieu lui aura fait miséricorde, & qu'il est actuellement dans la gloire; car il vivoit de façon, que tout lui étoit à charge, hors ce qui concernoit le service de Dieu. Aussi restoit-il volontiers à sa maison de campagne, à une lieue d'Avila, pour se délivrer, disoit-il, du honteux commerce des complimens.

On pouvoit dire de lui qu'il prioit continuellement, puisqu'il se tenoit toujours en la présence de Dieu, & il en recevoit des faveurs si grandes, que quelquefois j'en étois surprise. Il étoit fort porté à la pénitence, & sur cet article, il alloit souvent plus loin que je n'aurois voulu; car c'étoit à moi qu'il confioit ses plus secretes pensées, & il y avoit lieu de s'étonner du cas qu'il faisoit de tout ce que je lui disois, ce qui venoit de la grande amitié

qu'il m'avoit vouée. Je ne puis mieux lui en marquer ma reconnoissance, qu'en me réjouissant, comme je le fais, de ce qu'il est sorti de cette vie misérable, & de ce qu'il est à présent dans un asile assuré. Et ne pensez pas que ce soit façon de parler; car il est exactement vrai que la pensée de son bonheur me cause de la joie. Il n'y a que ses enfans qui me font de la peine; mais j'espère que Dieu les assistera en faveur de leur pere.

Je suis entrée dans ce détail avec vous, Ma chere Mere, dans la vue de vous consoler, parce que je ne doute pas du chagrin que cette mort vous causera. Et certainement mon frere mérite bien que vous le regrettiez vous & toutes nos Sœurs; car la part qu'il prenoit à vos peines, & l'attachement qu'il avoit pour vous, étoient inconcevables. Le temps est venu de vous acquitter envers lui, en priant Dieu pour le salut de son ame, à condition que si elle n'en a pas besoin, comme je le crois, & comme j'ai lieu de le croire, suivant les lumieres de la Foi, vos prieres seront appliquées aux ames qui se trouveront dans la plus grande nécessité, & tourneront à leur profit.

Quelque peu avant sa mort, il m'avoit écrit ici, (je veux dire au Couvent de S. Joseph de Ségovie, où je suis présentement, qui est à onze lieues d'Avila) & il me disoit des choses par sa lettre, qui faisoient bien connoître qu'il étoit instruit du peu de temps qu'il avoit à vivre. J'en ai été extrêmement étonnée. Je vois, ma Fille, que tout passe si promptement, qu'au lieu de nous occuper continuellement comme nous faisons, des moyens de vivre, nous ne devrions penser qu'aux moyens de bien mourir. Dieu veuille, puisque je reste en ce monde, que j'y puisse faire quelque chose pour

son service. Je suis l'aînée de mon frere de quatre ans, & je ne puis parvenir à mourir. Au contraire, me voilà parfaitement rétablie de ma maladie; je n'ai plus que mes incommodités ordinaires, & entre autres mes maux de tête.

Puisque je demeure sur la terre, je voudrois bien employer au service de Dieu le peu qui me reste à vivre, plutôt que de le passer dans l'oïveté, comme j'ai fait ces dernières années, où j'ai seulement souffert quelques peines intérieures, sans produire au dehors aucune bonne œuvre. Demandez toutes au Seigneur qu'il me donne des forces, afin que je puisse faire quelque chose pour lui. Je crois vous avoir déjà priée, Ma chere Fille, de remettre la présente lettre au Pere Grégoire, en le suppliant de la recevoir comme si elle lui étoit adressée. Vous lui direz aussi que je l'aime beaucoup en Notre-Seigneur, & que j'ai grande envie de le voir. Mon frere est mort le Dimanche d'après la Saint Jean. Je prie le Seigneur qu'il vous conserve, & qu'il vous rende aussi parfaite que je le désire. Croyez que personne n'est plus tendrement que moi,

MA RÉVÉRENDE MERE,

Votre Servante,

THÉRESE DE JESUS.

*Ce 4 Juillet 1580.*



## L E T T R E L.

A Dom SANCHO D'AVILA, depuis Evêque  
de Jaën, l'un de ses Directeurs.

*Elle le console sur la mort de sa Mere dont elle fait  
l'éloge, & le rassure sur quelques scrupules.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous ;  
MONSIEUR. Vous vous reprochez comme un défaut  
de sentiment, d'avoir enfin modéré l'excès de la  
douleur que vous a causée la mort de Madame la  
Marquise votre Mere. Pour moi j'en loue Dieu,  
& l'en remercie comme d'une faveur singuliere qu'il  
a bien voulu vous accorder. En perdant cette chere  
Dame, nous avons tous fait une perte irréparable,  
mais elle jouit de Dieu présentement ; & plût au  
Ciel eussions-nous fait tous une pareille fin !

Que je vous fais bon gré, Monsieur, d'avoir  
écrit sa vie ! On peut bien dire qu'elle fut toute  
sainte, & c'est une vérité dont je suis témoin. Vous  
me faites grand plaisir de me dire que vous voulez  
me l'envoyer. J'y trouverai une ample matiere à  
méditer, & de nouveaux motifs pour louer Dieu.

Quant à la peine que vous vous faites de ne pas  
sentir au dedans de vous cette ferme résolution de  
ne jamais offenser Dieu, je ne la trouve pas fon-  
dée, pourvu qu'en effet vous ne l'offensiez pas,  
lorsque l'occasion s'en présente. C'est-là la preuve  
la plus convaincante que vous puissiez avoir que tel  
est votre désir. D'ailleurs votre empressement à  
vous approcher chaque jour de Notre-Seigneur  
dans le très-saint Sacrement de l'Autel, & le re-

gret que vous avez , lorsque vous n'en approchez pas , sont des marques bien certaines de votre amour pour lui. Occupez-vous donc sans cesse des graces infinies que vous recevez de ses mains libérales , & ne vous arrêtez point trop sur le détail de vos miseres ; car nous en avons bonne provision , sur-tout moi , & c'est assez , je crois , que nous nous les représentions en gros.

Pour ce qui est des distractions que vous éprouvez en récitant l'Office Divin , j'y suis sujette comme vous , & je vous conseille d'attribuer cela , comme je le fais , à foiblesse de tête ; car le Seigneur fait bien que , puisque nous le prions , notre intention est de le bien prier.

Ma santé est meilleure , Dieu merci , & je puis dire que je me porte bien , en comparaison de l'année passée , quoique je ne sois guere sans souffrir ; mais ce n'est rien que cela , & puisqu'il faut se résoudre à vivre , le mieux sans doute c'est de vivre en souffrant.

Je salue très-humblement Monsieur le Marquis votre Frere , & Madame la Marquise votre Sœur. Assurez-les bien , je vous prie , que quoique je me sois éloignée d'eux , je ne les oublie point dans mes foibles prieres. C'est aussi le moins que je puisse faire pour vous , Monsieur , puisqu'en qualité de mon Confesseur , vous êtes mon Maître & mon Pere. Voulez-vous bien vous charger de mes complimens pour Dom Fabrique & Madame Marie ? Ma tête se refuse absolument , sans quoi je leur écrierois. Pardon de la liberté que je prends. Je prie Dieu qu'il vous conserve , & qu'il vous donne les graces nécessaires pour votre sanctification ; & j'ai l'honneur d'être très-respectueusement , &c.

*D'Avila, ce 10 Octobre 1580.*



## L E T T R E L I.

A la Révérende Mere PRIEURE, & aux Religieuses de Saint Joseph d'Avila.

*Elle lui donne des conseils sur le soin d'un bien de campagne, & témoigne combien les embarras des affaires temporelles la dégoûtent.*

JESUS soit toujours avec vos Révérences, MES CHERES FILLES. Les actes concernant ce qui doit revenir à votre Monastere de la succession de feu mon frere, sont passés & mis aujourd'hui dans la meilleure forme qu'ils pouvoient avoir. Dieu soit loué d'avoir mis fin si heureusement à cette affaire, qui m'a donné une peine extrême.

Je vous supplie, Ma chere Mere, de ne vous point trop fier aux Fermiers de la Serne; mais d'envoyer souvent un de vos Chapelains sur les lieux pour prendre garde à ce qu'ils font, pour voir s'ils ne gâtent ou ne dissipent rien, & si l'on recueille les fruits dans la saison de les recueillir. Cette terre doit être d'un grand revenu si on en a le soin qu'on doit en avoir; mais si on la néglige, on n'en retirera nul profit. Vous êtes cependant obligée en conscience de ne la pas négliger, mais de la faire valoir le plus qu'il vous sera possible.

Que ne puis-je vous exprimer, Mes cheres Filles, la lassitude accablante, le chagrin & le dégoût qui accompagne le soin des biens de la terre! Je l'avois toujours cru, mais je le sens présentement par ma propre expérience. Toutes les peines que j'ai essuyées dans nos établissemens, ne sont rien en comparaison de ce que j'ai souffert à régler ces intérêts



temporels. Peut-être que mes continuelles infirmités ont augmenté ma sensibilité sur ce sujet, & qu'elles ont contribué à me rendre ce travail si insupportable.

Je vous conjure, mes cheres Filles, de demander à Dieu d'en tirer sa gloire; vous y êtes d'autant plus obligées que c'est en votre considération que j'ai pris cette affaire si à cœur. Il est constant que je vous aime très-tendrement, & même beaucoup plus que je ne pensois. Encore une fois, Mes cheres Filles, recommandez-moi à Notre-Seigneur; & demandez-lui, s'il vous plaît, que les richesses temporelles ne nous fassent pas perdre la véritable pauvreté d'esprit. Je suis du fond du cœur toute à vous,

Ce 17 Octobre 1580.

THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E L I I.

A la Révérende Mere MARIE BAPTISTE, sa niece, Prieure du Monastere de Valladolid.

*Sensibilité de la Sainte : oubli des injures : conseils contre les scrupules.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence, MA CHERE MERE. Si vous vouliez bien quelquefois faire ce que je vous conseille, les choses ne seroient pas dans l'extrémité où elles sont aujourd'hui. Je suis très-affligée de votre indisposition, & de ce que votre plus grand mal est dans la tête.

Je viens de recevoir toutes vos lettres, elles me sont rendues ponctuellement par cette voie qui est

fort fure. Le Pere Visiteur m'a écrit, il y a peu de jours ; il se porte bien ; le soin qu'il a de me donner de ses nouvelles ne se peut exprimer, non plus que la joie que j'ai de vivre sous sa conduite, qui est accompagnée de tant de sagesse, de douceur & de prudence qu'on en est charmé. Il m'a fait un vrai plaisir de me dire des nouvelles du Pere Pierre Fernandés dont j'étois fort en peine ; j'avois appris sa maladie, & je ne savois rien de sa convalescence. Il ne ressemble point à son ingrat ami ; car malgré une foule d'affaires accablantes il trouve toujours le loisir de me donner des marques de son souvenir. J'avoue qu'il me rend justice, & que c'est une dette dont il s'acquitte envers moi. Je vous dirai cependant qu'en fait de dettes & d'obligations son ami m'est infiniment plus redevable.

Si je n'avois pas appréhendé de déplaire à Dieu, il y a long-temps, Ma chere Fille, que j'aurois fait ce que vous m'aviez conseillé à son sujet ; mais je n'ai pu me résoudre à me souvenir du déplaisir que nous en avons reçu, trop de raisons m'engagent à en éloigner l'idée ; ce seroit offenser Dieu ; celui qui en use si mal à notre égard, lui appartient, il est consacré à son service ; & enfin quand il n'auroit pas cet honneur, nous ne laisserions pas d'être obligées de l'aimer, aussi bien que tous les autres hommes sortis des mains souveraines du Dieu tout-puissant.

Vous savez assez, Ma chere Mere, que si nous attendions notre récompense des hommes, nous serions dans une illusion bien déplorable. Ne comptons donc point sur eux, je vous prie ; mais évitons de ressembler à celui-ci, en nous rendant de jour en jour plus reconnoissantes des bienfaits reçus & de Dieu & de nos amis. Défaites-vous donc, Ma chere Fille, de cette délicatesse & de ce faux point d'hon-

neur, qui est l'effet d'une trop grande sensibilité ; & ne laissez pas d'écrire à la personne dont il s'agit, comme si de rien n'étoit. Efforcez-vous d'acquérir peu-à-peu, avec le secours de la grace, une parfaite liberté d'esprit, & un entier détachement de tout ce qui n'est point Dieu. Il me paroît que je lui suis redevable de cette heureuse liberté, qu'il en soit béni à jamais, lui qui est l'ami véritable lorsqu'on préfère le bonheur d'en être aimé à tout ce qui est créé.

Quant à ce que vous me dites de l'état de votre ame, n'en faites point de cas. C'est foiblesse d'imagination, c'est mauvaise humeur dont le démon profite, & à laquelle il contribue. Mais souvenez-vous de ce que dit Saint Paul, que *Dieu ne permettra point que nous soyons tentés au-dessus de nos forces*, & rassurez-vous. Quoique vous craigniez qu'il n'y ait du consentement, il n'y en a point ; soyez tranquille ; Dieu fera servir tout ceci à votre avantage. Mais, je vous en prie, songez à rétablir votre santé ; mangez ; peu de solitude ; point de réflexions. Je souhaiterois être auprès de vous, car j'aurois bien des choses à vous dire.

Je suis surprise, Ma chere Mere, que votre Révérence ne m'ait pas mandé l'affliction arrivée à Dom François : pénétrée des obligations que je lui ai, je n'eusse pas manqué de lui témoigner la part que je prends à sa douleur. Assurez, je vous prie, la Duchesse d'Osbonne de mes respects lorsque vous la verrez ; & faites, s'il vous plaît, mes complimens au Pere Dominique lorsque vous lui écrirez ; apprenez-moi aussi de ses nouvelles. Que ferons-nous, Ma chere Mere, de la Novice aveugle ? Sans mentir elle me donne bien du chagrin. Je suis toute à vous,

2 Novembre 1580.

THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E L I I I.

A DOM LAURENT DE CEPEDE, son Neveu,  
aux Indes.

*Elle lui apprend la sainte mort de Monsieur son Pere,  
l'exhorte à en imiter les vertus, & lui apprend le  
mariage de Monsieur son Frere.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec vous, MON FILS. Faites-moi la justice d'être persuadé que c'est avec une douleur très-vive que je me vois contrainte de vous annoncer par cette lettre de très-mauvaises nouvelles : mais considérant qu'il faut de nécessité que vous les sachiez, & que si ce n'est pas par moi, ce sera sans doute par des personnes, qui peu instruites des circonstances du malheur dont j'ai à vous parler, ne pourront vous faire une relation exacte des sujets de consolation qui s'y rencontrent, j'ai pensé, Mon Fils, qu'il seroit plus à propos que ce fût moi qui vous en donnât la triste nouvelle, & qui vous apprît que Dieu appela à lui, deux jours après la Fête de S. Jean, mon cher Frere Laurent de Cepede votre pere.

Sa maladie a été un vomissement de sang qui nous l'enleva en peu d'heures. Je regarde comme un bonheur pour lui, de l'humeur dont il étoit, d'avoir eu une mort aussi prompte. Pour l'état de sa conscience, nous ne devons point en être en peine; il s'étoit confessé, & il avoit communié le jour de Saint Jean; mais ce qui doit nous mettre encore plus en repos sur ce sujet, c'est qu'il se

préparoit depuis long-temps à paroître devant Dieu : j'en avois souvent des nouvelles, & il n'y avoit que huit jours qu'il m'avoit écrit qu'il mourroit dans peu, quoiqu'il ne fût pas précisément quel jour seroit celui de sa mort. Nous avons donc lieu d'espérer, selon les regles de la foi, qu'il a été fort peu en Purgatoire ; peut-être même, n'y a-t-il pas été, car il est mort comme un Saint, faisant sincèrement à Dieu le sacrifice de sa vie.

Quelque vertueux qu'il eût toujours été, il paroïssoit depuis quelque temps si détaché de la vie, qu'il ne prenoit plaisir qu'à parler de l'éternité : tout autre entretien l'ennuyoit & l'affligeoit tellement, que j'étois souvent obligée de le consoler des conversations ordinaires dont il n'avoit pu se dispenser. La solitude étoit ses délices : pour en jouir plus tranquillement il s'étoit retiré à la Serne sa maison de Campagne, dans laquelle il est mort, ou pour mieux dire dans laquelle il a commencé de vivre de la véritable vie.

Si je pouvois, Mon Fils, vous entretenir de ses dispositions intérieures, je vous ferois sentir l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir donné un tel pere, & combien vous êtes obligé de vivre d'une maniere qui fasse connoître à tout le monde que vous êtes son fils, & que vous imitez ses vertus. Mais une lettre ne me permet pas de m'étendre davantage. Je me contenterai donc de vous exhorter à ne vous pas affliger à l'excès, & de vous assurer que Monsieur votre pere peut vous faire plus de bien du lieu où il est à présent, que s'il vivoit encore sur la terre. Si nous considérons des yeux de la foi les miseres de cette vie, nous nous réjouissons du bonheur de ceux qui en sont sortis, & qui possèdent Dieu sans crainte de le perdre jamais.

Cette séparation m'a été infiniment sensible, ainsi qu'à votre sœur Thérèse, qui a néanmoins reçu ce coup du Ciel comme un ange, ce qu'elle est en effet. Elle a fait paroître en cette amere conjoncture, une vertu consommée. Elle est fort contente d'avoir pris l'habit des Carmélites. Ainsi j'ose espérer qu'elle suivra les exemples de vertu que son cher pere lui a laissés, & qu'elle sera un jour une excellente Religieuse.

Pour moi, Mon cher Neveu, j'ai été accablée de mille occupations tout le temps que votre Frere Dom François n'a pas été établi. Vous n'aurez pas de peine à le croire, si vous faites réflexion au peu de parens qui nous restent à présent. Il y avoit à Avila tant de partis qui le recherchoient en mariage, que je mourois de peur qu'il ne choisît le pire. Mais Dieu par sa bonté nous a préservés de ce malheur; car il a permis qu'il ait très-bien rencontré, & qu'il ait épousé le jour de la Conception de la Sainte Vierge une Demoiselle de Madrid de grande qualité. Elle se nomme Orofrisia de Mendosa & Castilla; elle n'a que quinze ans, belle, bien faite, fort sage & fort vertueuse, & a de très-grandes alliances. Enfin on prétend que soit du côté de Monsieur son Pere, soit du côté de Madame sa Mere, nulle Demoiselle d'Espagne n'est mieux alliée.

La mere de votre belle-sœur se nomme Béatrix. C'est une Dame de mérite, capable de gouverner sagement toute la famille. Je me réjouis de ce qu'ils sont tous convenus de ne pas faire une grosse dépense. Dom François est fort raisonnable; il a toujours fait paroître beaucoup de probité, beaucoup de piété; ainsi j'espère qu'il sera protégé de Dieu, & qu'il continuera comme il a commencé,



car il est très-bon Chrétien. Donnez-moi, Mon cher Neveu, la consolation d'apprendre d'aussi bonnes nouvelles de vous, & que vous imitiez les vertus de votre Frere. Ne voyez-vous pas avec quelle rapidité tout passe & s'enfuit, & qu'il n'y aura que le bien & le mal qu'on aura fait dans cette vie qui ne passeront point ? Le bien procurera une éternité de bonheur, & le mal une éternité de miseres.

*A la fin de l'année 1580.*

THÉRESE DE JESUS.

### L E T T R E L I V.

A Monseigneur Dom ALONSO VELASQUÉ,  
Evêque d'Osme, l'un de ses Directeurs.

*Elle lui rend compte de ses dispositions de corps & d'esprit, de la confiance qu'elle a de posséder Dieu, & des graces qu'il lui fait.*

**L**A grace du S. Esprit accompagne incessamment VOTRE GRANDEUR. Que je serois contente si je pouvois vous exprimer la paix profonde & la tranquillité parfaite qui regnent à présent dans mon ame ! La certitude qu'elle a de posséder Dieu est si grande, que quoiqu'elle n'ait pas encore ce bonheur, il lui semble qu'elle en jouit en quelque sorte par anticipation. Pour vous en expliquer la maniere, je me servirai, s'il vous plaît, Monseigneur, d'une comparaison qui éclaircira un peu ce que je désire avoir l'honneur de vous faire entendre.

C'est de même que si par un contrat très-assuré on avoit donné à quelqu'un une rente fort considérable, afin qu'il la recueillît dans un temps déterminé ;



déterminé ; avec cette condition qu'en attendant l'expiration du terme il n'auroit simplement qu'un titre incontestable à la possession, sans jouir d'aucun de ses fruits, & de plus, que convaincu de son indignité, & pénétré d'une vive reconnoissance, il refuseroit d'accepter la donation jusqu'à ce qu'en servant avec zele son bienfaicteur il se fût efforcé de la mériter, lui fallût-il pour cela souffrir jusqu'à la fin du monde tous les maux imaginables, qui lui paroïtroient moins que rien en comparaison d'une grace si signalée, & d'une si excessive libéralité. Voilà l'image de mon état.

Les graces que Dieu me fait par sa bonté infinie sont si grandes, qu'il me semble que je puis dire avec vérité que mon ame n'est plus sujette comme elle l'étoit autrefois aux foibleffes & aux miseres de la vie : les peines & les travaux qu'elle endure, ne la touchent point véritablement, & ne lui font pas plus de mal que si l'on déchiroit mes habits : elle goûte au milieu des plus dures persécutions la douceur d'un repos & d'une paix inaltérables, retirée en elle-même comme dans une forte citadelle dont on lui a donné le commandement, & d'où elle n'apprehende point les attaques & les efforts de ses ennemis. Cette paix ne m'ôte cependant pas la crainte d'offenser Dieu ; au contraire, j'ai plus de soin que jamais d'éviter tout ce qui pourroit lui déplaire, ou m'empêcher de le servir fidèlement.

Je vis dans un tel oubli de moi-même & de tous mes intérêts, qu'il me semble que mon être soit en quelque sorte détruit, tant je me perds de vue & suis peu attentive à ce qui me regarde ; appliquée uniquement à Dieu, à sa gloire, à son honneur, & aux moyens de me conformer tous les jours plus parfaitement à sa souveraine volonté. J'ai peine

néanmoins à accorder cet entier oubli de moi-même avec le soin que j'ai de ma santé, qui est plus grand qu'à l'ordinaire; j'ai moins d'application à me mortifier à l'égard de ma nourriture, moins de désir de faire des pénitences & des austérités corporelles. Il me paroît cependant que si je ménage un peu plus ma foiblesse, c'est dans la vue de plaire à Dieu, & de lui rendre quelque service plus important. Ainsi je lui offre comme un très-grand sacrifice ce soin même que je suis contrainte d'avoir de ma santé: je fais de temps en temps quelques essais de mes forces pour éprouver de quoi je suis capable; mais ces épreuves ne durent guere, ne pouvant les continuer sans altérer cette santé, & sans contrevenir aux ordres de mes Supérieurs.

Je ne doute pas que dans cette obéissance & dans ce soin de mon corps il ne se glisse bien de l'amour propre: quoiqu'il me paroisse que j'aurois plus de joie à faire des austérités qu'à m'en dispenser, comme effectivement j'en avois bien davantage lorsque je pouvois les pratiquer; parce qu'outre la consolation qu'on a de faire quelques petites choses pour Dieu, & de donner bon exemple à ses Sœurs, on est de plus soulagé de l'extrême peine qu'on sent de ne pouvoir rendre le moindre service à cette haute Majesté à qui nous sommes si redevables. Ayez, s'il vous plaît, la bonté, Monseigneur, de m'ordonner ce que je dois faire à cet égard, après avoir examiné tout ceci avec une sérieuse attention.

Pour les actes que je fais, & les désirs que j'ai de ce que je crois pouvoir servir à la gloire de Dieu, ils ne sont plus si vifs qu'ils étoient; car bien qu'ils soient très-grands, la passion que j'ai que sa volonté soit accomplie, est encore infiniment plus grande; & comme je connois plus parfaitement que jamais

qu'il fait mieux que moi ce qui convient le plus à la gloire, & que je me trouve bien plus éloignée de tout intérêt particulier, ces desirs & ces actes ne peuvent subsister long-temps, ni avoir la même ardeur & la même vivacité qu'ils avoient autrefois. C'est de-là cependant que procede la crainte dont je suis quelquefois frappée, quoique sans inquiétude & sans trouble, que je ne sois devenue stupide, & que je ne fasse plus rien pour Dieu. Ma mauvaise santé m'interdit les pénitences corporelles; & à l'égard des actes & des desirs de souffrir & d'endurer le martyre, & même de voir Dieu, je vous l'ai dit, Monseigneur, ils ne sont plus impétueux, & très-souvent il n'est pas en mon pouvoir de les former. Ainsi il me paroît que je ne vis que pour manger, pour dormir, pour être insensible à tout; ce qui ne m'est pas une petite peine, & me fait appréhender d'être dans l'illusion. Je ne puis néanmoins le croire, parce que, selon tout ce qui me paroît, l'amour des créatures ne regne point dans mon cœur, & que je ne sens d'attachement pour aucune, pas même pour toute la gloire du Ciel; tout mon désir est de voir Dieu, & que toutes les créatures lui obéissent; & cette passion, loin de diminuer, s'augmente de jour en jour.

Ma surprise est néanmoins très-grande de ne plus sentir cette amere douleur, & la vive inquiétude dont j'étois agitée, lorsque je pensois à la perte de tant d'ames infortunées, qui seront éternellement séparées de leur souverain bien. Je suis également étonnée de ne plus éprouver la cuisante affliction que me causoit l'incertitude si je n'offensois point Dieu. Et cependant je ne brûle pas moins du désir que le péché soit entièrement détruit & banni de dessus la terre.

Je vous supplie, Monseigneur, d'être persuadé que dans tout ce qui se passe maintenant dans mon ame, & dans tout ce qui s'y est passé jusqu'à ce jour, il n'est nullement en mon pouvoir d'y rien ajouter ou changer; & qu'il ne m'est pas possible de servir Dieu d'une autre maniere; je mentirois si je disois autrement. Par exemple, je sais bien que si je voulois à l'heure qu'il est exciter en moi le désir de mourir, je n'en viendrois jamais à bout. Je ne pourrois pas non plus, quelques efforts que je fisse, former les actes enflammés que je formois autrefois, ni sentir cet horrible tourment que me faisoit endurer le souvenir des offenses infinies qui se commettent contre Dieu. Il me seroit également impossible de concevoir à présent l'extrême crainte qui m'a agitée tant d'années, d'être malheureusement séduite & trompée par le démon.

Ainsi, si je ne me trompe, je n'ai plus besoin de consulter personne sur ce qui s'est passé autrefois dans mon ame, ni de parler davantage des graces que Dieu me faisoit: je souhaite seulement savoir si je marche à présent dans le bon chemin, & si je puis faire quelque chose pour Dieu: j'ai consulté sur cela même plusieurs Directeurs, le Pere Dominique, le Pere Médine, & quelques Jésuites à qui j'avois autrefois communiqué les dispositions de mon cœur. Il ne me reste donc plus, Monseigneur, pour mettre fin à mes consultations, qu'à savoir les sentimens de votre Grandeur, & à recevoir ses ordres, auxquels je ferai gloire toute ma vie d'obéir. Ainsi, je vous conjure au nom de Dieu de vous y appliquer sérieusement.

Dieu ne m'a pas ôté la connoissance qu'il m'avoit donnée du bonheur que possèdent dans le Ciel les

ames des personnes qui me sont unies, lorsqu'elles sortent de ce monde; mais je ne fais rien de celles qui ne me touchent point.

La paix que je goûte est si pleine & si parfaite, que ni les joies & les plaisirs de la terre, ni les peines & les afflictions, quelles qu'elles puissent être, ne sont capables de la troubler. La certitude que j'ai de la présence des trois Personnes divines dans mon ame, me fait expérimenter à la lettre ce que dit Notre-Seigneur Jesus-Christ, au chap. 14. de l'Evangile selon S. Jean, que la Sainte Trinité y fera sa demeure, non-seulement par sa grace sanctifiante, mais encore par une autre sorte de présence qu'il veut que nous connoissions, présence qui nous remplit de biens ineffables. L'un de ces biens est de n'être point obligée à chercher des considérations qui me fassent comprendre que Dieu habite en moi, puisque je l'y vois d'ordinaire, à moins que quelque violente maladie ne m'enleve sa divine présence, sa volonté étant alors de me laisser souffrir sans consolations intérieures.

Quelque grands cependant que puissent être mes maux, mon ame ne sent jamais de révolte contre la volonté de Dieu, pas même un premier mouvement: tout ce qui est en moi est au contraire si soumis à ses ordres, que je ne désire ni de vivre ni de mourir, si ce n'est dans de certains momens, lorsque la passion de voir Dieu s'est fort augmentée; mais à l'instant la présence adorable de l'auguste Trinité qui s'offre à mon ame, s'y imprime si vivement, que cette faveur immense me console, & me fait désirer de vivre, si c'est son bon plaisir, pour le servir mieux que je n'ai fait jusqu'ici, & pour contribuer à le faire aimer & louer plus parfaitement, ne fût-ce que par une seule créature

& pour un moment. Je préférerois cet état, s'il étoit à mon choix, à celui d'entrer d'abord dans la gloire. C'est la disposition de celle qui est très-respectueusement,

MONSIEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

L'indigne Servante & Fille,  
THÉRESE DE JESUS.

L E T T R E L V.

Au Révérend Pere JÉRÔME GRATIEN.

*Plaintes contre une Communauté qui se relâchoit : Réglemens à faire tant pour les Communautés d'hommes, que pour celles de filles : autres affaires de l'Ordre.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. La persuasion où je suis que vous n'avez pas le loisir de lire de longues lettres, me fait prendre le parti de vous écrire le plus brièvement qu'il m'est possible. Je vous dirai donc, après vous avoir remercié de m'avoir fait voir les papiers que je vous renvoie, que les Religieuses de S. Joseph d'Avila, qui témoignent désirer si ardemment qu'on fît ce que vous savez, sont à présent tellement éloignées de la perfection de leur état, que peu s'en faut qu'elles ne soient aussi mitigées que les Religieuses de l'Incarnation. Je suis prodigieusement alarmée des artifices du démon; & je ne reviens pas de ce que leur propre Confesseur, quoi:



que grand homme de bien, est plus coupable que personne de ce relâchement, s'étant imaginé qu'elles doivent toutes manger de la viande. C'est même une des demandes qu'elles ont faites au Pere Provincial, à laquelle elles ont ajouté celle de pouvoir garder quelque chose à manger dans leurs cellules lorsqu'elles sont indisposées. Elles lui ont représenté avec tant d'adresse le besoin que quelques Sœurs en peuvent avoir, que je ne m'étonne pas qu'elles aient obtenu de lui cette permission. Quel étrange renversement! Vous ne devineriez jamais celle qui a présenté cette belle Requête. C'est ainsi que peu-à-peu, & par de foibles commencemens, l'observance régulière se détruit, & que d'une petite faute on tombe insensiblement dans une plus grande. Que j'ai de douleur de voir ce Monastere si déchu de sa première ferveur, & de prévoir l'extrême peine qu'on aura à le rétablir dans la perfection où il étoit, quoiqu'il y ait dans cette Communauté d'excellentes filles!

Mon désir étoit qu'au Chapitre général on fit un règlement qui ôtât aux Supérieurs le pouvoir de permettre de rien posséder en particulier; & maintenant je vous supplie de faire ajouter à ce règlement qu'on ne pourra pas non plus rien garder à manger dans sa cellule, quand même on seroit infirme; mais que l'Infirmière aura soin de pourvoir aux besoins des malades, & de leur laisser la nuit ce qui pourroit leur être nécessaire pour leur nourriture, selon la qualité de la maladie & l'état des malades, pour lesquelles on doit avoir une très-grande charité telle qu'on l'a eue jusqu'ici.

J'ai toujours oublié de vous dire une chose dont on vient de me faire souvenir; c'est qu'il seroit très-à-propos qu'on réglât au Chapitre général les



prieres que les Religieux feront obligés de faire pour chaque Religieuse qui viendra à mourir : car selon que vous en userez envers nous, nous en userons envers vous. Je m'imagine que vous ne nous dites point de Messe, & que vous vous contentez de réciter quelques courtes prieres pour le repos de l'ame de la défunte. Nous autres Religieuses nous en usons bien mieux : nous faisons chanter une Messe, & récitons un Office des Morts en chœur : c'est, si je ne me trompe, une des anciennes Constitutions qu'on observe encore aujourd'hui au Monastere de l'Incarnation. Faites donc, mon Révérend Pere, tout ce que vous pourrez pour que cet article soit réglé, & ne l'oubliez pas, je vous en supplie.

Je désirerois aussi qu'on décidât au même Chapitre général s'il est d'une obligation précise d'observer le Décret donné par le Pape, *motu proprio*, de ne sortir ni pour parer l'Eglise, ni pour fermer la porte du Monastere. Je suis persuadée qu'on y est obligé lorsqu'on le peut, quand même le Pape ne l'auroit pas ordonné. Il est bon cependant de résoudre cette difficulté, & de déclarer que les Monasteres qui commencent à s'établir, & qui n'ont encore personne pour les servir, ne sont point compris sous cette loi. J'espère néanmoins qu'il n'y en aura point qui ne s'y soumette avec plaisir, & qui ne trouve le moyen de se passer de cette exemption, lorsqu'on y apprendra qu'elle n'est donnée que pour le cas d'une nécessité indispensable. Encore une fois, Mon Révérend Pere, faites en sorte, je vous prie, qu'on ne néglige aucun de ces points.

Nos Prieures de Toledé & de Ségovie, qui sont d'excellentes filles, ont fait fermer sans ma participation la porte qui va dans l'Eglise; je suis ravie,

comme je ne puis pas être par-tout, de trouver de telles Prieures pleines de sagesse & de zele, & qui me fassent souvenir de ce que je puis oublier. Pour le Décret dont il s'agit, je suis sûre qu'il n'y a point de maisons réformées où il ne soit gardé très-exactement.

A l'égard de la priere que je vous ai faite touchant les Religieuses qui sortent de leur maison pour faire des établissemens, il me paroît que votre Révérence a dressé un article un peu trop rigoureux. Il porte que quand elles sortiront pour quelques fondations, elles doivent rester dans le nouveau Monastere, à moins qu'elles ne soient élues Prieures dans un autre; il faudroit, ce me semble, ajouter: ou qu'il n'y ait quelques autres raisons fort considérables pour lesquelles il convienne qu'elles aillent ailleurs.

Je vous ai déjà écrit, Mon Révérend Pere, que si l'on pouvoit assembler tous les Réglemens des Visiteurs Apostoliques, & les joindre aux Constitutions, en sorte que ce ne fût qu'une même chose, ce seroit un grand bien pour les Carmélites; parce que les contrariétés qui se rencontrent en divers endroits des Constitutions, embarrassent tellement celles qui ont moins de lumiere, qu'elles ne savent où elles en sont. Faites-moi donc le plaisir, Mon Révérend Pere, malgré cette multitude d'occupations qui vous accablent, de vouloir bien prendre un peu de temps pour ranger tout cela, comme je vous en ai écrit en diverses occasions: je crains que vous ne l'oubliiez, & que la lecture des saintes Ecritures ne vous charme au point de vous faire négliger le reste.

Nous nous trouvons fort bien ici, & tous les jours de mieux en mieux. Nous sommes sur le

point d'acheter une maison des mieux situées. Plût à Dieu que nos affaires me permissent de me rapprocher de vous ! Ne vous opposez pas , je vous prie , à l'établissement du Monastere de S. Alexis : cette maison , toute éloignée qu'elle est de la Ville , est très-belle , & on aura bien de la peine à en trouver une mieux placée : j'en fus très-contente lorsque je la vis en allant à Valladolid. D'ailleurs il faut se souvenir que cette pauvre femme nous l'a achetée au prix de ses larmes. Je souhai terois que ce Monastere & celui de Salamanque établis dans de grandes Villes , fussent les deux premiers. Souffrez donc , Mon Révérend Pere , que je vous supplie de ne vous point amuser à tant choisir , puisque vous n'avez pas d'argent ; tout consiste à prendre possession , & cette possession prise , Dieu fera le reste.

Les maisons sont au poids de l'or à Salamanque : nous ne pouvons , quelque diligence que nous faisons , en trouver une à acheter pour nos Sœurs. Fiez-vous donc , s'il vous plaît , à ma parole ; j'ai de l'expérience dans ces sortes d'affaires. Encore une fois , Dieu fera plus pour nous que vous n' imaginez. C'est beaucoup de pouvoir poser le pied dans ces grandes Villes , ne fût-ce que dans un coin.

Dieu soit le terme & la fin de tous nos desirs ; je le prie de nous donner ce qui nous est nécessaire pour le servir fidèlement.

27 Février  
1581.

Votre indigne Servante & Fille ,  
THÉRESE DE JESUS.



---

---

**LETTRE LVI.**

**A une RELIGIEUSE d'un autre Ordre, qui  
défiroit d'être Carmélite.**

*Elle la refuse, & lui donne les raisons de son refus ;  
elle lui indique la maniere de se sanctifier dans son  
état, malgré la dissipation des personnes avec qui  
elle vit.*

**J**ESUS soit toujours avec Votre Révérence, MA  
CHERE MERE. J'ai un vrai chagrin de ne pouvoir  
vous rendre service dans la chose principale que  
vous me demandez ; elle est contraire à nos Con-  
stitutions, qui nous défendent très-expressement de  
recevoir dans nos Monasteres des Religieuses d'un  
autre Ordre. C'est même à ma priere que cette dé-  
fense a été faite. Jugez par-là, Ma chere Mere, de  
ce que je puis faire pour vous. J'ai remarqué tant  
d'inconvéniens dans ces sortes de translations, que  
j'ai pensé qu'il seroit plus aisé de leur fermer d'abord  
la porte, que d'y remédier après la leur avoir ou-  
verte. Par-dessus cela le nombre des Religieuses  
qui ont demandé d'entrer parmi nous, & qui le  
demandent encore aujourd'hui, est si grand, qu'il  
seroit impossible, quelque désir qu'on en eût, de  
les contenter toutes. Il y en a cependant quelques-  
unes parmi elles que nous aurions été ravies de  
recevoir, & que nous n'avons pas reçues pour  
les raisons que je viens de vous exposer.

Il ne me reste donc, Ma chere Mere, qu'à vous  
assurer du désir que j'ai de vous obliger, désir qui

fait que j'ai une vraie peine de ne pouvoir vous donner la marque d'estime & d'amitié que vous me demandez. Je vous dirai cependant, quoique je sois pressée de finir cette lettre, qu'avant que les Monasteres de notre Réforme fussent établis, j'ai demeuré vingt-cinq ans dans un Couvent où il y avoit cent quatre-vingt Religieuses, avec lesquelles je vivois comme s'il n'y eût eu que Dieu & moi sur la terre. C'est ce qu'on peut faire, Ma chere Mere, quand on aime le Seigneur comme vous l'aimez. Soyez donc fidelle à cette pratique; & toutes choses, jusqu'aux croix mêmes les plus pesantes, loin de vous nuire, contribueront beaucoup à vous faire avancer de plus en plus dans la perfection.

Ajoutez, s'il vous plaît, à cela de ne vous mêler que de ce qui vous regarde, lorsque vous ne ferez point par votre charge obligée d'observer ce que font les autres. Aimez vos Sœurs pour les vertus que vous remarquerez en elles, vous efforçant de les imiter, & ne pensez jamais à leurs défauts.

Cette conduite m'a procuré tant de paix intérieure, que quoique la Communauté où j'étois fût si nombreuse, elle ne me laissoit pas plus de distraction que si j'eusse été seule; au contraire elle me servoit beaucoup à m'avancer dans la vertu. Car enfin, Ma chere Mere, nous pouvons par-tout aimer & servir ce grand Dieu infiniment aimable. Qu'il soit donc béni à jamais de ce que rien ne peut malgré nous séparer nos cœurs de son divin amour. Je suis, pleine de respect,

Votre Servante,

*Cette lettre n'a point de date.*

THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E L V I I .

A Monseigneur Dom ALONSO VELASQUÉ,  
Evêque d'Osme, l'un de ses Directeurs.

*Elle lui apprend la maniere de faire l'Oraison.*

**M**ONSEIGNEUR ET MON PERE,

JE regarde comme une des plus grandes graces que le Seigneur m'ait faites, celle de m'avoir donné le goût de l'obéissance. Je trouve un contentement & une consolation inexprimables dans la pratique de cette vertu, qui est celle qu'il nous a le plus recommandée. Ainsi, Monseigneur, quoique je sois fort exacte à prier le Seigneur pour vous, il est certain que le commandement que vous m'en fîtes l'autre jour, m'y a rendue encore plus ardente. Je me suis depuis acquittée de ce devoir, sans m'arrêter à mon peu de mérite, & uniquement parce que vous l'aviez ordonné. C'est ce qui me donne lieu d'espérer que vous obtiendrez de sa bonté divine ce que j'ai cru lui devoir demander pour vous, & que mon zele vous fera d'autant plus agréable qu'il est le fruit de ma soumission.

J'ai donc exposé aux yeux de Dieu les graces que je fais qu'il vous a faites, en vous donnant l'humilité, la charité, & ce zele infatigable, tant pour le salut des ames, que pour sa gloire; & connoissant vos bonnes intentions, je lui ai demandé pour vous l'accroissement de toutes ces vertus, afin que vous fussiez aussi parfait que l'exige la Dignité où il lui a plu de vous élever; mais on



m'a fait connoître que le principal vous manquoit, c'est-à-dire, le fondement de toutes ces vertus; & vous savez qu'où manque le fondement, l'édifice est bientôt renversé. Or ce principal qui vous manque, c'est l'Oraison avec la lampe allumée, qui est la lumière de la Foi; c'est la persévérance dans l'oraison avec la force nécessaire pour rompre & briser tout ce qui s'oppose à l'union de l'ame, qui n'est autre chose que l'onction du Saint-Esprit, par le défaut de laquelle l'ame n'éprouve que sécheresse & dissipation.

Il faut souffrir patiemment cette foule de pensées, d'imaginations importunes, & de mouvemens naturels & impétueux, dont les uns viennent de l'ame à cause de sa sécheresse & de sa dissipation, les autres du corps par le défaut d'assujettissement à l'esprit. Nous ne nous appercevons pas de toutes ces imperfections; mais quand Dieu nous ouvre les yeux de l'ame, comme il a coutume de le faire dans l'oraison, c'est alors qu'elles se présentent à nous telles qu'elles sont.

Voici l'ordre qu'on m'a montré que vous deviez tenir dans le commencement de votre oraison. Après que vous aurez fait le signe de la Croix, vous vous accuserez de tous les péchés que vous aurez commis depuis votre dernière confession. Vous vous dégagerez de toutes choses d'ici-bas, comme si vous deviez mourir à l'heure même. Vous excitez en vous un regret sincere de toutes vos fautes, & pour pénitence vous réciterez le *Miserere*. Ensuite vous direz à Dieu : *Je viens à votre Ecole, Seigneur, pour apprendre, & non pas pour enseigner. J'oserai m'entretenir avec Votre Souveraine Majesté, quoique je ne sois que cendre & poussiere & un misérable ver de terre. Daignez, Seigneur, manifester en moi votre Puissance,*

quoique je ne sois qu'une misérable fourmi. Cela dit, vous vous offrirez à Dieu en perpétuel Sacrifice d'Holocauste, & vous mettrez devant vos yeux, soit de l'ame, soit du corps, l'Image de Jesus crucifié, que vous considérerez attentivement & en détail, avec tout le recueillement & l'amour dont vous serez capable.

Vous considérerez d'abord la Nature divine du Verbe éternel du Pere unie avec la Nature humaine, qui par elle-même n'étoit rien si Dieu ne lui eût donné l'être. Vous réfléchirez sur cet amour ineffable & cette humilité profonde d'un Dieu, qui s'est anéanti en se faisant homme pour faire de l'homme un Dieu. Enfin, vous ferez attention à cette magnificence & cette libéralité avec laquelle Dieu a usé de son pouvoir pour se communiquer aux hommes, & les rendre participans de sa gloire, de sa puissance & de sa grandeur.

Si cette considération produit en vous l'admiration qu'elle produit ordinairement, arrêtez-vous-y; vous ne sauriez trop méditer sur l'élévation de celui qui s'abaisse, & sur la bassesse de celui qui est élevé.

En voyant la tête de ce divin Sauveur couronnée d'épines, vous penserez à la foiblesse & à l'aveuglement de notre esprit. Vous lui demanderez qu'il lui plaise de nous ouvrir les yeux, & d'éclairer notre esprit de la lumière de la Foi, afin que nous puissions comprendre avec humilité ce que c'est qu'un Dieu, & ce que nous sommes; & que cette humble connoissance nous porte à garder ses Commandemens, à suivre ses conseils, à faire en tout sa volonté.

A la vue de ses mains clouées, vous penserez à sa libéralité & à notre insuffisance; & vous

comparerez ce qu'il nous donne avec ce que nous lui donnons. A la vue de ses pieds pareillement cloués, vous considérerez la promptitude avec laquelle il nous cherche, & la lenteur avec laquelle nous le cherchons. La plaie de son côté par laquelle il nous laisse voir son cœur à découvert, vous fournira d'utiles réflexions sur l'amour extrême qu'il nous a marqué, lorsqu'il a voulu que cette sacrée plaie fût notre nid & notre asile, & qu'elle nous servît de porte pour entrer dans l'arche au temps du déluge des tentations & des tribulations. Vous le supplierez que, comme il a voulu que son côté fût ouvert pour preuve de l'amour qu'il nous portoit, il donne ordre que le nôtre s'ouvre à son tour, que nous lui découvriions notre cœur, que nous lui déclarions nos miseres, & que nous lui en demandions avec succès le remede.

Vous devez, Monseigneur, vous présenter à l'oraison avec résignation & soumission, & vous laisser conduire sans résistance par le chemin où Dieu voudra vous faire marcher, vous confiant absolument en sa divine Majesté; vous écouterez avec attention les leçons qu'il vous donnera, soit qu'il se retire en vous fermant la porte & vous laissant dehors, soit qu'il vous montre son visage en vous prenant par la main, & vous conduisant dans l'intérieur de son palais. Il faut tout prendre de sa part avec une parfaite égalité d'esprit; & quand il vous fera quelques réprimandes, approuver avec humilité son jugement équitable.

Lorsqu'il daignera vous consoler, vous vous en reconnoîtrez indigne, & en même temps vous louerez sa bonté qui l'engage à se manifester aux hommes, & à les rendre participans de sa puissance & de ses perfections. C'est lui faire une grande injure  
que

que de douter de son inclination libérale à nous favoriser. Il se plaît davantage à faire éclater sa magnificence, que sa justice. Et comme ce seroit un horrible blasphème de nier le pouvoir qu'il a de venger les injures qui lui sont faites, c'en est encore un beaucoup plus grand de douter de ce même pouvoir dans l'objet où il cherche le plus à le faire connoître, je veux dire dans la distribution de ses bienfaits. Ne vouloir point soumettre son entendement dans l'oraison, ce seroit vouloir instruire & ne vouloir pas être instruit, tandis que c'est l'instruction que l'on doit principalement chercher. Ce seroit aller directement contre la fin que l'on doit se proposer.

Il ne suffit pas de reconnoître que l'on est cendre & poussière, il faut encore en avoir les qualités, dont la première est de s'attacher à la terre; mais comme c'est le propre de la poussière de s'élever quand le vent souffle, de se soutenir en l'air tant qu'il dure, & de retomber à terre quand il cesse, de même l'ame dont elle est l'emblème, doit demeurer dans l'oraison bassement assise sur la connoissance de son néant; & quand le doux souffle du Saint-Esprit l'élève, la met dans le cœur de Dieu, & l'y soutient en lui découvrant sa bonté & lui manifestant son pouvoir, il faut qu'elle sache jouir d'une aussi précieuse faveur avec reconnoissance, puisqu'alors Dieu l'introduit pour ainsi dire dans ses entrailles, en la serrant contre sa poitrine, comme fait un tendre Epoux à son Epouse bien-aimée.

Ce seroit sans doute une incivilité & une grossièreté impardonnable à la femme d'un Roi, (femme qu'il auroit choisie dans une basse condition) de ne pas paroître à la Cour un jour où le Roi auroit

désiré qu'elle y parût, comme l'Écriture nous apprend que fit la Reine Vasthi, ce qui lui attira l'indignation de son mari. Notre-Seigneur regarde du même œil les âmes qui se retirent de lui, & il nous le déclare lui-même en disant, que *ses plus grands plaisirs sont d'être avec les enfans des hommes.* Il suit de ce passage que si toutes les âmes s'éloignoient de lui, elles le priveroient de ses plaisirs. Et cette conduite ne pourroit même être excusée par un sentiment d'humilité; car ce seroit plutôt une indiscretion, une incivilité & une espèce de mépris de ne pas recevoir de la main de Dieu ce qu'il veut bien nous donner. Quelle idée auroit-on du jugement d'un homme, qui ayant besoin d'une chose pour le soutien de sa vie, la refuseroit quand on la lui présenteroit?

J'ai dit encore que vous devez être comme un ver de terre. Or la propriété du ver est d'avoir toujours le ventre contre terre, d'être toujours humble & soumis, non-seulement au Créateur, mais à toutes les créatures, & de ne jamais s'élever, quoiqu'on le foule aux pieds & que les oiseaux le piquent. De même on peut dire que celui qui prie est foulé aux pieds lorsque la chair se révolte contre l'esprit, & que par mille tromperies & mille inquiétudes elle lui représente qu'il pourroit s'occuper à toute autre chose avec plus de profit, comme, par exemple, à secourir le prochain dans ses nécessités, à étudier pour se mettre en état de prêcher, ou à régler les affaires dont il est chargé.

On peut répondre à cela que nous devons être plus touchés de nos propres besoins que de ceux des autres; que la charité bien ordonnée commence par soi-même; & qu'enfin le Pasteur qui fait son devoir doit se tenir sur le lieu le plus élevé, pour

de-là découvrir son troupeau , & voir si les loups ne l'attaquent point. Or ce lieu élevé c'est celui de l'oraison.

Reprenons la comparaison du ver de terre ; il a beau être piqué des oiseaux du Ciel , il ne s'élève pas pour cela , il ne se dérange point de la soumission qu'il doit au Créateur , laquelle consiste à ne point quitter le lieu qui lui a été assigné. De même l'homme doit demeurer ferme dans son poste , qui est celui de l'oraison ; quoique les oiseaux , qui sont les démons , le piquent , le fatiguent par des imaginations & des pensées importunes , & détournent son attention par mille inquiétudes , en le faisant errer tantôt d'un côté , tantôt d'un autre. Le malheur est que le cœur suit la pensée ; mais c'est toujours tirer beaucoup de fruit de l'oraison , que de souffrir avec patience toutes ces importunités ; & c'est ce que j'appelle s'offrir en holocauste , c'est-à-dire , consumer totalement la victime dans le feu de la tentation , de manière qu'il n'en reste rien.

En effet , il ne faut pas croire que ce soit un temps perdu que de demeurer en oraison , sans en tirer aucune consolation sensible. C'est au contraire gagner beaucoup , parce que c'est travailler sans intérêt , & pour la seule gloire de Dieu. Car quoiqu'il semble qu'on travaille alors inutilement , il en arrive à l'ame comme aux enfans qui travaillent dans le champ de leur pere ; ils ne sont pas payés à la journée comme les autres , mais ils reçoivent leur récompense tout-à-la-fois à la fin de l'année.

Ceci a beaucoup de rapport à l'oraison de Notre-Seigneur dans le Jardin des Oliviers. Il prioit son Pere de lui épargner l'amertume & la peine extrême qu'on éprouve quand il est question de vaincre la



foiblesse de la nature humaine. Il ne demandoit pas à être délivré des souffrances, mais de la répugnance que la nature lui donnoit pour les souffrances. Il désiroit pour la partie inférieure de l'homme, que la force de l'esprit se communiquât à la chair, de maniere que celle-ci se trouvât disposée comme l'esprit, à tout souffrir; mais il ne reçut d'autre réponse, sinon qu'il falloit boire le calice, c'est-à-dire, surmonter le découragement & la foiblesse de la chair, pour nous feire entendre que, quoiqu'il fût vraiment Dieu, il ne laissoit pas d'être aussi vraiment homme, puisqu'il étoit assujetti comme nous aux peines du péché.

Celui qui se dispose à l'oraison doit encore être laborieux comme la fourmi. Il doit, comme elle, ne jamais se lasser de travailler, tant que durent l'été & les beaux jours, & d'amasser des provisions pour l'hiver, & pour le temps des grandes eaux; afin de ne pas mourir de faim dans ces mauvais temps, comme les animaux sans prévoyance. La mort & le jugement sont pour l'homme le temps des grandes eaux.

Enfin, pour aller à l'oraison, il faut prendre la robe nuptiale, l'habit des grandes Fêtes, des jours de repos & de délassement. En ces jours-là chacun se pare du mieux qu'il lui est possible; on n'épargne rien pour honorer la Fête; & si l'on y réussit, l'on ne regrette point son argent. Il n'est pas possible dans le monde de devenir un grand homme de lettres, ou un courtisan distingué, sans beaucoup de dépense & de travail. De même, pour devenir courtisan du Ciel, & pour acquérir la science des Anges, il faut qu'il en coûte beaucoup de temps & de travaux.

Je n'en dirai pas davantage, Monseigneur, &

je demande pardon à votre Grandeur, de la hardiesse que j'ai eue de lui faire ces remontrances. Elles sont sans doute bien défectueuses & bien indiscrettes ; mais elles sont l'effet du zèle & de l'attachement que je dois avoir pour vous, comme étant une de vos brebis. Je me recommande à vos saintes prières ; je prie Dieu qu'il augmente en vous sa grâce, & je demeure avec la vénération la plus parfaite, & le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

L'indigne & soumise Servante,  
THÉRESE DE JÉSUS.

1781.

## LETTRE LVIII.

Au Révérend Pere JÉRÔME GRATIEN, son  
Directeur.

*La Sainte l'engage à concilier les Carmélites d'Albe avec leur Fondatrice, & lui recommande de veiller à l'observation de la Règle, pour la fermeture des grilles des parloirs dans toutes les Maisons.*

JÉSUS soit avec vous, MON RÉVÉREND PÈRE. Votre Révérence verra par la lettre ci-jointe ce qui se passe entre les Carmélites d'Albe & leur Fondatrice. Il paroît que nos Sœurs commencent à la craindre, parce qu'elle leur a fait recevoir quelques Novices qui les réduisent à une grande nécessité, & je ne vois pas trop quel remède on

peut apporter à cela. Ayez la bonté de vous informer de tout.

N'oubliez pas aussi, je vous prie, de recommander dans toutes les maisons l'observation de nos Constitutions quant à l'ouverture des grilles, & qu'il soit bien expliqué pour quelles personnes elles doivent être ouvertes ou fermées; afin que les Religieuses ne viennent point à se plaindre par la suite qu'on les tient plus resserrées qu'elles ne doivent l'être. Je ne crains rien tant que de leur voir perdre cette heureuse paix dans laquelle Notre-Seigneur les a maintenues jusqu'à présent. Je fais ce que c'est qu'une Religieuse mécontente; & tant qu'elles ne donneront pas d'occasion à les resserrer davantage, je crois qu'on ne doit pas exiger d'elles plus qu'elles n'ont promis.

A l'égard des Confesseurs, je ne vois point de raison pour leur parler la grille ouverte, non plus qu'aux Religieux de quelque Ordre que ce soit, & encore moins à nos Peres Réformés; mais on pourroit se relâcher, par exemple, en faveur d'un oncle, à l'égard de celles qui n'ont point de pere, lorsque cet oncle leur en tient lieu; cela me paroît raisonnable. On pourroit en user de même pour une Princesse, ou quelqu'autre personne du premier rang; & enfin dans toutes les occasions où il y auroit quelque avantage sans aucun risque. Hors ces cas, la grille doit toujours être fermée; & s'il s'en présentoit quelqu'un où il y eût du doute, je voudrois qu'on consultât le Provincial, & qu'on n'ouvrît point sans lui avoir demandé la permission; encore est-il à craindre que le Provincial ne la donne avec trop de facilité. Il me semble que, pour traiter des choses spirituelles, il n'est pas nécessaire de se voir. Je m'en rapporte sur tout cela à votre Révérence.

Je désire fort que l'on puisse bientôt recevoir à Albe quelques Novices dont la dot puisse servir à payer la dépense du bâtiment. Dieu connoît les besoins de cette maison, je le prie d'y pourvoir; nos Sœurs d'ici sont fort à leur aise; elles ont abondamment tout ce qu'il leur faut, du moins pour le temporel; mais ce n'est pas l'abondance qui donne la paix à l'ame. Cette paix se trouve plus aisément dans la pauvreté. Dieu veuille nous faire bien comprendre cette vérité, & vous donner les graces nécessaires pour votre sanctification. Ce sont les vœux de celle qui est avec la plus parfaite vénération,

MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre indigne & très-soumise Servante;

1581.

THERÈSE DE JESUS.

L E T T R E L I X.

A Dom DIEGUE DE MENDOÇA, Conseiller  
d'Etat.

*Elle le remercie d'une lettre qu'il lui avoit écrite & à ses Religieuses, & l'exhorte à se retirer pour travailler à son salut.*

**L'**ESPRIT-SAINT soit toujours avec vous, MONSIEUR. Si vous saviez la douce consolation & la joie que nous a causé votre lettre, à nos Sœurs & à moi, cela est inconcevable. On nous écrit tous les jours de tous les côtés, & il nous est assez ordinaire de recevoir des graces des personnes de la première considération; mais nous n'y sommes point sensibles comme nous l'avons été à votre lettre. Il

y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas , & j'en ai fait la remarque tant sur nos Sœurs que sur moi-même. Le Messager est , dit-on , prêt à partir , & on ne nous laisse qu'une heure pour vous faire réponse. Mais vraiment il en faudroit bien davantage à nos Sœurs pour s'acquitter comme elles le voudroient , de la commission que vous leur donnez. Votre Commere entr'autres croit de la meilleure foi du monde que ses avis ne vous seront pas inutiles , & je le croirois comme elle , si l'effet répondoit à sa bonne intention ; mais c'est l'ouvrage de Dieu ; il n'appartient qu'à lui de toucher les cœurs. C'est déjà beaucoup , & nous lui en rendons graces , de vous ouvrir les yeux , & d'exciter en vous de bons desirs. Il est impossible que ces deux dispositions n'aboutissent pas insensiblement à une heureuse fin dans un si grand esprit que le vôtre.

Tout ce que je puis vous dire , Monsieur , c'est que mettant à part ce qui intéresse Monseigneur l'Evêque votre Frere , je n'envisage rien qui pût me faire tant de plaisir que de vous voir maître de vous-même. Je suis intimement persuadée , qu'il n'y a que Dieu qui soit capable de remplir les desirs d'une aussi grande ame que la vôtre , & je regarde comme une grace singuliere qu'il vous fait , de permettre que vous soyez oublié & négligé de ceux qui pourroient vous donner en ce monde quelque légère satisfaction.

Mais je m'apperçois , Monsieur , que j'extravague. Pardonnez-le moi. Vous savez que les Sujets les plus bornés sont toujours les plus téméraires , & que pour peu de liberté qu'on leur donne , ils en abusent.

Le Pere Jérôme Gratien m'a paru bien sensible à l'honneur de votre souvenir. Je connois son atta-

chement pour vous, & l'envie qu'il a de vous être utile autant qu'il le doit, & même au-delà. Je fais qu'il a soin de vous recommander aux prières des bonnes ames avec qui il communique, & il le fait avec un si grand désir que ces prières vous soient profitables, que je ne doute pas que Dieu ne les exauce. Il n'est pas content, à ce qu'il me dit un jour, que vous soyez un grand homme de bien, il veut encore que vous soyez un Saint.

Pour moi je ne porte pas mes vues si haut, & je serois bien contente de vous voir penser à votre salut, sans que votre charité s'étendît jusqu'à procurer celui des autres. Travaillez seulement à mettre la paix dans votre ame. Vous en viendrez bientôt à bout; vous acquerrez insensiblement le goût des biens éternels, & vous trouverez du plaisir à servir ce Maître si bon, qui vous tiendra toujours avec lui, sans se lasser de vous faire du bien.

Nous étions déjà instruites du jour que tombe la Fête de votre Saint. Nous sommes convenues de communier toutes ce jour-là à votre intention. C'est une dette dont nous voulons nous acquitter. Nous nous ferons un plaisir de célébrer pour vous cette Fête, & nous la passerons le plus dévotement qu'il nous sera possible.

Quant aux offres de service que vous me faites, Monsieur, je prévois que je ne manquerai pas d'occasions de m'en prévaloir. Mais Dieu fait que le plus grand service que vous me pourriez rendre, ce seroit de vous mettre en situation de ne pouvoir m'en rendre aucuns quand vous le voudriez. Je ne laisserai pourtant pas d'avoir recours à vous dans le besoin, comme au maître de cette maison.

La Sœur Marie, la Sœur Isabelle, & votre Commere, sont bien embarrassées pour vous écrire.



J'entends d'ici le bruit qu'elles font. Pour Isabotté ; autrement la Sœur Saint Jude, elle ne souffle pas, & je ne fais pas trop comment elle s'en tirera ; car c'est son coup d'essai. J'ai résolu de ne leur pas corriger un seul mot. Je suis bien aise que vous essuyiez toutes leurs impertinences, puisque c'est vous qui les leur faites dire. Et sans doute ce ne sera pas pour vous une petite mortification de lire ces belles lettres, comme ce n'est pas une petite preuve de votre humilité de vous être si mal adressé. Je prie le Seigneur qu'il nous éclaire toutes, afin que vous ne perdiez pas le fruit de votre bonne œuvre par notre incapacité ; & j'ai l'honneur d'être avec autant de respect que de reconnoissance, &c.

20 Août 1781.

## L E T T R E L X.

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*Embarras de la Sainte au sujet d'une Novice : elle demande quel est le caractère d'un Chanoine ; fait un Règlement à observer dans les visites qu'on fait aux Sœurs malades ; n'est point contente de la conduite d'un Confesseur de son Couvent.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. Permettez-moi, s'il vous plaît, de vous dire qu'outre la douleur que j'ai de ne recevoir point de vos nouvelles, il m'est bien dur de ne savoir pas même le lieu de votre résidence. Dans quel embarras cette incertitude de nous jetteroit-elle pas, s'il arrivoit que pour quelques

affaires importantes ont eût besoin de s'adresser indispensablement à vous !

Il faut vous dire, Mon Révérend Pere, qu'ayant déclaré, il y a quelque temps, à la Sœur Anne des Anges qu'elle ne s'attendît point de faire profession de la Regle réformée, elle s'est affligée à l'excès, & m'a demandé avec les dernières instances que nous ne la fissions pas sortir ; que nous l'éprouvassions autant de temps que nous le jugerions à propos ; qu'elle se soumettoit à ne parler qu'aux Confesseurs qu'on lui donneroit ; & que, si après l'avoir examinée, ils lui conseilloient d'aller au Monastere de l'Incarnation, elle leur obéiroit. Enfin elle est si changée depuis quinze jours, qu'elle est le sujet de notre admiration : ses scrupules & ses peines intérieures ont cessé ; elle fait paroître plus d'ouverture de cœur & de simplicité ; elle est gaie, contente, & se porte bien. Sur ce pied-là on ne peut pas en conscience lui refuser la Profession, pourvu qu'elle persévère dans ces bonnes dispositions. Je me suis informée d'elle à ses anciens Confesseurs : ils m'ont tous assuré que ces inquiétudes d'esprit ne lui font pas naturelles, & qu'il n'y a pas plus de dix-huit mois qu'elle en est agitée. J'ai été bien aise de l'apprendre de leur bouche ; car on m'avoit dit qu'elle est d'une humeur inquiète, & je ne savois qu'en penser, parce que je ne la connois pas, & qu'il y a très-peu que suis avec elle.

Il m'est quelquefois venu dans l'esprit que ce calme intérieur dont elle jouit, pourroit bien n'être qu'une illusion du démon pour nous tromper plus finement, & nous engager par de si belles apparences à lui faire faire Profession ; après quoi il la tourmentera plus que jamais, & nous causera à toutes, aussi-bien qu'à sa mere, mille peines & mille chagrins.

Cette Novice eut envie, il y a quelque temps, de rendre nul le contrat que vous savez, pour pouvoir donner davantage à cette Maison : elle me pria donc, mais sans me déclarer son dessein, de lui procurer un entretien avec le Chanoine Dom Pedro de Castro, de qui je l'ai appris. Je répondis à Monsieur de Castro lorsqu'il me fit ce récit, qu'elle ne devoit pas se donner tant de mouvemens ; que les choses étoient en bon état, qu'il n'y falloit rien changer, parce que si elle n'est pas propre à notre état, ses richesses, pour grandes qu'elles fussent, ne nous la feront pas recevoir, comme nous ne la renverrons pas si elle en a les qualités.

Obligez-moi de me dire de quel caractère est ce Chanoine, & si l'on peut se confier à lui : je fus charmée de son esprit & de ses manières obligantes : mais n'est-ce point parce qu'il est de vos amis que j'en ai été si contente ? Il est venu diverses fois ; il nous a même prêché un des jours de l'Octave de la Toussaint ; mais il ne veut pas, dit-il, confesser personne. Cependant, si mon préjugé ne me trompe, il avoit fort envie d'entendre ma confession ; & comme il a beaucoup d'éloignement de la direction des âmes, j'ai soupçonné qu'il y avoit un peu de curiosité. Il assure qu'il est l'ennemi déclaré des visions & des révélations, & qu'il ne croit pas même à celles de Sainte Brigitte. Ce n'est pas à moi qu'il a fait ce joli compliment, mais à la Mere Marie de Jesus-Christ. Si j'avois encore les peines d'esprit que j'ai eues autrefois, je serois ravie de lui parler, & de lui communiquer mes dispositions intérieures ; car j'ai bien de la confiance aux Directeurs incrédules en fait de grâces extraordinaires, persuadée qu'ils seroient plus capables que les autres de me détromper si j'étois dans l'erreur : mais délivrée

par la grace de Dieu de tant d'alarmes , le désir que j'ai de l'entretenir est médiocre. Je pourrai donc , si vous l'agréez , Mon Révérend Pere , lui parler un de ces jours , quoique je ne parle plus guere de mon ame à présent qu'elle jouit de la paix , si ce n'est à mes anciens Directeurs.

J'ai fait ici , mon Révérend Pere , un Règlement tout nouveau. Il porte que lorsqu'il y aura une Sœur malade , on n'ira pas la visiter plusieurs à la fois ; mais que quand une Sœur entrera , celle qui y étoit auparavant lui cédera la place , à moins que la maladie ne fût telle qu'elle obligeât de se joindre plusieurs ensemble pour rendre service à la malade. Je trouve mille inconvéniens à s'assembler de cette sorte à l'Infirmierie , non-seulement à cause du silence , mais aussi parce que la Communauté qui est si peu nombreuse , se trouve alors toute dérangée. Outre cela les plaintes & les murmures se peuvent glisser aisément dans de pareils entretiens. Si vous approuvez ce Règlement , faites-le garder , je vous prie , dans votre Monastere , sinon ayez la bonté de m'en donner avis.

Le Confesseur d'ici est mécontent & déconcerté de ma conduite à son égard : non que je lui refuse de parler à la Sœur Marie-Anne lorsqu'il le désire ; mais parce que je le prie de multiplier & de prolonger moins ses entretiens. Tout y est saint : mais Dieu nous garde de ces confessions qui durent des années. Il n'est pas aisé d'en détruire les inconvéniens. Qu'en arriveroit-il si ce n'étoit pas un aussi saint homme , & si cette fille étoit moins sainte ? Certaines choses que j'ai remarquées ici depuis que j'ai fini ma lettre , m'ont fort déplu : c'est ce qui fait que je vous parle de cette affaire , quoique je n'eusse pas d'abord pensé à vous en entretenir. Si l'établis-

fement à Madrid vient à réussir, le plus court sera d'y envoyer cette Sœur, & de nous défaire honnêtement du Confesseur, dont la façon d'agir & de penser m'est insupportable.

Je prie Dieu, Mon très-Révérénd Pere, de vous conserver, & de vous donner une sainteté aussi parfaite que vous la souhaitez celle qui est très-respectueusement, &c.

26 Octobre 1581.

## L E T T R E L X I.

A la Révérende Mere MARIE DE SAINT JOSEPH.

*Elle lui parle de sa Niece, de son Neveu, d'un Bien-faïcteur des Carmélites, & d'une Regle sur la clôture.*

**L**A grace du Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence, MA CHERE FILLE. Votre dernière lettre m'a donné une joie très-sensible, mais qui ne m'est pas nouvelle, accoutumée que je suis à recevoir de celles que vous m'écrivez, une consolation qui me dédommage du chagrin & de l'ennui que me causent quantité d'autres lettres. C'est une justice que vous me rendez, Ma chere Mere, de m'aimer un peu; & j'ai pour vous une tendresse qui me fait désirer que vous me donniez quelquefois des marques de la vôtre. Notre inclination naturelle nous porte à souhaiter du retour en fait d'amitié: cela ne doit pas être mauvais, puisque Notre-Seigneur même l'exige de nous; car bien qu'il y ait une distance infinie entre l'amour qui est due à cette haute Majesté, & celui qui convient à de foibles créatures, c'est cependant un avantage pour nous

Se ressembler à Dieu en quelque chose , ne fût-ce qu'en celle-là.

Je vous ai écrit de Sorie une grande lettre ; je crains que le Pere Nicolas ne vous l'ait pas envoyée. Je vous y marquois que nous avons tant prié pour vous dans tous nos Monasteres , que loin d'être surprise que vous jouissiez d'une si grande tranquillité , & que vous soyez si bonnes & si vertueuses , je m'étonne que vous ne soyez pas devenues des Saintes à canoniser ; car nous n'avons point cessé , tant que cette horrible tempête a duré , d'implorer le secours du Tout-puissant , & de le solliciter de vous rendre le calme.

Vous devez donc , Ma chere Mere , à présent que vous goûtez les douceurs de la paix , prier pour ceux qui sont dans la guerre , principalement pour ce Couvent de Saint Joseph d'Avila , qui en a un vrai besoin , & qui vient de m'élire Prieure , seulement pour remédier à la nécessité où il se trouve. Quel fardeau pour une personne de mon âge , accablée d'infirmités & de mille occupations , d'être chargée de la conduite d'une maison dans l'état où est celle-ci !

Il faut que je vous dise que j'ai du chagrin que vous me ressembliez en quoi que ce soit , parce qu'il n'y a rien de bon en moi : je ne suis qu'un composé de miseres selon l'esprit & selon le corps , mais miseres qui ne peuvent s'exprimer. Néanmoins je n'ai pas été fâchée que vous ayez mes maux de cœur ; ils guérissent quelquefois plusieurs autres infirmités ; & d'ailleurs , quoique insupportables dans leur grande violence , ils ne sont plus dangereux , principalement pour vous qui êtes hydropique.

Ma niece Thérèse qui vous aime ardemment , vous fait mille & mille complimens. Vous seriez



charmée, Ma chere Mere, de la voir à présent : avec beaucoup de vivacité d'esprit, elle devient fort savante & fort éclairée dans ce qui concerne sa perfection. Demandez à Dieu, je vous prie, qu'il lui continue ses graces : l'air du monde est si contagieux, qu'on ne sauroit trop appréhender pour les personnes qui le respirent ; ainsi je loue Dieu de l'avoir mise auprès de moi, & de m'avoir chargée de son éducation.

Que vous m'avez fait de plaisir, Ma chere Mere, de m'apprendre que le Pere Garcia est arrivé à Séville, & que je vous en suis obligée ! On m'avoit assuré qu'il y feroit bientôt ; mais comme je le désirois passionnément, je n'y ajoutois point de foi, & j'en douterois encore si vous ne me l'aviez pas mandé. N'oubliez pas de lui témoigner une grande reconnoissance : vous devez le considérer comme un fondateur de notre Réforme, à laquelle il a infiniment contribué par les bons offices qu'il nous a rendus. Il ne faut donc point baisser son voile devant lui, quelque exactitude qu'on doive avoir à le baisser devant tout le monde, mais principalement devant les Carmes qui ne nous doivent jamais voir.

Si vous saviez en quel état est le bien de mon Neveu, vous en seriez touchée de compassion. C'est un jeune homme dont l'attrait dominant est la retraite & la priere, & qui néglige tout le reste : ainsi, quelque désir que j'aie de n'entrer point en connoissance de ses affaires, je suis contrainte de m'en mêler, car on m'assure que j'y suis obligée en conscience. Cela me fait sentir que le malheur que j'ai eu de perdre un Frere pour qui j'avois tant de tendresse, n'étoit pas le plus grand qui dût m'arriver : celui d'être obligée de démêler mille affaires avec tous mes parens, & de ne savoir à  
 quoi

quoï se termineront tant d'embarras, m'est encore plus sensible.

Mandez-moi, Ma chere Mere, vos dispositions intérieures; je serai ravie de les apprendre: après tant de persécutions souffertes si constamment, il ne faut pas douter que votre ame n'ait fait de merveilleux progrès dans la perfection. Je serois bien aise aussi de voir les cantiques que vos Filles ont composés. Vous faites bien de les entretenir dans une sainte joie, & dans l'allégresse spirituelle; elle leur est très-nécessaire pour se soutenir au milieu de tant d'afflictions. Faites-moi savoir aussi si la santé de la Mere Sous-Prieure est entièrement rétabli; Dieu vous a fait une très-grande grâce de vous la conserver.

Il faut faire boucher la porte de la Sacristie qui donne dans votre Eglise, afin que vos Religieuses ne puissent jamais y entrer. Le Décret du Pape donné *motu proprio*, excommunie les Religieuses qui sans une nécessité indispensable entreront dans l'Eglise, ou qui sortiront de la clôture, même pour aller fermer les portes de la rue.

Vous devez donc, Ma chere Mere, avoir un bon Sacristain, & un tour dans la Sacristie; l'excommunication du Pape ne regarde que la Sacristie & la porte du Monastere. Quand même le Pape ne l'auroit pas ordonné, nous ne pourrions nous autres en user autrement; car c'est un point de nos Constitutions; & vous savez assez à quel péril on s'expose lorsqu'on ne les garde pas, & que si c'est par coutume qu'on manque d'en observer une seule, on peche mortellement.

Mes amitiés, s'il vous plaît, à toutes mes cheres Filles; je desire ardemment qu'elles deviennent toutes de grandes Saintes. Nos Sœurs de cette

Maison vous assurent de leurs respects, & se recommandent très-instamment à vos ferventes prières. Je suis, Ma Révérende Mere, avec une véritable estime, toute à vous,

8 Novembre 1581.

THÉRESE DE JESUS.

L E T T R E L X I I.

A la Sœur ÉLÉONORE DE LA MISÉRICORDE,  
Novice au Monastere de la Sainte-Trinité  
de Sorie.

*La Sainte la rassure & la fortifie sur certains scrupules qu'elle se faisoit dans les commencemens de sa vocation.*

**L**E Saint-Esprit soit avec vous, MA CHERE FILLE. Ah ! que je voudrois bien n'avoir point d'autres lettres à écrire que celle-ci, pour répondre tout à mon aise aux deux vôtres, dont la première m'a été remise par les Peres Jésuites ! Persuadez-vous, Ma chere Fille, que je ne reçois point de lettres de vous, sans ressentir une satisfaction toute particuliere. Ainsi, s'il vous venoit dans l'esprit de ne me plus écrire, regardez cela comme une tentation du démon. Celle que vous éprouvez actuellement, en ce qu'il vous semble que vous ne faites aucun progrès, vous en fera faire un très-considérable. C'est ce que le temps vous apprendra. Dieu vous traite comme une personne qu'il tient déjà dans son Palais, & qu'il fait ne pouvoir lui échapper. Il veut vous donner moyen de mériter de plus en plus. Peut-être auparavant vous traitoit-il avec plus de douceur ; mais c'est que ce traitement

vous étoit alors nécessaire , pour vous détacher des choses du monde.

Je me souviens à propos de cela d'une Sainte que j'ai connue à Avila ; je l'appelle Sainte , parce qu'assurément elle en menoit la vie. Elle avoit donné pour l'amour de Dieu , tout ce qu'elle possédoit au monde. Il ne lui restoit plus qu'une couverture , elle la donna encore. Aussi-tôt après , Dieu lui fit éprouver pendant quelque temps des peines intérieures inexprimables , & de très-grandes féchereffes. Elle en faisoit ses plaintes à Notre-Seigneur , & lui disoit agréablement : *Vraiment , Seigneur , vous êtes admirable ! Après m'avoir tout ôté , vous me laissez là.* Ainsi , Ma Fille , mettez - vous dans l'esprit que Dieu est de ceux qui payent les grands services qu'on leur a rendus par des mortifications , & c'est bien là le meilleur paiement que l'on puisse recevoir , puisqu'on acquiert par là l'amour de Dieu.

Je lui rends grace du profit intérieur qu'il vous fait faire dans la vertu. Laissez-le agir en maître dans votre ame. Elle est son épouse , il vous en rendra bon compte , & la conduira par le meilleur chemin. Il vous semble que la nouvelle vie que vous menez , & les exercices qu'on vous fait pratiquer , éloignent de vous cette paix après laquelle vous soupirez ; mais ne vous mettez point en peine , tout viendra à la fois ; mettez votre gloire à porter la croix du Sauveur ; ne faites aucun cas des douceurs & des consolations ; il n'appartient qu'aux simples Soldats de vouloir être payés par jour ; servez gratuitement comme les grands Seigneurs servent le Roi , & que celui du Ciel soit toujours avec vous.

Mes obéissances très-humbles , je vous prie , à

ceux de Messieurs vos Freres que je connois. Dieu vous conserve & vous rende telle que je souhaite. Je suis bien tendrement ,

MA CHERE FILLE,

Votre Servante,  
THÉRESE DE JESUS.

1582.

*L E T T R E L X I I I .*

A la Sœur THÉRESE DE JESUS, Niece de la Sainte, Novice au Monastere de Saint Joseph d'Avila.

*La Sainte donne à sa Niece de salutaires instructions.*

**L**A grace de l'Esprit-Saint soit avec vous, MA CHERE FILLE. Votre lettre m'a fait grand plaisir : & comme nous avons quelque temps à passer éloignées l'une de l'autre, je suis charmée que les miennes fassent le même effet sur vous.

Par rapport aux sécheresses que vous éprouvez, il me paroît que Dieu vous traite déjà comme une ame forte, puisqu'il veut vous mettre à l'épreuve pour connoître l'amour que vous lui portez, & pour juger si cet amour est de même dans la sécheresse que dans la consolation. Vous devez tenir ce traitement à très-grande faveur de sa part, bien loin de vous en chagriner. C'est dans la pratique des vertus, bien plus que dans la ferveur sensible, que consiste la perfection; & d'ailleurs la ferveur reviendra dans le temps que vous y penserez le moins.

Quant à ce que vous me marquez de cette

Religieuse, c'est une pensée que vous devez chasser de votre esprit : n'allez pas non plus vous figurer qu'une simple pensée soit un péché, quelque mauvaise qu'elle soit. Ce que vous me dites de cette Fille n'est rien au fond; mais je voudrois qu'elle éprouvât cet état de sécheresse & de tiédeur où vous êtes présentement; car je doute qu'elle sache ce qu'elle fait, & nous pouvons lui souhaiter cet état pour son plus grand avantage. Dorénavant, Ma chere Fille, quand il vous viendra quelque mauvaise pensée, faites le signe de la croix, ou dites un *Pater*, ou frappez-vous la poitrine, & faites en sorte de détourner votre esprit à d'autres objets. En résistant de cette façon vous tirerez un mérite de la tentation même.

J'aurois bien voulu répondre à la Sœur Isabelle de S. Paul, mais je n'en ai pas eu le temps; faites-lui mes complimens. Elle sent bien que vous devez être la plus chérie. Dom François se porte à merveille; il vit comme un Saint: il communia hier avec tous ses domestiques. Nous allons demain à Valladolid, d'où il vous écrira; car je ne l'ai point averti de ce Messager-ci. Dieu vous conserve, Ma chere Fille, & vous rende une grande Sainte. Je me recommande à toutes nos Sœurs, & suis toujours votre bonne Tante,

2 Mai 1582.

THÉRESE DE JESUS.





## L E T T R E L X I V .

A la Révérende Mere MARIE DE S. JOSEPH.

*La Sainte traite dans cette Lettre divers sujets détachés.*

LA grace du Saint-Esprit foit toujours avec votre Révérence, MA CHERE FILLE. Une de vos lettres que je reçus hier, toute succinte qu'elle étoit, m'a infiniment foulagée de la peine que me caufoit la mortalité qui regne à Séville. Depuis cette triste nouvelle je n'ai pas été la longueur d'un *Credo*, fans penser à vous, faisie de mille alarmes que la crainte de vous perdre jetoit dans mon cœur : tout ce que j'ai pu faire dans cette désolation, a été de prier ardemment Notre-Seigneur pour votre conservation, & d'ordonner des prieres dans tous nos Monasteres pour attirer sur vous sa protection.

Je ne vous ai pas encore parlé, Ma chere Mere, sur les plaintes que vous faites de la Mere Prieure de Grenade : elles me paroissent plaisantes. Vous devriez vraiment, au lieu de la blâmer, la remercier un million de fois de vous avoir renvoyé vos Religieuses avec tant d'honneur & de bienséance. Quand même elle leur eût donné une litiere, je ne l'aurois pas trouvé mauvais au défaut d'une autre commodité. Loin donc de la censurer, & de regretter la dépense qu'elle a faite, je prie Dieu de l'en dédommager ; car elle l'a très-bien employée. Si cette conduite est improuvée, ne nous en mettons nullement en peine ; ce ne sont que des délicatesses & des raffinemens de précieuses, à quoi on ne doit avoir nul égard. A Dieu ne plaise qu'on en use autrement

que j'en ai usé moi-même dans nos fondations : j'en aurois bien du chagrin ; mais j'espère que cela n'arrivera pas, & qu'on continuera comme on a commencé. Pour ce qui est d'y rencontrer des obstacles & des contradictions, ce n'est point un mal ; au contraire c'est une marque que Dieu en doit être glorifié.

Ma niece Thérèse, qui est une petite Sainte, désire avec bien de l'ardeur de faire profession ; elle vous assure de la continuation de son respect, & vous supplie de ne l'oublier pas devant Dieu. Je vous demande la même grace pour moi. Nos Sœurs vous saluent, & toute votre sainte Communauté pareillement ; elles ont bien de la confiance en votre crédit auprès du Seigneur.

Je prie Dieu d'être toujours avec vous, de vous soutenir sans cesse de sa main, & de vous rendre une grande Sainte. C'est le souhait, Ma Révérende Mere, de celle qui est, pleine de tendresse, toute à vous,

*Le 6 Juillet 1582.*

THÉRESE DE JESUS.

## LETTRE LXV.

A la Révérende Mere THOMASSINE BAPTISTE, Prieure du Monastere de Burgos.

*La Sainte lui recommande les malades ; lui défend & lui permet la quête, selon la différence des temps.*

JESUS soit toujours avec votre Révérence, MA CHÈRE FILLE. Je suis sensiblement touchée de la maladie de la Sœur dont vous me parlez : outre

que c'est une excellente Religieuse que je regretterois beaucoup, ce vous est, Ma chere Mere, un étrange embarras dans la conjoncture présente, d'avoir des malades à assister. Donnez-m'en des nouvelles le plus souvent que vous pourrez; & ne vous approchez point si près de son lit, de peur que vous ne tombiez aussi malade: votre présence n'est nullement nécessaire à sa guérison, & l'on peut en votre absence, l'assister, la soulager & en avoir un fort grand soin. Vous savez que je vous ai prescrit d'avoir une charité compatissante pour les malades; & je sais que vous n'en manquez pas; ainsi ce n'est que pour vous renouveler dans ces bonnes dispositions que je vous en parle ici: le désir que j'ai qu'on ne néglige rien pour leur soulagement est si vif, que je ne cesse point d'y exciter toutes les Prieures.

La proposition que vous me faites, Ma chere Mere, de faire quêter pour vous dans la Ville, me désolé; & je ne puis comprendre que vous me demandiez ce que je souhaite que vous fassiez à ce sujet. Je vous ai dit tant de fois qu'il est pour vous de la dernière conséquence, qu'on ne sache pas que votre Monastere ne possède aucun revenu, ce qu'on ne manqueroit pas de savoir si vous vous aviez de faire quêter. C'est, si je ne me trompe, un point de Constitution, de ne rien demander, à moins que la nécessité ne soit bien grande; & vous n'êtes pas, Dieu merci, dans cette extrémité; car Madame de Tolosa m'a promis de vous donner peu à peu la légitime de ses filles.

Quêtez, à la bonne heure, lorsqu'on saura que vous n'avez aucune rente: mais à Dieu ne plaise que vous le fassiez présentement que tout le monde est persuadé que vous avez du bien, & que vous

ne manquez pas du nécessaire. Croyez-moi, ce que vous gagneriez par cet endroit-là, vous le perdriez par mille autres. Il vous sera donc plus avantageux de parler de ma part à vos Messieurs, & de leur représenter le besoin où vous êtes de quelque assistance.

Je me souviens de vous avoir déjà priée de leur faire mes respectueux complimens : aujourd'hui je vous donne procuration de leur dire en mon nom tout ce qu'il vous plaira ; ainsi vous ne mentirez point.

Je prie Dieu, Ma Révérende Mere, d'être toujours avec vous, de vous conserver & de vous sanctifier de plus en plus. Toute à vous.

9 Août 1582.

THÉRESE DE JESUS.

## LETTRE LXVI.

Au Révérend Pere JERÔME GRATIEN.

*La Sainte lui expose sa peine de ce qu'il est parti ; lui apprend les difficultés qu'on formoit au Testament de Monsieur son Frere ; lui donne quelques avis sur des plaintes ; marque son éloignement des Monasteres magnifiques, & parle de diverses affaires.*

LA grace du Saint-Esprit soit toujours avec votre Révérence, MON PERE. Le plaisir de recevoir souvent de vos nouvelles, quelque grand qu'il soit, n'est pas capable de me consoler de votre absence ; quoique j'aie appris avec bien de la joie que vous vous portez bien, & que l'air du pays où vous demeurez est sain. Dieu veuille que vous vous portiez de mieux en mieux. J'ai reçu toutes vos lettres,

Cette absence m'est d'autant plus sensible, que je ne puis goûter les raisons qui vous ont déterminé à partir avec tant de précipitation.

De bonne foi j'ai peine à comprendre la vraie cause de mon chagrin. Il est cependant vrai que je fus touchée d'une si vive douleur en vous voyant partir si inopinément, qu'elle m'avoit fait perdre entièrement le goût de vous écrire. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit, & pourquoi je ne vous écrirois pas encore aujourd'hui, si une nécessité indispensable ne m'y obligeoit. Avec cela j'ai un grand mal de tête; & quoique mon mal de gorge soit diminué, je n'en suis pas quitte. Peut-être que dans le décours de la lune j'aurai la tête moins souffrante.

Il faut vous dire que j'ai eu depuis peu bien des affaires à démêler avec la belle-mère de mon Neveu, laquelle se donne bien du mouvement pour faire casser le testament de feu mon Frere. Quoique le droit ne soit pas pour elle, néanmoins, comme bien des gens lui font entendre le contraire, & que d'ailleurs c'est une femme entreprenante & résolue à intenter procès, on m'a conseillé l'accommodement; tant afin que mon Neveu ne se ruine pas en procédures, que pour que nous ne fassions pas des frais inutiles. Il est vrai que ce sera faire tort à notre Monastere de Saint Joseph d'Avila: mais j'espere que pourvu que l'accommodement se fasse avec solidité, tôt ou tard tout nous reviendra avec l'aide de Dieu. Que cette chicane m'a fatiguée, & qu'elle me fatigue encore aujourd'hui!

Ma niece Thérèse, toute désolée qu'elle est de votre absence, se porte néanmoins assez bien: nous lui avons caché votre départ jusqu'à présent, pour lui épargner la douleur que je prévoyois qu'elle en sentiroit. Sa tristesse ne laisse pas de me consoler,

étant bien aise qu'elle apprenne en cette occasion combien peu l'on doit compter sur l'amitié des créatures, & combien l'on seroit à plaindre de mettre sa confiance autre part qu'en Dieu. Cette réflexion m'a été à moi-même très-avantageuse.

Prenez bien garde, je vous supplie, à la maniere dont vous prêchez dans l'Andalousie : je n'ai jamais goûté que vous fiffiez un long séjour dans ce pays-là. Le récit que vous m'avez fait des persécutions que certaines personnes y ont souffertes, augmente tellement la peur que j'ai qu'il ne vous en arrive autant, que je ne cesse point de demander à Dieu de ne permettre pas de mes jours un tel malheur. Le démon ne s'endort point, comme vous le remarquez fort bien ; & nous devons toujours nous défier de ses artifices. Enfin je serai dans l'inquiétude tant que vous resterez à Séville. Je vous le répète : ne vous naturalisez pas dans l'Andalousie, votre humeur n'y est pas propre ; & quoique vous y prêchiez rarement, n'oubliez pas d'être bien attentif à tout ce que vous direz en chaire.

Que de choses j'aurois à vous dire, Mon Révérend Pere, touchant l'affaire de Salamanque, qui m'a fait passer de bien mauvais momens.

Je ne puis comprendre l'empressement excessif qu'ont nos Sœurs d'acquérir la maison en question : souffrez, mon Pere, que je vous donne un avis : c'est de ne vous jamais fier à des filles, quoique Religieuses & saintes, lorsque vous leur verrez de la vivacité dans les désirs ; car l'envie de réussir leur fera imaginer cent mauvaises raisons qu'elles croiront admirables.

Il vaut bien mieux que nos Sœurs de Salamanque achètent comme pauvres une petite maison, & qu'elles s'y établissent humblement, que de s'endet-



ter pour en avoir une spacieuse. Si quelque chose, Mon Révérend Pere, est capable de me consoler de votre éloignement, c'est de vous voir délivré de ce terrible embarras ; car j'aime bien mieux soutenir seule la peine qu'il me cause, que de la partager avec vous.

Permettez que je vous prie de faire mes complimens à la Révérende Mere Prieure, & à toutes les Sœurs : je ne leur écris pas, parce qu'elles apprendront de mes nouvelles par cette lettre. J'ai de la joie de ce qu'elles se portent bien ; & je les prie d'avoir bien soin de votre santé, & de prendre garde de ne vous point trop fatiguer.

Dieu vous conserve, Mon Révérend Pere, & vous préserve de tous dangers, comme l'en supplie celle qui est, pleine de vénération,

Votre indigne Servante & Fille,

1 Septembre 1582.

THÉRESE DE JESUS.

## L E T T R E L X V I I.

A la Révérende Mere MARIE DE CHRIST, Prieure du Monastere de la Sainte Trinité de Sorie.

*Cette Lettre roule sur le peu de cas qu'on doit faire des préséances dans les Maisons Religieuses.*

JESUS soit avec votre Révérence, MA CHERE FILLE, & vous conserve. J'ai reçu vos lettres qui m'ont fait grand plaisir. J'aurois bien souhaité que ce que je vous ai marqué au sujet de la cuisine & du réfectoire, eût pu se faire ; mais, comme vous êtes plus à portée de voir ce qui convient, vous en ferez.

te que vous jugerez à propos. Je suis bien aise d'apprendre que la fille de Roch de Houerte soit un bon Sujet. Quant à la Profession de la Sœur dont vous me parlez, je trouve fort à propos qu'on la differe jusqu'au temps que vous dites. Comme elle est encore extrêmement jeune, il n'y a pas d'inconvénient. Et ne vous étonnez point de lui voir quelques petites fantaisies; cela est de son âge, & ce sont ordinairement celles-là qui avec le temps deviennent les plus mortifiées. Dites, je vous prie, à la Sœur Éléonore de la Miséricorde, que ce qu'elle me demande, est le moins que je voulusse faire pour son service. Plût à Dieu qu'il me fût possible d'aller à sa Profession, j'irois de grand cœur, & cela me feroit plus de plaisir que bien des choses qui m'occupent ici.

Au reste, si je suis d'avis qu'on differe la Profession de la petite Novice, ne pensez pas que ce soit dans la vue de donner à sa Compagne l'ancienneté sur elle, à cause de la différence de leurs âges. Ce sont-là de ces petites vanités mondaines que je ne puis souffrir, & auxquelles je serois fâchée, **MA** **CHERE** **FILLE**, que vous vous arrêtassiez. Mais je considère seulement qu'elle est fort jeune, & qu'il est bon de la rendre plus mortifiée qu'elle ne l'est. Si je savois qu'on dût prendre la chose autrement, je ne voudrois pas qu'on différât d'un moment à lui faire faire ses vœux, dans l'opinion où je suis que c'est dans nos actions que doit paroître l'humilité, dont nous faisons profession. Vous êtes la première à qui je parle de ceci; car à l'égard de la Sœur Éléonore de la Miséricorde, je la crois trop humble pour faire la moindre attention à de pareilles minuties. J'approuve donc le retardement par les raisons que je viens de vous dire. Je ne puis m'é-

tendre davantage, parce que nous allons partir pour Médine. Ma santé est comme à l'ordinaire. Mes Compagnes se recommandent à vos prières. Nous avons reçu depuis peu une lettre de la Mere Anne, qui nous mande ce qui se passe là-bas. Mes complimens à toutes nos Sœurs. Dieu les rende Saintes, & vous aussi. Je suis de tout mon cœur,

MA RÉVÉRENDE MERE,

*De Valladolid, ce 15  
Septembre 1582.*

Votre Servante,  
THÉRESE DE JESUS.

*L E T T R E L X V I I I .*

A DOM DIEGUE DE GUSMAN & CEPEDA,  
son Neveu.

*Elle le console sur la mort de sa Femme.*

LA grace de l'Esprit-Saint soit avec vous; MONSIEUR ET CHER NEVEU, & vous donne la consolation dont vous avez besoin, pour vous faire supporter avec constance ce que nous regardons aujourd'hui comme une très-grande perte. Dieu qui l'a ainsi permis, & qui nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, amenera le temps, où nous connoîtrons que c'étoit au contraire la plus grande grace qu'il pouvoit faire à ma Cousine & Niece, & à tous ceux qui lui étoient attachés, puisqu'il ne l'a retirée de cette vie que pour la faire passer à une meilleure.

Ne vous affligez point, MON CHER NEVEU, sur ce qu'il vous semble que vous ayez encore longtemps à demeurer sur la terre : ce qui finit si-tôt

est toujours court. Considérez plutôt que ce temps qui vous reste à passer sans cette chere Compagne n'est qu'un moment, & mettez tout entre les mains de Dieu, qui disposera toutes choses pour votre plus grand avantage. Ce qui doit le plus nous consoler, c'est que ma Cousine a fait une fin qui ne nous permet pas de douter qu'elle ne vive actuellement pour ne plus mourir. Croyez que si vous la perdez pour cette vie, elle vous fera d'un bien plus grand secours dans l'autre, où elle priera Dieu pour vous & pour vos enfans. Puisse-t-il exaucer les ferventes prieres que nous lui adressons à cette occasion, & vous donner la grace de vous conformer en tout à sa sainte volonté, avec les lumieres nécessaires pour bien comprendre combien peu durent les plaisirs & les peines de ce Monde! Je suis avec toute la tendresse possible,

MONSIEUR ET CHER NEVEU,

Votre indigne Servante ;  
THÉRESE DE JESUS.

*Année incertaine.*

L E T T R E L X I X.

*Elle console un Mari de la mort de sa Femme.*

LA grace du Saint-Esprit soit avec vous, MONSIEUR, & vous donne la force de l'esprit & du corps dont vous avez besoin pour soutenir un aussi grand coup que celui que vous venez d'essuyer. Je suis si touchée de votre état, que si je ne savois pas que ce coup part d'une main miséricordieuse & infiniment juste, je n'entreprendrois assurément pas de vous consoler. Mais je connois l'amour sincere

que Dieu nous porte ; je fais d'ailleurs que vous êtes persuadé de la misère , & du peu de stabilité de cette malheureuse vie. C'est ce qui me fait espérer que Dieu vous éclairera de plus en plus , & que vous concevrez la grace singulière qu'il fait à ceux qui ont le bonheur de le connoître lorsqu'il les retire de ce monde. Il ne vous est même pas permis de douter , suivant les lumières de la Foi , que cette sainte Ame ne soit actuellement dans un lieu de repos , où elle reçoit la récompense des longs travaux qu'elle a éprouvés dans cette vie , & qu'elle a supportés avec tant de patience.

Je n'ai pas laissé cependant de bien prier pour elle ; & nos Sœurs en ont fait autant à ma recommandation. Nous avons aussi supplié la divine Miséricorde, de vous donner la consolation & la santé , qui vous sont nécessaires pour vous mettre en état de lutter de nouveau contre les tribulations de cette vie. Bienheureux ceux qui en sont délivrés pour jamais. La circonstance ne me permet pas de vous en dire davantage ; je ferai beaucoup mieux de redoubler mes vœux au Seigneur pour qu'il se charge de vous consoler lui-même. Dans une affliction aussi excessive , vous ne devez rien attendre des créatures , & sur-tout d'une misérable pécheresse tel'e que je le suis. Que le Tout-puissant soit donc votre refuge , & qu'il vous tienne désormais compagnie , de manière que vous ne trouviez point à redire à celle que vous avez perdue. C'est ce que souhaite ardemment ,

MONSIEUR ;

Votre indigne & très-soumise  
Servante ,

THÉRÈSE DE JESUS.

*Année incertaine.*

CINQUIÈME



CINQUIEME PARTIE.



OPUSCULES.

---

MÉDITATIONS

DE SAINTE THÉRESE,

SUR LE PATER,

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

*Avant-Propos de la Sainte.*

**D**IEU, qui nous a faits ce que nous sommes, connoît parfaitement son ouvrage. Il fait que la capacité de notre ame étant infinie, elle désire chaque jour des choses nouvelles, & ne se tranquillise pas pour avoir reçu satisfaction de quelqu'un de ses désirs. Aussi voyons-nous dans le sixieme chapitre du Lévitique, que Dieu commanda autrefois aux Prêtres de porter chaque jour du nouveau bois au feu de l'autel pour l'empêcher de s'éteindre; comme s'il eût voulu nous faire entendre par cette figure, que pour prévenir l'extinction ou le refroidissement de la ferveur de notre dévotion, nous devons chaque jour l'entretenir par de nouveaux motifs les plus capables de nous animer. Et ceci ne doit pas être regardé comme une imperfection dans l'homme, mais plutôt comme une faveur de la divine Providence, qui a voulu que notre ame,



en suivant son penchant naturel, fût toujours occupée de la recherche des perfections infinies de Dieu, & ne pût se satisfaire à moins, lui seul pouvant remplir sa capacité.

En effet, il n'y a qu'une seule chose que notre ame ait intérêt de conserver en elle : c'est le feu de l'amour de Dieu ; mais ce feu demande beaucoup de bois, & il faut y en mettre chaque jour du nouveau, parce que la chaleur & l'activité de notre volonté le consomment bientôt ; jamais il ne s'y en trouve assez, quelque quantité qu'on y en mette, jusqu'à ce que notre ame parvienne à se nourrir de ce feu même qui est la félicité suprême, & qui seul est capable de la satisfaire pleinement.

L'Oraison Dominicale est sans contredit le bois le plus propre à entretenir la vivacité de ce feu divin : mais comme il est à craindre que la répétition fréquente de cette sainte prière, n'engendre la tiédeur dans notre volonté, il m'a paru raisonnable de chercher quelque moyen pour faire en sorte, qu'en la répétant chaque jour, elle fournisse à notre entendement de nouveaux motifs de ferveur, & qu'en même temps elle fomente le feu & la chaleur de notre volonté.

C'est à quoi l'on parviendra facilement en répartissant les sept demandes du *Pater*, entre les sept jours de la semaine, de manière que chaque jour ait sa demande particulière ; & en donnant à Dieu chaque jour un titre ou un nom différent qui convienne à la demande du jour, & qui réunisse sous un point de vue tout ce que nous désirons d'obtenir par cette demande.

Les sept demandes sont suffisamment connues. Quant aux noms différens qu'on doit donner à Dieu, ce sont ceux de Pere, de Roi, d'Époux,

de Pasteur, de Rédempteur, de Médecin, & de Juge. Nous tâcherons donc de réveiller notre attention, en disant à Dieu le Lundi : *Notre Pere qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié.* Le Mardi : *Notre Roi, que votre Royaume nous arrive.* Le Mercredi : *Epoux de nos âmes, que votre volonté soit faite.* Le Jeudi : *Notre Pasteur, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Le Vendredi : *Notre Rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Le Samedi : *Notre Médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Et le Dimanche : *Notre Juge, délivrez-nous du mal.*

---

PREMIERE DEMANDE.

POUR LE LUNDI.

*Notre Pere qui êtes aux Cieux, que votre Nom soit sanctifié.*

LE nom de Pere est sans contredit celui qui convient le mieux à chacune des sept demandes, & celui qui nous donne le plus de confiance; il semble que Dieu ait voulu s'obliger par ce nom à nous accorder ce que nous lui demanderions. Ce n'est cependant pas agir contre ses ordres d'ajouter les six autres noms à celui-ci, puisqu'outre qu'ils lui appartiennent tous avec justice, ils servent à ranimer notre dévotion, à entretenir le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, à y fournir du bois nouveau, enfin à augmenter notre confiance par la considération de la gloire qui revient à Dieu de tous ces titres, & des avantages précieux que nous en tirons.

Si nous voulons donc que le feu de notre cœur trouve pendant toute la journée du Lundi un aliment suffisant dans ce seul nom de Pere, & dans cette premiere Demande, nous devons considérer que c'est Dieu même qui est notre Pere: un Dieu en trois personnes, quoique Un en essence: Créateur de toutes choses: le seul Etre sans principe, & le principe de tous les êtres: par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, & qui soutient & conserve toutes choses. Nous devons considérer que nous sommes les enfans de ce Pere, qui est si puissant qu'il pourroit créer une infinité de mondes, comme il a créé celui-ci; si sage qu'il les pourroit gouverner tous comme il gouverne celui-ci, sans que rien échappât à sa Providence depuis le plus élevé des Séraphins jusqu'au plus petit ver de la terre; & si bon qu'il se communique sans cesse gratuitement à ses créatures, selon leur capacité.

Chacun de nous doit réfléchir sur soi-même & dire: « Que Dieu est un bon Pere pour moi, » d'avoir bien voulu me donner l'être & m'élever » à la dignité de son fils, en me créant préféra- » blement à d'autres hommes qui auroient été » meilleurs que moi! Puis-je jamais assez aimer » & servir un tel Pere, qui a poussé la bonté » jusqu'à créer toutes les choses de la terre pour » moi, & moi pour le servir & pour jouir de lui? »

Ceci nous conduit naturellement à demander à Dieu pour tous les hommes, qu'il leur donne la lumière dont ils ont besoin pour le connoître: qu'il échauffe leur cœur de son saint amour; qu'il excite en eux la reconnoissance de tous ses bienfaits; & qu'il les rende assez vertueux & assez saints, pour qu'on reconnoisse en eux l'image de

Dieu leur Pere ; de maniere que son nom paternel soit glorifié & sanctifié en chacun d'eux, comme on célèbre le nom d'un Pere vertueux qui a des enfans qui lui ressemblent.

Réfléchissant ensuite sur la multitude des péchés des hommes, nous devons concevoir une douleur amere de voir un si bon Pere, si indignement offensé par des fils ingrats ; & ressentir une joie pure de ce qu'il se trouve aussi de vrais serviteurs de Dieu, en qui reluit la sainteté de leur Pere ; nous affliger de chaque péché & de chaque action de mauvais exemple dont nous serons témoins, ou dont nous entendrons parler ; & nous réjouir de chaque vertu, rendant graces à Dieu de ce qu'il a fait naître tant de Saints Martyrs, de Saints Confesseurs, & de Vierges Saintes qui se sont montrés de dignes enfans de leur Pere.

De-là passant à ce qui nous regarde chacun en particulier, nous tomberons dans la confusion d'avoir nous-mêmes offensé ce Pere si bon ; d'avoir manqué de reconnoissance pour les bienfaits que nous avons reçus de lui ; d'avoir porté si indignement le nom d'enfans de Dieu, nom qui ne devoit produire que des cœurs magnanimes & généreux. C'est ici le lieu de considérer les qualités d'un bon Pere : comme il aime ses enfans malgré leur difformité ; comme il en prend soin malgré leur ingratitude ; comme il les souffre malgré leurs défauts ; comme il leur pardonne lorsqu'ils reviennent à lui, & qu'ils rentrent dans l'obéissance ; comme il travaille à augmenter le bien qu'il leur destine dans le temps même qu'ils ne s'occupent que de leurs plaisirs. Toutes ces qualités qui se rencontrent en Dieu avec un avantage infini, doivent attendrir notre ame, exciter en nous une

nouvelle confiance d'obtenir de lui miséricorde, tant pour nous que pour les autres, & nous apprendre à ne mépriser personne; puisque nous sommes tous enfans d'un même Pere, qui est en même temps celui des hommes & celui des Anges.

Durant le jour consacré à cette premiere Demande, nous devons y rapporter tout ce qui se présente à notre esprit. Si nous jetons les yeux sur des images de Jesus-Christ, nous devons dire: voici mon Pere, Si nous regardons le Ciel: voilà la maison de mon Pere. Si nous entendons la lecture: c'est une lettre que mon Pere m'écrit. Si nous nous habillons, si nous mangeons, si nous goûtons quelque satisfaction: je tiens ceci de la main de mon Pere. Si quelque chose nous afflige & nous fait de la peine, si nous sommes tourmentés par quelque tentation: c'est mon Pere qui m'envoie ceci pour m'exercer, & me faire mériter une couronne plus brillante. Enfin sur chaque objet, nous devons dire à Dieu avec affection: *Que votre saint Nom soit sanctifié.*

Par ces considérations & en se tenant ainsi en la présence de Dieu, l'ame parviendra à se montrer une digne fille de son Pere; elle lui marquera sa reconnoissance des bienfaits dont il l'a comblée; elle éprouvera au dedans d'elle la joie la plus vive de se voir fille de Dieu, sœur de Jesus-Christ & cohéritiere avec lui du Royaume éternel. A la vue de ce Trône éclatant auquel elle est appelée, elle désirera que tous les hommes soient saints, pour augmenter sa félicité qui croîtra toujours à proportion du nombre de ceux qui y participeront.

On peut aussi méditer ici sur cette premiere parole de Jesus-Christ sur la croix: *Seigneur pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*: parole précieuse qui nous fait connoître d'une maniere bien sensible

les entrailles de Dieu pour les hommes; & cette considération doit nous porter à former des actes de charité à l'égard de ceux de qui nous avons reçu quelque injure, & même nous disposer à en souffrir encore de plus fortes avec patience. Enfin l'histoire de l'Enfant prodigue vient encore ici fort à propos, parce qu'elle nous représente au naturel l'amour tendre d'un pere pour son fils, qui après avoir été long-temps perdu est heureusement retrouvé, & rétabli dans tous ses droits.

## SECONDE DEMANDE.

### POUR LE MARDI.

*Que votre Royaume nous arrive.*

L'AME, après s'être occupée durant la nuit du Lundi, des mêmes réflexions dont elle s'étoit occupée pendant la journée, se reposera dans le sein de Dieu son pere, & dès le matin du lendemain Mardi, après avoir demandé pardon à Dieu de sa tiédeur à procurer la gloire de son saint nom, elle se disposera à traiter comme son Roi celui qu'elle avoit traité le jour précédent comme son Pere. Elle lui dira donc à son réveil : *Notre Roi, que votre Regne nous arrive.*

Cette Demande vient naturellement à la suite de la premiere, puisque personne n'a plus de droit au Royaume que les enfans du Roi. Nous dirons donc à Dieu : « Que le monde, le démon, & la » chair regnent sur la terre; c'est à vous, ô mon » Roi, de régner sur nous, & de détruire en nous » le regne de l'avarice, de l'orgueil & de la mol- » lesse ». Et cette demande peut être entendue de



deux façons , soit en demandant au Seigneur la possession du Royaume des Cieux , dont la propriété nous appartient comme à ses enfans ; soit en lui demandant qu'il regne sur nous & qu'il fasse de nous son Royaume.

Ces deux sens différens sont également orthodoxes & conformes à la sainte Ecriture, suivant ce que j'ai appris des Théologiens. C'est dans le premier sens que Dieu a dit : *Venez les Bénis de mon Pere, & possédez le Royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde ;* & c'est dans le second sens que Saint Jean fait dire aux Saints dans le séjour de la gloire : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, & vous avez fait de nous le Royaume de votre Pere & de notre Dieu.* Il y a dans ces deux sens une délicatesse admirable : car quand c'est Dieu qui nous parle , il dit qu'il est notre Royaume , & quand c'est nous qui lui parlons , nous le bénissons de ce que nous sommes son Royaume ; ce qui forme entre Dieu & nous une espece de combat de politesse tout spirituel & tout céleste.

Je ne fais lequel des deux est le plus glorieux pour nous , ou que Dieu mette sa gloire à nous avoir pour son Royaume , & sa satisfaction à nous posséder , étant ce qu'il est : ou qu'il veuille être notre Royaume & nous rendre possesseurs de lui-même. Cependant j'aime mieux , quant à présent , que nous soyons son Royaume. Puisqu'il s'uit de là qu'il est notre Roi. Il a dit à Sainte Catherine de Sienne : *Pensez à moi, & je penserai à vous ; & à une certaine Religieuse : Chargez-vous de mes affaires, & je me chargerai des vôtres.*

Efforçons-nous donc de nous rendre tels , que Dieu se glorifie de régner en nous , & il aura soin de nous faire régner en lui. C'est ce Royaume que

Notre-Seigneur a eu en vue , lorsqu'il a dit dans son Evangile : *Cherchez premièrement & avant toutes choses le Royaume de Dieu , & ne vous mettez point en peine de tout le reste , car votre Pere s'en charge.* Et Saint Paul dit encore en parlant du même Royaume , *que c'est la joie & la paix dans le Saint-Esprit.*

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le Roi , & qui de leur côté se glorifient d'être son Royaume ; de combien de vertus ils doivent être ornés ; combien ils doivent être réservés dans leurs paroles , généreux , humbles , d'un commerce doux , & patients dans les travaux ; combien leur ame doit être nette & leurs pensées pures ; combien ils doivent être paisibles & tranquilles dans toutes leurs démarches , dégagés de tout sentiment d'envie , & empressés à procurer le bien du prochain.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent à l'égard de leur Roi. De-là élevant notre pensée vers le Roi du Ciel qui est le nôtre , nous comprendrons comment nous devons en user à son égard , & nous sentirons la valeur de ce que nous lui demandons en lui disant : *Que votre Royaume nous arrive.*

Nous vivons sous l'autorité de certaines Lois , obligés de les garder , & de nous aider les uns les autres , de maniere que l'un communique à l'autre ce qui lui manque. Nous sommes dans l'obligation de sacrifier nos biens & nos vies pour notre Roi , & nous désirons sincèrement de lui donner satisfaction en toute rencontre. Si quelqu'un nous a fait tort , c'est au Roi que nous demandons justice. Nous avons recours à lui dans nos nécessités. Chacun de nous le sert à sa maniere & sans jalousie , le Soldat à la guerre , l'Officier dans les fonctions de sa charge , le

Laboureur dans son travail. Il en est de même du Gentilhomme, du Docteur, du Matelot, de celui-là même qui n'a jamais vu le Roi, tous s'empresrent également à lui rendre quelque service, tous désirent de le voir. Le Moissonneur tout couvert de sueur dans la plus grande chaleur du mois d'Août est bien aise que le Roi se réjouisse & se délasse avec ses Courtisans. C'est assez qu'on sache que quelqu'un est dans les bonnes graces du Roi, pour que chacun vienne lui offrir ses services & lui marquer son respect. Enfin tous les sujets s'accordent à procurer autant qu'il est en eux la paix & la tranquillité de l'Etat & l'avantage du service du Roi.

Repassons présentement sur toutes ces circonstances d'un Royaume bien policé ; & faisons-en l'application à notre Demande. Nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu, c'est que ses lois soient ponctuellement gardées, qu'il soit fidèlement servi, & que tous ses sujets vivent en paix : que nos ames au dedans desquelles il se plaît d'établir son Royaume, soient toujours disposées de façon qu'il y regne véritablement : que toutes nos puissances lui soient parfaitement soumises : que notre entendement demeure ferme dans sa foi : que notre volonté soit toujours déterminée à garder ses saintes lois au péril même de notre vie : que nos affections soient si bien réglées qu'elles ne résistent jamais à la volonté divine : que nos passions & nos désirs soient si tranquilles qu'ils ne murmurent point contre les préceptes de la charité : que nous soyons tellement exempts d'envie, que nous voyions sans peine Dieu se communiquer plus intimement à d'autres qu'à nous, & qu'au contraire nous nous réjouissions de le voir régner sur la terre comme au ciel : que nous soyons contents de le servir en qualité

de Moissonneurs, c'est-à-dire, dans les plus bas emplois, & que nous regardions comme une récompense s'il daigne tirer de nous le moindre service dans son Royaume : enfin qu'il soit fidèlement servi & obéi, qu'il regne sur nous & qu'il dispose de chacun de nous comme notre Roi & notre souverain Maître.

Tout ce que nous ferons & tout ce que nous entendrons durant ce jour, doit être rapporté à Dieu, considéré comme notre Roi, de même que nous lui avons tout rapporté dans la journée précédente en le considérant comme notre Pere. Ici vient fort à propos cet endroit de la Passion de notre Sauveur où Pilate, après avoir entendu les accusations portées contre lui, le présente au peuple, couronné d'épines, ayant à la main un roseau au lieu de sceptre, & revêtu d'un vieux manteau de pourpre, & leur dit : *Voici le Roi des Juifs*. Rendons-lui le tribut d'adoration qui lui est dû; au lieu des blasphêmes & des insultes qu'il reçut des Soldats & des Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, faisons des actes d'humilité, & désirons sincèrement que les honneurs & les éloges du monde soient désormais pour nous un sujet d'affliction, & comme une couronne d'épines.

### TROISIEME DEMANDE.

#### POUR LE MERCREDI.

*Que votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel.*

PAR cette troisieme Demande nous désirons que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses, mais nous allons encore plus loin; nous désirons

qu'elle s'accomplisse *en la terre comme au Ciel*, avec amour & charité. Cette demande est une suite naturelle des deux précédentes : il est infiniment juste que la volonté du Pere éternel soit exécutée parfaitement & en toutes choses par ses enfans, & celle du Monarque suprême par ses sujets.

Pour nous exciter à nous conformer de plus en plus à cette divine volonté, considérons ce Pere si bon, ce Roi des Rois, sous le nom du tendre Epoux de nos ames. Quiconque méditera avec attention sur ce beau nom, & comprendra bien toute la douceur & toute la faveur qu'il renferme, ne peut manquer de sentir naître dans son cœur des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce souverain Maître, qui étant le Roi de gloire, la splendeur de son Pere, un abyme de richesses, un océan de perfections, le plus fort, le plus puissant, le plus sage & le plus aimable de tous les êtres, désire cependant d'être aimé de nous, & veut bien nous aimer avec toute la tendresse qu'emporte avec soi le doux nom d'Epoux.

Ce nom est si agréable à Dieu, que voulant inviter Jérusalem coupable de fornication & d'adultère à faire pénitence & à se convertir à lui, il la prie de l'appeler son Pere & son Epoux, dans la vue de lui donner une assurance certaine qu'elle sera toujours bien reçue de lui.

Comme le nom d'Epoux annonce des gages réciproques d'un amour heureux & payé de retour, une conformité parfaite, & pour ainsi dire un échange des deux volontés, il exige toute la tendresse, toute la sollicitude & tout le cœur de la personne aimée. Aussi voyons-nous que lorsque Dieu eut fait dans le désert l'accord & le contrat de son mariage spirituel avec Israël, il lui demanda & même lui commanda

de l'aimer de tout son cœur, de toute son ame, de tout son entendement, de toute sa volonté & de toute sa force. Quelle sagesse & quelle retenue, tant au dehors qu'au dedans, ne doit pas observer l'Epouse bien-aimée d'un si grand Roi !

Considérons les pierreries & les habits riches dont cet Epoux a coutume d'orner ses Epouses, & tâchons de disposer nos ames à mériter ces ornemens. On ne court pas risque avec lui d'être pauvre, sans habits, ou mal vêtu, mais il faut toujours lui demander les ornemens qui lui sont les plus agréables. L'ame doit se jeter aux pieds de son Epoux avec une humilité profonde, & quelquefois il daignera la relever avec douceur & la recevoir dans ses bras, comme fit le Roi Assuerus à la Reine Esther.

Nous pouvons aussi réfléchir sur la pauvreté de la dot que notre ame apporte à ce mariage, & en même temps sur la magnificence de la dot de l'Epoux : considérer qu'au prix de son sang il l'a rachetée & l'a sauvée de la justice de son Pere pour en faire son Epouse, d'esclave de Satan qu'elle étoit auparavant, raison pour laquelle il peut à juste titre être appelé *un Epoux de sang* : \* que ce mariage s'est fait au Baptême où il nous a donné sa foi avec d'autres vertus & d'autres dons qui sont la parure de notre ame : que par ce mariage ce divin Epoux nous a donné tous ses biens, & a pris sur lui toutes nos foiblesses & tous nos maux : admirable échange qui mérite toute notre reconnoissance. A la suite de ces réflexions, comment pourrions-nous voir offenser ce cher Epoux sans être saisis de douleur, ou le voir fidèlement servi, sans être saisis de joie ? Comment pourrions-nous, sans être émus de compassion & sans que nos entrailles se déchirent, le voir

\* C'est l'expression de l'Ecriture.



attaché à une colonne, ensuite cloué sur une croix, puis renfermé dans un sépulcre ? Et d'un autre côté comment pourrions-nous, sans une satisfaction inexprimable, le voir sortir du tombeau, triomphant & glorieux ?

Nous ferons bien aussi de le considérer ce même jour dans le jardin des oliviers prosterné devant le Pere éternel, baigné d'une sueur de sang, s'offrant pour nous en holocauste avec une résignation parfaite, & disant à son Pere : *Que votre volonté soit faite & non pas la mienne.* Les actes de cette journée doivent être des actes de la plus grande mortification. Nous devons contrarier notre volonté, renouveler nos trois vœux de Religion, & nous féliciter de les avoir faits, d'avoir pris Dieu pour Epoux, & d'avoir confirmé par-là le mariage spirituel que nous avons contracté avec lui par le Baptême. Quant aux personnes séculières, elles doivent aussi renouveler leurs bonnes résolutions, leurs protestations de fidélité, & les promesses qu'elles ont tant de fois faites au souverain Epoux de leurs ames.

---

### QUATRIÈME DEMANDE.

#### P O U R L E J E U D I.

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

CETTE Demande destinée pour le Jeudi, s'accorde parfaitement avec le nom de Pasteur ; car c'est au Pasteur à paître son troupeau, & à lui fournir chaque jour la nourriture qui lui est nécessaire. Il sied bien à celui qui est déjà le Pere, le Roi & l'Epoux de nos ames, d'en être le Pasteur ; & nous avons un droit naturel, étant ses enfans, ses sujets & ses

époufes, de lui demander qu'il nous fournisse une nourriture qui convienne également à fa Majesté & aux titres glorieux que nous portons. Aussi ne difons-nous pas qu'il nous la prête, mais qu'il nous la donne : ce n'est point un pain étranger que nous lui demandons, c'est le nôtre : & en effet, étant les enfans du Pere céleste, ses biens sont les nôtres.

Je ne puis me persuader que cette Demande ait pour objet les biens temporels servant à la conservation de la vie du corps ; je crois au contraire que l'objet en est tout spirituel, & qu'il s'agit de la nourriture de l'ame. Car des sept Demandes, les trois premières sont pour Dieu : savoir la sanctification de son Nom, l'avènement de son Royaume, & l'exécution de sa volonté ; & des quatre qui nous regardent, celle-ci est la première & la seule par laquelle nous demandons qu'il nous donne quelque chose, puisque dans les autres nous demandons qu'il nous délivre de nos péchés, des tentations & de tout mal : or, il ne seroit guere convenable que demandant à Dieu une seule chose, ce fût une chose temporelle & qui regardât le corps ; outre qu'il sied mal aux enfans d'un tel Pere de lui demander des choses basses & communes qu'il a coutume de donner aussi-bien aux créatures inférieures qu'à l'homme, sans attendre qu'on les lui demande. Joignez à cela que Dieu nous conseille lui-même de lui demander avant toutes choses son Royaume, qui est le salut de nos ames, & de lui laisser le soin de tout le reste ; & que dans Saint Matthieu, il dit encore : *Donnez-nous aujourd'hui notre Pain supersubstantiel*. Concluons donc que par cette Demande nous demandons le pain de la Doctrine évangélique, les vertus, la sainte Eucharistie,

enfin tout ce qui peut entretenir & fortifier nos ames dans la vie spirituelle.

Ainsi considérons ce Pere, ce Roi, cet Epoux de nos ames, comme leur Pasteur & sous les attributs des autres pasteurs, mais comme les possédant dans un degré bien plus éminent : considérons-le tel qu'il s'annonce lui-même dans son Evangile, en disant : *Je suis le bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis.* Combien n'est-il pas supérieur à ces excellens pasteurs dont l'Ecriture fait mention, Jacob & David ? L'Ecriture dit de celui-ci, qu'étant encore fort jeune, il luttoit contre les ours & les lions, & les prenoit à la gorge pour leur arracher ses agneaux d'entre les dents ; & de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chevres ne furent stériles ; que jamais il ne mangea ni agneau ni mouton de son troupeau ; que s'il arrivoit que le loup lui en mangeât quelqu'un, ou que les larrons lui en dérobaient, il les payoit à son maître Laban ; qu'il supportoit la chaleur du jour & le froid de la nuit ; qu'il ne prenoit aucun repos pendant le jour & ne dormoit point pendant la nuit, pour être toujours en état de rendre un compte fidele à son Maître.

Les réflexions se présentent d'elles-mêmes sur ces bonnes qualités, & il est facile de les appliquer à notre divin Pasteur. N'est-ce pas lui qui au prix de son sang a brisé la gueule du lion infernal pour lui faire abandonner sa proie ? Quand a-t-on vu une de ses brebis stérile ? Avec quelle vigilance ne les garde-t-il pas ? Peut-on dire qu'il ait épargné ses soins ni ses peines, lui qui a donné sa vie pour elles ? Celles que le loup infernal lui avoit enlevées, il les a payées de son propre sang. Jamais il n'a fait son profit du produit de son troupeau. Il emploie à l'entretenir

L'entretenir non-seulement tout ce qu'il en tire, mais ses propres biens. Il en est si amoureux, qu'une de ses brebis lui étant morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne point effaroucher les autres par l'éclat de ses habits majestueux.

Qui pourroit suffisamment priser les pâturages de doctrine spirituelle où il les fait paître, l'excellence des vertus dont il les fortifie, la grâce des Sacramens par lesquels il les soutient? Si une d'entre elles se détourne & s'égare, il court après elle pour lui couper chemin, & tâche de la ramener par le doux sifflet \* de son inspiration. Si elle s'obstine à ne pas revenir, il la frappe de sa houlette en lui envoyant quelque affliction, non pas dans le dessein de la tuer ni de la blesser, mais seulement pour lui faire peur. Celles qui sont fortes, il les conserve dans leur vigueur & les fait marcher. Celles qui sont foibles, il les attend. Celles qui sont malades, il en prend soin. Celles qui ne peuvent absolument marcher, il les porte sur ses épaules. Enfin il compatit à toutes leurs foiblesses. Quand après avoir mangé elles se reposent & ruminent l'herbe qu'elles ont broutée dans le pâturage évangélique, il s'affied au milieu d'elles, & pour les empêcher de dormir, il régale leurs ames de la douce musique de ses consolations intérieures, comme un Pasteur ordinaire réjouit son troupeau en jouant de son flageolet. Durant l'hiver il leur cherche des abris où elles puissent se délasser de leurs fatigues; il les préserve des herbes venimeuses, en ne permettant pas qu'elles paissent dans les lieux où elles pourroient en trouver. Il les mene en sureté par les bois & les prairies en les assistant toujours de ses conseils. Et s'il arrive qu'elles passent par des terres sabloneuses où le vent

\* C'est l'expression du Texte.

faſſe voler en l'air des tourbillons de pouſſiere, ou bien par des fondrières, au moins font-elles ſures avec lui de trouver toujours les eaux les plus claires & les plus douces, qui ſont celles de la Doctrine de l'Evangile.

Saint Jean vit autrefois ce divin Paſteur, ſous la figure d'un Agneau, au milieu de ſes brebis, qui les gouvernoit & les faiſoit paſſer par les jardins les plus rians & les plus frais, & qui les menoit aux fources des eaux vives. O l'agréable ſpectacle, de voir le Paſteur devenu Agneau ! C'eſt bien un Paſteur puisqu'il mene pâître ; c'eſt un Agneau puisqu'il veut être lui-même la pâture : c'eſt un Paſteur puisqu'il nourrit ; c'eſt un Agneau puisqu'il fert de nourriture : c'eſt un Paſteur puisqu'il donne la vie à ſes brebis ; c'eſt un Agneau puisqu'il a pris naiſſance de l'une d'elles. Lors donc que nous lui demandons qu'il nous donne notre pain quotidien & ſuperſubſtantiel, c'eſt comme ſi nous lui demandions que lui qui eſt notre Paſteur, ſoit auſſi notre nourriture & notre ſoutien.

Notre-Seigneur ne peut être que très-content que nous le conſidérons, comme il s'eſt préſenté lui-même à une de ſes ſervantes, en habit de Paſteur, avec un maintien extrêmement doux, appuyé ſur ſa croix comme ſur une houlette, & appelant ſes brebis les unes de la voix, les autres de ſon ſifflet. Mais il ſe plaît encore davantage d'être conſidééré élevé ſur la croix comme un agneau rôti & préparé pour notre nourriture, notre régal & notre conſolation. Qu'il eſt doux de le voir comme un Agneau porter lui-même ſa croix, ou comme un bon Paſteur, porter ſa brebis égarée ſur ſes épaules ! Comme Paſteur, il nous reçoit & nous met à l'abri dans ſes entrailles, en nous y faiſant entrer par les portes de

ses plaies ; comme Agneau il se renferme lui-même dans nos propres entrailles.

Considérons l'embonpoint & la beauté des brebis qui suivent de plus près le Pasteur, & la sécurité avec laquelle elles marchent ; & tâchons à leur imitation de ne point nous éloigner du nôtre, & de ne le jamais perdre de vue. Les brebis qui marchent autour du Pasteur sont toujours mieux soignées que les autres, & s'il mange de quelque chose, il leur en donne toujours quelque petit morceau. Si le Pasteur se cache ou s'endort, la bonne brebis ne bouge de l'endroit où elle se trouve, jusqu'à ce qu'il paroisse ou qu'il se réveille, ou bien elle le réveille elle-même à force de bêler, & à son réveil il lui fait de nouvelles caresses.

L'ame doit se regarder comme étant dans une solitude ténébreuse où l'on ne découvre aucun chemin tracé, & où elle se trouve environnée de loups, de lions & d'ours, sans aucune assistance du Ciel ni de la terre, si ce n'est celle de son Pasteur qui la défend & la guide. C'est ainsi que souvent nous nous trouvons dans les ténèbres, environnés d'ambition, d'amour propre, & d'une multitude d'autres ennemis visibles & invisibles, sans autre ressource que celle d'appeler à notre secours le divin Pasteur de nos ames, qui seul peut nous délivrer des périls dont nous sommes menacés.

Nous devons aussi dans ce jour méditer sur le très-saint Sacrement de l'Eucharistie, sur l'excellence de cette nourriture qui est la substance même du Pere éternel, de laquelle David a dit (pour relever le prix de la faveur que Dieu a faite aux hommes en établissant ce sacrement) qu'il les rassasie de la moelle de ses propres entrailles.

Cette faveur est fort au-dessus de celle que Dieu



nous a faite en s'incarnant pour nous ; car par l'incarnation il a seulement déifié son ame & son corps en les unissant à sa personne ; mais dans ce sacrement il a voulu déifier tous les hommes ; & comme la nourriture que l'homme a reçue dans son enfance est toujours la plus propre à entretenir sa vigueur , après nous avoir régénérés & nourris de son esprit par le Baptême , il a voulu que nous n'eussions d'autre pain que lui-même , afin que notre nourriture répondît toujours à la dignité de ses enfans où il nous avoit élevés.

L'amour avec lequel il se donne aux hommes dans ce sacrement , va jusqu'à leur commander à tous de se nourrir de son corps, sous peine de la vie. Ce n'est pas qu'il ait ignoré que plusieurs s'en nourrissoient étant en état de péché mortel ; mais l'amour qu'il nous porte est si véhément & si actif , que pour jouir de l'ardeur avec laquelle ses amis s'en nourrissent , il franchit tous les obstacles & s'expose volontiers aux outrages de ses ennemis. C'est aussi pour nous donner une nouvelle preuve de son amour qu'il a voulu consacrer & instituer cette divine nourriture dans le temps même qu'il se livroit pour nous à la mort ; & quoique sa chair & son sang soient également présens dans chacune des deux espèces sacramentales , il a encore voulu que chaque espèce fût consacrée séparément ; afin de nous montrer par cette sorte de division , qu'il seroit mort volontiers pour nous , s'il eût été nécessaire , autant de fois qu'on consacre & qu'on offre le sacrifice de la Messe dans toute l'Eglise.

Cet amour avec lequel Dieu se donne à nous , & le tendre artifice dont il use en cette occasion , sont au-dessus de toute expression ; car comme deux choses ne peuvent s'unir sans un moyen qui parti-

cipe de l'une & de l'autre, qu'a fait ce Dieu d'amour pour s'unir à l'homme ? Il a pris chair parmi nous, il a joint intimement notre chair à sa personne divine ; afin qu'après l'avoir ainsi déifiée, il pût nous la donner en nourriture, & nous unir à lui par nous-mêmes.

C'est sur cet amour que le Seigneur veut que nous méditions quand nous approchons de la sainte table. C'est là que doivent tendre & s'arrêter toutes nos pensées. C'est toute la reconnoissance qu'il exige de nous, lorsqu'il nous commande de nous souvenir en communiant qu'il est mort pour nous. Et pour nous faire connoître combien volontiers il nous donne cette précieuse nourriture, il l'appelle notre pain quotidien ; il veut que nous la lui demandions chaque jour.

Mais nous ne devons jamais perdre de vue la pureté & les autres dispositions saintes avec lesquelles ce pain divin doit être mangé. On raconte d'une grande fervante du Seigneur, que comme elle déiroit communier tous les jours, le Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, & lui dit : vous pourrez communier quand vous serez semblable à ce cristal. Il ne laissa pas cependant de le lui permettre sur le champ.

On peut aussi se rappeler en ce jour cette parole du Seigneur sur la croix, *j'ai soif*, & le breuvage amer qu'on lui donna ; & en même temps comparer la douceur du breuvage qu'il nous fournit, avec l'amertume de celui que nous lui présentons dans la soif ardente qu'il a de notre salut.



---

---

*CINQUIÈME DEMANDE.**POUR LE VENDREDI.*

*Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons  
à ceux qui nous ont offensés.*

**C**ETTE Demande jointe au titre de Rédempteur, convient fort au Vendredi, puisqu'à pareil jour le Fils de Dieu est devenu notre Rédempteur & notre Rédemption (comme dit Saint Paul) en répandant son sang pour nous. C'est lui qui nous a délivrés de la puissance de Satan auquel nous étions assujettis, qui nous a préparé le Royaume destiné aux enfans de Dieu, qui nous a rendus nous-mêmes son Royaume; & c'est en lui que nous avons trouvé notre rédemption, c'est-à-dire, le pardon de nos péchés & le prix dont il a fallu les expier.

Tous les biens que nous pouvons désirer pour nous, sont compris dans la précédente Demande; & tous les maux dont nous pouvons souhaiter d'être délivrés, sont renfermés dans les trois suivantes, dont celle-ci est la première. « Remettez-nous, » Seigneur, ce que nous vous devons comme à notre Dieu & au souverain Maître de toutes choses; » ce que nous vous devons pour les bienfaits que » nous avons reçus de vous; & ce que nous vous » devons pour les offenses que nous avons commises contre votre divine Majesté. Pardonnez-nous » comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent ou qui nous sont redevables ».

Mais un pardon pareil à celui que nous accordons, pourroit paroître à quelques-uns fort limité,

c'est pourquoi il est bon d'avertir que ceci peut s'entendre de deux manieres. Premièrement, nous devons nous figurer que toutes les fois que nous récitons l'Oraison Dominicale, nous la disons de compagnie avec Notre-Seigneur, qui est toujours à côté de nous quand nous prions, quand nous demandons quelque chose en son nom, & quand nous appelons Dieu notre Pere. Cela étant ainsi, notre pardon ne peut être que complet, puisque c'est le Fils de Dieu qui s'est chargé lui-même de le procurer aux hommes. En second lieu, l'on peut aussi prendre les paroles de notre Texte à la lettre & à la rigueur, & dire, que nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne de la même maniere que nous pardonnons; car tout homme qui prie est présumé pardonner de cœur à ceux qui l'ont offensé, & dans ce sens nous nous notifions à nous-mêmes la maniere dont nous devons demander & dont nous pouvons espérer d'obtenir notre pardon, & nous prononçons nous-mêmes notre sentence d'indignité dans le cas où nous n'aurions pas pardonné. *Comment se peut-il faire, dit le Sage, que l'homme ne pardonne pas à son frere & qu'il demande pardon à Dieu?* Celui qui desire de se venger doit s'attendre que Dieu se vengera de lui, & le punira de ses péchés sans rémission. La matiere de cette Demande est très-étendue & embrasse une infinité de choses; car nos dettes sont innombrables, la Rédemption du Sauveur très-abondante, & le prix de cette Rédemption infini, puisque ce prix est la mort & Passion de Jesus-Christ.

Nous devons ici nous rappeler & nous représenter non-seulement nos propres péchés, mais ceux de tous les hommes; l'énormité du péché mortel qui étant une offense contre Dieu, ne peut être

expié par un autre que par Dieu même ; enfin quelle doit être la réparation de tant d'offenses commises contre une si grande bonté & une si grande Majesté.

Nous devons à Dieu l'amour, la crainte & la plus parfaite adoration, parce qu'il est Dieu ; nous sommes de plus, redevables à sa justice pour les offenses dont nous payons journellement les bienfaits. C'est donc la remise de toutes ces dettes que nous lui demandons lorsque nous le prions de nous pardonner ; c'est dans cette remise que consiste notre bonheur & qu'il déploie toutes ses richesses, puisqu'il est en même temps l'offensé, le Rédempteur & la rançon.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de m'arrêter ici sur aucun trait particulier de la Passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est dans son entier l'ouvrage de notre Rédemption, dont nous sommes suffisamment instruits par tant d'excellens Livres que nous avons entre les mains. Mais je compte faire chose agréable à Dieu, en rapportant un petit Discours qu'il a tenu lui-même à une de ses servantes, & qui vient fort bien à mon sujet. Il lui apparut un jour crucifié, & lui dit : *Otez-moi ces trois clous par lesquels tous les hommes me tiennent attaché sur la croix, qui sont leur manque d'amour pour moi, qui suis la bonté & la beauté par excellence ; leur ingratitude pour tous mes bienfaits ; & leur dureté de cœur à recevoir mes inspirations : & quand vous aurez ôté ces trois clous, je ne laisserai pas de demeurer encore attaché par trois autres, qui sont l'amour sans mesure que je vous porte, la reconnoissance infinie que je dois à mon Pere des biens dont il vous comble pour l'amour de moi, & la douceur ineffable de mon cœur toujours prêt à vous pardonner.*

Il seroit bon de garder un grand silence durant ce jour, de pratiquer quelque austérité ou quelque mortification, & d'invoquer les Saints en qui nous avons une dévotion particuliere : leur intercession ne peut que nous aider beaucoup à obtenir de la miséricorde de Dieu, le pardon que nous lui demandons. Nous devons aussi prier particulièrement pour ceux qui ont le malheur d'être en péché mortel, de même que pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, ou qui nous ont fait quelque tort.

## SIXIEME DEMANDE. POUR LE SAMEDI.

*Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

**N**OS ennemis sont si puissans & si opiniâtres, que nous courons risque perpétuellement d'en être opprimés ; & notre foiblesse est si grande, que nous sommes toujours prêts à tomber si le Tout-puissant ne nous soutient. Il est donc de la dernière importance pour nous, d'implorer sans cesse la protection du Seigneur, pour qu'il ne permette pas que nous succombions aux tentations présentes, ni que nous retombions dans nos iniquités passées.

Nous ne lui demandons pas de n'être point tentés, mais seulement de n'être point vaincus par la tentation ; car quand nous la surmontons par le secours de la grace & par la correspondance de notre volonté, elle tourne alors à la gloire de Dieu, & nous assure une couronne immortelle. Si donc il veut que nous le priions de ne pas permettre que nous succombions, c'est pour nous faire entendre



que c'est par sa permission que nous sommes tentés ; que c'est par notre foiblesse que nous succombons, & que c'est par son secours que nous demeurons vainqueurs.

Considérons ici qu'il n'est que trop vrai que nous sommes tous foibles, infirmes & blessés ; tant parce que nos peres nous ont transmis tous ces maux avec la vie, que parce que nous nous sommes encore affoiblis nous-mêmes, & que nous nous sommes couverts de plaies \* depuis les pieds jusqu'à la tête, par nos propres péchés & par nos mœurs corrompues : & présentons-nous devant le Médecin céleste en le priant de ne pas permettre que nous succombions à la tentation, de nous soutenir toujours de sa main puissante, & de ne nous point abandonner.

Le nom de Médecin est fort agréable à Dieu, & c'est la fonction qu'il a le plus exercée durant le temps qu'il a vécu parmi nous, ne s'étant presque occupé que du soin de guérir les maladies, tant corporelles que spirituelles, les plus incurables & les plus invétérées. Il s'est qualifié lui-même de Médecin, lorsqu'il a dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin du Médecin.* Et pour nous faire voir qu'il vouloit être le nôtre, il s'est peint lui-même dans la parabole du Samaritain, qui pansa avec de l'huile & du vin les plaies d'un voyageur, que les voleurs avoient dépouillé, blessé & laissé à demi-mort. Le Médecin & le Rédempteur ne sont en Dieu qu'une seule & même chose, si ce n'est que comme Rédempteur, il s'est chargé des péchés passés, selon l'expression de Saint Paul, & que comme Médecin, il prend soin de nos plaies & infirmités, tant pour le présent que pour l'avenir.

\* C'est l'expression du Prophete.

Considérons la conduite des Médecins de la terre. Ils ne visitent que ceux qui les appellent, & préfèrent ceux qui les payent le mieux à ceux qui auroient le plus besoin de leur secours. Ils exagèrent la maladie, & quelquefois même la prolongent pour gagner davantage. Ils ont des Substituts pour visiter les pauvres, & ne vont en personne que chez les riches. Les remèdes qu'ils ordonnent soit aux uns soit aux autres, ils ne les leur fournissent pas; & ces remèdes sont aussi coûteux qu'incertains.

O Médecin céleste, vous ne leur ressemblez que par le nom! Vous venez sans être appelé, & plus volontiers chez les pauvres que chez les riches. Vous visitez en personne tous vos malades indistinctement. Il vous suffit que le malade se reconnoisse pour tel, & qu'il sente le besoin qu'il a de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la maladie, ni la difficulté de la guérir, mais vous rendez facile la guérison, quelque grave que soit le mal, & vous promettez la santé pour peu que l'on soupire pour l'obtenir. Jamais vous ne vous êtes dégoûté d'aucun malade, quelque rebutante que fût sa maladie. Vous allez par les Hôpitaux cherchant les pauvres & les incurables. Vous vous payez vous-même de vos peines, & vous tirez de chez vous tous les remèdes. Eh quels remèdes encore! des remèdes composés de l'eau & du sang qui coulerent autrefois de votre sacré côté. Vous vous servez du sang pour guérir nos maux, & de l'eau pour nous laver, pour effacer en nous jusqu'à la moindre souillure & jusqu'au plus petit vestige de la maladie.

Il y avoit au milieu du Paradis terrestre une source si abondante, qu'elle se partageoit en quatre grands fleuves qui arrosoient toute la terre; de même nous voyons que de la source d'amour

qui s'élançe avec impétuosité du cœur de Jesus ; sont sortis cinq fleuves de sang qui prenant leur cours par les ouvertures de ses pieds , de ses mains & de son côté , coulent incessamment pour la guérison de nos plaies & de toutes nos infirmités. Combien voit-on dans le monde de malades qui meurent faute de Médecin , ou faute d'avoir de quoi acheter les remedes dont ils auroient besoin ! Nous ne courons pas de pareils risques avec le Médecin de nos ames. Il s'invite lui-même & vient à nous chargé de remedes pour tous nos maux ; & quoique ces remedes lui coûtent fort cher , il les donne gratuitement à quiconque les lui demande , & prie même qu'on les prenne. Il a rendu notre guérison facile en achetant ces remedes ; ils lui ont coûté la vie , & c'est en le voyant mort que nous avons recouvré la santé , de même qu'autrefois ceux qui avoient été mordus des serpens animés , étoient guéris en regardant un serpent inanimé élevé sur un poteau. Enfin c'est Dieu même qui a entrepris notre guérison , c'en est assez pour que nous ne puissions plus douter de l'efficacité de ses remedes. Il ne nous reste qu'à lui montrer nos plaies , à lui déclarer nos maladies , & à lui ouvrir nos cœurs , sur-tout en ce jour où il se présente à nous plus particulièrement comme Médecin , avec un désir ardent de nous rendre la santé.

C'est ici l'occasion de considérer l'aveuglement de notre esprit & la corruption de notre volonté , qui nous portent à nous aimer & à nous estimer nous-mêmes par-dessus tout ; l'oubli où tombe notre mémoire des bienfaits que nous avons reçus de Dieu ; la fatale facilité de notre langue à débiter des extravagances ; la légèreté de notre cœur & son inconstance dans ses affections bizarres ; son

peu de persévérance dans le bien ; l'habitude qu'il a de rapporter tout à soi , & la dissipation avec laquelle il se livre aux objets extérieurs. Enfin , qu'il n'y ait en nous aucune plaie ni vieille ni nouvelle que nous ne découvrons à cet habile Médecin , pour lui en demander le remede.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qui lui est ordonné , ou s'abstenir de ce qui lui est défendu , le Médecin a coutume de l'abandonner , si ce n'est que le malade ait l'esprit aliéné. Mais le Médecin céleste ne fait ce que c'est que d'abandonner ses malades , même les plus indociles ; il les traite tous comme des gens qui ont perdu l'esprit , & il n'y a rien qu'il n'emploie pour les rappeler à la raison.

On fera fort bien encore de se représenter en ce jour , la sépulture de Notre-Seigneur , & de méditer sur ses cinq plaies qui sont & demeureront toujours ouvertes jusqu'à la Résurrection générale pour la guérison des nôtres. Puis donc que nous tirons notre salut de ces sacrées plaies , ayons soin de les embaumer du parfum précieux de la mortification , de l'humilité , de la patience & de la douceur , en nous employant de tout notre cœur aux besoins de notre prochain ; & puisque nous ne pouvons ici-bas servir Dieu en personne & dans sa forme visible , assurons-nous sur sa parole , qu'il prend & reçoit pour son compte ce que nous faisons pour nos freres , comme si nous le faisons pour lui-même.



## SEPTIEME DEMANDE.

## POUR LE DIMANCHE.

*Délivrez-nous du mal.*

Nous ne demandons pas à Dieu par la septieme Demande, qu'il nous délivre de tel ou tel mal, mais de tout ce qui est proprement & véritablement mal, c'est-à-dire, de tout ce qui peut nous priver des biens de la grace, & mettre obstacle à notre salut.

Il y a des maux qui nous affligent réellement, comme les tentations, les maladies, les affronts, &c. Ce ne sont pourtant pas là des maux à proprement parler, si ce n'est en ce qu'ils nous donnent occasion de pécher; & dans ce point de vue, les richesses, les honneurs, & tous les biens temporels pourroient à juste titre être comptés au nombre des maux, puisqu'ils sont souvent cause que nous offensons Dieu. Or nous demandons ici d'être délivrés, non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui peuvent occasionner notre réprobation; & comme c'est au Juge suprême qu'il appartient d'accorder une pareille délivrance, le nom de Juge convient fort bien à notre Demande.

La matiere de cette Demande est très-abondante, puisqu'elle embrasse les quatre fins de l'homme sur lesquelles on a tant écrit; savoir, la mort, le jugement dernier, les peines de l'enfer, & la félicité du Paradis.

On peut reprendre ici toutes les considérations des Demandes précédentes, eu égard au compte que nous devons à Dieu de tous les bienfaits qu'em-

portent avec eux les noms glorieux sous lesquels nous l'avons successivement envisagé. Nous devons considérer ces bienfaits, tantôt pour nous couvrir de confusion, tantôt pour exciter en nous la confiance. En effet, quelle honte n'y a-t-il pas pour nous, qui avons le bonheur d'avoir un Pere si tendre, un Roi si puissant, un Epoux si aimable, un Pasteur si vigilant, un Rédempteur si riche & si miséricordieux, un Médecin si habile & si compatissant, d'être néanmoins aussi ingrats que nous le sommes, & de savoir si mal profiter de nos avantages ! De quelle crainte ne devons-nous pas être saisis à la vue de tant de bienfaits de la part de Dieu, & de tant d'ingratitude & de dureté de notre part ! Mais aussi quelle doit être notre confiance en comparoissant au Tribunal suprême, d'avoir à répondre devant un Juge qui est en même temps notre Pere, notre Roi, notre Epoux & tout le reste !

On peut terminer cette journée & l'Oraison Dominicale, par l'action de graces que le Prophete David rend à Dieu dans les cinq premiers versets du Pseaume : *Benedic anima mea Domino : & omnia quæ intra me sunt, &c.* Les voici.

1. O mon ame ! bénissez le Seigneur, & que tout ce qui est au dedans de moi célèbre son saint Nom.

2. O mon ame ! bénissez le Seigneur. Ne perdez jamais le souvenir de ses graces & de ses bienfaits.

3. C'est lui qui vous remet tous vos péchés, & qui guérit toutes vos langueurs.

4. C'est lui qui vous délivre de la mort, & qui vous environne de toutes parts des effets de sa miséricorde.

5. C'est lui qui remplit tous vos desirs en vous comblant de ses biens, & qui vous renouvelle & vous rajeunit comme l'aigle.



C'est-à-dire, que Dieu ouvrant pour nous les trésors de sa miséricorde, oppose à nos offenses le pardon, à nos maladies la santé, à la mort du péché la vie de la grace, à nos défauts & à nos imperfections la perfection en toutes choses, & ne cesse de nous favoriser jusqu'à ce qu'il nous ait fait parvenir à une vie nouvelle, qui est au-dessus de toute comparaison.

Il semble que le Psalmiste ait voulu renfermer dans ces cinq versets les sept noms que nous venons de donner à Dieu; c'est ce qu'on reconnoitra en faisant une attention particulière sur chaque verset.

Au reste, quoiqu'il soit exactement vrai que l'Oraison Dominicale tient le premier rang entre toutes les Oraisons vocales, il ne faut pas pour cela négliger les autres, parce que si l'on s'en tenoit à celle-ci, on courroit risque de tomber dans le dégoût. On fera donc très-bien d'en réciter d'autres, & par préférence celles que l'Écriture Sainte nous a transmises, qui ont été faites par de saintes ames inspirées de l'esprit de Dieu. Telles sont, par exemple, celle du Publicain de l'Évangile, celle d'Anne mere de Samuel, celle d'Esther, celle de Judith, celle du Roi Manassès, celle de Daniel & celle de Judas Machabée. Nous remarquons dans ces prieres que ceux qui les ont faites exposoient à Dieu leurs besoins avec des paroles dictées par le sentiment & par l'état actuel de leur ame; & certainement la priere que fait la personne même qui se trouve dans la détresse est toujours plus efficace; elle élève l'esprit; elle enflamme la volonté; elle provoque les larmes, parce qu'alors les paroles partent du cœur qui exprime sa propre peine.

Cette sorte d'Oraison est aussi fort agréable à Dieu: car, de même que les grands Seigneurs prennent plaisir

plaisir quelquefois à entendre les gens de la Campagne leur demander des graces dans leur langage simple & grossier, de même le Seigneur est bien aise que nous le priions de l'abondance du cœur, & qu'au lieu de perdre du temps à chercher des expressions élégantes, nous nous servions des premières qui nous viennent à la bouche pour lui déclarer en peu de mots nos nécessités. Telle fut la priere de Saint Pierre & des Apôtres, lorsque craignant de se noyer ils crioient : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons.* Telle fut celle de la Cananéenne, lorsqu'elle demandoit miséricorde. Telle fut celle de l'Enfant prodigue, qui disoit à son Pere, *Mon Pere, j'ai péché contre le Ciel & contre vous.* Telle fut celle de la mere de Samuel qui s'écrioit : *O Dieu des batailles, si tournant vos yeux sur moi, vous daignez voir l'affliction de votre servante; si vous daignez vous souvenir de moi, & ne point oublier votre Esclave; & si vous donnez à mon ame une vertu parfaite, je m'engage à l'employer toute entiere à votre service.*

La Sainte Ecriture est pleine de ces Prieres vocales par lesquelles ceux qui les ont faites ont obtenu ce qu'ils ont demandé. Ainsi il y a tout lieu d'espérer que nous obtiendrons par les nôtres les remèdes convenables à nos afflictions & à nos souffrances. Et quoique ce soit un très-saint conseil, de préférer l'Oraison mentale à la vocale, comme plus efficace, les exemples de plusieurs Saints, & notre propre expérience nous apprennent que du moins dans l'Oraison vocale Dieu réveille notre tiédeur, enflamme notre cœur & le dispose à mieux faire l'Oraison mentale.



## EXCLAMATIONS

DE L'AME A SON DIEU,

*Ecrites par Sainte Thérèse, conformément à l'esprit que Notre-Seigneur lui communiquoit après la sainte Communion, l'année 1569\*.*

## PREMIERE EXCLAMATION.

*Plaintes de l'ame qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.*

O MA vie, ma vie ! comment pouvez-vous subsister séparée de votre véritable vie ? A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude ? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux & si imparfait ? O mon ame, qui peut vous consoler, exposée comme vous êtes, sur une mer si pleine d'orages & de tempêtes ? Je ne saurois sans m'affliger considérer quelle je suis ;

\* C'est le Titre de l'Ouvrage dans l'Espagnol, & celui que lui donne le Pere Cyprien de la Nativité, dans la Traduction Française des Œuvres de Sainte Thérèse, publiée en 1650, & imprimée à Paris, chez Huré. Ce Titre nous a paru plus convenable que celui de *Méditations après la Communion*, employé par M. d'Andilli ; & sûrement le Lecteur en jugera de même. La Traduction du Pere Cyprien que nous venons de citer, nous a paru à bien des égards très-estimable : nous nous en sommes servis pour éclaircir dans cet Opuscule & le suivant quelques endroits de la Traduction de M. d'Andilli qui nous paroissent obscurs & louches.

& je suis encore plus affligée d'avoir vécu si longtemps sans en être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces, mais qui peut y marcher sans crainte? Je crains de ne vous pas servir; & lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurois rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrois m'y employer toute entière: & quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu & ma miséricorde, que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon ame? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, & accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, ô mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens dans moi, que si mon entendement s'occupe à les considérer, la volonté se plaint de ce que, trop foible pour pouvoir s'élever jusques à vos grandeurs incompréhensibles, il la détourne par ses pensées, & qu'il interrompt ainsi les mouvemens & l'application de son amour; car elle voudroit sans cesse jouir de vous, quoiqu'elle ne le puisse pas, étant comme elle l'est, renfermée dans la prison si pénible de cette vie mortelle où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Mais quelque mécontente que soit ma volonté de mon entendement, il est vrai néanmoins qu'il l'aide d'abord à vous aimer, en lui représentant jusqu'à un certain point l'élévation de votre suprême Majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnois plus clairement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci ? A qui est-ce que je me plains ? qui m'écoute sinon vous, ô mon Pere & mon Créateur ? quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur ? C'est ainsi que je m'égare, & que je me perds dans mes pensées. Hélas ! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous ? O vie incertaine & si peu assurée dans la chose du monde la plus importante, qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage que l'on peut tirer de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux, & accompagné de tant de périls ?

---

## II. EXCLAMATION.

*Comme l'ame qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, & l'obligation d'aider le prochain.*

**J**E considère souvent, mon Sauveur, que si l'ame peut se consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est dans la retraite & la solitude, parce qu'alors elle se délasse & se repose dans celui qui est son véritable repos : quoiqu'alors même, s'il arrive qu'elle ne jouisse pas de vous avec une entière liberté, elle sente souvent redoubler sa peine : mais quand elle considère qu'elle souffre encore bien davantage lorsqu'elle est obligée de traiter avec les créatures, cette peine se change en délices.

Mais d'où vient, mon Dieu, qu'une ame qui ne veut point avoir d'autre contentement que celui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir

ses freres, comme si elle se laissoit de jouir dans vous d'un si saint repos? O amour tout-puissant de mon Dieu, que vos effets sont différens de ceux que produit l'amour du monde! celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime; mais le vôtre, ô mon Dieu, s'augmente au contraire plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, & sent diminuer sa joie lorsqu'il considere que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême, qu'au milieu des plus grandes consolations qu'on reçoit avec vous, l'ame s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent, & qui en seront privés éternellement: ainsi elle cherche des moyens d'engager ses freres à participer à son bonheur, & s'en prive avec joie lorsqu'elle espere de pouvoir le procurer aux autres.

Mais, ô mon Pere céleste, ne vaudroit-il pas mieux remettre ces desirs à un autre temps où l'ame se trouvât moins consolée de vos faveurs, & qu'elle s'employât alors toute entiere à jouir de vous? Jesus mon Sauveur, que l'amour que vous portez aux enfans des hommes est admirable, puisque le plus grand service qu'on puisse vous rendre est de vous abandonner pour procurer leurs avantages! & c'est sans doute par ce moyen que nous vous possédons plus pleinement. Il est vrai que notre volonté goûte alors moins de douceurs; mais notre ame se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne: elle fait que tous les contentemens que nous recevons ici-bas, ceux même qui semblent procéder de vous, n'ont rien d'assuré s'ils ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Qui-conque ne l'aime pas ne vous aime pas, ô mon



Rédempteur, puisque vous nous avez fait voir par l'effusion de tout votre sang l'excès de l'amour que vous portez aux enfans d'Adam.

---

### III. EXCLAMATION.

*Sentimens d'une ame pénitente dans la vue de ses péchés,  
& de la miséricorde de Dieu.*

QUAND je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous avez préparée à ceux qui accomplissent votre sainte volonté jusqu'à la fin, avec quels travaux & quelles douleurs votre Fils nous l'a méritée : quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, & combien il est juste que nous ne payions pas d'une extrême ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté, & dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie : quand je considère, dis-je, toutes ces choses, mon ame se trouve saisie de la plus sensible affliction. O mon Rédempteur, est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, & qu'après avoir perdu le souvenir de tant de graces, ils aient encore la hardiesse de vous offenser ? Est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, & qu'au milieu de notre oubli pour vous, vous vous souveniez encore de nous ? Est-il possible que vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, & nous tirer ainsi de cette mortelle frénésie, afin que nous vous priions de nous guérir ? Bénissons à jamais un si bon Maître ; publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde, & donnons à la tendresse de sa compassion pour nous, les louanges éternelles qu'elle mérite.

O mon ame , bénissez à jamais un si grand Dieu ! comment peut-il se faire que l'on s'oppose à ses volontés ? & quel sera le châtement de ceux qui seront ingrats envers lui , puisque la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs & de ses graces ? O mon Dieu , ne permettez pas un si grand malheur ! O enfans des hommes , jusques à quand aurez-vous le cœur endurci ! jusques à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus ? Croyons-nous donc que notre malice en le combattant demeurera victorieuse ? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment ; qu'elle se seche & qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs , & que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt dont l'effet sera immuable ? O Dieu tout-puissant , puisque vous devez être notre Juge , soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas , comment ne considérons-nous point combien il nous importe de vous contenter , afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour ? Mais , hélas ! qui ne voudroit pas se soumettre à l'arrêt d'un Juge infiniment juste ? O que bienheureuses seront les ames qui seront en état de se réjouir avec vous , lorsque tout le monde tremblera devant vous !

O mon Seigneur & mon Dieu , quand une ame considère que vous l'avez relevée de sa chute ; qu'elle voit clairement que pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair , elle s'étoit misérablement perdue ; que dans la juste confiance que vous allez au-devant de ceux qui vous cherchent , & que vous tendez la main à tous ceux qui implorent votre secours , elle est déterminée à vous contenter en tout : quand une ame , dis-je , est en cet état , comment ne meurt-elle pas autant de fois qu'il lui

vient en la pensée qu'elle a perdu un aussi grand bien qu'est celui de l'innocence de son Baptême ? Ah ! la meilleure vie qu'elle puisse mener alors , est de mourir à toute heure par la douleur qu'excite l'amertume de ses regrets. Oui , mon Dieu ! l'ame qui vous aime avec tendresse , peut-elle supporter une si juste & si vive douleur ?

Mais que dis-je ? comment m'égaré-je dans ces pensées ; ai-je oublié la grandeur de votre bonté & de votre miséricorde ? ai-je oublié que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; que vous nous avez racheté à si haut prix , que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les cruels tourmens dont vous avez été accablé ? Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile des yeux de mon cœur , que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir de la vanité de mes pensées. O mon Seigneur , mon Seigneur ! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment. La seule chose qui me console , c'est que plus ma malice sera connue , plus votre miséricorde sera éternellement louée. Enfin je ne fais si ma douleur ne durera pas autant que ma vie , & jusqu'à ce moment , où sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire , je serai délivrée de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.



## IV. EXCLAMATION.

*Priere à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer & à le servir.*

**M**ON Dieu, il me semble que mon ame se délasse & se repose, en considérant quelle sera sa joie si par votre miséricorde elle vous possède un jour. Mais je voudrois qu'auparavant elle vous servît, puisque ç'a été en la servant que vous lui avez acquis le bonheur qu'elle espere. Que ferai-je, mon Dieu, que ferai-je ! O que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer ; & que vous vous êtes hâté au contraire à me favoriser de vos graces, & à m'appeler à vous, afin que je m'employasse toute entiere à votre service. O mon Seigneur ! abandonneriez-vous un misérable ? rejetteriez-vous un pauvre mendiant qui vient se donner à vous ? votre grandeur est-elle limitée ? votre magnificence a-t-elle des bornes ?

O mon Dieu, & ma miséricorde, comment pouvez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grace à votre servante ? Grand Dieu, signalez votre toute-puissance ; faites-la comprendre à mon ame en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Mais ne dis-je point une extravagance, puisque, comme on dit ordinairement, *le temps perdu ne peut se recouvrer* ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent.

Seigneur, je reconnois la grandeur de votre puissance. Si donc vous pouvez tout, comme vous le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui

est tout-puissant ? Il suffit, mon Dieu, que vous le vouliez ; & quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous pouvez tout ce que vous voulez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous en pouvez faire encore de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, & crois avec encore plus de certitude que vous ferez ce que je vous demande. Eh qui pourra s'étonner de voir faire des choses extraordinaire à celui qui peut tout faire ? Vous savez, mon Dieu, que dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de connoître la grandeur de votre pouvoir & de votre miséricorde ; ayez, Seigneur, quelque égard à la grace que vous m'avez faite de ne vous offenser pas en ce point ; faites que je répare le temps perdu, en redoublant vos faveurs dans le temps présent & à l'avenir, afin qu'en ce dernier jour je paroisse devant vous revêtue de la robe nuptiale ; vous le pouvez si vous le voulez.

---

## V. EXCLAMATION.

*De la plainte de Marthe. Et comme l'ame qui aime Dieu peut se plaindre à lui de sa misère.*

**S**EIGNEUR mon Dieu, comment celle qui vous a si mal servi, & qui n'a pas su conserver ce que vous lui avez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ? Qui peut se fier à une personne dont on a été trahi tant de fois ? Mais que ferai-je, ô Consolateur de ceux qui sont sans consolation, & vrai Médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Il me seroit peut-être plus avantageux de couvrir du silence mes misères & mes maux, & d'attendre qu'il vous plaise de les guérir.

Mais je me trompe, ô mon Sauveur & ma joie ; car sachant qu'ils devoient être en si grand nombre , & quel soulagement nous recevons en vous les exposant , vous nous ordonnez de vous demander du secours , & vous nous promettez en même temps de nous l'accorder.

Je pense quelquefois , ô mon Dieu , à la plainte que vous faisoit Sainte Marthe , & il me semble qu'elle ne se plaignoit pas seulement de sa Sœur ; mais que son plus grand déplaisir venoit sans doute de ce qu'elle se persuadoit que vous ne la plaigniez point dans son travail , & que vous ne vous souciez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être encore que vous ne l'aimiez pas autant que sa Sœur ; ce qui lui donnoit sans doute bien plus de peine que le service qu'elle vous rendoit ; car son amour pour vous étant si tendre , la peine qu'elle prenoit en vous servant ne pouvoit lui être que très-agréable. Cette disposition de son esprit paroît encore plus clairement en ce que , sans dire une seule parole à sa Sœur , toute sa plainte s'adresse à vous ; & la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire , que vous ne preniez pas garde que sa Sœur ne l'aidoit point à vous servir. Votre réponse , mon Seigneur , témoigne que cette plainte procédoit de cette cause , puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout , & que cette *unique chose nécessaire* dont vous lui parlez , est d'en avoir un si grand pour vous , qu'il renverse tous les obstacles qu'on lui oppose.

Mais , mon Dieu , comment pourrions-nous vous aimer comme vous méritez d'être aimé , si à notre amour pour vous , vous n'unissez votre amour pour nous ? Me plaindrai-je avec cette grande Sainte ? hélas ! Seigneur , je n'en ai point de sujet , puisque



les témoignages que vous m'avez donné de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes desirs & mes demandes. Si j'ai donc quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je le suis? je vous demanderai, ô mon Dieu, avec Saint Augustin, *que vous me donniez de quoi vous donner*, & que je puisse ainsi vous payer quelque petite partie sur cette grande dette dont je vous suis redevable : je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, & de me faire la grace de connoître quel est mon Créateur, afin que je l'aime.

## VI. EXCLAMATION.

*Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.*

O Souverain Créateur, mon Dieu & mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, & qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie! O solitude profonde, ô mal sans remède! Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand? Que ferai-je, ô mon bien, que ferai-je? désirerai-je de ne vous désirer pas? O mon Dieu & mon Créateur, vous nous blessez par les traits de votre amour, & vous ne nous guérissez point : vous faites des plaies d'autant plus sensibles qu'elles sont plus intérieures & plus cachées : vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin,

mon Seigneur, vous faites tout ce que vous voulez ; parce que vous êtes tout-puissant. Comment un ver de terre aussi misérable que je le suis peut-il soutenir de si grandes contrariétés ? Mais qu'il soit ainsi, mon Dieu, puisque vous le voulez & que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas ! Seigneur, l'excès de ma douleur me force à me plaindre, & à dire qu'elle est sans remède si vous n'en êtes vous-même le remède. Mon ame est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté ; mais en même temps elle ne voudroit pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le Ciel.

O mort, ô mort ! je ne fais qui peut te craindre ; puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie ; mais comment ne te craindra pas celui qui aura passé une partie de sa vie sans aimer son Dieu ? Puisque tel a été mon aveuglement, que désiré-je & que demandé-je, lorsque je demande de mourir, sinon peut-être qu'on me fasse souffrir pour mes péchés la peine que j'ai si justement méritée ? Ne le permettez pas, mon Sauveur, puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon ame, abandonne-toi à la volonté de ton Dieu ; c'est le seul parti qui te convienne. Sers ton Seigneur, & espere de sa grace qu'il soulagera ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne en quelque sorte d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne desire point de jouir sans avoir souffert. Mais, ô mon Seigneur, & mon véritable Roi, je ne saurois faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, & si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste ; mais avec cela je pourrai tout.

---



---

## VII. EXCLAMATION.

*De l'excessive bonté de Dieu, qui met ses délices à être avec les enfans des hommes.*

O Mon espérance unique, mon Pere, mon Créateur, mon vrai Seigneur, & mon Frere! quand je confidere ce que vous dites dans votre Ecriture, que vos délices sont d'être avec les enfans des hommes, mon ame est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du Ciel & de la terre! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut! Seroit-il possible, ô mon Dieu, que vous n'eussiez point d'autres créatures en qui vous puissiez prendre vos délices; & qu'ainsi vous soyez réduit à venir chercher un ver de terre aussi corrompu & d'une aussi mauvaise odeur que je le suis! Lorsque Jesus-Christ votre Fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du Ciel par laquelle vous déclarâtes que vous preniez en lui vos délices. Hélas, Seigneur! sommes-nous donc égaux à lui pour vous plaire en nous comme en lui? O miséricorde incompréhensible! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites! Et après cela, misérables que nous sommes, nous oublions toutes ces graces. O mon Dieu, vous qui savez tout, souvenez-vous au moins d'une si extrême misere, & regardez avec des yeux de compassion notre lâcheté & notre foiblesse.

Et toi, mon ame, confidere avec combien d'amour & de joie le Pere Eternel connoît son Fils, & le Fils Eternel connoît son Pere, & l'ardeur avec

laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux sans qu'il puisse jamais arriver de diminution à cet amour & à cette connoissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines Personnes se connoissent & s'aiment mutuellement, & trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables & incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu, de mon amour ? pourquoi le désirez-vous ? & quel avantage vous en revient-il ? Soyez à jamais béni, ô mon Seigneur, soyez béni aux siècles des siècles : que toutes choses vous louent & qu'elles vous louent éternellement comme vous subsistez éternellement.

O mon ame, réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite : réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connoît sa bonté & son excellence : réjouis-toi, & rends-lui grâces de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre Fils, afin qu'il y eût quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le Ciel. Sous l'appui de cette protection approche-toi de lui & prie-le, que puisqu'il se plaît avec toi, il fasse que rien dans le monde ne soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur, & de considérer combien il mérite d'être aimé & d'être loué. Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu puisses contribuer à faire bénir son saint Nom, & dire avec vérité ces paroles de la Vierge : *Mon ame glorifie & loue le Seigneur.*



## VIII. EXCLAMATION.

*Prieres pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.*

O Seigneur mon Dieu, vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveroient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchoient ce qu'ils désirent. Mais, Seigneur, faut-il s'étonner que dans cet état de folie & de langueur où nous réduisent nos mauvaises actions, nous oublions vos saintes paroles? O Dieu Créateur de l'univers, grand Dieu! que seroit tout ce que vous avez créé s'il vous avoit plu d'en créer davantage? Vous êtes tout-puissant, & vos œuvres sont incompréhensibles: faites donc, ô mon Dieu, que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit: *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de travail & de peine, je vous soulagerai.* Que désirons-nous de plus, ô mon Dieu, que demandons-nous, & que cherchons-nous? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour rechercher leur soulagement & leur repos?

O mon Dieu, faites-moi miséricorde. Quelle misère, Seigneur, quel aveuglement que de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver! Ayez compassion, ô mon Créateur, de vos créatures: considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous ne savons ce que nous voulons, & que nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu; considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'elle n'étoit à l'aveugle-né; car, ne pouvant voir,  
il

il défireoit voir ; mais nous sommes aveugles , & nous voulons l'être : quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici , mon Dieu , que vous devez témoigner votre souveraine puissance : c'est ici que vous devez faire paroître votre infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur , seul Dieu véritable , combien grande est la demande que je vous fais lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point ; d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte , & de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades , mais qui travaillent même à entretenir & à augmenter leurs maladies ? Vous dites , mon Dieu , que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs : ce sont là , Seigneur , les véritables pécheurs. Ne considérez pas notre aveuglement , considérez seulement les ruisseaux de sang que votre sang a répandus pour notre salut : faites éclater votre clémence au milieu de ces épaisses ténèbres où nous a plongés notre malice : regardez-nous , Seigneur , comme l'ouvrage de vos mains : sauvez-nous par votre bonté & par votre miséricorde.

---

## IX. EXCLAMATION.

*Prière à Dieu , afin qu'il délivre par sa grace ceux qui ne sentant point leurs maux ne demandent pas qu'il les en délivre.*

**O** Dieu de mon ame , & qui avez tant de compassion & d'amour pour elle , vous avez dit : *Venez à moi vous tous qui êtes altérés , & je vous donnerai à boire.* Mais comment ceux qui brûlent dans les flammes de la malheureuse convoitise des choses



terrestres, peuvent-ils ne pas être dans une altération étrange? & de quelle abondance d'eau n'ont-ils point besoin pour n'être pas entièrement consumés? Je fais, mon Dieu, que votre bonté est telle que vous ne leur refuserez pas cette eau céleste; vous la leur avez promise, & vos paroles sont inviolables. S'ils sont accoutumés depuis si long-temps à vivre dans un feu si dangereux; si, bien loin d'en ressentir la violence, ils se nourrissent même de son ardeur; s'ils ont tellement perdu l'esprit, qu'étant très-misérables, ils ne s'apperçoivent point de leur misère; quel remede peuvent-ils espérer, mon Dieu? Vous êtes néanmoins venu au monde pour remédier à de si grands maux. Commencez-donc, Seigneur, commencez: ce sont les grands maux qui doivent faire éclater la grandeur de votre miséricorde.

Considérez, Seigneur, les progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes: & puisqu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux, mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, assurée que ces morts ressusciteront aussi-tôt qu'ils commenceront à rentrer dans eux-mêmes, à connoître leur misère, & à goûter la douceur de votre grâce. O vie qui donnez la vie à tout, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent. Je la désire, mon Sauveur, je la demande, & je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai, & qu'elle est seule le véritable remede pour guérir l'ame que votre amour a blessée.

O mon Seigneur, qu'il y a sujet de craindre pendant que l'on est en cette vie, & qu'il s'y rencontre de feux différens! Les uns corrompent l'ame & la

réduisent comme en cendre, & les autres la purifient pour la rendre capable de vivre, & de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulerez toujours avec abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grace; & ceux qui se nourriront de votre liqueur divine, marcheront sans crainte au milieu des troubles & des dangers de cette misérable vie.

## X. EXCLAMATION.

*Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre priere pour les ames endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.*

O Dieu de mon ame, combien sommes-nous prompts à vous offenser: & combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner! Seigneur, d'où peut procéder en nous une audace si insensée; est-ce de ce que nous savons quelle est la grandeur de votre miséricorde; mais ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disoit autrefois votre Prophete en votre personne: ô combien le péché est-il terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, & même lui donner la mort! Mais ces douleurs mortelles, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui; car où pouvez-vous aller sans les ressentir; les hommes ne vous blessent & ne vous percent-ils pas de tous côtés?

O Chrétiens, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre Roi: c'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand abandonnement où il se trouve. Il ne lui est demeuré qu'un très-petit

nombre de ses sujets, & la grande multitude suit en foule le parti de Lucifer. Mais ce qui est encore plus déplorable, ceux qui veulent passer en public pour ses amis, sont ceux-là même qui le trahissent en secret; & il ne trouve presque plus personne à qui il se puisse fier. O seul véritable ami, que celui qui vous traite de la sorte vous paye mal de la fidélité avec laquelle vous nous aimez! O véritables Chrétiens, pleurez avec votre Dieu: les larmes qu'il a répandues n'étoient pas seulement pour le Lazare; mais encore pour tous ceux qu'il prévoyoit qui ne voudroient pas ressusciter lorsqu'il crieroit à haute voix pour les faire sortir du tombeau.

O mon souverain bonheur, combien vous étoient présens alors tous les péchés que j'ai commis contre vous! mais faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, & ceux encore de tout le monde. Mon Sauveur, que vos cris soient si puissans qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent pas; & qu'ils les fassent sortir de l'abyme si profond de leurs malheureuses délices. Le Lazare ne vous pria pas de le ressusciter: vous fîtes ce miracle en faveur d'une femme péchereffe. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage; faites donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, toute misérable que je suis, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander; vous savez, mon Roi, que ce qui m'afflige c'est de voir qu'ils pensent si peu aux tourmens épouvantables qu'ils souffriront dans l'éternité s'ils ne se convertissent à vous.

O vous tous qui êtes si accoutumés à ne faire que ce qu'il vous plaît, & à vivre continuellement dans les plaisirs & dans les délices, ayez compassion de vous-mêmes. Songez qu'un jour viendra où vous

ferez pour jamais affujettis à la tyrannie des puissances & des furies infernales. Considérez, mais avec attention, que ce même Juge qui vous prie maintenant de vous convertir, sera celui qui alors vous condamnera si vous ne vous convertissez pas : & songez que vous n'êtes pas assurés d'avoir encore un moment à vivre. Quoi ! vous ne voulez donc pas vivre éternellement avec Dieu ? O dureté du cœur des hommes ! Amollissez ces cœurs de pierre, ô mon Dieu, par votre bonté qui n'a point de bornes.

---

## XI. EXCLAMATION.

*Image effroyable de l'état d'une ame qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourmens éternels.*

**O** Mon Dieu, mon Dieu, faites-moi miséricorde. Comment pourrai-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une ame, qui s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, se verra au moment où elle sortira de cette vie, perdue sans ressource, & comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin ; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la Foi, ainsi qu'elle a fait ici-bas : quand elle se verra séparée & comme arrachée de ses divertissemens & de ses plaisirs dont elle n'avoit pas seulement commencé à jouir, à ce qu'il lui semblera, & avec raison, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'une vapeur & un souffle ; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse & si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement : qu'elle se verra plongée dans

un lac infect & plein de reptiles furieux, & enfin qu'elle sera comme abymée dans cette horrible obscurité, où, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, elle ne verra que ce qui peut entretenir à jamais ses peines & ses tourmens.

O que ce que je dis est peu en comparaison de ce qu'il en est ! O Seigneur ! & qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette ame, qu'elle n'ait point apperçu cet état funeste jusqu'au moment où elle y a été précipitée pour jamais ? Qui a tellement bouché ses oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui a dit mille & mille fois de la grandeur & de l'éternité de ces tourmens ? O vie éternellement malheureuse ! ô supplices sans fin & sans relâche ! est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit un peu dur ?

O Seigneur, que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités ! mais puisque vous savez, mon Dieu, la douleur que je sens de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque ame qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne : mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies : & puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.



## XII. EXCLAMATION.

*Que les hommes sont lâches pour servir Dieu, & hardis pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.*

O Mon Dieu & mon véritable soutien, d'où vient qu'étant si lâches en toutes choses, nous ne sommes hardis que lorsqu'il s'agit de vous attaquer & de vous combattre? c'est à quoi s'emploient aujourd'hui toutes les forces & tout le courage des enfans des hommes. Si notre esprit n'étoit aussi aveugle & aussi couvert de ténèbres qu'il l'est, tous les hommes joints ensemble auroient-ils assez de hardiesse pour prendre les armes contre leur Créateur, & pour faire une guerre continuelle à celui qui peut en un moment les précipiter dans les abîmes? mais étant aussi aveugles qu'ils le sont, ils agissent comme des fous : ils cherchent & rencontrent la mort dans les choses même où ils s'imaginent trouver la vie. Que peut-on faire, ô mon Dieu, pour ces insensés : & quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui n'en ont point; nous le voyons en tous ceux qui se séparent de vous : sans force & sans courage en toute autre chose, ils n'en ont que pour combattre, en vous combattant, celui qui leur fait le plus de bien, & pour s'opposer à vous dans la fougue de leurs passions.

O Sagesse incompréhensible, vous aviez besoin sans doute de tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir une telle extravagance; pour attendre que nous soyons revenus à



notre bon sens, & pour procurer par mille moyens & mille remèdes la guérison de notre folie. Je ne saurois considérer sans étonnement que lorsqu'il faut faire le moindre effort pour abandonner une occasion & fuir un péril où il ne s'agit pas de moins que de perdre pour jamais son ame, les hommes manquent tellement de courage, qu'ils s'imaginent que quand ils le voudroient, ils ne le pourroient pas, & qu'en même temps ils aient l'audace d'attaquer une Majesté aussi puissante & aussi redoutable qu'est la vôtre.

D'où vient cette folie, ô mon tout ! Et qui leur donne cette force ? Est-ce le chef qu'ils suivent dans cette guerre ; mais n'est-il pas à jamais votre esclave, & ne brûle-t-il pas dans des flammes éternelles ? Comment peut-il donc se révolter contre vous ? comment celui qui a été vaincu peut-il donner du courage aux autres, pour leur faire espérer de vous vaincre ? Comment peuvent-ils se résoudre à suivre celui qui a été dépouillé de toutes les richesses du Ciel ? Que peut donner celui qui a tout perdu, & à qui il ne reste qu'une épouvantable & incompréhensible misère ?

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu ? Qu'est-ce que ceci, mon Créateur ? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, & si lâches contre le démon ? Mais quand même, ô mon Roi, vous ne favoriserez pas ceux qui sont à vous : quand même nous serions redevables en quelque chose à ce Prince de ténèbres, quelle folie n'y auroit-il pas de nous attacher à lui, puisque les biens que vous nous réservez dans l'éternité, ne sont pas moins véritables que les plaisirs & les contentemens qu'il nous promet sont faux & imaginaires : & quelle liaison pouvons-nous avoir avec celui qui a eu l'audace de s'élever contre vous ?

O mon Dieu, quel étrange aveuglement ! ô mon Roi, quelle horrible ingratitude ! quelle épouvantable folie ! Nous employons pour le service du démon ces mêmes biens que nous tenons de votre bonté : nous payons votre extrême amour pour nous, en aimant celui qui vous hait & qui vous haïra éternellement ; & après tant de sang que vous avez versé, après les coups de fouet, les douleurs & les tourmens que vous avez soufferts pour nous, au lieu de venger votre Pere des injures qu'on lui a faites en votre personne, ( car pour vous, mon Sauveur, loin d'en désirer quelque vengeance vous avez tout pardonné ) nous prenons pour nos compagnons & pour nos amis ceux qui vous ont traité de la sorte ; or puisque nous marchons ici-bas sous les enseignes de leur Capitaine infernal, qui doute que nous n'ayons un jour le même sort, & que nous ne vivions à jamais dans sa compagnie, si votre miséricorde ne nous fait rentrer dans notre bon sens, & ne nous pardonne nos fautes passées ?

O misérables mortels, rentrez enfin dans vous-mêmes : arrêtez vos yeux sur votre Roi pendant qu'il est encore doux & compatissant : cessez de commettre tant de crimes, tournez vos forces & votre fureur contre celui qui vous fait la guerre, & qui veut vous ravir les biens & les avantages de votre régénération divine. Rentez, rentez, dis-je encore une fois, en vous-mêmes : ouvrez les yeux, poussez des cris, & versez des larmes pour demander la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde. Considérez au nom de Dieu que tous vos efforts vont à donner la mort à celui qui a donné la vie pour sauver la vôtre : considérez que c'est celui qui vous défend de vos ennemis : & si tout cela ne suffit pas, qu'il vous suffise au moins de

connoître qu'en vain vous vous opposez à son pouvoir, & que tôt ou tard un feu éternel vous fera payer la peine de votre mépris & de votre audace.

Est-ce parce que vous voyez cette Majesté suprême liée & attachée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si insolens & si hardis à l'offenser ? Eh qu'ont fait de plus ceux qui lui ont donné la mort, sinon de le charger de coups & de le couvrir de blessures après l'avoir attaché à une colonne ? O mon Dieu, est-il possible que vous souffriez pour ceux qui sont si peu touchés de vous voir souffrir ? Il arrivera un temps où votre justice éclatera, & fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde.

Considérons bien cela, Chrétiens : considérons-le attentivement, & nous connoîtrons que les obligations que nous avons à Dieu sont infinies, & que les richesses de sa bonté sont inconcevables. Or si sa justice n'est pas moindre que sa clémence, hélas ! que deviendront ceux qui auront mérité qu'il en fasse connoître la grandeur en leurs personnes, & qu'il exerce sur eux la sévérité de ses jugemens ?

### XIII. EXCLAMATION.

*Du bonheur des Saints dans le Ciel, & de l'impatience des hommes, qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables & les éternels.*

O Saintes ames qui jouissez déjà dans le Ciel d'une parfaite félicité sans aucune crainte de la perdre, & qui êtes sans cesse occupées à louer mon Dieu, que votre condition est heureuse ! que c'est avec grande raison que vous n'interrompez jamais vos

louanges & vos actions de graces ! & que je vous porte envie d'être libres & exemptes comme vous l'êtes de la douleur que je ressens en voyant la multitude des offenses qui se commettent aujourd'hui contre mon Dieu, l'ingratitude des hommes, & ce profond assoupissement qui ne leur permet pas la moindre réflexion sur ce grand nombre d'ames que le diable entraîne tous les jours dans les enfers ! O bienheureuses & célestes ames, qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misere, & intercédez pour nous envers Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur ; qu'il répande dans nos esprits un rayon de cette vive lumiere dont vous êtes toutes remplies, & qu'il nous donne quelque sentiment de ces récompenses inconcevables préparées à ceux qui combattent courageusement pour lui durant le sommeil si court de cette malheureuse vie. O ames toutes brûlantes d'amour, obtenez-nous la grace de bien comprendre quelle est la joie que vous donne la connoissance & la certitude de l'éternité de votre joie.

O mon Sauveur, quelle est notre misere ! Il semble que nous n'ignorons pas ces vérités, & même nous les croyons ; mais nous sommes si peu accoutumés à les considérer, elles sont si étrangères à notre esprit, qu'en effet ni nous ne les connoissons, ni ne voulons les connoître.

O esprits intéressés & passionnés pour vos plaisirs, est-il possible que pour ne vouloir pas attendre un peu de temps afin d'en posséder de si grands, pour ne vouloir pas attendre un an, pour ne vouloir pas attendre un jour, pour ne vouloir pas attendre une heure, & pour ne vouloir pas attendre peut-être un moment, vous perdiez tous ces plaisirs pour jouir d'une misérable satisfaction, parce que vous

la voyez & quelle est présente? O mon Dieu, mon Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps! & que vous avez au contraire de confiance en nous! car quelles richesses inestimables ne nous avez-vous pas confiées en nous donnant votre propre Fils; en nous donnant trente-trois ans de sa vie qu'il a passée dans des travaux incroyables; en nous donnant sa mort cruelle & sanglante, & en nous donnant tout ce que je viens de dire, si long-temps avant que nous fussions nés, sans en être détourné par la connoissance que vous aviez que nous ne garderions pas fidèlement ce trésor inestimable; mais vous n'avez pas voulu, ô le plus doux de tous les Peres, qu'il tînt à vous qu'en le faisant profiter, nous puffions nous enrichir pour jamais.

Quant à vous, ô ames bienheureuses, qui avez si bien employé ces riches talens que vous en avez acquis un héritage de délices éternelles, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple: assistez-nous; & puisque vous êtes si proches de la fontaine céleste, tirez-en de l'eau pour nous qui mourons de soif sur la terre.

---

#### XIV. EXCLAMATION.

*Combien le regard de JESUS-CHRIST dans le dernier Jugement sera doux pour les bons, & terrible pour les méchans.*

O Mon Seigneur, & mon véritable Dieu, celui qui ne vous connoît pas ne vous aime pas. Hélas! que cette vérité est grande, & que malheureux sont ceux qui ne veulent pas vous connoître. L'heure de

la mort est une heure redoutable : & qui peut, mon Créateur, assez craindre ce jour terrible où s'exécutera le dernier arrêt que doit prononcer votre justice ? Jesus mon Sauveur & tout mon bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur & la joie que votre regard porte dans les ames de ceux qui vous aiment, & que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de services.

O qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! O Chrétiens, Chrétiens ! considérez que vous êtes devenus les freres de votre Sauveur & de votre Dieu. Considérez quel il est, & ne le méprisez pas. Sachez qu'en ce jour de sa majesté & de sa gloire, autant que son regard sera doux & favorable pour ses serviteurs & ses amis, autant il sera terrible & plein de fureur pour ses persécuteurs & ses ennemis. O que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre que nous faisons à Dieu, qu'un combat contre lui de tous nos sens & de toutes les puissances de notre ame, qui conspirent comme à l'envi à qui usera de plus de trahisons & de perfidies contre leur Créateur & leur commun Roi !

Vous savez, mon Seigneur, que j'ai souvent plus appréhendé de voir votre divin visage animé de colere contre moi dans ce jour épouvantable de votre dernier Jugement, que d'être au milieu des supplices & des horreurs de l'enfer ; & que je vous priois, comme je vous en prie encore, mon Dieu, de vouloir par votre miséricorde me préserver d'un malheur si déplorable. Que pourroit-il m'arriver dans le monde qui en approche ? Ah ! que tous les maux de la terre viennent fondre sur moi, ô mon



Dieu , pourvu que vous me garantissiez d'une telle affliction : que je ne vous abandonne jamais , & que je ne cesse jamais , ô mon Sauveur , de jouir de la vue de votre souveraine beauté. Votre Pere vous a donné à nous : ne souffrez pas , ô mon cher Maître , que je perde un trésor si précieux. Je confesse , ô Pere Eternel , que je l'ai très-mal conservé ; mais cette faute n'est pas sans remede : non elle n'est pas sans remede , ô mon Seigneur , pendant que nous respirons encore dans l'exil de cette vie.

O mes freres , mes freres , qui êtes comme moi les enfans de Dieu , efforçons-nous , mais de tout notre pouvoir , de réparer nos fautes passées , puisque vous savez qu'il a dit , que si nous nous en repentons , il oubliera toutes nos offenses. O bonté sans mesure , que désirons-nous de plus ? oserons-nous même tant demander sans quelque honte ? mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté veut nous donner. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour , qui pourroit le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre son sang , & de donner sa propre vie pour nous ?

Considérons qu'il ne nous demande rien qui ne soit pour notre avantage. O mon Dieu , quelle dureté ! quel aveuglement ! quelle folie ! La perte d'une aiguille nous fait de la peine : un chasseur est fâché de perdre un épervier dont il ne tire d'autre avantage que le plaisir de le voir prendre son essor dans les airs ; & nous ne sommes point touchés de regret de perdre cet aigle royal , de perdre la majesté de Dieu même , & ce royaume dont la possession & le bonheur dureront éternellement. Qu'est-ce que cela , Seigneur ? qu'est-ce que cela ? j'avoue que je ne le comprends pas. Tirez-nous , ô mon Dieu , d'un si grand aveuglement : guérissez-nous d'une si extrême folie.

## XV. EXCLAMATION.

*Ce qui peut consoler une ame dans la peine qu'elle ressent  
d'être si long-temps en cet exil.*

**H**ÉLAS ! hélas ! ô mon Dieu , que le temps de ce bannissement est long , & que j'y souffre de peine par le désir que j'ai de vous voir. Seigneur , que peut faire une ame qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps ? O Jesus mon Sauveur , que la vie de l'homme est longue , quoique l'on dise qu'elle est courte ! elle est courte en effet , si on considère le temps qu'on a pour gagner une vie heureuse qui n'aura jamais de fin : mais elle est bien longue pour une ame qui désire jouir de la présence de son Dieu. Quel soulagement , ô mon Sauveur , donnerez - vous donc à mes souffrances ? l'unique soulagement , mon Dieu , est que je souffre pour vous. Obienheureuse souffrance qui est la seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu , ne suis pas l'ame qui te cherche , & qui ne peut espérer que par toi de voir croître & adoucir tout ensemble le tourment que cause celui qui est aimé , à l'ame qui l'aime.

2 Tout mon désir , Seigneur , est de vous plaire , & je fais certainement que je ne puis trouver aucune satisfaction parmi les hommes. Si cela est , comme il me le semble , vous ne blâmez point sans doute ce désir : Me voici , ô mon Dieu ; que s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service , j'accepte de bon cœur tous les travaux qui peuvent se souffrir sur la terre , comme le disoit autrefois votre grand amateur Saint Martin. Mais ,

hélas ! mon Sauveur, qui suis-je ? & qui étoit-il ? il avoit des œuvres, & je n'ai que des paroles : c'est là tout ce que je puis. Au défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, & ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite ; mais faites que nous méritions tous de vous aimer. Puisque nous avons encore à vivre ici-bas, faites, mon Dieu, que nous n'y vivions que pour vous seul, sans avoir plus d'autres intérêts ni d'autres desseins : car que pouvons-nous souhaiter davantage que de vous contenter & de vous plaire ?

O mon Dieu & toute ma consolation, que ferai-je pour vous contenter ? Tous les services que je vous puis rendre, quand même je vous en rendrois plusieurs, sont défectueux & misérables. Qui me peut donc obliger à demeurer davantage en cette malheureuse vie ? rien sans doute, sinon pour accomplir la volonté de mon Seigneur & de mon Maître : & que pourrois-je souhaiter qui me fût plus avantageux ? Attends donc, ô mon ame, attends avec patience, puisque tu ne fais ni le jour ni l'heure : garde-toi bien de t'endormir : veille avec soin, parce que tout se passe bientôt sur la terre, quoique ton désir te fasse paroître douteux ce qui est certain, & long ce qui ne dure que peu. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu témoigneras ton amour pour lui, & plus tu jouiras un jour de ce Seigneur que tu aimes, avec une joie & des délices qui dureront éternellement.



## XVI. EXCLAMATION.

*Que Dieu seul peut donner quelque soulagement aux ames qu'il a blessées par les traits de son amour.*

O Mon Dieu & mon Seigneur, c'est une grande consolation pour une ame qui souffre avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent par-tout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent, & que cette peine la presse avec plus d'effort & de violence? C'est alors que son entendement se trouble, & que sa raison étant comme obscurcie ne lui permet pas de concevoir & de connoître cette vérité. Toute la pensée qui l'occupe alors, est qu'elle se voit séparée de vous; & elle ne trouve point de remede à un si grand mal; car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, & vous la guérissiez bientôt quand vous le voulez: mais sans cela, il ne nous reste de santé ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir, en considérant l'objet & la cause de notre souffrance.

O véritable amant de nos ames, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses & quelle démonstration d'amour guérissiez-vous les blessures que vous nous faites avec les fleches de ce même amour? Mais, mon Dieu, & ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscrette de parler ainsi: car comment des remedes

humains pourroient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus malades? qui pourroit connoître la profondeur de cette blessure? qui pourroit connoître d'où elle procede? qui pourroit connoître les moyens de soulager un tourment si pénible & si agréable tout ensemble? & quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par des remedes aussi méprisables que sont ceux que peuvent donner les hommes?

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'Épouse dit dans les Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à mon bien-aimé.* Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu & la créature commence par une chose aussi basse qu'est mon amour. Mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature; & comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi? C'est vous, ô mon véritable amant, qui commencez cette guerre toute d'amour; & cette guerre ne me semble être autre chose qu'un abandon & une inquiétude de tous nos sens & de toutes les puissances de notre ame, qui courent dans les rues & dans les places publiques, comme il est marqué par la sainte Épouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

Mais, Seigneur, quand cette guerre est commencée, contre qui ces sens & ces puissances peuvent-ils combattre, que contre celui qui s'est rendu maître de la forteresse qu'ils occupoient, qui est la partie la plus élevée de notre ame, & qui ne les en a chassés que pour les obliger à la reconquérir en quelque sorte sur leur divin Conquérant, ou à reconnoître leur foiblesse par la douleur qu'ils souffrent de

se voir éloignés de lui ; afin que renonçant ainsi à leurs propres forces, ils combattent plus courageusement qu'auparavant avec les forces qu'il leur donnera ; & qu'en se confessant vaincus, ils vainquent heureusement leur vainqueur ? O mon ame , que vous avez éprouvé la vérité de ce que je dis dans le combat merveilleux qui s'est passé en vous lorsque vous étiez en cette peine ! *Mon bien-aimé est donc à moi , & je suis à mon bien-aimé.* Qui sera celui qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux si grands feux ? certes , il travailleroit en vain , puisque ces deux feux ne sont plus qu'un feu.

## XVII. EXCLAMATION.

*Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu  
Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la  
parfaite liberté , qui consiste à ne pouvoir plus pécher.*

O Mon Dieu , ô sagesse sans bornes & sans mesure élevée au-dessus de tout ce qu'en peuvent concevoir tous les hommes & tous les Anges ! ô amour qui m'aimez beaucoup plus que je ne me saurois aimer moi-même , & que je ne puis comprendre ! pourquoi désiré-je autre chose que ce que vous voulez me donner ? pourquoi me tourmenté-je à vous demander ce qui est conforme à mon désir , puisque vous savez où peut aboutir tout ce que mon esprit peut s'imaginer , & tout ce que mon cœur peut souhaiter ? au lieu que ne le sachant pas moi-même, je trouverois peut-être ma perte dans ce que je me persuade être mon bonheur. Ainsi , par exemple , si je vous demandois de me délivrer d'une peine dans laquelle vous auriez pour fin de mortifier mon ame ;



que vous demanderois-je, ô mon Dieu ? & si je vous priois de me laisser dans cette peine, peut-être ne seroit-elle pas proportionnée à ma patience, qui, étant encore foible, ne pourroit soutenir un si grand poids ; ou si elle le soutenoit, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, peut-être m'imaginerois-je avoir fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu. Si je vous demandois de souffrir, il me viendrait peut-être en la pensée que ce ne doit pas être en des choses qui pourroient me faire perdre l'estime & la croyance qui m'est nécessaire pour votre service ; & il me semble que ce n'est point l'amour de mon propre honneur qui me fait avoir cette crainte. Mais ensuite il pourroit arriver que ce que j'aurois cru devoir me faire perdre cette croyance, l'augmenteroit, & me donneroit plus de moyen de vous servir, qui est le seul avantage que j'en prétends.

Je pourrois, Seigneur, ajouter plusieurs choses pour me faire mieux entendre, car je ne m'explique pas assez ; mais, comme je fais qu'elles vous sont toutes présentes, pourquoi parlerai-je davantage ? & pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit ? Je l'ai dit, mon Dieu, afin que lorsque le sentiment de ma misère se réveille, & que ma raison me paroît comme obscurcie & couverte de ténèbres, je me cherche & je tâche de me retrouver moi-même dans ce papier écrit de ma main : car souvent, mon Dieu, je me sens si foible, si lâche & si misérable, que je ne fais plus ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyoit avoir reçu de vous assez de grâces pour soutenir tous les orages & toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu, que je ne mette jamais plus ma confiance en ce que je puis vouloir pour moi-même ; mais que

votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en toutes choses. Si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder tout ce que je veux, je vois clairement que cette grace ne ferviroit qu'à me perdre.

O que la sagesse des hommes est aveugle, & que leur prévoyance est trompeuse ! Faites que la vôtre, ô mon Dieu, par les moyens que vous jugerez les plus propres, porte mon ame à vous servir à votre gré, & non pas au sien ; & ne me punissez pas en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire, lorsqu'il ne sera pas conforme au dessein de votre divin amour qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même, & qu'un autre qui est plus grand que moi, & qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi afin que je puisse le servir : qu'il vive, & qu'il me donne la vie ; qu'il regne, & que je sois son esclave. C'est-là la seule liberté que je souhaite ; car comment peut-on être libre sans être assujetti au Tout-puissant ? & quelle captivité peut être plus grande & plus malheureuse que la liberté d'une ame qui s'est échappée des mains de son Créateur ? Heureux ceux qui se trouvent si fortement attachés à vous par les chaînes de vos bienfaits & de vos miséricordes, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre. *L'amour est fort comme la mort : il est dur & inflexible comme l'enfer.* O qui pourroit se voir comme mort de sa main, & précipité dans ce divin enfer de l'amour divin, d'où il n'espéreroit plus, ou pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir ! Mais, hélas ! mon Dieu, nous sommes toujours en péril durant cette vie mortelle, & tant qu'elle dure on peut toujours perdre l'éternelle.

O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir! je te souffre, parce que mon Dieu te souffre: j'ai soin de toi, parce que tu es à lui; mais ne me trahis pas, & ne me sois pas ingrate. Hélas, mon Seigneur, que mon bannissement est long! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité: mais un seul jour & une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, & qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre, que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es comme cloué par l'amour & par la crainte de celui qui t'a créé! Hélas! quand viendra cet heureux jour que tu te verras abymé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pouvoir pécher, ni ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toute misère, & heureusement réuni & comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur & de ton Maître?

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connoît, qu'il s'aime, & qu'il jouit de soi-même sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a point, ni n'a pu avoir la liberté de s'oublier soi-même, ou de cesser de s'aimer: & ce ne seroit pas en lui une perfection, mais une imperfection que d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, mon ame, jamais en repos que quand tu seras parfaitement unie avec ce souverain bien; que tu connoîtras ce qu'il connoît; que tu aimeras ce qu'il aime, & que tu posséderas ce qu'il possède: car alors tu ne seras plus sujette à changer; mais ta volonté sera immuable, parce que la grace de Dieu agira en toi si puissamment, & te rendra participante de sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras ni oublier ce souverain bien, ni désirer de le pouvoir oublier,

ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais, mon ame, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste, & pourquoi me troubles-tu ? Espere en ton Dieu : je veux, sans différer davantage, lui confesser mes péchés & publier ses miséricordes, pour composer de l'un & de l'autre un Cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur & de mon Dieu. Peut-être qu'il arrivera un jour que je lui en chanterai un autre pour lui rendre grace de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que ma joie soit plus traversée par les reproches de ma conscience. Ce sera alors, ô mon ame, que tu verras cesser tous tes soupirs & toutes tes craintes : mais jusques-là toute ma force fera dans l'espérance & dans le silence, comme parle le Prophete. J'aime mieux, mon Dieu, vivre & mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures dans le monde, & tous ces biens qui ne durent qu'un moment. Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous : ne trompez pas mes espérances. Faites-moi toujours la grace de vous servir ; & après disposez de moi comme il vous plaira.





*DE LA MANIÈRE*  
*DE VISITER*  
*LES MONASTÈRES.*

**J**E commence par reconnoître & par avouer que j'ai travaillé avec beaucoup d'imperfection à ce Traité ; j'entends pour ce qui regarde l'obéissance, quoique ce soit celle de toutes les vertus que je désire le plus de pratiquer ; car je l'ai écrit avec une grande mortification & beaucoup de répugnance. Dieu veuille que j'aie bien rencontré en quelque chose ; je ne puis l'espérer que de sa bonté, qui, sans avoir égard à mes défauts, a considéré l'humilité de celui qui m'a commandé d'entreprendre ce petit ouvrage.

1. Quoiqu'il ne semble pas à propos de commencer par le temporel, j'ai cru devoir le faire, parce qu'afin que le spirituel aille toujours de bien en mieux, il est très-important, même dans les Monastères pauvres & sans revenu, d'avoir un très-grand soin du temporel.

2. La prudence oblige un Supérieur de prendre extrêmement garde à se conduire de telle sorte envers les Religieuses soumises à son autorité, que, quoiqu'il leur témoigne beaucoup de douceur & d'affection, elles voient qu'il sera rigoureux & inflexible dans les choses essentielles : car un Supérieur ne doit rien tant appréhender, à mon avis, que de n'être pas craint de ceux sur qui son pouvoir s'étend, & de leur donner ainsi la liberté de traiter avec lui d'égal à égal, principalement si ce sont

des femmes, parce que, si elles connoissent que son indulgence empêche de les corriger de peur de les attrister, il lui sera très-difficile de les bien gouverner.

3. Il est nécessaire qu'elles sachent qu'elles ont en lui un chef dont la fermeté est inébranlable dans tout ce qui est contraire à l'observance; & un juge incapable de rien faire de contraire au service de Dieu & à la plus grande perfection; mais qui d'un autre côté a pour elles une tendresse de pere; afin qu'autant que sa juste sévérité le leur fera révéler, autant sa bonté les rassure & les console. S'il manque en l'une de ces deux choses, il vaut mieux, sans comparaison, que ce soit en celle d'être trop doux & trop facile, que d'être trop ferme & trop sévère, parce que les visites ne se faisant qu'une fois l'année pour punir les fautes avec charité, si les Religieuses qui les commettent voient qu'on ne les en punit pas, elles n'auront point de soin de s'en corriger, ni durant l'année d'après, ni durant celles qui la suivront: & il arrivera de là un si grand relâchement, qu'il n'y aura plus de moyen d'y remédier quand on le voudra.

Si la faute vient de la Prieure, quoique l'on en mette une autre en sa place, le mal ne laissera pas de continuer, tant la coutume a de pouvoir dans une nature aussi corrompue qu'est la nôtre. Dès choses qui paroissent n'être point considérables, apporteront peu à peu un incroyable dommage à tout l'Ordre, & le Supérieur qui n'y aurapas remédié de bonne heure, en rendra à Dieu un terrible compte.

4. Mais ne dois-je point appréhender, en disant ceci, de faire tort à nos Monasteres qui sont ceux de la Sainte Vierge, puisque par la miséricorde de Dieu, ils sont si éloignés d'avoir besoin qu'on les traite avec



rigueur ? il faut l'attribuer à la crainte que j'ai que le temps n'y apporte du relâchement faute d'y prendre d'abord bien garde. Je vois que par l'assistance de Notre-Seigneur ils vont au contraire toujours croissant en vertu ; mais peut-être y en auroit-il quelqu'un où cela n'iroit pas de la sorte , si les Supérieurs n'eussent usé de cette sage sévérité dont j'ai parlé, en corrigeant jusqu'aux moindres imperfections, & en déposant les Supérieures qui les négligeoient. C'est principalement en ce point qu'il faut agir avec force & demeurer inflexible , parce que plusieurs Religieuses pourront être fort saintes, sans néanmoins être capables de commander, & qu'il n'y a point de temps à perdre lorsqu'il s'agit d'une chose si importante. Si elles sont aussi mortifiées & aussi humbles qu'elles doivent l'être dans des maisons consacrées à Dieu, où l'on fait une profession si particulière de mortification & d'humilité, elles ne croiront point avoir sujet de se plaindre de ce qu'on les déposera. Et si au contraire elles en ont de la peine, il paroîtra clairement, par ce désir d'être Supérieures, qu'elles n'étoient pas capables de conduire des âmes qui aspirent à une si haute perfection.

5. Le Visiteur doit considérer en la présence de Dieu combien grandes sont les graces dont il favorise ces Maisons saintes, afin de n'être pas si malheureux qu'elles diminuent par sa faute : & il ne sauroit trop rejeter cette fausse compassion dont le diable est ordinairement l'auteur, puisque ce seroit la plus grande cruauté dont il pourroit user envers des âmes soumises à sa conduite.

6. Comme il est impossible que toutes celles que l'on établit Supérieures aient les qualités nécessaires pour se bien acquitter d'une telle charge, il ne faut jamais, lorsqu'on voit qu'il leur en manque quel-

ques-unes, les y laisser plus d'un an, parce qu'une seconde année pourroit apporter un grand dommage au Monastere, & une troisieme causer sa ruine en y faisant passer en coutume les imperfections & les fautes qu'elles n'auroient pas corrigées. Ceci est tellement important que, quelque grande que soit la peine qu'ait le Supérieur à déposer une Prieure, parce qu'elle lui paroît une sainte, & qu'elle n'a que de bonnes intentions, il faut qu'il se fasse violence pour remédier à un si grand mal, & je l'en conjure au nom de Notre-Seigneur.

Si le Supérieur remarque dans les élections, que celles qui donnent leur voix ont eu quelque prétention ou quelque affection particuliere, ( ce que Dieu ne veuille permettre ) il doit casser l'élection, & leur nommer d'autres Monasteres d'où elles puissent élire une Prieure, parce qu'une élection aussi défectueuse que seroit celle-là, ne pourroit jamais que mal réussir.

7. Je ne fais si ce que j'ai dit jusqu'ici regarde le spirituel ou le temporel ; mais mon dessein étoit de commencer par dire, que l'on doit voir très-exactement les livres de la dépense, principalement dans les maisons rentées, afin de la proportionner au revenu, & en vivre le mieux que l'on pourra, puisque graces à Dieu, toutes celles de nos Maisons qui sont rentées en ont suffisamment, pourvu que les choses soient bien réglées. Si elles commencent à s'endetter, elles se trouveront peu à peu entièrement ruinées, parce que leurs Supérieures les voyant dans une grande nécessité, croiront ne leur pouvoir refuser de recourir à leurs parens ou de rechercher d'ailleurs quelques secours, comme on en voit aujourd'hui des exemples en d'autres maisons. J'aimerois mieux, sans comparaison, qu'un

Monastere fût entièrement détruit, que de le voir en cet état. C'est ce qui m'a fait dire que le temporel peut causer un très-grand préjudice au spirituel, & qu'il est très-important d'y prendre garde.

Quant aux Monasteres pauvres & sans revenus, ils doivent aussi éviter avec grand soin de s'endetter, & avoir une ferme confiance que pourvu qu'ils servent Dieu fidèlement, & se contentent du nécessaire, il ne les en laissera pas manquer. Il faut, dans les uns & dans les autres, c'est-à-dire, rentés ou non, prendre bien garde de quelle sorte les Religieuses sont nourries, & comment les malades sont traitées, afin de pourvoir suffisamment à leurs besoins : l'expérience fait voir que Dieu ne les leur refuse jamais lorsque la Supérieure a une grande confiance en lui, & n'a pas moins de vigilance que de foi & de courage.

8. Il faut s'informer, dans tous les Monasteres, de ce que les Religieuses ont gagné du travail de leurs mains : cela est utile pour deux raisons. La première pour les encourager par le gré qu'on leur en fait. La seconde afin de le faire savoir aux autres Monasteres qui n'ont pas tant soin de travailler, parce qu'ils n'en ont pas tant de besoin. Outre le profit temporel qu'apporte ce travail, il console celles qui s'y appliquent lorsqu'elles pensent qu'il sera connu de leur Supérieur. Cela paroît d'abord peu important ; il l'est pourtant plus qu'on ne pense, par la satisfaction que c'est à des filles qui vivent dans une si étroite clôture, de contenter leur Supérieur ; & à cause qu'il est juste d'avoir quelquefois de la condescendance pour leur foiblesse.

Le Supérieur doit s'informer s'il ne se fait point de dépenses superflues, principalement dans les maisons rentées qui sont celles qui y sont le plus sujettes. Cet abus, qui semble n'être pas considérable,

cause ordinairement la ruine des Monasteres : s'il arrivoit que les Supérieures fussent prodigues, leurs libéralités indiscrettes pourroient réduire les Religieuses à n'avoir pas de quoi vivre, comme on le voit dans plusieurs maisons. Ainsi il faut avoir soin de mesurer la dépense au revenu & aux aumônes que l'on reçoit.

9. Il ne faut point souffrir de somptuosités dans les Monasteres, ni que l'on s'endette, sans une grande nécessité, pour faire de nouveaux ouvrages : il seroit donc nécessaire d'ordonner qu'on n'en entreprenne aucun sans consulter le Supérieur, afin qu'il en accorde ou en refuse la permission selon qu'il le jugera à propos ; mais cela ne se doit pas entendre des petites choses qui ne peuvent incommoder le Monastere. Enfin les Religieuses doivent plutôt souffrir d'être dans une maison qui n'est pas telle qu'elles pourroient le désirer, que de se mettre tant en peine d'être mieux, de donner mauvaise édification, de s'endetter, & de se mettre dans le cas de n'avoir pas de quoi subsister.

10. Il est fort important de visiter souvent toute la maison pour voir s'il ne manque rien à la clôture & à la retraite qui doit y être, afin d'ôter toute occasion d'y contrevenir ; & on ne doit point être détourné de cette exactitude par la sainteté qu'on remarqueroit en cette maison, quelque grande qu'elle puisse être, parce que personne ne pouvant juger de l'avenir, il faut prendre toutes choses au pis. Il doit y avoir deux grilles aux parloirs, une au dedans & l'autre au dehors, à travers desquelles on ne puisse passer la main ; ce qui est très-important. Il faut aussi prendre garde que la toile des confessionnaux soit clouée ; que l'ouverture par où l'on donne la sainte communion soit la plus petite qu'il sera possible ; & qu'il y

ait deux clefs à la porte du cloître, dont la Portiere aura l'une, & la Prieure l'autre. Je fais que tout ce que je viens de dire se pratique maintenant : mais j'en parle afin que l'on s'en souvienne toujours, parce que ce sont de ces choses qu'il faut soigneusement observer; & il est bon que les Sœurs s'apperçoivent qu'on y veille, afin qu'elles ne les négligent jamais.

II. Il faut s'informer de la conduite des Confesseurs & du Chapelain, & savoir si l'on ne communique avec eux que dans la nécessité : on doit donc interroger très-exactement les Religieuses sur ce point, aussi-bien que sur le recueillement qui doit régner dans la maison; & si quelqu'une, par une tentation qui lui feroit trouver du mal où il n'y en auroit point, exagéroit les choses, comme cela arrive quelquefois, il ne faudroit pas laisser d'écouter patiemment ce qu'elle auroit à dire pour s'en servir à apprendre la vérité de la bouche des autres; & lorsqu'on auroit reconnu que ce n'est qu'une imagination, on pourroit reprendre sévèrement cette Sœur, pour l'empêcher de commettre à l'avenir une semblable faute. S'il arrive que quelqu'autre, prenant des fantômes pour des réalités, blâme la Supérieure même de certaines choses en quoi elle n'auroit point failli, il faut la traiter avec rigueur, afin de lui faire connoître son aveuglement, & lui fermer le bouche pour une autre fois.

Quand les choses ne sont pas de conséquence, on doit se contenter d'y remédier, & toujours favoriser les Supérieures, parce qu'il importe au repos des Religieuses que la bonne opinion qu'elles en ont, les porte à leur rendre avec simplicité une parfaite obéissance; autrement le démon en pourroit tenter quelques-unes en leur persuadant qu'elles sont plus éclairées que leur Prieure, & leur faire ainsi toujours trouver à redire à des choses de nulle considération,

ce qui causeroit beaucoup de mal. C'est à quoi la discrétion du Supérieur doit bien prendre garde pour ne pas nuire à leur avancement spirituel ; & il n'y aura pas peu de peine si elles sont mélancoliques. Quant à celles-là , il ne les doit pas traiter trop doucement , parce que s'il leur laisse croire qu'elles ont raison en quelque chose , elles ne cesseront jamais de s'inquiéter ; mais il faut au contraire leur donner sujet de craindre d'être rudement traitées , & de croire que l'on sera toujours contre elles pour la Prieure.

12. S'il arrive que quelque Religieuse témoigne désirer de passer dans un autre Monastere , on doit lui répondre de telle sorte que ni elle ni aucune autre ne puisse jamais s'imaginer que ce soit une chose qu'on lui accorde. Car il faut l'avoir vu pour pouvoir le croire, le mal que la facilité sur cet article est capable de causer , & quelle porte on ouvre au démon pour tenter les Religieuses , en leur donnant lieu d'espérer cette permission , quelque grandes que soient les raisons qu'elles alleguent pour l'obtenir. Quand même on voudroit les envoyer ailleurs , il faudroit bien se garder de leur laisser croire que ce seroit parce qu'elles l'auroient désiré ; mais il faut prendre adroitement d'autres prétextes. Si l'on n'en usoit pas ainsi , ces esprits inquiets ne seroient jamais en repos , & seroient grand tort aux autres. On doit au contraire leur faire entendre que si le Supérieur venoit à connoître le désir qu'elles auroient de changer de maison , il perdrait toute estime pour elles , & que quand il auroit eu dessein de les envoyer ailleurs pour quelque fondation ou d'autres affaires de l'Ordre , la seule considération qu'elles le désirent , l'en détourneroit infailliblement. Cela est d'autant plus important que ces tentations n'arrivent jamais qu'à des personnes



mélancoliques, ou qui font de telle humeur qu'elles ne font propres à rien. Il seroit même bon, avant qu'elles se déclarassent sur ce désir de sortir, de faire tomber la conversation sur ce sujet, & de leur faire connoître, sans témoigner que ce soit à dessein, combien ces sortes de tentations sont dangereuses, en donner les raisons, & laisser doucement entendre qu'aucune Religieuse ne sortira du Monastere, parce que le besoin de les envoyer ailleurs a cessé.

15. Le Supérieur doit s'informer si la Prieure a pour quelqu'une des Sœurs une affection particuliere qui la porte à la mieux traiter que les autres. En quoi, si elle ne se laisse point aller à l'excès, ce n'est pas une chose fort considérable, puisqu'elle est obligée, pour le bien même du gouvernement, d'avoir plus de communication & de liaison avec les plus vertueuses & les plus discrettes, qu'avec les autres. Mais comme la trop bonne opinion que nous avons naturellement de nous-mêmes, nous empêche de nous bien connoître, & que chacun se croit plus capable qu'il ne l'est, le démon peut se servir de ce fond d'amour propre pour persuader à quelques Religieuses qu'elles ont droit à la même confiance : car le démon voyant qu'il ne s'offre pas de grands sujets de tentation au dehors, il se sert de ces petites occasions qui se rencontrent dans les Monasteres pour y entretenir la guerre; & l'on mérite en y résistant. Ainsi, s'il y en a qui se persuadent que la Prieure se laisse gouverner par quelques-unes des Sœurs, il faut que la Prieure s'observe sur ce point, pour n'être pas un sujet de tentation aux foibles : mais si elle a besoin, pour l'avantage du Monastere, des mêmes Sœurs, elle ne doit point cesser de les employer & de s'en servir; elle doit seulement prendre garde de n'avoir pas & de ne pas montrer trop d'attachement pour aucune d'entr'elles.

d'entr'elles. Si elle donne dans ce défaut, il sera bien facile au Supérieur de le reconnoître.

14. Il est des Religieuses qui, dans l'opinion qu'elles sont parfaites, trouvent à redire à tout ce que font les autres, tandis que ce sont elles-mêmes qu'on auroit toujours sujet de reprendre : elles rejettent toutes les fautes sur la Prieure ou sur quelqu'autre, & elles pourroient surprendre le Supérieur, & l'engager à faire des réformes & des réglemens indiscrets : il ne faut donc pas qu'il s'arrête au rapport d'une seule ; mais il doit s'informer aussi des autres. Si le Supérieur, sans des raisons fort importantes & sans avoir auparavant consulté avec grand soin la Prieure & les Sœurs, ajoutoit dans chaque visite de nouveaux réglemens aux anciens, il chargeroit des personnes qui menent une vie si austere, d'un fardeau si pesant, que ne pouvant le porter, leur découragement les empêcheroit de satisfaire aux principales obligations de la regle.

Le Supérieur doit prendre un très-grand soin de faire observer les Constitutions : & lorsqu'une Supérieure se donne la liberté d'y contrevenir, quand ce ne seroit qu'en des choses qui paroissent légères, la prudence l'oblige de considérer cette liberté comme un fort grand mal, ainsi que le temps le fera connoître, quoique d'abord on ne s'en apperçoive pas ; car on tombe de ces petits relâchemens dans les plus grands, & ils causent enfin la ruine des Monasteres.

15. Il faut déclarer publiquement à toutes les Religieuses qu'elles sont obligées d'avertir des fautes qui se commettent dans la maison ; parce que, lorsqu'elles seront découvertes, on imposera une pénitence à celles qui les sachant n'en auront pas donné avis : c'est le moyen de tenir en devoir,

même les Supérieures, & de les obliger à s'acquitter soigneusement de leur charge. Il ne faut point différer à remédier aux désordres dans la crainte de leur faire de la peine; mais on doit leur faire connoître qu'elles n'ont été établies en autorité que pour faire observer la Règle & les Constitutions, sans qu'il leur soit permis d'y rien ajouter ni diminuer, & qu'il y aura des personnes qui veilleront sur leur conduite pour en avertir le Supérieur.

16. Je ne saurois croire qu'une Prieure qui fait des choses qu'elle désireroit n'être point vues du Supérieur, s'acquitte bien de son office. Elle montre par-là qu'elle ne sert pas fidèlement Dieu, puisqu'elle craint que ses actions ne soient connues de celui qui tient à son égard la place de Dieu.

Le Supérieur doit extrêmement prendre garde si l'on agit avec lui sincèrement; & s'il reconnoît que l'on y manque, pour empêcher ce mal de continuer, il doit en faire de très-rudes réprimandes. Il pourra même se servir pour ce sujet de l'entremise de la Prieure, des autres qui sont en charge, & prendre tous les autres moyens qu'il jugera les plus propres, parce qu'il ne suffit pas qu'on ne dise rien contre la vérité, il faut encore qu'on ne dissimule rien: le Supérieur étant comme le chef qui doit tout maintenir dans l'ordre, il est nécessaire qu'il soit averti de tout, de même que le corps humain ne peut bien agir s'il n'est conduit par la tête. Je finis cet article en disant que, pourvu que l'on observe les Constitutions, on ne manquera jamais d'agir avec une entière sincérité; & qu'au contraire, si l'on y contrevient & à ce qu'ordonne la Règle, les visites seront fort inutiles: le seul remède alors c'est de changer la Prieure, de disperser les Religieuses accoutumées à vivre dans

ce désordre, en d'autres Monasteres bien réglés où elles ne pourront pas beaucoup nuire en n'y en mettant qu'une ou deux dans chacun, en faire venir d'autres en leur place, tirées des maisons où la discipline est exactement gardée, & renouveler par ce moyen tout le Monastere où ces abus s'étoient glissés.

17. Il faut remarquer qu'il peut arriver que quelques Prieures demanderont la permission de faire des choses qui ne seront pas conformes aux Constitutions; qu'elles en allégueront des raisons qui, faute de lumiere, leur paroîtront bonnes, ou qui s'efforceront, ce que Dieu ne veuille permettre, de les faire paroître telles au Supérieur, quoiqu'elles-mêmes n'aient pas sujet d'en être persuadées. Mais quand ce qu'elles demanderont ne seroit pas directement contraire aux Constitutions, il seroit fort dangereux que le Supérieur le leur accordât, parce que ne connoissant pas ces choses par lui-même, il ne sauroit en juger avec certitude, & qu'on pourroit les lui représenter tout autres qu'elles ne sont en effet, par cette pente naturelle que nous avons à exagérer ce qui contribue à faire approuver nos sentimens: le meilleur sera peut-être de ne se rendre pas facile à écouter de semblables propositions, & d'en demeurer à ce qui se pratique maintenant, puisque l'on voit que, graces à Dieu, tout va bien: il faut toujours préférer le certain à l'incertain. Ainsi le Supérieur doit, dans ces occasions, être ferme à user de ce saint empire que Dieu lui donne, en n'accordant point ce qui pourroit avoir des inconvéniens dans la suite des temps, sans se mettre en peine s'il mécontente la Prieure ou les Religieuses; outre que pour rejeter une chose il suffit qu'elle soit nouvelle.

18. Le Supérieur ne doit point donner de permission de recevoir des Religieuses qu'après s'être très-particulièrement informé de leurs véritables dispositions : & s'il se trouve en lieu où il puisse les connoître par lui-même , il est de sa prudence de n'y pas manquer , parce qu'il peut y avoir des Prieures si portées à recevoir des sujets , qu'elles s'y rendent trop faciles , & que les Religieuses approuvent presque toujours ce qu'elles leur voient désirer ; outre que des Prieures peuvent se tromper & agir en cela , ou par inclination , ou en faveur de quelque parente , ou par d'autres considérations qu'elles s'imaginent être bonnes & qui ne le sont pas. L'inconvénient n'est pas si grand quand il s'agit seulement de donner l'habit ; mais il n'y a point de soin qu'il ne faille prendre pour ce qui regarde la profession : & s'il y a des Novices , le Supérieur doit , dans ses visites , s'informer très-exactement de la manière dont elles se conduisent , afin que , selon ce qu'il en apprendra , il accorde ou refuse la permission de les faire Professes lorsque le temps en sera venu. La raison de cette conduite , c'est que s'il arrivoit que la Prieure affectionnât particulièrement ces Novices , & s'intéressât à ce qui les regarde , les Religieuses n'oseroient dire avec liberté leur sentiment ; au lieu qu'elles ne craindroient point de le déclarer au Supérieur. Ainsi , autant qu'il seroit possible , il seroit bon de différer la profession jusqu'au temps de la visite , si elle étoit proche : & même , si on le jugeoit à propos , d'envoyer au Supérieur les suffrages des Religieuses bien cachetés , comme on feroit lors de l'élection ; car il est si important à une maison religieuse de ne recevoir personne qui puisse y causer du trouble , que l'on ne sauroit y apporter trop de soin.

19. Il faut aussi bien prendre garde à la réception des Sœurs Converses, parce que, presque toutes les Prieures se portant à en recevoir beaucoup, les maisons s'en trouvent chargées, & qu'il arrive souvent qu'une partie de ces Converses font de peu de travail. Ainsi on ne doit pas se rendre facile à en recevoir sans une grande nécessité, & sans être exactement informé du besoin qu'en peut avoir la maison pour des raisons très-légitimes, puisqu'elle a tant d'intérêt que l'on agisse en cela avec beaucoup de réserve.

Il ne faut pas remplir le nombre des Religieuses du chœur, & faire en sorte qu'il reste toujours une place, afin que, s'il se présente quelque excellent sujet, on puisse le recevoir; car si le nombre étoit complet, quelque vertueuse que fût une fille, on seroit contraint de la refuser, puisqu'autrement ce seroit ouvrir la porte à l'infraction de l'une de nos principales Constitutions, infraction qui ne tendroit à rien moins qu'à la ruine des Monastères; & sans doute il vaut mieux manquer à ce qui regarde l'avantage d'une seule personne, que de préjudicier à tant d'autres. Mais on pourroit dans cette circonstance envoyer une des Religieuses dans une autre maison dont le nombre ne seroit pas rempli, afin de donner lieu à la réception de cette personne si vertueuse qui se présenteroit; & si elle apportoit quelque dot ou quelque aumône, l'envoyer avec la Religieuse qui s'en iroit pour ne plus revenir. Mais si les choses ne peuvent point s'arranger ainsi, il vaut mieux renoncer à cette acquisition, que de faire une chose si préjudiciable à tout l'Ordre.

Lorsqu'on demande au Supérieur la permission de recevoir un sujet, il doit s'informer du nombre



des Religieuses qui sont dans le Monastere, & ne point se contenter sur un article si important du seul témoignage de la Prieure.

20. Il faut demander si les Prieures n'ajoutent point à l'office ou aux pénitences des choses qui ne sont point d'obligation, parce qu'il pourroit arriver que chacune y ajoutant selon sa dévotion particuliere, les Religieuses seroient à la fin si chargées que cela nuiroit à leur santé, & rendroit leurs obligations impraticables. Ceci ne doit pas s'entendre des occasions extraordinaires, qui ne durent que quelques jours, mais des cas seulement où des Prieures seroient assez indiscrettes pour tourner ces additions en coutume. Les Religieuses dans la crainte de manquer de discrétion, n'osent se plaindre, & il est vrai qu'elles n'en doivent parler qu'au Supérieur.

21. Le Supérieur doit prendre garde à la maniere dont on dit l'Office & dont on chante dans le chœur; s'informer si l'on observe les pauses, & ce ton de voix bas conforme à notre profession, & si convenable pour donner de l'édification; car il y a deux inconveniens à chanter haut: l'un que la mesure ne s'y gardant pas, il en résulte un effet désagréable: l'autre que la modestie & l'esprit de notre état en souffre. Si l'on n'est pas fidele à cet article de notre Regle, on fera perdre la dévotion à ceux qui nous entendent chanter. Nos voix doivent être tellement mortifiées qu'ils connoissent que notre dessein n'est pas de flatter les oreilles; défaut aujourd'hui si général, & tellement passé en coutume, qu'il paroît être sans remede; & voilà pourquoi on ne sauroit trop prendre garde qu'il ne se glisse parmi nous.

22. Lorsque le Supérieur commandera des choses

qui seront importantes, il sera fort à propos qu'il ordonne à l'une des Sœurs, en présence de la Supérieure, de lui écrire si l'on manque à les exécuter, afin que cette Supérieure sache qu'elle ne sauroit s'en dispenser. Par ce moyen il sera comme toujours présent, & l'on aura plus de soin d'exécuter ses ordonnances.

23. Avant de commencer la visite, il sera fort utile que le Supérieur représente fortement combien la Prieure seroit blâmable si elle trouvoit mauvais que les Sœurs rapportassent les fautes qu'elles auroient remarquées en elle, celles même dont elles ne seroient pas bien assurées, puisqu'elles y sont obligées en conscience, & que rien de ce qui peut, en la mortifiant, lui fournir un moyen de mieux remplir son office, & de servir Dieu plus parfaitement, ne doit lui être désagréable. Si elle étoit à ce sujet mécontente des Religieuses, ce seroit une preuve certaine qu'elle n'est pas capable de commander, puisqu'elle leur ôteroit la liberté d'en user de même une autre fois. Ces bonnes Filles craindroient qu'après le départ du Supérieur, elles ne demeurassent exposées au ressentiment de cette Supérieure; & de là pourroit résulter un très-grand relâchement. Ainsi, quelque sainteté que le Supérieur remarque dans les Prieures, il ne doit pas laisser d'avertir les Religieuses d'en agir ainsi que je viens de le dire : on ne sauroit trop se défier de cette foiblesse, & il est à craindre que le démon notre ennemi ne sachant d'ailleurs à quoi s'attacher, ne nous presse ici plus vivement, & ne cherche à gagner de ce côté ce qu'il perd de l'autre.

24. Le Supérieur doit garder ici un très-grand secret, en sorte que la Prieure ne puisse jamais

favoir quelle est celle qui l'aura accusée ; j'en ai déjà dit la raison , c'est que nous vivons encore sur la terre. Au moins il lui épargnera par cette conduite quelque tentation , & peut-être quelque chose de plus.

25. Si les choses qu'on dira de la Prieure ne sont point importantes , on pourra adroitement les faire tomber à propos dans les conversations que l'on a avec elle , sans qu'elle puisse juger qu'on les ait apprises des Religieuses , parce que le meilleur est qu'elle ne sache point qu'elles aient rien dit d'elle : mais quand ce sont des choses de conséquence , il faut plutôt penser à y remédier qu'à la contenter.

26. Le Supérieur doit aussi s'informer si la Prieure a de l'argent sans que la Célériere le sache : car il est fort important qu'elle n'en ait jamais , ainsi que le porte nos Constitutions ; & la même chose doit s'observer dans les maisons qui ne vivent que d'aumône. Je pense l'avoir dit ailleurs : mais comme j'écris ceci à diverses reprises , je ne m'en souviens pas bien ; & j'aime mieux le redire que de perdre du temps à chercher si je l'ai dit.

27. Ce n'est pas une petite peine au Supérieur de se trouver obligé d'écouter tant de petites choses dont j'ai parlé : mais ce lui en feroit une beaucoup plus grande de voir les désordres qui arriveroient s'il ne le faisoit pas. Et , comme je l'ai déjà dit , quelque faintes que soient des Religieuses , rien n'est si important à des filles que d'être bien persuadées qu'elles ont pour chef un Supérieur que nulles considérations humaines ne peuvent toucher , qui ne pense qu'à observer & faire observer aux autres tous les devoirs de la religion ; qu'à punir ceux qui y contreviennent ; qu'à prendre un soin par-

ticulier de chaque maison ; & qui non-seulement les visite une fois l'année , mais s'informe de ce qui s'y passe en chaque jour ; ainsi la perfection ira plutôt en augmentant qu'en diminuant , parce que les femmes pour la plupart aiment leur honneur & sont timides. Il importe donc extrêmement que le Supérieur ne se relâche point dans ses soins ; & que même , en quelque rencontre , non content de reprendre , il emploie encore les châtimens , afin que l'exemple d'une seule serve à toutes les autres. Si , par une dangereuse compassion , ou par des considérations humaines , il ne se conduit pas ainsi dans les commencemens lorsque le mal est encore presque imperceptible , il sera contraint dans la suite d'user d'une beaucoup plus grande rigueur : il connoitra que sa douceur a été une véritable cruauté , & il en rendra à Dieu un fort grand compte.

28. Il y a des Religieuses si simples qu'elles croiroient pécher en révélant les fautes des Prieures dans des points auxquels il est besoin de remédier : mais il faut les guérir de ce scrupule , & leur apprendre que lorsqu'elles les voient contrevenir aux Constitutions , ou faire d'autres fautes importantes , elles sont même obligées de les en avertir avec humilité. Il arrivera peut-être que les Prieures qu'on blâmera sont très-innocentes , & que celles qui trouvent à redire à leur conduite ne sont en cela qu'obéir à quelque mécontentement particulier : mais , comme les Religieuses sont peu instruites de la manière dont on doit agir dans ces visites , il est du devoir du Supérieur de les en instruire , & de suppléer à tout par sa prudence.

29. Le Supérieur doit s'informer très-exactement non-seulement d'une ou de deux Religieuses , mais

de toutes , de la maniere dont on vit avec les Confesseurs , & de l'accès qu'on leur donne ; car , puisque l'on n'a pas jugé à propos qu'ils aient jamais la charge de Vicaires , elles ne doivent pas avoir grande communication avec eux , & le moins qu'elles en auront fera le meilleur. On ne sauroit aussi trop prendre garde à éviter qu'il n'y ait entr'eux trop de familiarité ; & il sera quelquefois assez difficile de l'empêcher.

30. Il faut avertir les Supérieures de ne faire aucune dépense superflue , & d'avoir toujours devant les yeux que n'étant que les économes & non pas les propriétaires du bien dont elles disposent , elles ne sauroient trop le ménager ; elles y sont obligées en conscience ; comme aussi à n'avoir rien de plus que les autres , si ce n'est la clef de quelque petite cassette pour y garder des lettres qui ne doivent point être vues , particulièrement si elles sont des Supérieurs.

31. On doit aussi prendre garde qu'il n'y ait rien dans les habits qui ne soit conforme aux Constitutions : & s'il arrivoit jamais , ce qu'à Dieu ne plaise , qu'il s'y rencontrât quelque chose de curieux , & qui ne donnât pas assez d'édification , il faut que le Supérieur le fasse brûler lui-même en leur présence , afin de jeter l'étonnement dans leur esprit , & empêcher celles qui leur succéderont de tomber dans la même faute.

32. Il faut bien prendre garde à la maniere de parler : elle doit être simple , religieuse , proportionnée à l'état des personnes retirées , sans user de termes affectés & à la mode ; celles qui ont renoncé au monde devant plutôt passer en cela pour rustiques & pour grossieres , que pour habiles & curieuses.

33. On ne doit point s'engager dans les procès que par une pure nécessité, & espérer que Dieu pourvoira par d'autres moyens à ce qui nous est nécessaire, se souvenant toujours qu'il faut aspirer à ce qui est de plus parfait. S'il est absolument impossible de les éviter, il ne faut ni les commencer ni les soutenir qu'après en avoir donné avis au Supérieur, & reçu de lui sur ce sujet un ordre particulier.

34. En recevant des Religieuses, il faut beaucoup plus considérer les qualités qui sont en elles, que le bien qu'elles apportent : & quelque grand qu'il pût être, on n'en doit recevoir aucune que conformément aux Constitutions.

35. Nous ne saurions trop nous représenter ce que font & ce qu'ordonnent maintenant les Supérieurs que Dieu nous a donnés. C'est d'eux que j'ai appris une partie de ce que j'écris ici, en lisant les actes de leurs visites ; & entr'autres, j'ai appris qu'ils ne doivent point avoir de communication plus particulière avec quelqu'une des Sœurs, qu'avec les autres, ni lui parler seul à seul, ni lui écrire ; mais qu'ils doivent leur témoigner, à toutes en général, l'affection d'un véritable Pere, parce qu'autrement, quand le Supérieur & cette Religieuse seroient aussi saints que Saint Jérôme & Sainte Paule, on ne laisseroit pas d'en murmurer, comme on murmuroit contre eux. Cette conduite feroit tort non-seulement à cette maison, mais encore à toutes les autres où le démon ne manqueroit pas de le faire savoir pour en profiter : le monde d'ailleurs est si méchant dans ce siècle corrompu, que cela produiroit beaucoup de mal, comme on en voit assez d'exemples. Il arriveroit aussi de là que l'affection



que toutes ne fauroient manquer d'avoir pour le Supérieur, lorsqu'il est tel qu'il doit être, viendroit à diminuer quand elles croiroient que la sienne, au lieu d'être générale pour elles toutes, se porteroit entièrement à l'une d'elles. Mais ceci ne se doit entendre que lorsqu'il y a de l'excès, & en des choses notables, & non pas pour quelque rencontre particulière & nécessaire où le Supérieur peut être obligé d'en user d'une autre sorte.

36. Quand le Supérieur entre dans le Monastère pour visiter la clôture, comme il ne doit jamais y manquer, il faut qu'il voie exactement toute la maison; & que son Compagnon, la Prieure, & quelques Religieuses le suivent toujours, sans que jamais il y mange, quoique ce fût le matin, & quelque instance qu'on lui en pût faire. Cela étant achevé, il faut qu'il sorte, & que s'il lui reste quelque chose à dire, il le remette au parloir; car, quoiqu'il pût le faire d'une manière à laquelle il n'y auroit rien à reprendre, ce seroit introduire une coutume dangereuse pour l'avenir, s'il se rencontroit d'autres Supérieurs à qui il ne fût pas à propos de donner tant de liberté: & s'il y en avoit qui voulussent la prendre, je prie Dieu de ne pas permettre qu'on la leur accorde; mais plutôt de les rendre tels, qu'il ne se passe rien dans ces occasions qui ne donne de l'édification, & qu'ils ressemblent en tout à ceux que nous avons maintenant. Ainsi soit-il.

37. Le Supérieur ne doit point souffrir qu'on lui fasse trop bonne chère dans le temps de sa visite: il suffit qu'on le traite honnêtement; & s'il y avoit de l'excès, il faut qu'il témoigne le trouver fort mauvais. De semblables soins ne conviennent ni à

lui, ni aux Religieuses : il doit se contenter du nécessaire, pour ne point donner mauvaise édification. Si l'on manquoit à ce que je dis, le Supérieur que nous avons aujourd'hui ne s'en apercevrait pas, à moins qu'on l'en avertît, tant il a peu d'application à de semblables choses, & prend peu garde si on lui donne peu ou beaucoup, ni si ce qu'on lui donne est bon ou mauvais. Son soin va à travailler lui-même, autant qu'il peut, aux procès-verbaux de ses visites, afin que nul autre que lui n'ait la connoissance des fautes des Religieuses. Cette conduite est excellente pour couvrir les petites fautes qu'elles pourroient commettre, parce que les regardant avec des yeux de Pere, Dieu, de qui il tient la place, l'éclaire pour y remédier, & pour empêcher qu'elles n'aient de mauvaises suites : au lieu que, s'il n'agissoit pas de la sorte, il considéreroit peut-être comme des défauts fort importans, ce qui n'est rien en effet, & ne se mettant guere en peine de les cacher, il nuiroit beaucoup à la réputation d'un Monastere, sans qu'il y en eût sujet. Dieu veuille, s'il lui plaît, faire par sa grace, que les Supérieurs agissent toujours avec autant de sagesse & de bonté.

38. Le Supérieur ne doit jamais témoigner avoir une affection particuliere pour la Prieure, principalement en présence de la Communauté, de peur que les Sœurs n'osent lui dire les fautes qu'elles auroient remarquées en elle. Il est nécessaire au contraire qu'elles soient persuadées qu'il ne l'excusera point dans ses manquemens, mais qu'il y remédiera ; car rien n'afflige plus les ames zélées pour la gloire de Dieu & pour l'ordre, que de voir la discipline pencher vers sa décadence, & qu'après avoir espéré que le Supérieur y remédiera,

leur espérance se trouve vaine. Tout ce qu'elles peuvent faire alors, est d'avoir recours à Notre-Seigneur, & de se résoudre à garder le silence, quand bien tout devroit périr, puisqu'elles s'en tourmenteroient inutilement; en quoi ces pauvres filles sont d'autant plus à plaindre qu'on ne les entend qu'une seule fois lorsqu'on les appelle pour le scrutin; & qu'au contraire, la Prieure a tout le loisir de se justifier, & même de faire croire qu'elles ont agi avec passion; car, encore qu'elle ne sache pas au vrai qui sont celles qui l'ont accusée, certaines conjectures font qu'elle s'en doute: & comme le Supérieur ne juge des choses que sur ce qu'on lui dit, il se persuade aisément devoir ajouter foi à ses raisons; ainsi il ne remédiera à rien. Au lieu que s'il pouvoit voir de ses yeux ce qui se passe, il découvreroit aisément la vérité que la Prieure lui déguise, sans en avoir peut-être le dessein, tant l'amour propre fait que nous avons de la peine à nous connoître & à nous condamner nous-mêmes. J'ai souvent vu arriver ce que je dis à des Prieures fort vertueuses, en qui j'avois tant de confiance, qu'il me paroïssoit impossible que les choses allassent autrement qu'elles ne l'assuroient. Néanmoins, après avoir demeuré quelques jours dans ces maisons, je voyois avec étonnement, & quelquefois en des choses importantes, que c'étoit tout le contraire, quoique presque la moitié de la Communauté m'eût assurée ainsi que la Prieure qu'il y avoit de la passion; au lieu que c'étoit elles qui se trompoient, & le reconnurent ensuite. Comme le démon trouve peu d'occasions de tenter les Sœurs, je crois qu'il tente les Prieures, en leur donnant d'elles des opinions peu favorables, afin d'éprouver si elles le souffriront avec patience: & tout

cela tourne à la gloire de Dieu. Pour moi je suis persuadée que le meilleur moyen d'y remédier est de ne rien croire, jusqu'à ce que l'on soit exactement informé de la vérité, & qu'alors il faut la faire connoître à celles qui sont dans l'erreur. Ceci n'arrive pas d'ordinaire en des choses fort importantes; mais le mal peut augmenter si l'on ne se conduit avec prudence. Je ne saurois trop admirer l'adresse dont le diable se sert pour faire croire à chacune d'elles qu'il n'y a rien de plus véritable que ce qu'elles assurent. C'est ce qui m'a fait dire qu'il ne faut pas ajouter une entière foi à la Prieure ni à une Religieuse; & que pour être éclairci avec certitude de ce que l'on doit faire, il faut s'informer de la plus grande partie des Sœurs, lorsque le sujet le mérite. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous donner toujours des Supérieurs si prudents & si saints, qu'étant éclairés de sa céleste lumière, ils ne se méprennent point, mais qu'ils connoissent le véritable état de nos ames, & qu'ainsi leur sage conduite les fasse augmenter de plus en plus en vertu pour son honneur & pour sa gloire.





## AVIS ET MAXIMES

*De la Mere MARIE DE SAINT JOSEPH, au sujet du gouvernement des Religieuses. \**

I. **P**OUR conduire des Religieuses en paix, & pour les faire avancer dans la vertu, il faut une autre science que celle des hommes, même saints & savans; car il est de petites particularités de filles où il faut nécessairement entrer, à quoi ils ne savent pas descendre, mais à quoi des filles s'appliquent naturellement. Ainsi des filles sont plus propres à s'enseigner & à se conduire les unes les autres en bien des points.

II. Gouverner une ame c'est gouverner un monde. Si donc pour gouverner un monde il faudroit toutes les sciences, ce qui oblige à partager le gouvernement des Royaumes entre plusieurs, dont les uns conduisent les affaires de la paix, & les autres celles de la guerre; quelles difficultés ne doit pas éprouver

\* Ces Instructions publiées en Espagnol, furent traduites en François par un Auteur inconnu, & imprimées à Paris en 1620, chez Rolin Thiéri, sous le Titre de *Discours pour servir d'instruction aux Prieures pour le gouvernement des Religieuses, composé par la Mere Marie de Saint Joseph, Religieuse au Monastere des Carmélites déchauffées de Lisbonne en Portugal, & envoyé par elle à la Mere Jérôme de la Mere de Dieu, Prieure du Couvent du même Ordre à Saint Joseph de Séville, &c.* Le célèbre Evêque de Bethléem a réduit ce Discours sous le Titre d'*Avis & de Maximes*, sans s'assujettir aux tours de phrases, & encore moins aux expressions qui sont très-gauloises: il l'a fait imprimer à la suite du second Volume des Lettres de Sainte Thérèse.

un Supérieur, qui gouvernant plusieurs ames est comme le gouverneur de plusieurs mondes, où, s'il y a des affaires de paix, il y en a aussi de guerre souvent très-dangereuses, & toujours d'autant plus importantes qu'il s'y agit de la conquête ou de la perte du Royaume éternel?

III. Puisqu'il est si difficile de trouver un Supérieur accompli, combien plus doit-il l'être de trouver une Supérieure parfaite, les filles étant d'ordinaire très-peu éclairées? Que Dieu par sa miséricorde éloigne donc de toutes les Carmélites le désir d'être Supérieures.

IV. C'est un fait certain que les filles les plus ignorantes sont ordinairement celles qui ont le plutôt ce désir, parce qu'elles connoissent moins les difficultés & les dangers de la supériorité.

V. Que celles-là seulement soient Supérieures que l'obéissance forcera de l'être. Mais aussi quand l'obéissance leur imposera ce joug, qu'elles s'y soumettent, sans quoi elles périroient.

VI. Bien à plaindre les Religieuses à qui il étoit une Prieure imprudente. Mais je ne plains pas moins les Prieures, quelque belles qualités qu'elles aient.

VII. J'ai vu des Religieuses imparfaites & peu prudentes se conduire très-utilement & très-bien, parce qu'elles avoient une Prieure qui savoit gouverner: & j'en ai vu au contraire d'un vrai mérite se conduire fort mal, parce que leur Prieure n'entendoit rien au gouvernement. Lors donc qu'il s'agira de remettre l'ordre dans les Communautés, qu'on n'oublie jamais qu'il dépend des personnes qui y auront l'autorité.

VIII. Une Supérieure qui ne pardonne rien, est-elle bonne Supérieure? non. Celle qui pardonne



tout, est-elle bonne? non. Celle qui est prodigue, est-elle bonne? non. Celle qui est trop ménagère, est-elle bonne? non. Celle qui veut tout savoir, tout vérifier, est-elle bonne? non. Celle qui ne veut rien voir, rien approfondir, ou qui ne fait point cas des petits défauts, des petites fautes, est-elle bonne? non. Celle qui a toujours l'humeur austère, est-elle bonne? non. Celle qui a l'air foible & timide, est-elle bonne? non. Quelle science est-ce donc que celle de gouverner les âmes? Indulgent & sévère, libéral & ménager, doux & colere, patient & impatient, simple & rusé, il faut tellement qu'un Supérieur réunisse en soi toutes ces extrémités, que si l'une seulement vient à lui manquer, il arrivera du désordre.

IX. Eût-on toutes ces qualités, on gouvernera mal encore si la discrétion ne les accorde, & n'apprend à les employer à propos : autrement on usera de rigueur quand il faudroit de la douceur; on pardonnera lorsqu'il faudroit corriger, & les personnes qu'on devroit guérir on les blessera.

X. Pour l'extérieur & les usages d'une Communauté, le gouvernement doit être uniforme : mais pour la direction particulière des âmes, il faut de la diversité. A quelques-unes, par exemple, il convient d'accorder de grandes pénitences; & les leur refuser ce seroit leur faire tort : comme ce seroit perdre les foibles, & les exposer à la tromperie du démon, que de leur en permettre au-delà de celles que la Règle prescrit. Tâchez donc de bien faire ce discernement.

XI. Un Supérieur vraiment humble, qui se défie beaucoup de lui-même, & qui met toute sa confiance en Dieu, gouvernera bien, parce que Dieu ne manquera pas de l'éclairer & de le conduire.

XII. Le Religieux est comme un vaisseau, dont

les Regles sont les cordages & les voiles; sa volonté le gouvernail; le Supérieur le Pilote. Comme donc, si le Pilote d'un vaisseau ordinaire en dirigeoit mal le gouvernail, il risqueroit beaucoup de le faire périr, & de périr avec lui, quoique les cordages en fussent bons, & les voiles bien tendues: de même, si un Supérieur ne manie sagement la volonté de son Inférieur, quelque attention qu'il ait à lui faire observer les Regles, il est fort à craindre qu'il ne le perde, & qu'il ne se perde lui-même.

XIII. Mais comment se rendre le maître de cette volonté? C'est par la raison; premier moyen. Y a-t-il en effet plus de difficulté à faire goûter des raisons d'obéir, qu'à faire prendre par raison des remèdes amers? C'est en gagnant le cœur par les bienfaits & par l'amitié; second moyen: car lorsque le cœur est rendu, la volonté se rend fort aisément.

XIV. On n'est point le maître d'une Place, si l'on n'en occupe pas la citadelle: on n'est point le maître des volontés, si on n'a les cœurs dans sa main: le cœur est la citadelle de l'homme.

XV. Ne point s'efforcer de gagner les cœurs, se contenter de commander & de châtier, ce n'est point être Supérieur, mais Comite de Galere.

XVI. Faites grand cas de ce que Sainte Thérèse a ordonné dans ses Constitutions: *que la Prieure ait soin de se faire aimer, pour se faire obéir.* Par ce moyen encore, elle tiendra ses Religieuses unies, les conduira en paix, les fera avancer dans la vertu, & leur rendra léger le joug des observances.

XVII. Heureuses les Communautés où les Religieuses n'ont d'autre amie que leur Supérieure, qui tient à leur égard la place de Jesus-Christ: par-là se ferme la porte aux amitiés particulieres, qui sont des sources de désordres.

XVIII. Le vrai modele d'un Supérieur, c'est le bon Pasteur. Quel amour pour ses ouailles! que de peines ne se donna-t-il pas pour une seule d'entre elles, jusqu'à la charger sur ses épaules! quel soin pour les préserver des loups, pour les garantir des maladies, ou pour les en guérir, pour leur fournir de bons pâturages!

XIX. Ce n'est pas qu'on ne doive corriger; mais c'est sur le péché seul que doit tomber le châtiment; en sorte que vous ne donniez jamais lieu de croire que vous ayez de l'aversion ou du mépris pour la personne coupable.

XX. Que les punitions soient rares. Oh! si je pouvois dire les maux que font les Supérieurs, qui à toute heure, & à l'égard de toutes personnes, ont, pour ainsi dire, la verge à la main, sans considérer que les punitions doivent être des remèdes.

XXI. Pour donner une médecine à une personne malade, on observe ses dispositions & les momens favorables. Ayez les mêmes attentions quand il s'agira de corriger.

XXII. Comme on a recours à des remèdes prompts & violens dans une maladie violente & dangereuse, & qu'à l'égard des personnes seulement foibles & infirmes, on se contente de leur donner des remèdes benins, & de leur prescrire un bon régime: éclatez, usez de châtiment sévère s'il arrivoit quelque désordre qui pût devenir funeste: mais quand ce seront des fautes de foiblesse, corrigez avec douceur, & donnez de bons avis; vous aurez lieu dans peu de ressentir les bons effets de cette conduite.

XXIII. Certains Supérieurs n'estiment que la rigueur dans le gouvernement, sous prétexte que toute faute mérite une peine. Elle la mérite, il est vrai: mais ils ne font pas attention que la

pénitence n'est point méritoire, si la volonté ne l'accepte pas. A la vérité, il faut employer la rigueur du châtiment, si vous veniez à rencontrer un cœur dur que la passion transportât; comme vous le feriez à l'égard d'un fou qui voudroit se tuer, ou faire du mal à d'autres. Mais si en dissimulant pour un temps, & en temporisant, si en laissant passer le trouble qu'une passion excite dans une de mes Sœurs, je puis la disposer à se reconnoître coupable, & à recevoir humblement la correction, ne seroit-ce pas un mal que de la punir précipitamment?

XXIV. Quand Notre-Seigneur eut converti Saint Paul, il ne l'exempta pas de la pénitence; mais ce n'est qu'après l'avoir disposé à en faire un saint usage par les graces dont il le combla, qu'il lui envoya des peines proportionnées à ses péchés. Telle est même l'utilité de ces délais à l'égard des bonnes ames, que pénétrées de leur faute, non-seulement elles acceptent humblement la pénitence qu'on leur impose, mais qu'elles sollicitent pour en faire une plus grande; acquérant ainsi bien des mérites, & devenant meilleures qu'elles n'étoient auparavant. On le vit dans Saint Paul, on le vit en Madelaine, & c'est ce que nous voyons aussi tous les jours.

XXV. Sur toutes choses prenez garde que les lois de Dieu & de l'Eglise soient observées avec la plus grande fidélité: c'étoit ce que notre sainte Mere Thérèse ne cessoit de nous enseigner, ce dont elle vouloit que nous fissions le sujet de nos entretiens, & que notre Regle nous commande de méditer jour & nuit.

XXVI. Que Dieu ne permette pas que je voie jamais dans mes Sœurs de nouvelles inventions de

Sainteté substituées aux regles véritables. C'est un artifice du démon, qui n'osant suggérer à de bonnes ames de faire de mauvaises actions, ou de quitter les bonnes, leur en inspire de surérogation, & les y attache tellement, qu'elles feroient grand scrupule de les omettre, & qu'y consommant leurs forces, il ne leur en reste pas assez pour remplir les vraies obligations, ou pour les remplir comme il faut. La Loi de Dieu, la Regle, les Constitutions, voilà l'unique devoir. Si l'on peut aller au-delà, & qu'on en ait la permission, à la bonne heure; mais toujours sans le regarder comme un devoir, & sans préjudice des obligations de l'Etat.

XXVII. Les Supérieures de leur côté ne doivent rien ordonner au-delà; car elles ne sont pas établies pour faire des lois, mais pour veiller à l'observation de celles qui sont faites.

XXVIII. Il y en a qui voulant faire les grandes zélatrices de la Regle, se montrent rigoureuses à chaque mouche qui vole, & voudroient qu'en un jour toutes les Religieuses fussent comme mortes sans respirer. Mauvaise & très-mauvaise maxime. La mortification extérieure est à la vérité nécessaire pour conserver l'esprit de notre Etat; c'est l'écorce qui conserve le tronc de l'arbre; ce sont les feuilles qui défendent le fruit: mais comme l'écorce & les feuilles périront bientôt si la sève de l'arbre ne les anime, soyez persuadé que si la mortification n'est que de contrainte, si elle n'est vivifiée par le cœur, elle ne tardera pas à périr.

XXIX. J'ai vu des Supérieures qui ennuyoient étrangement leurs Religieuses à force d'ordre & de réprimandes ridicules, & qui avec cela n'avoient pas la force de faire exécuter les lois; commandant avec empire ce dont il eût tout au plus fallu prier,

& priant timidement lorsqu'il auroit fallu commander; semblables à ces rodomons qui mettent l'épée à la main pour des riens, & qui dans les combats nécessaires, sont des poltrons à faire pitié.

XXX. Ordonnez avec autorité ce qui est de précepte, & ayez une grande résolution à le faire observer; mais ce qui n'est que de conseil, contentez-vous de le conseiller, & d'y exhorter avec amitié.

XXXI. Crier toujours, ne vouloir pas écouter les Sœurs avec bonté, lorsqu'elles vont s'excuser, c'est une barbarie. Assurément Adam avoit tort, & Dieu le savoit bien: cependant Dieu l'écoula. Avons-nous de meilleur modele?

XXXII. C'est une vérité d'expérience que pour consoler une Sœur, ou pour la disposer à recevoir avec docilité tout ce qu'on jugera devoir lui dire, ou lui ordonner, il suffit souvent qu'on l'ait écoutée patiemment: elle auroit cru ses raisons très-bonnes, quoique mauvaises, si elle n'avoit pu les expliquer; & cette persuasion lui auroit fait trouver de la dureté dans la correction: mais les a-t-elle exposées? elle entend raison & se condamne.

XXXIII. On brouille, on rompt, on fait mille nœuds, lorsqu'on veut devider trop vite un écheveau de fil. C'est ce que font les Supérieures, quand elles veulent à la hâte, comme devider la perfection dans leurs Religieuses.

XXXIV. Notre-Seigneur ne donna pas tout d'un coup la perfection à ses Apôtres, mais peu à peu. Faut-il donc s'étonner que nous Religieuses, quoique venues en Religion pour mener une vie évangélique, & quoique à l'école des vertus, ne les apprenions pas toutes en un instant?

XXXV. Les ames des Sœurs sont des arbres dont la Supérieure est la jardiniere. Comme donc un



jardinier content de voir les arbres nouvellement plantés prendre racine , n'en attend pas d'abord du fruit , & ne perd pas espérance quoiqu'ils soient du temps à en produire ; la Supérieure ne doit ni s'attendre que les ames fructifient d'abord & toutes en même temps , ni se décourager quoique le fruit tarde à y paroître. L'une commence seulement à prendre racine dans la vertu ; une autre montre déjà des feuilles & une verdure qui réjouit ; & celle-ci fait voir des fruits naissans , lorsque celle-là en a eu de très-murs , & assez abondamment pour nourrir la famille.

XXXVI. C'est par un grand fond de sagesse que Dieu a voulu que les commencemens de la perfection fussent humbles & pleins de travail , afin que faisant l'expérience de notre foiblesse , nous rendissions à sa bonté la gloire de nos progrès.

XXXVII. N'exigez donc pas des fruits d'une ame qui ne fait que prendre racine dans le bien ; & soyez contente quand vous en verrez une autre pousser des feuilles ; les fruits viendront dans leur temps : mais pour celles qui auront été long-temps cultivées & arrosées , ne vous contentez pas de leur voir des feuilles de quelque petite ferveur , & demandez-leur des fruits d'une vertu avancée ; en observant néanmoins que selon la diversité des caracteres , il faut aux unes beaucoup , & à d'autres peu de temps pour avancer beaucoup.

XXXVIII. Evitez autant qu'il se pourra , de charger trop une Sœur d'ordres ou d'obédiences : car si elle ne peut allier ce que la Regle lui prescrit avec ce que vous lui prescrirez , elle laissera là le devoir de la Regle qui ne lui dira mot , & s'attachera à vous obéir pour vous plaire , ou pour n'être pas grondée. Cependant ce n'est que

pour faire garder la Règle que vous avez l'autorité.

XXXIX. Je fais bien qu'il est des temps & des occasions où l'on ne sauroit se dispenser de ces sortes d'arrangemens : mais alors autorisez-vous de la Règle même qui vous y autorise dans la nécessité ; & faites sentir aux Sœurs que si c'est s'écarter en un sens de la Règle, c'est au fond la pratiquer. En un mot, n'enseignons, ne commandons, ne répondons que par cette maxime : *Il est écrit.*

XL. Si une Supérieure reçoit jamais une injure personnelle, qu'elle l'oublie, qu'elle n'en montre jamais du ressentiment : en user autrement ce seroit agir contre le précepte & contre l'exemple de Jésus-Christ.

XLI. Après qu'une Sœur aura été corrigée d'une faute, ne lui en montrez jamais de mécontentement.

XLII. Si l'on venoit à s'en entretenir pour la blâmer, imposez silence, & prenez même son parti : par-là vous lui prouvez qu'elle est vraiment pardonnée. On ne sauroit croire ni combien ce moyen est puissant pour soumettre les cœurs, & spécialement ceux des filles ; ni quel est leur ennui lorsqu'elles croient que leur Supérieure a toujours leur faute dans l'esprit ; ennui à craindre sur-tout chez les Carmélites, à cause de leur grande retraite. Hé ! si elles n'ont pas une Mere qui les soulage dans les occasions, quelle consolation auront-elles ?

XLIII. Le bon gouvernement dépend non-seulement de la docilité des Religieuses à suivre les volontés & les désirs de leur Prieure, mais bien plus encore de son attention à se conformer à leur humeur, se faisant toute à tous, comme Saint Paul, triste avec les tristes, gaie avec les gaies.

XLIV. Il est bon & nécessaire de travailler ; c'est la fonction de Marthe : il est excellent & né-

cessaire de prier; c'est celle de Marie : sans l'union de ces deux exercices on ne sauroit vivre en Religion. Mais si une Prieure aime tant le travail, qu'elle paroisse n'estimer que celles qui travaillent; ou si elle fait tant de cas de l'oraison, qu'elle n'applaudisse qu'à celles qui emploient tout leur temps à prier : quel désordre ! je vous prie.

XLV. Encore pire si vous paroissiez aimer le parloir, si vous y étiez souvent & long-temps, fût-ce avec votre Confesseur, & ce Confesseur fût-il un Saint : comptez que vos filles en seroient mécontentes.

XLVI. Rien n'est plus à désirer que la communication franche, aisée, toute bonne de la Prieure avec ses filles ; car comme elle se conduira avec elles, elles se conduiront ensemble. Or rien est-il plus désirable pour une Communauté, que cette aimable union des Sœurs ? rien est-il plus propre à les tenir contentes malgré les austérités de la Religion ? Aussi notre sainte Mere Thérèse traitoit-elle de la maniere la plus franche & la plus familiere avec la plus petite des Sœurs.

XLVII. Cette Sainte disoit que comme une maison pour bonne & somptueuse qu'elle soit, seroit inhabitable, s'il n'y avoit un égout pour les immondices, il y a aussi tant de miseres dans les ames même saintes, qu'il leur faut nécessairement un égout pour s'en dégager ; & que cet égout pour les Religieuses étoit l'épanchement de confiance avec leur Mere Prieure, & sa bonté à leur égard.

XLVIII. Un autre égout nécessaire ce sont les récréations : c'est pourquoi non-seulement notre sainte Mere en a prescrit, aussi-bien que des pénitences, mais elle en cherchoit même pour éloigner de ses filles toute mauvaise humeur. Ayez donc soin

qu'on ne s'éloigne pas de celles que la Règle marque. C'est une nécessité à notre nature de se délasser quelquefois; elle succomberoit sans secours, & il pourroit survenir des tentations à craindre. Si on n'en a pas dans le Couvent, on en recherchera du dehors; & si une fois il y en vient du monde, usât-on de mille excommunications pour retenir l'esprit de notre état, je le tiens perdu sans ressource. On dira, si l'on veut, qu'en des personnes qui font profession de pénitence, les récréations ne sont que de l'ordure & du fumier; j'en conviendrois: mais le fumier qui engraisse les terres maigres, les rend fertiles; & nos âmes sont des terres bien maigres.

XLIX. Pour que la Mere Prieure se concilie de plus en plus le cœur de ses Filles, il convient que lorsque le bon ordre ne sera pas intéressé dans ce qu'elles désirent, elle les favorise auprès du Supérieur, qu'elle excuse leurs défauts, que dans les occasions elle les instruisse de ce qu'elles ont à faire pour bien réussir, qu'elle supplée à leur ignorance, qu'elle les aide, & qu'elle leur fasse honneur de son propre travail.

L. Ce n'est pas qu'il faille craindre de les attrister quand le bien commun ou leur propre avantage l'exigera; au contraire, plus on les aime, moins on doit leur tolérer ce qui pourroit déplaire à Dieu, & leur être préjudiciable: mais c'est qu'il faut faire en sorte qu'elles ne puissent point s'imaginer que la conduite qu'on tient à leur égard, vienne ou de ce qu'on les aime peu, ou de ce qu'on les méprise.

LI. Comme Notre-Seigneur prit part à l'affliction de Madelaine, jusqu'à en pleurer, & jusqu'à en ressusciter le frere, montrez que vous ressentez beaucoup les peines de vos Religieuses, & ressentez-les en effet; faites connoître que ce qui les afflige, vous

afflige ; & regardant leurs parens comme les vôtres ; faites-leur honneur , & consolez-les dans leurs peines. L'utilité de cette conduite est des plus grandes ; car s'il est certain que rien n'est plus important pour la perfection des Carmélites que d'être détachées de leurs parens ; il ne l'est pas moins que le plus sûr moyen de faire qu'elles les oublient , c'est que la Supérieure paroisse s'en souvenir , comme si c'étoient les siens propres ; & par-là elles s'affectionneront de plus en plus à leur saint état , y trouvant de si aimables ressources.

LII. Ayez grand soin aussi de pourvoir à leurs besoins , devinant même leurs peines & leurs infirmités pour les en soulager. Oui , devinez-les ; vous devez vous y étudier. Si vous le faites , je vous réponds que vous les verrez s'oublier elles-mêmes , & penser d'autant moins à ce qu'elles souffrent , qu'elles vous en verront plus occupées ; comme aussi elles y penseront jour & nuit , si vous n'y pensez pas.

LIII. Mais loin de nos Maisons ces Prieures qui vont devinant les fautes de leurs Religieuses. Ne fuyez rien tant que de penser à leur désavantage sans bonne preuve : si elles appercevoient en vous ce défaut , ce seroit leur perte.

LIV. Quand vous aurez à corriger une Sœur , parlez-lui vous-même. En vain Elisée envoya-t-il son bâton par Giesi son serviteur ; le Mort ne résuscita point : il fallut , pour lui rendre la vie , que le Prophete allât en personne se mesurer avec lui. Ce n'est aussi qu'à la voix du Pasteur qu'obéissent les brebis ; elles n'entendent que lui. Parlez donc aux Sœurs foibles ou coupables ; qu'elles entendent votre voix , & vous remédiez à tout.

LV. Si l'union , la ferveur , les autres vertus chrétiennes & religieuses regnent dans votre Monastere ,

c'est à Dieu que vous devez en rapporter la gloire, puisque ces biens ne viennent pas de votre fonds : mais comptez cependant sur la récompense, parce que vous aurez fait ce qui dépendoit de vous ; comme vous devez trembler si la regle s'y perd, & si la discorde s'y introduit.

LVI. Il n'est pas possible que dans les plus saintes Communautés il n'arrive jamais quelque petit trouble, quelque légère contention ; la société même des Apôtres n'en fut pas exempte. Que doit faire alors la Supérieure ? Quitter sa charge ? personne ne la garderoit, si c'étoit-là une raison suffisante pour l'abdiquer. S'affliger, perdre courage ? c'est souvent à quoi tend le démon. Laissez passer ce tourbillon, car il passera de lui-même ; & bientôt on verra la tranquillité renaître. Mais si ce sont des inimitiés, des jaloufies, des coleres, des querelles, & que la Prieure ne puisse venir à bout de les éteindre, je lui conseillerois de faire auprès des Supérieurs de grandes instances pour être déchargée ; la persévérance du mal, malgré la persévérance de ses soins, étant une forte marque qu'elle n'est pas propre à gouverner.

LVII. Reste à parler des Confesseurs, de qui dépend extrêmement le salut ou la perte des Communautés. Ceux dont le langage est séculier ou contraire à celui de notre saint état, ayez grand soin de les fuir & de les écarter. Ceux que vous verrez être saints & remplis de prudence, ayez grande attention à vous les conserver. Ceux qui sans être fort spirituels & fort prudens, sont néanmoins paisibles, se défient d'eux-mêmes, prennent avis dans les occasions, désirent le bien, & ne se mêlent que de ce qui les regarde ; ils sont passables, contentez-vous-en.

LVIII. Il en est d'une autre sorte, que je désire, plus que je n'espère, bien dépeindre, tant ils se



travestissent à tous momens. Ce sont des hommes mélancoliques pour l'ordinaire ; & s'ils le sont entièrement , & qu'avec cela il s'y mêle de l'hypocrisie , on ne sauroit croire combien ils sont pernicieux. Ambition secrète , duplicité , singularités , entêtement dans leurs idées , c'est-là leur propre caractère : non que chacun d'eux ait tous ces défauts , ou qu'ils les aient avec connoissance & par malice ; mais c'est qu'ils en ont la plupart , & cela si naturellement , qu'ils en sont entraînés sans même qu'ils s'en aperçoivent :

LIX. Les voies par où ils conduisent , sont si obliques qu'il est impossible de les démêler. Amis de la singularité , ils n'estiment point les choses communes. C'est à pénétrer les caractères , & à séparer les cœurs , pour se les attirer , qu'ils s'attachent d'abord : & s'ils voient les Religieuses désirer avec ardeur d'avancer dans la vertu , ils se disent bien au fait des obstacles qui s'y opposent , & des meilleurs moyens d'y parvenir ; ils promettent de donner tous leurs soins à leur avancement spirituel : & voilà les bonnes filles enchantées d'avoir des Peres si charitables & si éclairés.

LX. Mais comme leur but est de connoître les inclinations , afin d'affujettir , dès qu'elles viennent à avoir quelques scrupules , ils les exagèrent , & les leur représentent comme une marque certaine qu'une confession générale leur est nécessaire. Trouble alors dans ces pauvres filles , grande confusion. Comme cette confession n'est au fond nullement nécessaire , qu'aucun mouvement de Dieu n'y excite , & n'y soutient , elle leur coûte horriblement ; & cependant elles la font , parce qu'il est juste d'obéir. De-là nul avantage , & mille inconvéniens.

LXI. Inconvéniens plus grands encore , si les Religieuses qui se conduisent par un tel Confesseur , sont

comme lui mélancoliques : car aimant à leur tour le singulier & le particulier, selon le génie des personnes de cette humeur, tous les jours il faut qu'elles lui parlent, & ce sont des entretiens qui ne finissent pas. Qu'en arrive-t-il ? on les voit bientôt se dégoûter de la direction ordinaire, faire peu de cas de ce qu'elles pratiquoient ci-devant, paroître mécontentes de tout ce que la Supérieure ordonne ; & s'il leur arrive quelques petites mortifications, il faut promptement qu'elles aillent exposer leur innocence & leur affliction au Pere, qui de sa part les écoute longuement, les plaint, entre dans leur ressentiment.

LXII. La Supérieure voyant cet excès, veut le modérer : voici la guerre : le Confesseur & les Pénitentes se plaignent qu'elle se mêle des confessions, & qu'elle tient les consciences dans la gêne : il leur dit qu'en tel cas elles ont droit de parler au Confesseur, sans que la Supérieure puisse le leur ôter : que la Constitution le leur donne, & qu'il est des occasions où elles ne sont pas obligées d'obéir ; les rendant par-là maîtresses de leur temps & d'elles-mêmes. Ainsi les Constitutions qui introduisent Dieu dans les ames, servent au démon pour y entrer, en y semant l'esprit de désobéissance.

LXIII. Hélas ! quand même ces pauvres abusées n'emploieroient qu'à se purifier tout le temps qu'elles passent avec le Confesseur, ne seroit ce pas encore un abus pitoyable ? Que diroit-on d'une Epouse qui mettroit tant de temps à se parer, qu'il ne lui en resteroit point pour demeurer & pour s'entretenir avec son Epoux ? C'est-là au vrai ce que font ces filles à longues & perpétuelles directions. Croyez-moi : après que, par une Confession pure & courte, vous avez satisfait à votre conscience, vous recevrez mille fois plus de profit à vous entretenir avec Dieu, qu'à converser avec le Confesseur.

LXIV. Une autre méthode de ces Confesseurs fournois & mélancoliques , est d'avoir quelquefois une facilité extrême , & d'autres fois de permettre à peine de respirer. Mais le temps où leur génie s'étale le mieux , c'est celui où il commence à s'élever des mécontentemens contre la Supérieure : car , comme ils sont naturellement soupçonneux , & que d'ailleurs il est de leur caractère de n'aimer guere les Supérieures qui ont l'œil sur tout , avec une parole de l'une & un scrupule de l'autre , ils ourdissent une confusion , dont la pauvre Supérieure est désolée sans pouvoir y remédier. Pour prévenir le mal , ayez donc grand soin , si jamais vous venez à découvrir , dans les Confesseurs qu'on proposera , quelque chose de ce caractère mélancolique & caché , de les écarter au plutô ; le mal une fois fait , je n'y vois plus de remede.

LXV. Heureuse la Supérieure , heureux le Confesseur qui ont maintenu dans la paix une Communauté ; leur satisfaction doit être grande , puisque le Dieu de paix y regne par leur moyen. C'est à la conserver & à perfectionner l'union , que la Supérieure doit veiller sur toutes choses. Façonnez , en effet , & polissez , tant qu'il vous plaira , les pierres de l'édifice de la Religion , si la charité ne les unit , ce seront de belles pierres sans liaison , & ce sera un édifice à crouler au moindre orage.

LXVI. Si , pour faire d'une Communauté une société de bénédiction , la Supérieure a tant & de si difficiles devoirs à remplir , les Inférieures ne sont pas moins obligées d'y contribuer par une prompte & entiere obéissance. En cela consiste tout leur devoir ; & si elles le remplissent , elles ont satisfait à toutes leurs obligations : comme aussi si elles y manquent , la Supérieure aura beau être parfaite , les  
propres

propres volontés perdront & les particulieres & la Communauté.

LXVII. Supérieures, employez tous vos soins à faire observer à vos filles ce qui est commandé par la Regle & par les Constitutions touchant l'Oraison, sans laquelle j'ose dire que les autres devoirs seront onéreux, impraticables; sans laquelle les Religieuses ne seront que des corps sans ame. En vain se diroient-elles Carmélites, & filles de la Mere Thérèse de Jesus: il n'y auroit plus pour elles de Mere Thérèse; elles ne seroient point ses filles; car c'est l'oraison qui les fait discerner, & c'est de l'oraison que naissent les vertus qu'elle nous a laissées par succession.

LXVIII. Ces vertus sont d'être véritables dans nos paroles; franches dans notre conversation; éloignées de toute hypocrisie & de toute singularité; dégagées de nos parens & de toutes les choses du monde; affables & courageuses; enfin parfaitement obéissantes. Que cette sainte Mere, qui a obtenu de Dieu pour elle-même tant de graces, nous obtienne à nous celles-ci, pour que nous puissions lui être semblables. Ainsi soit-il.



## G L O S A

O

CANTICO

DE SANTA THERESA,

*Despues de la Communion.*

T E X T O.

VIVO sin vivir en mi,  
 Y tan alta vida espero,  
 Que muero porque no muero.

G L O S A.

I.

Aquesta divina union  
 Del amor con que yo vivo  
 Haze à Dios ser mi cautivo;  
 Y libre mi coraçon.  
 Mas causa en mi tal passion  
 Ver à Dios mi prisionero,  
 Que muero porque no muero.

I I.

Ay! que larga es esta vida!  
 Que duros estos destierros,  
 Esta carcel, y estos hierros  
 En que el alma esta metida!  
 Solo esperar la salida  
 Me causa un dolor tan fiero,  
 Que muero porque no muero.

G L O S E  
O U  
C A N T I Q U E  
D E S A I N T E T H É R È S È ,  
*Après la Communion.*

T E X T E .

**J**E vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,  
Et j'attends dans le Ciel une si belle vie,  
Que pour contenter mon envie,  
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

- G L O S E .

I.

Dieu s'unissant à moi par un heureux mélange ;  
Fait sentir à mon cœur son amour pur & vif.  
Je suis libre, il est mon captif ;  
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.  
Quoi, mon Dieu, mon captif ? Ah ! le puis-je souffrir  
Dans ce renversement étrange,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

I I.

O qu'il me reste encore une longue carrière !  
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux !  
Que le séjour est ennuyeux  
Qui retient dans les fers mon ame prisonnière !  
Attendant que la mort vienne me secourir :  
Mais ignorant l'heure dernière,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*



## I I I.

Ay ! que vida tan amarga  
 Dò no se gozà el Señor !  
 Y si es dulce el amor  
 No lo es la esperança larga,  
 Quite me Dios esta carga,  
 Ma pesada que de azero.  
*Que muero porque no muero.*

## I V.

Solo con la confiança  
 Vivo de que he de morir,  
 Porque muriendo el vivir  
 Me assegura mi esperança.  
 Muerte, dò el viyir se alcança,  
 No te tardes, que te espero.  
*Que muero porque no muero.*

## V.

Mira que el amor es fuerte  
 Vida, no me feas molesta  
 Mira que solo te resta  
 Para ganar te; perder te.  
 Venga y a la dulce muerte;  
 Venga el morir muy ligero.  
*Que muero porque no muero.*

## V I.

Aquella vida de arriba  
 Es la vida verdadera,  
 Hasta aqui esta vida muera;  
 No se goza estando viva.  
 Muerte no me feas esquiva,  
 Vivo muriendo primero,  
*Que muero porque no muero.*

## I I I.

La vie est à mon goût d'une amertume extrême ;  
 Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous ?  
 Si l'amour que je sens est doux,  
 Le terme de l'attente, hélas ! n'est pas de même.  
 Ce faix rude & pesant m'empêche de courir,  
 Et toujours loin de ce que j'aime,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## I V.

Je fonde sur la mort toute mon espérance.  
 L'arrêt qui limita le compte de nos jours,  
 Si-tôt qu'il en tranche le cours,  
 D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.  
 Mort, dont le coup propice exempte de périr,  
 Hâte-toi pour ma délivrance.  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## V.

Fol amour des Mortels, trop dangereuse vie ;  
 Un autre amour plus noble & plus puissant que toi ;  
 Armé de courage & de foi,  
 Pour mieux me faire vivre, à mourir me convie ;  
 Ta perte est le salut où je dois recourir ;  
 Que ne m'es-tu bientôt ravie !  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## V I.

La vie habite au Ciel ; heureux qui l'y peut suivre ;  
 Faisons pour la trouver un généreux effort ;  
 Ici la vie est une mort,  
 Dont la mort cependant à la fin nous délivre ;  
 Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir :  
 Dans l'ardeur de mourir pour vivre,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## V I I.

Vida, que puedo yo darle  
 Ami Dios que vive en mi?  
 Sino es perder te à ti  
 Para mejor à el gozarle?  
 Quiero muriendo alcançarle,  
 Pues a el solo es el que quiero.  
*Que muero porque no muero.*

## V I I I.

Estando ausente de ti  
 Que vida puedo tener,  
 Sino muerte padecer  
 La mayor que nunca vi?  
 Lastima tengo de mi  
 Por ser mi mal tan entero,  
*Que muero porque no muero.*

## I X.

El pez que del agua sale,  
 Aun de alivio no carece.  
 Aquien la muerte padece  
 Al fin la muerte le vale.  
 Que muerte avrà que se yguale  
 A mi vivir lastimero?  
*Que muero porque no muero.*

## X.

Quando me empieço à aliviar  
 Viendo te en el Sacramento,  
 Me haze mas sentimiento  
 El no poder te gozar.  
 Todo es para mas penar.  
 Por no verte como quiero,  
*Que muero porque no muero.*

## V I I.

Vie humaine , trésor qu'à tout autre on préfere,  
 Si mon Dieu vit en moi , si je vis en mon Dieu ,  
 Craindrai-je de te dire adieu ?  
 Et la mort à ce prix me fera-t-elle amere ?  
 C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir ;  
 Pourquoi faut-il qu'elle differe ?  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## V I I I.

Absente de mon Dieu , je languis triste & sombre ,  
 Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?  
 Ma vie est un affreux trépas :  
 Mon jour est une nuit & ma lumiere une ombre ,  
 La source de mes maux sans lui ne peut tarir ;  
 Lasse d'en voir croître le nombre ,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## I X.

Le poisson qui se meurt sorti du sein de l'onde ,  
 Trouve au moins dans sa mort la fin de son tourment.  
 Mourir est un contentement  
 A qui traîne une vie en supplices féconde.  
 Trop sure que le temps ne sert qu'à les aigrir ,  
 Vive ensemble & morte en ce monde ,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## X.

En vain pour soulager les transports de mon ame ,  
 Je vous cherche , Seigneur , sur vos sacrés autels ;  
 Invisible aux yeux des mortels ,  
 Vous suspendez ma joie , & redoublez ma flamme.  
 Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir.  
 Vien donc , ô mort que je réclame !  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## X I.

Quando me gozo , Señor ;  
 Con esperança de verte  
 Viendo que puedo perder te  
 Se me dobla mi dolor.  
 Viviendo en tanto pavor  
 Y esperando como espero.  
*Que muero porque no muero.*

## X I I.

Saca me de aqueſta muerte ,  
 Mi Dios, y da me la vida ,  
 No me tengas impedida  
 En eſte lazo tan fuerte.  
 Mira que muero por verte ;  
 Y vivir ſin ti no puedo.  
*Que muero porque no muero.*

## X I I I.

Lloraré mi muerte ya  
 Y lamentaré mi vida ,  
 En tanto que detenida ,  
 Por mi pecados eſtà.  
 O mi Dios, quando ferà ?  
 Quando yo diga de vero.  
*Que muero porque no muero.*

FIN.

## X I.

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède;  
 A peine puis-je, hélas! un moment vous garder,  
 Qu'au plaisir de vous posséder  
 La crainte de vous perdre aussi-tôt ne succede.  
 Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir.  
 Mourons, c'est l'unique remede.  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## X I I.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie;  
 Sans vous je ne puis vivre, & je meurs pour vous voir,  
 Ne retardez plus mon espoir,  
 Rompez, brisez les fers d'une ame assez punie.  
 Il est temps qu'à mes cris le Ciel se laisse ouvrir.  
 Brûlant de m'y voir réunie,  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

## X I I I.

Mais non, je dois, Seigneur, pour appaiser  
 votre ire,  
 De ma vivante mort prolonger les douleurs,  
 Je dois les yeux baignés de pleurs,  
 Expier mes forfaits par un juste martyre.  
 Ah! quand si vivement pourrai-je m'attendrir?  
 Qu'il soit enfin vrai de vous dire:  
*Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.*

DE LA MONNOYE.

F I N.



PRIVILEGE GÉNÉRAL.

N<sup>o</sup>. 2843.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Genstenant nos Cours de Parlemens & Conseils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur BRUYSET PONTIUS, Libraire à Lyon, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *L'Esprit de Sainte Thérèse, recueilli de ses Œuvres, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre

chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant , ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts , à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères , conformément aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU , le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long , au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires , soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , &

nonobstant clameur de Haro , Charte Normande ;  
& Lettres à ce contraires : Car est notre plaisir.  
Donné à Paris , le sixieme jour du mois d'Avril ,  
l'an de grace mil sept cent soixante & quatorze ,  
& de notre Regne le cinquante-neuvieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale  
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris ,  
N<sup>o</sup>. 2843 , fol. 232 , conformément au Règlement de  
1723. A Paris , ce 9 Avril 1774.*

C. A. JOMBERT pere , Syndic.

---

M A R C D' O R.

*J'ai reçu de M. BRUYSET PONTIUS la somme  
de 40 livres pour le droit de Marc d'or de l'Esprit de  
Sainte Thérèse , & 16 liv. pour les 8 s. pour livre dudit  
Droit. Fait à Paris , le 4 jour d'Avril 1774. Quittance  
du Trésorier Général du Marc d'or des Ordres du Roi ,  
année 1774. Signé CARON. Et au dos est écrit :  
Enregistré au Contrôle Général du Marc d'or des Ordres  
de Sa Majesté , par Nous Ecuyer , Conseiller du Roi ,  
Contrôleur Général dudit Marc d'or. A Paris , le 4 jour  
d'Avril 1774.*

*Signé , BEAURAIN.*

*Collationné à l'Original par Nous Ecuyer , Conseiller  
Secrétaire du Roi , Maison , Couronne de France &  
de ses Finances. LE BEGUE.*

---

L'Approbation donnée par M. DE LA HOGUE ,  
Docteur & Professeur de Sorbonne , Censeur Royal ,  
est restée aux Sceaux.

1e<sup>m</sup> - 39

N<sup>o</sup> 247

E - 1

T - 6



MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFIA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa  
de Jesús

Número.....	247	Precio de la obra....	Ptas. ....
Estante.....	1	Precio de adquisición. »	.....
Tabla.....	6	Valoración actual.... »	.....





DEST  
HERE

17